

PYRÉNÉES

TB 7477

35.000

LB 1 -

GUIDE AUX PYRÉNÉES.

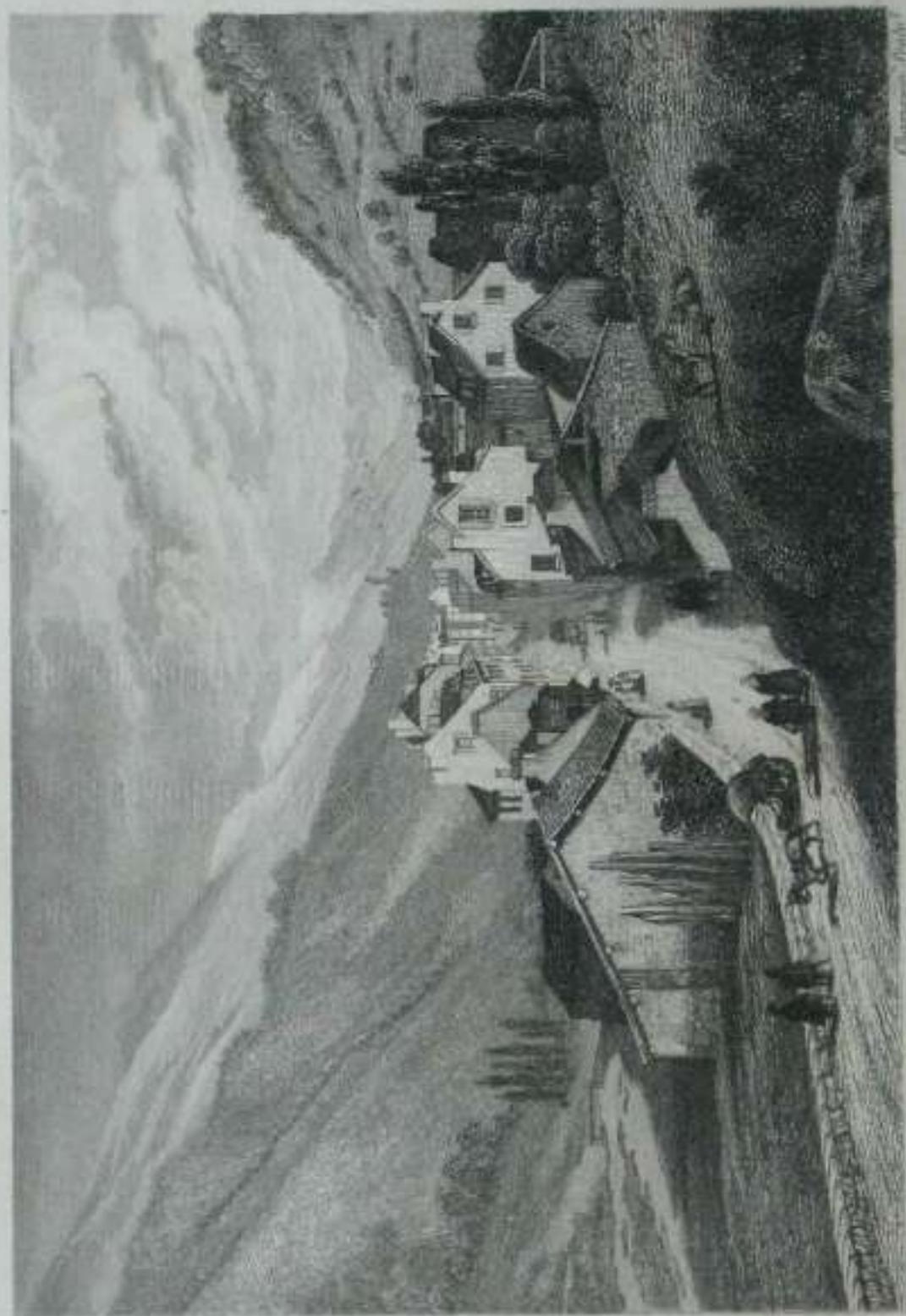


GUIDES-RICHARD,

ITINÉRAIRES EUROPÉENS A L'USAGE DES VOYAGEURS,

Accompagnés de Cartes Routières, Plans de Villes, Vues, etc.

	fr. c.		fr. c.
Guide class. du voyageur en Europe , 2 vol. in-12.	20 "	ment : being a Guide through Holland, Belgium and along the Rhine (MURRAY), 1 vol. in-18.	8 "
Guide du voyageur en Europe , 1 vol. in-8, et atlas.	15 "	Baden-Bade et la Forêt Noire , 1 vol. in-18.	1 "
Promenade dans le Nord de l'Europe , 1 vol. in-12.	7 "	Guide du voyageur en Allemagne , 1 volume in-18.	8 "
Promenade dans le Midi de l'Europe , 1 vol. in-12.	7 "	Guide du voyageur en Tyrol , 1 vol. in-12.	5 "
Guide class. du voyageur en France et en Belgique , 1 vol. in-12.	7 50	Histoire et description de Trente et Inspruck par MERCEY, 1 vol. in-8.	6 "
Guide du voyageur en France , 1 vol. in-18.	5 "	Manuel du voyageur en Suisse, et Tyrol , 1 vol. in-12.	9 "
Conducteur de l'étranger en France , 1 vol. in-32.	5 "	Manuel du voyageur en Suisse, Savoie et Piémont , traduit du <i>Hand-Book</i> de Murray, 1 vol. in-18.	8 "
Guide through France , 1 vol. in-18.	7 "	A Hand-Book for travellers in Switzerland, and the Alps of Savoy and Piedmont (MURRAY), 1 vol. in-12.	8 "
Guide aux Pyrénées , 1 vol. in-12.	7 50	Pocket-Book for Travellers in Switzerland , 1 vol. in-18.	4 "
La Seine et ses bords , par Charles NODIER, 1 v. in-8.	6 "	Promenades dans la vallée de Chamouny , 1 vol. in-18.	1 50
Le Rhône et ses bords , 1 vol. in-8.	7 50	Promenades dans l'Oberland , 1 vol. in-18.	1 50
Description de Nîmes , 1 vol. in-8.	6 "	Guide de l'étranger à Genève , 1 vol. in-18.	1 50
Guide aux environs de Paris , 1 vol. in-18.	5 "	Description de Berne , 1 vol. in-8.	6 "
Pocket companion to Paris , 1 vol. in-18.	2 "	Guide de l'étranger à Zurich et aux environs , 1 vol. in-18.	1 50
Guide du voyageur en Belgique et Hollande , 1 vol. in-18.	8 "		
Manuel du voyageur sur les bords du Rhin , 1 vol. in-18.	8 "		
A Hand-Book for travellers on the Conti-			



Ch. G. ...

VUE DE M. ...

H- 59161
F- 59931

ATV
26125

GUIDE

PITTORESQUE ET ARTISTIQUE DU VOYAGEUR,

DU GÉOLOGUE ET DE L'HOMME DU MONDE,

AUX PYRÉNÉES

INDIQUANT

1. L'itinéraire et la description des routes de Paris à Tarbes, à Pau, à Toulouse, et à Perpignan. — 2. L'itinéraire des Hautes et Basses-Pyrénées et des Pyrénées-Orientales. — 3. La description de tous les lieux remarquables, soit comme site, soit sous le rapport historique, archéologique ou industriel. — 4. La description de Bagnères-de-Bigorre, de Bagnères-de-Luchon, de Barèges, de Cauteretz, Saint-Sauveur, des Eaux-Bonnes, des Eaux-Chaudes, ainsi que celle des autres établissements thermaux qui se trouvent répandus dans les Pyrénées-Orientales et le long de cette immense chaîne. — 5. L'indication des hôtels, des logements garnis et des frais de séjour. — 6. Le prix des bains et leur mode d'administration. — 7. Des courses pédestres au sein des vallées, sur les sommets et dans les replis de ces montagnes, etc.

Troisième édition,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,

AVEC DEUX CARTES DES PYRÉNÉES.

PAR RICHARD ET QUETIN.



PARIS

L. MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

29, QUAI DES AUGUSTINS.

1845

WELLS

WELLS FARGO BANK

WELLS FARGO BANK





PRÉFACE.

Les deux premières éditions de ce Guide ayant été accueillies de la manière la plus favorable, et épuisées en peu d'années, nous avons pensé que nous avons contracté une dette d'honneur envers le public bienveillant qui avait encouragé nos premiers efforts ; — c'est cette dette que nous venons acquitter en lui offrant la troisième édition du *Guide pittoresque, scientifique, artistique du voyageur*, et si on veut nous permettre l'expression, *du malade aux Pyrénées*.

Bien que le travail le plus consciencieux eût présidé à la rédaction des premières éditions, il était pour ainsi dire impossible que des erreurs ne se fussent glissées dans cet Itinéraire. Le temps

a marché ; ces Pyrénées, naguère si peu connues, si peu fréquentées, commencent à être aujourd'hui appréciées : le géologue sait que les replis et les déchirements de ces hautes formations lui raconteront l'histoire des révolutions du globe ; — l'artiste, que leurs riantes et vertes vallées fourniront à ses pinceaux des sujets tout à la fois gracieux et pittoresques, et les monts aux têtes neigeuses des sujets imposants et sublimes ; — l'homme de lettres, l'homme d'affaires et l'homme du monde, fatigués du tourbillon d'une société agitée, ont le sentiment que sur les bords de ces beaux cours d'eau, sur le sommet de ces pics audacieux, au fond de ces ravins que remplissent des ondes écumantes, et parmi les simples et bons montagnards, ils retremperont leur âme fatiguée aux sources si pures de la nature ; — le valétudinaire, le soldat mutilé au service de son pays, sont heureux de penser, l'un, qu'il peut rétablir sa santé délabrée ; l'autre, guérir ses glorieuses blessures, sans être obligés de quitter le sol de la patrie !

Ainsi, on le voit, notre cadre s'est agrandi.

Nous avons donc non-seulement revu, mais refondu notre premier Guide. Pour mieux remplir

le but que nous nous proposons, nous n'accompagnerons pas seuls le touriste dans ses excursions; le savant Ramond lui expliquera, avec son génie et son éloquence ordinaires, l'origine et la cause des phénomènes qui frappent ses yeux à chaque pas qu'il fait dans ce grand labyrinthe; Chausenque le conduira dans les replis les plus cachés et les plus sauvages de ces hautes régions qu'il a parcourues tant de fois, abrégeant le chemin par l'histoire des localités. Anglada, Lemonnier, Patissier, etc., guideront le malade aux nombreux établissements thermaux que renferment les Pyrénées; lui expliqueront la composition chimique des eaux, leurs propriétés médicales, leur mode d'administration, et le moment le plus favorable pour en faire usage.

Nous nous sommes entourés de toutes les lumières que nous avons jugées capables de rendre notre Guide tout à la fois et plus intéressant et plus utile : l'ennui de longues et fatigantes recherches, la longueur du travail, rien ne nous a arrêtés. Toutes les parties qui, dans les premières éditions, n'avaient pas reçu le complément désirable, ont été refaites et refondues.

Nous terminons notre Guide par le *tableau des*

hauteurs mesurées dans les Pyrénées; nous recommandons cette table comme la plus exacte et la plus complète qui existe maintenant; nous la devons à l'obligeance d'un jeune et laborieux savant qui ne veut pas être nommé. Tous les éléments de cette table ont été recueillis par lui, et vérifiés avec la plus scrupuleuse attention; plusieurs données sont le fruit de ses propres observations.





ALLONS AUX PYRÉNÉES.

L'HIVER, le long hiver a fui, les neiges ont disparu; l'air est plus doux. Assis encore quelquefois au coin du feu, mais déjà respirant le souffle du printemps, nous méditons des excursions éloignées. Plus le froid a été rigoureux, plus nous jouissons en idée du plaisir d'abandonner nos foyers, plus nous éprouvons le besoin d'aller sur les plateaux des hautes montagnes, ou dans le fond des vallées, renouveler et rafraichir une poitrine desséchée par la température brûlante d'un salon de Paris.

Chacun, selon sa fortune et ses goûts, quelquefois selon ses caprices, ses relations d'affaires ou d'amitié, dresse son itinéraire et prépare son

rouleau d'or. Les uns iront au midi, compter les voiles de nos flottes, et jouir de l'aspect animé qu'offrent les ports de la Méditerranée; d'autres voudront visiter la Belgique, cette terre de liberté plénière (pour les voyageurs s'entend), où les hôtels sont si confortables, les routes si belles, les voitures si douces et si rapides, les fleurs cultivées avec tant de soin, les pigeons messagers si prompts et si fidèles, et où la royauté, de fraîche date, se promène si bourgeoisement à pied. Les hauts et puissants seigneurs de la Bourse, les industriels heureux dans leurs entreprises, ou se flattant de l'être; ceux qui respirent avec délices l'odeur de la houille volatilisée, à qui le roast-beef et la bière suffisent, les admirateurs enthousiastes du romancier écossais passeront le détroit et visiteront cette contrée où, quoi qu'on en dise, le soleil ne se montre pas tous les jours, où *les fruits les plus mûrs sont des pommes cuites* (1), où les ouvriers mécontents brisent les métiers, où les élections ramènent chaque année de petites guerres civiles; où l'art de tuer son homme à coups de poings s'exerce librement dans la rue, près du poteau où la femme à vendre est attachée; où l'orgueil et le mépris pour les autres peuples, et surtout pour les Français, s'appel-

(1) Mot de Caraccioli, attaché à l'ambassade de France en Angleterre.

lent l'esprit national.... mais où l'on trouve, il faut le confesser, une industrie qui tient du miracle, un esprit d'association qui enfante des merveilles, un pont sous la Tamise, des monuments vénérables, des ruines conservées avec un respect religieux ; des gazons si frais et si bien peignés, des parcs admirables, de petites auberges de village mieux tenues que certains hôtels de nos grandes villes, des montagnes, des vallées, des rivières, de grands souvenirs, des fortunes au-dessus du calcul ordinaire, et les voleurs les plus polis, sur les plus beaux chemins du monde.

D'autres, appelés par le plaisir et une demi-nécessité aux bains de mer, viendront camper à Dieppe, et passer deux mois dans cette cité, rivale de Brighton, autrefois animée par la présence d'une jeune princesse qui aimait le plaisir, et les pauvres et les arts, tous les exercices où la grâce se déploie, mais qui se plaisait surtout à soulager les veuves des matelots et les misérables habitants du Polet.

Le Mont-Dor, Vichy, Plombières, Barèges, Cauteretz et Pornic auront aussi leurs baigneurs accoutumés ; les malades, ou, ce qui vaut mieux, les soi-disant malades, s'y rendront par ordonnance du médecin, pour aspirer un air pur, se promener, jouer gros jeu, et se guérir avec cela s'ils le peuvent.

Mais la foule imitatrice, les moutons de Parnurge, où se rendront-ils? Comme l'an passé, comme toutes les années passées, en Suisse, toujours en Suisse. Une jeune femme, un jeune élégant, je dirai plus, un demi-savant se croiraient perdus de réputation s'ils consentaient à voyager en France, à s'amuser dans leur pays; s'ils trouvaient quelque plaisir à étudier les belles montagnes et les délicieux vallons que la Providence nous a départis. Cependant, vous qui savourez déjà le bonheur de sauter de rocher en rocher, de cascade en cascade, de torrent en torrent; artistes, qui voulez à tout prix dessiner un chalet près de la chute de l'Aar, ou esquisser une blanche maison de sapin, avec sa galerie extérieure, ses frais rideaux de percale, dans l'Oberland bernois; vous qui brûlez d'affronter les précipices du Saint-Gothard, du Grimsel ou de la Furca; vous qui croyez sans examen qu'il n'existe rien de plus gracieux que ces routes sinueuses, ombragées et rafraîchies par des fontaines, qu'on suit en sortant de Lausanne, ou de Thun à Berne, les bosquets de Maglan près du pont de Sallanches, la délicieuse vallée de Meyringhen, et la navigation qui se fait en chantant le ranz des vaches sur les lacs aux ondes bleues.... avant de partir, écoutez-moi de grâce! Daignez essayer des Pyrénées, qui sont à vous; parcourez-les, soit que vous soyez entraînés par l'at-

trait du plaisir, de l'étude ou des arts, soit pour y retrouver ce trésor sans lequel les autres ne sont rien ; et bientôt la mode , qui pousse exclusivement aujourd'hui vers la Suisse, ne permettra plus désormais d'aller passer la belle saison ailleurs qu'au milieu de nos montagnes, si vastes et si variées , qui s'étendent depuis la jolie ville de Bayonne jusqu'à celle de Perpignan, non moins remarquable par son industrie , son miel, ses vins, que par ses fortifications nouvellement réparées, l'aspect du Canigou toujours couvert de neige , et celui de la mer qui se déploie dans le lointain.

« Quel que soit votre génie, dirai-je à un poète,
« partez, partez pour les Pyrénées ; croyez-en le
« vieil ami des muses antiques et modernes ; pé-
« nétrez hardiment jusqu'au centre de ces monts
« pittoresques ; allez-y lire quelques-unes des
« plus belles pages de la nature, d'après laquelle
« tous nos livres sont faits. Poètes tragiques,
« vous n'y manquerez pas de Cithérons : des
« odes, vous en composerez malgré vous sur le
« *Pic du Midi*, des géorgiques à *Campan*, des
« satires à *Bagnères*, des idylles à *Cauteretz*, des
« romans à *Saint-Sauveur*, à *Barèges* de plain-
« tives élégies ; et partout vous pourrez vous li-
« vrer aux plus hautes considérations... Mais si
« quelqu'un, mieux inspiré, avait l'audace de
« tenter l'épopée, qu'il se hâte de parcourir, de

« voir et de revoir la prophétique *vallée de Gavarrie*, où le passé renaît, où l'avenir se révèle (1). »

Mais comme le siècle où nous vivons veut du positif et non de la poésie, justifions par des faits et par une statistique consciencieuse notre enthousiasme si légitime pour les belles contrées dont nous nous faisons le défenseur.

Aimez-vous les sites sévères, terribles, les rochers nus, les glaciers entr'ouverts, les gouffres sans fond? Vous en aurez; car les Pyrénées renferment des montagnes de toutes les hauteurs et de toutes les formes, qui peuvent satisfaire aux goûts les plus bizarres, aux exigences les plus difficiles (2).

Vous plait-il de voyager les pieds armés de crampons, vous appuyant avec adresse sur un bâton ferré de six pieds de longueur, entre vingt, entre cent passages plus périlleux les uns que les autres? Tentez l'ascension à la Brèche de Roland (ce nom si antique et si glorieux vaut tous ceux

(1) DUSSAULX, *Voyage à Barèges*, etc.

(2) Un Anglais fort instruit et fort aimable me disait à une table d'hôte, en Suisse, qu'il n'aimait de la nature que les horreurs; que plus un lieu était sauvage, plus il jouissait. Il voyageait seul, cherchant des précipices, comme don Quichotte les aventures, il ne se plaisait qu'au milieu des ravins, au bruit des torrents. Assis sur le tronc d'un arbre déraciné par la tempête, il admirait la nature dans ses fureurs, comme un autre aime à la contempler dans les scènes les plus riantes. Du reste, sa sauvagerie ne nuisait point à la variété de ses connaissances et à l'aménité de son caractère.

qu'on peut faire sonner à votre oreille dans la Suisse); après quelques petites difficultés, qui ne sont pas dignes de votre courage, attaquez gaillardement l'endroit où les neiges accumulées font un ressaut semblable à une terrasse étroite. Alors écoutez de sang-froid votre guide qui marche là comme sur le grand chemin, et vous dit : « Al-
« lons, monsieur, appuyez ferme sur le pied, il
« n'y a pas de danger; mais s'il vous manque,
« vous ne mangerez jamais de pain (1). » Et il vous dira vrai; car vous aurez devant vous une pente de trois cents pieds de neige, au bas de laquelle vous serez reçu par des rochers... *Dii, talem avertite casum!*

Mais aussi quel ample dédommagement de cette audacieuse entreprise! Figurez-vous dans une immense muraille, un créneau de plusieurs centaines de pieds d'ouverture et de hauteur; par cette fenêtre immense, vous regardez en Espagne, en Espagne où il y a toujours quelque chose à voir. Votre vue n'aura de bornes que les limites de ses facultés. Entrez dans la brèche par le côté droit, et reposez-vous sous le hangar formé par la saillie d'un rocher qui porte un plafond de quelques centaines de pieds d'épaisseur. De ce haut et impérissable observatoire, remarquez à gauche le *Mont Perdu*, sommet le plus éminent

(1) Promenade de Paris à Bagnères de Luchon, etc.

de cette immense masse calcaire qu'on appelle le *Marboré*; à vos pieds s'étend une belle vallée de neige, après laquelle la montagne nommée *Mil-lory* vous représente fort bien la coupole de la halle au blé de Paris. Au delà vous aurez toutes les montagnes de l'Aragon, et le tableau sera complet; et il ne manquera rien à vos jouissances si un troupeau d'izards passe à deux cents pas de vous sur ce plateau de neige dont je vous ai fait si grand'peur. Ces jolis animaux, leurs mouvements légers, leur attitude inquiète, leur robe brune, formeront un contraste des plus agréables avec le désert blanc et silencieux qu'ils auront la complaisance de traverser dans tous les sens, en vous regardant chaque fois avec une vive curiosité, que vous partagerez, j'en suis sûr; puis vous redescendrez la montagne lestement, et dix heures auront suffi à tout ce travail, à tous ces plaisirs.

Comme les horreurs ne sont pas du goût de tout le monde, je ne conseillerai qu'aux têtes fortes d'approcher, même en tremblant, de cette crevasse étroite et profonde où en 182... le Nestor des guides, le patriarche des Pyrénées, s'élançant au-devant de deux élèves des mines, pour les prémunir contre le danger imminent de la route qu'ils suivaient, s'enfonça tout à coup et pour toujours devant ces jeunes gens terrifiés. On entendait les gémissements sourds, les dernières paroles de ce vieillard qui, brisé par les

roches aiguës, s'écriait : « *Dieu, ayez pitié de moi ! je m'enfonce, je pérís.* » Les cheveux des voyageurs se hérissaient sur leur tête : ce fut en vain qu'ils réunirent leurs pieux efforts à ceux d'un fils désolé, que la clameur publique avait instruit de son malheur, et qui venait d'accourir sur les bords de l'abîme

Empressés de vous arracher à ces affreux rochers encore teints de sang, enfoncez-vous avec moi dans quelques-unes des vallées fertiles que traversent mille ruisseaux, que des montagnes couvertes d'une riche végétation protègent contre les vents du nord, et qu'anime une population heureuse. Entrez dans la vallée de Campan (1), tant de fois décrite, ou plutôt esquissée : c'est le Tempé des Hautes-Pyrénées. A mesure que vous avancerez dans cette vallée, les montagnes qui la bordent s'exhausseront davantage ; le versant du côté gauche vous présentera des escarpements de plus en plus rapides, tandis que celui du côté droit vous offrira des formes arrondies et une végétation plus active et plus riante. Alors se déroulera devant vos yeux charmés tout ce que cette belle vallée a d'attrayant et de magique ; alors se déploiera le brillant ensemble des beautés pittoresques et des contrastes dont abonde son enceinte montagnaise. Ici, la vie, une cul-

(1) Près de Bagnères de Bigorre.

ture variée, des jardins, des habitations d'une élégante uniformité, des fontaines, des moissons, enfin un amphithéâtre couronné par une forêt de sapins, dont l'éternelle verdure et la vétusté contrastent avec le renouvellement annuel des productions de la région inférieure. De l'autre côté de l'Adour, opposition complète; montagne aride, hérissée de toutes parts, sans traces de végétation, surmontée par des sommités plus stériles encore. Où trouver un assemblage aussi merveilleux des beautés de la nature et de celles qui sont le fruit de l'industrie humaine?

Vous visiterez aussi avec intérêt cette grotte de Campan, si fameuse par ses stalactites et les formes magiques qu'elles affectent ou plutôt qu'on leur prête. Des colonnes, des frises, des chapiteaux et toute une architecture fantastique arrêteront à chaque instant vos pas. Mais oseriez-vous parcourir tous les détours de ce sombre labyrinthe, et voudrez-vous grossir la foule des curieux qui laissent, sur l'immense plateau qui obstrue la voûte, tant de noms connus et inconnus, à côté de cette comtesse de Brionne, si célèbre par sa beauté, plus célèbre encore par ses revers? L'admirable vallée d'Argelez (1) a des beautés d'un autre ordre; un paysagiste ne l'eût pas mieux ouverte et mieux fermée : elle renferme,

(1) Près de la petite ville de Lourdes.

dans l'étendue d'une lieue, entre le fond de son bassin et ses hauteurs, *trente-trois villages*. C'est sur la terrasse de l'antique abbaye de Saint-Savin, placée à mi-côte, c'est-à-dire dans la véritable perspective du tableau, qu'il faut en considérer l'ensemble et les détails. Debout sur ce promontoire, dès la pointe du jour, voyez le brouillard descendre au-dessous de vos pieds, s'étendre comme une mer immense et flotter entre les montagnes et jusque dans leurs moindres sinuosités, puis, après mille phénomènes, s'élever dans l'air, semblable à une pluie d'or qui voile même le disque du soleil... La vallée, délivrée enfin des vapeurs, vous apparaîtra fraîche de la rosée et brillante du soleil; la scène en un instant sera tellement éclaircie que vous verrez jusqu'à l'écume des torrents et au vol des oiseaux. Argelez, comme une rose nouvellement épanouie, vous montrera ses bois, ses coteaux, ses plaines vertes de blé naissant, ou noires d'un récent labour; ses étages nombreux couverts de hameaux et de pâturages, ses bosquets au feuillage jaunâtre, enfin des glaces et des rochers menaçants : et il y aura dans le mouvement des oiseaux et des animaux de toute espèce, dans le bruit des sonnettes et les aboiements des chiens, dans celui plus confus des vents et des eaux mêlé et adouci par la distance, une vie si étendue, si variée, si calme, que vous éprouverez malgré vous je ne sais quelles idées

douces, consolantes, immenses, qui vous rempliront d'amour pour l'Auteur de la nature et de confiance dans ses œuvres (1).

La vallée de Bétharam, avec sa charmante chapelle témoin des plus grandes solennités religieuses, le 15 août et le 8 septembre, avec son calvaire aérien, type du calvaire bâti près de la capitale, doit plaire aux voyageurs qui redoutent les fatigues et les dangers d'une ascension ; car, loin de s'enfoncer dans la chaîne des Pyrénées, elle ne fait qu'en longer, de l'ouest à l'est, les premiers gradins, dont les formes surbaissées et arrondies invitent les plus timides à la visiter. Sur l'esplanade pratiquée au pied de la croix est un point d'optique ravissant. Votre vue embrassera le vaste horizon de la plaine et du bassin du Gave d'un côté, et de l'autre les innombrables accidents de sol, de végétation, de verdure, de coloris, que vous présenteront la vaste base de l'amphithéâtre des monts et leurs cimes chenues, parmi lesquelles vous distinguerez celle d'Asson. Après Bétharam, vous traverserez un pont d'une seule arche, orné de lierre et construit entre deux culées naturelles, stables comme les Pyrénées elles-mêmes. Là, le gave de Pau vous apparaîtra blanchi d'écume par les rocs qu'il baigne

(1) Une partie de cette description si brillante est empruntée à M. TIMON, auteur d'un ouvrage intitulé *les Pyrénées*.

de ses eaux resserrées, et un tertre couronné de verdure dominera le pont si pittoresque où finit le Béarn et où commence le Bigorre.

Est-ce à présent, je le demande à des Français, aux amateurs de paysages frais et gracieux, la peine de courir en Suisse? Ces échantillons de vallées sont-ils si exigus que nous soyons forcés de les leur présenter? N'annoncent-ils pas dans les Pyrénées une nature plus riche, plus variée, surtout plus chaude, comme disent les peintres, que ces entonnoirs froids et profonds, où coulent à la vérité des eaux abondantes, mais que colorent plus rarement les feux du soleil? Et une scène sans soleil a quelque chose d'inanimé, de mort, qui glace l'imagination, vous attriste et vous fait peur.

Que si la botanique a pour vous des attraits puissants, vous nagerez au milieu des richesses.

« Tout est couvert de plantes alpestres, dont les
« vives couleurs répètent tantôt l'or des rayons
« solaires, tantôt la blancheur éclatante des
« neiges qui les avoisinent, tantôt le pourpre de
« l'aurore. Exposées aux insultes de la froidure,
« elles ne s'effrayent pas des neiges même qui
« subsistent les deux tiers de l'année, et sortent
« toutes fleuries des frimas que le mois de juin
« fait seul disparaître (1). »

(1) LA BOULINIÈRE, *Itinéraire descriptif des Hautes-Pyrénées.*

Vous foulerez ces mêmes montagnes où Tournefort, dévoré du besoin de s'instruire, passait les jours et les nuits, vivant de quelques tranches de pain noir, dans lesquelles il cachait des réaux de cuivre pour les soustraire à la rapacité des miquelets. A votre retour, quel bonheur d'étaler devant vos amis, pendant les sombres journées d'hiver, vos trésors; de nommer ces fleurs inconnues, de les montrer avec joie, avec un certain orgueil, bien rangées dans votre herbier; de dire : Combien il m'a fallu de peine et de temps pour trouver cette *saxifrage* aux feuilles longues, étroites et édentées ! Voyez la panicule de belles fleurs blanches que supporte une tige de trois pieds ! c'est vers le centre de la chaîne, dans la fente des rochers, à une hauteur de plus de 1,500 mètres, que j'ai pu la rencontrer ! Admirez un peu ce *Ramondia* (1) *pyrenaica* aux fleurs d'un pourpre violet, sorte de solanée qui affecte le port des primevères, et que j'ai arraché avec tant de bonheur près du village d'Oo, non loin de la célèbre cascade de Gavarnie. Et le *Menziesia Daboeci*, dont les feuilles sont d'un beau vert en dessus et argentées en dessous, et dont les fleurs, disposées en jolies grappes, rappellent celles de quelques bruyères du cap de Bonne-

(1) On a donné à cette belle plante le nom de M. Ramond, l'un des hommes les plus distingués qui aient écrit sur les Pyrénées.

Espérance! Je me souviens fort bien que c'est dans la gorge qui conduit du village d'Oleth aux Palvamiens de Berra, près de la frontière espagnole, que je fis cette précieuse découverte.

En cheminant lentement sur votre mulet, que l'avant de votre selle soit toujours garni de plantes et de fleurs. Vous ferez ainsi un cours de botanique aussi facile qu'agréable, soit en vous dirigeant vers un cirque ou vers une cascade, soit en regagnant le village où vous devez mettre en sûreté vos récoltes.

Mais il vous faut peut-être des plaisirs plus vifs, des exercices plus violents. Je devine votre goût : vous êtes chasseur, et votre fusil, captif pendant quatre mois dans nos contrées paisibles soumises aux lois d'un garde-champêtre, languit dans un repos qui vous pèse. Eh bien ! imitez ces Anglais passionnés pour la chasse, qui traversent le détroit et s'en vont, sans jeter un seul coup d'œil sur Paris et sur la route, jusqu'aux rocs élevés, jusqu'aux montagnes neigeuses sur lesquelles court l'izard aux pieds légers. Ces Nembrods modernes neregagnent leur île que lorsque la mauvaise saison les force de battre en retraite, et retournent chez eux chargés de dépouilles opimes. Vous accompagnerez aussi, si vous l'osez, ces hardis montagnards qui recherchent l'ours noir jusque dans sa tanière, et le chassent au fusil à balles. Cuirassé d'une triple peau de

mouton, armé d'un long poignard, vous le combattrez corps à corps, et chercherez à le percer au moment où, levé sur les pieds de derrière, il s'élançera contre vous..... Vous reculez d'horreur ! attendez ; voici une chasse sans danger, une chasse de femme. La chaîne entière des Pyrénées peut être considérée avec raison comme un pays de gibier volatile. Il passe par les gorges de ces montagnes une prodigieuse quantité de toutes sortes d'oiseaux qui désertent le nord pour aller hiverner dans les pays méridionaux. Les bec-figues, les mûriers, les ortolans, arrivent d'abord et s'abattent par milliers sur les buissons et sur les haies ; vous les prendrez aisément avec des lacets formés de crins ou avec des gluaux, ou à l'aide d'un appeau réservé l'année précédente et renfermé dans de petites cages à double fond. Viennent ensuite les cailles et les tourterelles : vous les chasserez au tir, ou avec des appeaux naturels et factices. Aux tourterelles succéderont les sansonnets, les merles et les grives, et celles-ci se montrent dans une abondance telle, que les propriétaires de vignes en sont désolés, mais que les chasseurs enchantés en font une ample et facile déconfiture. La marche de ce passage général sera fermée par les grues et les canards, précurseurs de l'hiver, pendant lequel abonderont les alouettes. C'est aussi la saison du coq de bruyère, dont la rareté pro-

gressive augmente le prix ; de la perdrix rouge et de la perdrix ordinaire, et enfin, pour compléter le cortège, des faisans, qui deviennent de plus en plus rares dans les forêts alpestres.

C'est aux peintres de paysage surtout que je fais un appel : ils l'entendront, j'en suis sûr. Embarrassé seulement du choix, ils hésiteront entre cette foule de tableaux charmants ou grandioses qui s'offriront à leurs pinceaux. Les ponts suspendus sur les gaves retentissants ; le clocher aigu de l'ermitage, sortant d'une touffe d'arbres au sommet de la montagne ; ces burons semés pittoresquement sur les pelouses herbeuses ; les troupeaux suspendus sur la pente des rochers, ou cachés dans le creux des vallées ; l'izard, dont les couleurs noirâtres se détachent si bien sur la neige ; ces cirques, que leurs contours réguliers feraient attribuer à la main de l'homme ; ces cavernes mystérieuses, où les rivières et les ruisseaux tiennent cachées leurs sources précieuses ; les fleurs éclatantes qui tapissent le sol ; le luxe et les horreurs de la nature ; les stations thermales ; les ruines des vieux châteaux, le berceau de notre Henri, roi de si facile accès, et si brave au milieu des arquebuses ; les sentiers rocailleux que jeune il gravissait avec les jeunes enfants du village de Voaraze ; enfin les Béarnais, avec leurs blouses blanches, leurs berrets bleus, leurs cheveux

ronds et pendants comme ceux des anciens rois chevelus ; et le vêtement de leurs femmes, si éclatant et si bien fait pour le pinceau ; et par-ci par-là quelques muletiers, quelques pâtres espagnols, aux yeux noirs, aux cheveux négligemment enveloppés dans le réseau : ne voilà-t-il pas de quoi enrichir vingt portefeuilles et charger vingt toiles ? Voyez comme les Taylor, les Melling et d'autres vous donnent un bel exemple ! En travaillant à votre couronne, songez à la gloire de votre pays, et n'allez plus emprunter à l'étranger des beautés que vous possédez chez vous.

Je dirai encore aux malades, aux valétudinaires : Où trouver des établissements mieux construits, mieux appropriés aux besoins divers ? où trouver des eaux plus salutaires, qui coulent comme ici dans de riches bassins de marbre, des promenades plus faciles, plus nombreuses, des jardins anglais mieux distribués, une société plus polie, des porteurs plus gais et plus adroits (1) ?

Résumons, et annonçons à ceux qui ont du

(1) Voisenon rapporte, dans une lettre à Favart, datée de Cauteretz, qu'ayant donné sa parole à des porteurs de se servir d'eux pendant la saison des bains, ces drôles se mirent, en le portant, à danser de telle sorte, qu'il avait peine à se maintenir sur sa chaise de paille ; ils chantaient à tue-tête : *Io bibero, io cantero, io saltero*. Ils voulurent même un jour, le pauvre abbé ! le porter sur le haut d'une montagne pour lui faire tuer un ours...

temps et de l'argent à dépenser, qu'un voyage aux Pyrénées leur promet la santé, l'instruction et le plaisir; que le terrible et le gracieux, la culture la plus variée et la stérilité la plus désolante s'y trouvent réunis; que les aspects immenses, sans bornes, et les horizons rapprochés, s'offrent à l'œil d'un amateur de la nature; que les cascades, sans affecter des formes gigantesques, n'y sont pas moins agréables et diversifiées que partout ailleurs; que les effets de lumière y sont admirables dans les jours sereins, depuis le lever d'un soleil rouge et brillant jusqu'à l'heure où d'épaisses ténèbres finissent par tout envelopper; que les mœurs du peuple, son costume, son langage, ont quelque chose de piquant, d'inusité dans les provinces de l'intérieur; que depuis le compagnon de Charlemagne jusqu'au fils de Jeanne d'Albret, depuis Catherine de Médicis jusqu'à nos deux duchesses, ces rochers ont vu tout ce qui fut célèbre dans notre patrie; que ces remparts inaccessibles, bâtis par la nature, et qui nous séparent de l'Espagne, se sont abaissés bien des fois devant nos armées, sous des bannières et avec des chances opposées; que la Suisse n'a rien d'aussi majestueux que la triple sommité du Vignemale, les pics du Midi et d'Ossau et la Brèche de Roland; que le caillou de la Raillère vaut bien le roc bizarre acheté par une Anglaise fantasque au roi de Sardaigne;

qu'il n'existe pas dans tous les cantons de terrasse semblable à celle de Saint-Savin; que les truites pyrénéennes égalent, pour le goût et la grosseur, celles du lac de Genève ou du Tessin; qu'enfin, pour arriver au terme de votre excursion, vous trouverez, dans quelque route qu'il vous plaise de suivre, de quoi nourrir votre curiosité, meubler votre mémoire, intéresser votre cœur, au milieu de ces villes de France dont on dit du mal parce qu'on refuse de les étudier. Mais, de quelque coin que vous partiez, arrivez à Tarbes, petite ville charmante, placée dans une plaine fertile, baignée par l'Adour, et en vue de toute la chaîne des Pyrénées. . . et, s'il se peut, arrivez un jour de marché; vous y verrez une variété de races, de vêtements et de mœurs à la fois instructive et amusante; vous y apprendrez les premiers éléments de l'économie politique, comme les enfants apprennent à lire avec des images.

Mais si, avant de retourner à Paris, vous traversez les Landes arides qui commencent au pied des Basses-Pyrénées, ah! je vous en conjure, faites une halte et détournez-vous un peu, pour arriver au modeste village de Pouy, et vous incliner devant la patrie de Vincent de Paule : le voyage vous portera bonheur (1).

(1) Extrait des *Nouvelles Annales des voyages*, chez ARTHUS-BERTRAND, rue Hautefeuille.



APERÇU

SUR LES PYRÉNÉES.



LES PYRÉNÉES.

Aspect général. — Tremblements de terre. — Lavanges. — Gaves.
— Ponts et corniches. — Oules. — Effets de lune, — de soleil.
— Habitants. — Conseils aux voyageurs.

Les Pyrénées, les plus hautes montagnes après les Alpes, s'étendent de l'océan Atlantique à la Méditerranée, l'espace de 360 kilom., dans une direction uniforme de l'O. N.-O. vers le S. On distingue deux chaînes, dont l'une s'étend sur les bords de l'Océan, se termine par les montagnes Maudites, et se continue jusque vers la Méditerranée. La chaîne orientale, qui s'élève au N. de la Maladetta, commence par des sommets beaucoup moins élevés que ceux du centre; mais sa hauteur s'accroît à mesure qu'elle s'approche de la Méditerranée.

La pente des Pyrénées est moins escarpée du côté de la France que du côté de l'Espagne. On découvre les neiges

permanentes à la hauteur de 2,400 mètres. Elles occupent une bande de 10 à 12 kilom., et résistent à l'E. aux rayons du soleil, mais au N. et à l'O. elles se fondent presque toujours. Les glaces permanentes n'occupent qu'une bande de 600 mètres. Elles se forment de l'accumulation extraordinaire des neiges dans les lieux où le vent les rassemble. On les nomme dans le pays *Sernelhes*. Depuis le Marboré jusqu'à la Maladetta, couverte de neiges en tout temps, et ceinte de larges bandes de glace, il existe un nombre considérable de glaciers que l'œil exercé reconnaît de loin à leur teinte bleuâtre, à leur coupure nette et à des fentes qui les traversent.

En comparant la zone glaciale des Pyrénées à celle des Alpes, on est d'abord frappé de leur différence en largeur. Celle-ci a 2,600 mètres de large; la première n'en a que 600. Cependant les pics les plus élevés de ces chaînes ne diffèrent en hauteur que de 1,200 mètres, et en latitude que de 5° et demi. L'air des montagnes du premier ordre est aussi pernicieux que celui des montagnes inférieures et moyennes est favorable.

Après avoir jeté un coup d'œil sur cette chaîne immense, connue et célèbre depuis Hérodote jusqu'à nos jours, nous allons parler des Hautes-Pyrénées, qui appartiennent au département du même nom.

— HAUTES-PYRÉNÉES. La longueur de la crête des montagnes qui bornent le département des Hautes-Pyrénées d'orient en occident est de 60 kilom.; la largeur réduite des montagnes, depuis la crête jusqu'à leur base, est de 28 kilom., ce qui donne une surface carrée de 420 kilom. Cette partie de la chaîne, qui est réellement la plus élevée, en forme comme le centre et le noyau; c'est elle qui a donné au département le nom qu'il porte.

Les Pyrénées se découvrent de fort loin: on les voit se déployer avec majesté à peu de distance de Toulouse, disparaître ensuite, se dérober un instant aux regards du voyageur, et reparaitre plusieurs fois comme entassées,

pour ainsi dire, les unes sur les autres, se servant réciproquement d'appui et offrant le tableau le plus pittoresque et le plus majestueux.

Leur aspect varie beaucoup, suivant l'état de l'atmosphère, le plus ou moins de clarté du jour; une vapeur légère les enveloppe presque toujours. Le matin, le midi et le soir offrent, chacun, des nuances qui changent par gradation et se modifient à chaque instant. Ces variations sont plus remarquables dans l'été, quoique chaque saison ait les siennes. Leurs sommités blanchissent à la chute des neiges; elles sont resplendissantes lorsqu'un beau soleil les éclaire; un teint jaunâtre annonce un commencement de fusion; alors on voit paraître de distance en distance des points noirâtres, plus ou moins larges, qui s'agrandissent successivement de la base au sommet, à mesure que la fonte s'opère: au commencement de l'été, toute la surface reprend une teinte uniforme.

Tel est en général l'aspect des Hautes-Pyrénées vues de la plaine. Dans cette position, on n'aperçoit presque pas les gorges qui les sillonnent, ni les anfractuosités, les gouffres et les précipices qui en forment à la fois un tableau terrible et imposant. On ne voit pas ces lacs nombreux, ces glaciers que le soleil ne fond jamais entièrement, ces grottes souterraines, ces ponts de neige, ces cascades qui font l'admiration du voyageur. C'est sur les grandes sommités qu'il faut gravir, c'est à l'extrémité des vallées qu'il faut pénétrer, pour jouir de ces beautés sauvages, de ces jeux de la nature qui remplissent l'âme d'étonnement, d'admiration, de surprise agréable, d'horreur et d'épouvante.

Les Hautes-Pyrénées sont dominées par un très-grand nombre de pics qui s'élèvent en amphithéâtre depuis les plus humbles collines jusqu'à la crête centrale. Les principaux sont: le pic du Midi de Bigorre, le pic Montaigu, de Bergons, de Néouvieille, le pic Long, le Vignemale,

Canigou, la Brèche de Roland, le Tuccaroy, le Marboré, qui comprend : 1^o les sommets visibles de Gavarnie ; 2^o le Sommet Cylindrique, placé plus à l'E. ; 3^o le mont Perdu, sommet le plus oriental ; 4^o enfin, le pic d'Arbizon, situé à l'E. de Néouvieille, près de la vallée d'Aure. Ils sont presque tous placés sur la même ligne, et marquent la direction de la crête centrale ; cependant quelques-uns, non moins considérables, par une anomalie très-remarquable, sont situés hors de cette ligne. (ITINÉRAIRE DE FRANCE.)

« Il semble, dit Darcet, qu'on peut concevoir la longue chaîne des Pyrénées comme un grand banc, comme une contrée excessivement élevée dans son origine, d'abord pleine et unie, mais qui se serait ensuite dégradée, et aurait été sillonnée par la fonte des neiges, par les vents, les pluies, les orages, etc. Et les mêmes causes n'ayant pas cessé d'agir, auraient enfin déchiré cette masse immense, et l'auraient réduite à l'état de ruine où nous la voyons de nos jours (1). »

Il paraît évident que la destruction graduelle, mais insensible, de cet immense monument de la nature a commencé par le comble, et que ces destructions, à mesure qu'il s'affaisse, continuent à s'exercer par les mêmes causes sans cesse agissantes. En voici les principales. Sans parler du chaud, du froid et des dissolvants de toutes les sortes, la plupart des sommets actuels des montagnes primitives sont toujours couverts de neiges et de glaces ; ils sont environnés de lacs dont les parois s'altèrent de jour en jour. Ces digues naturelles, usées et dissoutes à la longue, cèdent enfin ; et quand les eaux qu'elles retenaient viennent à s'échapper de ces grands réservoirs en torrents impétueux, les montagnes voisines, ébranlées jusque dans leurs fondements, chancellent,

(1) Discours sur l'état actuel des montagnes des Pyrénées, et sur les causes actuelles de leur dégradation, page 31. Paris, 1776.

tombent quelquefois, en forment de nouvelles et de nouveaux ravins, suite nécessaire et progressive de la première cause et des premières impulsions. On sent que la fonte des neiges, le mouvement des eaux, et leurs épanchements sur toutes ces montagnes diversement configurées, n'y sauraient, comme dans nos plaines, produire de vastes inondations. En effet, soit que l'orage ici verse des torrents, soit que les lacs viennent tout à coup à déborder par différentes causes, et que les gaves qui en descendent, refoulés dans leurs canaux, se divisent en plusieurs branches vagabondes et destructives, quelques heures après ces déluges momentanés, la côte lavée devient aussi sèche qu'auparavant, et l'on y marche tout au plus sur des débris fangeux.

C'est ainsi, tout l'atteste, que la bande uniforme dont il s'agit fut travaillée jadis (1), et qu'elle continuera de l'être tant qu'elle dominera les frontières indécises de deux vastes empires; car tous les tertres exhaussés sur la face du globe tendent, comme l'élément fluide, à se mettre de niveau avec les plaines.

Quelques voyageurs ont été surpris de ne voir dans les Pyrénées aucune des preuves incontestables du séjour de la mer; d'autres n'y trouvent pas le plus léger indice de volcans. Quant aux volcans, il faut avouer qu'on n'en a découvert jusqu'ici que de faibles vestiges. Mais les tremblements de terre, qui en sont un accessoire souvent aussi effrayant que les éruptions mêmes, y sont très-fréquents. Le tremblement de terre de l'année 1660 dérangerait le cours des fontaines; un grand nombre furent refroidies

(1) La partie supérieure de la chaîne des Pyrénées est toute formée de matières qu'on répute secondaires, etc. : en sorte que ces matières y tiennent une place si éminente, et s'y rendent si remarquables par leur volume et leur hauteur, que notre hémisphère ne représente, dans aucune chaîne observée, d'aussi prodigieux monuments du travail que tous les systèmes attribuent à la mer. RAMOND, page 104.

et perdirent leurs qualités salutaires. Celui de l'année 1678 grossit subitement les eaux de la Garonne et de l'Adour; elles sortirent avec violence des entrailles des montagnes, après s'être ouvert plusieurs passages et avoir entraîné les arbres et les plus gros rochers; des montagnes entières furent affaissées. Lors de l'affreux désastre de Lisbonne, la terre s'entr'ouvrit près de Juncadas; des maisons furent renversées à Lourdes; une montagne entière disparut et fit place à un lac. Lorsque la Sicile et la Calabre furent ébranlées, les Pyrénées se ressentirent également de ce désastre.

Ces montagnes offrent sans cesse au botaniste, au géologue, au physicien, l'occasion d'étudier la nature. Chaque canton a quelque production particulière. A la vue d'une si prodigieuse quantité de plantes indigènes et de minéraux, il n'est personne qui ne se laisse entraîner à des recherches pénibles.

On ne voit plus de grands glaciers dans les Pyrénées; les plus considérables, après avoir résisté longtemps aux rayons du soleil, se sont enfin amollis, et ont coulé du haut des montagnes.

La partie la plus élevée des Pyrénées est couverte de neiges dans toutes les saisons. Ces neiges ne fondent jamais avec autant d'abondance qu'au temps des pluies du printemps et de l'été, portées par les vents du S.-O. et du S., et qu'après un orage.

Lorsqu'à la fin de l'été (1) on observe les *Alpes* d'un certain éloignement, comme par exemple du haut de la chaîne du *Jura*, on remarque une bande de neige éblouissante, qui semble ceindre la partie supérieure de ces montagnes. Le bord inférieur de cette bande ou zone paraît être une ligne droite et horizontale; cette ligne est ce que l'on appelle la *ligne inférieure* ou la *limite des*

(1) M. CHARPENTIER, *Essais sur la constitution géognostique des Pyrénées.*

neiges permanentes, et la bande elle-même, la *zone des neiges permanentes*. Mais à mesure que l'on s'approche des montagnes, la régularité du bord inférieur de cette bande disparaît; on trouve des lieux où la neige et la glace descendent beaucoup au-dessous de cette ligne, et d'autres, au contraire, où elles se tiennent considérablement élevées au-dessus. Néanmoins l'élévation de cette ligne, prise telle qu'elle paraît vue de loin, est regardée comme la *hauteur moyenne* des limites des neiges perpétuelles.

Mais les Pyrénées n'offrent point cet aspect lorsqu'on les voit dans l'éloignement; elles présentent seulement plusieurs grandes masses de neiges isolées, dont la base est plus ou moins cachée par des montagnes qui se trouvent devant elles.

Il est donc très-difficile de déterminer la hauteur des limites des neiges perpétuelles dans les Pyrénées. Néanmoins M. Ramond est parvenu, par une suite d'observations barométriques, à la déterminer et à la fixer. Elle est, d'après ce savant, à la hauteur de 2,800 mètres environ (1). Il est inutile d'ajouter que cette hauteur ne s'applique qu'aux pentes septentrionales; car sur le versant méridional, et en général sur toutes les pentes ex-

(1) D'après les observations de M. de Humboldt, la limite des neiges perpétuelles est sous les 0 à 10 degrés de latitude, dans les *Cordilières* de l'Amérique, de 4,920 mètres, et sous les 19^e et 21^e degrés de latitude boréale, dans le *Mexique*, de 4,700 mètres.

Sous la zone tempérée, sous les 42^e et 45^e degrés de latitude boréale, elle est au *Caucase*, suivant MM. Engelhardt et Parrot, de 5,500 mètres.

Elle est dans les Alpes, sous 45° 45' et 46° 50' de latitude boréale, suivant les observations de M. Vahlenberg, de 2,740 mètres.

Enfin, cette hauteur est, d'après les recherches de M. de Buch, dans la *Laponie*, à 70° de latitude, de 1,088 mètres.

Voyez l'extrait d'un mémoire précieux de ce célèbre physicien sur la limite des neiges perpétuelles dans le nord, inséré dans les *Annales de chimie et physique*, juin 1816, pages 185 et suiv.

posées au sud, on ne trouve plus de neige déjà au milieu d'août.

— LAVANGES. On peut regarder les lavanges ou avalanches comme l'une des causes les plus destructives des montagnes. Ce sont elles, d'ailleurs, qui ont formé et forment tous les jours ces profonds ravins, redoutables arsenaux garnis de longs chapelets de roches suspendues, et qui n'attendent qu'une lavange nouvelle pour s'ébouler avec fracas et foudroyer les vallons.

On compte plusieurs sortes de lavanges, qui s'annoncent et agissent diversement. Après de grands orages, souvent accompagnés de tremblements de terre, les collines détrempées versent des torrents de boue suivis d'éboulements terribles.

Il est une autre espèce de lavange non moins funeste, et qui a lieu lorsque la neige, tombant à gros flocons, est agitée sur le flanc des montagnes par des vents impétueux qui la replient sur elle-même et la condensent. C'est alors que vous verriez se précipiter des espèces de ballons dont le volume s'augmente au point que les rochers eux-mêmes ne sauraient arrêter ces masses prodigieuses dans leur chute redoublée.

La lavange n'est pas toujours produite par les vents déchaînés (1); elle s'opère aussi dans un temps calme. Il ne faut qu'une pierre fortuitement échappée d'un sommet pour amener de grandes ruines en un instant. Quand le rideau de neige tiré sur les montagnes commence à s'épaissir, on craint le moindre souffle, la moindre vibration; on redoute même le bruit des eaux. Le voyageur n'ose agiter son fouet. Les pasteurs retiennent leur haleine, modèrent la marche de leurs trou-

(1) Les habitants de ces vallons distinguent, comme les montagnards des Alpes, deux sortes de lavanges, la *lid de terre*, qui roule du haut des montagnes, et la *lid de vent*, que les ouragans élèvent dans la partie supérieure. RAMOND, page 32.

peaux, en ôtent les sonnettes, tant ils craignent d'ébranler l'atmosphère.

On met encore au rang des lavanges le débordement des lacs, et lorsqu'ils viennent à s'abîmer l'un sur l'autre; mais alors il ne s'agit plus de destructions partielles.

— GAVES OU TORRENTS. La plupart des lits des différents gaves qui existent encore ont commencé à être creusés par les premiers torrents qui, dans l'origine, se sont insensiblement ouvert des routes sur les penchans de la montagne primitive, qu'ils ont divisée et morcelée au point d'en avoir fait en tous sens une forêt de pics de diverses hauteurs.

Pourquoi tant d'interruptions et d'inégalités de profondeur dans la plupart de ces gaves? c'est-à-dire, pourquoi les voit-on s'abîmer dans des canaux ténébreux taillés à pic, d'où ils reparaissent après de longs espaces, pour rouler au grand jour leurs eaux écumantes sur le sable ou à travers les rochers? Ces interruptions et ces inégalités accidentelles, il les faut attribuer aux encombrements qu'éprouvent les lits de ces gaves inclinés.

Règle générale: à mesure que les montagnes parallèles se dégradent, s'affaissent, les portions de la vallée correspondante se comblent pour se rouvrir ensuite. Ainsi, lorsque de part et d'autre les montagnes voisines du torrent sont saines et bien assises sur leurs bases, presque toujours le torrent est égal dans son cours et de la même profondeur; mais quand elles sont en dégradation, le canal se remplit plus ou moins de leurs débris, lesquels changent, dans le premier cas, la direction des eaux, dans le second forment des ressauts, et quelquefois d'assez belles cascades. Entre mille exemples de l'encombrement des gaves, le Bastan passait autrefois sur un plateau voisin de Barèges, et à travers l'endroit où sont maintenant situés les bains: d'où il faut conclure qu'il doit y avoir, sur les flancs de toutes ces mon-

tagnes et sous leurs débris , une multitude de canaux où coulaient les anciens gaves , dont on retrouve de temps en temps les traces et les entailles.

— DES CORNICHES ET DES PONTS. La nature, qui ne souffre guère dans les Pyrénées d'autres monuments que les siens, permet cependant à l'industrie humaine de se pratiquer des routes sur les bords des torrents et des abîmes, et de construire des ponts, souvent détruits il est vrai, quoique solidement construits.

C'est au fameux Polard que l'on doit le projet et en partie l'exécution de la route prolongée depuis Pierrefitte jusqu'à Barèges , ainsi que de la plupart des ponts que l'on y voit aujourd'hui. Ces travaux et ceux de la vallée de Cauteretz, commencés sous l'intendance de M. de la Bauve , furent continués sous celle de M. d'Étigny.

On n'avait rien négligé pour rendre ces ponts durables. Quelques-uns sont renversés de temps en temps ; on les refait, et ce sont en quelque sorte les mêmes. Les culées en sont fondées sur le roc ; et l'on a eu soin d'en mettre les piles à l'abri de masses assez fortes pour soutenir le poids des eaux lorsqu'elles viennent à fondre tout à coup dans le temps des lavanges.

Quant aux corniches, lorsqu'il n'est pas possible de les prolonger sur les flancs de certaines montagnes dégradées, ou qui opposent trop d'obstacles , on cherche de l'autre côté du torrent des pentes plus traitables ; ce qui ne peut s'exécuter que par le moyen des ponts. Le premier pont en nécessite un second, lorsqu'il s'agit de revenir sur le flanc de la même montagne.

Ne parlons ici , dit M. Dussault, que du pont d'Enfer, voisin de Pierrefitte. C'est le plus imposant de cette gorge , non moins étonnante quelquefois que celle de Gavarnie, dont elle reçoit les torrents qui la dévastent. Le nom d'Enfer lui fut vraisemblablement donné à cause de la profondeur et des formes redoutables de l'abîme

sur lequel il fut jeté. On s'arrête malgré soi sur ce monument de l'audace humaine. L'esprit y reste partagé entre l'art et la nature. On ne sait qu'y admirer le plus, du projet ou de l'exécution.

Les montagnards ne se livrèrent qu'à regret à ces premiers travaux, exécutés pour des maîtres et par corvée. Il n'en fut pas de même de ceux de la vallée de Gavarnie. Ils firent volontiers pour eux-mêmes ce qu'on les avait forcés de faire pour de fiers étrangers. Depuis longtemps les colons de Gèdres et de Gavarnie, dans la saison des frimas, tombaient, faute de rebords, de cinq à six cents pieds de hauteur sur les rochers du gave, lorsqu'ils voulaient aller à Luz, à Barège, ou descendre dans la plaine. Instruits par les travaux forcés de leurs pères, un élan généreux leur fit entreprendre, pour le salut commun, et exécuter en peu de temps, des corniches ou banquettes.

L'infatigable et patient montagnard, en faisant les ponts et les corniches de la longue vallée de Gavarnie, peu sensible aux formes, n'a cherché que l'utile. Profitant de tout, ne dérangeant rien sans nécessité, il n'a fait que suppléer aux ébauches de la nature, mère des arts, qui en est le grand exemplaire, et les a tous indiqués. Le sol variant toujours, le gave étant plus ou moins accessible, un pont chez eux ne ressemble jamais à l'autre. Tantôt, sans égard à la symétrie, des rochers adhérents servent de piles ou de culées; tantôt une demi-arche, exécutée à peu de frais, aboutit contre la pointe d'une roche recourbée; et ce pont, presque tout entier de fabrique naturelle, plaît autant par son effet pittoresque que par sa singularité.

S'il est doux de contempler, au milieu de ces monts variés à l'infini, la nature ne cessant d'opérer sur elle-même à l'aide de ses propres éléments, il n'est pas moins touchant d'y rencontrer la trace des premiers essais de l'industrie humaine.

Il ne se passe point d'année qu'il ne faille, dans plusieurs vallons, réparer les dommages occasionnés par les lavanges. On sait que des montagnes subitement écroulées changent quelquefois la face de ces lieux au point que les habitants eux-mêmes ont bien de la peine à s'y reconnaître. Ils y restent cependant, et redoublent d'efforts jusqu'à ce qu'ils aient vaincu les obstacles et débarrassé quelque recoin de terre.

Les seules corniches entaillées à diverses hauteurs sur le flanc des montagnes parallèles et le long du gave mériteraient que l'on retournât exprès à Gavarnie pour les considérer. Quand la roche vive est verticale ou déborde sa base, ils ont soin d'y accoler un support de briques ou de cailloux en forme de terrasse ou de banquette ; quand elle a des aspérités ou des pointes saillantes, ils s'y prennent de manière qu'outre la banquette projetée ils y gagnent encore un parapet, tant ils ont de tact et de bon sens !

Ajoutez à ces travaux, dont quelques-uns sont dignes des Romains, sinon par l'art, du moins par le courage et la ténacité, cette multitude de petites routes circulant comme de longs fils autour des roches escarpées, s'élevant par de nombreux détours jusqu'aux sommets des montagnes, d'où elles descendent obliquement et en sens contraire, se repliant sur elles-mêmes jusqu'au fond des vallons. Le voyageur distrait ou fatigué, et qui d'ailleurs ne sait admirer que nos grands chemins et les quais de nos villes, qui le plus souvent ne regarde qu'à ses pieds, ignore que ces traces, presque imperceptibles aux yeux les plus perçants, servent de débouchés ou de communications à des pelotons de cabanes éparses et suspendues sur d'âpres coteaux où la moindre récolte suffit pour attirer des colons.

Pour faire sentir la nécessité des travaux dont on vient de parler, et donner une idée de la configuration de ces lieux, observons une fois pour toutes qu'il n'y a point ici

de vallon qui n'ait son gave ou torrent, comme il n'y a point de rue dans nos villes qui n'ait son ruisseau. Que l'on se représente donc, aux différences près, une immense cité dont les routes plus ou moins resserrées se prolongent parallèlement, se croisent de temps en temps, et quelquefois manquent de débouché.

Ne méprisons rien : mettons au rang des ponts ceux qu'ils jettent sur les torrents qui sillonnent les montagnes de haut en bas, puisqu'ils ne leur sont pas moins utiles que les autres. Sans eux, pourraient-ils en effet passer avec leurs troupeaux sur la rive opposée, et d'une montagne à une autre ? Ces ponts ne sont, il est vrai, composés que de planches recouvertes de terre et de gravier, ne leur étant pas moins utiles que les autres, ils leur donnent le même nom.

— OULE. Une des principales beautés des Pyrénées, et celle qui excite le ravissement des voyageurs, ce sont les magnifiques cirques ou amphithéâtres qui forment les intervalles qui les séparent, et que les gens du pays nomment *oules*.

L'oule de *Gavarnie* est un de ces objets singuliers qu'on chercherait en vain hors des Pyrénées. L'oule d'*Estaubé*, beaucoup plus développée, est cependant moins remarquable. Mais celle qui les surpasse toutes, c'est l'oule d'*Héas*. Lorsqu'on atteint le plateau de *Troumousse*, et qu'on se trouve au niveau de ce cirque majestueux, on reste interdit à l'aspect d'un objet aussi frappant. Les deux chaînes, qui jusque-là ont resserré la fente, s'écartent tout à coup l'une de l'autre. Du lieu où est le spectateur, elles semblent se courber en un vaste croissant. L'une de ces branches se termine par deux énormes rochers qui se projettent en avant comme deux bastions. On les voit d'*Héas* ; leur blancheur contraste fortement avec le ton rembruni des murailles qui les accompagnent. Entre eux est la rampe qui conduit au port de la Canneau. L'autre branche du croissant est une lon-

gue montagne tout unie et toute nue dont le sommet, terminé en plate-forme, est surmonté d'un rocher tronqué qui se perd dans les nues. Ce rocher, appelé *la Tour des Aiguillons*, ressemble au Marboré; et quoique son élévation soit bien moindre, cependant son isolement lui donne une sorte d'avantage : il domine sans concurrents le cirque et son enceinte. Troumousse réunit les deux branches du croissant : chargée de glace, hérissée d'aiguilles, sillonnée de profondes déchirures d'où s'écoulent des torrents de ruines, elle maintient, par la fierté de ses formes, l'espèce de prééminence que lui assure sa situation seule. L'espace renfermé dans une pareille enceinte serait un gouffre s'il n'était immense. Cette enceinte n'a nulle part moins de 8 à 900 mètres de haut; mais elle a plus de deux lieues de circuit. L'air est libre, le ciel ouvert, la terre parée de verdure; de nombreux troupeaux s'égarerent dans cette étendue dont ils ont peine à trouver les limites. Trois millions d'hommes ne la rempliraient pas; dix millions auraient place sur son amphithéâtre; et ce superbe cirque se trouve à la crête des Pyrénées, à 1,800 mètres d'élévation et au fond d'une gorge hideuse, où le voyageur se glisse en tremblant le long d'un misérable sentier dérobé aux précipices. (*Itinéraire de France de RICHARD.*)

Les jouissances qu'on éprouve à la vue de ces scènes ne sont rien encore, en comparaison de celles qui attendent le voyageur sur le sommet de ces montagnes françaises.

« On veut connaître, dit M. Ramond, les Pyrénées, et l'on se traîne le long d'une couple de sentiers que la routine a tracés. Que l'on monte au *Pimené*; peu de sommets sont d'un accès aussi facile; aucun autre peut-être ne dédommagera aussi complètement de ce qu'il en aura coûté pour l'atteindre. Sont-ce des aspects que l'on cherche? Voilà le *mont Perdu*, le *Cylindre*, le *Marboré*, ses tours et ses créneaux : on les a vus séparés, il faut les

voir ensemble ; on les a vus de loin , il faut les voir de près ; on les a vus du fond des vallées, il faut les voir de niveau ; dominer ces vallées, ces cirques, ces amphithéâtres et les sources des longues cascades qui en franchissent les degrés. Comme ces murailles s'élèvent du sein de ces obscures profondeurs ! comme elles surmontent le confus amas des Pyrénées ! Quelles formes ! quelle couleur ! quel jour en éclaire le faite, et quelle distance ces clartés mettent entre elles et tout ce qui rivalise avec elles ! C'est ainsi que les hauteurs extraordinaires se distinguent des hauteurs communes. Plus on s'élève, et plus on est accablé de leur supériorité, et la comparaison de ce qui en approche le plus près est encore ce qui les rehausse davantage. »

— EFFETS DE LUNE. C'est dans les gorges tortueuses des Pyrénées et parmi leurs décombres qu'il faut voir la lune épandre sa lumière empruntée, projeter des ombres douteuses sur les sommets couverts de neiges, autour de pics entr'ouverts et noircis par la foudre ; qu'il faut la voir paraître, disparaître plusieurs fois en un instant, comme si elle se jouait du voyageur qui la suit des yeux, la perd tout à coup, la cherche et la retrouve à travers la fente d'un rocher au moment qu'il y pensait le moins.

Tantôt la lune, dans ces monts inégaux, cachant la moitié de son disque derrière une roche anguleuse, semble vous épier et chercher à vous surprendre : tantôt s'arrêtant, pour ainsi dire, au milieu de sa course, se livrant tout entière à vos regards, vous l'apercevez au bout d'un vallon, comme à travers un tube, éclairant doucement les troupeaux revenant à l'étable, et les eaux ruisselantes sur le flanc des montagnes.

— EFFETS DE SOLEIL. Qui pourrait saisir les nuances infinies produites par le soleil penchant vers son déclin, peignant le bord des nuages de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ? Qui pourrait décrire ce mélange de lumière

et d'obscurité, ce passage insensible du jour qui finit à la nuit qui commence, quand l'ombre rétrograde, et qui va toujours se prolongeant, s'épaississant du fond des précipices jusqu'aux cimes les plus élevées, voile tout, et dérobe enfin la forme des objets?

Avant la totale immersion du soleil, de grands faisceaux d'une lumière oblique, souvent interceptée, colorent encore quelques hautes prairies, d'où les pasteurs ramènent leurs troupeaux. A mesure qu'il s'enfonce, les monts se rapprochent, se confondent; on ne voit plus qu'un limbe, ou grand cercle de vapeur dont la lumière est néanmoins assez vive pour éclairer autant et plus que la lune. Déjà les corniches et les sentiers s'effacent, les pics s'émoussent, les amphithéâtres décolorés n'offrent plus que des cavités sombres. Vous n'entreverriez plus alors au fond des vallons que des routes vaporeuses, que l'on prend, selon qu'elles sont plus ou moins offusquées de brouillards, pour autant de Cocytes fangeux.

Le dernier coup d'œil est le plus frappant. On ne voit plus le soleil, mais on en retrouve encore pendant quelques minutes les feux rougeâtres sur des milliers de pics embrasés, de sorte que l'on croit assister à la conflagration de l'univers. Tout à coup ces feux s'éteignent, et la plupart des sommets, à la lueur d'un faible crépuscule, ne ressemblent plus qu'à des torches fumantes.

« Quiconque, dit Ramond, n'a point pratiqué les montagnes du premier ordre, se formera difficilement une juste idée de ce qui dédommage des fatigues qu'on y éprouve, et des dangers que l'on y court. Il se figurera encore moins que ces fatigues mêmes n'y sont pas sans plaisirs, que ces dangers ont des charmes; et il ne pourra s'expliquer l'attrait qui y ramène sans cesse celui qui les connaît, s'il ne se rappelle que l'homme, par sa nature, aime à vaincre les obstacles; que son caractère le porte à chercher des périls, et surtout des aventures; que c'est une propriété des montagnes de contenir dans le moind-

dre espace et de présenter dans le moindre temps les aspects de régions diverses, les phénomènes de climats différents ; de rapprocher des événements que séparaient de longs intervalles ; d'alimenter avec profusion cette avidité de sentir et de connaître, passion primitive et inextinguible de l'homme, qui naît de sa perfectibilité et la développe ; passion plus grande que lui, qui embrasse plus qu'il ne peut saisir, devine plus qu'il ne peut comprendre, pressent plus qu'il ne peut prévoir, franchit sans cesse les bornes de sa fragile et courte existence, l'égaré souvent sur le but de sa vie, mais au moins l'endort sur ses misères, et l'étourdit sur sa brièveté. »

— HABITANTS. On se repose avec délices, dit M. P***, en contemplant le bonheur que la paix procure au bon Pyrénéen. On voit qu'il jouit sans trouble des solides richesses d'un climat aussi favorable au plaisir qu'à la santé. Il trouve dans ses montagnes toutes les beautés des Alpes, sans être silencieux et grossier. L'Alpin est esclave au sein des démocraties et des oligarchies suisses, avec toutes les dispositions à la douce sociabilité. Le Pyrénéen montagnard est léger, un peu malin, mais poli sans simagrées. Aimant le vin, je n'ai pas trouvé un seul homme ivre. Ce n'est pas seulement le plaisir de boire qu'il cherche dans son isolement, c'est le chant, la gaieté, l'agrément des réunions. Ardent, jamais cruel, il n'est ni fanatique ni crédule. Le respect pour les propriétés est si grand qu'on trouve rarement des serrures et des clefs aux portes des maisons, fermées d'un simple loquet, mais chacune possède une carabine et des ustensiles de bois. Lorsqu'un montagnard reçoit quelque éducation, il manifeste par une mobilité d'imagination ce coloris de sentiment, cet art de peindre qui caractérise les peuples du Midi. Vous ne trouvez pas parmi eux cette foule de mendiants qui attestent l'imperfection des institutions sociales. Comme ils sont sans palais, ils sont sans hôpital. La vue et l'ouïe sont les sens que cultivent

le plus les habitants des vallées supérieures ; leur voix est forte et bruyante : on reconnaît qu'elle appartient à des hommes errant souvent dans de vastes solitudes, et dont les accents, traversant de profondes vallées, vont provoquer sur la montagne opposée la voix des pères voisins. Les femmes sont généralement habillées avec peu d'élégance ; on rencontre souvent ces femmes laborieuses, infatigables, ayant à elles seules tout le poids des soins de leur ménage, allant partager les travaux de la campagne, qui ne devraient être exécutés que par des hommes.

Nous ne pouvons mieux terminer ce panorama des Pyrénées, qu'en les mettant en parallèle avec les Alpes. Comparaison que nous empruntons au savant et utile journal *le Voyageur*.

LES ALPES ET LES PYRÉNÉES.

Les Pyrénées ont cet avantage sur les Alpes, que, du sein d'une plaine riante couverte de champs cultivés et traversés par un nombre infini de ruisseaux et de haies vives, elles s'élèvent tout à coup à leur colossale hauteur sans aucun degré intermédiaire.

Un genre de beauté propre aux montagnes des Pyrénées, c'est d'être, au printemps et en été, revêtues, en raison de l'extraordinaire richesse de leur sol, d'une profusion de feuillage et de fleurs. Cette vigueur de végétation fait que la plus grande partie de la montagne est en tout temps couverte de plantes charmantes.

L'été n'est pas la saison la plus convenable pour visiter les Pyrénées ; mais au printemps, lorsque la neige n'est pas encore fondue, ou dans l'automne, alors qu'elle commence à couvrir les cimes, on voit ces montagnes dans toute leur magnificence.

Je crois que, pendant l'été, les Pyrénées peuvent être

comparées aux Alpes ; dans les autres saisons, elles les surpassent en beauté.

A l'imposante grandeur de celles-ci, elles réunissent les formes bizarres et fantastiques des montagnes d'Écosse, le charme septentrional des montagnes rhénanes, et la sombre majesté des Apennins.

Les beaux sites des Pyrénées ne sont connus que depuis peu d'années. Les Alpes avaient eu jusque-là une célébrité exclusive. On les visitait pour elles-mêmes ; on les voyait en allant en Italie.

On les aimait, parce que les voyages en Suisse commencèrent à devenir aussi fréquents à l'époque où la littérature allemande venait se poser en reine, et succéder à ce fatras de mauvais goût qui nous inondait de ses rêveries.

La belle vallée de Lauterbrunnen, celle de Chamouny, avec son prieuré, son pont et ses glaciers ; puis le Montanvert et tout cet entourage si pittoresque des pics et des montagnes de la Suisse savoisiennne, ces mille beautés de ces admirables retraites, se réunissaient pour faire connaître les Alpes.

Les montagnes des Pyrénées, non moins belles, mais plus modestes, plus ignorées, parce qu'elles ne se trouvaient *sur le chemin de personne*, voyaient tomber et se renouveler leurs beaux ombrages sans qu'ils fussent visités par des gens capables d'en apprécier les beautés.

Il n'allait à Cauteretz, à Barèges, ainsi qu'aux Eaux-Bonnes, que des personnes tellement malades que, lorsque les eaux avaient produit leur effet salutaire, elles ne songeaient, dans leur convalescence, qu'à retourner à Paris.

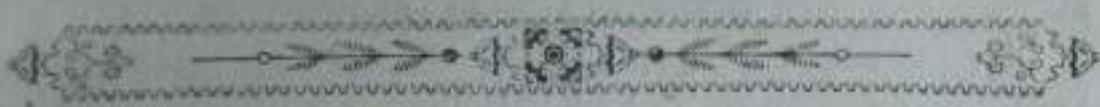
Le premier triomphe des Pyrénées fut provoqué, sans aucun doute, par les ravissantes narrations du savant Ramond, dont la plume enchanteresse, d'ailleurs, n'eut ici d'autre besoin que de tracer ce qu'il voyait.

CONSEILS AUX VOYAGEURS.

Ceux qui ont visité les Alpes savent qu'il est des précautions que doit prendre tout voyageur prudent. On ne peut que répéter ici les conseils que donne Ebel, dans son itinéraire de la Suisse.

Se vêtir chaudement lorsque l'on doit faire quelque longue ascension. — Se munir de guides dans les passages difficiles, et s'abandonner entièrement à eux. — Si l'on est à cheval, laisser l'animal libre : son pas est assuré, infailible. — Ne monter qu'à pas lents les montagnes, si on veut arriver à une grande élévation. — Porter des souliers à épaisse semelle, un bâton ayant à l'un des bouts une pointe en fer, pour marcher plus facilement, franchir les crevasses, s'arrêter dans les descentes. — Ne jamais boire de l'eau de neige. — S'abstenir de laitage, de crème, ou n'en manger que modérément. — Se défier des illusions d'optique : souvent on croit toucher de la main une montagne, un glacier, et on en est éloigné de plusieurs lieues. — Quand on est près d'un précipice, y plonger le regard, y accoutumer son œil : on n'aura point de vertige. — Se défier singulièrement des contes des voyageurs sur les périls de telle ou telle ascension : avec de la prudence, on n'a presque jamais rien à craindre.





GUIDE

AUX PYRÉNÉES.



DE PARIS A TARBES.

75 myriamètres 5 kilomètres.

	myr.	kil.		myr.	kil.
Berny.	1	2	Le Fay.	1	5
Longjumeau.	0	8	La Souterraine.	2	5
Arpajon	1	2	Morterol.	0	6
Étréchy.	1	2	Chanteloube.	1	2
Étampes.	0	8	La Maison-Rouge.	1	5
Mondesir.	0	9	Limoges.	1	4
Angerville.	1	0	Aixe.	1	2
Toury.	1	4	Chalus.	2	3
Artenay.	1	4	La Coquille.	1	3
Chevilly.	0	6	Thiviers.	1	5
Orléans.	1	4	Les Palissous ou <i>Palissons</i> .	1	3
La Ferté-Saint-Aubin.	2	1	Périgueux.	1	9
Les Gyons.	1	2	Rosignol.	1	2
Nouan-le-Fuzelier.	1	1	Saint-Mametz.	1	7
Salbris.	1	2	Bergerac.	2	0
La Loge.	0	9	Castillonnès.	2	4
Vierzon.	1	4	Cancon.	1	4
Massay.	1	0	Villeneuve-sur-Lot.	1	9
Vatan.	1	6	La Croix-Blanche.	1	4
Maison-Neuve.	1	4	Agen.	1	3
Châteauroux.	1	6	Astaffort.	1	9
Lottier.	1	5	Lectoure.	1	8
Argenton.	1	4	Montastruc.	1	8

	myr.	kil.		myr.	kil.
Auch.	1	8	Miélan.	1	3
Vicnau.	1	5	Rabastens.	1	6
Mirande.	0	9	Tarbes.	1	9

Si le voyageur habite la partie Est de Paris, c'est par la barrière d'Enfer qu'il doit sortir de cette métropole; s'il habite la partie Ouest, ce sera la barrière du Maine qu'il prendra; et au milieu d'une vaste plaine il traversera *le Petit et le Grand-Montrouge*, renommés par leurs belles carrières et couverts d'assez jolies maisons de campagne.

Un peu au-dessus de *Montrouge* sur la droite, se trouve *Arcueil*, célèbre par son aqueduc, qui fournit la meilleure eau qu'on boive à Paris; puis en continuant toujours dans un pays de plaine, on arrive à

BOURG-LA-REINE remarquable par sa jolie position et ses belles maisons de campagne; on y voit encore avec intérêt le lieu qu'habita Gabrielle d'Estrée. Pop. 1,000 hab.

Sur la droite se trouve *Sceaux*, renommé pour son marché de bestiaux, son bal dans la belle saison et le riant paysage qui l'entoure. A

1 myr. 2 kilom. — **BERNY** avec un beau parc.

Après une courte marche, vient *Antony*, village de 1,200 habitants dans une jolie situation, bien bâti, et dont l'église doit attirer l'attention du voyageur; le chœur est surtout remarquable, et le clocher surmonté d'une pyramide, date du xiv^e siècle.

Sur la droite se trouve *Longpont*, village sur l'Orge, autrefois célèbre par sa riche abbaye, convertie maintenant en maisons de campagne. Son église paroissiale dont on a été sur le point d'abattre le chœur et le chevet, est encore une des plus belles des environs de Paris; on admire surtout les sculptures légères et gracieuses du portail. Pop. 700 habitants. A

7 kilom. — **LONGJUMEAU** (*Mons-Gemelus*) (Seine-et-

Oise) (*Hôtel* : de France), bâti sur deux collines voisines; ce bourg est sur l'Yvette; voyez son église et son beau portail gothique. Commerce assez considérable en vins, grains, farines, légumes et voitures pour Paris. Pop. 1,900 hab.

MONTLHÉRY (*Mons-Letherius*), petite ville ancienne, bâtie sur le versant d'une colline dont la vieille tour occupe le sommet; elle date du XI^e siècle, et joua un très-grand rôle dans nos discordes civiles; elle a depuis sa base jusqu'à la plate-forme, 96 pieds; mais chaque jour voit approcher sa ruine. Pop. 2,200 hab. y compris ceux du bourg de *Linas*. A

1 myr. 2 kilom. — ARPAJON (Seine-et-Oise), petite ville dans une charmante position au confluent de l'Orge et de la Remarde; dans ses environs voyez les fonderies de canons et de fusils du *Bouchet*. Ce lieu est la patrie de Duquesne, célèbre marin. Commerce : grains, farines, veaux, porcs, volailles et fabrique de mousseline. Pop. 2,200 habitants. A

3 kilom. ouest, allez visiter le curieux *Château de Bruyères* appartenant à M. le baron Charlet. A

1 myr. 2 kilom. — ÉTRÉCHY (Seine-et-Oise), petit bourg sur la rive gauche de la Juine; on y trouve des carrières de grès. A une petite distance, dans un vallon sauvage entouré de bois, allez visiter les ruines de l'ancien château-fort, appelé *Roussaye*, dont les fossés profonds et les hautes tours rappellent la tyrannie féodale. Pop. 1,200 habitants. A

8 kilom. — ÉTAMPES (Seine-et-Oise), dans une situation délicieuse sur la rive gauche de la *Juine* ou *Etampes* (*Hôtels* : des Trois-Rois, du Grand-Courrier, du Bois-de-Vincennes); sous-préfecture avec tribunal de première instance, collège, salle de spectacle et de jolies promenades. Voyez les restes d'une vieille tour nommée la Guinette, à l'entrée de la ville; la tour de Brunehaut, dans les prés qui se trouvent au bout de la plaine des Sa-

blons ; n'oubliez pas de visiter l'église Notre-Dame avec son clocher en pierre, orné de 4 clochetons à jour, d'un bel effet ; l'église Saint-Martin, dont la tour carrée, surmontée d'un clocher plus récent, offre de l'intérêt à l'antiquaire. L'église Saint-Basile et Saint-Blaise, est un monument assez vaste et bien disposé. A la porte de Chau-four, se trouvent des os de fossiles en forme de tuyaux, connus sous le nom de Pétrifications d'Etampes. Ce lieu est la patrie de Geoffroy-Saint-Hilaire. *Commerces* : fabrique de savon vert et de bonneterie ; exploitation de carrières de grès ; commerce de farines. Voitures pour Paris. Pop. 8,000 habitants. A

1 kil. d'Etampes, on atteint les plaines de la Beauce ; à

9 kilom. — Se trouve MONDÉSIR. Après avoir traversé ce village, on longe un chemin qui conduit au bourg de *Méreville* situé dans une vallée agréable et remarquable par un des plus beaux châteaux des alentours de Paris : le parc a plus de 100 arpents et est entouré par les belles eaux de la Juine. Cette magnifique demeure appartient à M. le comte de Saint-Romain, il faut la visiter. La route se continue au milieu de riches campagnes, et à

1 myr. — On trouve ANGÉVILLE (Seine-et-Oise), village propre et bien percé. Voyez son horloge à automates. Pop. 1,750 habitants.

1 myr. 4 kilom. — TOURY (Eure-et-Loire), bourg qui possède une fabrique de sucre de betteraves. Voyez les ruines d'un ancien château-fort détruit sous Louis le Gros. Pop. 1,400 habit. Après un parcours de 1 myr. 4 kilom., on arrive à

ARTENAY (Loiret), joli bourg avec une maison de santé pour les deux sexes. Pop. 1,200 habitants.

On traverse à quelque distance une voie romaine, et bientôt le voyageur atteint les limites des fertiles plaines de la Beauce qui se terminent à

6 kilom. — CHEVILLY, petit village avec un château. Là commencent les campagnes sablonneuses de l'Orléanais,

et après une course dans un pays bien cultivé, nous arrivons à

1 myr. 4 kil. — ORLÉANS (l'ancien *Genabum*) (Loiret), (*Hôtels* : de France, du Loiret, du Lion-d'Argent ; grand hôtel d'Orléans, rue Bannier ; Poste aux lettres, rue d'Illiers), grande et belle ville, chef-lieu de département, et dont l'origine est fort ancienne. Elle possède une préfecture, un évêché, une bourse de commerce, une académie, un collège royal, une bibliothèque publique riche de 50,000 volumes, une salle de spectacle. Les maisons, dans les quartiers les plus anciens, sont généralement mal bâties ; la plupart même le sont en bois. Partout des pièces trop vastes, trop élevées, d'énormes cheminées et d'étroites croisées. Beaucoup de maisons récemment construites offrent de lourdes fautes en architecture. *Curiosités* : le pont jeté sur la Loire avec ses neuf arches, la cathédrale, édifice moderne magnifique, connue sous le nom de *Sainte-Croix*, dont les deux tours symétriques bâties par l'architecte Gabriel, s'élèvent à une hauteur de 242 pieds, avec une grâce et une légèreté admirables, le Mail, la rue Royale, la nouvelle rue qui conduit à la cathédrale ; la tour du beffroi ; le monument élevé à Jeanne d'Arc, qui obligea les Anglais, en 1428, à lever le siège d'Orléans, situé au centre de la place du Martroi ; la statue de cette héroïne est en bronze, ayant 8 pieds de hauteur, sur un beau piédestal recouvert de marbre avec des bas-reliefs. Le voyageur devra aussi visiter l'église de Saint-Aignan dont les voûtes sont très-hardies, mais dont la tour et la nef ont été abattues par les calvinistes : sa chapelle souterraine est très-curieuse ; la chapelle Saint-Jacques, bâtie, dit-on, par Louis le Jeune, possède une jolie façade gothique, elle sert aujourd'hui de magasin à sel ; l'église Sainte-Ouverte, servant maintenant d'entrepôt est une des plus jolies d'Orléans ; le Musée ouvert les jeudi et dimanche, et où l'on voit des tableaux de

Mignard, de Vien, du Guide, de Philippe de Champagne, du Guerchin, de Drouais, de Rigaud, de Fragonard, etc. Ce musée a été fondé en 1825 (1). Dans la salle de sculpture, sont plusieurs objets dignes de curiosité, entre autres un coffre sculpté, de 550 ans d'existence, un monument trouvé dans les fouilles de la fontaine de l'Étuvée, et un moulin à bras trouvé dans les fouilles de l'ancien grand cimetière; la salle de spectacle bien disposée; la maison d'Agnès Sorel, rue du Taboury, n. 15, riche en architecture; l'ancien hôtel de ville (le lycée maintenant) avec une façade remarquable: cet édifice date des règnes de Charles VIII et Louis XII vers 1498; la maison de François I^{er}, rue de Recouvrance, n. 28; le palais de justice, le jardin botanique. Par une ordonnance royale, une école de médecine vient d'être établie dans cette ancienne cité (juillet 1845). Orléans est la patrie de Pothier, savant jurisconsulte, d'Amelot de la Houssaie, d'Étienne Dolet, brûlé à Paris comme athée en 1546. Pop. 40,500 hab. *Commerce*: vinaigres très-renommés, vins, eaux-de-vie, blé, raffinerie de sucre, bonneterie, porcelaine, faïence.

MESSAGERIES DU COMMERCE.

Nouveau service de Paris à Orléans: Départs de *Paris* à 8 heures du soir; d'*Orléans* à 10 heures du soir. Bureaux à *Orléans*, quai Cypierre, 12, et place du Martroi; — à *Paris*, rue Coq-Héron, 11, et place de la Bourse, 29.

BERLINES DU COMMERCE.

Les personnes qui désirent profiter de la voie du chemin de fer, pourront retenir leur place à Paris, dans ces bureaux, y déposer leurs bagages, et rejoindre la voiture à Orléans; cette nouvelle combinaison leur facilitera l'avantage de rester cinq heures de plus à Paris.

Les bureaux, précédemment rue de la Jussienne,

(1) Voyez l'Explication des chefs-d'œuvre du Musée dans le *Guide du Voyageur en France* de Richard. Chez l'éditeur L. Maisson.

n. 23, sont transférés rue du Bouloy, n. 9, à l'Entreprise des Jumelles.

VOITURES PUBLIQUES pour *Bourges, Vierzon, Châteauroux, Limoges, Toulouse, Blois, Angoulême, Bordeaux, Saumur, Angers, la Rochelle, etc.*

NAVIGATION A LA VAPEUR.

Steamers partant d'Orléans pour

	PRIX DES PLACES.					DÉPARTS D'ORLÉANS.	
	2 ^e cl.	50c.	Prem.	—	1 ^{re} cl.		50c.
BEAUGENCY.	2	50	—	—	4	—	9 h. 1/2 du matin.
BLOIS.	5	60	—	—	4	—	midi.
AMBOISE. . . .	9	15	—	—	6	50	—
TOURS	11	20	—	—	8	—	5 h. du soir.
SAUMUR.	17	70	—	—	15	—	4 h. 1/2 du soir.
ANGERS.	22	20	—	—	15	60	—
ANGENIS. . . .	26	20	—	—	18	20	—
NANTES.	28	20	—	—	19	60	—
							10 h. 1/2 du matin.
							1 h. 1/2 du soir.
							5 h. du soir.
							7 h. du soir.

NOUVELLES COMMUNICATIONS DE PARIS A ORLÉANS

Par le chemin de fer.

Cette noble et merveilleuse voie vient d'être livrée au public. Paris et Orléans se donnent la main. Le Parisien peut sortir le matin de chez lui, aller déjeuner à Orléans, revenir dîner à Paris, et assister le soir à une représentation de l'Opéra; l'homme d'affaires, le négociant, quitte son comptoir, fait son repas du matin, se rend à Orléans, termine une affaire importante, revient dîner au sein de sa famille, sans que son absence ait été seulement remarquée. De tels résultats sont bien propres à faire désirer l'établissement des grandes lignes qui nous sont promises depuis si longtemps. Espérons que notre pays ne restera pas davantage en arrière de nos voisins de Belgique et d'Angleterre.

Nous mettons sous les yeux du voyageur qui veut se servir de cette voie de communication, tous les renseignements qui peuvent lui être utiles :

DÉPARTS de PARIS à ORLÉANS.	TRAIN mixte. (1)	TRAIN des messag. (2)	TRAIN omnibus. (3)	TRAIN omnibus. (3)	TRAIN demarchand. (4)	TRAIN omnibus. (3)	TRAIN de messag. (2)
	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.
De PARIS.....	7 M.	8 30 ll.	9 00 ll.	midi.	12 15	5 08.	7 58.
De JUVISY.....	7 27	8 56	9 28	12 28	12 51	5 28	7 31
D'ÉPINAY.....	" "	" "	9 40	12 40	1 5	5 40	" "
De St-MICHEL..	7 48	9 18	9 55	12 55	1 22	5 55	7 53
De BRÉTIGNY..	" "	" "	10 4	1 4	1 33	6 4	" "
De MAROLLES..	8 3	" "	10 16	1 16	1 48	6 16	" "
De LARDY.....	" "	" "	10 26	1 26	2 "	6 26	" "
D'ÉTRÉCHY....	" "	" "	10 46	1 46	2 24	6 46	" "
D'ÉTAMPES....	8 44	10 11	Arrivée à Étampes à 11 h.		2 54	7 10	8 46
D'ANGERVILLE.	9 19	" "	" "	2 49	3 37	7 49	" "
De TOURY.....	9 45	11 9	" "	3 16	4 10	8 16	9 44
D'ARTENAY....	10 7	" "	" "	3 39	4 38	8 39	" "
De CHEVILLY..	10 19	" "	" "	3 53	4 53	8 53	" "
A ORLÉANS....	10 40	11 55	" "	4 15	5 15	9 15	10 30

PRIX DES TRANSPORTS A

VOYAGEURS DE PARIS à	COUPÉ.	VOITURES			VOYAGEURS D'ORLÉANS à	COUPÉ.	VOITURES	
		couvertes et garnies.	couvertes mais non garnies.	découvertes.			couvertes et garnies.	couvertes mais non garnies.
		4 ^e classe	2 ^e classe.	3 ^e classe.			4 ^e classe	2 ^e classe.
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
JUVISY.....	" "	1 95	1 50	1 "	CHEVILLY.....	" "	1 45	1 10
ÉPINAY.....	" "	2 50	1 85	2 25	ARTENAY.....	" "	2 05	1 55
St-MICHEL.....	" "	3 "	2 25	1 50	TOURY.....	" "	3 40	2 55
BRÉTIGNY.....	" "	3 20	2 40	1 60	ANGERVILLE..	" "	4 85	3 65
MAROLLES.....	" "	3 80	2 90	1 95	ÉTAMPES.....	10 "	6 80	5 15
LARDY.....	" "	4 10	3 10	2 10	ÉTRÉCHY.....	" "	7 55	5 70
ÉTRÉCHY.....	" "	5 "	3 80	2 55	LARDY.....	" "	8 45	6 40
ÉTAMPES.....	10 "	5 80	4 35	2 90	MAROLLES....	" "	8 90	6 70
ANGERVILLE..	" "	7 75	5 85	3 90	BRÉTIGNY....	" "	9 40	7 05
TOURY.....	" "	9 20	6 90	4 65	St-MICHEL...	" "	9 70	7 30
ARTENAY.....	" "	10 55	7 95	5 30	ÉPINAY.....	" "	10 10	7 60
CHEVILLY.....	" "	11 15	8 40	5 65	JUVISY.....	" "	10 65	8 "
ORLÉANS.....	18 "	12 60	9 50	6 35	PARIS.....	18 "	12 60	9 50

OBSERVATIONS sur la composition des trains. — (1) Composé de voitures de 1^{re} et de 2^e classe.

(2) Loué par les entrepr. de Messag. — Les bureaux de la Comp. ne délivrent pas de billets. — S'adresser, pour avoir des places, aux administrations des Messageries royales et générales, à Paris et à Orléans.

(3) Composé de voitures de 1^{re}, 2^e et 3^e classe. — (4) Transports à petite vitesse.

Nota. — Ce tableau authentique est le dernier publié par l'administration, mais il se pourrait que dans le courant de l'année quelques petites modifications y fussent introduites : ce qui ne serait pas une faute d'exactitude de notre part.

DE PARIS A ORLÉANS.

SECTION DE PARIS A ORLÉANS.

DÉPARTS d'ORLÉANS à PARIS.	TRAIN des messag. (2)	TRAIN omnibus. (3)	TRAIN omnibus. (3)	TRAIN omnibus. (3)	TRAIN de marchan. (4)	TRAIN des messag. (2)	TRAIN MIXTE (x).	
	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	h. m.	dans la semaine.	le diman- che.
D'ORLÉANS....	6 15 M.	7 H.	» »	12 15	1 » S.	4 15 S.	6 30 S.	6 30 S.
De CHEVILLY..	» »	7 24	» »	12 39	1 28	» »	6 52	6 53
D'ARTENAY...	» »	7 37	» »	12 52	1 44	» »	7 4	7 6
De TOURY.....	7 7	8 4	» »	1 19	2 20	5 7	7 29	7 31
D'ANGERVILLE	» »	8 28	» »	1 43	2 49	» »	7 51	7 54
D'ETAMPES....	8 8	9 15	7 H.	2 30	4 2	6 8	8 32	8 35
D'ÉTRÉCHY...	» »	9 30	7 15	2 45	4 21	» »	8 46	8 50
De LARDY.....	» »	9 50	7 35	3 5	4 44	» »	9 4	9 9
De MAROLLES.	» »	10 »	7 44	3 15	4 56	» »	9 12	9 18
De BRÉTIGNY..	» »	10 12	7 56	3 27	5 11	» »	» »	9 30
De St-MICHEL..	8 57	10 24	8 8	3 39	5 30	6 57	9 30	9 40
D'ÉPINAY.....	» »	10 36	8 20	3 51	5 44	» »	9 41	9 52
De JUVISY.....	9 14	10 48	8 32	4 3	5 58	7 14	9 52	10 4
A PARIS.....	9 40	11 15	9 »	4 30	6 30	7 40	10 18	10 30

LA VITESSE DES VOYAGEURS.

VOITURES découvertes.	VOITURES DE POSTE, CHEVAUX ET CHIENS.		De Paris à Orléans et vice versa, chargement et décharg. compris.	De Paris à Etampes ou d'Etampes à Orléans et vice versa, charg. et décharg. compris.	De Paris à Toury et vice versa, chargement et décharg. compris.	D'Orléans à Toury et vice versa, chargement et décharg. compris.
	3e classe	1. Transport des Voitures de poste.				
fr. c.	Une voiture à 2 ou à 4 roues, à un fond et à une seule banquette dans l'intérieur....	62 »	27 »	42 »	22 »	
1 05	Une voit. à 4 roues, à 2 fonds et à 2 banq.	82 »	37 »	62 »	32 »	
1 70	Prix du relais dans Paris.					
2 45	Pour 2 chevaux et un postillon... 6 f. n c.					
3 45	— 3 chev. de limonière et un postill. 8 50					
3 80	— 4 chevaux et un postillon..... 12 »					
4 30	(Ecrire, pour les commandes de chevaux, aux chefs de gare à Paris, à Etampes ou à Orléans.)					
4 50						
4 75	2. Transp. de Chevaux. Pour un cheval..	38 »	18 »	27 » par tête.	12 » par tête.	
4 90	Pour 2 chevaux au même propriétaire....	69 »	29 »			
5 10	Pour 3 chevaux au même propriétaire....	96 »	39 »			
5 40	Au-dessus de 3 chev. au même propr., et par cheval excéd.	27 »	12 »			
6 35	CHIENS.....	2 »	1 »			

LES PRIX des places pour les stations intermédiaires entre elles et pour la communication d'Étampes avec les stations intermédiaires, le prix du transport des chiens, celui des bagages et celui des articles de messagerie et marchandises transportées à la vitesse des voyageurs, sont affichés aux embarcadères. — On trouve dans les bureaux de la Comp. le tarif des marchandises transportées à la petite vitesse. — Les voyageurs doivent se trouver à la station 15 min. avant l'heure du départ. — Le bureau est fermé 5 min. avant l'heure du départ. — Les billets doivent être conservés pour être remis à l'arrivée. — Les voyageurs, qui ne pourront pas les représenter, payeront le prix de leur place.

CORRESPONDANCES DU

BATEAUX A VAPEUR.		TRAINS SPÉCIAUX DES MESSAGERIES.	
INEXPLOSIBLES DE LA LOIRE.	PAQUEBOYS DE LA LOIRE.	MESSAGERIES ROYALES.	MESSAGERIES GÉNÉRALES Lafitte, Caillard et Cie.
<p>Deux départs par jour d'Orléans pour</p> <p style="text-align: center;">BLOIS, TOURS, ANGERS et NANTES,</p> <p>Le 1^{er} à 7 heures précises du matin ;</p> <p>Le 2^e après l'arrivée du 1^{er} train du chemin de fer.</p> <hr/> <p>Un départ chaque jour d'Orléans pour</p> <p style="text-align: center;">GIEN, COSNE, NEVERS et MOULINS,</p> <p>à 5 heures précises du matin.</p> <hr/> <p>Les bateaux des deux lignes arrivent à Orléans avant le départ des derniers trains du chemin de fer pour Paris.</p> <hr/> <p>Correspondant à Paris M. Lebouteillier, à l'Office - Universel, pl. de la Bourse, 27.</p>	<p>Un départ par jour après l'arrivée du premier train du chemin de fer, pour</p> <p style="text-align: center;">BLOIS, TOURS, ANGERS et NANTES.</p> <hr/> <p>Au retour, les bateaux arrivent avant le dernier train du chemin de fer.</p> <hr/> <p>Correspondant à Paris, M. Dechâteauneuf, boulevard Montmartre, n. 8.</p>	<p style="text-align: center;">DÉPARTS DE PARIS</p> <p style="text-align: center;">Le matin à 8 heures 30 m.</p> <p>Pr LYON, par Briare, Nevers, Moulins, Roanne.</p> <p>Pour LIMOGES, par Vierzon, Châteauroux, Argenton.</p> <p>Pr TOULOUSE, par Châteauroux, Limoges, Brives, Cahors, Montauban.</p> <p>Pour ANGERS, par Blois, Tours, Saumur.</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Le soir à 7 heures 5 m.</p> <p>Pour BOURGES, par Vierzon.</p> <p>Pr CLERMONT-FERRAND, par Bourges, St-Amand, Montluçon, Nérès, Riom.</p> <p>Pr BORDEAUX, par Blois, Tours, Poitiers, Angoulême.</p> <p>Tours, par Beaugency, Blois, Amboise.</p>	<p style="text-align: center;">DÉPARTS DE PARIS.</p> <p style="text-align: center;">Le matin à 8 h. 30 m.</p> <p>Pour POITIERS, LA ROCHELLE et BOURGEOY, par Beaugency, Mer, Blois, Amboise, Tours, Niort.</p> <p>Pour LIMOGES par Vierzon, Châteauroux, Argenton.</p> <p>Pour TOULOUSE par Châteauroux, Limoges, Brives, Cahors, Montauban.</p> <hr/> <p style="text-align: center;">Le soir à 7 heures 5 min.</p> <p>Pour LYON, par Briare, Nevers, Moulins, Roanne.</p> <p>Pr CLERMONT-FERRAND : 1^{re} ligne par Vierzon, Bourges, St-Amand, Montluçon, Nérès et Riom.</p> <p>2^e ligne par Briare, la Charité, Cosne, Nevers, Moulins, Saint-Pourçain, Gannat.</p> <p>Pour BOURGES, MONTLUÇON, par Vierzon, Bourges, St-Amand.</p> <p>Pour BORDEAUX, par Blois, Tours, Poitiers, Angoulême.</p> <p>Pour TOURS, par Beaugency, Mer, Blois.</p>

OMNIBUS SPÉCIAUX DU CHEMIN DE FER A

A PARIS, RUE DU BOULON, n. 22. Itinéraire : Administration des Postes, Banque de France, Palais-Royal, marché des Innocents, Hôtel-de-Ville, les quais. — MESSAGERIES ROYALES. Itinéraire : Rue Montmartre, Bourse, Boulevards, Porte St-Denis, Porte St-Martin (correspondance avec les omnibus spéciaux des chemins de fer de Rouen, St-Germain et Versailles *(rive droite)*). — Rue du BAC, n. 115, et place SAINT-SULPICE, n. 6. Itinéraire : faubourg St-Germain, quartier St-Jacques, et les quais de la Tournelle et St-Bernard (correspondance avec les omnibus spéciaux de Paris à Versailles *(rive gauche)*). — PORTE SAINT-MARTIN, hôtel du Plat-d'Étain. Itinéraire : rue St-Martin, rue aux Ours, rue St-Denis, les Halles, place du Châtelet, Palais de Justice.

CHEMIN DE FER A ORLÉANS.

ENTREPRISES PRENANT A ORLÉANS LES VOYAGEURS DU CHEMIN DE FER.

HIRONDELLES ORLÉANAISES.	ENTREPRISE REBOUSSIN.	MESSAGERIES GÉNÉRALES.
<p>Depart de Paris. à 7 heures du matin pour BRIARE, par Sally et Gien.</p> <p>à midi pour BRAUGENCY, CHATEAUDUN, MONTARDIS.</p> <p>à 5 heures du soir pour BLOIS, BOUR- GOS, NEVERS.</p> <p>MESSAGERIES PARISIENNES.</p> <p>Correspon- dance au dép. de PARIS, à midi, pour BLOIS, TOURS, et BRIARE.</p>	<p>Correspon- dance au dép. de PARIS, à 7 h. du matin, avec VENDOME.</p> <p>MESSAGERIES ROYALES.</p> <p>Service spé- cial et journa- lier pour MOULINS, par BRIARE et NEVERS, par- tant d'Or- léans après l'arrivée du dernier train du chemin de fer.</p> <p>Service de LYON, en correspon- dance avec les chem. de fer de la Loire, et celui de Saint- Étienne à Lyon.</p>	<p>Service spécial et journalier pour ROMORANTIN, LE MANS, par BRAUGENCY, ON- QUES, VENDOME et SAINT-CALAIS, partant d'Or- léans après l'ar- rivée du 1^{er} train du chemin de fer et celui des messageries.</p> <p>Pour BLOIS, LE BLANC, BRIARE, partant d'Or- léans après l'ar- rivée du train parti de Paris à midi.</p> <p>Service de LYON, en correspon- dance avec SAINT-ÉTIENNE.</p>

CORRESPONDANCES DU CHEMIN DE FER AUX STATIONS INTERMÉDIAIRES.

NOM DE LA STATION.	DESTINATIONS ET HEURES DE DÉPART.
St-MICHEL.....	MONTLHÉRY, LINAS et MARCOUSSIS, correspon- dance à tous les convois.
MAROLLES.....	ARPAJON, St-CHÉRON et la vallée de l'ORGE, cor- respondance avec tous les convois.
LARDY.....	LAFERTÉ-ALEPS, MALES- HERGES, correspondance avec tous les convois.
ÉTAMPES.....	PITHIVIERS, correspon- dance aux départs de Paris, à 9 h. du matin et midi.
ANGERVILLE...	DOURDAN, correspondan- ce au départ de Paris, à midi.
	CHARTRES, correspondan- ce au départ de Paris, à midi.
	JANVILLE, à tous les con- vois.
	CHATEAUDUN, correspon- dance au départ de Pa- ris, à midi.
TOURY.....	CHARTRES par VOVES, correspondance aux dé- parts de Paris et d'Or- léans, à 7 h. du matin.
	LE MANS, correspondance aux départs de Paris, à 5 h. du soir, et d'Or- léans, à 6 h. 1/2 du soir.

TOUS LES DÉPARTS ET ARRIVÉES DES CONVOIS.

A ORLÉANS. Les voitures de l'entreprise stationnent dans l'embarcadère, pour conduire de la gare sur les divers points de la ville, à tous les hôtels, et aux bateaux à vapeur. — Le même service se fait des bateaux à vapeur aux hôtels et à la gare du chemin de fer.

La Compagnie a organisé, dans ses bureaux d'omnibus, des dépôts pour les articles de bagages, messageries, finances, etc. Dans ces bureaux, le public trouvera tous les renseignements désirables sur le chemin de fer. — On peut encore s'adresser à l'Office-Universel, place de la Bourse, n. 27.

TOPOGRAPHIE.

Le voyageur sort de Paris par la station générale du boulevard de l'Hôpital; le rail-way suit le bassin de la Seine; à droite, une suite de jolis coteaux étalent aux yeux du voyageur leur riante verdure et les charmantes habitations qui les décorent.

En sortant de Paris, les stations sont dans l'ordre suivant :

CHOISY-LE-ROY (Seine-et-Oise). Joli bourg sur la rive gauche de la Seine, qu'on traverse sur un pont construit en 1810. Ce lieu est riche en souvenirs historiques; la délicieuse habitation où Louis XV se rendait avec la Pompadour, a disparu pour faire place à des fabriques utiles, telles que savon, maroquins, toiles cirées, porcelaine, etc. Pop. 3,000 habitants.

VILLENEUVE-LE-ROI (Seine-et-Oise). Joli village à peu de distance de la rive gauche de la Seine. De son ancien château, il ne reste plus qu'un pavillon d'où la vue est admirable. Pop. 500 hab.

ABLON (Seine-et-Oise). Petit village dans une jolie position, dont toute l'importance est maintenant historique, par le rôle qu'il joua dans les guerres de religion. Sous Henri IV, il posséda un temple protestant où Sully allait tous les dimanches lorsqu'il habitait Ablon, ce qui ne l'empêchait pas de rendre le pain bénit à la paroisse Saint-Paul, sur laquelle il demeurait lorsqu'il était à Paris. Pop. 350 hab.

ATHIS-MONS (Seine-et-Oise). Joli village qui date du XII^e siècle; on rapporte qu'on y transporta la châsse de sainte Geneviève, pour la soustraire aux profanations des Normands; ce lieu a dû posséder autrefois un château royal, car Louis IX et Philippe le Bel ont habité Athis: son château actuel est simple mais élégant, les alentours sont charmants. Pop. 790 hab.

JUVISY (Seine-et-Oise). Village situé sur la pente d'une jolie colline, d'où se déroule la riante vallée qu'arrose

l'Orge aux eaux limpides, que l'on traverse sur deux ponts superposés; sur les parapets, se trouvent deux fontaines du temps de Louis XV. Cette construction ne manque pas d'intérêt, mais les fontaines ne donnèrent de l'eau que sous Napoléon, qui ordonna les travaux nécessaires à cet effet; une inscription le fait connaître au voyageur. Pop. 400 hab.

De Paris, 2 myr. 4 kilom.

ÉPINAY-SUR-ORGE (Seine-et-Oise). Joli village au confluent de l'Orge et de l'Yvette; visitez son beau château et son parc, sa noble église, qui possède un tableau attribué au Guide ou à Murillo; voyez aussi, au bas de la montagne, une belle maison de campagne, ornée de sculptures provenant de Notre-Dame de Corbeil, bâtie par la reine Blanche. Pop. 500 hab.

2 myr. 9 kil. — SAINT-MICHEL-SUR-ORGE (Seine-et-Oise). Petit village n'ayant d'important que sa belle position dans la pittoresque vallée de l'Orge. Pop. 600 hab.

BRÉTIGNY (Seine-et-Oise). Petit village situé dans le fond d'une étroite vallée qu'arrosent plusieurs fontaines. Pop. 800 hab.

3 myr. 7 kil. — MAROLLES-LÈS-ARPAJON (Seine-et-Oise), village entouré de prairies; on s'y occupe de l'éducation des mérinos. Pop. 500 hab.

4 myr. — LARDY (Seine-et-Oise), village situé sur la Juine, qu'anime une fabrique de lacets, de cordonnets et de ganses. Pop. 700 hab.

ÉTRÉCHY. Voir la 1^{re} route d'Orléans.

EXCURSIONS: 1^o Au *château de Sully*, 2 myr. 2 kil. On traverse le *village de Saint-Denis*, renommé pour ses vins; *Châteauneuf*, bourg en face duquel s'élève le pittoresque village de *Siglon*. C'est dans le château de Sully que Voltaire composa une partie de la *Henriade*; on admire les plafonds de l'appartement de Sully; la tour du château est dans un bon état de conservation.

2^o Au *château de la Ferté d'Aubin*, appartenant au

fils du maréchal Masséna. Distance, 2 myr. d'Orléans.

3° A la *source du Loiret*, 6 kil. On peut s'embarquer sur le *Loiret*, et jouir pendant une heure d'un panorama délicieux. On aperçoit d'abord le château de M. Delamarre, puis celui du Bel-Air, qui appartient à M. Aubertot et qu'il faut visiter. C'est un séjour enchanteur. La *grande source du Loiret* sort en bouillonnant avec force. C'est moins le spectacle qu'elle offre, que le vaste amphithéâtre qui l'entoure, qui frappe l'œil du voyageur. On revient par terre à Orléans, en jetant un coup d'œil sur les châteaux de *Rondeau* et de la *Fontaine*, tous deux fort beaux.

4° Au château du *Loiret*; aux châteaux de la *Source* et de la *Porte*; à *Cléry-Notre-Dame*, à 1 myr. 6 kilom. Sud d'Orléans; jolie petite ville. C'est dans son église que fut enterré Louis XI; son monument magnifique est placé au milieu de la nef; il est en marbre, le roi est agenouillé dessus, et revêtu de ses habits royaux. Le chœur de l'église est fort beau; à l'église de *Saint-Benoît-sur-Loire*, pour y voir le tombeau de Philippe I^{er}.

En quittant Orléans, on trouve à 1 kilomètre environ le village d'*Olivet*; à la droite du pont, vous apercevez le château de *Ponty*, près duquel le duc de Guise fut assassiné par Poltrot. Continuant dans un pays de plaines, on arrive à

2 myr. 1 kil. — LA FERTÉ-SAINT-AUBIN, lieu sans importance; mais à

1 myr. 5 kil. vers le sud, allez visiter *Chaumont-sur-Loire*, village situé à la base du coteau boisé, à l'aspect le plus charmant; n'oubliez pas surtout son antique château pittoresque, qui vous offrira une vue magnifique. Pop. 4,000 hab.

SALBRIS (Loir-et-Cher), bourg de 4,500 hab.

VIERZON (Cher). (*Hôtel*: la Croix-Blanche), ancienne ville sur la rive droite du Cher, dans un endroit fertile et agréable. *Commerce*: laines, moutons, vins, fer,

fabriques de draps, serges. *Voit. publ.* pour toutes les directions. Pop. 5,000 hab.

MASSAY (Indre), bourg. *Commerce* : bestiaux.

A 1 myriam. 6 kilom. — VATAN (Indre), ville ancienne située au milieu d'une vaste plaine bien cultivée. Voyez les restes de ses fortifications qui datent du VI^e siècle. Pop. 5,000 hab.

CHATEAURoux (*Castrum Radulfi*) (Indre) (*Hôtels* : Sainte-Catherine, la Poste, Saint-Jean, le Dauphin), chef-lieu de département. Il faut arriver dans cette ville par la route de Tours pour lui trouver quelque chose de pittoresque. On voit, à l'Ouest, le vieux château Raoul, qui lui a donné son nom; au centre sont les Cordeliers, grand bâtiment occupé par des prisonniers et des gendarmes; à l'Est est un autre couvent qui fut un moment le siège de la sénatorerie; l'hôtel de ville, dans l'ancien château, offre une belle vue sur la vallée de l'Indre; on remarque encore, dans cette cité, l'hôtel de la préfecture, bel édifice construit en 1825; la salle de spectacle, monument moderne; l'église Saint-Landry, construction gothique où se trouvent les tombeaux des chevaliers de la Tour-Landry; l'église Saint-Martin, renfermant la tombe d'une princesse de Condé; le palais de justice, la bibliothèque et les jolies promenades qui bordent la rive de l'Indre. — Châteauroux est la patrie de l'évêque Othon, qui alla avec saint Louis à la Terre-Sainte; de l'illustre comte Bertrand, qui suivit Napoléon dans l'exil, etc. La ville de Châteauroux est loin d'être jolie : ses rues sont tortueuses, mal pavées, mal bâties, et en hiver, à cause de la boue, on n'y peut marcher sagement qu'en sabots. Six grandes routes viennent aboutir à Châteauroux, et l'Indre, qui coule à ses pieds, alimente une grande quantité d'usines qui ont été construites sur ses bords. *Voit. pub.* pour *Tours, La Châtre, Issoudun, Orléans*. Pop. 14,000 hab.

A l'embranchement des routes de Paris et de Bourges,

est le village de *Bourdieu*, dont l'abbaye en ruines sert de magasin à un brasseur.

En quittant Châteauroux, le voyageur passe par *Lot-tier*, village insignifiant, et après une marche de 3 myr., il atteint

ARGENTON (Indre), petite ville ancienne sur la Creuse que l'on passe sur un bon pont de pierre; cette ville, bâtie en amphithéâtre, est divisée en haute et basse ville; sa forme est irrégulière, mais d'un aspect assez pittoresque par les coteaux couverts de vignes qui l'entourent. Pop. 5,500 hab.

De cette ville jusqu'à Limoges, la route prend un autre aspect, le sol devient accidenté; des terrains peu fertiles succèdent aux coteaux couverts de vignes; des bois, des marais, des roches calcaires forment le paysage au milieu duquel se trouvent les villages de *Le Fay*, *Mortrolles*, *Chanteloup*, la *Maison-Rouge*, et enfin à 9 myr. 7 kil. vous entrez à

LIMOGES (*Lemovicæ*) (*Hôtels*: de la Boule-d'Or, de la Pyramide, au centre du quartier des affaires), ancienne capitale du Limousin, aujourd'hui chef-lieu du département de la Haute-Vienne, sur la rive droite de la rivière de ce nom, avec préfecture, évêché, hôtel des monnaies (lettre J), académie royale, etc., trois pépinières. *Curiosités*: l'évêché, bel édifice moderne; la promenade d'Orsay, sur l'emplacement d'un amphithéâtre ouvrage des Romains; l'hôtel de ville, dont l'horloge est digne de l'attention des voyageurs; l'hôpital, les casernes, la promenade de Montmaillé, l'allée de Tourny; la cathédrale, son clocher, son jubé, le rond-point du sanctuaire; l'église Saint-Michel-des-Lions et ses deux figures de lions à l'entrée du portail, la fontaine Aigoulène (*aqua lenis*), la bibliothèque avec 12,000 volumes, le nouveau théâtre, le palais de justice, le musée d'histoire naturelle. *Commerce*: chevaux estimés, fabriques de petites étoffes, grosses toiles, droguets, mouchoirs; aux environs: pa-

peteries, forges, tréfileries de fer. *Bains publics* : de la Comédie, du pont Saint-Martial, sur la Vienne; bains Chinois, rue Blanc-Léger. *Voitures publiques* pour Paris, Moulins, Poitiers, Angoulême, Toulouse, Bordeaux, Clermont-Ferrand, Eymoustiers. Population, 29,000 hab. En suivant un beau pays, on arrive à

1 myr. 2 kil. — AIXE (Haute-Vienne), petite ville sur la Vienne, avec un ancien château, dans un site romantiqué. Il fut bâti par Henri le Vieux, roi d'Angleterre. Pop. 2,700 hab., et à 2 myr. 4 kil., vous trouvez

CHALUS (Haute-Vienne), sur la Tardoise. *Curiosités* : les ruines du château Chabrol; en face est un gouffre où se perd une partie des eaux de la Vienne; la vieille tour près de laquelle fut tué Richard Cœur-de-Lion, en 1199. *Commerce* : chevaux. Pop. 1,990 hab.

A 2 myr. 4 kil. se trouve

SAINT-YRIEX (*Hôtel* : le Lion-d'Or), petite ville, sur la Loue, avec une sous-préfecture; voyez son église paroissiale, beau monument gothique qui remonte au XII^e siècle. Pop. 5,000 hab.

En quittant Chalus, le voyageur continue au milieu de sites variés et pittoresques. Puis il arrive à

1 myr. 2 kil. — LA COQUILLE, village sans importance, mais dans une riante position, et à

1 myr. 5 kil. — THIVIERS (Dordogne), dans un joli site, commerce en moutons, dont la chair est délicate. Pop. 2,500 hab.

A 5 myr. de Thiviers, visitez le magnifique château de Hautefort, élevé sur la crête d'une colline. Après avoir quitté Thiviers, une belle route conduit le voyageur à

1 myr. 5 kil. — LES PALISSONS, maison isolée, près de laquelle sont les pittoresques ruines du château de Chabannes. Puis, à travers un pays pittoresque, on arrive à

1 myr. 5 kil. — PÉRIGUEUX (Dordogne) (*Hôtels* : de France, du Chêne-Vert, des Diligences, nouvellement

restauré; du Périgord, nouvellement construit et bien tenu), chef-lieu du département, sur l'*Isle*, avec préfecture, évêché, collège, tribunaux, musée, bibliothèque de 16,000 vol., théâtre, bains. *Curiosités*: les ruines d'un amphithéâtre, la tour Vésune, que l'on croit avoir été un ancien temple de Vénus; on y pénètre par deux souterrains; elle a plus de 100 pieds d'élévation, sans porte ni fenêtres; la cathédrale, dans la cité; l'église de Saint-Front, dont la tour a 60 mètres de hauteur; dans une chapelle, un relief en bois représentant l'*Annonciation*; le buste de Montesquieu, la statue de Montaigne, en bronze, vis-à-vis le palais de justice, avec cette inscription: QUE SAIS-JE? le château des Barrières, l'hôtel de la préfecture, le camp de César ou de l'un de ses lieutenants, en face de la cité; à *Marsac*, la fontaine qui a flux et reflux; le souterrain de *Cluseau*, près de la ville; les promenades de Tourny, de la Pelouse, du Triangle, du jardin public. On construit depuis quelques années un nouveau quartier, ou pour mieux dire, une ville nouvelle, aux portes de l'ancienne. Ces nouvelles constructions sont superbes et habitées par la classe aisée, qui a complètement abandonné l'ancienne ville, dont les rues étroites sont sombres et froides. Le boulevard sépare la nouvelle ville de l'ancienne. *Commerce*: pores, châtaignes, pâtés de perdrix, dits *pâtés de Périgueux*. *Voitures publiques*: tous les 2 jours, diligences de *Paris à Bordeaux*; tous les jours pour *Brives*, *Sarlat*, *Riberac*, *Nontron*; retour le lendemain; tous les jours pour *Agen* par *Bergerac*. Pop. 12,000 hab.

Le premier endroit que le voyageur rencontre en quittant Périgueux, est à

1 myr. 2 kil. — ROSSIGNOL, place sans importance, puis il arrive à

1 myr. 7 kil. — SAINT-MAMETZ, au milieu d'un sol accidenté et pierreux; et de là, dans une contrée de vignobles, vous atteignez à

2 myr. — BERGERAC (*Bergeracum*) (Dordogne) (*Hôtels*: des Princes, de la Boule-d'Or), près de la *Dordogne*, au milieu de vignobles, possède une sous-préfecture, un collège, une église consistoriale. Elle était autrefois fortifiée. *Curiosités*: de beaux édifices. *Commerce*: vins, papiers. *Voitures publiques* dans toutes les directions, passage de diligences pour *Agen*. Pop. 9,500 hab.

Le pays change d'aspect à mesure que nous avançons vers le département de Lot-et-Garonne, jusqu'à

2 myr. 4 kil. — CASTILLONNÈS, sur la rive droite de la *Dropt*, jolie petite rivière servant de limite au département de Lot-et-Garonne. Pop. 1,500 hab.

De là, parmi les champs de blé, de tabac et de belles vignes, on arrive à

1 myr. 4 kil. — CANCON, lieu sans importance, mais entouré de riches campagnes. Peu de temps après, le voyageur entre à

1 myr. 9 kil. — VILLENEUVE-SUR-LOT (Lot-et-Garonne) (*Hôtels*: Laffitte, Rignon), ville du XIII^e siècle, bâtie au cordeau, et divisée en deux parties, communiquant par un pont antique, et dont l'arche principale a 56 mètres d'ouverture, 18 de hauteur et près d'un mètre et demi d'épaisseur. Elle possède une sous-préfecture, un collège, un dépôt d'étalons. *Curiosités*: deux vieilles tours, la maison du duc Alphonse, le château. *Commerce*: fruits, vins, bestiaux. *Voitures publiques*: tous les jours pour *Agen*. Pop. 11,500 hab. A

1 kil. — EYSSE, ancienne et célèbre abbaye servant aujourd'hui de maison de détention.

Le pays que nous parcourons est très-riche et très-pittoresque, jusqu'à

2 myr. 7 kil. — AGEN (*Ageno*, puis *Nitiobrigum*, cité des Nitiobriges, enfin *Aginum*, après la conquête des Romains, qui l'embellirent) (Lot-et-Garonne) (*Hôtels*: le Petit-Saint-Jean, chez Baron, renommé par ses terrines dites de Nérac et sa bonne cuisine; de France, chez

Cazanobes), ville ancienne, sur la *Garonne*, chef-lieu de département, avec préfecture, cour royale, évêché, deux séminaires, collège, théâtre, bibliothèque de 11,000 vol., bains publics, pépinières. Elle fut fondée par les Gaulois; les Romains s'en rendirent maîtres; les Huns, les Vandales la saccagèrent successivement. *Curiosités*: l'église de Saint-Caprais, par son antiquité, la préfecture, le pont, les magnifiques promenades, un rocher au nord, ermitage sur le sommet, et la vue de ce plateau, d'où l'on aperçoit les Pyrénées. *Commerce*: blé, vins, eaux-de-vie, bonnes prunes, manufactures de toile à voiles, indiennes, molletons, serges, cotonnades. *Voitures publiques*, tous les 2 jours, pour *Bordeaux*, *Toulouse*, *Auch*; tous les jours pour *Filleneuve-d' Agen*; à divers jours de la semaine, messageries pour *Aiguillon*, *Port-Sainte-Marie*, *Astaffort*, *Condom*, *Lectoure*, *Nérac*. *Bateau à vapeur* pour *Bordeaux*. Pop. 13,500 hab. A

1 myr. 9 kil.—ASTAFFORT, petite localité sur la limite du département qu'on quitte pour entrer dans celui du *Gers*, où nous voyageons à travers un pays très-accidenté, peu fertile, excepté en bons pâturages; nous arrivons à

1 myr. 7 kil.—LECTOURE (*Hôtel*: de l'Univers), ville très-ancienne, assise sur une montagne dont la base est arrosée par le *Gers*. La plupart des rues sont en pente. Au sommet de la montagne s'élevait autrefois l'antique et célèbre château de Lectoure, dont il ne reste plus aucun vestige. Du Bastion, une de ses places, on découvre une des vues les plus ravissantes qu'on puisse trouver en France. D'immenses et vastes prairies, à travers lesquelles serpentent les eaux du *Gers*, s'offrent à vos yeux; plus loin, un bois antique et touffu; à l'horizon, les Hautes-Pyrénées, dont les cimes, blanchies par des neiges éternelles, semblent se perdre dans les nuages. On a découvert à Lectoure beaucoup d'inscriptions tauroboliques, la plupart faites sous le règne de Gordien III.

La fontaine est un monument antique et curieux qui se voit au bas de la montagne. Suivant une ancienne tradition, elle fut dédiée à Diane, qui avait un temple tout auprès. Lectoure possède une sous-préfecture. *Commerce* : blé, vins, eaux-de-vie, bétail, cuirs renommés. Cette ville est la patrie du maréchal Lannes. Pop. 6,500 hab.

En quittant cette ville, la route que suit le voyageur est très-montueuse et assez agreste; il passe à

1 myr. 8 kil. — MONTASTRUC, lieu qui passerait inaperçu sans son relais de poste. Ensuite à

1 myr. 8 kil. — AUCH (Gers) (*Hôtels* : de France, tenu par Alexandre, maître de poste; de la Paix, où descendent les voitures publiques pour Agen et Tarbes), chef-lieu du département du *Gers*, siège de préfecture, avec archevêché, tribunaux de première instance et de commerce, collège royal, salle de spectacle, bibliothèque, musée. *Curiosités* : la place située sur la partie la plus élevée, et terminée à l'ouest par une promenade charmante, d'où l'on aperçoit les Pyrénées; la cathédrale, les vitraux, les boiseries du chœur, l'escalier de granit de 200 marches de hauteur; l'hôpital, le théâtre, l'ancien palais archiépiscopal, la statue de M. d'Étigny, citoyen dont la mémoire est singulièrement vénérée à Auch. *Commerce* : vins, fruits estimés, laines, cadis, burats, crépons, plumes. *Voitures publiques* : de Toulouse à Bayonne; diligences pour Toulouse, Agen. Pop. 10,500 hab.

La route qu'on suit en sortant d'Auch offre le même aspect; des collines, des vallées se succèdent rapidement.

1 myr. 5 kil. — VICNAU, agriculture peu florissante; de là vous atteignez, après une marche de

9 kil. — MIRANDE (Gers) (*Hôtel* : Dupuy, bonne maison), petite ville du XIII^e siècle, sur la *Baise*, siège de sous-préfecture. *Commerce* : laitues, vins, eaux-de-vie,

tanneries. C'est la patrie du cardinal d'Ossat. Pop. 2,600 hab.

D'assez jolis vignobles vous conduisent à

1 myr. 5 kil. — MIÉLAN (Gers), petite ville, chef-lieu de canton; voyez sa jolie promenade d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur une riante vallée. *Commerce*: moutons renommés par la bonté de leur chair. Pop. 2,000 hab.

A peine avons-nous quitté le département du Gers, que nous entrons à

RABASTENS (Hautes-Pyrénées) (*Hôtels*: de l'Ancienne Poste, tenu par M. Martin; de Castille), bourg de 2,500 hab., dans une heureuse situation, au milieu de la plaine de Bigorre.

Le chemin, depuis ce village jusqu'à Tarbes, est droit, planté de noyers, et de niveau comme l'allée d'un parc, au bout de laquelle se trouve à

1 myr. 5 kil. — TARBES (*Tarba*) (*Hôtels*: de France, les voitures pour les eaux thermales et les grandes diligences y descendent; on y trouve, à des prix modérés, une bonne cuisine et des appartements bien tenus; du Grand-Soleil, tenu par M. Carrère; de la Paix, tenu par Becasse; d'Europe, place Maubourguet), chef-lieu du département des Hautes-Pyrénées, sur l'*Adour*, possède une préfecture, un évêché, un collège royal, un dépôt d'étalons, une bibliothèque, un théâtre, un bel établissement de bains, etc. *Curiosités*: les rues larges et aérées, arrosées par les eaux de l'*Adour*, les murs construits avec les cailloux roulés par la rivière; les cadres de diverses croisées et le seuil des portes en marbre du pays; la cathédrale, le palais épiscopal, la place Maubourguet, celle de Marcadieu, où se tient un grand marché tous les 15 jours; la promenade du Prado, de jolis jardins. *Commerce*: quincaillerie, épicerie, draperie; fabrique de papier, tanneries. *Voitures publiques*: tous les jours de Tarbes à Bayonne, Bordeaux, Toulouse, Bergerac,

Saint-Gaudens, Pau, Bagnères de Bigorre et de Luchon, Saint-Sauveur, Cauteretz. Bains chauds, bel établissement moderne, près de la place Maubourguet. Pop. 12,700 hab.

DE PARIS A PAU,

Par Orléans et Bordeaux.

75 myriamètres 6 kilomètres.

	myr.	kil.		myr.	kil.
Jusqu'à Orléans			Les Nègres.	0	6
(p. 41).	11	9	Mansle.	1	1
Saint-Ay.	1	3	Churet.	1	4
Beaugency.	1	3	Angoulême.	1	1
Mer.	1	3	Le Roulet.	1	3
Ménars.	1	0	Pétignac.	0	8
Blois.	0	8	Barbezieux.	1	3
Chousy.	1	0	Reignac.	0	7
Veuves.	1	1	La Grolle.	0	7
Amboise.	1	3	Le Garde-Montlieu.	1	4
La Frillière.	1	2	Chiersac	0	6
Tours.	1	2	Cavignac.	1	3
Montbazou.	1	3	Cubzac.	1	6
Sorigny.	0	7	Le Carbon-Blanc.	1	0
Sainte-Maure.	1	4	Bordeaux.	1	1
Les Ormes.	1	6	Le Bouscault.	1	1
Ingrande.	1	2	Castres.	1	2
Châtellerault.	0	7	Cérons.	1	1
Les Barres de Nintré.	0	8	Langon.	1	2
La Tricherie.	0	5	Bazas.	1	5
Clan.	0	8	Captieux.	1	6
Poitiers.	1	2	Les Traverses.	1	5
Crotelle.	0	7	Roquefort.	1	5
Vivône.	1	2	Villeneuve-de-Marsan.	1	6
Les Minières.	0	8	Aire.	2	2
Couhé-Vérac.	0	8	Garlin.	1	7
Chaunay.	1	1	Auriac.	1	2
Les Maisons-Blanches.	0	8	Pau.	2	1
Ruffec.	1	2			

En quittant Orléans, la route longe la rive droite de la Loire, qui se trouve à la gauche du voyageur; à sa droite, une série de jolis bois et de coteaux couverts de riches vignobles et de champs bien cultivés, puis à

1 myr. 5 kil. — SAINT-AY (Loiret), petit village de 1,000 hab. assis en terrasse sur la rive droite de la Loire, et d'où l'on jouit de beaux points de vue. On aperçoit la petite ville de *Cléry-Notre-Dame*, peuplée de 2,500 hab. environ. A 6 kil. environ, nous traversons *Meung*, petite ville bien située sur la rive droite du fleuve, avec un beau château. *Commerce actif*: tanneries, moulins à farine; c'est la patrie de Jean de Mehun, continuateur du roman de la *Rose*. Pop. 5,000 hab.

En quittant cette localité, nous passons devant une maison gothique, dont les jardins s'élèvent en terrasses le long de la Loire, puis nous arrivons à

7 kil. — BEAUGENCY (*Belgeaciacum* dans le XII^e siècle) (Loiret) (*Hôtels*: de la Forêt, Saint-Etienne, du Grand-Cerf), petite ville qui ne manque ni de mouvement ni d'agrément. Son pont de 39 arches est son plus beau monument. *Commerce*: vins excellents, eaux-de-vie. Cette ville est la patrie d'Aignan, littérateur. Pop. 5,000 hab.

A 4 kil., nous quittons le département du Loiret pour entrer dans celui de Loir-et-Cher; notre route ne s'écarte de la Loire que de 1 à 2 kil.; à notre droite, s'étend une suite de beaux coteaux couverts de vignes, et bientôt nous atteignons à

1 myr. 5 kil. — MER (Loir-et-Cher) (*Hôtel*: la Poste) est une petite ville environnée de jolies maisons de campagne. *Commerce*: eaux-de-vie, vins et vinaigres. Pop. 4,200 hab.

A 4 kil. environ, nous traversons le bourg de *Suèvres*, dans une riante position, sur la droite de la Loire, qui s'est rapprochée de la route que nous suivons. A

1 myr. — MÉNARS (Loir-et-Cher), possède un beau château, jadis propriété de madame de Pompadour, puis

celle du duc de Bellune, qui le vendit à M. de Brigode, décédé depuis. Rien n'égale la beauté des terrasses, si ce n'est les points de vue dont on jouit. Le *Prytanée*, fondé par M. le prince de Chimay. Les campagnes sont animées par des groupes de maisons, des bois, des forêts, et par le *château de Chambord* et son parc de 7 lieues de tour. Pop. 500 hab.

Cette royale habitation est située à 1 myr. S. E. environ de *Ménars*. C'est un assemblage de tours, non semblables, mais toutes élégantes; la forêt qui l'entoure est d'une rare beauté, et n'importe de quel point vous apercevriez ce noble et gothique édifice, sa vue est toujours imposante et pittoresque: en l'examinant, on semble lire sur ses murs, que le temps a ridés, sa longue et vieille histoire, car *Chambord*, dès 1090, était déjà un château de plaisance: l'intérieur n'offre pas moins d'intérêt; tout y est souvenir. Le voyageur ne doit donc pas quitter cette belle contrée sans visiter un des plus beaux, des plus anciens et des plus historiques châteaux de la France.

De *Ménars*, nous ne quittons presque pas les bords ravissants de la Loire qui promène ses eaux incertaines dans un vaste canal; à notre droite, un pays d'une riche végétation, et au milieu de cette belle scène, nous arrivons à

8 kil. — BLOIS (Loir-et-Cher) (*Hôtels*: de l'Europe, dans une belle exposition, en face de la promenade du mail, appartements meublés à neuf, et table d'hôte à 10 heures, à midi, à 5 heures et à 8 heures du soir; c'est là que descendent les malles-postes, les Grandes Messageries, etc. Le bel hôtel de la Nouvelle-Angleterre, situé en face du pont, richement décoré, et convenant parfaitement aux familles. Les voitures Laffitte et Caillard s'y arrêtent: café de l'Europe, le plus beau et le plus fréquenté de la ville), sur la rive droite de la *Loire*, ville ancienne, dont beaucoup de rues sont étroites et tortueuses. *Curiosités*: l'évêché, aujourd'hui préfecture;

les jardins en terrasse de cet édifice, la vue dont on y jouit ; le pont, l'hôpital, l'ancienne église des jésuites, d'après Mansard ; quelques maisons construites par Philibert Delorme ; le cabinet d'histoire naturelle et de physique, la salle de spectacle, les abattoirs, et surtout l'ancien château dont la façade occidentale est de Mansard : on y montre la place où le duc de Guise fut assassiné, en 1558. Blois possède une préfecture, un collège royal, une bibliothèque publique de 17,000 vol., un dépôt d'étalons, de nombreuses fontaines, quelques jolies promenades. *Commerce* : coutellerie, tanneries, bonneterie, fromages à la crème de *Saint-Gervais*, que nous signalons aux gourmets. *Voit. publ.* pour *Paris, Bordeaux, Angers, Nantes, Mer, Romorantin*. Pop. 15,700 hab.

Au sortir de *Blois*, la route devient de plus en plus riante et animée, toujours à notre gauche le beau fleuve aux eaux transparentes, à notre droite, les villages, les fermes, les champs bien cultivés, les coteaux couverts de vignes se succèdent sans interruption ; nous traversons plusieurs jolis villages sans importance ; puis enfin nous arrivons à

2 myr. 5 kil. — AMBOISE (Indre-et-Loire) (*Hôtels* : le Lion-d'Or, le Cygne, la Boule-d'Or), petite ville dont l'intérieur ne répond pas aux charmes de sa position. Ses rues sont étroites et tortueuses. C'est là qu'éclata la célèbre conjuration dite *d'Amboise*, sous François II. *Curiosités* : le château bâti par Charles VII, la vue magnifique qui se déploie aux regards du haut de cet édifice, le mail, la fabrique de limes à l'extrémité ; au couvent des Minimes, les greniers de César ; à une demi-lieue S., les ruines du château de Chanteloup. *Commerce* : vins, tanneries, corroieries. Pop. 4,700 hab.

C'est après Amboise que commence le *jardin de la France*. Tout semble prendre une face nouvelle ; l'horizon, le ciel, les habitations, tout devient riant et plus varié.

Les maisons règnent presque sans interruption jusqu'à *Tours*; elles offrent un spectacle singulier. Creusées dans le roc à diverses hauteurs, comme des tanières, elles n'ont d'autre mur que celui de la façade, qui n'est souvent qu'un roc vif taillé en forme de mur. Au-dessus de ce roc est une espèce de sol couvert de broussailles, de vignes, de jardins, au milieu desquels ressortent des cheminées. Mais nous avons toujours à notre gauche cette belle rivière aux ondes poissonneuses, qui coule pour ainsi dire à nos pieds : et au milieu de ce riche panorama, nous arrivons à

1 myr. 2 kil. — LA FRILLIÈRE, village dont toute l'importance est dans son relais de poste.

A 2 kilom. avant d'entrer à *Tours*, on aperçoit à droite les ruines de l'abbaye de *Marmoutiers* fondée par saint Martin, vers le iv^e siècle, dont le voyageur va visiter quelquefois l'escalier, aussi hardi que léger. Un superbe quai conduit au magnifique pont de *Tours*.

A 1 myr. 2 kil. — TOURS (Indre-et-Loire) (*Hôtels* : d'Angleterre, du Faisan, de la Boule-d'Or). Rien ne saurait donner une idée de la délicieuse situation de *Tours* : qu'on imagine une plaine entre deux rivières, la Loire et le Cher; cette plaine plantée d'arbres à fruits; des champs de blés, un cercle de collines dans l'enfoncement couvertes de vignes, et sur le dernier plan des maisons de campagne, des abbayes, des tours en ruine. L'entrée de *Tours* est magnifique et le coup d'œil imposant. On traverse un pont élégant, et l'on voit la rue Royale : de chaque côté s'élèvent des maisons d'un bon goût d'architecture; à gauche et à droite des îles charmantes; sur la gauche apparaît, cachée par le feuillage, la tour de la cathédrale : rien de pareil en France. Le pont qu'on traverse pour entrer dans ce chef-lieu du département est un des plus beaux ponts de l'Europe : sa longueur est de 454 mètres et sa largeur de 15 mètres 52 centimètres; il est de niveau sur toute sa superficie, et composé de quinze arches elliptiques, cha-

cane de 24 mètres 42 centimètres de diamètre. Au bout de ce pont, sur un alignement qui traverse toute la ville, est une rue de 781 mètres de longueur, embellie de trottoirs, bordée d'édifices modernes, tous de même hauteur, mais de différents goûts. Quoique en général d'un aspect assez agréable, il s'en faut que toute la ville soit aussi bien bâtie. Au nombre de ses édifices on remarque la cathédrale, gothique léger, et dont le portail, les deux tours et les vitraux surtout méritent d'être vus; les deux tours de la célèbre abbaye de Saint-Martin, le palais archiépiscopal, la préfecture, le nouveau palais de justice, au bout de la rue Royale, les promenades du Mail qui longent la ville dans toute sa longueur; deux autres, l'une à gauche, l'autre à droite de la place Royale, moins belles. Tours possède une bibliothèque, un musée de peinture, contenant plus de 200 tableaux, une société d'agriculture, une salle de spectacle. Cette ville commeree en blé, vins, haricots, fèves, pruneaux renommés, fruits tapés, anis, marrons, savon, salpêtre, poudre à tirer et soie. Au-dessus de Tours et près de la ville, était la fameuse et opulente abbaye de *Marmoutiers*, de l'ordre de Saint-Benoît : l'église et la maison en étaient magnifiques; mais tout fut détruit en 1795. Les états-généraux du royaume se tinrent dans cette cité en 1470, 1484 et 1506. Au nombre de ses évêques, elle compte saint Martin et l'historien Grégoire de Tours. Deux établissements de bains publics. *Voitures publiques*, tous les jours pour *Paris, Bordeaux, Châteauroux, Bourges, la Charité-sur-Loire, Loches, Chinnon, Orléans, Saumur, Poitiers, Angers, Nantes, le Mans, Blois, Vendôme, la Rochelle, Angoulême*; *ba-teaux à vapeur* pour *Angers, Nantes, Blois, Orléans*, etc. *Distribution des lettres de Paris*, 2 heures du soir, *départ pour Paris*, 4 heures du matin. Pop. 27,000 hab.

En été, *Tours* et sa banlieue sont habités par beau-

coup d'étrangers, mais surtout des Anglais : la pureté du climat, la beauté du pays, le bon marché de toutes espèces de denrées, telles que fruits, volaille, poissons et surtout les mœurs paisibles des habitants, sont un puissant motif pour attirer l'homme qui, non-seulement veut trouver tout le confort de la vie, au meilleur prix possible, mais encore veut rencontrer des hommes avec lesquels il puisse sympathiser.

A 2 kil. de *Tours*, le philosophe, plus que l'archéologue, doit visiter le château de *Plessis-lès-Tours*, célèbre par le long séjour qu'y fit Louis XI, et comme étant le lieu où il mourut, en 1483, le 30 août. De ce château si fameux dans les annales de notre histoire, il ne reste plus qu'une tour, des ruines et le *puits dit des oubliettes*.

Après avoir visité *Plessis*, le touriste ne doit pas quitter *Tours* sans jeter un coup d'œil

A *Roche-Corbon*, village situé à 6 kil. N. E. de *Tours*, pour y voir les grottes remplies de belles congélations; les ruines du *château des Roches*, qui date du XI^e siècle. Pop. 1,800 hab.

En quittant *Tours*, nous traversons le Cher; le pays que nous parcourons est toujours un vaste jardin au milieu duquel se trouve le petit village de *Ripault*, dont la poudrière royale sauta en 1825.

A peu de distance de ce lieu, on traverse l'*Indre*, et vous entrez à

4 myr. 3 kil. — MONTBAZON (Indre-et-Loire), agréablement situé sur la rive gauche de l'*Indre*. *Curiosités* : l'ancien château qui date du XI^e siècle, bâti par Foulque de Néra, comte d'Anjou. *Commerce* : grains. Pop. 1,200 hab.

Nous voyageons toujours au milieu du pays aux bonnes prunes, aux melons succulents, aux pêches colorées et aux excellents raisins, et nous trouvons à

7 kil. — SORIGNY, petit village, avec son relais de poste et sa riante position; ensuite vient à

1 myr. 4 kilom. — SAINTE-MAURE (Indre-et-Loire) (*Auberge* : la Poste). Ville ancienne, qui possède des fabriques de mouchoirs et de toiles peintes, avec un ancien château digne de remarque.

A une petite distance, à droite, le voyageur doit visiter *Fierbois*, petit village où Jeanne-d'Arc vint chercher l'épée de Charles-Martel, au château de Comonacré. L'église est d'un joli style gothique.

De Sainte-Maure, nous avons continué de voyager dans un beau pays, traversé *Laselle*, village bien situé sur la rive droite de la *Creuse*, proche de son confluent avec la *Vienne*; nous traversons la *Creuse*, et nous entrons dans le département de la *Vienne*, à travers une contrée parsemée de plaines, de coteaux et de landes; puis nous arrivons à

1 myr. 6 kil.— LES ORMES (*Vienne*), bourg dans une riante position, sur la rive droite de la *Vienne*. Le château est remarquable par son architecture, et dominé par une colonne à plateforme de 25 mètres de hauteur, d'où la vue s'étend sur un panorama magnifique. A

7 kilom. environ sur la rive droite de la *Creuse*, se trouve la *Haie Descartes* (*Auberge* : la Poste), petite ville qui vit naître René Descartes, ce père de la philosophie moderne : on visite la maison où il naquit, et la chambre qui fut son berceau, où se trouve son buste en terre cuite. *Commerce* assez actif en denrées du pays, surtout en pruneaux. Pop. 1,150 hab.

Des Ormes, la route suit les bords variés de la *Vienne*, et on arrive à

1 myr. 2 kil. — INGRANDE, et de là on se trouve à

7 kil.— CHATELLERAULT (*Castellum Heraldii*) (*Vienne*) (*Hôtels* : du Grand-Monarque, de la Tête-Noire, de l'Espérance), sur la *Vienne*, avec sous-préfecture, tribunaux de première instance et de commerce, salle de spectacle. *Curios.* : le pont sur la *Vienne*; la promenade ornée

d'une fontaine ; la manufacture royale d'armes blanches, sa coutellerie. *Commerce* : coutellerie, vins, veaux, anis vert, blanchisserie de cire. *Voitures publiques* tous les jours pour *Paris, Bordeaux et Angoulême*. Pop. 9,700 habit.

Nous traversons le beau pont en pierre et nous passons devant le joli château avec ses quatre grosses tours, qui sert de porte de ville ; alors nous abandonnons la *Vienne* pour longer la rive gauche du *Clain*, qui promène ses eaux tranquilles au milieu d'un paysage charmant, puis on arrive à

8 kilom. — LES BARRES DE NINTRÉ, village dans une position agréable, près de la rive gauche du *Clain*, puis vient à

5 kilom. — LA TRICHERIE, et après une heure de marche de plus vous passez à

8 kilom. — CLAN, village, ainsi que le précédent, qui n'est ici que pour son relais de poste, et les riches campagnes qui l'entourent.

Ensuite en très-peu de temps, nous traversons une jolie petite rivière, et toujours en cotoyant le *Clain*, nous atteignons à

4 myr. 2 kilom. — POITIERS (*Pictivi*) (*Vienne*) (*Hôtels* : de France, situé près de la place et des halles, bonne maison, bien tenue, vastes écuries et remises : tout près se trouvent les voitures pour *Angers, Nantes, Limoges, Châteauroux, la Rochelle, Bourbon-Vendée*, etc., des *Trois-Piliers, de l'Europe*), chef-lieu du département, siège de préfecture, de cour royale, de tribunal de première instance et de commerce, avec siège épiscopal, académie, école de droit, collège royal, jardin botanique, pépinière sur le Cours, théâtre. Irrégulièrement bâtie, sur le sommet et le penchant d'un coteau à base calcaire, qu'arrosent le *Clain* et la *Boivre*, vaste et médiocrement peuplée, parce qu'elle a dans son enceinte des jardins et des terres labourables, cette ville existait

avant Jules César, et montre encore les restes de sa splendeur passée. *Curios.* : la nouvelle caserne de cavalerie, l'ancienne église Saint-Jean, ancien temple romain, suivant quelques archéologues; celles de Saint-Pierre, cathédrale Notre-Dame, Saint-Hilaire, Sainte-Radegonde, dont la nef est sans piliers; l'église de Moutierneuf, où est le tombeau du duc d'Aquitaine; la belle promenade de Blossac, la bibliothèque publique de 22,000 volumes, les restes d'un amphithéâtre, les vestiges d'un aqueduc construit par les Romains; à une demi-lieue de la ville, la *Pierre levée*, monument celtique, masse de pierre brute de 20 pieds de longueur sur 17 de largeur. *Commerce* : laine, papier, fer, riz; fabrique de pelleteries. Pop. 22,000 hab.

Distribution des lettres de Paris, 9 heures du matin, départ pour Paris, 5 heures du soir. En quittant Poitiers, nous laissons le Clain à droite, trois quarts d'heure de marche suffisent pour nous conduire à

7 kil. — CROUTELLE, où nous ne nous arrêtons que le temps de changer de chevaux; puis, nous rapprochant du Clain, nous atteignons à

1 myr. 2 kil. — VIVÔNE, petite ville au confluent de la *Vivône* et du *Clain* dans une riante position, commerce actif en grains et étoffes de laine. Pop. 2,800 habit. Ensuite à

3 kil. — LES MINIÈRES, et toujours au milieu de belles campagnes on arrive, après avoir traversé la toute petite rivière de *Dive*, à

8 kil. — COUHÉ-VERAC, petite ville qui commerce en fruits, volailles et bons pâtés; vient ensuite à

1 myr. 1 kilom. — CHAUNAY, petite ville sans grande importance. A partir de ce lieu, le pays devient plus alpestre, et bientôt nous quittons le département de la *Vienne* pour entrer dans une très-petite portion dans celui des *Deux-Sèvres*, à

8 kil. — LES MAISONS-BLANCHES; peu d'instant après,

nous entrons dans le département de la *Charente*, et à travers un sol irrégulier et arrosé d'une multitude de ruisseaux serpentant au milieu de verts pâturages, nous entrons à

1 myr. 2 kil. — RUFFEC (Charente) (*Hôtels* : des Ambassadeurs ; on y fait des envois de perdrix et de pâtés truffés ; on y mange d'excellents pâtés de perdreaux ; — *de la Poste*, tenu par M. Thorel, bonne maison avec beau jardin, et excellente cuisine renommée pour ses pâtés de truffes et de perdreaux), petite ville avec tribunal de première instance. *Curios.* : la place d'armes, le Dauphin, où se sont tenus plusieurs conciles et synodes ; l'église, les ruines de l'ancien château des comtes de Broglie. *Commerce* : grains, bétail, fromage, marrons. Pop. 3,000 hab. De cette petite ville on suit une route assez belle jusqu'à

6 kilom. — LES NÈGRES, dont nous ne parlerions pas sans son relais de poste et son vin blanc, puis on trouve à

1 myr. 4 kilom. — MANSLE, jolie petite ville sur la Charente, qui baigne les belles prairies qui entourent cette localité : son pont sur la Charente est très-remarquable par son élévation au-dessus du niveau ordinaire des eaux. *Commerce* : vins, grains et eaux-de-vie. Pop. 1,900 hab. A

1 myr. 4 kilom. — CHURET (*Hôtel* : la Poste).

Au milieu de campagnes aussi bien cultivées que belles, nous nous retrouvons aux bords de la Charente, que nous traversons sur un très-beau pont. Après une marche de

1 myr. 4 kilom. — ANGOULÈME (*Ecolisma*) (*Hôtels* : des Postes, tenu par M. Grobot, bonne maison située dans un beau quartier et au centre du commerce ; de la Table-Ronde), ancienne capitale de l'Angoumois, maintenant chef-lieu du département de la Charente, bâtie sur une montagne entourée de rochers au pied desquels coule la *Charente* aux belles eaux. Cette ville possède une préfecture, un siège épiscopal, des tribunaux de commerce

et de première instance, une société d'agriculture, une chambre des manufactures, un collège royal, un théâtre, une bibliothèque publique, une école spéciale de marine. *Curios.* : la rue en terrasse autour de la ville, les points de vue dont on y jouit, le portail de la cathédrale, le palais de justice et la jolie fontaine de la place du Mûrier, la promenade de Beaulieu, la bibliothèque de 16,000 volumes et riche en manuscrits; les papeteries, dans le faubourg de l'Houmeau. *Commerce* : vins, eaux-de-vie de Cognac, sel, safran, faïence et papier.

Angoulême est la patrie de Marguerite de Valois, de Saint-Gelais, de Balzac, et de l'infâme Ravillac, assassin de Henri IV. *Voitures publiques* pour Rochefort, Limoges, Saintes, Jarnac, Cognac. Pop. 17,000 habit.

RUELLE, village à 4 kilom. d'Angoulême, a une fonderie royale et une forge qu'il faut visiter.

MONTBRON, à 2 myr. 4 kilom. d'Angoulême, a des mines de plomb, des forges, des martinets, et 3,500 habitants.

A 1 myr. 2 kilom., cavités de la *Rancogne*, curieuses à visiter.

MONTLIEU (Charente-Inférieure), village de 1,600 h., situé dans une vallée fertile.

En quittant Angoulême, nous laissons à notre droite serpenter la Charente, au milieu de jolies prairies, et nous arrivons à

1 myr. 3 kilom. — LE ROULET, petite ville sans importance, et une heure après, nous passons à

8 kilom. — PETIGNAC.

Ensuite, traversant de beaux vignobles et de verts et gras pâturages, le voyageur arrive à

1 myr. 3 kilom. — BARBEZIEUX (Charente) (*Hôtels* : de l'Ecu de France, Impérial), petite ville bien bâtie et située agréablement, avec sous-préfecture; sa fontaine d'eau minérale est peu estimée. On y nourrit des moutons et des chapons. *Voitures publiques* tous les jours

d'Angoulême à Saintes, à Bordeaux. Pop. 3,500 hab.

On parcourt un pays triste, des landes silencieuses ; on s'ennuie pendant un long trajet où rien ne vient récréer l'imagination ni la vue.

CUBZAC (Gironde), village où les commissionnaires de roulage de Bordeaux ont de vastes magasins qui servent comme d'entrepôt aux marchandises qu'on expédie à Paris. *Curios.* : le pont suspendu construit sur la Dordogne ; c'est un des plus beaux qu'on puisse voir ; il a 5 travées de 109 mètres, d'axe en axe ; les navires passent dessous ; les ruines d'un château attribué aux quatre fils Aymon. Pop. 1,000 h.

On traverse par une superbe route l'*Entre-deux-Mers*, pays riant et varié en vignes, en maisons de campagne, en châteaux.

LE CARBON-BLANC (Gironde), village où tout respire l'aisance et la propreté : à gauche, chemin qui conduit à Yvrac.

On laisse, un quart d'heure après, sur une hauteur, deux châteaux remarquables.

Une descente, nommée la *Côte du Cypressac*, conduit au joli bassin de la Garonne.

BORDEAUX (*Biturgium Vibiscorum*, puis *Burdigala* sous les Romains, au III^e siècle) (Gironde) (*Hôtels* : de Rouen, fossés de l'Intendance, maison excellente, et qui tient le premier rang ; son propriétaire, M. Hue, parle plusieurs langues ; — Richelieu, même rue ; de Nantes ; des Colonies ; Marin : tous trois près du théâtre et des Quinconces ; — des Américains, près du théâtre ; hôtel et café Lambert, allées de Tourny ; hôtel des Sept-Frères, en face de la grande poste. Ces trois derniers hôtels sont fréquentés surtout par les négociants. Ils sont tous fort bien tenus. — *Cafés* : de la Préfecture, fossés du Chapeau-Rouge ; de la Comédie, sous les galeries du Grand-Théâtre ; Helvétius. — Il y a des cafés et des restaurants sur les allées de Tourny). — Cette ville

a un collège qui donna des maîtres à Rome, passa des Romains aux Goths, puis aux Sarrasins, aux Anglais, à Charles VII qui réunit la Guyenne à la couronne. La façade du port de Bordeaux est ce qui frappe d'abord le voyageur quand il arrive à la Bastide. Le mouvement, le bruit de ce port, cette forêt de mâts hérissés de cordages, la belle ligne de façades qui s'élèvent sur les bords d'une immense rivière, accroissent encore l'admiration et la surprise.

Sur le port est une belle porte de ville, nommée la *Porte de Bourgogne*, en forme d'arc de triomphe; elle termine les fossés des Salinières, promenade en forme de boulevards; à droite de ces fossés est une autre porte de ville ouverte sous un bâtiment de forme gothique: c'est l'ancien hôtel de ville; à gauche s'élève, pour ainsi dire, le nouveau Bordeaux. Le cours de Tourny est le plus beau de Bordeaux; il conduit au faubourg des Chartrons. Non loin est la rue de l'Intendance, qui, s'élargissant à son extrémité, forme, sous le nom de *Chapeau-Rouge*, une rue magnifique, ornée de superbes édifices, parmi lesquels on distingue la préfecture et l'hôtel Fonfrède; à gauche est la salle de spectacle, chef-d'œuvre de l'architecte Louis, auquel Londres et l'Italie peuvent opposer des monuments plus beaux intérieurement, mais dont la beauté extérieure n'a pas d'égale. Le péristyle se compose de douze colonnes d'ordre corinthien; la frise qui est au-dessus est couronnée d'une balustrade qui porte douze statues, lesquelles répondent à chacune des colonnes; le vestibule est majestueux; de chaque côté règne un double et vaste escalier éclairé par la coupole, et très-riche en ornements. Au bout de la rue du Chapeau-Rouge, est la bourse, dont la salle est magnifique: une porte donne sur la place Royale, une des plus jolies de Bordeaux. Le pont sur la Garonne est magnifique.

Il faut visiter l'église Saint-André, monument gothi-

que, dont les flèches surtout sont admirées des connaisseurs; l'église de Saint-Michel, dont le vaisseau est fort beau; l'église Sainte-Croix, du x^e ou du xi^e siècle, et qui possède quelques bons tableaux; l'église Saint-Seurin, dont l'architecture a quelque chose d'original; le cimetière de la Chartreuse, et l'église de Saint-Bruno qui en dépend. Cette église est décorée de peintures à fresque exécutées par le célèbre Berenzague. Il faut encore visiter le château où résident les princes lorsqu'ils passent à Bordeaux.

Une des ailes de ce château a été cédée à la ville, qui y a établi une galerie de tableaux dont plusieurs sont très-estimés. Non loin du théâtre sont deux jolies places circulaires, celle de Saint-Germain et celle du Marché-Neuf ou des Grands-Hommes. C'est au centre de la première qu'est posée la statue de M. de Tourny. Entre la place Saint-Germain et le faubourg des Chartrons est la promenade du jardin public, dont les grilles bordent le cours de Tourny.

Bordeaux possède encore d'autres promenades à Tourny, sur les fossés de la ville et sur ceux des Tanneurs; mais les plus belles sont sans contredit celles que l'on a établies depuis quelques années sur le terrain qu'occupait le château Trompette: elles sont connues sous le nom des *Quinconces*. Au milieu de ce terrain, bordé sur deux de ses côtés par neuf rangs d'arbres, est une vaste place terminée par une terrasse qui s'étend le long du fleuve; le cours se prolonge sur l'extrémité opposée.

Près des allées de Tourny, s'élève un local connu sous le nom de *l'Académie*. C'est là que se trouvent la bibliothèque publique, le dépôt d'antiques et le cabinet d'histoire naturelle.

Près des *Quinconces* on voit deux superbes édifices construits depuis quelques années: ce sont des bains publics; ils ont coûté treize cent mille francs, et rien n'a été épargné pour donner à ces établissements un degré de

luxe et d'élégance inconnu en province. Le café que l'on trouve dans le même local est tenu par Fromon, successeur de Tortoni. Outre ces bains, il y a encore les bains *Rousseau* et les bains minéraux et de vapeur, situés rue Ségur. — Entre les Chartrons et les Quincônces est un autre édifice, destiné à l'entrepôt réel des douanes : il n'a rien de remarquable que sa vaste étendue ; car on chercherait en vain, dans sa forme comme dans ses détails, la moindre apparence de goût. En revanche, on a récemment élevé, sous la direction de M. Burguet, un *hôpital civil* qui unit le plus haut degré d'utilité au grandiose monumental. La façade, qui est décorée d'un frontispice de quatre colonnes doriques, est magnifique, et l'intérieur est parfaitement entendu. Cet établissement peut contenir 710 lits de malades et 18 chambres pour les malades payants. Bordeaux est, de toutes les villes de France, celle dont le mouvement, le ton, la magnificence des édifices, l'élégance des équipages, le luxe des vêtements, rappellent le plus la capitale ; en temps de paix, rien n'égale surtout le mouvement du port de la ville et du port des Chartrons.

Le négociant de Bordeaux se distingue par ses manières aisées, nobles, fastueuses ; sa table est splendidement servie, et il en fait les honneurs avec beaucoup de courtoisie ; ses vins, qu'il aime à montrer à l'étranger, se distinguent par leur variété et leur finesse. On lui pardonne aisément une certaine jactance, maladie du pays. Le commerce de Bordeaux embrasse les produits du monde entier. On trouve dans la ville des raffineries de sucre, des verreries, des manufactures de coton, de tissage, de couvertures de coton et de laine, de produits chimiques ; des fabriques de liqueurs, d'anisette renommée. Les frères Vernet y ont établi une fabrique de tapis vernis imprimés pour meubles et appartements. — Bordeaux possède un archevêché, une préfecture, une cour royale, deux temples protestants, une synagogue, deux académies, une école de na-

vigation, un collège royal, un musée, un jardin botanique, un hôtel des monnaies, une bibliothèque de plus de 100,000 vol.—Bordeaux est la patrie du pape Clément V, du vertueux Desèze, de Carle Vernet, etc. Pop. 110,000 habit.

Bateaux à vapeur, tous les jours, 2 pour *Langon*, *Saint-Macaire*, *la Réole*, *Marmande*; 1 pour *Pouillac*, *Macau*, *Blaye*; 1 pour *Royan*; pour *Nantes*, en 26 heures, 6 départs par mois; le *Havre*, les 1^{er}, 10 et 20 de chaque mois.

Diligences. On trouve à Bordeaux des voitures pour les *Pyrénées*, pour *Bayonne*, tous les jours à 7 heures du matin; pour *Toulouse*, tous les jours à 5 heures du soir, trajet en 26 heures; pour *Pau*, *Tarbes*, *Oléron*, *Bagnères*, *Cauterets*, *Saint-Sauveur*, *Barèges*, les *Eaux-Bonnes*, les *Eaux-Chaudes*, tous les jours à 7 heures du matin; pour *Bergerac*, tous les jours à 6 heures du matin: trajet en 9 heures.

Chemin de fer de Bordeaux à la Teste, 6 myr.

En quittant Bordeaux, la route suit un pays uni, couvert de vignes, jusqu'à

BOUSCAUT, lieu sans importance; de là, toujours dans un pays de plaines, on atteint

CASTRES (Gironde), gros bourg qui possède des fabriques de toile, de laine, de peaux blanches, de colleforte.

De Castres à CERONS, 11 kil., à travers une contrée unie, sablonneuse, mais cependant couverte de vignes et d'arbres fruitiers.

De Cerons la route suit la rive gauche de la Garonne; le pays est riant et assez bien cultivé, jusqu'à

LANGON (Gironde) (*Hôtels*: de la Poste nouvellement remis à neuf, avec de belles écuries, remises, etc.; de l'Empereur), petite ville sur la Garonne, que l'on quitte pour se diriger vers le sud. *Commerce*: eaux-de-vie, vins de Grave. Pop. 3,500 hab.

BAZAS (Gironde), bâti sur un rocher, possède un tribunal de première instance, une sous-préfecture, un séminaire. *Curios.* : la cathédrale, l'effet d'optique produit par l'intérieur de l'église se réfléchissant dans le bénitier; les promenades, les médailles, les mosaïques et autres antiquités qu'on a trouvées dans cette ville, attestent son importance sous les Romains. *Commerce* : bétail et bois. Pop. 4,200 hab.

De Bazas la route suit une direction sud à travers une contrée unie et couverte de pins, jusqu'à

CAPTIEUX (Gironde), joli bourg situé au milieu d'immenses landes qui rehaussent encore le charme de sa position. Pop. 1,500 hab.; de là,

AUX TRAVERS (Landes), 15 kilom. au milieu d'un sol aride et brûlé. — La contrée ne change guère d'aspect, jusqu'à

ROQUEFORT (Landes), petite ville sur la Douze; les rochers dont elle est entourée, les ruines de son ancien château; le château moderne qui s'élève au centre, lui donnent un aspect tout-à-fait pittoresque. *Commerce* : miel, cire, bestiaux, laine et poterie. Pop. 1,800 hab.

Après 16 kilom. dans un pays de petites plaines cultivées, de landes et de plantations de pins, ce qui rompt la monotonie de ces contrées solitaires, la route parcourt une contrée légèrement ondulée, plantée de vignes, et l'on arrive à

VILLENEUVE-DE-MARSAN (Landes), assez jolie ville, commerçante et bien peuplée : on y cultive avec succès la vigne. Pop. 1,700 hab. En quittant cette jolie localité, on suit encore des plaines sablonneuses pendant environ 22 kil., et après avoir traversé *Saint-Gien*, *Houtan*, villages assez bien situés, vous arrivez à

AIRE (Landes), ville ancienne, au bas d'un coteau dominé par le *mas d'Acri*, avec évêché, séminaire, collège. Elle fut le séjour d'Alaric II, roi des Goths. Pop. 5,700 hab.

A peine avez-vous quitté l'*Adour*, que le pays change; son aspect devient plus accidenté, ses formes plus grandes, plus prononcées et plus pittoresques; l'air devient plus vif et plus pur, et tout annonce que nous approchons des contrées *Pyrénéennes*.

A mesure que vous approchez de l'ancienne capitale du Béarn, le panorama s'agrandit, le tableau prend de la vie et s'éclaire : « Les Pyrénées dessinent à l'horizon leur « gigantesque bordure, si gracieusement drapée de « neige; une prairie riante et coupée en deux par un « torrent descendu du Marboré, creuse une couche « verte et fertile entre des coteaux sur lesquels s'éche- « lonnent, comme des grappes de fleurs, des vignes, des « bouquets d'arbres et des lilas. Alors, au lieu de cette « terre vieille et endormie, qui naguère attristait vos « regards, c'est une jeune fille parée de ses habits de « fête et de sa couronne de verdure qui la remplace; « alors on a devant soi le *pic du Midi*, ce géant soli- « taire des montagnes et cette noble ville de Pau qui a « donné le jour à deux rois. »

C'est à l'aspect de ce tableau magnifique, c'est en respirant l'air embaumé que vous envoie la riche flore des Pyrénées, que vous entrez dans

PAU (*Hôtels* : de France, place Royale, chez Gardère, maison de premier ordre et fort bien tenue; — de la Poste, place Henri IV, près du bureau des diligences; — de l'Europe, chez Alquié; — de la Dorade, chez la veuve Simonnet; — des Ambassadeurs, chez Simonnet fils. — *Café* : Henri IV, place Royale).

Pau, ancienne capitale du Béarn, aujourd'hui chef-lieu du département des Basses-Pyrénées, avec préfecture, tribunaux, académie, collège royal, dépôt royal d'étalons, bibliothèque de 18,000 vol.

Cette ville, dont la fondation remonte au XI^e siècle, n'en est pas moins jolie, assez bien percée et contenant plusieurs beaux édifices; sa situation est des plus pitto-

resques : située sur un plateau qui domine la riante vallée qu'arrose le *Gave de Pau*, les sites qui l'entourent et les nobles et majestueuses Pyrénées qui s'élèvent orgueilleusement vers le midi, offrent un panorama magnifique que l'œil ne se lasse point d'admirer ; mais le premier objet que le voyageur veut visiter en arrivant à Pau, c'est son antique château, où naquit le *Béarnais*, roi dont la mémoire est si chère à la France et si populaire, non-seulement pour tout le bien qu'il fit, mais encore pour celui qu'il voulait faire. Ce château de forme et de construction irrégulières est situé sur une éminence à l'extrémité Ouest de la ville, d'où la vue est vraiment admirable. Ce berceau de Henri IV occupe un terrain inégal de près de 160 mètres de longueur, sur 60 mètres environ de largeur ; il est entouré de tous côtés par un fossé profond, par une des branches du *Gave*, et par le joli ruisseau le *Hédas*. On y arrive aujourd'hui par un pont étroit, et après avoir passé sous la longue voûte de la *Chancellerie*, vous entrez dans une cour de forme irrégulière ; là, vous vous arrêtez, et un sentiment de respect remplit votre âme en contemplant ces anciens murs qui ont abrité tant de têtes royales.

Ce vénérable édifice que des mains vandales avaient mutilé en 93, sans respect pour l'histoire, sans respect pour les arts, est en voie de réparation, grâce au goût éclairé de Louis-Philippe. Les appartements du roi et de la reine sont entièrement terminés ; les meubles si curieux de l'époque ont été conservés et réparés à grands frais ; les objets qu'on remarque avec le plus d'intérêt, sont : le *Berceau de Henri IV*, formé d'une écaille de tortue, on aperçoit encore dans l'intérieur de cette coquille des fragments d'une inscription qui y avait été autrefois collée, ainsi conçue :

« Henri le Grand naquit dans cette chambre entre minuit et une heure, du 13 au 14 décembre 1553 ; il fut baptisé par le cardinal d'Armagnac. Les rois de France et de

Navarre furent ses parrains, une coquille de tortue fut
 « son berceau, et Suzanne de Bourbon sa gouvernante,
 « qui eut l'ordre de l'élever au château de *Coarraze*,
 « en simple particulier. Là, allant souvent tête et pieds
 « nus, son corps fut préparé à la vie dure et pénible
 « de la guerre. Il prit 200 places sur la Ligue, se trouva
 « à 60 combats, commanda en trois batailles rangées,
 « constamment le premier à la charge et le dernier
 « dans la retraite, toujours inférieur et toujours victo-
 « rieux.

« Ce héros fut plus grand par la bonté de son cœur
 « pour ses sujets, que par l'éclat de la victoire sur ses
 « ennemis. Un monstre infernal ravit à la France, le
 « 14 mai 1610, son bonheur et ses délices, et aux mo-
 « narques de l'univers le modèle des princes, et à l'Eu-
 « rope celui qui en aurait fait une même famille.»

Les autres objets remarquables sont le lit dans lequel
 ce prince est mort, et celui de Jeanne d'Albret, mère de
 Henri IV. La statue en marbre blanc de ce bon roi, qui
 date de son règne; de magnifiques tapisseries des Gobe-
 lins; [des portraits en tapisserie représentant Henri IV
 chez Michaud; Henri IV chez Gabrielle, et enfin ce héros
 devant Paris.—Le voyageur ne verra pas avec moins d'in-
 térêt l'immense et magnifique salle à manger avec ses
 meubles, ses bahuts et ses pendules de l'époque. Les
 vitraux modernes de la chapelle sont aussi fort beaux.

Après avoir visité le château, le voyageur se trouve na-
 turellement conduit à parcourir *le parc*. C'est un lieu de
 la plus grande beauté, d'où votre œil s'étend sur un vaste
 et brillant panorama. A vos pieds, c'est *le Gave de Pau*
 qui roule ses eaux agitées avec un bruit majestueux; au
 delà du Gave, c'est la ville, avec sa masse compacte d'é-
 difices, que couronnent les riches coteaux de *Jurançon*,
 célèbres par le vin de ce nom dont on sait que Henri IV
 but en naissant; et puis sur le second plan, le *Pic du*
Midi!

Cette vue est belle ; mais celle dont on jouit du haut de la tour du château n'est ni moins vaste ni moins imposante.

La statue de *Henri IV* est érigée sur la place Royale, d'où l'on jouit d'une vue magnifique des Pyrénées et des coteaux de Jurançon. En face se présente majestueusement le *Pic du Midi d'Ossau* ; sur la gauche se voit le *Pic du Midi de Bagnères de Bigorre*. Au-dessous de la place coule le Gave de Pau. Au soleil couchant, cette vue est des plus imposantes, et l'on ne pouvait mieux placer la statue du Béarnais.

Cette statue, en marbre blanc des Pyrénées, est une œuvre remarquable de M. Raggi. Cét habile statuaire a rendu avec un talent et un bonheur admirables les traits tout à la fois nobles et bons de ce roi, père de son peuple. La pose est majestueuse et naturelle, les ornements du costume sont riches et d'un fini parfait ; sa grandeur est plus que naturelle ; elle fit partie de l'exposition du Louvre en 1842. Les bas-reliefs sont d'Étex.

Le socle et le parquet noir et blanc qui l'entoure sortent des ateliers de M. Caillion, marbrier à Pau.

L'inauguration du monument eut lieu le 27 août 1845, en présence de M^{sr} le duc de Montpensier, fils du roi Louis-Philippe, de M. le duc Decazes, du marquis de Lusignan, pairs de France, et de toute la population du pays.

Plusieurs avis avaient été ouverts sur le choix de l'emplacement de cette statue. Les uns voulaient la place Henri IV, d'autres la place Royale. Plusieurs membres de la commission trouvaient la place Royale trop petite et beaucoup trop bornée ; et c'est ici le cas de citer la réponse de M. l'architecte Poublan à cette objection du président de la commission : « Elle s'étend (la place) jusqu'au Pic du Midi ! »

Cependant, les avis étaient partagés, et l'on résolut d'abord d'ériger un mannequin sur la place Henri IV, pour juger de l'effet. Cette opération terminée, la statue

se trouvait précisément en face du Pont-Neuf et de la rue de Bordeaux. Au moment où la foule était réunie, curieuse du résultat de l'épreuve, un mauvais plaisant placé sur le Pont-Neuf, fit remarquer un... cochon qui descendait la rue de Bordeaux; cet animal, arrivé devant le magasin du pâtissier Zacharie, se trouvait, pour les spectateurs placés du côté du pont, positivement sur la tête de la statue. Cette circonstance, ridicule en elle-même, et qui excita les rires de la multitude, contribua beaucoup, dit-on, à l'abandon de cet emplacement. D'ailleurs, et c'était là un motif beaucoup plus sérieux, la statue aurait été perdue au milieu de cette place immense, et les marchés qui s'y tiennent plusieurs fois la semaine auraient rendu le monument inabordable.

Si Pau s'enorgueillit de son château aux riches souvenirs, de sa belle position et des beaux sites qui l'entourent, elle n'a guère lieu d'être fière des monuments qu'elle renferme. Cependant nous conseillons au voyageur de visiter ses diverses églises, le pont sur le *Gave de Pau*, ses deux places, la belle fontaine de la place Royale, la préfecture, le collège, et surtout ses belles promenades; le théâtre situé sur la place Henri IV n'a rien de remarquable, mais son intérieur est assez bien décoré. Le voyageur ira aussi, comme souvenir historique, dans la rue de *Tran*, n. 6, voir la maison où naquit Bernadotte, maintenant roi de Suède; au-dessus de la porte se lit une inscription commémorative.

Bains publics : au-dessous de la place Royale.

Librairies où les voyageurs trouveront tous les itinéraires de Richard: — Lafond, près de la place Royale, libraire-relieur, articles de bureau, abonnement de lecture, nouveautés; — V. Bassy, près de la place Royale, tient aussi un assortiment des vues des Pyrénées, articles de bureau, de dessin, de peinture, et fait la reliure; — Delrieu, près de la place Henri IV, libraire-relieur et articles de nouveautés; Richard Marekam, librairie anglaise, place Henri IV, sous

les Arcades, livres et journaux anglais, ouvrages à gravures, papeterie anglaise, etc.; — Vignancourt, imprimeur et libraire, ouvrages sur Pau et ses environs.

Commerce: Vins du *Jurançon*, jambon de *Bayonne*, cuisses d'oie, volailles, marrons renommés, mouchoirs de *Béarn*, etc.

Diligences: pour *Bayonne*, tous les jours à 8 heures du matin; pour *Toulouse*, tous les jours à 8 heures 1/2 du matin (entreprise des messageries du Midi et du Commerce); pour *Oloron*, deux voitures chaque jour, à 5 heures du matin et à 2 heures après midi; pour l'*Espagne*, par *Oloron*, *Urdos* et *Jaca*, tous les jours à 7 heures 1/2 du matin (entreprise *Manescau et Condesse*). Pour *Barèges*, *Cauterets* et *Saint-Sauveur*, tous les jours à compter du 1^{er} juin, de 7 à 8 heures du matin; pour *Bordeaux*, tous les jours à 10 heures du matin, à compter du 1^{er} novembre. Ces voitures font le service direct, et ne vont point par *Mont-de-Marsan*. Pop. 12,700 hab.

Excursions: Il nous serait difficile dans cet ouvrage d'indiquer tous les beaux sites et les lieux remarquables qui entourent cette antique cité; nous citerons donc les endroits les plus marquants et le plus à la proximité du voyageur.

Le *coteau de Jurançon*, dont le vin est si renommé, est la promenade la plus délicieuse qu'on puisse offrir aux étrangers qui font un séjour à Pau: nulle part les montagnes ne se présentent sous un aspect aussi magnifique, rien n'est plus beau que la perspective dont on jouit de son plateau, rien n'est plus riant que les vignes qui tapissent ce fertile coteau.

Le *coteau de Gelos* au delà du vallon du Gave, couronné par un élégant château, qui reçut l'empereur Napoléon et l'impératrice Joséphine, en 1805. Ce fut par un décret daté de cette belle résidence que le haras y fut établi.

Morlaas, à 5 kil. N. E. de Pau, renferme une population de 1,900 habitants; cette ville, située au milieu d'une vaste lande, était autrefois la capitale du Béarn, et du temps des Romains on y battait monnaie. C'est dans cette ville que Gaston IV fonda la première course de chevaux connue en France; son église appelée Sainte-Foi est fort belle, mais, malheureusement, ne promet pas un long avenir, faute d'avoir été réparée à temps.

Dans la *vallée de Nay*, vous visitez le village pittoresque et l'église de *Betharam*, avec son calvaire dont la chapelle, dédiée à Notre-Dame, est en grande vénération dans toute la contrée. Dans cette même vallée vous trouvez la curieuse *grotte Lestelle*, énigme de pierre que personne n'a su deviner encore.

Bizanos est un petit village, où l'on trouve un grand nombre de blanchisseries et les beaux métiers à la *Jacquard* de M. Bégué; de là, pour arriver à l'antique château de *Coarraze*, où Henri IV fut élevé, vous traversez une plaine magnifique surnommée le *jardin du Béarn*.

Pour plus ample description de tous ces beaux sites, consultez le *Panorama de Pau et de ses environs*, par A. Dugenne, vol. in-18, chez *Vignancourt*, à Pau.

DE PARIS A TOULOUSE. — 1^{re} Route.

Par Orléans.

68 myr. 8 kilom. — (Service de malle.)

	myr.	kil.		myr.	kil.
De Paris à LIMOGES.	38	0	Donzenac.	2	5
(V. p. 21.)			Brives.	1	0
Pierre-Buffière.	2	0	Cressensac.	2	0
Magnac.	1	1	Souillac.	1	6
Beausoleil.	1	0	Payrac.	1	6
Uzerche.	1	8	Pont-de-Rodes.	1	8

	myr. kil.		myr. kil.
Pélacoy.	1 7	MONTAUBAN.	2 3
CAHORS.	1 6	Grisolles.	2 2
La Madeleine.	2 1	Saint-Jory.	1 2
Caussade.	1 6	TOULOUSE.	1 7

De Limoges, la route se dirige vers le sud à travers un sol peu fertile, mais coupé de bonnes prairies qui nourrissent d'excellents chevaux, et sont couvertes de châtaigniers; 2 myr. nous conduisent à

PIERRE-BUFFIÈRE (Haute-Vienne), petite ville sur la *Briance*; voyez son pont et les restes d'un château-fort flanqué de tours, servant aujourd'hui d'hôtel de ville. Pop. 1,100 hab.

La route continue encore dans une contrée semblable à celle que nous venons de parcourir, jusqu'à

MAGNAC, petit village assez bien situé, mais sans aucune importance.

Le pays que vous parcourez alors est plus ondulé, des collines se détachent çà et là, et donnent un aspect riant à la contrée, jusqu'à Uzerche, où vous arrivez par le faubourg de *Sainte-Eulalie*, qui n'est séparé de la ville que par le pont que vous traversez.

UZERCHE (Corrèze), petite ville sur un rocher escarpé au pied duquel coule la *Veze*. Elle est bien bâtie, et a des maisons très-propres ornées de tourelles. Qui a maison à Uzerche a château en Limosin, dit le proverbe: c'est que ces maisons se font remarquer par leur extrême propreté.

La situation de cette ville est des plus pittoresques; à vos pieds vous avez des jardins soutenus par des terrasses d'une grande hauteur; au bas, la route de Paris à Toulouse, et dans le fond du vallon la *Veze*, qui suit paisiblement son cours; du centre de ce riche tableau, s'élève majestueusement le clocher de l'église paroissiale, digne de la curiosité du voyageur, ainsi que la

chapelle Sainte-Eulalie, dont la fondation est très-ancienne. Pop. 5,200 hab.

Le voyageur qui pourra disposer de quelques instants visitera le *haras de Pompadour*, beau château gothique; les *forges de la Grenerie*, celles de *Châlons*, ermitage de madame de Genlis; le *Glandier*, ancienne abbaye de Chartreux, transformé maintenant en hauts fourneaux; ce lieu vient d'acquérir une triste célébrité par le procès de madame Lafarge; on montre la chambre qu'habitait Marie Capelle. Pop. 5,200 hab.

Nous quittons Uzerche par le faubourg de la Pomme, la route traverse une contrée, qui, sans être très-riche, est agréable à l'œil, jusqu'à

DONZENAC (Corrèze), petite ville dans une situation charmante, entourée de vignes et de prairies ombragées de noyers, de peupliers et de châtaigniers. *Commerce* : vins et eaux-de-vie. Pop. 5,500 hab.

BRIVES (Corrèze) (*Hôtel* : de Bordeaux, on y mange d'excellentes truffes), ville ancienne, entourée de bois, et que sa position, le charme de son ciel, l'air qu'on y respire, ont fait surnommer la *Gaillarde*. Elle possède une sous-préfecture, un tribunal civil et de commerce, un collège communal, un petit séminaire, une société d'agriculture, une bibliothèque publique et une salle de spectacle. Voyez le *portail du collège*, le *belvédère* qui domine la ville; l'*église Saint-Martin* et ses jolies promenades. L'*église des Cordeliers* renferme les tombeaux de la famille de Turenne, d'Anet de la Tour, de François de la Tour, d'Anne de Beaufort, etc. *Commerce* : vins, bois, huile de noix, marrons, bestiaux, dindes truffées très-renommées. *Voitures* : tous les jours pour Paris, Bordeaux, Lyon, Toulouse. Pop. 8,800 hab.

A 15 kilom. environ nous entrons dans le département du Lot; le premier relais, *Cressensac*, est un village situé dans une riante contrée, et 16 kil. plus loin, nous atteignons

SOUILLAC (Lot), près de la *Dordogne*; il s'y fabrique beaucoup d'ouvrages de taillanderie, des canons de fusil et de la grosse draperie. *Curios.* : le pont de 7 arches; aux environs, les fontaines du Gourg et du Boulet. *Commerce* : vins, sel, merrains, volailles, truffes. Pop. 5,000 hab.

Le pays que traverse le voyageur est tout à fait pittoresque, quoique alpin, il est fertile en grains et en vins, la route est belle jusqu'à

PAYRAC (Lot) (*Hôtel* : la Poste), petite ville située sur l'étang du même nom, appelé aussi *Étang de Sijeau*, elle a des carrières de chaux maigre propre aux mortiers hydrauliques. Pop. 2,000 hab.

De Payrac à Cahors, il faut compter 3 myr. 5 kil. dans un pays montagneux, fertile et pittoresque; on passe par *Pont-de-Rodes* et *Palacoy*, deux bourgs assez vivants; plus on approche de cette antique cité des *Cadurci*, et plus le sol devient accidenté, et après avoir franchi quelques collines garnies de bois et de vignes, vous arrivez à

CAHORS (Lot) (*Hôtels* : des Ambassadeurs, bien tenu, bonne table d'hôte; de l'Europe; — *Cafés* : Tivoli, de la Promenade), ville ancienne sur le *Lot*, avec préfecture, évêché, tribunaux, collège, théâtre, séminaire, pépinière, bibliothèque de 12,000 vol. Elle portait d'abord le nom de *Divona* : comme les habitants des environs s'appelaient *Cadurci*, on ajouta, du temps des Romains, *Divona Cadurcorum*, d'où est venu *Cahors*. *Curiosités* : le collège, le séminaire, la cathédrale, ancien temple païen; antiquités près de la préfecture, ruines d'amphithéâtre dans un des faubourgs, le monument élevé à Fénélon en face de la grille principale de la cathédrale; les promenades sur les bords du *Lot*; les terrasses de la ville haute d'où l'on a de belles vues, le pont avec ses trois tours; la cathédrale, ancien temple païen avec son curieux cloître; cet édifice est un beau spécimen d'architecture ancienne. *Commerce* : truffes, vins estimés, eaux-de-vie, cuirs.

C'est la patrie de Marot et de Murat. Pop. 12,500 hab.

Voitures : pour Rodez, Aurillac, Figeac, Paris, Toulouse, Montauban, etc.

EXCURSIONS : à *Capdenac*, l'ancien *Uxellodunum* de César ; on y voit encore la porte qui a conservé le nom de ce conquérant et la fontaine aux eaux si limpides qu'il détourna pour forcer les habitants à se rendre.

Le premier lieu que nous trouvons, c'est *la Madeleine*, village assez important, et de là nous arrivons à

CAUSSADE (Tarn-et-Garonne), petite ville qui commerce en truffes noires, safran, laines, bestiaux, écorces de chêne pour la tannerie ; elle a des marchés de volailles et des foires fréquentes. Cette ville est dans une belle position, au milieu d'un pays riche qu'arrose la petite rivière du *Lère*. Voyez la tour de l'église et la façade de l'hôtel de ville. Pop. 4,500 hab.

MONTAUBAN (*Hôtels* : de l'Europe, place de l'Horloge, à proximité de tous les établissements publics ; les voitures de poste, les diligences et les voyageurs de commerce y descendent ; — de France, rue Saint-Louis, n. 26, près de la place Royale ; — du Grand-Soleil ; — *Cafés* : du Palais, de Paris, des Mille-Colonnes), chef-lieu du département de Tarn-et-Garonne, au bord du *Tarn*, sur une élévation qui domine une des plus fertiles et des plus belles plaines de France. Cette ville date du *xii^e* siècle : Louis XIII l'assiégea en personne en 1621, et, après trois mois de blocus, fut forcé d'en lever le siège ; Richelieu la réduisit en 1629 et en fit raser les fortifications. Le Tarn la divise en plusieurs parties. Elle est bien bâtie, pavée proprement, a des maisons et des rues élégantes. Elle possède préfecture, évêché, église consistoriale réformée, tribunaux, collège, faculté de théologie, théâtre, bibliothèque de 12,000 vol. *Curios.* : la cathédrale, l'hôtel de ville, la place Royale au milieu de la ville ; la promenade la Falaise, surtout pour ses points de vue : on y distingue par un temps serein les Pyrénées ; les envi-

rons, qui sont très-agréables, et offrent des aspects variés et animés. *Commerce* : blé, vins, minoterie, cuirs, toiles, savons, eaux-de-vie. *Voit. pub.* : de Bordeaux à Toulouse; pour Rodez, Villefranche (Aveyron), Limoges et Cahors, on reste 7 à 8 heures en route. Pop. 24,000 hab.

La route que suit le voyageur traverse de belles et riantes contrées, au ciel pur et à l'air serein; elle se rapproche de la vallée de la Garonne, pour atteindre

GRISOLLES (Tarn-et-Garonne), petite ville chef-lieu de canton; voyez son église du XVI^e siècle et son beau portail. Pop. 2,200 hab.

TOULOUSE (Haute-Garonne) (*Hôtels* : de France, place Saint-Étienne, bel établissement, bonne table, petits et grands appartements, écuries, etc.; — Baichère, rue des Arts, excellente maison, meublée et décorée à neuf, et dans le meilleur goût; bonne table, service qui ne laisse rien à désirer; — Vidal, place du Capitole; — du Grand-Soleil, rue des Arts; — Bibent, rue des Balances, surtout fréquenté par les voyageurs de commerce; — du Capitole, — de l'Europe, place Lafayette; — *Restaurants* : de Bonaventure, place du Capitole; du Midi, même place; — *Cafés* : Divan, rue de la Pomme; café Bibent, place du Capitole), grande et belle ville dont l'origine se perd dans la nuit des temps; elle était déjà célèbre sous les Romains, qui la nommèrent *Tectosagum*, et ensuite *Tolosa*. Pillée par le général romain Servilius Cépion, au V^e siècle, pour s'être unie aux Cimbres; capitale des Visigoths; dans les temps modernes, saccagée par les guerres de religion; devenue le siège d'un parlement célèbre; et après une longue suite de vicissitudes, cette noble cité est aujourd'hui chef-lieu de division militaire et de département, possédant préfecture, archevêché érigé dans le III^e siècle, cour royale, église consistoriale réformée, faculté de théologie, droit et lettres; collège royal, école secondaire de chirurgie et de médecine, école royale d'artille-

rie, école vétérinaire, fonderie de canons, deux académies, dont celle des Jeux-Floraux est renommée; jardin botanique, observatoire, poudrerie, hôtel des monnaies (lettre M), deux séminaires, haras, musée, théâtre. La ville est grande, les maisons sont en général bâties en briques. *Curios.* : l'hôtel de ville, où s'assemblaient jadis les capitouls, monument élevé l'an 68 de Jésus-Christ. L'avant-corps est orné de 8 colonnes de marbre rouge de Carrare; dans la première cour se trouvent des portes ornées de colonnes d'ordre ionique et de figures; celle qui vous fait face est du fameux Bachelier, élève de Michel-Ange : c'est dans cette cour que le duc de Montmorency fut décapité; c'est par le grand escalier que vous apercevez sous le vestibule, qu'on monte dans la galerie nommée *salle des Pas Perdus*, et de là dans la *salle des Toulousains illustres*, où sont placés, dans des niches, les bustes des grands hommes auxquels Toulouse a donné naissance; la salle de Clémence Isaure se trouve à l'extrémité de celle des *Illustres*; la statue de cette princesse, fondatrice des Jeux-Floraux, est placée dans cette salle :

« Elle ordonna que chaque année,
 « En mémoire de ses amours,
 « Chacune des fleurs fût donnée
 « Au plus habile troubadour;
 « Tout son bien fut laissé par elle,
 « Pour que ces trois fleurs fussent d'or :
 « Sa patrie, à son vœu fidèle,
 « Observe cet usage encor. »

FLORIAN.

Le pont sur la Garonne, ouvrage superbe terminé par un arc de triomphe, est de François Mansard; derrière cet arc de triomphe, le château d'eau; le moulin Basacle, dont le mécanisme est digne d'attention; le moulin du château; la place de Saint-Georges ornée de beaux édifices; le quai qui fait partie du faubourg Saint-Cyprien. La

cathédrale, dédiée à Saint-Etienne, a de remarquable sa nef du XIII^e siècle, construite par Raymond VI, comte de Toulouse. L'église de *Saint-Sernin* est du XI^e siècle, on y remarque le maître-autel décoré de la chässe de saint Sernin, le clocher de cette église est très-beau; l'église de *la Désirade*, ancien temple de Minerve: elle renfermait le tombeau de Clémence Isaure. C'est pour cela que la bénédiction des fleurs d'or destinées aux vainqueurs des jeux floraux a lieu tous les ans dans cette église. L'église *Saint-Pierre* a un autel magnifique, et son dôme est orné d'une statue en plomb d'une grandeur colossale. — Les promenades de l'Esplanade et du canal du Midi, celles d'Angoulême, les boulevards; la vue des ponts, des écluses, du mouvement des canaux; — l'hôtel et les jardins de la préfecture, le jardin des plantes, le musée, très-riche; les fontaines, les nouveaux boulevards Lafayette, dont la largeur des allées, la hauteur des arbres, l'aspect des *Pyrénées* et des collines de *Pech-David*, forment un tableau magnifique. — Toulouse a vu naître *Clémence Isaure*, l'infortuné *La Peyrouse*, le médecin *Esquirol*, le baron *Larrey*, chirurgien. C'est sous les murs de cette grande cité que, le 10 avril 1814, 25,000 Français, sous les ordres du maréchal Soult, défèrent une armée d'Anglais, d'Espagnols et de Portugais, trois fois plus nombreux qu'eux. Cette bataille est connue sous le nom de *Bataille de Toulouse*.

Commerce: grains, sucre, café, indigo, fer, laines d'Espagne, piastres; manufacture royale de tabacs; de draps, d'étoffes de soie, couvertures de laine, gazes, bassins; fabrique renommée de faux et d'acier de M. Garrigou. *Voitures publiques*:

Messageries du Midi et du Commerce, J. Bimard et Glaize Laval, rue Lafayette, 21. On trouve dans cet établissement, des voitures pour *Nîmes*, par Castres et Montpellier, tous les jours, à 8 heures du matin, correspondance avec *Avignon*, *Lyon* et *Marseille*.

Pour *Perpignan*, tous les jours à 10 h. du matin.

Pour *Bordeaux*, par les bateaux à vapeur entre *Agen* et *Bordeaux*.

Pour *Bayonne*, par *Tarbes* et *Pau*, tous les jours, à 7 h. du matin.

Messageries de l'hôtel d'Espagne pour les eaux thermales des *Pyrénées*, rue et place Pérolrière, n. 18.

Laffitte et Caillard, pour Paris, alternent avec les Messageries royales, tous les jours.

Pop. 78,000 habit.

DE PARIS A TOULOUSE. — 2^e Route.

Par Bourges et Guéret.

73 myriamètres 7 kilomètres.

	myr.	kil.		myr.	kil.
De Paris à Bourges.	22	1	Bourganeuf.	1	8
Level.	1	8	Sauviat.	1	5
Ligniers.	2	7	Saint-Léonard.	1	3
La Châtre.	2	5	Mazet.	1	1
Genouillac.	2	7	LIMOGES.	1	2
GUÉRET.	2	7	De Limoges à Tou-		
Drouille.	1	5	louse (V. Route 1 ^{re} .)	30	8

DE PARIS A TOULOUSE. — 3^e Route.

Par Bourges et Châteauroux.

71 myr. 9 kilom.

	myr.	kil.		myr.	kil.
De Paris à BOURGES.	22	1	Neuvy-Pailloux.	1	3
Saint-Florent.	1	5	CHATEAUROUX.	1	5
Issoudun.	3	1	TOULOUSE.	43	4

DE PARIS A PERPIGNAN,

Par Orléans et Toulouse.

90 myr. 2 kilom.

	myr.	kil.		myr.	kil.
De PARIS à TOULOUSE.	68	8	Castanet.	1	2

	myr.	kil.		myr.	kil.
Baziège.	1	2	Moux.	1	3
Villefranche.	1	1	Cruscades.	1	4
Castelnaudary.	2	2	Narbonne.	1	8
Villepinte.	1	2	Sijean.	2	1
Alzonne.	0	8	Fitou.	1	6
CARCASSONNE.	1	6	Salces.	1	0
Barbairac.	1	4	PERPIGNAN.	1	5

En sortant de Toulouse, le voyageur longe le canal du Midi, au milieu de plaines riches et fertiles et sous un beau ciel; une heure de marche le conduit à

Castanet, riant et joli bourg situé près du canal, entouré de campagnes bien cultivées. Tout y annonce l'aisance et la propreté. Pop. 1,100 hab.

La route continue de suivre parallèlement le noble canal du Midi, jusqu'à

Montgiscard, joli bourg sur le bord méridional du canal, qu'on traverse pour gagner

VILLEFRANCHE (Haute-Garonne), petite ville sur la *Mares*, avec sous-préfecture, société d'agriculture. *Commerce* : vers-à-soie, grains, vins, toiles de chanvre. Pop. 2,800 hab.

En quittant Villefranche, l'aspect du pays est toujours beau; la route que nous suivons s'éloigne à peine du canal à la distance d'un kilomètre, mais elle suit la rive Nord, et nous conduit à

CASTELNAUDARY (Aude) (*Hôtels* : de France, — de la Flèche, — Notre-Dame, — du Midi), sur une éminence, au pied de laquelle passe le canal du Midi. Au commencement du XII^e siècle cette ville n'était qu'un château, que Raymond VI, comte de Toulouse, fit brûler en 1211. Elle possède une sous-préfecture, un collège, une société d'agriculture, une bourse; ses rues sont en général assez étroites. *Curiosités* : un bassin de six cents toises, formé par le canal du Midi; l'hôtel de ville; l'église Saint-Michel, noble édifice avec un tableau de Rivals,

très-estimé. Dans le cimetière se trouve le tombeau du général Andréossi. *Commerce* : melons cantaloups, grains, vins, soie. *Voitures publiques* tous les jours pour *Toulouse, Carcassonne*. Pop. 10,600 hab.

Excursion au réservoir de Saint-Ferréol, à 1 kilomètre N.

Non loin de Castelnaudary la route traverse deux petites rivières qui se perdent dans le canal, passe à *Villepinte*, bourg sans importance ; ensuite elle s'éloigne du canal et conduit à

12 kil. — *Alzonne*, gros bourg situé sur la *Rougeare* et entouré de riches campagnes qui nous conduisent, après avoir traversé le canal, à

1 kil. — CARCASSONNE (Aude) (*Hôtels* : Bonnet, avec bains, où descendent les messageries du Midi et du Commerce ; — l'Ange ; — Saint-Jean-Baptiste ; — Saint-Pierre), chef-lieu de l'Aude, avec préfecture, évêché, tribunaux, collège, séminaire, théâtre. Elle est partagée en deux parties : la *ville haute*, nommée la *Cité*, et la *ville basse*, carrée et régulière. La ville haute est très-ancienne ; la ville basse est du XIII^e siècle. *Curiosités* : deux places, la fontaine de Neptune, avec quatre chevaux marins ; l'hôtel de ville, l'église des ci-devant Capucins, la cathédrale, l'établissement hydraulique de la filature de laine, les promenades, la halle, le pont-aqueduc de Fresquel, à 1 kilomètre de la ville ; les tonneries de draps. — *Commerce* : eaux-de-vie pour Cette, Bordeaux ; olives, vins ; manufactures de draps pour le Levant, l'Amérique et l'Inde. — *Voitures publiques* tous les jours pour *Nîmes*, par *Lézignan, Narbonne, Béziers, Perpignan, Pézenas, Montpellier, Lunel* ; pour *Toulouse, Limoux* et *Chalabre*. Pop. 19,000 hab.

Barque de poste tous les jours, pour *Toulouse* et *Béziers*.

En quittant Carcassonne, la route suit pendant quel-

que temps la rive orientale de l'*Aude* ; traverse, avant d'arriver à Narbonne, les villages de *Barberac*, treize kilomètres plus loin *Moux*, ensuite

LÉZIGNAN, joli village situé près de la rive gauche de l'*Orbien* aux eaux transparentes (*Hôtel* : du Luxembourg). Vient ensuite *Cruscades* que nous laissons avec son relais de poste, pour arriver à

NARBONNE (Aude) (*Hôtels* : de France, — de la Dorade), ville ancienne, sur un canal que les Romains tirèrent de la rivière d'*Aude* à la mer, près d'un lac nommé l'*Etang de la Roubine*. Crassus, Jules-César, Tibère, qui en aimèrent le séjour, l'embellirent de monuments dont il ne reste que quelques vestiges. Le pain y est très-bon, le bœuf excellent, le poisson, le gibier abondants. Elle possède une sous-préfecture, un séminaire, un collège, une école royale de navigation, un musée, un théâtre, des bains. — *Curiosités* : la cathédrale inachevée, le chœur, le mausolée ruiné de Philippe le Hardi, roi de France et fils de saint Louis; les orgues; les églises de Notre-Dame, de l'Amourguier, les Minimes, les Carmélites, Notre-Dame-de-la-Major, les murs de la ville, les tables votives, trouvées en 1566; la Grenouillère, pierre dans le bénitier de l'église Saint-Paul; les murs de l'hôtel de ville, et quelques maisons qui contiennent des vestiges d'antiquités, tels que bas-reliefs, inscriptions. — Si le voyageur peut disposer de quelques instants, nous lui conseillons d'aller admirer cette partie du canal qui traverse une montagne dans laquelle on a percé une ouverture de 240 mètres de longueur; ce beau travail se trouve sur la route de Narbonne à Béziers. *Commerce* : miel; le meilleur se tire des *Corbières*, chaîne de montagnes secondaires, blé, draps, olives, cire, fabrique de vert-de-gris, sel marin, etc. *Voitures publiques* tous les jours pour *Toulouse*, *Perpignan*; malle-poste pour toutes les routes et pour l'*Espagne*. Pop. 11,500 hab.

SIJEAN (Aude), petite ville célèbre par la victoire de

Charles-Martel sur les Sarrasins, en 737. Elle a des marais salants. Pop. 5,500 hab.

Quittant Sijean, notre route s'éloigne des riants bords de la Méditerranée jusqu'à *Fitou*, village avec relais de poste et situé non loin de la mer.

SALCES (Pyrénées-Orientales), bourg peu éloigné de la *Salsulæ* des Romains. *Curiosités* : le château-fort, bâti par Charles-Quint, à l'opposite de celui de Leucate. C'est un endroit malsain, où règnent des fièvres presque continuelles. Pop. 900 hab.

PERPIGNAN (*Hôtels* : de l'Europe, — du Petit-Paris, — du Midi, — des Ambassadeurs, — du Luxembourg, avec restaurant), une des premières places de guerre du royaume, chef-lieu du département des Pyrénées-Orientales, siège de préfecture, avec évêché, séminaire, musée, jardin botanique, hôtel des monnaies (lettre Q), pépinière, bergerie royale, tribunaux, bibliothèque de 14,000 vol., théâtre, bains. Elle est située sur la rive droite du *Tet* et de la *Baisse*, à 8 kilomètres de son embouchure dans la Méditerranée, partie dans une plaine et partie sur une colline peu élevée. De loin on distingue la citadelle, assise majestueusement sur une éminence qui domine la place : on aperçoit plusieurs tours, dont l'une semble porter aux nues la jolie couronne de fer qui surmonte la cage du timbre de l'horloge. *Curiosités* : l'ancienne bourse, où loge le maire de Perpignan, porte le caractère du gothique fleuri ; elle a pour girouette un navire en forme de galéasse. On remarque l'église Saint-Jean, l'université, le palais de justice, l'hôtel de ville, les places de la Loge, d'Armes et Royale ; les promenades sur les quais de la ville, le canal d'arrosage, les hôpitaux Saint-Jean et de la Miséricorde : d'anciennes fortifications augmentées par Vauban, et la citadelle commencée sous Charles IX, défendent la ville. Les remparts sont bâtis en briques, très-élevés, et flanqués de plusieurs bastions, avec des tourelles, des demi-lunes, de bons fossés. Sa

vaste place d'armes offre un carré long, dont la longueur à gauche est occupée par un beau corps de casernes. Le puits de la citadelle est très-profond, et alimenté par une fontaine intarissable. *Perpignan* est la patrie d'Arago, célèbre astronome et député de cette antique cité.

Commerce : vins de Rivesaltes, de Maccabeu, de Grenache; fabrique d'étoffes de laine, huile.

Voit. publ. tous les jours, deux pour *Narbonne*, deux pour *Prades*; tous les jours, pour *Toulouse*, par *Limoux*, pour *Arles*; tous les jours pour l'*Espagne* (faire viser son passeport, on paie 5 fr. au consul espagnol).

Pop. 48,000 hab.

Maintenant que, de Paris, nous avons conduit notre voyageur à *Pau*, à *Tarbes*, à *Toulouse* et à *Perpignan*, qu'en parcourant ces grandes lignes, bien que rapidement, nous lui avons indiqué tout ce qui pouvait l'intéresser, soit sous le rapport des arts, des sciences, de l'agriculture et du commerce; nous allons, de ces quatre belles cités, faire quatre grands centres, d'où nous dirigerons le touriste vers tous les points les plus curieux de ces imposants et sublimes ouvrages du Créateur : — *les Pyrénées*.



ITINÉRAIRE DES PYRÉNÉES.

ROUTE 1. — DE TARBES A BAGNÈRES DE LUCHON (1).

8 myriamètres 9 kilomètres.

	myr.	kil.		myr.	kil.
Lannemezan.	3	4	Estenos.	1	8
Montrejeau.	1	6	Bagnères.	2	1

ROUTE 2. — DE TARBES A BAGNÈRES DE BIGORRE.

2 myr. 1 kilom.

ROUTE 3. — DE TARBES A BARÈGES.

5 myr. 7 kilom.

	myr.	kil.		myr.	kil.
Lourdes.	1	9	Luz.	1	2
Pierrefitte.	1	9	Barèges.	0	7

ROUTE 4. — DE TARBES A CAUTERETS.

4 myr. 8 kilom.

	myr.	kil.		myr.	kil.
Lourdes.	1	9	Cauterets.	1	0
Pierrefitte.	1	9			

ROUTE 5. — DE TARBES AUX EAUX-BONNES.

8 myr. 2 kilom.

	myr.	kil.		myr.	kil.
Lourdes.	1	9	Louvie.	3	0
Lestelle.	1	6	Eaux-Bonnes.	1	7

(1) Nous reviendrons dans nos itinéraires sur la description de ces diverses localités.

ROUTE 6. — DE TARBES AUX EAUX-CHAUDES.

8 myr. 2 kilom.

Louvie (V. p. 101).	myr. kil.		<i>Eaux-Chaudes.</i>	myr. kil.
	6	5		1 7

ROUTE 7. — DE TARBES A SAINT-SAUVEUR.

5 myr. 2 kilom.

Luz (voyez Route de Tarbes à Barèges).	myr. kil.		<i>Saint-Sauveur.</i>	myr. kil.
	5	0		0 2

ROUTE 8. — DE PAU A BAGNÈRES DE BIGORRE.

Par Tarbes. — 6 myriam.

Bordes d'Expœy.	myr. kil.		<i>Bagnères.</i>	myr. kil.
Tarbes.	4	6		2 1
	2	3		

ROUTE 9. — PAR LOURDES.

6 myr. 1 kilom.

Lestelle.	myr. kil.		<i>Bagnères.</i>	myr. kil.
Lourdes.	2	4		2 1
	1	6		

ROUTE 10. — DE PAU A BAGNÈRES DE LUCHON.

Par Tarbes. — 12 myr. 8 kilom.

Tarbes (Voy. Route 8).	myr. kil.		(Voy. Route 1).	myr. kil.
<i>Bagnères de Luchon</i>	3	9		8 9

ROUTE 11. — DE PAU A BARÈGES.

Par Pontacq. — 7 myr. 6 kilom.

Bordes d'Expœy.	myr. kil.		Lourdes.	myr. kil.
Pontacq (non monté).	1	6		1 1
	1	1	<i>Barèges (V. Route 3).</i>	3 8

ROUTE 12. — PAR LESTELLE.

7 myr. 8 kilom.

	myr. kil.		myr. kil.
De Pau à Lourdes par		<i>Barèges</i> (V. Route 3).	3 8
Lestelle (V. Route 9).			

ROUTE 13. — DE PAU AUX EAUX-BONNES.

4 myr. 4 kilom.

	myr. kil.		myr. kil.
Louvie.		<i>Eaux-Bonnes</i> .	1 7

ROUTE 14. — DE PAU AUX EAUX-CHAUDES.

4 myr. 4 kilom.

	myr. kil.		myr. kil.
Louvie.		monté).	1 7
<i>Eaux-Chaudes</i> (non			

ROUTE 15. — DE PAU A CAUTERETS.

Par Tarbes. — 8 myriam. 7 kilom.

	myr. kil.		myr. kil.
Tarbes (V. Route 8).		<i>Cauterets</i> (V. Route 4).	4 8

ROUTE 16. — DE TOULOUSE A BAGNÈRES DE BIGORRE.

Par Saint-Gaudens. — 14 myr. 4 kilom.

	myr. kil.		myr. kil.	
Muret.		<i>Montrejeau</i> .	1 4	
Noé.				2 0
Martres.				1 3
Saint-Gaudens.				2 7
		<i>Lannemezan</i> .	1 6	
		<i>Lescaledieu</i> .	1 4	
		<i>Bagnères</i> .	1 2	

ROUTE 17. — PAR TARBES.

16 myr. 9 kilom.

	myr. kil.		myr. kil.
Léguevin.		<i>Gimont</i> .	1 8
Ile-en-Jourdain.			
		<i>Aubiet</i> .	0 8

	myr. kil.		myr. kil.
AUCH.	1 7	Rabastens.	1 6
Vicnau.	1 5	TARBES.	1 9
Mirande.	0 9	<i>Bagnères.</i>	2 1
Mielan.	1 3		

ROUTE 18. — DE TOULOUSE A BAGNÈRES DE LUCHON.

13 myr. 6 kilom.

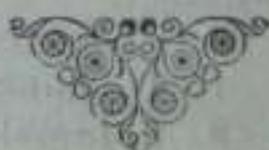
	myr. kil.		myr. kil.
Saint-Gaudens (voyez route 16).	8 8	Estenos.	2 7
		<i>Bagnères de Luchon.</i>	2 1

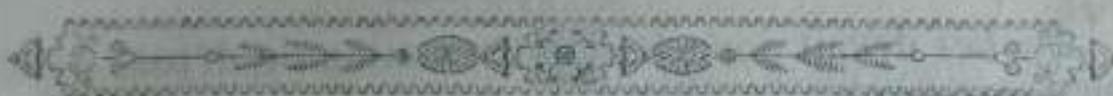
ROUTE 19. — DE PERPIGNAN A OLETTE.

5 myr. 8 kilom.

	myr. kil.		myr. kil.
Ille.	2 4	Olette.	1 6
Prades.	1 8		

Ces différents itinéraires n'indiquent que les routes montées, c'est-à-dire celles où le voyageur est sûr de trouver des chevaux et une voiture s'il en a besoin.





PREMIÈRE PARTIE.

HAUTES-PYRÉNÉES.

CHAPITRE I.

§ I. TARBES.

Nous avons déjà dit que cette antique *Tarba* des *Bigerrones* était la moderne capitale de cette pittoresque contrée qui occupe à peu près la partie centrale de l'immense chaîne de montagnes dont les anneaux s'étendent depuis l'embouchure de la *Bidassoa* sur l'Océan, jusqu'au cap *Cerbères* sur la Méditerranée, et qui sépare la France de l'Espagne. Ces gigantesques enfants des révolutions du globe s'appellent *Pyrénées*.

TARBES est le point central des établissements thermaux les plus fréquentés ; il y règne, au temps des eaux, le mouvement, l'active circulation des grandes villes ; et le voyageur s'y étonne de la majesté des Pyrénées, qu'il voit, à peu de distance, s'élever de toute leur hauteur, sous les formes les plus pittoresques et les plus grandioses ; et leurs pics innombrables déroulent à ses yeux leurs fronts altiers sur une étendue de plus de 40 lieues ; le *Pic du Midi* paraît au milieu de ce grand panorama, comme le sommet dominateur !

Tarbes devait donc être notre station de départ pour visiter toutes ces beautés de la nature.

Cette ville a encore l'avantage d'offrir au voyageur tout le confort possible à des prix modérés : on est fort bien dans les hôtels pour 5 à 6 francs par jour. — Dîner, 2 f. 50 c. — Déjeuner, 1 f. 50 c. à 2 f. — Chambre, 1 f. à 1 f. 50 c.

Depuis 1844, un bel établissement de bains s'élève à *Tarbes*; il contient 25 baignoires; chaque chambre de bain a son cabinet de toilette. La façade du bâtiment, du côté du jardin, est supportée par 24 colonnes en marbre des Pyrénées; il possède un joli salon d'attente au rez-de-chaussée et un autre au premier, décoré d'assez jolies fresques. Le jardin est toujours bien garni de fleurs. — Cet établissement a coûté 150,000 fr. — Prix des bains, 60 c. — Avec fond de linge, 75 c.

— COSTUMES. C'est à *Tarbes* que toutes les peuplades si variées de notre versant se réunissent pour échanger ce qu'elles ont de trop contre ce qu'elles ont de moins. Les costumes les plus pittoresques vous y enseignent les premiers documents de l'économie politique, et on peut y apprendre cette science, comme les enfants apprennent à lire avec des *images*. Les Béarnais avec leur blouse blanche, leur berret bleu, leurs cheveux ronds et pendants comme ceux des rois chevelus, viennent vendre leurs mouchoirs et leurs toiles aux habitants des vallées, qui leur donnent en retour des laines, des bestiaux, des bois et des fers. Ces Béarnais, vifs, agiles, élancés, ont un extérieur d'esprit et de gaieté qui rappelle bien leur Henri IV; et je ne sais si l'imagination m'abusait, mais je croyais y retrouver je ne sais quels airs de ce roi si facile et si spirituel. Là se trouvent amoncelés des laines en suint ou filées, des blés, des pommes de terre, des fromages de toute espèce, des viandes salées, des fourrages, des instruments de labourage, des bœufs, des moutons, des chèvres, des chevaux, des draps, de la

bure, des toiles et une modeste quincaillerie qui réjouit fort la simplicité de ces bons montagnards, et qu'ils aiment comme on aime toujours ce *superflu, chose si nécessaire*. C'est là que l'on voit combien de variétés renferment les Pyrénées, en fait de mœurs et de races. Les femmes ont ce jour-là leurs plus beaux atours, et le soir elles retournent dans leurs chalets en chantant des couplets de leur barde Despourreins, et sur un air qui ressemble fort au ranz-des-vaches. Beaucoup de ces familles parcourent vingt lieues pour retourner chez elles; et j'ai vu des pâtres qui font un trajet de tout un jour pour échanger une pièce de lard. (M. THIERS. *Les Pyrénées et le midi de la France*.)

Comme un des points les plus importants pour le voyageur est de savoir, quand il part le matin, où il pourra loger le soir, nous donnons ici, en outre des hôtels déjà indiqués, une liste recueillie depuis peu par deux jeunes touristes, qui lui servira à le guider dans son choix.

A Bagnères de Bigorre, chez M. Jalon.	
A Lourdes,	M. Lamothe.
Pierrefitte,	M. Marque, chirurgien.
Cauterets,	M. Bérot.
Panticouse,	* M. Armas don Fanlo.
Gavarni,	M. Bel.
Gèdre,	M. Palasset.
Luz,	M. Dupont ou la V ^{ve} Superbié.
Barèges,	Delor, aubergiste.
Sainte-Marie,	Louisot, cordonnier.
Arreau,	<i>au Cheval Blanc</i> .
Bagnères de Luchon,	M. Bouché.

* Don Fanlo est un noble espagnol qui, sans être aubergiste, exerce une hospitalité généreuse, et ne réclame des étrangers que les frais qu'ils lui ont occasionnés.

§ 2. DE TARBES A LOURDES.

1 myr. 9 kilom.

Mathé; ferme	1 h. 45 m.	Adé, village	1 h.
Echez, f.	30	Bousquet, f.	50
Mauray, f.	25	LOURDES	30

Autour de *Tarbes* s'étendent des terres fécondes. La distribution de la vigne en festons et en guirlandes, dans des *hautains* régulièrement alignés, la fraîcheur des prairies, arrosées par l'*Adour* et l'*Echez*, animent l'imposant tableau des montagnes.

En remontant cette belle plaine, on laisse sur la rive gauche de l'*Adour* la commune d'*Odos*, où la reine Marguerite se plaisait quelquefois à séjourner et où elle mourut en 1349.

Un peu plus loin se trouve le château de *Benac*. On raconte dans le pays que *Bos de Benac*, compagnon de Louis IX, après être resté sept ans prisonnier en Palestine, fut cru mort par sa femme qui se rendit aux vœux du baron des Angles, son voisin. Le jour des noces fut fixé; mais Bos, poussé sans doute par le démon de la jalousie, revient en France où il arrive au moment du festin, se présente et est repoussé comme Ulysse; tout le monde l'avait oublié, excepté son lévrier et son faucon qui le reconnurent.

Au sortir de *Tarbes*, route de *Bagnères* à droite, pont et canal de *Jesperes*: on est dans un pays riche, abondant, à végétation vigoureuse.

On traverse les rivières de l'*Echez* et de *Genne*.

Juillan est un beau village où l'on arrive par une belle avenue; on est dans une vaste vallée riche et féconde.

Mathé.

On traverse de nouveau la *Genne*, et bientôt on aperçoit *Echez*.

Rien de bien remarquable et qui doive attirer vivement l'attention jusqu'à la ferme de

Mauray.

On entre alors dans les bois : d'un côté s'étendent ceux d'*Ossun*, de l'autre, ceux de *Nouret*, on traverse le pont et la rivière de *Rieutort*, montée.

Adé.

C'est un village propre, avec quelques jolies maisons et 600 h.

Descente ; le passage s'embellit : la vallée qu'on traverse est riche et variée de culture.

Bousquet.

On approche des montagnes : la route s'incline et s'élève tour à tour, et dans cette succession de plans offre aux regards des spectacles variés, imposants, agrestes ; car tantôt on aperçoit, tantôt on perd de vue le Gave qui roule et mugit à une assez grande profondeur : on est au pied des Pyrénées.

LOURDES (*Hautes-Pyrénées*) (*Hôtels* : le Lion d'or, la Clef d'or).

Lourdes, dit M. J.-P. P. dans son *Voyage aux Pyrénées*, est le premier degré d'un magnifique amphithéâtre de montagnes.

— SITUATION. Deux montagnes pyramidales, où l'on exploite des carrières de marbre et d'ardoises, le *Gers* et le *Beut*, renferment cette ville. Dans l'enceinte dont elles marquent l'étendue, on découvre le château dont la situation sur un rocher calcaire, isolé de la chaîne, a quelque chose d'aérien. Sa tour carrée occupe la partie la plus élevée de ce rocher escarpé ; cet antique château servit de prison d'état sous l'empire. Plus loin est un ancien pont sur le Gave, qui coupe le cirque. Le torrent se déploie sur un beau tapis de verdure, au milieu d'accidents qui donnent un aspect imprévu et nouveau pour les yeux accoutumés à l'uniformité des plaines.

— HISTOIRE. Lourdes appartient aux Anglais jusque après le traité de Bretigny : le duc d'Anjou l'assiégea en 1374 : le gouverneur Arnaud de Viri le défendit vaillamment.

L'histoire a conservé un bel exemple de fidélité donné par un châtelain de Lourdes.

Un contemporain, Belle-Forêt, au service du comte de Foix, rapporte qu'Armand de Béarn fut mandé par ce comte à Orthez. « Quand il dut partir, il vint à Jehan de
« Béarn, son frère, présents les compagnons: Monseigneur
« le comte de Foix me mande, irai; si veux que ne ren-
« diez le châtel de Lourdes qu'au roi d'Angleterre, mon
« seigneur naturel, de même que je le tiens: ainsi le
« jura. Avint que le troisième jour qu'il fut arrivé à Or-
« thez, en présence de plusieurs chevaliers, écuyers, le
« comte de Foix lui fit commandement de remettre le
« châtel pour le duc d'Anjou. Armand fut tout ébahi.
« Vraiment vous dois-je foi et hommage; car je suis
« pauvre chevalier, de votre sang et de votre terre; mais
« le châtel ne rendrai-je ja.... Vous m'avez mandé, si
« pouvez faire de moi ce que vous voudrez. A personne
« ne le rendrai-je qu'au roi d'Angleterre.... Quand le
« comte de Foix entendit cela, tirant sa dague: Oh! oh!
« traître, as-tu dit que non! et le férit de cinq coups de
« sa dague, sans que les barons et chevaliers osassent
« aller au-devant. Le chevalier disait: Oh! monseigneur,
« vous ne faites pas gentillesse, et mourut bientôt
« après. »

— COMMERCE. Fabrique de toiles de lin, mouchoirs, crépons, vaches laitières.

— PHARMACIENS. Lapeyrère, Pailhassou renommé pour son chocolat stomachique et ses sirops, et quelques-uns des tableaux qui décorent le salon de son établissement.

— POPULATION. 4,100 habit.

— GÉOLOGIE. Les environs de *Lourdes* présentent de vastes montagnes formées de calcaire de transition, contenant quelquefois des couches épaisses de *schiste argileux ardoise*. Ce calcaire et ce schiste sont la continuation de ceux que l'on observe à *Campan*, à *Bagnères* et à *Labassère*. Carrière de marbre à visiter.

On trouve aussi quelques roches d'ophite, espèce de porphyre vert et noir avec des cristaux de feldspath. Cette roche plutonique paraît due à des soulèvements partiels, agissant sur des points isolés et seulement au pied des Pyrénées, ce qui a causé du désordre dans la stratification et l'horizontalité des terrains crétacés qui se montrent dans cette partie de la chaîne.

— CAVERNES, GROTTES. Il faut visiter la grotte qu'on nomme *le Loup* : c'est l'objet d'une promenade agréable. On y pénètre sans trop de difficulté. Trois anfractuosités ou crevasses se présentent aux regards : à l'extrémité de celle du milieu est un précipice dont il est difficile de déterminer la profondeur. Lorsqu'on y jette une pierre, l'eau bouillonne sourdement. Des chauves-souris habitent cette grotte.

§ 3. L'ANCIEN LAVEDAN.

Le *Lavedan* (*Levitanium pagus*) (1) commence aux portes de Lourdes. Il se présente avec des formes tranchantes.

La nature a posé les limites des sept vallées correspondantes à celle du Lavedan. Elles portent les noms de *val Surquère*, *Castelloubon*, *Avant-Aigue*, *Extrême de Sales*, *Azun*, *Saint-Savin* et *Barèges*. La plus étendue porte le nom d'*Avant-Aigue* (Colline à la main de l'eau). Chacune de ces vallées a son torrent, dont la force est proportionnée à l'étendue du pays, et surtout à la hauteur des montagnes où se trouve sa source. Ces torrents occupent le fond de la vallée ; mais on ne saurait juger de ce qu'ils furent par ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout porte à croire qu'ils diminuent, parce que les montagnes, les neiges et les brouillards, qui s'arrêtent à leurs cimes

(1) M. P. P. *Voyage aux Pyrénées françaises et espagnoles.*

et sont la première source des rivières, diminuent aussi chaque jour.

Dans le langage du pays, on appelle ces bassins: *riberis, rieuris, rivières, rivus erat* (c'était un ruisseau). Partout on les voit s'élargir en descendant vers la plaine, et se resserrer au contraire, devenir gorge ou ravin en remontant à leur origine.

Val Surguère et Castelloubon. Ces deux petites vallées s'offrent les premières des deux côtés de la grande route du Lavedan. Val Surguère, bornée dans son territoire, mais rocailleuse et riante, renferme cinq beaux villages. Les habitants, assez industriels et sobres, donnent un soin particulier à la culture du lin, exploitent avec avantage les forêts supérieures, les carrières d'ardoise et de marbre. Celui qu'on connaît sous le nom de marbre d'Aspin est noir avec des veines spathiques et fort recherché.

Vallée de l'Extrême de Sales. La petite peuplade de l'Extrême de Sales occupe l'extrême nord de la partie basse du Lavedan, à l'égard des autres vallées. Elle a pour bornes et pour abri les montagnes de *Val Surguère*, du *Béarn* et d'*Azun*; elles la défendent des vents et de la plupart des accidents qui servent d'escorte aux longs hivers: aussi jouit-elle des douceurs d'une température agréable. Dans ces contrées, en général, on ne connaît que deux saisons. On passe assez subitement des chaleurs de l'été, quelquefois brûlant, aux froids de l'hiver.

L'Extrême de Sales conserve de sa position les avantages d'un printemps précoce, et lorsque l'automne répand ailleurs les couleurs de la destruction, les troupeaux viennent dans ce coin de montagne, assez bien abrité, pour animer ses prairies, jusqu'au moment où la nature sera voilée par les frimas. Les neiges n'y séjournent pas non plus comme dans les hautes vallées. Des forêts de noyers, bannis des régions élevées, l'ombragent et contribuent doublement à soulager l'habitant dans ses besoins;

ils sont même d'un produit assez considérable depuis qu'en certains cantons on préfère l'huile de noix par expression à l'huile d'olive et souvent au beurre. Comme bois ensuite, le noyer, un des meilleurs pour les meubles, est encore une ressource pour ce pays d'une sage économie.

Il existe un dangereux ennemi de cette vallée dans le *Bergoms*. Les subites inondations de ce torrent, grossi par la fonte des neiges ou par les pluies, menacent aussi de leurs ravages le vallon trop resserré. Alors les arbres brisés, et que la fureur des eaux entraîne, vont dispersant les moissons surprises et les habitations que la prévoyance n'a pas entourées de précautions. Des masses de rochers, dont le déplacement paraît impossible, roulent avec le fracas du tonnerre pour se précipiter dans le gave, auprès d'Argelès. Ces cataractes de ruine et d'effroi se renouvellent à plusieurs reprises au mois de mai, sans pourtant troubler la sécurité des montagnards. Le torrent est à peine rentré dans son lit, que ces hommes sans rancune travaillent de nouveau à l'embellissement de ses bords, en les couvrant de coudriers, d'aunes, de frênes et d'arbres fruitiers.

La vallée de *Castelloubon* est privée de toute perspective, sous l'affaissement de ses montagnes couvertes de sapins et la plupart ardoisées. L'atterrissement de trois rivières, l'*Echez*, le *Louey* et le *Nez*, y rendent les courses fatigantes et de peu d'intérêt. Cette vallée n'en possède pas moins, dans un petit espace, seize villages, dont celui de *June-Calas* est le plus considérable. Presque toutes les habitations sont isolées et dans des positions presque inabordables. Les familles cherchent à se suffire à elles-mêmes, en profitant du voisinage des marchés de Lourdes, où leur industrie, quoique très-bornée, n'est pas sans avoir quelque objet d'échange à fournir. Cette industrie est surtout remarquable dans la conduite et la distribution des eaux qui servent à l'arrosage de leurs prés, ces eaux sont reçues dans des

tuyaux et des augets de bois, que de minces étais soutiennent à peine.

Castelloubon possède au village de *Gazos*, dans une position inabordable, des sources minérales froides, qui probablement sont pour quelque chose dans le nom de ce village. L'appareil modeste de ces fontaines, privées de bâtiments commodes, ajoute aux désavantages d'un accès difficile. Elles sont aussi sans prôneurs et trop rapprochées de *Cauterets* et de *Barèges*.

La vallée de *Castelloubon* ou *Bon Château* (dans l'idiome du pays) tire son nom d'un vieux château dont on trouve les ruines à l'extrémité de la vallée, sur un rocher désert, escarpé, près du village de *Coldossau*, l'effroi de la partie la plus sauvage de ces montagnes. On ignore ce qui peut avoir mérité ce nom de faveur à l'affreuse et aride demeure d'un de ces châtelains dont l'usurpation féodale fixa dans ces montagnes des brigands oppresseurs.

§ 4. DE LOURDES A ARGELÈS.

2 h. 55 m.

Le Pont-Neuf	1 h.	Penère, h.	8
Vidalos, v.	25	Anduran, h.	15
Ost, v.	7	Vieuzac, v.	25
Ayzac, v.	15	ARGELÈS	15

C'est en quittant Lourdes que par une route superbe, bordée de rampes de pierre qui cependant ne sont pas toujours dans le meilleur état, on s'enfonce dans les Pyrénées. Déjà les précipices d'un côté, et les flancs escarpés des montagnes de l'autre, vous offrent les uns leurs abîmes, celles-ci leur élévation et leurs crêtes variées de formes, de couleurs, selon que le temps, la nature, l'ombre et la lumière agissent sur elles et sur votre vue.

Avant d'arriver au *Pont-Neuf*, on suit une route tracée entre deux zones de montagnes ; on entend le bruit du gave, on le suit de l'œil, on le voit se perdre et reparaitre tour à tour ; la végétation est un instant interrompue ; l'œil n'a pour se reposer que deux montagnes parallèles ; quelques prairies, quelques arbres élancés viennent récréer le regard.

Le Pont-Neuf.

Il est jeté avec autant de hardiesse que de solidité sur le gave, au confluent du Nez et du Gave de Pau. Si vous avez parcouru le val d'*Ollioules*, près de Toulon, vous devez remarquer une grande ressemblance entre les rochers à travers lesquels fuit votre route et ceux du vallon d'*Ollioules* ; seulement le site ici est moins âpre.

Vous voilà à *Boo*, en face du pré d'*Aizy* : plus loin vous apercevez la tour ruinée de *Vidalos* ; au fond du tableau un vaste amphithéâtre de montagnes.

Vidalos.

La tour de *Vidalos* mérite qu'on s'arrête un moment pour l'examiner avec attention. Cette tour, bâtie, à ce qu'on prétend, du temps des Romains, n'offre plus que des ruines comme tant d'autres ; mais elle est remarquable par la beauté de sa situation, et parce qu'elle fut jadis la clef de la brillante vallée d'Argelès, une des plus belles des Pyrénées, et qui de ce point se présente dans toute sa magnificence, et offre un coup d'œil enchanteur, des fonds magnifiques jusqu'à

Ost.

On longe le bois d'*Aizy* : le terrain s'élève, se dresse ; la montagne que vous gravissez bientôt est difficile ; en haut beau panorama : vous êtes dans le vallon d'*Argelès*, vallon délicieux, animé, coupé de prés, d'arbres, de ruisseaux encadrés avec magnificence.

Ayzac.

A chaque pas de nouvelles beautés se développent aux regards ; les plans, qui de loin semblaient un peu con-

fus, se débrouillent; les lignes se détachent; les accidents de terrain, les groupes sont saisis avec plus de facilité.

Il n'existe dans la longue chaîne circulaire des Pyrénées aucune vue aussi brillante de perspective que celle qu'on trouve depuis Ayzac; la belle route ombragée de superbes noyers conduit à la place d'Argelès. Vous avez au levant le *Lavedan*, la superbe montagne de l'*Avant-Aigue* couverte d'habitations jusqu'à sa cime la plus élevée. *Bordes* possède une carrière de marbre blanc, *Artalens* d'immenses pâturages. En descendant jusqu'au gave, comment compter les villages nombreux.. *Boos, Ayros, Préchac, Beaucens, Villelongue, Souton? Penère.*

Gravissez la montagne d'*Arcisos*, et arrêtez-vous au sommet: ces touffes de verdure, ces masses d'arbres, ces clochers aux pointes aiguës, ces blanches maisons: tout cela est Argelès.

Anduran.

La route s'embellit encore; le paysage prend une nouvelle vie, de nouvelles formes; la nature est ici parée avec un art infini: partout des collines arrondies avec grâce, des montagnes abruptes, des tours pendantes en ruines, des croix brillantes sur des clochers d'ardoise, un mélange inépuisable d'arbres à fruits, cerisiers, noyers, et habitations de toutes formes.

Vieuzac.

C'est là que Barrère avait acquis un fief pour se donner un nom: mauvais avocat, orateur verbeux, législateur sans puissance, homme faible et peureux, qui eût dû puiser dans les spectacles que la nature étale dans ces beaux lieux de l'imagination, du mouvement, de la vie. Vue de montagnes: au sommet de l'une, *Isavith*, est un lac de deux lieues de tour.

On arrive à

ARGELÈS.

C'est un fort militaire, au bord du gave d'*Azun*, près de son entrée dans le Gave de *Pau*.

— POSITION. Rien de plus charmant que la position de cette petite ville adossée aux collines de *Gez*, et qui voit se déployer devant elle le beau rideau de l'Avant-Aigue.

La vallée de ce nom est délicieuse ; la nature y a étalé tous ses trésors. Argelès doit être une station pour les voyageurs, qui de là visiteront les vallées environnantes.

— HÔTELS. *Betbez* ; — *Subergie*, où l'on sera bien traité, et à des prix raisonnables. *Naturaliste-préparateur* : M. *Castets*. Pop. 1,800 hab.

BALANDRAU. Au nord de la ville d'Argelès est une colline nommée *Balandrau*. C'est sur cette élévation que le voyageur doit monter pour avoir une vue générale de la vallée, vue qui est vraiment ravissante. Vers le midi se présente le pic de *Soulon*, qui se détache merveilleusement des montagnes latérales. Derrière ce pic, on découvre la grande chaîne des montagnes et leurs cimes variées, qui, en se prolongeant vers la tour de *Vidalos*, s'arrondissent sensiblement, diminuent de hauteur, et se terminent pour ainsi dire en collines au pied de cette tour.

De ce colysée de la nature tout le vallon se présente comme dans un diorama. On voit toutes les sinuosités du gave, et des ruisseaux dont les eaux bienfaisantes sont dirigées sur les prairies, rafraîchissent leur belle verdure, et la grande route qui se dessine comme un beau ruban.

§ 5. VALLÉE D'ARGELÈS. SAINT-SAVIN.

La vallée d'Argelès est un bassin rond entouré de hautes montagnes. Mais quand j'ai dit cela, on ne sait que ce que j'ai déjà répété à propos de vingt autres sites,

et on n'a pas vu, comme je le voudrais, ce fond admirable de bois, de prairies, de torrents, de villages, enfermé par des montagnes ou verdoyantes jusqu'à leurs cimes, ou blanches et ardues comme des glaciers. Il y a des choses qu'on a le courage de décrire; mais pour celle-ci on déplore la pauvreté des langues humaines. Le pinceau même ne peut représenter cet effet d'immensité, ni rendre ces bruits confus et délicieux, ni faire respirer cet air si vif et qui éveille tant les esprits. Il faut envoyer là le lecteur, et renoncer à reproduire une nature inimitable.

Je n'avais encore circulé que dans le fond du bassin, et, arrivé même à Argelès, je ne m'étais pas assez élevé pour juger de l'ensemble de la vallée; je n'avais vu pendant la route que la belle découpure des montagnes, lorsque le lendemain matin je m'acheminai, dès la pointe du jour, vers l'abbaye de *Saint-Savin*, qui est de la plus grande antiquité; car on fait remonter ses fondements au fort Émilien bâti par les Romains, et ses murailles à Charlemagne. Ainsi, les quartiers de noblesse ne lui manquent pas; mais elle a mieux que cela: c'est sa forme et sa position que je vais tâcher de faire comprendre, désespérant de la faire voir. La vallée d'Argelès s'ouvre à *Lourdes*. Un peu après se trouvent des coteaux extrêmement élevés qui sont comme un mur de clôture placé à l'entrée de cette grande enceinte. Après ces coteaux chargés des plus beaux bouquets de hêtres, le bassin s'arrondit; et l'on conçoit qu'il doit être vaste, puisque entre le fond et les hauteurs on compte trente-trois villages. Mais que ceux qui aiment les lieux recueillis se rassurent, car les montagnes environnantes sont si élevées, que la vallée ne présente, pour ainsi dire, qu'une gorge énorme. L'enceinte se referme, et une terrasse adossée au fond, et vis-à-vis des coteaux d'entrée, porte comme sur un promontoire les gothiques murailles de *Saint-Savin*. Des deux côtés de cette terrasse se trou-

vent deux issues assez étroites, dont l'une forme la vallée d'Ossun, et l'autre celle de Luz, par laquelle on se rend à Gavarnie. Ainsi, comme on le voit, un paysagiste n'eût pas mieux ouvert et fermé cette admirable vallée. Tandis que je gravissais, par une matinée très-froide, le sentier escarpé qui conduit à Saint-Savin, un brouillard épais remplissait l'atmosphère. Je voyais à peine les arbres les plus voisins de moi, et leurs troncs se dessinaient comme des ombres à travers la vapeur. A peine arrivé au sommet, je fus ravi de me trouver au pied d'une gothique chapelle; et ses ogives, ses arcs si divisés, ses fenêtres en forme de rosaces, ses vitraux de couleur à moitié brisés, me charmèrent. Enfin, me dis-je en passant sous l'antique porte, voici une véritable abbaye; c'était pour mon imagination un ancien vœu réalisé. Des Espagnols travaillaient dans la cour. Ces robustes ouvriers remuaient avec gravité d'énormes pierres; et j'appris qu'à cause de leur patience et de leur sobriété, on les employait, dans nos Pyrénées françaises, aux travaux les plus difficiles. Mon compagnon de voyage demanda le propriétaire; et tout à coup un petit homme vif et gai se présenta, en disant: Voici le prieur; que lui demande-t-on?

— Voir la vallée et son prieuré.

— Bien venus, nous dit-il, bien venus ceux qui veulent voir la vallée et le prieuré. Il nous ouvrit alors une porte qui de cette cour nous jeta sur une terrasse. Tenez, ajouta-t-il, vous venez au bon moment; regardez et taisez-vous. Je regardai en effet, et de longtemps je n'ouvris la bouche. La terrasse sur laquelle nous nous trouvions était justement à mi-côte, c'est-à-dire dans la véritable perspective du tableau, en outre sous son vrai jour: car le soleil se levant à peine donnait un relief extraordinaire à tous les objets. Le brouillard, que j'avais un instant auparavant sur la tête, était alors au-dessous de mes pieds; il s'étendait comme une mer immense,

et allait flotter contre les montagnes et jusque dans leurs moindres sinuosités. Je voyais des bouquets d'arbres, dont le tronc était plongé dans la vapeur, et dont la tête paraissait à peine ; des châteaux à quatre tours, qui ne montraient que leurs cônes d'ardoise. La moindre brise qui venait soulever cette masse l'agitait comme une mer. Auprès de moi, elle venait battre contre les murs de la terrasse, et j'aurais été tenté de me baisser pour y puiser comme dans un liquide. Bientôt le soleil, la pénétrant, l'agita profondément, et y produisit une espèce de tourmente. Soudain elle s'éleva dans l'air comme une pluie d'or : tout disparut à travers cette vapeur de feu, et le disque même du soleil fut entièrement caché.

Ce spectacle avait le prestige d'un songe ; mais un instant après cette pluie retomba, l'air se retrouva aussi pur, le brouillard aussi épais, mais moins élevé. Grâce à cet abaissement, de nouveaux arbres montraient leurs têtes ; des coteaux inaperçus tout à l'heure présentaient leurs cimes grises ou verdoyantes. Ce mouvement d'absorption se renouvela plusieurs fois ; et, à chaque reprise, le brouillard, en retombant, se trouvait abaissé, et une nouvelle zone était découverte.

Nous rentrâmes alors chez le possesseur, qui, en vertu des lois de la Constituante, a succédé aux riches oisifs qui s'ennuyaient autrefois de ce beau spectacle, et n'y voyaient que des rochers et d'humides vapeurs.

C'est le médecin de *Cauterets* qui a fait cette acquisition, et qui est le patron naturel de ces montagnards, leur conseil dans toutes leurs affaires, leur organe auprès de l'autorité, leur médecin quand ils sont malades. Il s'est nommé le prieur de Saint-Savin ; les habitants lui en ont donné le titre, et il a obligé l'évêque même à le lui conserver. Lorsque cet évêque, qui n'aime pas trop les acquéreurs de biens nationaux (on s'en conviendrait si je le nommais), arriva dans le pays, l'usage voulait qu'il visitât les quatre vallées ; on s'impatientait de ne

pas l'y voir. Le nouveau possesseur de Saint-Savin se rend chez lui, enveloppé d'un grand manteau. On le prend pour un curé pétitionnaire, et il fait la queue. Son tour arrivé, on lui demande ce qui l'amène. Il jette alors son manteau, et montrant à découvert son habit laïque : « Monseigneur, dit-il, je suis prieur de Saint-Savin, et je viens réclamer le privilège dont jouirent autrefois mes prédécesseurs, celui de recevoir Monseigneur quand il visite les quatre vallées. » L'évêque, charmé, lui pardonna sa nouvelle dignité, et lui accorda ce qu'il demandait.

Cet homme, aussi adroit que spirituel, a été ainsi le conciliateur de ces contrées où le sentiment de l'indépendance est très-profond, et s'y joint en même temps à une imagination très-religieuse et à un grand besoin du culte public. Il faut ajouter que le nouveau possesseur, sans changer la forme si originale de cette abbaye, y a fait construire intérieurement une maison de santé des plus commodes, et qu'il a su remplacer assez utilement pour tout le monde l'ancienne hospitalité monastique. De pareils acquéreurs valent bien les anciens abbés, et peuvent nous réconcilier avec les décrets de 1790.

Je me rendis de nouveau sur la terrasse, pour jouir d'un spectacle tout différent, celui de la vallée délivrée des brouillards, fraîche de la rosée et brillante du soleil. Dans ce moment le voile était tiré : je voyais tout, jusqu'à l'écume des torrents et au vol des oiseaux ; l'air était parfaitement pur ; seulement quelques nuages, qui se trouvaient sur la direction ordinairement plus froide des eaux ou des courants d'air, circulaient encore dans le milieu du bassin, se traînaient peu à peu le long des montagnes, remontaient dans leurs sinuosités, et venaient se reposer enfin autour de leurs points les plus élevés, où ils ondoyaient légèrement. Mais la vallée, comme une rose fraîchement épanouie, me montrait ses bois, ses coteaux, ses plaines vertes du blé naissant, ou

noires d'un récent labourage ; ses étages nombreux couverts de hameaux et de pâturages, ses bosquets flétris, mais conservant encore leur feuillage jaunâtre ; enfin des glaces et des rochers menaçants. Mais ce qu'il est impossible de rendre, c'est ce mouvement si varié des oiseaux de toute espèce, des troupeaux qui avançaient lentement d'une haie à l'autre, de ces nombreux chevaux qui bondissaient dans les pâturages ou au bord des eaux ; ce sont surtout ces bruits confus des sonnettes des troupeaux, des aboiements des chiens, du cours des eaux et du vent, bruits mêlés, adoucis par la distance, et qui, joignant leur effet à celui de tous ces mouvements, exprimaient une vie si étendue, si variée et si calme. Je ne sais quelles idées douces, consolantes, mais infinies, immenses, s'emparent de l'âme à cet aspect et la remplissent d'amour pour cette nature et de confiance en ses œuvres. Et si, dans les intervalles de ces bruits, qui se succèdent comme des ondes, un chant de berger résonne quelques instants, il semble que la pensée de l'homme s'élève avec ce chant pour raconter ses besoins, ses fatigues au ciel, et lui en demander le soulagement. Oh ! combien de choses ce berger, qui ne pense peut-être pas plus que l'oiseau chantant à ses côtés, combien de choses il me fait sentir et penser ! Mais cette douce émotion passe comme un beau rêve, comme un bel air de musique, comme un bel effet de lumière, comme tout ce qui est bien, comme tout ce qui, nous touchant vivement, ne doit par cela même durer qu'un instant. (M. THIERS.)

COURSES.

Au delà de Saint-Savin, on va visiter le château de *Miramont*, qu'un poète gascon, M. Despourreins, fit élever. Ses chansons patoises sont singulièrement esti-

mées. Souvent le soir on entend chanter, par les bergers qui reviennent des champs, la romance du berger délaissé.

Beaucens offre une vue magnifique : c'est l'objet d'une charmante promenade.

La vallée d'Azun, qu'on a nommée l'Éden des Pyrénées, débouche à l'Ouest de celle d'Argelès.

« Je ne sais pourquoi, dit M. A. A., la plupart des auteurs qui, par leurs écrits, donnent tant d'intérêt à nos montagnes, ont négligé cette vallée, dont les beautés ravissent, étonnent encore après qu'on a vu Campan. » Je ne sais moi-même pourquoi cet auteur, dont je partage d'ailleurs la surprise, ne prend pas plutôt pour son objet de comparaison la vallée d'Argelès, qui touche à celle d'Azun, et lui ressemble bien davantage. Il commence sa description du val d'Azun par celle d'une danse antique qui, particulière à cette vallée ainsi qu'à celle d'Argelès, a lieu tous les ans à l'époque du carnaval.

« Les jeunes gens, dit-il, se rassemblent dans chaque hameau, en vestes courtes et décorées de rubans de toutes les couleurs; chaque troupe part de son village, ayant à sa tête le plus leste des *balladeurs*, qui agite un petit drapeau blanc et le fait circuler avec adresse autour de son corps. Après lui viennent les autres à la file, et tous ensemble exécutent, au son du tambourin, une danse qui n'exige autre chose que le sentiment de la mesure. Ils se réunissent à Argelès, toujours dansant, criant et bondissant dans les éclats d'une joie désordonnée. Les jeunes filles les ont accompagnés jusqu'aux bornes de la commune; au retour, elles viennent encore les recevoir et combler d'éloges et de caresses les plus agiles danseurs.

« Dans chaque village, les balladeurs reçoivent des ménagères du beurre, des œufs, du jambon, etc., dont ils font le lendemain un repas en commun.

« D'Argelès à Arrens, dernier village de la vallée et

du royaume, on compte deux lieues (1) d'un chemin plus beau qu'on ne s'attend à le trouver dans ces montagnes. Il est ombragé par des noyers et des chênes d'une belle venue. A gauche le gave d'Arrens roule dans son lit profond ; sur la rive opposée on voit Sirieys et Bun....

« Au fond de la vallée, sur un mamelon arrondi en forme de cône, on découvre déjà l'élégante chapelle de *Pouey-le-Hun*, et d'un côté le *pic du midi d'Azun*, de l'autre le *pic de Gabisos* qui semblent la protéger de leurs cimes majestueuses.

« C'est au village d'Aucun qu'on commence à jouir du plus gracieux spectacle que puisse offrir la nature. Les eaux sont belles, les pentes douces, la verdure vive et animée. On se croit transporté dans les Champs-Élysées ; mais qu'on gravisse la montagne à droite, et l'on va voir toutes les horreurs du Tartare. Le *puits d'Aubès* est un gouffre effrayant qui réalise ce que les anciens poètes ont dit de l'Averne. Il exhale de temps en temps une odeur de marée, ce qui fait croire aux habitants qu'il communique à l'Océan. Ce gouffre est sur le chemin qui conduit de la vallée d'Azun aux Ferrières (2).

« Tout nous rappelle à l'église de Pouey-le-Hun, que nous avons vue de loin sur un monticule au-delà d'Arrens. Un roc de granit, taillé avec le ciseau, en forme le sol ; on y remarque surtout la voûte et la richesse des dorures. L'œil est étonné de trouver tant de luxe au fond des montagnes. On s'y rend en dévotion à certaines époques de l'année. On y porte en offrande du beurre, du lin et des agneaux. Les étrangers font ordinairement un repas sur la pelouse, devant la porte de la chapelle, où la vallée s'offre sous un aspect charmant.

(1) Ces deux lieues répondent à trois de poste.

(2) Village ainsi nommé à cause de ses mines de fer. Elles alimentent, dit M. La Boulinière, les forges de M. le marquis d'Angosse.

« A l'est d'Arrens et dans la direction de la vallée de Labat est une sommité appelée *Mont-Joie*. C'est là que je transporterai le voyageur pour lui faire observer toutes les beautés de la vallée d'Azun. Je lui montrerai à droite *Arcizans* et *Gaillagos*, dont les maisons paraissent à peine, à travers les épais ombrages qui les couvrent, et les beaux villages d'Aucun, de Martous et d'Arrens, bâtis dans la plaine, à égale distance l'un de l'autre. Mais ce qu'on ne peut assez admirer, c'est la montagne d'Arrens, cette pente insensible qui s'élève à une grande hauteur, partout couverte d'habitations bien ombragées, de belles prairies et de nombreux troupeaux, même de moissons, qui mûrissent encore deux mois après que celles de la plaine sont coupées. » (*Itinéraire des Hautes-Pyrénées*, par M. A. A.)

A *Aucun*, le paysage s'embellit, la nature s'anime et se pare; les prairies sont plus odorantes, les arbres plus vigoureux. Veut-on des contrastes? la montagne qui s'élève à droite vous les offrira sur-le-champ: plus de vie, de mouvement, c'est le Tartare et ses horreurs; voilà l'Averne, le puits d'Aubès en offre l'image. Il est sur le chemin d'Azun aux Ferrières.

Quelle est cette église qu'on aperçoit près d'*Avres*, et dont la flèche paraît de si loin? C'est celle de *Pouey-le-Hun*, où on se rend en pèlerinage des vallées et des montagnes, charmante miniature, décorée avec autant de goût que de grâce.

A l'est d'*Arrens*, on gravit le *Mont-Joie*, le Righi des Pyrénées pour les belles vues.

Si on a le temps, voici quelques courses que nous conseillons de faire; elles sont sans danger.

1° Au vallon de *Labat*; 2° à la vallée des *Larmes*; 3° au plateau de *Benou*.

§ 6. D'ARGELÈS A LUZ.

5 h. 15 m.

Adast, v.	1 h.		Chezé, v.	2 h.
Pierrefitte, b.	15		Esquieze, v.	1
Soulom, v.	15		Luz	45

On traverse le gave d'*Azun* : la nature s'épuise à embellir le paysage. Ce sont des tapis émaillés de fleurs, une herbe grasse, épaisse, du plus beau vert, de frais ruisseaux, des haies vives, un ciel presque toujours pur, des fabriques élégantes, un site enchanteur.

Adast.

Deux montagnes : *Arcisos*, sur le penchant duquel est assis le couvent de Saint-Savin, avec sa jolie chapelle entourée de bois ; *Isavith* et son vaste tapis de verdure.

Pierrefitte.

Le paysage change, les montagnes se dépouillent de leur verdure en s'élevant et en s'agrandissant. — C'est le dernier relais. — A droite, route de *Cauterets*.

Le vallon d'Argelès, dit M. J. B. J^{***}, se termine à *Pierrefitte* (1). Des montagnes décharnées semblent fermer le passage aux voyageurs. C'est dans ces montagnes que s'ouvrent les défilés de *Barèges*, de *Cauterets*. C'est ici qu'on a lieu d'être surpris des efforts que l'homme a faits pour rendre Barèges accessible aux étrangers. La vallée de Luz est plus remarquable encore par la hardiesse des ouvrages de l'homme que par la fierté des dessins de la nature. Des rochers resserrés, séparés seulement par le gave, qui coule dans un précipice de deux ou trois cents pieds de profondeur, et dont le bruit horrible vous annonce encore sa présence quand vos yeux n'en peuvent plus suivre le cours ; des montagnes qui ne vous laissent apercevoir qu'un point épais du firmament ; une

(1) *Guide aux bains de Bagnères.*

route taillée dans les flancs escarpés des rochers, soutenue souvent en saillie par des voûtes qui la suspendent au-dessus du torrent, le franchit lorsque tout appui lui manque, et cherche sur les rocs opposés des pentes moins rebelles; voilà le tableau qu'offre cette vallée, tableau qu'on ne trouve point dans celles plus élevées de la chaîne; voilà l'affreux désert où un intendant, M. de la Bauve, et son successeur, M. d'Étigny, ont vaincu tous les obstacles pour établir une route dans les lieux où le génie semblait reculer d'épouvante.

Ce défilé, dit M. Ramond, qu'il faut toujours citer quand on parle des Pyrénées, est un de ces lieux privilégiés sur lesquels l'habitude n'a point de prise, et qu'on ne croit connaître que du dernier moment où on les a vus. Toujours nouveau pour le peintre, pour le poète, pour l'observateur de la nature, on le parcourt, on y revient, on y demeure, et l'on ne peut pas plus le décrire que l'épuiser. Combien de fois et sous combien d'aspects je l'ai contemplé, le matin, le soir, à la lueur de la lune, à la clarté du jour, drapé de neige ou paré de verdure, battu de la tempête ou éclairé d'un soleil sans nuages! et je m'arrête encore devant ces pics étroitement enchaînés, et je m'assois devant ces tonnantes cataractes, et je savoure l'horreur de ces immenses précipices..... Grande et fière nature, que n'ont pu rendre triviale ni d'insipides descriptions, ni de burlesques peintures, ni le concours même que sa célébrité lui attire! Longtemps encore elle fera l'étonnement et les délices de l'homme de savoir et de goût; et, quelque part que ce sentier doive le conduire, il ne passera pas outre sans saluer ici la majesté des Pyrénées.

En vain on est pressé, ce n'est point là qu'on se hâte: chaque point de la route exige son tribut. Tantôt c'est un site qu'il faut considérer de nouveau, c'est une roche qu'on veut écorner encore, tantôt une fleur qu'on recueille après l'avoir vingt fois recueillie; on ne s'arrête

nulle part que tous les intérêts ne soient excités l'un par l'autre, et quel que soit le genre d'observations qu'on se propose, l'objet principal du voyage est presque toujours le dernier point dont on s'est occupé.

Malgré les beautés qu'on admire dans la gorge de Pierrefitte, un sentiment de tristesse s'empare de l'âme dans ces lieux où nulle habitation, nulle culture ne viennent vivifier la scène. Les sourds mugissements du gave, le bruit du vent qui fuit avec force dans les sinuosités du précipice, transportent l'imagination dans ces contrées imaginaires où les poètes ont placé l'entrée du Ténare. On est soulagé quand on aperçoit la plaine du joli vallon de Luz.

Soulom.

Pont de Villelongue, sur le gave de Barèges. Le paysage change de nouveau; il devient imposant, sublime. Le voyageur ne sait ce qu'il doit davantage admirer, ou ce spectacle de rochers fendus, minés, ces montagnes noires, déchirées, schisteuses, ces talus de monts de toute forme, ou ce travail de l'homme qui est parvenu à dompter des torrents impétueux, à les arrêter dans leur course, à tailler des routes spacieuses, unies, dans le flanc des rochers, à jeter des ponts de marbre sur des gaves bondissants; à ouvrir aux voitures un chemin là où, avant 1752, on n'apercevait que des rocs. *Viscos*, pendant sur l'abîme, est un beau sujet de tableau.

Chezé.

Nous quittons la nature tourmentée; nous sommes dans le joli bassin de Luz.

A mesure qu'on approche de Luz, le paysage devient plus gracieux. La vallée, s'élargissant, montre successivement des recoins si bien éclairés, que l'on y voit jusque dans les cabanes le mouvement des travaux champêtres.

LUZ.

A 20 kilom. d'ARGELÈS, et poste de Saint-Sauveur.

C'est un misérable village, aux misérables maisons, qui fait tort au paysage où il est encadré. Il faut visiter l'église, bâtie, dit-on, par les *Templiers* : on n'y voit rien de remarquable, sinon des créneaux, des embrasures, un petit tombeau découvert que l'on trouve à la porte, et qui sert de bénitier. On y voit encore une porte murée par où entraient les *cagots* ou *goitreux*, race infortunée dont M. Ramond a recherché l'origine jusque dans la nuit des temps (1). Pop. 2,500 hab.

— MÉDECINS. MM. Fabas, Gazavielle.

— HÔTELS. Il y en a plusieurs.

— BOTANIQUE. On trouve dans les prairies de Luz la scille à ombelles (*scilla umbellata*) : la gentiane vernale, la gentiane acaule et la mézandère.

— DANSE. Celle du *gabaret*, particulière à Luz, est fort amusante.

— GÉOLOGIE. Auprès d'*Argelès*, le schiste argileux devient la roche dominante ; il s'étend vers le sud, dans le sens de son épaisseur, jusqu'à l'entrée du bassin de Luz, formé par la réunion de la vallée du *Bastan* avec celle de *Barèges*. Là, on trouve le schiste micacé et les autres roches primitives formant la continuation occidentale du terrain primitif des environs des bains de *Barè-*

(1) Les *cagots* ou *capots*, dit-il, les *goitreux* ou les *crétins* des Pyrénées, que l'auteur, page 104, fait descendre des *Goths*, tirent leur imbecillité du sort de leur race, et non des causes physiques des vallées qu'ils habitent. Cette race, réputée infâme, maudite, et partout, désarmée, ne peut exercer que certaines professions. La misère, la maladie en sont le constant apanage. Elle est connue en Bretagne sous le nom de *cacous* ; dans l'Aunis, sous celui de *coliberts* ; *cahetz* en Guienne ; enfin, *caffos* dans les deux Navarres.

ges ; mais je n'ai pas pu déterminer la superposition des deux terrains. CHARPENTIER.

— ANTIQUITÉS. Sur un monticule, à l'opposite du château de Sainte-Marie : ruines de l'Ermitage, et église fondée par les Templiers.

Sainte-Marie est un vieux château féodal dont les ruines, juchées pittoresquement sur une montagne facile à gravir, font un bel effet. On les a souvent dessinées. De ces ruines, l'œil plane sur le bassin de Luz.

MOEURS, VÊTEMENTS. — Les hommes des environs de Luz, dit un écrivain distingué, M. Vaisse de Villiers, portent des capuchons bruns, de la couleur naturelle de la laine, et de l'étoffe la plus grossière, connue sous le nom de cordeillat. Ces capuchons tiennent à une espèce de manteau ou cape de la même étoffe, accoutrement assez semblable à celui que les Esquimaux opposent au climat glacé qu'ils habitent. Il fait ressembler aussi de loin les habitants des Hautes-Pyrénées à des ours dressés, dont le poil est à peu près de la même couleur ; et comme on est précisément ici dans la patrie des ours, on dirait que les habitants cherchent à se mettre en harmonie avec ces sauvages compatriotes. Au surplus, le costume dont nous parlons est celui de la saison froide, qui embrasse le printemps et l'automne dans ces montagnes ; pendant les jours chauds, ils portent le bonnet phrygien et une simple veste.

On se tromperait fort si on les jugeait par leur extérieur. Ils n'ont de sauvage et de grossier que leur habillement : ils parlent tous français, non-seulement dans le territoire de Luz, mais encore dans les parties les plus reculées du canton, et beaucoup mieux que les paysans des environs de Tarbes ou de Toulouse, même que ceux du Limousin. Ils sont loin de la rustique simplicité de ces derniers, mais ils le sont également de leur rustique franchise. Doués d'un esprit pénétrant et de cette extrême finesse trop souvent exclusive de l'extrême bonne foi, ils

se font remarquer par une singulière prestesse dans la répartie, et une sorte de facilité de conversation que les étrangers ont souvent lieu d'admirer chez ceux avec lesquels ils se trouvent en rapport, notamment les guides dont ils font leurs compagnons de voyage pour les excursions ordinaires de ces montagnes, qui sont celles de Gavernie, du Pic-du-Midi, de Notre-Dame-de-Héas, du lac de Gaube, etc. Ils ont lieu de remarquer aussi, malheureusement, parmi eux le même esprit de cupidité que dans tous les pays où l'affluence des étrangers a produit celle de l'argent et des mercenaires. Ce peuple, jadis simple dans ses besoins comme dans ses mœurs et recommandable par son désintéressement, n'a pu résister à l'amour de l'argent, qu'on lui apporte de toutes parts, dans la saison des bains, et qu'on lui a rendu nécessaire (1).

Quant à leur physique, ils m'ont paru généralement d'une stature médiocre, et leur complexion, vantée comme des plus robustes par quelques auteurs, ne doit paraître telle qu'à ceux qui arrivent de la Gascogne, où l'espèce est inférieure, mais non quand on vient du Béarn, où elle est bien plus belle, et comme si, dans les Pyrénées, la hauteur des hommes était en raison inverse de celle des montagnes (j'ai observé tout le contraire dans les Alpes) l'espèce se relève dans le Roussillon, où j'ai remarqué beaucoup de ces hautes tailles, de ces formes herculéennes, de ces figures énergiques et martiales qui caractérisent les Béarnais ainsi que les Basques.

(1) « Les montagnards de Bigorre, dit M. le comte de Vaudreuil, regardent les étrangers comme une proie que leur amènent les vents de la plaine... ainsi que les habitants de certaines côtes en usent à l'égard des malheureux naufragés que la mer jette sur leurs plages. » Ce jugement nous paraît un peu sévère : les étrangers ne sont pas une proie pour ces montagnards, mais un domaine qu'ils exploitent. Cette exploitation est la ressource, l'industrie, la fortune du pays.

§ 7. DE LUZ A BARÈGES.

7 kilom. ou 2 heures de marche à pied.

Esterre, village	22	Betpouey, village.	22
Viella, id.	22	BARÈGES	54

Viella.

La route est bordée de peupliers; elle est bien entretenue.

Betpouey.

On entre dans la vallée de *Barèges*. Alors vous remon-
tez la rive gauche du *Bastan*, qui mugit et brille sous les
arbres; quelques sites plaisent à l'œil, et les mamelons de
Betpouey, le vallon de *la Justé* descendue des glaces de
Néouvieille, opposent leur fraîcheur aux escarpements
de *Viey* et de *Sers*, dont les maisons éparses sur les rochers
semblent avoir eu des aigles pour architectes. A la hau-
teur de *Sers*, la route devient plus rapide, le vallon plus
découvert, et le tableau change totalement; plus de dé-
tails gracieux, plus de contrastes pittoresques: des ébou-
lements, de profonds ravins, sillonnant les masses dont
les débris croulent à chaque orage, et des cimes dé-
pouillées de toutes parts repoussent la vue. On dépasse
les restes des *Bains de Pontis* où sont abandonnées des
sources thermales qui ont vu tant de réunions joyeuses
et d'aimables à-partés: le *bosquet de Mouré*, le plateau
qui le domine et le mamelon de *Sopha* qu'ombragent à
peine quelques maigres bouleaux; et, franchissant enfin
des tas de granit que le temps a émoussés, qu'augmente
sans cesse le grand ravin qui, né aux plateaux de l'*Ayré*,
menace *Barèges* et son bois, on arrive aux bains fameux,
dont la naïade a fait cesser tant de douleurs; mais le
malade impatient s'attriste d'aller chercher la source où
ses maux doivent finir au milieu des torrents, des
brouillards et des ruines.

(*Les Pyrénées*, par M. Chausenque.)

BARÈGES.

« Barèges, dit madame la comtesse de l'Épine, est d'une extrême tristesse : appuyé d'un côté sur le flanc des montagnes, de l'autre n'en étant séparé que par le Gave, qui coule sur un lit de pierre et de débris qui attriste ses bords.....

« Les pierres grises sur lesquelles fuient ses ondes ont quelque chose d'aride qui choque la vue ; mais partout la vue est choquée à Barèges ; les montagnes dégradées, pauvres, sans verdure, décharnées, languissantes, offrent l'image d'une nature stérile et rebelle aux efforts de l'homme. Des ravins profonds et d'une raide obliquité laissent voir la route des avalanches passées et de celles qu'on redoute encore. Tout est tristesse, malheur, dans le passé, dans l'avenir ; on compte à peine sur le présent, et les habitations que l'on élève au printemps se défont en automne pour les dérober aux dangers de l'hiver. Toutes les crêtes des montagnes sont pelées, quelques arbres se voient à peine au-dessus des bains ; point de promenade, si ce n'est la route qui descend à Luz. Il faut être malade pour venir à Barèges et compter sur l'agrément d'une bonne société, qui peut seule consoler de l'obligation de vivre dans ce lieu sauvage. »

Madame de l'Épine, dont M. le docteur Alibert a le premier trahi l'anonyme, en apprenant en même temps à ses lecteurs que c'est une des femmes les plus spirituelles de notre époque (ce qu'on ne peut ignorer qu'autant qu'on ne l'a pas lue), a parfaitement senti la position de Barèges et l'a exprimé de même. Elle ne charge le tableau que lorsqu'elle suppose que toutes les habitations qu'on y élève au printemps se démontent en automne, ce qui n'est vrai que de quelques baraques de bois.

Barèges n'offre, sur un sentier incliné, qu'une rue étroite, composée d'environ 80 maisons, dont une trentaine sont assez belles. La célébrité de ses eaux ne date

guère que de l'époque où madame de Maintenon y amena le duc du Maine. C'est à l'ingénieur Polard que l'on doit leur distribution et les réservoirs qui les reçoivent.

Polard aurait abandonné son entreprise, si l'amour ne l'avait pas soutenu. Plein d'ardeur et d'espérance, après avoir lutté contre des obstacles de toutes les sortes, il finit ce qu'il avait si heureusement commencé; mais sa constance ne fut pas couronnée. Le père de celle qu'il aimait voulait un gendre qui se fixât dans les montagnes. Polard rejeta cette tyrannique condition, et son génie, qui l'appelaient ailleurs, triompha de son amour.

Cette bourgade singulière, où l'on ne fait que camper, est située sur la rive gauche du gave appelé Bastan (1). On l'entend, ce gave insupportable, hurler jour et nuit entre ses deux rangs de montagnes parallèles, dans une gorge dirigée de l'Est à l'Ouest. Au premier coup d'œil, on s'y croit prisonnier, on y étouffe; mais cette prison est plus spacieuse qu'on ne se l'imagine. Sortez de cette rue mélancolique, d'où l'on ne voit que des monts impraticables, que des sommets arides, vous aurez pour huit jours au moins de promenades et d'examen. En général, ceux qui viennent ici aiment mieux croupir autour d'une table de jeu que de s'essouffler gratuitement en gravissant les plus belles collines.

Cependant les plus amollis vont quelquefois se promener sur ce qu'on appelle le *Sopha* et l'*Héritage à Colas*. Veut-on savoir ce que c'est? Qu'on le demande au premier enfant: il vous répondra que l'on va goûter sur l'un, et cueillir des fleurs sur l'autre.

On a souvent donné des fêtes sur ce *Sopha*, ainsi

(1) Dans les plaines, on préfère en général les éminences pour y placer des maisons: dans les montagnes, au contraire, on choisit les enfoncements dans beaucoup d'endroits. Il n'en est pas de même ici, où la plupart des villages sont perchés sur des rochers. Quant à Barèges, ce n'est pas une position de choix, il a fallu bâtir près de la source.

nommé à cause de la banquette de gazon sur laquelle les convalescents se reposent volontiers. Sur le *Sopha* la vue est bornée de toutes parts; mais on aperçoit de l'*Héritage à Colas* plusieurs pics et d'innombrables coteaux.

La montagne située sur le côté septentrional de la rive gauche offre dans l'ombre une petite forêt bordée par un affreux ravin; la montagne opposée, longtemps éclairée par le soleil, offre au milieu de ses ruines de larges plateaux bien cultivés, où d'en bas l'on n'avait soupçonné que des rebords étroits et stériles. C'est de ce côté que viennent les lavanges. L'autre côté y est moins sujet.

L'air de Barèges est tel, que le plus souvent on s'y chauffe pendant les plus beaux mois de l'année. Barèges, dont les ours s'emparent quelquefois quand on le quitte, n'est habitable que pendant quatre ou cinq mois de l'année. Les gens du pays en partie en descendent au commencement d'octobre, et vont attendre dans leurs autres villages le retour de la saison des eaux.

« Enfin *Barèges*, dit M. Patissier, est d'un aspect si triste et si sauvage, que sans ses eaux merveilleuses personne ne voudrait y séjourner trois semaines. *Barèges* n'était, il y a cinq cents ans, qu'un cloaque impur où croupissaient des eaux minérales sous un amas de débris granitiques; sa renommée est toute moderne et ne date que depuis le voyage de madame de Maintenon qui accompagnait le jeune duc du Maine. Placé presque au sommet d'une vallée étroite, ce village est abrité au nord et au midi par de très-hautes montagnes, au milieu desquelles coule un torrent impétueux, connu sous le nom de *Gave* ou *Bastan*: il consiste en une seule rue longue et spacieuse, qui, à ses extrémités, présente les maisons destinées aux étrangers, et au milieu l'établissement thermal entouré de baraques couvertes de planches ou de toile cirée, qui, élevées au mois de mai, disparaissent au mois d'octobre. Pendant l'hiver, les avalanches, la neige, le froid n'en permettent le séjour qu'à trois ou

quatre pasteurs préposés à la garde des maisons et des meubles. *Barèges* ne devient habitable qu'à la fin d'avril; pendant l'été, les variations atmosphériques sont si brusques qu'il faut bien se vêtir en tout temps. Six à sept cents étrangers, sans compter les militaires, peuvent s'y loger; le voyageur est étonné d'y trouver des maisons propres, bien distribuées, des restaurants et des cafés bien servis; une pharmacie, une société brillante et nombreuse, en un mot tout ce qui peut servir aux nécessités et aux agréments de la vie. Louis XV rendit *Barèges* commode aux militaires, en y élevant un hôpital renommé dans toute l'Europe par les guérisons qui s'opèrent chaque année sur un grand nombre de soldats et d'officiers.

Et M. Chausenque ajoute : « Quelque repoussant qu'en soit le site, quelque dépouillé que soit le vallon de *Bastan*, *Barèges*, placé non loin de l'axe granitique de la chaîne et du *Pic du Midi*, souvent visité à cause de la magnificence de sa vue, au pied des glaces éternelles de *Néouvielle*, dont la triple cime est vierge, et de toutes ces masses de transition, dont les ruines et l'aspect désolé éloignent le curieux, mais où les Palasson, les Ramond sont venus chercher quelques anneaux de cette grande chaîne qui lie notre temps aux temps anciens du globe, *Barèges*, dis-je, réunit pour l'observateur qui veut en faire le centre de ses courses, des avantages de position que n'offrent point au même degré les autres lieux des eaux. On y trouve aussi des guides intrépides et plus instruits, qui connaissent plus de montagnes que n'en renferme leur vallée, et assez de plantes et de minéraux pour abrégier les recherches. »

BAINS (1).

« On ignore à quelle époque furent découvertes les

(1) Extrait de l'*Annuaire des Eaux minérales de France*, par M. LONGCHAMP, des ouvrages de MM. LEMONIER et PATISSIER.

eaux thermales de Barèges, les plus élevées des Pyrénées; mais on sait que malgré le voyage de madame de Maintenon qui commença leur célébrité en y conduisant en 1675 son royal pupille, elles ne furent fréquentées longtemps encore que par les habitants des vallées voisines que ne décourageaient pas les difficultés de leur abord. Les premiers bains y furent construits en 1755; maintenant des routes sûres y conduisent; des maisons élégantes y ont été élevées, et, malgré l'âpreté de son climat nébuleux, l'affluence annuelle des favoris de la fortune y ramène à leur suite toutes les jouissances de la vie. »

Les sources actuelles de Barèges portent encore les mêmes noms qui leur avaient été donnés autrefois. Ce sont:

TEMPÉRATURE CENTIGRADE.

NOMS DES SOURCES.	BALLARD.	LONGCHAMP.	FONTAN.		LEMONIER.
LA CHAPELLE. . .	31,25	28,45	31,80	31,75	31,25
L'ENTRÉE.	38,75	42,00	40,30	40,40	39,00
LE FOND.	35,00	36,25	36,00	30,50	36,00
POLARD.	37,50	38,20	37,30	38,55	37,25
DASSIEU.	33,12	33,00	34,30	35,00	34,00
1 GRANDE DOUCHE.	43,75	44,38	44,75	44,75	43,80
BUVETTE	42,00	45,05	»	»	43,00
PETITE DOUCHE. .	»	»	»	»	42,50
BAINS NEUFS . . .	36,75	»	37,15	36,50	37,10

1 La Grande Douche, la Buvette et la Petite Douche sont alimentées par une même source, celle dite du Tambour.

ANALYSE CHIMIQUE *sur l'Eau de la BUVETTE,*

PAR M. LONGCHAMP.

EAU (1 Litre).

	Litre.
Azote.....	0,004
	<hr/>
	gr.
Sulfure de sodium.....	0,042,100
Sulfate de soude.....	0,050,042
Chlorure de sodium.....	0,040,050
Silice.....	0,067,826
Chaux.....	0,002,902
Magnésie.....	0,000,344
Soude caustique.....	0,005,100
Potasse caustique.....	Traces.
Ammoniaque.....	id.
Barégine.....	id.
	<hr/>
	0,208,364

L'eau de Barèges est parfaitement limpide, sa saveur est très-légèrement sulfureuse, mais son odeur d'hydrogène sulfuré, que l'on dit ordinairement d'*œuf couvé*, est plus prononcée.

Il se dégage des bulles de gaz au griffon de chaque source. Ces bulles sont de l'azote parfaitement pur. Le même gaz se détache de presque toutes les eaux sulfureuses de la chaîne des Pyrénées.

L'eau de Barèges contient du sulfure de sodium, de la soude caustique, du sulfate de soude et de la silice.

Les eaux de Barèges sont employées dans le traitement des maladies cutanées; dans celui des vieux ulcères, ou des plaies anciennes, dont elles raniment les chairs tombées en atonie, par l'action de l'alcali caustique qu'elles contiennent; elles sont admirables, dit le docteur Dassieu, dans les maladies écroûelleuses; on les emploie aussi pour guérir la faiblesse de l'organe di-

gestif ; enfin, elles sont d'un merveilleux effet pour rétablir la suppression du flux menstruel et du flux hémorrhoidal.

Les eaux de Barèges sont très-énergiques dans leurs effets, et les malades n'en font jamais usage sans le conseil des médecins. L'habile praticien dirige l'emploi des eaux avec une sagacité si éclairée qu'elles sont entre ses mains un remède puissant et sans danger.

Les eaux de Barèges sont employées en bains, en douches et en boisson.

On associe souvent le sirop antiscorbutique à la boisson de l'eau de Barèges. Ce médicament, qui reçoit une vertu particulière des racines ou plantes avec lesquelles on le compose dans les Pyrénées, est préparé avec un soin tout particulier par un habile pharmacien.

La saison des eaux commence le 1^{er} juin, et finit le 1^{er} octobre.

L'établissement thermal renferme seize cabinets de bains, deux douches et deux piscines.

La quantité d'eau que produisent les sources en vingt-quatre heures est de cent soixante-dix à cent quatre-vingts mètres cubes.

Les sources appartiennent à la vallée, et sont affermées 14,000 fr. par an.

On peut recevoir à Barèges six à sept cents étrangers, sans compter les militaires.

Le mouvement de 1845 a été de six cent cinquante particuliers, et d'environ trois cent soixante militaires.

MOEURS.

Le vallon de Barèges, situé au centre des Pyrénées, dont la chaîne s'étend depuis *Saint-Jean-de-Luz* jusqu'à *Port-Vendres*, faisait partie de la province de *Bigorre*. A l'orient, cette vallée confine à celles de *Campan* et d'*Aure*; au midi, à celle de *Brotou* en *Arragon*; à

l'occident, aux montagnes de *Cauterets*; au nord, à la vallée de *Lavedan*.

Vous avez dû remarquer et les routes que l'on a pratiquées depuis *Lourdes* jusqu'à *Barèges*, et les ponts de pierre ou de marbre jetés sur des abîmes. Ces travaux, qui attestent le zèle et la patience des montagnards, furent commencés en 1755. Le Gave, étonné, vit en 1745 rouler sur ses corniches, le plus souvent garnies de parapets, la première voiture dont on ait jamais entendu parler dans ces montagnes.

La vallée de *Barèges* et celle de *Gavarnie* qui en dépend comprennent environ six mille habitants établis dans une vingtaine de villages et quelques hameaux. On en compte quatre dans le bassin de Luz; les autres sont dispersés çà et là, et quelquefois perchés sur des rochers.

Les montagnards ont plus d'ardeur que de flegme, plus de crédulité que de raisonnement. Fidèles à l'ancien culte de leurs pères, ils invoquent particulièrement la Vierge.

Chez eux, comme chez les Germains, le devoir des femmes est de pleurer les morts; celui des hommes de s'en souvenir.

Quant à leur caractère, il est en général fier, généreux et sensible, mais d'une sensibilité virile. La menace et le dédain les irritent; la douceur et l'humanité les subjuguent.

Religieux observateurs des coutumes anciennes, les deux sexes s'allient rarement hors de leur pays; de manière qu'ils ne forment tous, en quelque sorte, qu'une grande famille. On se marie ailleurs; ici l'on s'épouse réellement, et la foi conjugale y est respectée comme un trésor public.

Les femmes, aussi pures que les neiges qui les entourent, travaillent constamment pendant toute l'année; mais les hommes se reposent durant l'hiver.

Il y a dans la vallée plus de prairies que de terres la-

bourables, et c'est partout de même ; ce qui vient de l'abondance des eaux que l'on dirige sans effort vers tous les points d'une montagne. Cette culture est facile et se pratique à peu de frais, au lieu que celle de la terre labourable y est d'autant plus pénible et plus dispendieuse que l'on peut rarement se servir de la charrue sur ces pentes si rapides que l'on s'y soutient à peine.

Ajoutez que les moissons d'une terre trop légère y sont le plus souvent ravagées par le vent du midi ; que pendant l'hiver les pluies, les neiges et les lavanges qui en résultent entraînent la terre végétale et le terreau vers les bas-fonds ; qu'il faut souvent reporter cette terre sur les roches décharnées ; et cela pour recueillir quelques boisseaux de seigle, d'orge, de pois, de millet ou de sarrasin. Tout ici les engage donc à donner la préférence aux prairies où ils nourrissent de nombreux troupeaux qui forment leurs véritables richesses.

Vous trouverez encore des restes de leur antique habillement dans les hautes montagnes. Les hommes portaient de larges caleçons plissés depuis la ceinture jusqu'aux genoux ; sur la chemise, une camisole de laine blanche engagée dans le caleçon ; et, sur la camisole, une petite veste brune allant à peine jusqu'au nombril. Le tout était couvert d'une ample tunique recouverte elle-même par un *cuculle* ou manteau pareil à celui que portaient les Romains à l'exemple des Gaulois, et qui ressemble assez à la robe des capucins.

Au commencement de juin, suivis de leurs troupeaux, ils vont s'établir sur les hautes montagnes, d'où ils ne reviennent dans leurs villages qu'aux approches de novembre, et lorsque les neiges qui commencent à blanchir les vallons les avertissent de se retirer. Vous les verriez alors abandonnant des granges, des cabanes faites à la hâte, détruites le matin, reconstruites le soir ; vous les verriez de toutes parts hâter la marche de leurs bestiaux pour éviter les lavanges qui souvent les poursuivent, les attei-

gnent ; et c'est alors que troupeaux et pasteurs sont quelquefois écrasés ou entraînés au fond des précipices.

Quant aux granges et aux cabanes, avant de les quitter, ils ont soin de les couvrir de chaume et non d'ardoises, parce que les fragments de roches qui tombent de temps en temps des parties supérieures ne font qu'un trou, au lieu qu'elles briseraient un toit d'ardoise.

Contre l'usage des autres peuples, ce sont ici les hommes qui traient les vaches, les chèvres et les brebis ; qui font le fromage et le beurre. En voici le procédé. Ils se servent de peaux de mouton bien cousues, les enflent comme des ballons, y déposent la crème, l'agitent de haut en bas jusqu'à ce que le beurre en sorte arrondi comme une boule. Le beurre est d'une qualité exquisite : il ne laisserait rien à désirer s'il était un peu plus proprement manipulé.

FRAIS DE SÉJOUR A BARÈGES.

Hôtels : de France, écuries et remises ; des Ambassadeurs, tenu par M. Barradère ; Delor, aubergiste.

Maisons particulières, MM. Gradec, Duclat.

Diligences : pour Tarbes, Pau et Toulouse.

Une chambre propre, 1 fr. 50 ; 2 fr. et. 3 fr. par jour.

Bains : 1 fr. 50 c. en tout.

Nourriture : de 5 à 6 fr. Une journée de malade revient, tout compris, entre 9 et 10 francs environ.

Promenades à cheval : par jour, 3 francs environ ; pour *Saint-Sauveur*, 1 fr. 50 c. à 2 fr. ; pour *Bagnères*, 15 à 20 fr.

Café au centre de la ville. Diverses *tables d'hôte*.

Plusieurs médecins séjournent à Barèges pendant la saison des bains.

Médecin inspecteur, M. Pagès.

HAUTEUR DES VILLAGES, MONTAGNES, ETC.

	Toises.	
Tarbes.....	150	Reboul et Vidal.
Lourdes.....	211	Charpentier.
Argelès.....	241	Idem.
Pierrefitte.....	260	Idem.
Luz.....	366	Idem.
Barèges.....	638	Idem.
Pic de Bergons.....	1108	Ramond.
Pic d'Ayré.....	1267	Reboul et Vidal.

TERRAINS DE TRANSITION. — Vallée d'Argelès, Pierrefitte, Lavedan, vallée d'Azun.

TERRAIN DE SCHISTE MICACÉ. — Vallée de Castan, Courmalet, Barèges, Luz, Gouterets, Saint-Sauveur, Grip, Pic du Midi.

TERRAIN GRANITIQUE. — Néouvielle.

CHAPITRE II.

COURSES PÉDESTRES AUX ENVIRONS DE BARÈGES.

Pic d'Ayré. — Montagne de Lienz; Ereslids; pic de Lisse. — Lac d'Escoubous. — Le tourmalet. — Grip, marbrière de Campan. — Pic du Midi; ascension à cheval de cette montagne. — Les plantes; pic d'Asblanes, etc. — Hauteurs; Géologie.

§ 1. PIC D'AYRÉ.

(Quelques heures seulement.)

L'ascension est très-facile : on s'élève en partant sur le flanc de la montagne, on atteint l'emplacement de l'au-

cienne digue dite de *Louvois*, d'où l'on a un beau panorama.

Les coupes extérieures de ce pic surmonté de longues aiguilles, et des autres pics décharnés qui les environnent, sont telles, que l'on embrasse d'un coup d'œil l'ordre et la direction des diverses substances dont ils sont composés. On en compte les assises avec autant de facilité que l'on pourrait, dans un cabinet d'histoire naturelle, compter les vertèbres d'un squelette (1). D'ailleurs, les montagnes secondaires, qui ne sont que le produit des sommets écroulés, fournissent aux naturalistes de quoi les reconstruire idéalement. — Remarquons, dit M. Pasumot, que le sommet du pic d'Ayré n'est plus composé que de roches schisteuses, tandis que les blocs de granit que l'on retrouve de distance en distance, et jusqu'aux bords du Gave, témoignent sans réplique qu'originellement le schiste était surmonté par le granit, et que celui-ci s'est écroulé par la dissolution de l'autre.

BOTANIQUE. On cueille sur ce pic l'*antheriacum liliastrum* de Linné, le *lis martagon*.

§ 2. MONTAGNE DE LIENZ, ERESLIDS, PIC DE LISSE, SURNOMMÉ LA PIQUETTE.

On prend, pour abrégé le chemin, par un sentier au-dessous de Barèges. On traverse, à gauche du Bastan, des

(1) Le naturaliste, dans les plaines, n'y peut voir la coupe de terres et leurs différents lits qu'à la faveur des excavations, qui sont l'ouvrage des eaux ou des hommes : or, ces excavations peu fréquentes descendent à peine à deux ou trois cents toises. Les hautes montagnes, au contraire, infiniment variées dans leurs matières et dans leurs formes, présentent au grand jour des coupes naturelles d'une très-grande étendue, où l'on observe avec la plus grande clarté, et où l'on embrasse d'un coup d'œil l'ordre, la situation et la direction, l'épaisseur, et même la nature des assises dont elles sont composées, et ces fissures qui les traversent. *Voyages dans les Alpes*, par SAUSSURE, page 2.

bancs de schiste dur et argileux, qui servent de base à des couches d'ardoises de la même toiture.

On monte jusqu'aux touffes des derniers arbustes que l'on rencontre. On moissonne les fleurs cramoisies du rhododendron, que l'on ne trouve qu'environ à deux cents toises au-dessus du niveau de Barèges.

Parvenu sur un plateau d'où la vue commence à s'étendre, il faut jeter un coup d'œil sur Barèges, qu'on voit caché dans l'une des sinuosités de sa longue vallée. De là jusqu'à la montagne de Liens, il y a environ une heure de chemin.

Sur la montagne de Lisse est un bloc de granit que les montagnards nomment *Sara de Lugué*, de 40 pieds cubes, espèce de glaçomètre : reste-t-il enseveli dans les neiges, c'est un signe qu'il faut s'attendre, dans les vingt-quatre heures, à quelque avalanche.

§ 5. LAC D'ESCOUBOUS.

On se dirigera vers un ravin profond, digne d'attention. Jusqu'à ce qu'on se soit élevé sur le môle qui termine cette gorge, on ne marche que sur des ruines entassées sur des ruines; point d'eau, nulle sorte de végétation. De part et d'autre, les montagnes caduques penchent sur les bases des monts écroulés; de sorte que ce triste local et cette nature morte inspirent d'abord plus de mélancolie que de curiosité. Considérez ensuite les alentours de cette fondrière, vous y reconnaîtrez des fragments de roches schisteuses, des pointes plus ou moins longues et diversement modifiées, qui offriront d'abord à vos regards des apparences trompeuses. On passe près d'une caverne où se retiraient des pêcheurs. Parvenu enfin au fond de cette gorge sans issue, on gravit, laissant sur un plateau les chevaux et mulets, la montagne tronquée où est situé le lac d'Escoubous, contenu par la digue qui répond au fond de la vallée.

Le lac, dont on n'a pu trouver le fond, et qui abonde en truites, est surmonté par trois autres : le lac *Noir*, le lac *Carère* ou de *Tersan*, et celui des *Truites*. Le grenat ferrugineux se rencontre sur ces hauteurs.

Du haut du monticule qui empêche la chute du lac, la vue s'étend sur la gorge qu'on vient de traverser, et sur les environs du *Pic du Midi*; l'air est ici vif et pur, et l'on jouit d'un calme et d'un contentement inconnus. On peut s'en revenir de nuit, à la clarté de la lune, qui produit de beaux effets.

Si l'on considère et la digue cariée qui soutient le lac d'Escoubous (1) du côté de la gorge, et ces lacs supérieurs qui ne sont guère séparés que par des masses de granit ou de schiste à travers lesquels on voit suinter l'eau qui les pourrit et les dégrade de jour en jour, on ne saurait s'empêcher de présager, sur ce théâtre si fécond en ruines, de nouvelles et subites catastrophes.

§ 4. LE TOURMALET.

16 à 20 kilom.

Deux chemins y conduisent :

1^o Par la rive droite du Gave;

2^o Par la rive gauche;

Tous deux sont pittoresques, incultes, sauvages. On franchit, dans le premier, le flanc de la montagne de *Tau*.

On visite, en prenant le second, les torrents d'*Escoubous* et de *Liens*.

(1) * Ce lac, dit M. d'Arcet, fut, dans les temps passés, entouré de rochers; aujourd'hui toute la partie du nord est à moitié détruite, il n'y reste plus qu'un banc de granit qui est presque au niveau de l'eau. Ceux du levant et du couchant tendent à leur ruine. On trouve des quartiers immenses de ce même granit non roulé, que les éboulements ont portés jusque dans le lac et sur ses bords. Quelque jour même ce lac rompra sa digue, et, si elle s'abîme tout à coup, Barèges sera exposé. » (*Discours sur l'état des Pyrénées.*)

C'est une route curieuse que celle de cette vallée de Bastan, qu'on suit pour arriver au Tourmalet : nature sauvage, tourmentée; site âpre, inculte; sol déchiré, miné, usé par le Bastan : tout attriste, émeut l'âme.

Après avoir longé le Bastan jusqu'à ses sources principales, on arrive au pied du Tourmalet. Cette haute et large montagne termine la vallée. On y monte par des sentiers étroits et tracés obliquement, de manière qu'ils se replient l'un sur l'autre.

Cette route facile a cependant quelques pas effrayants, du moins pour les étrangers; car les montagnards ont pitié de leurs terreurs. Avant d'arriver sur le plateau, il faut traverser une espèce de corniche, le long d'un abîme perpendiculaire. Cette corniche est assez effacée : les mulets et les chevaux y marchent péniblement.

On peut considérer le Tourmalet comme une espèce d'isthme qui lie le *Pic-du-Midi* et les monts qui en dépendent aux parties méridionales que nous avons laissées sur la droite en y montant. Du haut de cette montagne écrétée, l'inégal plateau, en partie ombragé par la pointe des pics qui le surmontent, sert de carrefour et de pont, soit pour descendre dans la *vallée de Campan*, soit pour s'enfoncer dans de longs détroits ténébreux, et qui circulent à travers une multitude de monts dégradés. On ne sait plus d'où l'on vient, où l'on va, ni quelle sera l'issue de ce sombre promontoire : on ne sait d'abord où fixer ses regards. Après avoir longtemps erré, ils s'arrêtent sur la montagne de *Saint-Sauveur*, située au-dessous de Barèges. De ce point, on n'y pourrait pas aller en moins de cinq heures. Eh bien ! cette montagne énorme et vingt autres à peu près de même taille ont tellement dévoré l'espace, qu'on n'aperçoit guère entre chacune d'elles que des enjambées.

En regardant du côté de *Barèges*, on étudie encore la gorge supérieure. Il ne suffit pas ici d'avoir vu, il

faut souvent revoir. On aperçoit plus distinctement sur la droite les rares et froides cabanes de quelques pasteurs engourdis par les neiges et les glaçons entassés auprès du Tourmalet. Les hommes et les animaux souffrent également dans cet air trop rigoureux, où le mouvement et la vie vont toujours en diminuant à mesure qu'on s'élève, de sorte qu'ils semblent expirer au haut du Tourmalet.

A gauche, ce sont les montagnes contiguës à celle qui soutient le lac d'*Escoubous*. C'est alors qu'on se trouve de niveau avec une longue suite de rochers et de sommets si pittoresques, qu'on y voit toutes les formes bizarres des châteaux gothiques du moyen âge. Ces rochers, ces sommets, sont disposés de manière que tantôt ils représentent la *Chaussée des Géants*, si fameuse en Angleterre, tantôt des ouvrages avancés.

Les montagnards eux-mêmes ne sauraient parler sans figures du Tourmalet et de ses entours. Ils vous font remarquer la cloche de la vallée, *Campana de Vasse*, celle qui doit, à ce qu'ils croient, sonner un jour pour réveiller leurs patriarches endormis dans ces grands monuments qui leur servent de tombes, et les citer au dernier jugement. Ils montrent et le pic de l'*Épée*, et plusieurs autres auxquels ils donnent des noms le plus souvent empruntés de leurs ustensiles, de leurs armes, ou de la configuration des lieux les plus frappants.

Comme eux, on ne peut, ainsi que tant d'autres, s'empêcher d'attribuer à toutes ces roches, tantôt symétriques, tantôt inégales et incohérentes, les noms de bastions ou de remparts. Il faut s'avancer dans l'espèce de carrefour dont j'ai parlé.

Aussi loin que les regards peuvent s'étendre, ce ne sont que de longs et tristes corridors, de larges ravins, des fondrières en forme d'entonnoir, et de tous côtés de la neige, des débris. Plus de verdure, sinon des mousses et quelques plantes dégénérées. Plus de tor-

rents ni d'êtres animés; on n'en voit pas la moindre trace, et rien n'y renouvelle le sentiment de la vie. Que dis-je? on n'y a sous les yeux que l'image de la mort dont on ressent le froid. Cette image est répétée par de lugubres simulacres; effrayants miroirs où le Destin ne cesse de montrer et l'activité du temps, et le sort prochain de tant d'êtres éphémères. On voudrait ne rien voir, je ne sais par quel attrait on ne cesse de regarder. Plus on regarde, plus on s'attriste : le cœur souffre, et l'on voudrait pleurer.

On peut gravir le pic de l'*Espade*, qui règne au loin sur des décombres, d'où l'on aperçoit à son même niveau les dos écorchés et les carcasses de plusieurs chaînes de montagnes calcaires et argileuses. Ce second aspect, non moins désespérant que l'autre, n'arrête pas longtemps, parce qu'il ne reste à notre sensibilité presque épuisée que les mêmes considérations. C'est ainsi qu'on s'habitue même aux plus brillants phénomènes, parce qu'on ne saurait toujours admirer.

On ne remarque dans cet endroit que des plantes avortées. M. de Saint-Amans y a remarqué la véronique à feuilles de serpolet, la *gentiana nivalis* de Linnée, ainsi que l'iris *xiphium*, dont la déclivité du Tourmalet est presque tout entière diaprée. M. Pasumot a reconnu des filons de quartz dans le schiste qui forme cette montagne.

On peut, après avoir considéré le Tourmalet, ses neiges, ses glaçons incrustés dans les rochers, descendre pour aller, à la manière des rois de Perse, chercher dans la vallée de Campan la renaissance du printemps, suivie quelques heures après des chaleurs de l'été.

Les issues du Tourmalet ne sont guère plus difficiles que ses approches. Transi de froid malgré la saison et les manteaux, encore tout attristé par la vue de tant de montagnes qui se meurent de vieillesse, et dont le prolongement n'offre que des ruines plus vastes que les

premières, on tourne à gauche à travers des ravins, de grands plateaux de neige.

Même à la fin de juillet, avec un ciel serein et un soleil qui darde ses rayons sans obstacle, on ne peut pas se réchauffer, tant l'air est vif et pénétrant! On cherche avec impatience la verdure et les fleurs; on ne trouve, on n'aperçoit au loin que des frimas, que de longs espaces couverts de neiges.

On s'élève jusqu'à un monticule de neige que l'on ne daignerait pas regarder en revenant de *Gavarnie*. Il est fendu par le sommet, et sa base offre une ouverture assez large pour y voir, sous un dôme glacé, de la verdure, des arbustes. On remarque encore de petites cascades qui s'engouffrent dans l'intérieur de la montagne, et dont les eaux limpides ressortent un peu plus bas à travers une vieille roche spongieuse.

Dès lors on ne cesse pas de traverser une multitude de courants. Ces courants vagabonds, que l'on pourrait appeler les veines des montagnes, qui les fécondent et les détruisent, s'échappant de toutes parts, se réunissant, se divisant pour se réunir encore, transforment bientôt le reste de la montagne en un vaste château d'eau. Cette partie hydraulique du Tourmalet est sans contredit la plus curieuse. Déjà naît la verdure; les gazons s'étendent et se prolongent.

Parvenu à l'un des derniers degrés du Tourmalet oriental que l'on appelle l'*Escalette*, on voit enfin, à l'opposite des sources du *Bastan*, celles de l'*Adour* circulant à longs replis sur des gazons qui pourraient le disputer à ceux de l'Angleterre. C'est ainsi que l'*Yonne*, incertaine au-dessous de *Joigny*, se replie sur elle-même à chaque instant, comme si elle ne pouvait pas se résoudre à quitter les beaux lieux qu'elle arrose: mais, j'ose le dire, cette rivière, dont le souvenir rajeunit, est moins parée par les riches vignobles qui la couronnent que l'*Adour* naissant ne l'est par une multitude

innombrable d'animaux de toute espèce; troupeaux pleins de vigueur, d'embonpoint et de santé. Ajoutez que de gros chiens aussi beaux qu'eux les gardent de distance en distance.

Outre les plaines arrosées dans le fond du vallon par les diverses branches de l'Adour, par des fontaines et d'autres petits torrents, il en est un grand nombre qui, comme de larges pièces d'un beau drap vert et presque toujours imbibées par l'incubation des nuages, revêtissent sans interruption, et sans avoir besoin de pluie, les flancs inclinés des montagnes voisines.

On aperçoit des huttes à trois faces, espèces de hangars toujours ouverts du côté de la cour, et couverts, en forme de terrasse, d'un gazon émaillé de fleurs : parterres aériens exécutés à peu de frais, et qui touchent bien plus un ami de la simplicité que toutes les recherches dispendieuses d'un luxe impatient et qui ne fait que tourmenter la nature au lieu de l'embellir.

Avant de quitter l'*Escalette*, on cueille la grande digitale pourprée, *digitalis purpurea*, plante superbe et qui concourt ici, avec les cascades tramésaiques qu'on va bientôt voir de plus près, à redoubler l'intérêt des naturalistes.

A peine a-t-on franchi l'*Escalette*, que s'offrent aux regards le bassin de *Tramesaigue* et son hameau pittoresquement situé, ses cabanes si poétiques, si champêtres, la belle cascade nommée le *Saut de Madame*, formée de la réunion de trois ruisseaux. Il faut s'arrêter dans ce vallon charmant, et prendre le crayon, si l'on sait dessiner.

L'air se détend; le soleil commence à nous faire sentir ses douces influences. Au bas de la montagne on cueille des fraises jusqu'en novembre. Nous entrons enfin de plain pied dans ce vallon qui, s'ouvrant de plus en plus, nous montre tout ce qui pouvait dissiper les sombres vapeurs que nous avons rapportées du Tourmalet.

Avant d'arriver à *Grip*, on veut revoir d'en bas la route qu'on a tenue sur le flanc de cette montagne à plusieurs branches, et qui jette de part et d'autre de longs rameaux. On considère l'ensemble et l'effet de celles qui la soutiennent, qui l'entourent. Que l'on se représente un amphithéâtre de cent et cent monts contigus, ceints à diverses hauteurs d'écharpes blanchissantes, et dont la plupart percent la nue; de cent monts éclipsés et surpassés par le *Pic du Midi*; tout n'est grand ou petit que par comparaison, et la terre elle-même n'est qu'un point dans l'univers. L'œil humain, nos yeux débiles et jaloux ne sauraient longtemps fixer cette pompe de la création, ces grandes masses qui rapetissent tout, qui nous repoussent dans le néant, et dont la composition mystérieuse, ainsi que la sublime ordonnance, étonne autant nos esprits qu'elle les confond. Cependant, par un attrait irrésistible, on se retourne à diverses reprises pour les contempler encore.

§ 5. GRIP. MARBRIÈRE DE CAMPAN.

Grip (1), où nous descendons pleins d'ardeur et d'une curiosité nouvelle, est l'un des quatre ou cinq villages qui ne forment pour ainsi dire qu'une longue rue de plus d'une lieue dans la vallée de Campan. Des fleurs de toutes les sortes y frappent nos regards.

Pour voir la marbrière de Campan, on quitte pour peu de temps la route de *Sainte-Marie*, on traverse l'Adour. Les voyageurs, en vertu de la renommée de cette marbrière abandonnée depuis longtemps, ont grand soin d'y aller; rarement ils y retournent. Ce fut vis-à-vis de *Paillole* (2) et non loin de *Sarrancolin*, situé dans la vallée

(1) On trouvera des guides à l'auberge de *Grip*, pour visiter les cabanes de l'*Artigue*, la cascade du *Ceret*, etc.

(2) Il y a une auberge; la marbrière est sur le versant, à vingt minutes de distance; par le bassin de *Paillole*, on communique avec *Sarrancolin*, situé dans la vallée d'Aure.

d'Aure, que Louis XVI fit tirer à grands frais les marbres déjà vieillissants qui décorent Trianon. Cette sorte de marbre en effet, plus brillante que solide, ne résiste pas longtemps aux injures de l'air; ce qui vient de sa nature schisteuse.

Les botanistes, comme les érudits, jouissent à chaque instant et presque en tous lieux, parce qu'ils ne cessent de butiner, les uns des plantes, les autres des faits. Près de la marbrière, on trouve le *sambucus racemosa*, dont le fruit contraste admirablement avec le feuillage; le superbe panicaut-améthyste, *eryngium amethysteum*; l'érable à feuille de platane, *acerraplatanoides*, etc.

De Grip à Sainte-Marie (une lieue de pays), le vallon s'embellit et va toujours s'élargissant. Il n'a guère cependant qu'un demi-quart de lieue dans sa plus grande largeur; mais de part et d'autre, des pentes douces y servent de supplément (1).

En poursuivant son chemin le long d'un ruisseau bordé d'arbustes pleins de sève, couverts de larges feuilles aussi vertes que brillantes, on aperçoit successivement et d'une manière très-distincte les trois cascades principales du torrent devenu rivière, en attendant le nom de fleuve. Les eaux de l'Adour, que l'on peut regarder comme le Nil de cette contrée, bientôt rassemblées dans un même canal, offrent un spectacle aussi charmant que varié. Tantôt elles se précipitent en cascades, tantôt elles coulent en abondance, mais sans tumulte, à travers une épaisse forêt de sapins, dont le vert foncé adoucit, pour ainsi dire, la verdure des prairies qui descendent du haut des monts jusqu'au fond du vallon.

(1) « C'est à l'adoucissement de ces pentes que la vallée de Campan doit l'avantage d'être la plus délicieuse retraite de la vie pastorale. Les débris des sommets qui la dominaient sont venus exhausser le fond de ces précipices. Les eaux ont tendu sans cesse à égaliser le sol qu'elles parcouraient. Les éboulements se sont étendus; le repos a succédé à de longues convulsions, et la végétation a couvert cet amas de ruines, désormais propres à les recevoir. » RAMOND, p. 53.

§ 6. PIC DU MIDI EN BIGORRE.

18 kilom. de Barèges.

La célébrité du *Pic du Midi* date de loin (1). Tournefort et d'autres naturalistes y étaient montés dès le siècle précédent. De notre temps, des savants distingués et dont les noms sont gravés sur la cime y ont été faire des observations et des expériences. Les montagnards eux-mêmes s'y rendent en pèlerinage, et se plaisent à le chanter. Situé à quatre lieues et demie de *Barèges*, sur la bande même des Pyrénées qu'il domine, et dont il n'est qu'une découpure, on voit de son sommet couler en sens contraire l'Adour et le Bastan échappés du Tourmalet; et c'est de là que l'œil du spectateur, embrassant une multitude de montagnes et plusieurs vallons, plonge jusqu'au centre de la fertile vallée de Campan. On peut atteindre la base du *Pic du Midi* soit par la gorge de Barèges, soit par la vallée de *Grip*, soit même par la vallée de l'*Esponne* ou le vallon de *Rimoula*; mais le plus habituellement on part de Barèges pour faire cette ascension.

Avant d'y arriver, on parcourt, en remontant toujours, les collines correspondantes à la rive droite du Bastan.

Après deux heures de marche, la montagne de *Tau* ne nous offre d'abord, sur l'un de ses larges revers, qu'un petit nombre de moutons dégénérés: mais on y découvre bientôt après d'excellents pâturages couverts de troupeaux de toutes les sortes.

L'espace que nous venons de parcourir, quoique la

(1) « Presque toutes les vallées se sont choisies, dans quelque sommet plus aigu, et qui par son voisinage paraît dominer la crête même de la chaîne, un *Pic du Midi*, qu'elles considèrent comme le mont le plus élevé de son district, et ordinairement de la chaîne entière. » RAMOND. — Comparez cette description à celle que nous avons déjà donnée, et qui est due à la plume de madame de l'Épine.

pente en paraisse douce et facile, fatigue incroyablement les hommes et les chevaux. On ne croyait pas encore s'élever vers le sommet du Pic du Midi, parce que toutes ces montagnes n'ayant qu'une base commune, l'une sert de degrés pour arriver à l'autre.

Nous gagnons ensuite le *couret d'Oncet*, ce qui signifie le courant ou gave qui sort du lac d'*Oncet*, situé immédiatement au pied du Pic du Midi. Ce couret forme un ravin large et profond, dont les bords escarpés sont tels que l'on n'oserait y passer à cheval. Les parois en sont de schiste, tantôt blanc, tantôt noir, comme s'il y avait eu dans cet endroit des exhalaisons volcaniques.

La rencontre de quelques ponts de neige, nous avertit que, sans nous en apercevoir, nous nous sommes considérablement élevés.

Nous entrons enfin dans le vestibule du Pic du Midi; c'est-à-dire dans une espèce de chaos; car les ruines de ce grand monument de la nature, qui, de proche en proche, ont causé d'autres destructions, s'étendent au loin. On n'y voit que ce que nous avons vu dans le ravin du lac d'Escoubous, au haut du Tourmalet, à *Cauteretz*, à *Gavarnie* et aux sommités des gorges où résident les causes destructrices des vallons.

Le lac d'Oncet, dont nous nous approchons, est précédé d'un petit lac que les gens du pays appellent *Lacquet*. C'est là qu'on aperçoit sur la base d'une montagne presque détruite un grand débris de schiste dont la pointe, près de s'écrouler, est fendue en quatre.

A peu de distance, on remarque des bancs de pierres calcaires posés sur de grandes masses de quartz d'un gris blanc immédiatement suivies de schistes durs, noirs et criblés de petits trous, comme s'ils eussent éprouvé l'action du feu.

Avant de nous acheminer jusqu'au grand lac, arrêtons-nous pour considérer cette profonde et haute solitude. Nous sommes parvenus à près de 1,800 mètres au-

dessus du niveau de la mer. Rien de si mâle, de si pittoresque n'a encore frappé nos yeux. Déjà nous dominons des milliers de montagnes, tandis que la flèche du Pic du Midi, élancée dans les airs, nous surpasse de 900 à 1,000 mètres. Qu'on ne se flatte point d'avoir saisi l'ensemble et la majesté des Pyrénées avant d'en avoir pratiqué les hauteurs.

La configuration des lieux s'oppose à ce qu'on fasse le tour du lac d'Oncet. Nul quadrupède même ne pourrait se tenir sur une partie de la circonférence de ce lac, dont les pentes lisses et graniteuses sont le plus souvent perpendiculaires. Ce grand réservoir, situé à 240 mètres au-dessous du sommet, a, selon M. Moisset, 500 mètres de long sur 300 de large.

Presque à fleur d'eau, on voit au milieu de ce lac bleuâtre, et dont l'immobilité atteste la profondeur, comme une espèce de roche arrondie par le sommet.

Il faut prendre à droite par la *Hourque des cinq Ours*. Ce tournant conduit avec assez de facilité vers des pentes moins rapides : c'est là que commence la véritable ascension. Elle dure près de quatre heures.

Le pas le plus difficile est vers le milieu. De quelque manière qu'on s'y prenne, soit à droite, soit à gauche, le corps est presque parallèle au flanc de la montagne, qui descend jusqu'au lac en droite ligne, c'est-à-dire que la côte en montant n'est pas quelquefois à plus d'un pied du visage.

Quelques rebords recouverts de différentes fleurs offrent des bancs d'où l'on peut à l'aise et sans risque jouir d'un spectacle vraiment neuf. Jusqu'alors on n'a guère vu la plupart des objets que d'en bas à de médiocres distances, au lieu qu'ici l'œil distingue sur des groupes de montagnes une multitude de combinaisons bizarres, d'apparences singulières, qui sont le charme des spectateurs, quelque instruits qu'ils soient des réalités. On est quelquefois frappé par deux de ces apparences magiques.

La première, du côté de l'orient, rappelle la fable de Deucalion et Pyrrha. On entrevoit de fort loin des pierres qui semblent se mouvoir, s'animer par degrés : ce sont autant de pasteurs dont les têtes surmontent de distance en distance les pointes des rochers entre lesquels ils font paître leurs troupeaux. On remarque la seconde apparence du côté de l'occident. De gros nuages immobiles, entés sur les montagnes, en changent tous les aspects ; ils ceintrent les vallons, réunissent les pics par de longues arcades ; et l'un sur l'autre entassés, offrent comme un second étage de montagnes nouvelles. Selon que ces nuages, diversement éclairés par le soleil, sont plus ou moins denses, on croit y voir tantôt un lac et tantôt un volcan. Agités par l'air, ils se détachent, se divisent ; on dirait des monts roulant et s'engrenant sur d'autres monts.

On n'est guère qu'aux deux tiers de la montagne : on atteint et on traverse un plateau couvert de neiges durcies, entouré de rochers imposants.

C'est ici que finissent toutes les eaux de la montagne ; la neige même n'y tient plus, si ce n'est dans les cavités et sur quelques rebords : aussi la voit-on frappée jusqu'au sommet d'une stérilité qui déclare à chaque pas son antique décrépitude (1). Quand on songe à l'ampleur de sa base, à ce qu'il a fallu de siècles pour la réduire ainsi, nos plus vieux monuments ne paraissent que d'hier.

Excepté quelques petites fleurs admirablement colorées et d'un parfum exquis que l'on voit poindre de temps en temps entre les roches éboulées, entre les fentes des pierres qui fuient sous les pieds, on n'aperçoit plus guère

(1) On ne trouve point, dit M. de Luc, de corps marins dans les Pyrénées ni dans plusieurs autres montagnes ; ce qui lui fait croire que les vicissitudes qu'elles ont éprouvées sont antérieures à l'existence des corps marins, etc. *Lettres philosophiques et morales*, t. V, p. 479.

ici que des touffes d'une espèce de mousse verdâtre plus douce au tact que le plus fin velours; encore cette mousse y est-elle fort rare (1).

Tout paraît si étrange, si merveilleux, qu'on se croit transporté dans une autre sphère, ou récemment sauvé d'un déluge universel. Suspendu entre un ciel rayonnant et des nuages bleuâtres, qui représentent si parfaitement un océan sans ports et sans rivages, on prend pour des écueils les pointes des montagnes isolées. On appelle archipels les groupes de sommets que l'on aperçoit de l'orient à l'occident; et cette apparence retrace un ordre de choses qui dut exister lorsque, à l'exception des pics les plus élevés, la mer couvrait au loin cette immense contrée, et même notre hémisphère.

C'est ici un vaste observatoire: regardez vers la gauche le pic de *Bagnères-de-Luchon*, et, tournant sur la droite, celui de Néouvieille couvert de glaces aussi vieilles que le monde. Continuez: c'est la tour et le château de *Marboré*, au-dessus de *Gavarnie*. Voyez-vous vers la pointe de Marboré la *Brèche de Roland*? Ce Roland dont il s'agit, l'honneur des montagnes, franchissant un jour celle que vous apercevez, fut arrêté par une roche énorme: il la fendit d'un coup de sabre. On voit encore sur le rocher pourfendu, et l'empreinte de sa main et celle des quatre pieds de son cheval. Je n'exagère point, je l'ai vu.

La pointe de ce pic fameux, enté sur la base commune à tous les autres pics, n'est guère que de quinze ou seize pas carrés; et cette surface un peu inclinée est couverte de fragments de schiste et de roches de diverses grandeurs et d'une pyramide de pierres sèches, où

(1) « Le carnillet-moussier, riante parure des rochers élevés, et deux ou trois pieds d'une gentiane qui se plaît dans les lieux que la neige couvre longtemps et qu'elle abreuve sans cesse, fleurissent sur cette cime déserte. » RAMOND, p. 44.

le voyageur peut se mettre à l'abri du vent, quelquefois violent, qui règne dans ces hautes régions. Ces débris et l'effilement graduel de la montagne témoignent que la hauteur et le volume primitifs en sont au moins dé-crus de moitié. Le tour d'une partie de ce cône tronqué offre de grandes dégradations à l'est et du côté de Bagnères.

Il est un côté du pic dont l'aspect est périlleux et l'accès difficile. Un rebord exhaussé cache le précipice qu'on a dû, en montant, apercevoir sur la gauche, et qui semble poursuivre le voyageur jusqu'au sommet du pic.

Quelques voyageurs en mesurent d'un œil assuré la profondeur, en parcourent les angles et les sinuosités. Que de formes diverses! que de combinaisons et d'accidents! C'est là qu'il faut étudier les fières ébauches de la nature; c'est là qu'on est forcé de l'admirer jusque dans ses savantes destructions. Ici c'est une muraille cannelée de cinq ou six cents mètres de hauteur; là, ce sont des obélisques, des arcs-boutants, ou d'autres modèles prodigieux dont chacun a son caractère spécial et bien prononcé.

PANORAMA DONT ON JOUIT SUR LE PLATEAU DU PIC.

« De ce magnifique observatoire, le regard plane d'un côté, au nord, sur les plaines du *Béarn*, du *Bigorre* et de la *Garonne*. Une bonne vue distingue facilement les détails de *Pau* jusqu'à *Saint-Gaudens* et de *Bagnères* à *Mirande*. Plus près sont les basses montagnes de *Bagnères*, la vallée de *Campan*, séparée des plaines de *Labarthe* par la ligne blanchâtre de rochers que surmonte l'*Hyéris* et la couleur plus foncée des forêts d'*Arros*.

« A l'opposite, un spectacle plus surprenant se présente aux regards étonnés. Ce sont d'abord une foule de pics aux formes plus ou moins découpées et fantastiques, aux

flancs plus ou moins étincelants sous des glaces et des neiges éternelles. En face de soi on a la masse obtuse de *Néouvieille*, formant comme une vaste muraille précédée d'une montagne en ruine, la *Piquette*, dont le sommet offre l'aspect d'un réservoir. A l'ouest et un peu plus en arrière, se montre le cône du *Pic-Long*; plus loin, à l'horizon, toujours à droite, la masse étagée du *Mont-Perdu*, reconnaissable à l'espèce de sillon qui en partage la cime en deux portions; enfin, ce sont le *Cylindre* et les *Tours du Marboré*, la *Brèche de Roland*, le *Taillon*; ensuite tout s'abaisse jusqu'au *Vignemale*, tout drapé de glaciers et terminé par trois pointes rapprochées. A l'orient, sur le premier plan, à gauche de la *Piquette*, se montre la masse assez régulière du pic d'*Arbizon*; derrière se voient les montagnes voisines des ports de la *Pez*, du *Charbide d'Oo*, et enfin la *Maladetta*, dominant de ses blancs glacis toutes les parties voisines. »

M. LEMONNIER, 1841.

ASCENSION A CHEVAL DU PIC DU MIDI.

Madame la comtesse de l'Épine était encore bien jeune, quoique mère de deux enfants, lorsqu'elle osa risquer avec eux ce voyage à cheval, contre l'avis d'un de ses guides qui la déclarait perdue si elle persistait dans ce projet téméraire, n'ayant jamais vu entreprendre ni ouï dire que personne eût entrepris ce voyage autrement qu'à pied. Je vais lui emprunter, non sans l'abrégé, le récit de cette ascension, la plus intéressante, quoique incomplète, de toutes celles que j'ai sous les yeux (1).

(1) « Inaccessible du côté du nord, où il se présente avec le plus de majesté, il a des avenues détournées qui conduisent avec tant de facilité à sa cime, qu'y parvenir est un succès à la portée des forces les plus communes, et que les baigneurs et baigneuses de Barèges et de Bagnères, qui vont y jouir d'une de ces vues que la nature refuse aux sommités centrales, environnées d'un immense chaos de montagnes, n'achètent cet avantage que ce qu'il faut pour assaisonner de l'idée

« Ce que d'autres ne font pas, dit-elle au guide qu'elle avait pris à Grip (1), nous pourrons peut-être le faire; nous aurons au moins *la gloire de l'avoir entrepris*. — Vous n'irez jamais avec les chevaux, vous courez le risque de périr avec eux.... Pierre et Jean se consultent. — Partons, madame, et ne craignez rien.

Le temps se gâte, des nuages commencent à voiler le sommet des monts, nous sommes inquiets, le courage et l'espérance ne nous quittent pas cependant, nous avons tant besoin d'eux! Le site devient triste, borné, sauvage; ce ne sont plus, comme à Luchon, de jolies et riantes vallées, ce ne sont plus ces belles montagnes fertiles et couvertes de bois : les montagnes ici sont arides, nues, pelées; les rochers, dépouillés de toute végétation, se couvrent à peine d'un lichen dont la couleur monotone ne varie que par les effets de lumière; mais la lumière pâlit, s'éteint sous le brouillard, qui descend à chaque instant plus bas sur les montagnes. Déjà nous sommes assez élevés pour découvrir le sommet de ces belles montagnes d'Espagne que nous avons si bien vues, quelques jours avant, du pic élevé de Boconaire, et dont nous avons cotoyé les bases immenses, en traversant la vallée d'Artigue-Telline et celle d'Aran, lorsque nous fîmes cette belle excursion dans la Catalogne.

« On monte très-péniblement au milieu de rochers tombés des sommets menaçants qui s'élèvent de toutes parts : les masses se resserrent, les roches nues et déchirées se montrent partout, l'herbe croît à peine parmi ces ruines; quelques fleurs solitaires viennent cependant orner de leurs brillantes couleurs, de leurs formes gra-

de quelques difficultés vaincues le plaisir de se croire au sommet d'un des plus fiers rochers des Pyrénées. » (RAMOND, *Observations sur les Pyrénées*.)

(1) Village de la vallée de Campan, où l'on passe en venant de Bagnères, et où nous passerons nous-mêmes, en allant de Barèges à cette ville.

cieuses, ce triste désert. Ce mélange de leur éclatante beauté avec la couleur sombre de ces monts dépouillés et appauvris inspire une sorte de regret; on est fâché de voir dans ce triste lieu ces jolies fleurs qui croissent et meurent ignorées parmi ces affreux débris des orages et du temps: un silence profond règne dans ce séjour; le voyageur ose à peine élever la voix; tout ce qu'il voit l'attriste, la présence de la nature ne se fait plus sentir ici, il semble que tout soit passé, détruit. Je songeais au poème du *dernier homme* en regardant autour de moi; cette composition hardie dut être inspirée dans un lieu analogue à celui où nous nous trouvions. Je me rappelais ce dernier homme, assistant à la chute, à la destruction du monde, traversant comme nous les ruines et les débris de tout ce qui a été: là on n'a plus le sentiment de l'avenir, l'imagination ne voit que bouleversement, destruction, et l'espérance même doit fuir le cœur de l'homme, lorsqu'il se sent pénétré de l'horreur de ces lieux.

.....

« Nous gravâmes longtemps ces rochers épars et difficiles; nous traversâmes des neiges, et, arrivés à une petite élévation, nous nous trouvâmes tellement couverts d'un brouillard épais, que nous cherchions la route; rien ne la trace sur ces hauteurs désolées, que la forme des sommets cachés depuis longtemps pour nous. Nous avions soin de ne pas nous séparer, la moindre imprudence à cet égard aurait pu nous devenir funeste. Des passages affreux où la délibération devenait en quelque sorte nécessaire pour parvenir à les traverser furent franchis par nos chevaux, dont nous admirions l'adresse, l'intelligence et la précaution; nous les suivions, moins adroits qu'eux; mais déjà nos courses précédentes nous avaient rendu le pied montagnard, et après avoir escaladé toutes les roches anguleuses et glissantes, après avoir traversé les masses de neige qui restent éternelle-

ment sur ces cimes décolorées, nous arrivâmes à la Hourque des Cinq-Ours....

« Dans ce moment, nous étions tellement enveloppés de brouillards, que nous ne pouvions plus rien voir à quatre pas : on fit halte pour délibérer; on ne savait pas trop où aller; il n'était plus possible de songer à monter le pic. Nous étions cependant très-élevés, et une heure nous eût suffi par un beau jour. C'était une chose désolante que de renoncer à une telle entreprise et d'avoir eu toutes les fatigues sans arriver au plaisir qui en était le but : nous étions même incertains si nous pourrions retrouver la route au milieu de l'obscurité si épaisse qui nous environnait. Il faisait froid, humide; point de bois; si nous nous perdions, comment passer la nuit sans abris, sans vêtements chauds, sans feu, sur ces sommets glacés....? A part moi, je pensais bien un peu aux visites que pourraient nous faire les ours et les loups, qui ne craignent pas le brouillard. Les guides nous prient de rester auprès des chevaux pendant qu'ils iront à la découverte d'un chemin. Il faut être prudent, disent-ils, et ne pas s'exposer à rouler dans des profondeurs dont on ne revient pas. Nous attendons : le vent souffle, il est glacé. Nous hasardons quelques pas avec précaution pour le recevoir moins directement : tout à coup le brouillard se lève un peu, car dans les montagnes il s'élève ou s'abaisse, s'épaissit ou s'éclaircit aussi promptement qu'on lèverait ou baisserait un rideau; tout à coup, dis-je, nous voyons, et comme par enchantement, sous nos pieds, à une grande profondeur, un lac superbe dont les eaux, d'une couleur ravissante, contrastent admirablement avec les tristes sommets brumeux qui nous environnent. Nous sommes suspendus en quelque sorte sur ce beau lac (1), tant nous nous sommes avancés imprudemment; mais l'imprudence, qui de nous y son-

(1) Lac d'Oncet.

geait? Enchantés de cette vue inattendue, nous oublions presque notre triste situation; l'espérance reprend ses droits, mais un instant seulement: nos guides reviennent, heureux aussi de cet instant qui leur a fait voir la route périlleuse sur les hauteurs escarpées qui bordent le lac d'Oncet: il faut y passer les chevaux; comment faire? A peine osons-nous hasarder nos pas sur ces pentes dangereuses où les rochers anguleux et élevés offrent des dangers continuels; il faut l'entreprendre cependant, ou refaire de nouveau la route déjà parcourue dans laquelle le brouillard doit inévitablement égayer. Jean, Jean, le contrebandier le plus valeureux de Luchon, s'anime des difficultés qui se présentent, il ne se pardonnerait pas de céder à un obstacle; il nous confie la garde des trois chevaux, s'empare du quatrième qui lui résiste à la vue du passage qu'on veut lui faire franchir. Mais l'impérieuse voix du maître le domine; il cède en tremblant; Pierre saisit la bride, Jean saisit la queue, et la pauvre bête ainsi soutenue, craintive ou enhardie aux accents de son maître, avance un pied, puis l'autre, laisse glisser ceux de derrière sur les mêmes traces, calcule, choisit des niveaux dans cette pente rapide, rocailleuse et suspendue sur l'abîme; elle suit le maître qui la guide, va souvent mieux que lui, et compte sur l'appui secourable de Jean, qui s'attache à sa queue pour empêcher les chutes. On ne saurait croire de quel secours on est à ces pauvres bêtes en les soutenant ainsi. La première fois que je vis descendre les guides, s'attachant de cette manière à la queue de leurs chevaux, je pensais qu'ils voulaient se faire aider dans leur marche par la marche du cheval; mais quand ils me dirent que c'était ainsi que, pendant l'hiver, et dans ces horribles chemins qu'à peine nous avons pu franchir dans la belle saison, ils parvenaient à les faire passer sans accidents avec une charge énorme, j'avoue que je ne pus m'empêcher de rire du moyen qu'ils ont imaginé, et mes

jeunes compagnons de voyage, qui s'en sont égayés encore davantage, se réjouissaient presque de trouver un mauvais pas pour exercer l'adresse des montagnards sur la queue de leurs chevaux.

« Les nôtres furent tous passés de la même manière : nos guides eurent une peine épouvantable ; mais enfin ils sortirent vainqueurs d'une entreprise qui, à l'avenir, sera le noble sujet d'une des histoires qu'ils aiment autant à raconter que le voyageur à entendre. Nous aperçûmes sur un rocher du myosotis d'une si belle couleur, que nous nous hasardâmes, comme le chamois ou l'isard, à gravir le roc pour l'aller cueillir ; c'était le premier que je voyais si grand, si beau, si coloré.

« Le brouillard s'élevant, s'abaissant, nous cachait, nous montrait tour à tour le lac. Nous y descendîmes, et assis un moment à l'abri du vent, au bas d'un tertre de gazon, nous déjeunâmes, charmés d'avoir joui de la vue de ce beau lac, placé à la base du Pic du Midi. Nous étions en face de lui, nous le savions au moins, mais nous ne pûmes l'apercevoir, l'épaisseur du brouillard ne laissait rien découvrir. Nous voyions les vapeurs se former en colonne blanche et descendre ainsi sur le lac ; puis elles changeaient de formes, elles variaient à chaque instant. Nous vîmes avec intérêt ce spectacle, mais il nous déroba l'objet de nos vœux, et bientôt, le froid nous saisissant, nous commençâmes à descendre pour nous rendre à la route de Barèges, non sans jeter un dernier regard de tristesse sur ce beau Pic-du-Midi, pour lequel nous avons bravé tant de fatigues, et qui nous échappait comme la plupart des biens que promet l'espérance.

« Nous descendîmes à pied pendant trois heures environ. De ce côté la route est beaucoup plus facile que lorsqu'on monte en venant de Bagnères de Bigorre, et ce doit être un charmant but de promenade pour les buveurs de Barèges. » (*Voyage dans les Pyrénées en 1818.*)

On ne doit pas s'étonner de voir figurer aussi parmi les curieux qui ont exécuté cette ascension madame la duchesse de Berry, quand on l'a vue gravir la brèche de Roland.

Après avoir préféré, pour le voyage au Pic du Midi, la relation de madame de l'Épine à celle de M. Ramond lui-même, nous allons recourir à ce dernier pour le complément de l'excursion, en partant avec lui du lac d'Oncet, qu'il nous apprend être à 640 mètres au-dessous du sommet. « Il a, dit-il, cinq cents mètres de long, sur trois cents de large. Des rochers escarpés, que visitent seulement l'isard et son agile chasseur, l'enferment au couchant. Un de leurs ravins, le plus profond et le plus déchiré de tous, conduisait de la région des nues au niveau de ses eaux une vaste lavange qui s'appuyait sur la glace dont une grande partie de sa surface était encore couverte...

« A l'opposite, c'étaient au contraire de petits vallons d'une fraîche verdure. En face, le pic s'élève rapidement en un beau cône, et au midi la vue s'étend jusqu'aux pics de granit dont les bases ferment de ce côté l'enceinte de la vallée de Bastan... Les fleurs d'un gazon court et vigoureux, nouvellement découvert par les neiges, me rappelaient les hautes vallées des Alpes et leurs pâturages. L'air était tranquille et parfumé par la lauréole odorante qui commençait à fleurir, car les jours de la canicule sont le printemps de ces lieux... Mes compagnons ne pouvaient plus me suivre. Bientôt leur abandonnant mon guide, je gravis seul et en droite ligne vers la cime. Je l'atteignis en peu de temps, et du bord d'un précipice effroyable, je vis un monde à mes pieds.

« Le confus amas des rochers méridionaux qui jusqu'à ce moment avaient emprisonné ma vue et fatigué ma pensée, se courbait derrière moi en un vaste croissant, et portait désormais ses hauteurs supérieures à cette distance d'où la grandeur cesse d'être accablante. Placé

au centre apparent de sa courbure, je voyais mourir à côté de moi ses extrémités. Rien ne s'élevait plus entre moi et les plaines ; je plongeais, comme du haut des nuages, sur leurs vallées et leurs collines, réduites presque au même niveau, et je parcourais d'un coup d'œil le Bigorre, le Béarn, le Couserans, le Languedoc même, jusqu'à ce profond éloignement où une vapeur légère, fondant les limites de l'horizon dans l'immensité des cieux, venait au secours de l'œil et ne lui laissait rien à regretter.

« Mais ce qui rappelait sans cesse mes regards, ce qui les reposait délicieusement, c'étaient les collines et les pâturages qui s'élevaient du fond du précipice vers la pente escarpée du pic, et formaient un repos entre sa cime et sa base. Là, j'apercevais la hutte du berger dans la douce verdure de sa prairie ; le serpentement des eaux me traçait le contour des éminences ; la rapidité de leur cours m'était rendue sensible par le scintillement de leurs flots. Quelques points surtout fixaient mon attention ; je croyais distinguer le troupeau et reconnaître le berger, qui peut-être regardait planer sur sa tête l'aigle que je voyais, bien au-dessous de moi, décrire de vastes cercles dans les airs.

« Le lieu même où je me trouvais n'eut que mon dernier regard. J'avais épuisé le peu de force que se trouve l'homme qui veut contempler la nature dans son immensité, lorsque je considérai mon étroite station ; lorsque je vis que, sur cet âpre rocher, tout n'est pas débris, et que les feuilletés hérissés du dur schiste qui le compose, protègent de la verdure et des fleurs contre la froidure et les ouragans de cette haute région ; le carnillet-moussier (*silene acaulis*), riante parure des rochers élevés, et deux ou trois pieds d'une gentiane (*gentiana verna*), qui se plaît dans les lieux que la neige couvre longtemps, et qu'elle abreuve sans cesse, fleurissaient exilés sur cette cime déserte. Quelques insectes bourdonnaient à l'entour ;

un papillon même, parvenu à cette hauteur par les pentes méridionales, voltigea un moment d'une fleur à l'autre; mais bientôt, emporté vers le précipice, il confia sa frêle existence à l'immense océan de l'air...

« Je me recueillais plutôt que je ne me reposais, et je respirais la paix avec l'air pur de cette région, lorsque mes compagnons arrivèrent et me rappelèrent à l'objet de mon voyage. Tandis qu'ils jouissaient à leur tour de ce spectacle, qui fait oublier toutes les fatigues, j'examinai les montagnes méridionales. Plusieurs rangs s'élèvent en amphithéâtre depuis le Pic du Midi jusqu'aux frontières de l'Espagne. Ces montagnes sont réunies en groupes distincts. Un pic aigu et neige domine celui de ces groupes qui est le plus voisin du Pic du Midi et de la vallée de Bastan. Ce pic est désigné dans la grande carte des Pyrénées, mais il n'y est pas nommé. Les habitants du pays l'appellent *Néouvielle*, *Vieille-Neige*. Un autre, dont je n'ai pas fixé le nom, paraît dominer un autre groupe situé au couchant du premier, à peu près sur la même ligne et au même degré de l'amphithéâtre universel. Derrière ces groupes, s'élèvent des groupes bien plus considérables, et dont les dominateurs forment la crête même des Pyrénées, et la séparation des deux royaumes. C'est là qu'à plus de trente-deux mille mètres de distance on voit en face les *tours du Marboré*, si remarquables par les formes émoussées qu'elles doivent à la disposition de leurs assises. *Vignemale* se montre à l'ouest, entouré de nombreux acolytes; le *Mont-Perdu*, que l'on peut considérer comme appartenant au Marboré, dont il est le sommet le plus élevé, paraît à l'est, où il domine tout ce qui l'environne; et plus loin on distingue, comme une accumulation confuse, la masse respectable des monts que traverse le port de la *Pez*, et qui sépare la vallée d'Aure de l'Espagne.

« Mes compagnons s'étaient reposés une heure au sommet du pic, lorsqu'ils me proposèrent de le quitter. Nous

descendimes rapidement jusqu'à la Hourque des Cinq-Ours, petit plateau qu'on rencontre entre la cime et le lac. C'est le point où le vallon qui s'élève du fond de la vallée de Campan au sommet du pic, rencontre celui par lequel nous l'avions monté, et c'est le lieu où, en 1748, M. de Plantade, âgé de soixante-dix ans, mourut subitement à côté de son quart de cercle et dans les bras de ses guides. Nous trouvâmes ici un chasseur. L'isard fréquente cette région ; c'est le chamois des Pyrénées. Je l'ai trouvé plus petit et d'une couleur plus claire que celui des Alpes, et, si j'en juge d'après ce que les chasseurs m'ont rapporté de ses mœurs et de la manière dont ils le poursuivent, il est aussi moins fort et moins agile...

« En près de trois quarts d'heure, à compter de notre départ de la cime, nous étions au bord du lac. Nous nous y reposâmes sur le gazon parfumé. La chaleur était brûlante. Des moutons dispersés sur ces pâturages se reposaient aussi, les uns à l'ombre des rochers, les autres sur la neige; les bergers les surveillaient du haut d'un énorme quartier de roche sur lequel ils étaient couchés...

« Des bords du lac nous nous dirigeâmes vers ces hauteurs septentrionales de la vallée de Bastan, que nous avons parcourue en montant au pic; mais nous nous tenions encore plus haut, et je menai mes compagnons vers les cabanes les plus élevées de cette contrée. J'en connaissais le berger, et nous y devions trouver du lait. Le lait des Pyrénées est aussi inférieur en qualité à celui des Alpes qu'il l'est en quantité; mais celui que nous trouvâmes ici était, par sa délicieuse fraîcheur, le plus agréable breuvage que nous pussions désirer. Les bergers tiennent leur lait à l'abri des chaleurs très-vives qui se font sentir pendant quelques heures du jour sur les pentes méridionales de leurs montagnes, en plongeant les vases qui le contiennent dans le courant d'eau le plus voisin. Ils y pratiquent un réservoir destiné à cet usage. Les vases, plongés dans le courant, et tenus à l'abri du soleil par des

tables de pierre qui couvrent le réservoir, se trouvent dans une température si froide qu'elle semble excéder de peu le terme de la congélation. Ces vases sont de bois de pin et d'une seule pièce. De grandes cuillers de même bois, et parfaitement semblables à celles que les bergers suisses emploient, nagent à la surface du lait, pour servir au besoin. Les réservoirs sont ordinairement placés fort loin des huttes et abandonnés à la foi publique ; mais pour un étranger, tout cela est si bien caché, qu'il passe par-dessus sans en soupçonner l'existence. »

§ 7. LES PLANTES. — PIC D'ASBLANCS. — LAC DE LHÉOU.

Les autres monts du Bastan (1), tristes et repoussants par leur nudité, auront encore de l'intérêt pour ceux qui voudront s'élever jusqu'à leurs âpres cimes. Le botaniste qui a besoin de ménager ses forces pourra aller sur le Casaou d'Estibe au-dessus de Betpouey, premier gradin du Bugaret, faire une ample moisson de plantes sous-alpines ; mais plus heureux celui qui, dans les premiers mois d'été, pourra escalader les hauteurs d'Ereslids ou d'Asblancs, parées alors de tout l'éclat du printemps.

Le mois de juillet est l'époque de l'année la plus favorable pour voir dans leur parure les hauteurs du Bastan. Les beaux panaches de la grande saxifrage, et les touffes rouges des primevères alpines, ornent tous les rochers. Dans les lieux humides, autour de la saxifrage aquatique et de la simple parnassie, se groupent les pédiculaires, les grassètes et les hartsies, dont les corolles pourprées contrastent avec le blanc pur des premières ; et sur toutes les pentes, du milieu des arbousiers et des genièvres qui à chaque pas répandent en l'air des nuages de pollen, au-dessus des arniques au disque doré, et des élégantes anémones, les grandes gentianes montrent de loin leurs ver-

(1) Les Pyrénées, par M. Chauvenue.

ticilles jaunes, auprès du vérâtre, qui, fier d'être la plus haute plante des montagnes, balance orgueilleusement ses longs thyrses verts. Mais la plus aimable de tout ce cortège de la flore des hauts lieux, celle qui, pareille à la vertu modeste, semble vouloir se dérober aux regards, ou plutôt à la beauté coquette qui ne se cache à demi que pour exciter à la chercher, c'est la rose des Pyrénées, dont le vif incarnat brille sous le gazon. Si elle est la plus humble des roses, elle peut du moins le disputer en éclat à la plus belle de ses sœurs. Combien, d'ailleurs, n'est-elle pas dédommée de son humilité par une faveur précieuse que la nature accorde à elle seule, par le privilège fabuleux d'être sans épines. Cette fleur charmante, qu'un axiome de morale nous présente comme chimérique, dont le vulgaire ne parle que comme d'un être imaginaire, ne se trouve jamais en effet dans l'atmosphère épaisse et corrompue des plaines. C'est aux cimes des Alpes ou des Pyrénées que, pour la cueillir, il faut s'élever à travers mille fatigues, dans ces régions éthérées où l'on ne respire qu'un air pur, où l'âme ne se nourrit que de hautes pensées. De quels moyens la nature ne se sert-elle pas pour se dévoiler à ceux qui l'observent ? et n'est-ce pas une grande leçon qu'elle a voulu nous donner ?

De quel plaisir fut pour moi sa première découverte ! C'était sur la Piquette, non moins célèbre à Barèges par la variété de ses minéraux que par le grand nombre de ses plantes. Par une belle matinée de juin, j'y montai avec quelques curieux. Après une station obligée à la jolie fontaine qui découle de ses premiers rochers, nous entreprîmes étourdiment d'escalader en droite ligne la montagne, là où, jusqu'à la cime, elle est d'une forte inclinaison, sans nul point de repos. De longues arêtes la partagent régulièrement en plusieurs couloirs herbeux où l'on gravit en s'aidant des mains autant que des pieds, au-dessus de précipices de plus en plus approfondis. Après

un ressaut scabreux, nous nous trouvâmes à la base d'un nouveau couloir, plus large et moins rapide, dont l'aspect nous enchantait : ce ravin, depuis longtemps en repos, avait pris la forme d'un berceau de verdure où quantité de plantes étaient dans tout l'éclat de leur floraison. Les myosotis, les petites gentianes et les centaurées ressemblaient à des saphirs sur le gazon, à côté des renoncules et des anémones blanches ou soufrées ; et les aconits, les benoîtes, les arniques, opposaient l'or de leurs pétales au rose vif des silènes et des thymélées dont le parfum suave dominait. Mais la reine de ce parterre alpestre, c'était la rose des Pyrénées : quoiqu'à demi cachée sous l'herbe, elle y brillait parmi les autres fleurs ; les yeux se plaisaient à l'y chercher, et s'y reposaient avec charme.

C'est le seul lieu des environs de Barèges où j'aie trouvé la renoncule *thora*, petite plante remarquable en ce qu'elle n'a qu'une feuille et une fleur jaune, et par sa qualité vénéneuse dont les peuples du Nord faisaient, dit-on, usage pour empoisonner leurs flèches ; mais ici la nature avait mis le remède à côté du mal, en la faisant croître auprès de l'aconit *anthora* qui, quoique vénéneux lui-même, passait pour son contre-poison, ainsi que son nom l'indique. La Piquette, faisant partie d'un chaînon de transition, premier revêtement de l'axe granitique, est la mine d'où sortent la plupart des cristaux que les montagnards vendent aux étrangers. J'y ai recueilli, outre le cristal de roche, l'amianthe, l'asbeste et la chlorite qui y sont très-communes ; l'axinite ou schorl violet, le thallite ou schorl vert, la prehnite, l'adulaire, la stilbite, les grenats noirs, rouges et blancs, et plusieurs autres espèces ; mais leurs gîtes, toujours dans les flancs de ces longues arêtes, sont très-dangereux à atteindre. J'y ai vu éprouver des impressions très-fortes de vertige, entre autres à M. de Fayole, que j'y avais conduit, et qui, couché à plat et les yeux

fermés, me demandait encore de m'asseoir sur lui pour l'empêcher de rouler; et des effets de la raréfaction de l'air qui m'étonnaient à moins de 2,600 mètres, tandis que les mêmes individus en étaient exempts sur d'autres points plus élevés. Le sentiment d'un péril presque constant en était sans doute la cause. De sa cime, qui plonge sur les régions désolées d'Escoubous et d'Aigueluse, on a d'ailleurs les mêmes vues que de l'Ayré, excepté sur Néouvielle, dont on découvre une moins grande étendue à cause du pic d'Escoubous qui en cache une partie.

Le pic de Lavas-Blancs ou d'Asblancs, qui domine Barèges au nord, d'où descendent comme du ciel ces terribles lavanges qui le menacent chaque printemps d'une destruction totale, présente aussi aux curieux un champ fertile d'herborisations et une vue qui ne le cède qu'au Pic du Midi. Impatient de sortir du triste ravin des bains, je montais avant le jour les étroits sentiers sans cesse effacés sur ses flancs, et je me reposais en foulant les prairies de Couratgé, à l'heure où la terre se dégage des ténèbres, et où le diligent montagnard commence à animer ces plateaux. Plus haut, les pentes sont abandonnées au parcours; la fatigue y commence, ainsi que les plaisirs du botaniste ami des fleurs sauvages. Au bout d'une heure on se trouve à la naissance des deux ravins profonds qui vomissent les lavanges. Ces ornières profondes, dont est sillonnée la montagne, s'évasent en entonnoir, et c'est de là que partent les premières pelotes de neige qui, croissant dans leur chute de masse et de vitesse, vont tout écraser au fond. Ce qui peut donner une idée de la puissance de ces éboulements tombés d'une hauteur de 2,600 mètres, c'est la violence de l'air qu'ils chassent devant eux. La dernière fois que la maison Ducos fut détruite, on trouva des meubles et d'autres objets assez haut dans les bois, sur la pente opposée. Ainsi, avant le choc même de l'avalanche, la maison

avait été renversée, et ses débris dispersés comme par l'effet d'une trombe.

Dans un des vallons supérieurs, moins rempli de verdure que de pierres et de neige, était un troupeau. A sa couleur fauve, à ses formes lestes j'y distinguai un isard paissant tranquillement avec les moutons, loin des chiens et des pasteurs. Dès qu'il m'aperçut, il partit comme l'éclair. Sa course n'était qu'une suite de bonds précipités, et en peu d'instants il fut hors de vue. Une autre fois, pendant que je m'y reposais, un vautour vint se percher sur une pointe de roc au-dessus de ma tête. Immobile respirant à peine, je contemplai long temps ce tyran des airs, qui ne se plaît que sur les hauteurs inhabitées, où il vient dévorer à loisir sa proie. Je vis sa tête chauve, son fort bec, ses serres redoutables, et ses grandes ailes qu'il étendait en s'épluchant au soleil. Les vautours des Pyrénées sont moins grands que les lemmer-geyers des Alpes, qui sont probablement de la même espèce, à la couleur près que les condors des Andes; ces derniers atteignent jusqu'à onze pieds d'envergure, et paraissent avoir les mêmes mœurs. Ces terribles oiseaux, plus grands et plus forts que les aigles, n'habitent que les parties désertes des plus hautes chaînes du globe, où ceux-ci se montrent rarement. Dans les Andes le séjour ordinaire des condors est entre 5,200 et 6,000 mètr.; mais ils parcourent tous les climats et s'élèvent à une grande hauteur dans l'atmosphère. Ce sont probablement les animaux qui peuvent à leur gré (sans être poussés de force par les courants ascendants, comme il arrive aux insectes) s'éloigner de la terre, et vivre dans ces couches supérieures où l'air est prodigieusement dilaté.

A la suite de l'isard, j'atteignis les dernières roches, et bientôt je couronnai le pic lui-même. Un ciel serein m'avait fait espérer une belle vue de la plaine, mais elle était cachée sous une étendue sans bornes de vapeurs immobiles et mamelonnées; désappointement qui arrive

souvent, et que rien du fond des vallées ne peut faire prévoir. L'aspect des montagnes était très beau, quoique beaucoup moins étendu que celui du Pic du Midi. A l'ouest, dans un roc énorme, à ma hauteur, était la profonde coupure de Pène-Taillade; un des plus étranges passages des Pyrénées; et sous le pic, le petit lac de Lhéou, se déversant de sa haute plate-forme dans le vallon de Baudéan, me montrait ses eaux tranquilles et les molles pelouses qui l'entourent.

Sur le petit espace de la cime où je reposais, avait poussé une touffe de l'armoise des rochers dont l'odeur aromatique est des plus suaves. C'est une des plantes que les bergers suisses appellent *génipi*, qui pour eux ont toutes les vertus. La fatigue d'une longue ascension eût suffi pour rendre le repos bien doux, et je jouissais en même temps d'un spectacle toujours beau dans son étrangeté. A demi couché près de l'armoise, j'en respirais les parfums avec un air vif et tonique, tandis que mes yeux erraient sur les pics et sur les neiges, depuis celui du Midi jusqu'aux noires murailles de la Brèche, ou à la coupole aérienne du Mont-Perdu; depuis les cimes brillantes de la Garonne, visibles par l'ouverture du Tourmalet, jusqu'aux fleurons inaccessibles de Vignemale. Toutes ces masses, où le temps s'exerce sans relâche, plus ou moins élevées que mon horizon, je me les représentais comme les restes d'un long plateau, soulevé par la puissance sans limite des fluides souterrains, et dès le premier jet ébauché dans ses formes; attaqué ensuite par les météores et les eaux qui n'ont cessé de sillonner ses flancs, d'approfondir ses vallées et d'aiguiser ses mille pics. Si je portais mes regards sur cette mer mamelonnée qui des bornes de l'horizon s'avancait jusqu'à moi, j'étais comme un naufragé sur une côte inhospitalière et sauvage, où rien ne m'annonçait la présence ni les secours de mes semblables; puis, la face tournée vers le ciel, je m'abandonnais à une rêverie

vague, où je repassais confusément cette foule d'impressions qui s'étaient succédé. Si le sentiment de ma position sur un pic sourcilleux s'affaiblissait par moments, la vue des glaces de Néouvieille, ou de la pointe du Mont-Aigu environné de vagues aériennes, ranimait mes singulières sensations, et je me plaisais à retomber de nouveau dans une méditation sans but comme sans objet défini.

Du lac de Lhéou où j'étais descendu, repassant la crête par une petite brèche à l'est, je repris le chemin du Bastan par ce long contrefort dont la butte de Sers est le premier degré. D'un plateau herbeux où les vérâtres, l'ellébore des anciens, croissent à hauteur d'homme, j'eus une rare vision : les nuages de la plaine avaient pénétré dans les vallées, et en flocons isolés rampaient dans les fonds. Le soleil s'abaissait à ma droite, et à gauche mon ombre se projetait sur un de ces nuages, où j'aperçus un iris formant le cercle entier, excepté au point le plus près où il était interrompu par l'ombre de mon corps prolongée jusqu'au centre. Saussure en a vu un semblable du haut du Salève. Ce n'est que dans les montagnes qu'on peut voir des iris entiers ; et il est rare que le soleil, l'observateur et le nuage soient dans les situations relatives nécessaires pour produire cet effet d'optique.

HAUTEUR.

Col du Tourmalet, 2,252 mètres.

GÉOLOGIE.

Un dépôt de schiste micacé s'étend depuis la *vallée d'Aure* jusqu'à celle de *Cauteretz* ; il commence à peu près au *Pic d'Arbizon* et passe au nord de *Néouvieille*, en décrivant un vaste contour autour de cette protubérance granitique.

Il constitue le *Cau d'Espada*, le *Tourmalet*, le *Pic*

du Midi en Bigorre, le *Pic de Montaigu*, et toutes les montagnes qui bordent, soit au nord, soit au sud, la *vallée du Bastan*, où sont situés les *bains de Barèges*; car le schiste argileux et le calcaire alternent avec du feldspath compacte et du quartz, lesquels composent les pics nommés le *Cau d'Espada*, la *Campana de la Vaque*, *Ceubère*, *Pic d'Ayré*, *Pic d'Ereslids*, et *Pic de Bergons*, tous situés sur le côté méridional de la *vallée du Bastan*.

De la *vallée du Bastan* ce terrain passe dans la grande *vallée de Barèges*, où on le trouve depuis au-dessous de *Luz* jusqu'à la petite *Vallée de Pragnères*. Il y est composé particulièrement de schiste argileux, souvent quartzeux, et de calcaire.

De cette vallée il doit se prolonger dans la *vallée de Cauteretz*; je ne l'y ai pas vu moi-même; mais, d'après les observations de M. Picot de La Peyrouse, on trouve dans le quartier de montagne nommé *la Peyrère*, près de *Cauteretz*, les mêmes roches qui constituent les montagnes de la *vallée du Bastan*.

M. CHARPENTIER.

ROUTE DE PIERREFITTE A CAUTERETZ.

(1 myriamètre.)

Gorge de Cauteretz. — Cauteretz; séjour; manière de vivre, etc.
— Bains. — Géognosie. — Géologie. — Études d'artiste.

La route qui conduit de Pierrefitte à *Cauteretz* commence à droite de celle de *Luz*, derrière l'auberge de *Pierrefitte*, et franchit par des rampes bien ménagées, l'élévation subite et considérable que prend au-dessus de la vallée principale, cette gorge sauvage et réservée. Le chemin taillé à pic et quelquefois en suraplomb aux flancs schisteux des montagnes de droite, s'élargit bien-

tôt, tout en suivant la rive gauche du gave, dont on aperçoit les eaux bouillonnantes à travers le feuillage épais des noyers, des frênes, des aunes, et des tilleuls. La rive droite, formée par les flancs de la montagne de *Soulom*, offre çà et là au milieu des rochers qui les festonnent de verdoyantes prairies ornées de bouquets d'arbres et de quelques métairies. A mi-chemin de Pierrefitte à Cauteretz, la route passe, au moyen d'un pont en bois fort insignifiant, sur la rive droite du torrent et au pied de la *butte* dite du *Limaçon*, à gauche vous apercevez une assez jolie cascade.

La *butte du Limaçon*, dit M. Lemonnier, est formée par un double éboulement de rochers calcaires, séparés des montagnes de droite et de gauche et dont les débris forment une sorte de chaos au milieu duquel mugit le gave, un bloc surtout attire l'attention du voyageur par sa masse et sa position presque verticale au milieu des eaux qui, en cet endroit, forment plusieurs chutes d'un bel effet. Le ravin qui près de là descend des hauteurs déchiquetées de *Cabaleros*, mérite aussi un coup d'œil pour sa sauvage et affreuse beauté.

L'industrie humaine a bien aussi quelques moments d'examen à réclamer des voyageurs. C'est elle qui, près de Pierrefitte, a suspendu la route sur de simples saillies et qui a fait sauter, au moyen de la mine, ces quartiers de roches devenues vacillantes, faute d'appui et qu'il a fallu soutenir par des murs de pierres sèches.

Au delà du *Limaçon*, la gorge devient plus spacieuse; en même temps le gave s'éloigne de la route; les champs ensemencés et les tertres couverts d'habitations deviennent plus fréquents; enfin apparaît l'étroit et pittoresque bassin de Cauteretz, formé par la réunion du *Campasque*, descendu en bondissant des montagnes de droite, avec le gave de Cauteretz, formé au sud par les eaux des gaves de la vallée de *Marcadaou* et de la vallée de *Lutour*.

§ 1^{er}. GORGE DE CAUTERETZ.

La gorge qui conduit de *Pierrefitte à Cauteretz* offre bien des beautés ; mais la nature s'est plu à les tempérer par une grande végétation, partout où elle a pu l'asseoir. Ces beaux arbres, mêlés à l'escarpement des montagnes, et au bruit du gave, jettent de la vie dans le tableau, sans le rendre moins frappant.

Les naturalistes ne perdent pas leur temps dans cette gorge. M. Pasumot y a remarqué entre autres choses des bancs de schiste argileux, rougeâtre et traversé de veines quartzeuses ; des couches d'ardoises argileuses, des pierres à chaux feuilletées. Quant au voyageur, il y trouve une route facile, ombragée de frênes, d'aunes, de tilleuls, etc. ; du silence, de la fraîcheur, de belles eaux, des montagnes attrayantes ; enfin un torrent non moins impétueux que le Bastan, dans lequel il se précipite souvent avec fracas.

La facilité du chemin moins incliné que dans les autres gorges, la solidité des ponts, les corniches en général garnies de parapets, et tant d'autres choses que l'on y peut considérer, soit à pied, soit à cheval, soit en voiture, disposent aux plus douces émotions, et jettent dans les âmes quelques-uns de ces longs souvenirs qui font le charme du reste de la vie (1), en sont la ressource la plus certaine. L'homme en effet n'existe avec plaisir que par la mémoire de ses actes réfléchis ; autrement, quelle qu'en soit la durée, ce n'est plus la vie, ce n'est que du temps.

Pendant trois heures au moins que dure ce trajet, on

(1) « Le pittoresque en grand disparaît sans doute avec les granits, les schistes, les glaces et les sapins ; mais la nature n'en est pas réduite à cela pour être belle. Quand elle se dépouille de cet air de grandeur, elle devient ordinairement plus douce, elle se familiarise avec nous ; nous admirons moins, nous sommes moins remués ; mais nous en jouissons plus à notre aise. » DE LUC, t. IV, p. 557.

ne se hâte point d'arriver. On marche sans impatience, parce que tout plaît assez à chaque pas pour ne désirer que la continuation des mêmes aspects qui en rappellent d'autres, qui multiplient les jouissances du sentiment et de l'imagination.

On arrive vers le milieu de cette gorge, qui, comme toutes les autres, se ressent de son origine; mais le plus souvent des buis, des sapins et des arbres de toute espèce y voilent les destructions successives qui s'y sont opérées.

On remarque une marbrière que l'on exploite pour construire des maisons éparses sur les coteaux et dans le bassin de Cauteretz. On est charmé d'apprendre que la plupart de ces riants domiciles entourés de bosquets, de jardins sans clôture, et qui annoncent de l'aisance, appartiennent aux montagnards.

Le haut de cette gorge, élargie de part et d'autre par deux torrents continuels, montre enfin dans son bassin silencieux Cauteretz bien situé, joliment bâti. Moins élevé que Barèges, la température y est plus douce, l'aspect infiniment plus agréable. L'air pur et balsamique qu'on y respire, les eaux qu'on y voit de tous côtés s'élançant en cascades, sourdre en fontaines jaillissantes, rappellent le séjour tranquille des champs élyséens.

§ 2. CAUTERETZ.

CAUTERETZ est un joli bourg dans un vallon solitaire entouré de forêts où croît le sapin; il est bien bâti, a d'élégantes maisons où le marbre a été prodigué; il a une population de 1,000 âmes environ.

Le village de *Cauteretz*, nous dit M. Lemonnier, est actuellement composé de deux cents maisons environ; les rues en sont étroites et mal pavées, les maisons, surtout les nouvelles, fort élevées, interceptent le peu de lumière et de soleil que les montagnes y laissent descen-

dre, d'où résulte pour cette petite cité, un air de tristesse que le mouvement continu des étrangers ne saurait entièrement dissiper. Les habitations sont généralement bien tenues à l'intérieur, quelques-unes même sont meublées avec luxe.

Hôtels à Cauteretz :

Hôtel de France, chez Derrey, restaurateur.

— des Princes, chez Derrey fils, restaurateur.

— du Lion d'Or, chez Cazenave, restaurateur.

— du Parc, chez M. Brehauban.

— tenu par M. Biasson-Chambéri.

— tenu par madame Dupont.

Cauteretz est élevé à 2,900 pieds au-dessus de la mer.

Les sources sont beaucoup plus haut.

SÉJOUR. Tous les amusements sont réunis à Cauteretz, danses, beaux salons, musique, courses en char, à cheval, bonne chère, vins exquis, société nombreuse, charmantes promenades, beaux points de vue, forêts nombreuses.

MÉDECINS. Il faut en consulter un en arrivant à Cauteretz : on le paye pour la cure entière.

LOGEMENT. Il y en a à tous prix, depuis 1 fr. par jour jusqu'à 10 et 15 fr. : les chambres sont meublées avec goût, mais les étrangers y désireraient quelquefois plus de soin, plus de propreté.

TABLE. On trouve des pensions bourgeoises à 5 fr. par jour et au-dessous.

TRAITEURS. A la carte et à tant par tête ; on dine bien pour 2 fr.

NOURRITURE. En tout temps, les fraises et les framboises de montagnes. *Saint-Savin* fournit des pommes exquis, *Argelez* de bonnes prunes, le *Béarn* des pêches aussi belles que celles de Montmorency. La truite, le coq de bruyère, l'isard, sont excellents et garnissent la table des gens riches.

BAINS. 1 fr. chaque.

COURSES A CHEVAL. On loue un cheval au plus 2 à 3 fr. par jour, cheval au pas sûr; on vous accompagne au besoin.

CHAISES A PORTEURS. Comme quelques bains sont assez éloignés, on s'y fait porter si on est trop malade : un tarif est affiché dans les bains et hôtels. Les porteurs ont le pas doux.

ÉTRANGERS. L'adjoint et le commissaire de police ont la liste des étrangers qui arrivent chaque jour, on peut les consulter. Le chef des baigneurs de chaque établissement possède également cette liste.

POSTE AUX LETTRES, tous les jours; plusieurs fois la semaine, messages; voitures, qui vont et viennent chaque jour.

JOURNAUX. On les trouve aux établissements de bains.

BAL. Il y a un beau salon où les étrangers se réunissent le soir; on y donne plusieurs bals la semaine; les baigneurs de Saint-Sauveur, et de Barèges, ne manquent pas de s'y rendre.

La musique est bonne : des baigneurs se mêlent quelquefois comme amateurs aux musiciens.

§ 5. BAINS.

Les eaux de Cauteretz diffèrent à peine de celles de Barèges. Les mêmes principes y dominent avec un plus haut degré de chaleur; car la température des sources s'élève jusqu'à 41°, en sorte qu'il faut les refroidir pour former des bains supportables. S'il y a d'ailleurs quelques légères diversités dans les doses des sels, ces diversités se sont montrées moins sensiblement dans l'expérience médicale que dans l'analyse chimique, et, bien que les suites de blessures n'aient pas été traitées à Cauteretz avec autant de concours et d'éclat qu'à Barèges, leur utilité, dans des cas pareils, n'a point été contestée.

A tous ces avantages, les eaux de Cauteretz en réunissent de particuliers : un climat bien plus doux que celui de Barèges, un sol plus fidèle, une situation moins exposée, et des sources si abondantes, que celles de l'est seulement suffisent pour alimenter plus de bains et de douches que Barèges et Saint-Sauveur ensemble.

Cauteretz possède dix sources : 1^o quatre à l'orient, sur le flanc d'une montagne appelée le *Pic-du-Bain* ; savoir : *Bruzaud*, la *Reine*, ou bain du milieu, *Poze* et *César*, 2^o six au midi, la *Raillière*, le *Petit-Saint-Sauveur*, la source de *Mahourat* ; celle des *OEufs*, et le bain du *Bois*.

Des quatre premières à l'orient, deux appartiennent à des particuliers : *Bruzaud* au propriétaire du même nom, et *Poze* au sieur Cazenave Manuquet ; celles de *César* et de la *Reine* appartiennent à la vallée de *Saint-Savin*. Des six sources au midi de Cauteretz, deux sont des propriétés particulières ; les autres appartiennent également à la vallée.

Sources de l'est. Le chemin qui, prenant à gauche des *Espagnols*, longe le pied de la montagne, conduit aux établissements de *Bruzaud* et de *Rieumiset*.

L'eau des bains du *Bruzaud* est limpide et sans odeur ; quoique douce et onctueuse au toucher, elle semble causer à la peau une espèce de resserrement qui a quelque rapport avec celui que produisent les styptiques : sa température est de 40° centig. ; mais mesurée à la douche le 5 novembre 1840 par M. Lemonnier, elle était de 37.10°. Il se produit donc une perte de chaleur d'environ 5° dans le trajet que cette eau parcourt de son point d'émergence à son lieu d'exploitation.

C'est un des plus agréables établissements ; il comprend une buvette peu fréquentée, une douche d'un volume et d'une chute assez considérables, 12 cabinets à bains ; il offre un large péristyle, un petit salon de repos, un chauffoir à plusieurs cases, de manière à prévenir le

mélange du linge, des plates-formes ombragées, des jardins en terrasses, des bosquets.

Rieumiset. Cet établissement, le plus rapproché de Caunteretz après la baraque des Espagnols et celui de Bruzaud, occupe l'extrémité d'une prairie qui porte son nom ; le bâtiment est simple, élégant et commode, renferme 12 cabinets de bains fort propres et une buvette peu fréquentée. L'eau de la source est limpide et sans odeur ; sa saveur est douceâtre, et sa température 28.75° , selon M. Camus.

Si vous prenez le chemin qui s'ouvre à droite des *Espagnols*, vous arrivez bientôt, par des rampes nombreuses et assez douces, à *Poze-Vieux*, établissement tombé dans un état de véritable décrépitude ; il renferme 11 cabinets de bains, une buvette et une douche. L'eau de *Poze* est très-limpide, douce au tact et d'une saveur désagréable ; température $46.5/10^{\circ}$ (M. Arago).

Sur la même esplanade se trouve *Poze-Neuf*, établissement très-fréquenté, contenant 11 cabinets de bains dont deux à deux baignoires. La température de l'eau, prise au griffon de la source le 2 novembre 1840, par M. Lemonnier, est de 46.40° . — Cet établissement est, pour l'ordre de construction, en tout semblable à celui de *Bruzaud*.

La température de la *Reine* est de 39° ; il y a une douche précieuse pour les douleurs rhumatismales, une belle buvette, une baignoire en serpentine. La température de *César* est de 48.45° ; la saveur et le goût de cette eau sont franchement sulfureux. Une douche, une buvette, deux mauvaises baignoires, constituent tout l'établissement.

Sources du midi. C'est là qu'on trouve la source de la *Raillière*, dont la grande réputation a attiré dans tous les temps tant de malades à Caunteretz. L'établissement consiste en 24 cabinets de bains, dont 12 revêtus en marbre poli, une buvette au centre, une douche, un

large péristyle ; deux petits salons : un dans chaque aile du bâtiment, et un grand salon au premier ; deux chauffoirs pour le linge.

Cet établissement est le plus élégant de tous ceux de Caunteretz ; son entrée est décorée d'un portique en marbre, d'un vestibule au fond duquel est la buvette.

L'eau examinée à la buvette a une température de 58.10°.—La température des bains varie de 55° à 57.50°. (LEMONNIER, 2 novembre 1840.)

C'est à la fontaine de la Raillière que beaucoup de jeunes et jolies femmes à l'estomac délabré viennent chercher la santé.

Source pure où l'on puise, où l'on boit la santé ;
Où la beauté, flétrie au moment d'être éclosée,
Vient embellir son teint des couleurs de la rose.

Le *Petit-Saint-Sauveur*, ainsi nommé à cause de son analogie avec les eaux de la vallée de Luc, a 55° de température. A droite du chemin et un peu plus haut s'élève, sur les bords du Gave, un singulier édifice ; c'est l'établissement du *Pré*. On y trouve 16 baignoires et une douche : la source, fort abondante, offre à la buvette une température de 47.10°. On traite dans cet établissement surtout les rhumatismes et les affections de la peau : sa douche est la plus énergique des Pyrénées. La fontaine de *Mahourat*, en langue du pays mauvais trou, n'est en effet que ce que ce nom désigne : sa température est de 40°. Au moyen d'un escarpement de roche, on a pratiqué dans son épaisseur une caverne de quelques toises, au fond de laquelle jaillit une source très-abondante. La source des *OEUFS* est sans établissement comme sans emploi.

La source de César est à 400 pieds au-dessus du seuil de l'hôtel Fleurin.

Quelques-uns des bains portent les noms de ceux qui les ont rendus célèbres. Le Bois, la Raillière, désignent

les lieux : les Œufs indiquent la température de la source ; le bain du *Roi* rappelle la guérison d'Abraca, roi d'Arragon. Marguerite, sœur de François I^{er} et reine de Navarre, a laissé son nom à la fontaine dont elle usait le plus souvent. Cette princesse ingénieuse, et qui préférait au tumulte des cours la tranquillité de ces vallons, s'y enfonçait dans la saison des eaux avec des poètes, des musiciens et quelques-uns de ses amis les plus intimes. Elle y fut surprise, ainsi qu'un grand nombre d'étrangers, par des lavanges qui dispersèrent tout le monde et ravagèrent la colonie. Les uns périrent, emportés par les eaux ; les autres, s'étant réfugiés sur les montagnes, y furent dévorés par les ours. Elle eut bien de la peine à se sauver. Mais il faut l'entendre elle-même. « Le premier jour de septembre, dit Marguerite, que les bains des Pyrénées commencent d'avoir de la vertu, plusieurs personnes, tant de France, d'Espagne, que d'ailleurs, se trouvent à Cauldrès, les unes pour boire, les autres pour prendre de la boue. Vers le temps du retour vinrent des pluies si excessives, qu'il fut impossible de demeurer dans les maisons de Cauldrès, remplies d'eau. Ceux qui étaient venus d'Espagne s'en retournèrent par les montagnes du mieux qu'il leur fut possible. Les Français, pensant s'en retourner à Tarbes, trouvèrent les petits ruisseaux si enflés, qu'à peine purent-ils les passer au gué. Mais quand il fallut passer le Gave, qui, en allant, n'avait pas deux pieds de profondeur, il se trouva si grand, si impétueux, qu'il fallut se détourner pour aller chercher des ponts. Comme ces ponts n'étaient que de bois, ils furent emportés par la violence des eaux. Quelques-uns se mirent en devoir de rompre la véhémence du cours. Les uns traversèrent les montagnes, et passant l'Arragon, vinrent dans le comté de Roussillon, et de là à Narbonne ; les autres s'en allèrent droit à Aigues-Mortes. D'autres, pour prendre une route détournée, s'enfoncèrent dans les bois, et furent mangés par des ours. Quelques-uns vinrent

dans des villages qui n'étaient habités que par des voleurs... L'abbé de Saint-Savin logea des dames et demoiselles dans son appartement; il fournit de bons chevaux du Lavedan, de bonnes capes du Béarn, force vivres pour arriver à Notre-Dame de Sarrance, etc. »

Les lavanges soudaines sont très-fréquentes dans cette moyenne région des Pyrénées, parce qu'elle reçoit les eaux des monts supérieurs, et celles de plusieurs grands lacs qui débordent l'un dans l'autre.

ANALYSE.

EAUX DE CÉSAR.

Ces eaux sont claires, limpides, d'une saveur désagréable au goût, piquant légèrement et exhalant une odeur sulfureuse prononcée.

La pesanteur spécifique est à peu près la même qu'à Barèges.

Traitées par les réactifs et ayant évaporé 50 kilogrammes d'eau, on a eu un résidu sec du poids de 2 gros 50 grains qui, traité par divers procédés, a donné pour résultat :

1° La moitié du volume d'acide hydro-sulfurique.	
2° Deuto-carbonate de sodium.	80 grains.
3° Deuto-sulfate de sodium.	20
4° Deuto-hydro-chlorate de sodium.	16
5° Deuto-hydro-sulfate de sodium.	6
6° Substance grasse.	19
7° Silice.	55

EAUX DE LA RAILLIÈRE.

Cette eau est douce au toucher et au goût, ne présentant rien de piquant ni d'austère au gosier. Elle est beaucoup plus légère que celle de César et de Poze.

Elle est sensiblement verdie par le *sirop de violettes*.

La teinture de tournesol, l'alcool gallique, l'hydrocyanate de chaux, l'acide sulfurique, arsénique, nitrique, oxalique, l'acide hydrochlorique, n'en troublent nullement la transparence.

Le nitrate d'argent donne un précipité léger caillebotté. Le proto-chlorate de barium, un léger précipité blanc, insoluble dans l'acide nitrique.

L'eau de chaux, un léger précipité blanc, floconneux.

Le nitrate de bismuth et l'acétate de plomb, de légers précipités colorés.

Soumise à l'appareil pneumato-chimique, elle a fourni la moitié du volume d'acide hydro-sulfurique.

Trente kilogrammes d'eau évaporée dans une capsule de verre ont donné un résidu sec du poids de 2 gros 8 grains.

Ce résidu a une saveur douce, alcaline, attire sensiblement l'humidité de l'air, qui, traité par divers procédés, a fourni le résultat suivant :

1 ^o Moitié du volume d'acide hydrosulfurique.	
2 ^o Deuto-hydro-chlorate de sodium.	40 grains.
3 ^o Deuto-carbonate de sodium.	56
4 ^o Deuto-sulfate de sodium.	27
5 ^o Substance grasse.	24
6 ^o Silice.	50

Les autres eaux ont à peu près les mêmes principes.

GÉOGNOSIE.

De la vallée de *Barèges* le granit passe dans celle de *Cauteretz*, où il constitue non-seulement la majeure partie de la région supérieure de la vallée, à partir des bains de *Cauteretz*, mais aussi le massif compris entre la vallée de *Barèges*, celle de *Cauteretz* et celle d'*Ossouë*; telles sont les hautes montagnes qui environnent le lac de *Gaube*, le lac d'*Estom*, les lacs d'*Estom-Soubiran*,

la partie supérieure de la gorge de *Trimbareilles*, de celle d'*Aspet*, etc., etc. Cependant, n'ayant pas été au *port de Penticouse*, au fond de la vallée de *Cauteretz*, j'ignore si le granit y atteint le faite de la chaîne centrale.

Une autre protubérance granitique extrêmement étendue est, en quelque sorte, attenante à ces montagnes. Elle consiste en plusieurs sommités très-élevées, dont l'ensemble porte le nom de *Vignemale*, et la cime la plus haute celui de *Cerbelona* (5,442 m.). La base de ce grand massif est en grande partie recouverte par le calcaire et le schiste argileux de transition, comme on l'observe très-bien au fond de la petite vallée d'*Ossouë*. Cette montagne forme le faite de la chaîne.

De la vallée de *Cauteretz*, le granit, en formant le *Mont-Né* ou *Monné*, à l'ouest des bains de *Cauteretz*, se prolonge dans la vallée de *Sun* et dans celle d'*Azun*, où M. Palassou l'a observé, depuis le *Saut-d'Avadé* jusqu'au delà du lac de *Suyen*.

Plus à l'ouest, il passe dans la vallée d'*Ossau*, où on le trouve depuis les *Eaux-Chaudes* jusque derrière le *Pic du Midi* (2,942 m.), à peu de distance du faite de la chaîne, qui lui-même est formé en partie de calcaire et de schiste argileux de transition, et en partie de grès rouge et de calcaire secondaire.

La chaîne granitique, après avoir formé les hautes et vastes montagnes de la vallée d'*Ossau*, s'abaisse tout d'un coup si considérablement, et se cache si profondément sous des roches plus nouvelles, qu'on n'en trouve plus aucune trace, même dans les parties les plus profondes des vallées à l'ouest de celle d'*Ossau*. On le chercherait en vain dans la vallée d'*Apse*, dans celle de *Barretons*, de *Soule*, de *Laurhibarre*, de *Cize* et de *Baigorry*.

M. CHARPENTIER.

GÉOLOGIE.

Les sources de Cauteretz sortent du granit, comme celles de *Barèges* sortent du marbre, sans lui devoir leur origine, et la théorie qui nous a guidés là n'est point ici en défaut.

Le lieu où surgissent les eaux de la *Raillière*, et ensuite celles du *Pré* et du *Bois*, est voisin de celui où s'est faite une brusque transition du genre calcaire au genre siliceux qui est en quelque sorte déplacé. Ces sauts, assez rares dans les Alpes, sont très-fréquents dans les Pyrénées.

Mais les matières argileuses ne sont que dispersées, et les granits en sont fortement souillés. On en voit même des bancs distincts entassés dans les bancs de granit. On peut remarquer ce fait au voisinage des sources du *Pré* et du *Bois*, où il y a de pareils bancs bien déterminés; et quant au mélange des matières argileuses dans le granit même, il suffit d'entrer dans la caverne de *Mahourat* pour en acquérir la preuve.

Nous parlons de bandes de granit; autrefois on ne parlait que de masses de cette roche primitive. Il est inutile d'insister aujourd'hui sur cette vérité, que le granit est disposé précisément comme toutes les autres roches, et que ces bandes sont d'autant plus étroites qu'il est plus voisin des matières argileuses ou calcaires.

Ce qu'il y a de brusque dans le passage des roches calcaires aux roches granitiques, dans la région de Cauteretz, soustrait aux regards plusieurs intermédiaires. On n'y aperçoit point de gneiss, et les bandes de granit, quoique fort étroites, n'offrent point d'indices de stratification interne. Quant à leur disposition générale, elles suivent la direction commune de toutes les couches constituantes des Pyrénées, et leur inclinaison est en raison de la distance où elles se trouvent de la crête de la chaîne. Comme la vallée de Cauteretz court du nord

au midi, elle est coupée transversalement par la direction de ces bandes, en sorte que les eaux minérales échappent par leurs tranches.

Toutes ces circonstances sont très-favorables à l'observation ; et comme, d'ailleurs, le granit est plus dur et plus compact qu'aucune autre roche, il résiste mieux aux secousses, il est moins crevassé, et l'on doit s'attendre que les sources y suivront d'autant plus constamment les bandes dont la régularité s'est communiquée aux stratifications de matières étrangères que la nature y a interposées.

Ce sera donc presque infailliblement dans la direction de ces bandes que nous trouverons le cours des sources minérales, tracé par les roches qui sont propres à les produire. On les reconnaît en effet au-dessus des sources du Bois et du Pré, remontant des bords du gave à l'est, mais on n'en voit que la crête. A *Mahourat*, on pénètre dans l'intérieur même d'une de ces bandes. Cette caverne est une crevasse. On a toujours dit qu'elle était creusée dans le granit, et qu'on voyait l'eau minérale décomposer cette roche en se distillant à travers les fentes de ses parois ; mais cela est fort inexact. Les parois de la caverne ne sont pas de granit, elles sont d'une pâte fort hétérogène, où les éléments du granit sont mêlés à une forte dose de roche de corne verte, non-seulement disséminés entre eux, mais ramassés dans des loges formées par des veines croisées de quartz. Ce sont ces matières qui se divisent, se désunissent, se décomposent par le contact de l'eau, et détruisent ainsi l'agrégation des éléments granitiques auxquels elles sont mêlées.

On est là dans un véritable filon des matières propres à la génération des eaux thermales, et il n'est pas difficile de voir que les sources de Bayard et des Oeufs appartiennent au même filon.

La direction de ce filon n'est pas incertaine : il court à l'est comme les roches entre lesquelles il se trouve. Son

inclinaison est également apparente, et nous jugeons qu'il monte rapidement vers les hauteurs orientales.

En effet, la bande argileuse des sources du Bois et du Pré s'enfonce sous le granit, aux approches du gave, et le filon de la source aux Œufs qui s'ouvre près du niveau de ce torrent produit au-dessus la source de Mahourat, et plus haut, celle de Bayard, ce qui est un signe non équivoque de son ascension. On en a une preuve de plus dans la caverne de Mahourat; c'est de sa partie supérieure surtout que l'eau distille, et les crevasses qui s'y trouvent exhalent un vent si chaud qu'au sein de l'hiver et sous les neiges qui refroidissent les parois de la caverne, ce vent a fait monter à vingt-six degrés le thermomètre de Réaumur.

Il est peu de vallées qui prêtent à d'aussi beaux établissements que celle de Cauteretz; l'abondance des sources, la sûreté des lieux, la magnificence des sites, la salubrité de l'air, tout y appelle des monuments d'une grande ordonnance et d'une indestructible solidité.

LOMET, *Mémoires sur les Eaux minérales des Pyrénées.*

§ 4. ÉTUDES D'ARTISTES.

Dans les Pyrénées, à Cauteretz, et dans ses environs surtout, il y a une multitude de tableaux que la nature offre aux peintres et aux poètes.

LA NUIT.

Après avoir vu les montagnes embrasées par le soleil, il faut les contempler la nuit. Les ténèbres ont aussi une sorte de majesté.

L'air est pur et serein; la nuit brune plutôt que noire; les groupes de montagnes et les sommets que nous avons considérés la veille ne nous offrent plus que les simu-

lacs poétiques du sublime Lucrèce (1), ou des découpures faiblement prononcées. Les hauteurs voisines, surmontées de pics élancés vers le ciel, ne nous présentent que des formes aériennes, confuses, et qui recèlent tous les éléments de la crainte, mère de la superstition. C'est alors qu'aux regards inquiets naissent les présages, les prodiges; que les forêts plaintives articulent des sons, que l'on entend parler les animaux (2).

Une secrète horreur, accompagnée cependant d'un intérêt réel, s'empare de nous dans ces mornes solitudes, où la voix seulement et celle des torrents sont répétées d'échos en échos. Gravissant à travers les roches, les pins, les bruyères, on aperçoit bientôt les pâles reflets de la lune errante derrière les monts couverts de neiges et de glaciers.

Quand l'esprit tout entier se porte à l'observation, rien dans la nature ne lui est indifférent. Ce qu'on ne daignerait pas regarder dans son jardin, nous l'examinons avec curiosité. C'est un petit lac ou plutôt un bassin dont l'onde vacillante réfléchit pour ainsi dire le firmament; de sorte qu'on voit, comme à travers le globe, des étoiles frémissantes dans un autre hémisphère. Le tour de ce bassin, bordé de touffes de gazon, est illuminé de distance en distance par des vers luisants pris pour autant de lampions.

Parvenus un peu plus haut, le bruissement des eaux, qui de tous côtés tombent en cascades, en torrents, se

(1) « Ces assemblages déliés, ces tissus imperceptibles, parfaitement semblables aux corps dont ils sont les émanations, et que Lucrèce appelle *simulacra, effigies*; Cicéron les nomme *imagines*; Quintilien, *figuræ*; Célius, *spectra*, etc. Quelque defectueuse que soit cette théorie des simulacres, Gassendi ne l'a point dédaignée. » (Voyez la traduction de Lucrèce, par LAGRANGE, t. II, p. 114.)

(2) Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens, et simulacra modis pallentia miris
Visa sub obscurum noctis, pecudesque locutæ.

VIRGILE, *Géorg.*, lib. I, v. 476.

fait entendre d'une manière si distincte, que le guide en assigne les différences; mais encore que, selon le murmure plus ou moins fort de toutes ces ondes jaillissantes, il en estime le volume et la distance avec autant de promptitude qu'au milieu de nos villes le citadin religieux reconnaît la cloche de sa paroisse, quoique toutes les autres cloches sonnent en même temps.

On aperçoit ensuite, car les phénomènes de la nuit ne sont pas moins variés que ceux du jour, comme autant de météores vagabonds, de feux électriques diversement agités. Ils voltigent surtout autour de la pointe des hautes sommités, leur donnent les apparences d'un volcan près de former des éruptions; ce qui présage des orages prochains et fait trembler les habitants.

En levant les yeux, le voile de cette nuit resplendissante semble déchiré de toutes parts et réduit en lambeaux. On ne peut en effet distinguer entre les pics et les vallons tortueux que des sillons inégaux tracés sur la voûte céleste; sillons étincelants, il est vrai, des feux d'une multitude d'astres contigus et semés dans l'espace comme les grains de sable dans les déserts de la Libye. Privé de l'horizon habituel, on croit ne rien voir, tandis que l'on parcourt en un instant des espaces incommensurables, à travers des milliers de mondes et de comètes, à travers tant de soleils, tant de planètes qui s'éclipsent réciproquement, qui semblent se pénétrer et se confondre. Merveilleux fragments de l'infini! et qui le représentent tout entier à des regards mortels, mais où le calcul cesse, où la stricte raison cède la place aux conjectures.

JEUX DE LUMIÈRE.

C'est tantôt un nuage d'une transparence inégale, projeté de manière qu'il représente parfaitement et pendant quelques minutes une queue de paon, bordée de bril-

lantes étoiles : tantôt de longues traînées de lumière blanchâtre.

Familiarisé avec la nuit, on commence à jouir avec plus de sécurité de ces monts silencieux, où les idées fugitives se fixent et deviennent des pensées, où le domaine du sentiment s'étend d'autant plus que l'on voit moins ; où l'imagination, fécondée par la mémoire, reprend son ressort, s'exerce en tous sens ; enfin d'où l'âme peut à son gré parcourir l'immensité des cieux, s'élançer en un clin d'œil dans le passé, dans l'avenir.

NUAGES.

A certaines hauteurs, les brouillards se dissipent. Ils forment plus haut un beau nuage qu'on voit, à diverses reprises, disparaître et se reproduire en s'exhaussant toujours. Pasumot a expliqué dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon* la cause de cet effet commun dans les montagnes. Il prétend qu'il y a dans l'atmosphère des couches graduelles d'un air pour ainsi dire sec et absorbant ; que ces couches se saturent de l'humidité de celles qui leur sont subordonnées. De là les métamorphoses de vapeurs en nuages, lesquelles se reproduisent sous différentes formes : de sorte qu'on les voit telles que de larges bandes qui tantôt coupent les pics à diverses hauteurs, tantôt les couvrent d'éclatants réseaux circulant en spirale.

COURSES VAGABONDES.

Quand on est en société dans les montagnes, au lieu de suivre le même sentier, quelques-uns s'en écartent de temps en temps pour aller à la découverte. L'un examine une fleur, l'autre contemple un abîme. C'est ce qui fait le charme de ces petites courses vagabondes, où le hasard sert mieux quelquefois que le projet. Et puis, n'est-ce rien que le plaisir d'avoir vu seul ce que

l'on peut apprendre à d'autres? J'avoue qu'il en résulte quelquefois une sorte de rivalité, des exagérations involontaires. Il n'est que trop commun de se passionner dans ces enivrantes et merveilleuses solitudes, dont, au défaut de la réalité, l'imagination fait les frais, et que l'on se plaît à décrire sur de simples apparences. Mais on capitule à la fin du voyage.

ORAGES.

Rien n'est beau comme un orage dans les Pyrénées. Les montagnes lointaines sont coupées aux deux tiers de leur hauteur par un amas de nuages qui n'en forment plus qu'un : nuage immense, épais, et qui, dans ses flancs convulsifs, contient tous les éléments de la foudre. Elle gronde sourdement; déjà les échos des vallons en répètent au loin les accents. De fréquents éclairs sillonnent bientôt, tant au-dessus qu'au-dessous, ce nuage formidable.

Le tonnerre et le fracas redoublent de moment en moment : les gorges mugissent : la foudre éclate enfin. Elle jaillit de tous côtés, tant au-dessus qu'au-dessous du nuage adhérent à la montagne. Dès-lors, les sommets contigus, les pins qui les couronnent, n'offrent plus qu'un vaste incendie. Les abîmes sont éclairés jusqu'au fond par des globes d'une lumière si vive, qu'ils rappellent le jour au sein des cavernes ténébreuses. Le bruit cesse, les feux s'éteignent; nos feux d'artifice ne sont que de pâles bluettes en comparaison de ces grandes gerbes de feux électriques, et de toutes couleurs.

Cependant les vents déchaînés s'annoncent par d'horribles sifflements. Ils s'élancent sur le nuage orageux, le tourmentent, le déchirent; les lambeaux en sont emportés dans le vague des airs. Ces lambeaux épars en masses isolées, telles que des bataillons qui ne cessent de tirer en faisant retraite, tonnent encore en s'é-

loignant. Flottant au gré du tourbillon qui les agite, les uns vont se heurter contre les pics; les autres, engouffrés dans les gorges, remontent, comme un torrent refoulé, près d'en submerger les habitants.

PARCS DE BERGERS.

Les bergers, sur le déclin du jour, ramènent leurs troupeaux pour y passer la nuit, comme ils ont passé le jour, un à un, sans ennui, sans désirer un meilleur sort; car il ne faut pas chercher ici les pasteurs de Théocrite, de Virgile ou de Gessner, encore moins ceux de Fontenelle. Le lendemain ils recommencent. Quelle vie que celle de ces pâtres! Ils n'en sont pas plus tristes.

Les enceintes de ces sortes de parcs, souvent détruites et promptement refaites, ne sont formées que de pierres appliquées sans mortier les unes sur les autres. La demeure, ou plutôt la tanière du berger, est située au milieu de l'enceinte. C'est là qu'après un misérable repas, enveloppé dans sa cape, il se livre, sur quelques poignées de paille, à un sommeil souvent interrompu par les aboiements de ses chiens, qui l'avertissent des approches de l'ennemi. Ces redoutables ennemis sont des loups assez hardis pour oser, même en plein jour, attaquer les troupeaux.

CHAPITRE IV.

PROMENADES PÉDESTRES.

La Raillière. — Cascades de Mahourat, de Cerizet. — Le Vignemale. — Pont d'Espagne. — Lac de Gaube.

PROMENADES RAPPROCHÉES. Rien d'agréable comme la route de Pierrefitte, de délicieux comme l'enclos de Py,

où l'on va prendre un gai repas sur une pelouse fleurie, avec les montagnes pour décoration.

Le plateau de *Cancera*, où se groupent quelques chalets à la manière de la Suisse, est le but d'une promenade qui laisse dans la mémoire de longs souvenirs. On va à *Saint-Sauveur* par le *Cancera*.

Combasson, le *Monné*, offrent l'un de vastes prairies, l'autre un panorama de montagnes en hauteur; la vue y est étendue, diversifiée; nul étranger ne peut passer à *Cauteretz* sans aller graver son nom sur le *Monné*.

§ 1^{er}. LA RAILLIÈRE. (1).

Les bains de la Raillière sont dans la position la plus sauvage. Ils sont dominés par une montagne toute composée de granit, dont le sommet est tombé en assez grande partie : ce qui a jeté sur les flancs de la montagne, autour des bains, et jusque dans le lit du gave, une quantité de blocs considérable. Là, ils semblent présenter l'aspect effrayant des nombreuses victimes d'un combat terrible. Ils sont épars, rassemblés, pressés, entassés, maintenant en repos. Ce repos ressemble à celui de la mort; car depuis longtemps la première mousse les pâlit et les couvre; mais, dans ce repos, ils épouvantent, parce que le spectacle de leur confusion recule la pensée, et fait assister l'imagination au spectacle de leur chute. Quel fracas!

Le chemin jusqu'à la Raillière n'a jamais d'autres parapets que des blocs de granit placés les uns sur les autres. Ces granits diffèrent entre eux par la plus ou moins grande finesse des grains qui les composent; mais ils ont toutes les variétés d'une même pierre, dont le caractère est d'être formé d'éléments accrochés les uns aux autres par la seule adhérence moléculaire, sans l'intervention d'un ciment.

(1) Nous empruntons le récit des promenades aux cascades et au pont d'Espagne à M. Azaïs.

§ 2. — CASCADE DE MAHOURAT (1).

On monte par un chemin scabreux jusqu'à la source appelée Mahourat (2).

Un chemin escarpé, rapide, tracé sur un éboulement qui semble s'être refusé à le recevoir, conduit à un petit repos où toutes les sensations fortes, effrayantes même, sont produites. Ce petit repos est pratiqué de la main des hommes. On a uni horizontalement quelques sapins sur lesquels on a jeté un peu de terre; une légère solive à hauteur d'appui forme le parapet.

D'une part, le torrent est en pleine cascade; on est suspendu sur le point même de sa chute; et cependant son onde écumante n'est aperçue qu'à travers le feuillage sombre d'un arbre très-fort dont le tronc est vigoureux et court.

De l'autre côté, une excavation ténébreuse se montre à vos regards; quelques pas faits en profondeur vous introduisent dans un antre que tout rend horrible. Une fumée et une odeur sulfureuse sont à l'entrée; vous êtes bientôt sous une roche d'un fond noir, recouverte de minéraux qui cherchent à se figer. On sent une chaleur considérable qui augmente à mesure que l'on avance. Quelques pierres dépassent un peu le niveau de l'eau minérale, reçoivent et dirigent vos pieds. L'antre est resserré; à son extrémité, on touche aisément la roche de la main et de la tête; cette roche est brûlante et en même temps ba-

(1) Demi-heure de marche depuis Cauteretz.

(2) A pied ou en litière: cette litière est surmontée d'un cerceau couvert d'une toile cirée; le voyageur est dessous, et voit tout parfaitement.

Les pasteurs sont fort alertes: on n'a rien à craindre avec eux. Ils ont les pieds quelquefois couverts d'une espèce de peau qui leur permet de les poser sur les aspérités les plus aiguës.

COSTUME du fashionable de Cauteretz dans ses courses des montagnes: veste légère, bâton ferré, spadrilles à la manière espagnole, ceinture rouge, berret montagnard.

veuse; le désir de connaître le degré de sa chaleur fait vainement la répugnance que l'on sent à la toucher.

On ne reste plus longtemps sous cette effrayante ouverture; on se hâte de revenir vers la cascade, dont on préfère le mugissement et la limpidité. Mais tout se fait mutuellement valoir dans ce lieu magnifiquement horrible. Après avoir considéré le torrent, après s'être penché en frémissant sur le bord de l'abîme, on se tourne encore, sans se déplacer, vers la caverne sulfureuse; on est encore plus frappé de sa roche brûlante et sombre.

On remonte vers le chemin, et on se remet en marche. Quel chemin! Les froissements du pasteur, qui, de son pied vigoureux et agile, le parcourt sans cesse, sont parvenus à peine à l'indiquer par une trace incertaine et légère. Il faut toujours marcher sur des blocs de granit jetés là par de grands éboulements. Souvent on grimpe sur des marches exhaussées; quelquefois ces marches s'éloignent; il faut sauter, bondir. Dans un endroit, un quartier de roche s'est appuyé en tombant sur quelques autres; il repose par ses angles, et l'on passe dessous. On a constamment auprès de soi le mur de rochers qui a abandonné les masses sur lesquelles on s'avance. Ce mur est tranché, vertical; sa crête est dentelée; on voit que rien n'est lié, que tout menace encore; cependant on passe avec sécurité. De temps à autre on trouve quelques repos sur lesquels la végétation s'est hâtée de s'établir. Palassou est persuadé qu'on pourrait trouver aux environs de cette cascade des masses de granit qui ne le cèdent point en grosseur à ceux que l'on voit en Russie servir de base à la statue équestre de Pierre-le-Grand (1).

De la hauteur qui domine le bassin de Caunteretz, le guide qu'on prend ordinairement fait remarquer et nom-

(1) Cette masse prodigieuse a été tirée d'un marais, près d'une haie que forme le golfe de Finlande; elle pèse trois millions deux cent mille livres; on l'a transportée et placée à Pétersbourg.

me les différents bains, dont quelques-uns sont éloignés l'un de l'autre d'une demi-lieue; au-dessus de la cascade de Mahourat, et sur le territoire espagnol, les montagnes de *Culas*, toujours couvertes de neiges et de glaçons : les pics d'*Issé*, de *Moncin*, et le pic du *Midi* de la vallée d'Ossau : on en compte plusieurs de ce nom dans les Pyrénées. Ce dernier pic, suivant M. Flamichon, est élevé de plus de deux mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Jusqu'aux trois quarts de sa hauteur, ce n'est qu'un large môle hérissé de pointes, et qui percent à travers une multitude de sapins dont elles sont entourées. Le reste, dénué de toute sorte de végétation, n'offre plus qu'un amas de rochers terminés par deux cônes inclinés, et qui ressemblent à deux dents canines de longueur inégale.

De là on aperçoit tout le bassin de Cauteretz; on se demande pourquoi la gorge, qu'on compare volontiers au manche d'une raquette, en est si étroite relativement au bassin évasé. Cet effet, constamment répété à la tête de tous les vallons d'où partent les torrents, peut s'expliquer, si l'on songe que l'action des eaux, avant que les gorges fussent ouvertes, s'est longtemps exercée latéralement, et jusqu'à ce que ces mêmes eaux, toujours renouvelées, se fussent ouvert un passage suffisant pour s'écouler.

§ 5. — CASCADE DU CERIZET.

Le premier endroit où l'émotion, le plaisir, la terreur, l'admiration sont à leur comble, est la cascade de *Cerizet*. Je n'ai reçu de ma vie une impression semblable; je n'ai vu nulle part une réunion aussi complète du magnifique, du terrible, du tendre, du ravissant. Ce fut avec un véritable cri que je prononçai l'expression que je répète : « Voilà le chef-d'œuvre de la puissance naturelle, il n'est rien au delà ! »

Depuis l'ancre de *Mahourat*, nous ne cessons de gravir sur des débris de monts fracassés.

Nous descendons sur un tapis de mousse élastique, gonflée, humide, spongieuse. Un brouillard nous enveloppe; son épaisseur ne nous repousse point; sa fraîcheur nous attire. Ce brouillard même, qui jusque-là nous a caché le tableau, va tout à l'heure en faire la magie.

Le torrent écume, s'élanee, se précipite; et où va-t-il se perdre? Un voile ravissant nous empêche de le voir. Sous nos pieds, et dans une profondeur tortueuse, un magnifique arc-en-ciel étale la pompe de ses couleurs. Il est midi; le soleil semble être monté au plus haut de sa course, pour nous donner ce spectacle, et pour le contempler lui-même. C'est vers lui que le torrent, dans la rapidité d'une chute violente, fait monter une vapeur épaisse, qui s'étend, se replie, tourbillonne, se dissipe, est à l'instant remplacée par une vapeur nouvelle. Ainsi, dans le même lieu, dans le même moment, un torrent qui tombe, un torrent qui s'élève..... opposition admirable des plus beaux mouvements!

Quelques pins superbes ombragent la cascade; la vapeur les entoure, les pénètre, s'y condense; ils la rendent en pluie.....; on est comme jeté au centre de tous les météores à la fois.

Au-dessous de la cascade, le lit du torrent est profond, étroit, sinueux; on peut changer de position, et varier soi-même les magnifiques scènes de ce grand spectacle. Le point le plus frappant est en face de la chute; on est là sous un bel arbre; on est porté sur une roche saillante; l'arc-en-ciel déguise, augmente, décore la profondeur de l'abîme que l'on a sous ses pieds. A travers cette gaze brillante et légère, on cherche le torrent, on le voit qui s'écoule; il écume, il fume encore.....

L'œil s'arrête sur un énorme rocher que le torrent presse, pousse, et qui résiste à sa force. Ce rocher est

un objet des plus frappants de la scène ; c'est un énorme prisme à quatre faces qui sont taillées à angles droits. Il est assis sur l'une de ses faces, et dans le sens même de la cascade ; sa base est sur le bord du précipice : sa longueur est à peu près double de sa grosseur.

Avant d'arriver au pont d'Espagne, deux cascades fixent les regards : le *Pas-de-l'Ours* et du *Coussin*.

§ 4. PONT D'ESPAGNE (1).

J'avais beaucoup entendu parler du *Pont d'Espagne* (2). Depuis notre départ, mon imagination s'était souvent reposée sur le plaisir de le voir ; je le vois..... il répond à mon attente.

Deux torrents se réunissent, l'un en roulant sur la croupe inégale d'un large rocher, s'est déjà partagé en plusieurs nappes écumantes. Le second se précipite dans un lit étroit, profond, tortueux et sombre ; là, il fuit comme un trait ; mais il se poursuit lui-même, il ne cesse, comme le temps, de se poursuivre et de se fuir.

C'est un peu au-dessus de l'endroit où les deux torrents viennent de s'unir que l'on a jeté le pont d'Espagne. Les culées formées par la nature sont deux masses de granit, taillées d'aplomb, d'une hauteur d'environ soixante pieds, d'une largeur et d'une longueur inconnues.

D'une culée à l'autre, les pasteurs du canton ont jeté

(1) Deux heures et demie de marche de Cauteretz.

(2) On fera bien de prendre un guide pour aller visiter le *pont d'Espagne* et le *lac de Gaube*.

Le promeneur aux Pyrénées n'oubliera pas que s'il se montre peureux, le guide, en général, se contentera de lui indiquer ce que tout le monde voit et connaît. Que si, au contraire, il affecte de la témérité, le guide alors semblera ne douter de rien, et pourra l'égarer, ce qui arriva à M. *Arbanère* dans son ascension au *Vignemale*.

Du reste, rien dans les visites au *pont d'Espagne*, au *lac de Gaube*, qui doive effrayer. Ces courses ont été faites par la reine *Hortense*.

transversalement cinq ou six poutres de sapin, auxquelles ils ont laissé toute leur rondeur; ils ont garni les vides avec du gazon; ils ont un peu élevé des deux côtés deux poutres parallèles qui servent de parapet. Tel est le pont, en quelque sorte pastoral, sur lequel on traverse un effrayant abîme.

Il faut se placer au-dessous du pont, sur une roche cassée, qui s'avance dans le lit du torrent. De ce point de vue, l'aspect a une grande magnificence. Le torrent s'élançe et il gronde. Ces beaux arbres qui décorent l'entrée du pont; ce pont lui-même, ouvrage simple et fragile de l'homme si faible; ce pont reposant sur des masses fortes, ouvrage solide de la nature si puissante; ce bruit, ce fracas, cette blancheur éblouissante de l'eau qui se précipite, cette limpidité de l'eau qui s'apaise, ce mouvement terrible et sans fin, cette immobilité d'une roche fortement tranchée, cet éclat du torrent, cette roche sombre et rembrunie : une si grande opposition entre de si grands objets frappe, effraye, élève l'âme.

Oui, c'est dans de tels lieux que la nature tient école de sublime. Un moment lui suffit pour qu'elle en donne les leçons, les preuves les plus frappantes.

Après avoir quitté le pont d'Espagne par la vallée à gauche (1), ainsi nommé parce qu'il faut le passer pour se rendre de Cauteretz dans ce royaume, nous eûmes à monter pendant plus d'une heure avant d'être rendus au lac de *Gaube*. Notre chemin, dans cette partie, ressembla à celui que nous avions parcouru. Nos pieds ne reposaient jamais que sur des blocs de granit éboulés; les montagnes, qui accompagnaient notre marche, étaient toujours déchirées, et nous menaçaient de leurs ruines pendantes. D'ailleurs, elles suivaient l'inclinaison de

(1) Trois heures et demie de marche de Cauteretz, à pied, à cheval ou en litière.

notre route, c'est-à-dire qu'elles s'exhaussaient proportionnellement à la hauteur dont nous nous élevions.

Avant d'arriver au lac, nous nous reposâmes une seule fois, et sous l'épais ombrage d'un sapin singulièrement chargé de mousse parasite. Des flocons de cette mousse, en forme de chevelure, pendaient aux plus petits rameaux des branches. Cette chevelure traînante, d'une apparence négligée, d'une couleur blonde, faisait un singulier contraste avec le ton vigoureux de l'arbre qu'elle décorait.

Nous nous rapprochons des montagnes couvertes de neige. Peu à peu le bassin s'élargit; nous apercevons à droite un enfoncement considérable, d'une forme assez arrondie et d'un sol assez aplani. C'était évidemment un ancien lac qui avait rompu ses digues. Le gave serpentait paisiblement sur la surface du fond; là il ne paraissait plus qu'un faible ruisseau. Au milieu des grandes masses qui l'entourent, le gave a besoin de faire un grand bruit pour être quelque chose.

Nous avançons. Enfin, après avoir gravi une assez légère éminence, une plaine d'eau se montre à nos regards.

§ 5. LAC DE GAUBE.

Le lac de Gaube présente un beau spectacle au milieu des monts escarpés qui l'entourent. On est frappé de voir une telle masse d'eau à une si grande élévation. Cependant ce n'est point à cette élévation que d'abord on songe. En voyant des montagnes couvertes de neige et beaucoup plus hautes, on oublie que l'on a soi-même beaucoup monté. On ne compare pas le point où l'on est à l'infériorité du point de départ, mais à l'exhaussement du point où la vue s'élève.

Pour le mieux considérer, nous nous plaçons sur un rocher en forme de promontoire. De là nos regards

plongent immédiatement dans l'eau, nous n'en voyons pas le fond.

L'eau est parfaitement belle dans ce vaste réservoir. Il est naturel de penser que sa limpidité est absolue. De quels corps étrangers pourrait-elle être mêlée? Les masses qui l'entourent sont sèches; il ne peut y tomber que des quartiers de rocher.

Je vais placer ici mes conjectures sur la manière dont ce réservoir et ceux qui lui ressemblent peuvent avoir été formés.

Une gorge longue et continue est creusée par le travail d'un torrent entre deux montagnes parallèles. L'action du torrent, ne s'arrêtant pas, ébranle les appuis inférieurs des masses qui servent encore de revêtements à ces montagnes : le moment arrive où les deux revêtements opposés tombent à la fois l'un vers l'autre. De cette chute simultanée résultent, en quelques endroits, des grottes, des cavernes, mille accidents irréguliers; en d'autres endroits, il se forme une digue plus ou moins exhaussée (1).

§ 6. VIGNEMALE.

Le Vignemale a deux pics : on arrive au premier par un sentier étroit, àpre, difficile, en longeant le gave de Vignemale, moins terrible que le Bastan, il est vrai,

(1) Un bateau de pêcheur à la façon des pirogues indiennes, c'est-à-dire un énorme morceau de chêne taillé en forme d'esquif, peut donner au voyageur le plaisir d'une charmante promenade sur l'eau.

On trouve chez le nautonnier de ce lac désert de bonnes truites qu'il n'apprête pas trop mal. Quelques voyageurs vont visiter le VIGNEMALE, deux heures et demie de marche à travers des rochers, des neiges et des glaciers.

De là, on a le choix de retourner à Cauteretz par la jolie vallée de Lectoure, fraîche, parée, odorante, ou de descendre dans la vallée d'Ossouë, qui débouche à Gavarnie.

L'on ne doit pas se hasarder sur le Vignemale (3,444 m.) sans un bon guide.

mais souvent aussi pittoresque. C'est une belle cascade que celle qu'il forme, et qu'on nomme Splumouse, mousseuse, *Spumosa*; et le nom est bien trouvé, car l'eau écume comme du savon.

On peut aller jusqu'au premier pic sans souliers ferrés; mais si on veut gravir le second pic, le guide vous fait mettre des crampons et vous arme du bâton ferré. Votre pied est plus sûr, votre marche plus hardie.

Cependant on peut aller jusqu'à la sommité du mont sans toutes ces précautions.

Lorsqu'on a atteint le sommet du Vignemale, on reste en contemplation devant le beau panorama qui s'ouvre aux regards; ce spectacle dédommage amplement des peines qu'on a eues et des difficultés de l'ascension.

« Du lac de Gaube jusqu'au pied de Vignemale, dit M. La Boulinière, on monte sans cesse, et l'on remarque cinq ressauts successifs, à travers lesquels le gave s'est ouvert un passage. Il en est résulté autant de *cascades*. La première, qu'on voit très-distinctement des bords du lac..., est la plus remarquable. Autant de vallons successifs séparent ces chaussées naturelles, et sont le *réceptacle* des débris de montagnes. Quelques pâturages peu fertiles y alimentent les troupeaux dans la belle saison..... Le fond de ce bassin est occupé par un énorme glacier qui a trente à quarante mètres d'épaisseur dans la partie qui touche au mur contre lequel il s'appuie, et qui présente une inclinaison considérable..... Il offre sur plusieurs points des crevasses, en forme de fissures, qui ont jusqu'à dix mètres de profondeur sur quelques décimètres d'ouverture.

« Ce glacier se prolonge par de larges nappes de neige jusque près du sommet de la montagne, à travers les anfractuosités qui séparent les trois pics inégaux qui, de ce côté-là, surmontent l'énorme masse de Vignemale.

« Cette montagne, d'après les calculs de MM. Reboul et Vidal, n'est inférieure que de 52 mètres au Mont-

Perdu. Son élévation est de 5442 mètres, ou même de 5456 : c'est par conséquent le plus élevé du Bigorre, et, parmi les Pyrénées françaises, il ne le cède qu'à la *Maladetta* (1).

« C'est un groupe de sommités innombrables entassées les unes sur les autres, et formant un noyau d'où descendent des prolongements qui séparent les vallées d'Ossouë et de Cauteretz, en France, de celles de *Broto* et de *Thenà*, en Espagne. Ces prolongements conservent encore une grande élévation loin du noyau qui leur a donné naissance, et présentent plusieurs pics très-remarquables.

« On peut se rendre à Vignemale par le val de Gaube, qui, comme on l'a vu, est un prolongement de la gorge de Cauteretz, ou par la vallée d'Ossouë, qui débouche dans celle de Gavarnie. C'est par la première que je suis parvenu, en 1805, au plus petit des trois sommets de cette montagne, le seul qu'on puisse atteindre, et c'est de cet observatoire, qui n'est inférieur à la grande sommité que de trois ou quatre cents mètres, que j'ai vu bien distinctement, et par le plus beau jour, toute l'ordonnance des monts qu'il domine. M. de Labeaumelle y était parvenu quelques années auparavant par la vallée d'Ossouë. Le chemin que j'avais à suivre n'était pas encore connu ; aucun des guides de Cauteretz n'était allé au delà du glacier, et le mien, d'abord fort habile, à l'entendre, fut réduit à suivre mes traces. M. Dureau-Delamalle fils et plusieurs autres y sont allés depuis.

« On ne saurait aborder en face le mur perpendiculaire dont les fondements semblent raffermis par l'énorme glacier qui se trouve à sa base, et qui offre une surface très-inclinée. Il faut nécessairement se diriger vers la gauche pour gravir sur le *troisième pic* ; on

(1) On sait que la cime du Mont-Perdu est en Espagne, mais l'auteur oublie qu'il en est de même de la *Maladetta*.

monte très-rapidement dès le point de départ, à travers des amas de neige qu'on rencontre à chaque instant, et des rocs escarpés, sur lesquels il faut s'élever comme par une échelle. Deux heures suffisent à peine pour atteindre le col qui est à la base du pic... On voit alors en face, et dans la ligne méridionale, ce troisième pic, sur lequel on peut gravir sans de grandes difficultés à travers des fragments calcaires qui couvrent tout le flanc de la montagne... Il faut une heure de marche pour arriver au sommet (1), d'où l'on domine toutes les hauteurs voisines. Parvenu à ce point, on regrette peu de ne pouvoir atteindre aux deux autres pics, et l'on est frappé d'abord d'une secrète terreur en contemplant le vaste abîme qui s'offre au midi, à une profondeur que la vue ne saurait apprécier.»

Nous ne suivrons pas M. la Boulinière dans sa description détaillée, peu instructive, et pas toujours claire, des vastes points de vue qu'il a découverts de cette sommité, ni dans les dénominations locales et peu intéressantes dont il fatigue l'attention de ses lecteurs, sans rien ajouter à leur savoir, non plus qu'à l'intérêt de son récit. Qu'il nous suffise d'apprendre aux nôtres que son regard plongeait à la fois sur la France et l'Espagne; qu'il a vu de là une grande partie des Hautes-Pyrénées françaises, depuis le pic du Midi de Pau jusqu'à la Maladetta, et depuis celui de Bagnères jusqu'au Mont-Perdu, et que, de ce point d'observation, il ne lui eût fallu que trois heures pour aller, par la vallée d'Ossouë, au village de Gavarnie, près duquel elle débouche.

«C'est incontestablement, dit-il, un des plus beaux aspects que puissent offrir les Hautes-Pyrénées; c'est celle de mes courses où j'ai éprouvé le plus de satisfaction pour les yeux. Deux incidents, que je vais raconter, y

(1) Il n'entend parler sans doute que du sommet secondaire où il est parvenu, et de la simple ascension de la base du pic à ce sommet.

ajoutèrent de l'intérêt. Voulant abrégier le trajet, à partir du col de l'Oulette, je proposai à mon guide de nous embarquer sur le glacier par la pente la plus rapide... Je me mettais en mesure de lui donner l'exemple, lorsqu'il s'écrie : « Que faites-vous ? Vous êtes perdu... ! » Son accent, plus que ses paroles, m'arrête. Alors il me dissuade, par de bons raisonnements, de mon imprudente tentative, et obtient de moi que nous suivions la pente la moins raide de ce même glacier, sur lequel il me précède, appuyé sur son bâton, comme moi sur le mien. Je lui laisse gagner cinquante pas en avant ; au milieu de notre rapide descente, qui me rappelait l'agréable *ramasse* du Mont-Cenis, il me erie : « Prenez garde ! » et fait un saut dont je sentis l'importance, et que j'imitai spontanément, lorsque arrivé au même point, je vis sous mes pieds une énorme crevasse dont la largeur, à l'orifice, était de plusieurs mètres, et la profondeur considérable ; gouffre effrayant, dont nous n'eussions jamais pu revenir, et dont le souvenir glace encore ma pensée. Je n'en fus pas moins satisfait d'avoir parcouru en moins d'une demi-heure un trajet qui m'avait coûté plusieurs heures de marche dans la matinée....

« L'autre circonstance est la rencontre que j'avais faite, en montant, d'un troupeau d'isards ; ce qui me donne lieu de dire quelque chose des mœurs de ces animaux et de la chasse que leur font nos montagnards.

« Il est rare qu'on s'élève à de telles hauteurs dans les Pyrénées sans en rencontrer quelques troupes, ou du moins quelques individus... A peine étions-nous parvenus, mon guide et moi, à demi-trajet du col de l'Oulette, que nous aperçûmes une bande de ces animaux... Ils furent bientôt hors de la portée de nos yeux, et nous ne songions plus à eux, lorsque, gravissant le sommet du pic, nous entendîmes tout à coup un bruit effroyable, comme si la montagne entière croulait sous nos pas, et des éboulements de roche calcaire, arrivant jusqu'à nous,

semblaient nous menacer. Quelle fut notre surprise de voir l'explication de ce phénomène dans la subite apparition de nos agiles coureurs qui, séparés en deux pelotons, défilèrent de droite et de gauche avec la vitesse de l'éclair... Il nous eût été bien facile d'en tuer si nous eussions eu des fusils, et je regrettai beaucoup de n'en pas avoir.

« L'isard (*rupicapra*), ainsi que le bouquetin, s'élève jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, tandis que le chamois, s'il faut en croire Buffon, n'en habite que le second étage ; mais il ressemble à ce dernier par les habitudes, par l'intérieur du corps et par la position de ses cornes, placées sur le devant du front, et se terminant en bec de corbin... Tous deux se frayent des chemins dans les neiges, tous deux franchissent les précipices en bondissant de rocher en rocher d'un pied ferme et assuré, avec un regard imperturbable et une justesse de mesure toujours infailible... »

CHAPITRE V.

LE VAL DE JÉRET (1).

Pour peu que vous jetiez les yeux sur la carte, vous n'apercevrez en France que deux chaînes de montagnes. La première, qui commence aux environs de Puycerda, coupe dans sa marche une multitude de départements, donne naissance aux anneaux secondaires du Cantal et de la

(1) Quelques-uns des sites décrits ici l'ont été déjà dans les chapitres précédents. Nous avons préféré donner le tableau tout entier, si vif, si animé de l'écrivain, au risque de nous répéter, plutôt que de le morceler. Cet article est extrait de l'un de nos meilleurs recueils : la *France littéraire*.

Moselle, et disparaît aux approches de la forêt des Ardennes.

La deuxième, et la principale (la seule primitive à mon sens, à celui de divers géologues), s'appuie d'un côté à la Méditerranée, aux environs de Colioure. Là, se dressant comme une grande muraille destinée par l'Éternel à séparer deux nations, elle traverse de prime abord le département des Pyrénées-Orientales, celui de l'Ariège, une portion perdue de la Haute-Garonne, l'ancienne province du Béarn; puis, parvenue à Saint-Jean-Pied-de-Port, s'abaisse vers Roncevaux, célèbre par la mort d'un preux; se dirige en Espagne sur Vittoria, et va se perdre non loin d'Aguilar, dans les sables désolés de la Vieille-Castille.

Que si, à partir de Perpignan jusqu'à Bayonne, vous voulez chercher un passage pour pénétrer dans la Péninsule, vous n'en trouverez aucun; les pins et la neige sont en possession de la contrée. Mais si vous ne vous entêtez pas à interroger au cœur l'œuvre mystérieuse; si, par exemple, poète ou artiste, vous ne désirez qu'une échappée de cette gigantesque nature, alors vous pouvez vous diriger avec moi vers les eaux thermales; c'est un rendez-vous de bonne compagnie, et je m'assure que nous y trouverons d'admirables sites, de miraculeux spectacles.

A cet effet, au sortir de Toulouse, vous m'accompagnerez à Tarbes. C'est d'ici véritablement qu'il faut contempler la montagne. Comme elle se pose, la coquette, devant vous! comme elle se complait à vous faire admirer ses pieds géants, sa belle robe de neige, blanche autant qu'un suaire de jeune fille, sa capricieuse ceinture de torrents, son pêle-mêle de rochers, de forêts, semés çà et là, aux anciens jours, par une main inconnue; tout son beau rideau enfin, semblable à une toile de théâtre, immense toile qui connaît les secrets de l'éternité, qui ne s'est jamais levée devant aucun spectateur et qui n'a au-dessus d'elle que le ciel, au-dessous que le néant!

Maintenant, laissant à notre droite Bagnères de Bigorre, nous arriverons à travers d'immenses plaines, à la petite ville de Lourdes, que j'appellerai le *seuil des Pyrénées*.

Cet endroit n'a de remarquable qu'un vieux château en ruine, à propos duquel le vieux Froissard nous a transmis de bien singulières histoires. Là aussi nous visiterons les carrières de marbre gris découvertes depuis peu d'années; nous ferons une excursion à la *Grotte-du-Loup*, et nous irons visiter la *Pierre de la liberté*. Ce bloc, scellé en 93 au milieu de la place d'Armes, le jour anniversaire de la mort de Louis XVI, présente sur une de ses faces ces mots : *la Loi*; sur l'autre, *la Liberté*; sur la troisième, *Égalité*; on a gravé sur la quatrième ce principe si gouvernemental : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait. » — J'ai connu des gens qui admiraient de bonne foi cette maxime.

Quoi qu'il en soit, nous nous enfoncerons immédiatement dans la gorge formée par le *Pic-d'une-Heure* et les montagnes de *Bat-Souriguères*.

Là s'ouvre devant nous la grande scène.

Deux rangées d'affreuses roches s'escaladent, s'épaulent, se soutiennent, menacent d'écraser à toute heure, par leur chute, le voyageur qui passe en tremblant. — Sur leurs parois qui reflètent le soleil comme un miroir, c'est une aridité complète, une désolation dont rien n'approche. — Pas une herbe, pas un oiseau, pas un arbre; un sol nu, entrecoupé de ravins, sillonné par l'avalanche, labouré par les hivers; un chemin miné par le *gave*; un lointain dans l'immensité duquel vous distinguez la tête chenue du mont de *Soulom*, la masse du *Vignemale*, la cime de glace de la *Brèche-de-Roland*; tel est le tableau qui se déroule durant un espace de plusieurs lieues : magnifique et terrible panorama!

Tout à coup, sans transition, à un détour du chemin, la vallée d'Argelès s'offre à vous. — Quel puissant con-

traste! — Imaginez un vaste entonnoir à l'ouverture duquel se dressent, pleines de raideur, comme le squelette du passé, de vieilles tours millénaires. Dans l'espace, des champs de maïs, des vignes entrelacées, des prairies hérissées de folle-avoine, font ressembler le terrain à nos tables de mosaïque. De toutes parts une multitude de petits ruisseaux, qui mettent en mouvement des scieries de planches, embellissent cette oasis. Sur les crêtes les plus ardues, des cabanes de pasteurs chauffent au soleil leurs reins de chaume; à leurs pieds, les étroits défilés de *Luz* et de *Cauteretz* s'ouvrent incessamment comme deux gueules béantes; et au flanc de la vallée, l'antique église de Saint-Savin élève ses créneaux du moyen âge, pleure ses moines, et vous montre, moyennant rétribution, le peigne en bois de son fondateur.

Depuis, j'ai vu la *vallée de Campan*, chantée tant de fois; je dois à la vérité de dire qu'elle n'est pas à comparer à celle dont je parle. Il y a entre elles deux la différence de Montmorency à la plaine de Montrouge, la distance de la prose aux vers.

Mon but étant de vous conduire au *val de Jéret*, nous ne nous arrêterons pas plus longtemps en route. Je ne vous aurais même point retardé de la sorte, si je n'eusse craint qu'en arrivant à Cauteretz sans préliminaire, vous ne fussiez tenté de me taxer d'exagération. Poursuivons donc rapidement.

C'est à l'extrémité sud de la vallée d'Argelès, à Pierrefitte, la dernière poste du royaume, que se trouve notre chemin; véritables Thermopyles! De fait, la gorge de Cauteretz est tellement resserrée, qu'une voiture y passe difficilement. Des espèces de remises sont pratiquées de loin en loin pour éviter que deux chars ne se rencontrent à la fois au même lieu: et le gave roule à une telle profondeur, qu'on a jugé prudent de construire tout du long un parapet. Il serait impossible de donner à ceux qui n'ont jamais quitté le pavé de nos routes

royales une idée des sensations que vous fait éprouver l'aspect lugubre de cette longue avenue schisteuse ! — Qu'on se figure d'immenses amas calcaires, des débris volcaniques couleur de fer, à travers lesquels la mine a tracé une voie de quelques pieds de large pour la circulation. Parfois les montagnes semblent se réunir au-dessus de vous ainsi qu'un portique; à d'autres instants, elles viennent vous regarder face à face et vous barrer le passage; tellement que, dans l'impossibilité de suivre une ligne droite, les ingénieurs ont été forcés de faire louvoyer singulièrement le chemin. Onze ponts, qu'il vous faut traverser l'un après l'autre, sont jetés sur le torrent. Un d'eux, sous la voûte duquel gronde une magnifique cascade, alimentée par les glaciers du pic de *Viscoz*, a reçu le nom de *Pont-du-Diable*. Ce mot-là peint mieux que tout ce que je pourrais dire.

Enfin, au bout d'une marche de plusieurs heures, nous arrivons à la *Côte du Limaçon*. C'est chose rare, dans la belle saison, de n'y pas rencontrer d'élégantes promeneuses, de fashionables Parisiennes, de romantiques Anglais, qui se délassent à l'ombre de vignes sauvages, dont ce bel endroit est tapissé, des fatigues du bain. Plus d'un même, dit-on, en emporte de ces doux souvenirs qu'on garde jusqu'à la vieillesse ! Je le veux bien; mais attendu que cela ne nous regarde aucunement, hâtons-nous de parvenir au sommet.

— Voyez-vous là bas, tout au fond de ce brouillard, à je ne sais combien de mètres au-dessous de nous, ce peu de fumée, indice d'habitation et de pensées humaines, qui semble sortir des sapinières? Il vous détermine la position de *Cauteretz*. Étouffé entre de hautes montagnes, ce charmant endroit ne se découvre qu'à la fin, et de quelques pas seulement. On dirait une jolie femme qui, pour donner le plaisir de la surprise, se laisse prier bien longtemps au bal, avant de consentir à ôter son masque. — Au réel, j'ai éprouvé dans ma vie, à propos

de villes surtout, peu d'étonnement comparable à celui qui me frappa lors de mon arrivée à Cauteretz ! Qui est-ce qui aurait pu s'imaginer qu'au centre même des Pyrénées, à j'ignore combien de mille mètres au-dessus du niveau de l'Océan, nous dussions rencontrer les plus fraîches habitations, toutes en marbre, ainsi qu'une villa italienne ; les plus délicieuses promenades, à faire envie aux oisifs du boulevard de Gand ; les cercles les plus animés et surtout *Rossini*, non plus écorché sur le piano par une demoiselle à marier, mais bien nous électrisant lui-même à l'audition de ses motifs improvisés.

Un matin, quittant cette ville, nous résolûmes, plusieurs personnes et moi, de renoncer à la vie civilisée, et d'essayer, pour ainsi dire, de la vie sauvage. Notre projet était d'employer quelques jours à abaisser sous nos pas les pics les plus indomptés, à bivouaquer sur les glaces contemporaines du chaos, à contempler enfin la destruction dans sa primauté, la géodésie dans ses ateliers suprêmes.

En conséquence, par un de ces beaux levers du soleil, si communs dans ces climats favorisés, votre serviteur, les jambes couvertes de longues guêtres, le corps revêtu d'une blouse, la tête protégée par une coiffure dans le genre de l'armet de Mambrin, le dos chargé d'un sac militaire contenant des vivres et quelques habillements de rechange, la main armée d'un long bâton ferré aux deux bouts et garni d'un crochet, se mit en marche vers le *Val de Jéret*. C'était par là que nous devions commencer naturellement, afin de nous aguerrir ; l'expédition se faisait à nos portes.

Le *Val de Jéret*, descendant des plus hardies sommités pyrénéennes, s'étend dans un espace de près de trois lieues. Le versant de la montagne où il prend sa source aboutit d'un côté, en Espagne, à Pentacose, de l'autre, en France, à quelques portées de fusil de Cauteretz, à l'entrée de la vallée de Lutour.

A droite, il est borné dans toute sa longueur par les chaînons du *Monné*, à gauche par ceux du *Vignemale*. Il est arrosé dans sa course par différents gaves, lesquels se réunissent à *Pierrefitte*, à ceux de *Gavarnie*, de *Héas*, de *Barèges*, forment la tumultueuse rivière qu'on appelle en définitive le *Gave de Pau*, et qui, après avoir parcouru une trentaine de lieues, expire au golfe de Gascogne, où elle s'engloutit.

— Une demi-heure après notre départ, nous avons déjà dépassé les bains communaux de la *Raillière*, bel établissement où la santé est versée à la fois aux malades dans soixante baignoires de marbre : dès que nos guides, parmi lesquels se trouvait l'ancien porteur de la reine *Hortense*, nous eurent rejoints, nous franchîmes un petit pont jeté sur le torrent en face des bains du *Bois*, et nous nous trouvâmes à l'embouchure du *Val de Jéret*.

Or, en ce moment, le lieu où nous étions présentait un singulier spectacle. — De nombreuses chaises à porteurs circulaient devant et derrière nous, précédées et suivies de nombreux baigneurs à pied ; les pâtres avec leur costume pittoresque, leurs cris rauques, leur épieu solide, conduisaient leurs bestiaux dans différentes directions ; des étrangers, visiteurs ainsi que nous, partaient à peu près dans le même équipement pour des destinations opposées ; si bien qu'à la veille de nous séparer du monde pour quelque temps, et de visiter des déserts périlleux, il nous était donné, à l'ultime limite des hommes, de contempler, une dernière fois réunis, nos agitations, nos infirmités, nos besoins.

Cependant, nous commençons à gravir, lentement il est vrai, mais d'un pas égal et mesuré, selon les recommandations de nos montagnards, le sentier tracé au bord du gave. Soudain une odeur sulfureuse très-prononcée, exactement pareille à celle que répandrait un œuf gâté, vint éveiller la susceptibilité de nos narines parisiennes : nous touchions à la grotte de *Mahourat*.

Cette cavité, qui peut avoir quinze pieds de haut sur vingt de long et autant de large, sert de buvette gratuite. Ses environs sont assiégés d'une foule de malades, auxquels la Faculté recommande de consommer par jour vingt ou trente verres de cette onde infecte. Il y a là de quoi empoisonner l'homme le mieux portant. L'aspect de la grotte n'est guère plus avenant que le parfum qui s'en échappe ; ses parois sont tapissées d'une couche verdâtre et suintante, et les rochers qui les environnent sont couverts d'une infinité de petits insectes malpropres. — Nous passâmes vite.

A peine avions-nous repris notre course, que nous entendîmes d'abord comme un roulement lointain. Vous eussiez dit de sourds tonnerres grondant dans les entrailles du sol, et des cyclopes travaillant à ébranler le globe. Mais, à mesure que nous avançâmes, les sons devinrent plus distincts ; bientôt je compris aisément le bruit des eaux, et en peu de minutes nous contemplions *la cataracte*.

Cette chute d'eau offre ceci de remarquable, qu'elle n'est point formée par une solution ou un abaissement du lit naturel. Des deux côtés de la vallée, des montagnes creusées par les siècles, minées par les déluges de l'hiver et les fontes du printemps, se sont éboulées à la même heure. Peut-être aussi faut-il rapporter cela à quelque une de ces grandes commotions terrestres qui ont apparu aux âges reculés, comme des punitions divines. Je ne sais : toujours est-il que, dans une longueur indéfinie, les terres supérieures ont recouvert le niveau primitif ; d'énormes pans de rochers les ont suivies : toute la tête de la montagne a fléchi, et, entraînant avec elle des forêts entières, s'est précipitée sur le torrent qu'elle a essayé de combler. Je ne connais rien de plus imposant que la vue de ces désordres de la nature : tous les bouleversements enserrent de fortes leçons pour les âmes compréhensives.

A compter de *la cataracte*, le chemin, qui jusque-là avait été praticable, s'étrangle dans les débris et devient réellement dangereux. En place d'un sentier de quatre pieds, vous n'en avez plus qu'un de douze pouces, encore tellement longeant l'abîme, que l'œil le plus intrépide ne peut plonger en bas sans frayeur. Souvent il faut sauter d'une roche à l'autre, vous cramponner aux herbes grimpantes, ou vous retenir à l'aide de votre bâton ferré; un seul faux pas, et c'en est fait de votre vie.

Parfois aussi le hasard a ménagé à travers ces débris confus, cet abordage de toutes sortes d'objets, de petites clairières bien ouvertes; là, point de rochers qui vous menacent, point de vieux sapins qui tombent; non, une herbe longue et vivace sur laquelle on se repose avec plaisir; des arbustes jeunes et verts; un rayon de soleil qui glisse légèrement contre le feuillage et le veloute... Voilà les oppositions étranges qui s'offrent à vous de toutes parts.

Je me souviens qu'avant d'arriver à la cascade du *Cerizet*, nous avons fait une halte au milieu d'une de ces savanes. La grande muraille granitique qui borde le val au nord et au sud s'était reculée de nous. Le gave coulait lentement au milieu sur des gravois bien unis; tout était silence et repos aux alentours. Seulement, dans le lointain, la grosse voix des monts et des bois se faisait entendre sourdement; quelques chèvres sauvages braïaient en appelant leurs petits; le vautour jetait ses glapissements en se jouant dans les vagues de l'air; il y avait, dans cet asile reculé, un charme secret qui allait au cœur, un hymne tacite qui se chantait en l'honneur du Dieu inconnu. Tout à coup un léger brouillard qui avait envahi récemment les cimes se dispersa comme par enchantement. Le vent d'Espagne souleva les vapeurs condensées, les chassa d'un souffle devant lui comme de petits flocons de laine blanche, et la nue, se déchirant par le haut, nous laissa apercevoir, d'abord dans un

incommensurable éloignement, des arbres irisés de toutes les couleurs du prisme, se découpant merveilleusement sur le bleu du ciel; puis successivement, à mesure que le rideau se fendait, la tête grise des monts reparut: le protogine, le spath, le mica, se redressèrent de nouveau en cônes, en triangles, sous toutes les formes. La peinture serait impuissante à rendre ces jeux d'ombres et de lumière.

Une heure d'ascension, au sortir de la clairière, nous amena à la cascade du Cerizet. Il n'était pas loin de midi; le soleil brillait de tout son éclat: nous allions donc jouir de l'arc-en-ciel! J'avoue que la pensée de cette contemplation magique me causa un des plus vifs plaisirs que j'aie jamais éprouvés. C'est que la cascade se prête d'une rare façon aux illusions d'optique. Elle est située dans une gorge qui se resserre. Sur le premier plan, des myriades de jords, de larges fougères, dont les feuilles ne se peuvent mieux comparer qu'à des éventails, des rhododendrons, ... etc... entourent le précipice comme une bordure. Sur le second plan, l'*uva ursi* balance au vent ses bouquets bleus; le sorbier des oiseaux étale ses petites graines rouges; des airelles, des galiopsis laissent échapper leurs sauvages parfums; et à l'extrémité du col, on distingue, sur le penchant du pic Peyrelance (pierre à lance), les cadavres jaunis des vieux hêtres et des frênes centenaires.

Au point central de ce magnifique encadrement dont les monts Hourmigas et Péguières, qui s'échelonnent en galeries, complètent la fantastique vision, s'élèvent deux rochers géants, à l'encontre desquels le rapide courant du gave vient se briser. L'onde, irritée par cet obstacle, s'amasse, se presse, mugit, et bientôt, s'élançant d'un effroyable bond, tombe en nappe dans un bassin de roche vive, à plus de cent pieds de profondeur, et entraîne dans sa chute des cadavres d'arbres et d'animaux. Un vieux pin dont le tronc a poussé sur la pierre s'avance

horizontalement au-dessus du gouffre, et semble narguer les curieux avec ce pont dérisoire. Je ne voulus point qu'il fût dit qu'aucun de nous n'avait eu le courage d'aller envisager le précipice; j'attachai solidement ensemble deux des ceintures de nos guides, je m'en passai une autour du corps, et m'avancant, non sans battement de cœur toutefois, sur le frêle échafaudage rendu glissant par la vapeur, je me plaçai à cheval sur le vieil enfant de la vallée, et je lui incrustai mon nom sur le flanc à l'aide d'un mauvais couteau. Quand j'eus terminé cette opération, je me mis à contempler toute cette onde bouillonnante que je dominais. Alors j'avisai de nouveaux et pittoresques accidents dont ne se doutaient pas mes compagnons restés au bord. En effet, le soleil, à son zénith, dardait à plomb, avec toute la force de la canicule, ses rayons sur le fond de la cascade: on eût juré un fluide d'or. L'écume scintillait comme un diamant à mille facettes; les pierres humides lueciaient comme des brillants, et des milliers d'insectes diaprés, à savoir, des chrysomèles tricolores, des scarabées, etc., cherchaient à échapper aux bouvreuils rouges et aux grimlots des rochers, lesquels, à l'affût derrière les plus chétives cavités, saisissaient inopinément leurs faibles ennemis au passage.

Nous ne quittâmes qu'à regret ces belles retraites; et après avoir puisé des forces dans une des outres que portaient nos conducteurs, nous nous aventurâmes de nouveau dans les hauteurs, pour gagner avant la nuit la cabane où nous devions coucher. Remarquons ici néanmoins un changement dans la nature du terrain: les tons deviennent plus foncés, ce qui indique plus de force dans la croissance; la verdure renaît, les espaces vides se multiplient; toute cette partie du val, en un mot, compose d'excellentes prairies. Aussi les troupeaux y séjournent-ils une grande partie de l'année. Au moment où nous y arrivâmes, on voyait paître à l'aventure des vaches à demi sauvages, sans étables ni gardiens. Je me trompe;

nous rencontrâmes à l'approche de la cascade de *Boussé* un vieux pasteur âgé de 88 ans ; vous l'eussiez pris pour un patriarche. Il n'entendait pas un mot de français, n'avait jamais bu un verre de vin, et conservait encore intactes toutes ses facultés. Nous lui offrîmes du tabac ; il nous donna du lait et du beurre.

Enfin, nous apercevions la cascade de *Boussé*, qui n'offre rien de remarquable, non plus que celle du *Pas-de-l'Ours*, sa voisine. Cette dernière est ainsi nommée, parce que, selon les gens du pays, un chien et un ours s'y rencontrèrent un jour ; l'habitant des bois ne voulut point céder le pas à celui des villes, qui refusa de son côté de se déranger de sa route : or, le chemin n'ayant en cet endroit qu'un pied au plus de largeur, nos héros, comme on le pense, durent vider la querelle par un combat singulier ; or, les deux adversaires roulèrent dans le précipice.

A l'instant où notre cicérone achevait ce petit récit, nous vîmes venir à nous quatre hommes armés de fusils, portant sur des épieux en brancard quelque chose qui, de loin, ressemblait à un corps mort. Nous ne fûmes pas trop rassurés ; le lieu et la mise des individus n'étaient pas de nature à inspirer une grande confiance ; mais bientôt nos craintes s'évanouirent. C'étaient quatre chasseurs s'en retournant en triomphe, chargés d'un cadavre d'isard ou chamois des Pyrénées. Je leur demandai où ils l'avaient tué ; ils me répondirent que c'était dans les montagnes *Maudites*. Le peuple donne ce nom générique à tous les glaciers.

Cela fait, nous poursuivîmes notre route vers le pont d'Espagne. Là encore, dès longtemps avant d'arriver, on observe une transformation intime du sol, à en juger par son produit extérieur. Au vrai, vous voyez les pins, qui jusque-là sont restés sur les crêtes, descendre peu à peu des hautes régions et envahir momentanément l'étroite plaine. Presque tous sont forts et grands, comme s'ils

prévoient qu'à la dernière borne de leur empire ils ont besoin d'imposer et de commander le respect. Cette partie du val n'est pas la plus agréable à traverser. Les arbres poussent si près les uns des autres, qu'il est difficile de se frayer un sentier et de ne pas s'embarrasser dans les ronces et les lianes; quelquefois aussi des racines sorties de terre courent sur la mousse avec toutes les ondulations du serpent, et, par intervalle, quelques-uns de nous, croyant avoir posé le pied sur un de ces reptiles, poussaient un cri suivi de rires unanimes.

Il y eut cependant une occasion où aucun de nous n'eut envie de plaisanter : la forêt était devenue très-épaisse, le jour était assombri par le feuillage, et le vent nous apportait par bouffées d'affreux hurlements. Était-ce l'effet de ces orgues naturelles qui se répondent çà et là à chaque rafale? ou bien était-ce quelque troupe d'animaux sauvages qui, attirée par la senteur du bétail, rôdait à travers la forêt? Nous ne savions à quoi nous en tenir, quand notre principal guide, après s'être amusé à exciter lui-même nos frayeurs, nous démontra en deux mots que ce n'était ni plus ni moins que le bruit de la chute appelée le *Saut du Pont*. Nous ne voulûmes pas le croire d'abord, mais nous ne tardâmes pas à être convaincus de sa véracité. Les roches qui nous avaient quittés reparurent subitement, et avec elles une multitude de cavités dans les stalactites desquelles les sons, engagés comme en autant de tuyaux organisés pour des modes différents, en ressortaient sur les tons les plus opposés de la gamme : prodigieuses cacophonies, parmi lesquelles l'oreille d'un musicien pourrait percevoir, selon moi, d'ineffables modulations, des harmonies plus qu'humaines, et seulement faites pour les chœurs invisibles.

Cependant nous touchions presque au *Saut du Pont*, et nous n'apercevions ni le pont ni le saut. La route même semblait murée devant nous : c'est qu'il nous fallait passer sur l'autre rive du gave. Un premier pont,

formé naturellement par deux rochers qui se joignent comme une ogive, nous transporta sur la droite du torrent. Nous gravâmes ensuite durant quelques minutes, ainsi qu'à une échelle, et, parvenus au sommet du monticule, nous poussâmes une exclamation admirative, arrachée à l'enthousiasme. Sans le respect humain, je me serais jeté à genoux.

Voici le tableau qui nous frappait :

En face, un amphithéâtre de quelques centaines de pieds couronné dans le lointain par des neiges qui s'évanouissant sur un fond d'azur, se déployaient en fer à cheval. Une espèce d'arbre dont j'ignore le nom, laissait flotter sur son écorce blanchie une mousse fine et déliée : ce qui lui donnait une frappante analogie avec de pâles vieillards en longue barbe.

A l'étage immédiatement inférieur, sur un plan d'une soixantaine de pieds, l'onde coulait doucement dans un lit peu incliné ; puis, exécutant une première chute, elle tombait en bloc d'une hauteur de quelques toises, rencontrait des rochers qui la séparaient en plusieurs filets, et, resserrée par des obstacles croissants, se précipitait en une foule de petites langues argentées, jusqu'à ce qu'après un parcours assez étendu elle rencontrât le sable du terrain.

Au-dessous de nous, trois pins pareils à de longs cierges, disposés en travers d'un bord à l'autre, composaient le pont d'Espagne. Sur cet édifice tremblant, un muletier aragonais, drapé dans son large manteau orné de paillettes, et gravement assis sur sa *coronelle*, en tête d'un troupeau de mules, chantait gaiement l'*arza-pilili* (chant populaire d'Espagne) en se rendant à la foire de Gèdre. — A ses pieds, le gave de *Pentacose*, se joignant à droite à celui du *lac de Gaube*, qui coule du côté opposé, formait une impétueuse rivière, qui, impatiente de tout frein, s'encaissait, après un saut d'une profondeur de plus de cent cinquante mètres, dans un chaos

indéfinissable, et résonnait comme les canons de deux armées.

Nous traversâmes le pont, et nous allâmes d'abord visiter, sur une petite éminence, la cabane où une courageuse artiste, mademoiselle Sarrasin, osa rester seule trois mois pour s'exercer au paysage; elle est couverte d'herbes sèches et composée de troncs d'arbre. Dans l'hiver, le vieux pêcheur du lac de Gaube, qui, depuis trente ans, n'avait pas mis le pied à la ville (cet homme est mort cette année à l'âge de 96 ans), quittait ses possessions glacées, et venait là cuire du charbon. Nous saluâmes ces murs noircis avec plus de joie que les murailles d'un palais de souverain. L'art est aussi un sceptre à présent! — Le plus puissant des sceptres!

Je regardai à ma montre; elle marquait deux heures. Il y en avait par conséquent plus de sept que nous marchions. Nous prîmes la résolution de passer la nuit en ce lieu, et de commencer par dîner. Nos tables furent bientôt dressées.

La soirée fut employée à dessiner et à peindre ce site; nous regrettâmes que nos compatriotes le connussent aussi peu, et s'en allassent en Suisse chercher au *Faulhorn*, ou au *Mont-Blanc*, ce qui se trouve dans notre France, de pittoresques paysages et des régions enchantées.

(ACHILLE JUBINAL.)



CHAPITRE VI.

De Lourdes à Saint-Sauveur. — Aspects du vallon. — Climat. — Saint-Sauveur, les Bains, Analyse, Promenades.

§ 1^{er}. ROUTE DE PAU A LOURDES.

4 myr. — 11 à 12 heures.

Bisanos, v.	15	Igon-sur-le-Gave, v.	15
Miellon, v.	1 h. 15	LESTELLE	1 h. 15
Assat, v.	25	Saulx-sur-le-Gave, h.	45
Bessing, v.	1	SAINT-PÉ, v.	1
Bœilh, v.	15	Barbot, h.	1 45
Baudreix, v.	20	Pouchar, h.	1 45
Mirpeix, v.	15	Notre-Dame du Puy,	
Courtiade, h.	30	chap.	1 15
Coarrazze de Nay, v.	30	LOURDES, v.	1 15

De *Lourdes* à *Luz*, voyez pages 114, 126 et suivantes.

Au sortir de Pau on traverse la rivière de *Lousse*. Le gave et ses mille sinuosités égaient l'imagination.

Arrêtez-vous à *Assat*, joli petit village, pour contempler les sites et points de vue qui s'offrent à vos regards, vous allez entrer dans les montagnes.

A chaque pas, de nouvelles scènes, de nouveaux tableaux ;

A *Bessing*, la bifurcation du gave et des mille plis ondoyants dans le lointain ;

A *Mirpeix*, les jeux nouveaux du fleuve, le riche encadrement des monts ;

A *Coarrazze*, l'effet pittoresque des ruines du château où fut élevé Henri IV ; et tous ces jolis effets de monticules ondulants comme des vagues.

On arrive à *Lestelle*.

Village agréable, élégant, animé, à la naissance d'un vallon que baigne le gave de Pau.

A droite, vous apercevez l'église de *Bétharam*, pèlerinage des montagnards et des habitants de la vallée, à demi cachée dans des touffes de bois d'un vert foncé.

On est dans les Pyrénées.

Nous allons trouver, après avoir dépassé *Saulx-sur-le-Gave*, quelques jolies cascades, à mince volume, mais d'un effet charmant : de loin, vous diriez des rubans de gaze ; c'est ici l'entrée des Pyrénées, séjour des poètes, des âmes rêveuses.

Nous voici à *Saint-Pé*. Si vous y séjournez, on ne manquera pas de vous proposer une partie de chasse aux ramiers : chasse agréable, point difficile, et à laquelle prennent part les femmes mêmes. Du reste, petite ville industrielle, où on travaille le fer, qu'on extrait des mines voisines de *Loubié*, avec quelque succès. Le terrain où est assis *Saint-Pé* manque de fertilité. Les bruyères qui l'entourent abondent en lépidoptères.

La forêt de Lourdes s'ouvre près de *Saint-Pé* à *Barbot*, hameau. La nature devient sévère ; mais elle se radoucit, et quitte cette âpre physionomie qu'elle ne prit qu'un instant sur les hauteurs des rochers d'*Aix*.

On s'arrête à *Notre-Dame-du-Puy* pour contempler le gothique château de Lourdes, placé sur un rocher à pic et qui commande la contrée.

On arrive à

Lourdes.

Voyez pages 109 et suivantes.

Nous avons assez, dans les villes et dans nos riches campagnes, admiré les ressources de l'industrie humaine : il nous tarde de contempler enfin, dans ces monts célèbres, des merveilles antérieures à l'histoire et même aux traditions.

De Lourdes à Barèges on s'élève lentement à la hauteur d'environ 1200 mètres au-dessus du niveau de la mer : ce

qui fait qu'on a le temps d'observer ; car on rencontre à chaque pas des roches énormes tombées dans le torrent, et d'autres qui pendent sur la route.

Trois aspects dans ce vallon et dans les autres captivent principalement l'attention : le gave ou torrent (1) ; l'amphithéâtre des monts exhaussé sur une base commune ; et la végétation qui va toujours en diminuant à proportion qu'on s'élève ; de sorte qu'aux forêts et à l'empire de Flore succède le règne pastoral, c'est-à-dire qu'après les arbres, les arbustes et les fleurs, on ne trouve plus guère que du gazon. En général, passé certaine hauteur, toute végétation expire, surtout lorsqu'on s'approche du sommet des montagnes écrêtées. Les plus âpres néanmoins offrent par intervalle de la culture et des pâturages, quels qu'ils soient, à l'indigence courageuse, qui n'y est jamais réduite à l'impuissance de subsister.

Le gave, à l'entrée de la gorge, et avant de s'élancer dans la plaine, offre sur ses bords, et dans son lit évasé, des monceaux de pierres schisteuses, des marbres, des granits roulés plus ou moins dégrossis, espèces de galets, et tels qu'on en voit sur les côtes de l'Océan occidental. On sent que cet effet est produit par le frottement continu qu'éprouvent les diverses substances qui ne cessent de tomber, de cascades en cascades, jusqu'au fond du vallon. C'est alors que le torrent, qui jamais ne s'arrête, les tourmente de nouveau, les divise en graviers, et finit par les charrier, à travers les plaines et jusqu'au sein de l'Océan.

A mesure qu'on remonte ce gave entre deux rangs de montagnes parallèles, et sur des banquettes ou corniches, on l'entend mugir dans des profondeurs où l'œil ne saurait le suivre. C'est dans l'une de ces circonstances qu'on éprouve pour la première fois une sensation qu'on appelle le sentiment de la profondeur, bien différent de celui qui

(1) *Gave* signifiait *eau* en langue celtique.

est produit par l'aspect des hautes éminences. On ne regarde point, en effet, la flèche d'un clocher élançée dans les airs comme on considère un abîme. Dans le premier cas, la tête du spectateur élevée avec une sorte de fierté et le corps en arrière, offre de l'étonnement, de l'admiration, de l'intrépidité ; dans le second, l'attitude contraire ne montre que de la crainte, et une curiosité aussi pénible qu'indécise.

Quant aux montagnes, tout d'abord n'est que confusion aux regards surpris : mais, après avoir considéré les diverses formes, on en reçoit des impressions qui durent encore, parce qu'elles ont été renouvelées par de fréquentes comparaisons.

Depuis Lourdes jusqu'au pont de marbre, rien de plus terne, ni qui donne moins à penser que ce canton d'une nature équivoque et à demi sauvage. Ce n'est que dans la vallée d'Argelès que l'on commence à jouir de quelques aperçus furtifs et pleins de charmes, quoique souvent de l'aspect le plus terrible (1). Moins on voit, plus on imagine.

Bientôt on peut compter au-dessus des monts environnants, et même des nuages, plusieurs pics couverts de neige et couronnés de pins. A chaque pas des aspects plus rapprochés et merveilleusement contrastés. Ici, c'est une culture régulière ; ce sont des moissons et des arbres fruitiers à côté d'un torrent fougueux, dont les bords escarpés sont couverts de débris. Là, des eaux habilement dérivées d'une brillante cascade par le seul instinct du montagnard industriel. Dirigeant à son gré ces eaux captives sur le flanc des montagnes secondaires, tantôt il les promène

(1) « Les vallées supérieures des monts du premier ordre présentent quelquefois des sites moins extraordinaires que ces gorges inférieures, creusées par les torrents dans les rochers de leurs bases ; et l'étroite vallée qui s'élève de Pierrefitte à Luz rassemble des beautés et des horreurs étrangères aux vallées les plus élevées. » *Observations faites dans les Pyrénées*, par M. Ramond, p. 17.

à travers ses vergers et ses cabanes, tantôt il en soulève les bondes formées par de simples ardoises; et c'est alors que vous verriez des ruisseaux limpides se diviser par intervalles, s'épancher en longs filets pour arroser de tranquilles prairies où paissent les troupeaux.

On se croit transporté dans un autre hémisphère où la nature, infinie dans ses ressources, procède autrement que chez nous; souvent l'imagination s'en mêle, et l'on prend de simples apparences pour des réalités.

Outre ses fruits, ses moissons, ce vallon et les collines environnantes sont embellis, enrichis par toutes sortes d'arbustes, de grands arbres, de chênes même, de châtaigniers et de noyers dont la circonférence ne le cède point à ceux que nous avons mesurés dans la Touraine. Ici le travail des eaux est presque achevé. Les montagnes y sont en quelque sorte fixées : déjà la végétation s'est emparée des pentes, de manière qu'elles sont peu susceptibles de grandes dégradations.

Le bassin de Pierrefitte et celui de Luz offrent des beautés d'un autre genre et des ruines plus mâles.

Nous avons vu des montagnes isolées; mais nous allons en voir des familles entières, et pour ainsi dire une immense cité.

Ce qui nous frappe dans ces monts, dont la double chaîne s'écarte, se rapproche et s'entr'ouvre par intervalles, c'est que ceux qui les habitent n'y ont presque rien fait, excepté les rebords qu'ils y ont pratiqués pour les cotoyer et longer les précipices, et ce n'est pas là le moindre intérêt que doit éprouver l'observateur sur le sol libre et le domaine d'une nature encore vierge. Aussi y a-t-on vu de tout temps accourir les naturalistes, les peintres et les poètes; les uns, pour y prendre la nature sur le fait; les autres, pour y chercher les grands modèles de leurs compositions.

Quelquefois, comme au pont si bien nommé *d'Enfer*, l'imagination reste frappée d'étonnement! On ne peut

comprendre comment l'industrie humaine a pu jeter sur un torrent, d'une rive à l'autre, c'est-à-dire entre des rochers, un pont si hardi et si solide.

§ 2. DE LUZ A SAINT-SAUVEUR.

De *Luz à Saint-Sauveur*, 2 kil. qu'on peut faire à pied en 20 minutes. Le chemin est agréable. En quittant *Luz*, montée par un chemin à corniche.

Beau pont de marbre.

On passe le gave. Jolie vue sur les bains.

On arrive à *Saint-Sauveur*.

— VENTS. Le vent du nord souffle par la vallée de Pierrefitte; il est dangereux pour les récoltes; le vent du midi vient de l'Espagne; il élève à un haut point la température; le vent de l'est, qui descend du Tourmalet, amène les orages et l'hiver.

— TEMPÉRATURE. Il est rare qu'en hiver le thermomètre descende au-dessous de 10 à 12 degrés; en été les nuits sont chaudes.

— CHEVAUX. Le cheval des montagnes est plutôt petit que haut; il est robuste, va vite, et est rarement malade; son encolure est belle, sa couleur fauve ordinairement.

§ 3. SAINT-SAUVEUR.

Dans un étroit vallon, dont la situation est des plus heureuses (1), entre deux montagnes parallèles et presque verticales, formant des murs tapissés de verdure par les arbres qui s'élancent de leurs flancs, et sur le premier plateau de celle qui domine Luz, contre laquelle il est adossé, Saint-Sauveur présente ses jolies maisons dont le marbre orne les ouvertures ainsi que les balcons, et l'ardoise les toitures coniques. Deux rangs en forment une seule rue, au milieu de laquelle se trouvent l'église et le

(1) *Quotidienne*, novembre.

bâtiment des bains : on est fâché que leur nudité fasse si grande disparate avec l'élégance des maisons.

En suivant cette rue, du côté du midi, jusqu'après le quartier des Anglais, on passe un ruisseau qui, du sommet de la montagne, roule ses eaux tumultueuses sur son penchant presque à pic ; un sentier qui tourne en spirale facilite pour atteindre au second plateau, où tombe une cascade bruyante. Des arbres touffus garnissent le rocher, et forment des bosquets agréables et silencieux. Des bancs placés d'étage en étage servent de repos, et présentent de riantes perspectives ; l'œil suit avec complaisance le tapis velouté qui couvre près de là les monts les plus élevés et resserrés à leur base ; là, le gave, plus comprimé, soulève ses flots qui s'échappent avec fracas.

Descendu de cette montagne et revenant par le même chemin, un escalier se présente à droite : une promenade inclinée, déguisant la nature sous la forme d'un jardin anglais, se trouve au dernier degré. L'eau qui se brise en poussière humide, rafraîchit les arbres qui l'ombragent ; des vallées sinueuses séparent des banquettes de gazon et embrassent un wauxhall champêtre ; les balsamiques émanations des plantes, des arbres fleuris et des prairies qui sont aux environs, mêlées aux exhalaisons sulfureuses des eaux minérales, rendent plus salubre encore l'air pur et vivifiant qu'on y respire. Là, s'élève une pyramide en marbre blanc indigène, érigée en mémoire du séjour de S. A. R. madame la duchesse d'Angoulême.

En suivant la pente rapide de l'allée la plus inclinée de cette promenade, on est conduit dans un étroit sentier qui se replie jusqu'au lit du torrent ; le pont Gontaud, suspendu sur l'abîme, permet de le franchir pour remonter sur la colline opposée ; par un autre sentier détourné à gauche, l'on parvient dans un endroit solitaire, surnommé le *Désert*. En effet, placé sur un mamelon incliné dont la partie élevée cache la vue du hameau, on ne voit que les arbres qui le décorent, formant au milieu

une salle en rotonde. L'odeur embaumée de la pelouse fleurie, mêlée de thym et de serpolet, que les pieds, en la foulant, font tomber dans les airs; le chant varié du rossignol qui fait retentir cette solitude de ses cadences molles et légères, de ses roulades brillantes et rapides, de ses accents plaintifs et langoureux, portent dans l'âme une sorte de volupté.

Si de là, traversant le chemin de Gavarnie, on s'élève sur le monticule arrondi du côté de l'orient, les vestiges d'un ermitage peuvent servir d'observatoire champêtre. La vue plonge d'abord avec délices dans la belle vallée de *Luz*, où la nature, pompeusement parée, offre ses riches productions. Sur tous les points sont des coteaux s'élevant par degrés, portant des touffes d'arbres ressemblant à de jeunes forêts. Un grand nombre de granges et de hameaux épars sur leur penchant paraissent comme suspendus dans les airs. La nature cultivée s'y montre confondue avec la nature agreste, des aspects gracieux sont vis-à-vis d'autres sévères, des champs de blé à côté des prairies, et les hommes qui les cultivent se tenant avec peine debout sur leur pente rapide; l'innocente brebis, la vache nourricière broutent l'herbe sur le haut du revers de la montagne, sans craindre l'abîme qui est sous leurs pas; des troupeaux de jeunes pourceaux s'essayent plus bas à remonter le torrent, luttant contre ses efforts; la nappe d'eau vive et bleuâtre qui serpente, renforcée de l'azur du ciel, découpe la vallée en petites îles ou compartiments inégaux: là, des épis et la verdure diversifiée en mille teintes la font ressembler à une mosaïque que la nature se serait plu à former.

Dans cette diversité de paysages, on voit les consonnances assorties, les transitions ménagées et les rapports merveilleusement liés. Tout ajoute à la magie de la perspective, tout contribue à l'ensemble et à l'illusion de ce beau tableau, tout concourt à la décoration de cette vallée, asile du repos et de la méditation.

Sur la place de Saint-Sauveur, vis-à-vis du bâtiment des bains, une rampe, un peu rude d'abord, mais qui s'adoucit en montant, conduit au riant plateau de *Bellevue*, au-dessus duquel sont d'autres bains d'une eau minérale plus tempérée, dont les champs environnants sont ensuite arrosés. Du sommet de la montagne à la verte chevelure, on voit jaillir d'autres eaux tombant comme du ciel en cascade écumeuse, puis, réunies en un même ruisseau, serpenter autour de sa surface, arroser les prairies placées les unes au-dessous des autres, et, par une seule pierre qui sert d'écluse, changer et diriger son cours à volonté. L'œil aime à se promener sur la plaine féconde, sur les coteaux recouverts d'un velours d'émeraude, sur les sinuosités du ruisseau à l'onde argentée, à demi cachée sous le feuillage qui laisse entrevoir par intervalles les brillants jets de feu que reflètent les rayons du soleil.

Une haie de buis indique le chemin de Sasis. L'aulne, le chêne, l'ébénier, le frêne et le hêtre, que les zéphirs agitent, entrelaçant leurs rameaux qu'ils courbent en cintre, procurent une ravissante fraîcheur. Quel spectacle se découvre devant moi ! En face est la ville de Luz, qui termine la vallée et ressemble à un vaste point joignant les deux montagnes qui l'enserrent ; les vieilles tours du château de Sainte-Marie, à moitié démolies, encore assises sur le mamelon où elles furent élevées ; l'église bâtie par les Templiers ; les pics si rapprochés de Barèges, qui ne lui laissent presque point d'horizon ; l'azur du ciel sous lequel d'autres pics paraissent découpés comme un feston.

L'exercice de la promenade, si récréative pour peu que l'on veuille s'éloigner et monter ; le plaisir de la société de tant d'étrangers, lorsqu'on a l'esprit de se réunir, procurent d'agréables et salutaires distractions.

Dans ces après sinuosités, les chars de luxe ne peuvent hasarder leur fragilité. Ce sont des chevaux accoutumés à gravir avec beaucoup d'adresse sur ces monts escarpés

les sentiers les plus périlleux que des pasteurs présentent pour conduire à *Gavarnie*, où l'on voit ses magnifiques cascades, la cime blanche du *Marboré*, la brèche de *Roland*, le cirque dominé par de pompeuses tours étonnant l'imagination; au *Pic du Midi*, en traversant par le *Tourmalet* la vallée délicieuse de *Campan*; à *Cauteretz*, lieu charmant où se trouvent la montagne du *Cambassou*, ce grand observatoire des Pyrénées, les cascades du val *Jéret* et du *Cerizet*, le lac de *Gaube* et celui de *Marcadau*, le pont d'*Espagne*, *Vignemale*, la plus haute montagne française, sur le sommet de laquelle sont des glaciers perpétuels.

Quelquefois j'allais visiter l'humble cabane du pasteur. Là je voyais l'agreste famille, animée de l'amour des produits agricoles, se livrer aux rustiques travaux avec ce doux contentement qui peint si bien la pureté du cœur. Leur franche cordialité répond à la simplicité de leurs mœurs. Quelle différence, me disais-je, des soins que l'on se donne dans le monde! Là les embarras de l'étiquette, la tyrannie de la mode, les soucis que suscitent les besoins que l'on se crée sans nécessité, sont une source continuelle de peines et d'ennui; ici, nul déguisement, nulle gêne, toute contrainte est bannie et tout luxe proscrit; quelques fleurs naturelles, mêlées à la simplicité de la parure, remplacent les vains colifichets que l'on étale ailleurs; le costume adopté par les aïeux se transmet sans aucun changement et passe de génération en génération; le modeste capulet couvre encore les attraits de la naïve pastourelle, comme il le faisait il y a six cents ans. Ici le temps s'écoule avec la même rapidité que les ondes du torrent, sans laisser nul regret; la fatigue du corps n'en communique point à l'esprit, et le repos qui la suit est aussi doux que réparateur.

LES BAINS.

Sous une voûte ténébreuse,
Où pend et brille en perle un sel jaunâtre et dur,
Des veines d'un rocher, recouvert d'un vieux mur,
S'échappe à gros bouillons une onde sulfureuse
Qui, tombant dans le marbre ou sur la pierre creuse,
Y dépose un limon doux, savonneux et pur.

Debout dès l'aube matinale,
C'est là qu'un thermomètre en main,
Tout malade, en guêtre, en sandale,
En mule étroite, en brodequin,
Curé, juif, actrice ou vestale,
Ou moine, ou gendarme, ou robin,
Court s'entonner d'eau minérale,
Et cuire à la chaleur du bain.

L'onde fume : on invoque ensemble

Ce pouvoir si caché qu'on révère en ces lieux.
La nymphe les entend ; et sur l'autel qui tremble,
Soudain, penchant son urne, elle s'offre à leurs yeux.

Sur ses pas marche l'allégresse,
Fille et mère de la santé :

L'espoir trompeur à son côté

Sourit malignement, fuit et revient sans cesse.

Elle dissipe la tristesse ;

Exerce, en l'amusant, la molle oisiveté,
Rend un jour de printemps à la froide vieillesse,
Et son premier éclat au teint de la beauté.

La pâle et débile jeunesse

Lui doit un nouveau cœur et de nouveaux désirs ;

Enfin elle guérit les maux de toute espèce

Par le seul charme des plaisirs.

L'établissement thermal consiste en une galerie très-élégante soutenue par des colonnes et formant les trois côtés d'une cour dont le quatrième donne une échappée admirable à la vue sur le gave et la route de *Gavarnie*.

Il n'y a qu'une seule source à Saint-Sauveur, dont la température, prise au robinet de la douche, plus près de la source que les autres, était, le 14 septembre 1821, de 54,50 degrés du thermomètre centigrade.

L'eau de Saint-Sauveur est parfaitement limpide et porte avec elle l'odeur et la saveur de l'eau de Barèges.

Elle contient du sulfure de sodium, de la soude caustique, du sulfate de soude et de la silice.

Cette eau est recommandée particulièrement dans les affections nerveuses, dans les toux commençantes et pour réparer les désordres de la menstruation.

Elle est administrée en bains, en douches et en boissons.

L'établissement thermal renferme une douche et une douzaine de cabinets de bains qui portent différents noms (la Châtaigneraie, Béségua, la Chapelle, la Terrasse). La source appartient à la vallée et est affermée 6,525 francs, outre 900 francs environ de frais qui restent à la charge du fermier.

La quantité d'eau produite par la source en vingt-quatre heures est de cent quarante mètres cubes.

L'eau de Saint-Sauveur était dans l'oubli lorsque l'abbé Bézégua, professeur en droit à Pau, en fit usage il y a une soixante d'années. Les bons effets qu'il en obtint lui firent prôner le remède, et aujourd'hui c'est le lieu le plus fréquenté par les femmes dont le système nerveux est irrité. Elles ne peuvent pas choisir un endroit plus flatteur pour la position, mais elles devraient le rendre plus agréable pour la société. Ce n'est point aux eaux qu'il faut prétendre établir l'étiquette de tel ou tel faubourg de Paris. A Saint-Sauveur, on ne doit voir que des personnes auxquelles la nature a donné les mêmes infirmités et qui, sous ce rapport, n'ont point été traitées par elle avec le respect que reçoivent souvent leurs titres. Les personnes nerveuses ont besoin, plus que toutes autres, de distractions; et si ce n'est pas par goût, que du moins ce soit par raison que les malades de Saint-Sauveur s'ouvrent réciproquement leurs salons.

Saint-Sauveur reçoit un grand mouvement de sa position sur le chemin qui conduit à Gavarnie; aussi les promeneurs de Barèges et de Gouteretz le traversent-ils soit en se rendant au cirque, soit à leur retour. La course ne

peut être faite de Caunteretz en un jour, et d'ailleurs elle est très-fatigante, devant être parcourue entièrement à cheval.

(M. LONCHAMP.)

ANALYSE.

La température de l'eau est,

54°50 degrés.	à la douche
55°7	à Bézégua.
52°5	à la Terrasse.
50°0	à la Chapelle.

La pesanteur spécifique est en rapport à l'eau distillée comme 100,000 à 100,045.

Traitée par les réactifs, elle donne les résultats suivants :

Elle noircit l'argent.

La teinture de tournesol n'y éprouve aucun changement.

L'ammoniaque liquide, l'acide sulfurique, oxalique, arsénique, s'y comportent de même.

L'acide sulfureux louche un peu l'eau.

Les acides chloreux, nitrique et acétique donnent à l'eau une couleur dorée, et laissent apercevoir, au bout de quelque temps, un léger précipité de même couleur.

L'eau de chaux, un léger nuage floconneux blanc.

Proto-chlorate de barium, un léger précipité gris sale, insoluble dans l'acide nitrique.

Le nitrate de mercure, un léger précipité jaunâtre.

Le nitrate de bismuth, l'acétate de plomb, un précipité brun.

L'alcool gallique, l'hydro-cyanate de potasse n'y éprouvent aucun changement.

Soumise à l'appareil pneumo-chimique, elle a fourni le sixième du volume d'acide hydro-sulfurique.

Trente kilogrammes d'eau évaporés dans une capsule de porcelaine ont donné un résidu sec du poids de deux gros soixante-huit grains.

Vers le milieu de l'évaporation, il s'est formé une assez grande quantité de flocons blanchâtres qui flottaient dans tout le liquide.

La liqueur, réduite à environ dix onces, s'est prise sous forme de gelée, et a exhalé jusqu'à la dessiccation parfaite une odeur infecte de colle-forte.

Ce résidu avait pris une couleur roussâtre ; il avait une saveur douce, salée, attirait l'humidité de l'air, et produisait une légère effervescence avec l'acide nitrique.

Ce résidu traité par divers procédés, nous avons obtenu les résultats suivants :

1° Le sixième de volume d'acide hydro-sulfurique ;	
2° Deuto-hydrochlorate de sodium.	125 grains
3° Deuto-carbonate de sodium.	25 1/2
4° Deuto-sulfate de sodium.	18 1/2
5° Substance grasse.	29
6° Silice.	15

Ce n'est qu'à la présence de la substance grasse qu'est due l'onctuosité de ces eaux. Aussi ne peuvent-elles pas être employées en boisson.

Les eaux de Saint-Sauveur sont administrées dans les affections nerveuses, spasmodiques ; dans les névralgies et aussi, dit-on, dans les rhumatismes de date trop récente pour que l'on se risque à prendre les eaux de Barèges ; dans les maladies des organes gastriques et pulmonaires, dans les affections des voies urinaires, la néphrite, le catarrhe de la vessie, la pierre, la gravelle.

(LEMONNIER.)

PROMENADES.

On a le choix de mille promenades fraîches et variées :

1° Aux jardins de Cythère, où l'on descend par un chemin en spirale, où l'on peut errer sous de beaux arbres, rêver dans un charmant pavillon, y inscrire son nom ;

2° Au village de Sasis, qu'entourent de jolies fermes ;

3° Au pont d'une seule arche ;

4° Au pic de *Bergons*, 4,000 pieds environ.

On y monte facilement ; du plateau, on a une vue magnifique. C'est une ascension qui ranime les forces, donne du mouvement aux fibres, de l'élasticité aux idées, et rafraîchit l'imagination. De Luz comme de Saint-Sauveur, elle est d'obligation pour tout baigneur.

On y monte à cheval si on veut.

Course, 2 heures.

SÉJOUR.

Comme à Cauteretz à peu près. On a des chambres à tout prix. Aux maisons bourgeoises 1 fr. à 1 fr. 50 c. par jour.

Aux *hôtels* de 2^e ordre, 1 fr. à 1 fr. 25 c.

Aux 1^{ers} *hôtels*, il y a des appartements pour toutes les fortunes, pour tous les états.

Bains, 1 fr. 50 c. tout compris : ils sont bien tenus.

Chevaux de main, 2 fr. à 5 fr. par jour.

Wauxhall. On danse plusieurs fois la semaine.



CHAPITRE VII.

PROMENADES PÉDESTRES DEPUIS SAINT-SAUVEUR.

Passage de l'Échelle. — Fontaine de Dandiole. — Gèdre. — Grotte. — Église. — Cimetière. — Mont Sinistre. — Cascade de la Saousa. — Le Chaos.

§ 1^{er}. PASSAGE DE L'ÉCHELLE.

Arrivé à l'embouchure du torrent, on considère avec un nouvel intérêt l'entrée de cette gorge fameuse qui

force en effet au recueillement, et que nous allons remonter jusqu'à la source de son gave. On s'avance sans savoir où l'on va. La vue, à chaque instant, est arrêtée par des monts qui laissent à peine espérer un défilé.

La configuration de ces lieux fait déjà soupçonner qu'une cause puissante et toujours active les a ainsi modifiés. C'est cette cause d'abord inconnue, qui excite la curiosité, soutient l'attention du voyageur, jusqu'à ce que, parvenu à la naissance du gave Béarnais (1), il reconnaisse enfin le véritable agent de toutes les formes, de tous les accidents que l'on ne cesse de remarquer dans tout le cours de cette longue vallée. Cet agent primitif, c'est le torrent inépuisable, et qui depuis les sommets de *Marboré* jusqu'à *Saint-Sauveur* roule des eaux turbulentes dans des canaux où l'œil a quelquefois bien de la peine à le suivre, et dont le soleil n'a jamais éclairé les profondeurs. Observez que les canaux de la vallée de Gavarnie sont en général moins encombrés que ceux des autres vallons. Mais vis-à-vis de *Saint-Sauveur*, le canal dont il s'agit est comblé; de sorte que les eaux transparentes, et qui vont se jeter dans le *Bastan*, y glissent doucement, quand tout est calme, sur des ruines aplanies.

A mesure que l'on avance, les pics s'élèvent, les abîmes se creusent. On découvre une nature plus mâle, plus variée que dans les autres vallons; soit que l'on considère, sur le flanc des monts environnants, tous ces granits couverts de losanges et dont les côtés saillants ressemblent à des vertèbres, tous ces schistes, comme sur la montagne de *Pragnères*, roulés en spirale et tellement modifiés, qu'ils rappellent l'idée de ces monu-

(1) Le village de Gavarnie tire son nom de ce torrent ou gave, l'un des plus redoutables des Pyrénées. On l'appelle gave Béarnais, parce qu'il se jette dans l'Adour, à quelques lieues de Bayonne; on peut aller à Gavarnie et en revenir le même jour. (Six lieues de poste ou 24 kil.)

ments égyptiens couverts d'hiéroglyphes; soit enfin qu'on élève ses regards jusqu'aux pointes des pics, ou qu'on les abaisse au fond du gave qui bouillonne et frémit sous les pieds, vous y verriez encore et la roche granitique, encaissée entre des pierres de marbre grossier, les eaux serpentant quelquefois à travers leurs substances en ondes irrégulières, et de vieilles montagnes, du haut en bas coupées en deux, offrant à diverses hauteurs des cavernes entr'ouvertes qui, par l'infiltration, recevaient jadis les eaux des lacs situés sur leurs cimes primitives.

De temps en temps la nature renaît ici au milieu de ses ruines. On y rencontre de grandes roches couronnées d'arbustes, qui soutiennent une multitude de prairies, ou plutôt d'échantillons de prés. Ces pièces de gazon sont arrosées par des rigoles, que l'on ouvre, que l'on ferme au moyen de quelques ardoises, travaux d'autant plus faciles que la nature du sol en fait presque tous les frais (1).

Pour ne rien anticiper, suivons les scènes de ce drame intéressant : drame muet, il est vrai, mais qui, par les yeux, va jusqu'au fond de l'âme. Quoi de plus dramatique, en effet, que cette route de Gavarnie, où tout se tient de surprise en surprise, où les épisodes sont si bien liés au sujet principal, qu'on ne le perd jamais de vue ? Il y a une différence entre les scènes purement pittoresques dont il s'agit et celles que nos grands maîtres exposent sur le théâtre ; c'est que ceux-ci, dans leurs pièces attachantes, partent d'un point de la vie humaine, pour s'avancer vers un autre plus voisin de son terme ; tandis que ce que j'appelle le drame de Gavarnie, tel que nous allons le suivre, remontant de l'effet à la cause, procède en sens contraire ; et c'est

(1) M. RAMOND, page 274, observe qu'à cet égard l'industrie de l'habitant des Alpes suisses va bien plus loin que celle des montagnards des Pyrénées, qu'il sait élever les eaux dans des lieux où celui-ci n'a jamais imaginé qu'elles pussent parvenir.

ce qui constitue la gradation de ses tableaux. Au lieu de partir de *Saint-Sauveur*, partez de *Gavarnie*; vous conviendrez que l'intérêt n'est plus le même.

Nous doublons le pas, impatients d'arriver au point le plus renommé de cette gorge. Le guide nous montrera l'emplacement de la maison du montagnard Cabaniou, célébré par Dussault.

Entre l'emplacement de la maison de Cabaniou et le passage de l'*Échelle*, ainsi nommé à cause de la colline escarpée qui n'offrait autrefois pour y monter que des roches en forme d'échelons, est ce qu'on appelle *Riou-Mau*, ruisseau mauvais, parce qu'il ne cesse de dégrader la côte. C'est là que les habitants de Luz ont une carrière dont les bords sont recouverts de belles efflorescences cobaltiques rouges, bleues et violettes. Ils en tirent un marbre mélangé de noir et de gris, communément employé dans leurs bâtisses, surtout pour encadrer leurs fenêtres et leurs portes, ce qui est de goût sans être de luxe; car le marbre, dans toutes ces vallées, est la sorte de pierre la plus facile à tailler. Vous y trouveriez encore des filons de nickel, espèce de cobalt, substance métallique, que l'on croyait, il n'y a pas longtemps, étrangère à la France.

Continuant à suivre, sur un sentier étroit, la rive droite du gave, nous apercevons que de l'autre côté la chaîne parallèle des monts s'entr'ouvre tout à coup pour nous donner un spectacle dans lequel l'imagination peut se jouer à son gré. Toutes ces montagnes, si diversement modifiées, sont comme les nuages où l'on voit ce qu'on veut.

Dans cette contrée magique et celles qui lui ressemblent, il est bien difficile que l'imagination, si souvent séduite par les apparences, ne s'y livre pas quelquefois. Des philosophes, des naturalistes ont de tout temps payé leur tribut à ces sortes d'illusions; et cela sans préjudice à leurs considérations habituelles.

Le passage de l'Échelle, autrefois si redoutable, n'était guère pratiqué que par les montagnards les plus hardis. La plupart ne le franchissaient pas impunément. On y voit encore les restes d'une petite tour qui, d'étage en étage, descendait jusqu'au fond de l'abîme. Elle avait été construite pour arrêter les incursions des miquelets; c'est pourquoi elle est appelée tantôt la redoute, tantôt la forteresse ou la porte d'Espagne. En 1708, des brigands dévastateurs, accourus d'Arragon, y furent arrêtés par un essaim de braves montagnards et précipités l'un après l'autre sur les roches du Gave.

Entre plusieurs catastrophes arrivées ici, avant qu'on y eût pratiqué la corniche ou banquette dont je vais parler, on m'a dit, et je l'ai vérifié, qu'un jeune homme, voulant resserrer la sangle de son cheval, perdit l'équilibre et tomba de sept à huit cents pieds de hauteur sur les roches du gave. Le prieur de Gavarnie, curé de Luz, M. Cantonet, donna dans cette circonstance l'exemple d'un parfait dévouement. Il se prosterna au bord de l'abîme, invoque le ciel, saisit un câble qu'on lui présente en pâissant, parvient jusqu'au malheureux jeune homme, consolé par sa présence, et qui mourut bientôt entre ses bras. On se souvient ici de cet acte d'humanité, mais on l'ignore ailleurs.

La mort de ce jeune montagnard rappela le souvenir des accidents antérieurs, en fit craindre de nouveaux. Les magistrats de la vallée de Barèges ordonnèrent donc qu'il serait construit, au passage en question, une longue corniche telle que l'on pût, même à cheval, la pratiquer avec sécurité.

Ces travaux dignes des Romains, du moins par les obstacles qu'il fallut vaincre, ne pouvaient être exécutés que par les bras nerveux de ces fiers montagnards, dont on ne connaît pas assez l'énergie et les vertus patriotiques. Il convient d'avertir que dans cette conjoncture ils firent tout, et que le gouvernement ne se mêla de rien.

Pour réparer cet oubli, Dussault et Saint-Amand gravèrent cette inscription :

*Hommage rendu aux habitants de la vallée de Barèges par Saint-Amand et D***, en 1788 (1).*

CONTEMPLÉ

ICI,

D'UNE ÂME FERME ET D'UN ŒIL ASSURÉ,

DEPUIS LE SOMMET DE CES MONTS SOURCILLEUX

JUSQU'AU FOND DE L'ÂBÎME,

LES PRODIGES DE L'ART

ET CEUX DE LA FORTE NATURE.

ADOUCI PAR L'INDUSTRIE HUMAINE,

LE FIER GÉNIE DE CES MONTAGNES

DÉFEND

D'Y TREMBLER DÉSORMAIS.

TRAVAUX EXÉCUTÉS

EN

M. DCC. LXII.

Cette inscription fut gravée sur le marbre, et posée au-dessus du torrent, en vertu d'un arrêté des différents districts, pris dans la maison commune de Luz, le 17 août 1788.

§ 2. DU PASSAGE DE L'ÉCHELLE A GÈDRE.

A peu de distance de l'*Échelle*, les guides ont grand soin de faire parler un écho qui répète très-distinctement plusieurs syllabes.

Peyrou-Ardoone (pierre ronde) attire l'attention. C'est une roche sphérique et d'un grand diamètre, qui, tombée des hauteurs voisines sur la pointe d'un rocher, y est restée en équilibre, précisément sur le bord de la corniche.

(1) Ce n'est point le gave qui a détruit cette inscription trois ans après qu'elle avait été posée ; c'est une fureur aveugle dont les montagnards ont été et sont encore indignés.

Ces petits détails amusent en attendant de plus grands objets. Ils s'offrent en foule dans le quartier de l'*Artigue*. On ne finirait point si l'on voulait tout peindre.

Avant de traverser le pont de *Sid* ou de l'*Artigue*, on est quelquefois subitement arrêté par une file de douze à quinze cents animaux de toute espèce. On les change de canton pour leur procurer de nouveaux pâturages.

On s'entend si bien que le cheval se serre contre le flanc de la montagne, tandis que le taureau, de crainte de le blesser, tourne sa tête armée et l'incline du côté de l'abîme.

On remarque dans le canton de l'*Artigue* des cerisiers, des noyers qu'il est fort rare de rencontrer dans ces montagnes : bientôt nous descendons jusqu'au pont par une pente rapide. C'est de là que le gave se montre sous toutes les formes, siffle et mugit sur tous les tons.

La jolie fontaine de *Dandiole* nous avertit que nous n'avons fait qu'une lieue, et qu'il nous en reste encore autant pour arriver à Gèdre. L'agrément du lieu vous retient. On s'arrête pour faire halte sur le penchant de la montagne, dans une caverne formée par des roches pendantes sur le torrent.

Le pont de bois des *Dourroucats*, hardiment jeté sur le gave extravasé, et soutenu vers le milieu par un rocher, sert de passage pour aller dans le canton de *Pragnères*, habité par six ou sept familles originaires de Luz. Cette gorge jusqu'à Gavarnie n'a été successivement peuplée, à de longs intervalles, que par des montagnards de la vallée de Barèges, attirés par le besoin de subsister. On y trouve encore beaucoup de terrains vacants, de propriétés indéçises restées entre les mains de la nature ; de sorte que c'est en effet le patrimoine de l'indigence active et laborieuse.

Depuis le pont de l'*Artigue* jusqu'ici, on aperçoit peu de cabanes disséminées sur les montagnes, excepté quelques-unes qui servent aux scieries ; ce qui vient de la rai-

deur des pentes, qui cependant ne sont pas toujours dénuées de culture. D'ailleurs on les voit assez souvent couvertes d'arbres de différentes sortes, surtout de buis, jusqu'à la moyenne région. Les sommets y sont presque toujours couronnés de pins, dont quelques-uns d'une grosseur telle qu'en les creusant on en forme des barriques ou fontaines de quatre à cinq pieds de diamètre (1).

§ 5. CONSIDÉRATIONS PARTICULIÈRES SUR LES MONTAGNES
ET LE GAVE DE CE CANTON.

Déjà les montagnes prennent un caractère plus mâle, mieux prononcé que dans les autres vallées. D'ailleurs elles sont disposées de manière, et la gorge est si profonde, qu'à quelque heure que ce soit, le plus souvent on y marche à l'ombre, dans un silence tel que les plus distraits sont forcés au recueillement. Quant au coup d'œil, il n'en saurait être de plus varié, tant par des décorations diversement éclairées, que par des formes extraordinaires et de singulières apparences. Il en est une plus frappante, plus complète que celle des environs du lac d'Escoubous. C'est une espèce de chantier de 500 à 600 mètres de hauteur. On en compte indistinctement les bûches, dont le bois semble encore revêtu de son écorce : l'œil, dans ce chantier imaginaire, découvre comme de vieux troncs entr'ouverts et des souches garnies de leurs racines. Rien ne manque à l'illusion.

Il serait aussi difficile, dans la multitude de ces monts contigus, d'en trouver deux semblables, que deux hommes exactement pareils. C'est que la même montagne se lie aux autres de tant de manières, qu'il faut en avoir

(1) M. RAMOND, page 231, parle de pins encore plus considérables qu'il a vus du côté de la vallée d'Arau. Il ajoute que dans la partie des Pyrénées qu'il a parcourue, il n'a rien trouvé de comparable aux pins énormes auxquels on donne dans les Alpes le nom de *wetterschrim*, abrite-orage ; et cela parce qu'un troupeau entier peut s'y mettre à couvert.

bien saisi les rapports pour la distinguer de tous les points de l'horizon.

Quant aux destructions opérées par les lavanges, elles ne se feront bien remarquer qu'après le chaos de Gavarnie.

Comme au Tourmalet et auprès du Pic du Midi, il est ici des montagnes qui se soutiennent encore, mais dont on ne voit plus que les carcasses. Les environs sont jonchés de grands débris qui attestent que ce qui ne périt pas en trente ou quarante siècles ne saurait échapper à la faux du temps à qui les siècles ne coûtent rien. Que l'on ne se figure pas néanmoins que ces monts si maléficiés soient près de disparaître. Ils s'usent par le sommet, ils renaîtront à de moindres hauteurs, il est vrai, par leurs bases aussi puissantes qu'exhaussées. Ces bases, dans les Hautes-Pyrénées, dominant de 1500 à 1600 mètres le niveau de la mer.

Insensiblement descendues à la portée de l'homme, ces montagnes tronquées se maintiendront bien plus longtemps que les autres par la culture, par des pentes adoucies qui les garantiront du ravage des lavanges. Ainsi, tous les empires actuels auront cessé d'exister avant qu'elles soient totalement aplanies. Le globe lui-même aura subi plusieurs de ces grandes révolutions qui tant de fois en ont changé les apparences.

Si des montagnes nous passons au torrent, à ce gave Béarnais, j'ose dire que l'on chercherait en vain son pareil dans les autres vallées. Reportons-nous sur la corniche élevée quelquefois de huit à neuf cents pieds au-dessus de ces gouffres, et d'où l'on n'ose le fixer. Que dis-je ? on s'opiniâtre à le regarder, quoiqu'en frémissant. La terreur que ce torrent capricieux et plein de fougue a coutume d'inspirer à ceux qui le cotoient pour la première fois sur ses bords, vient de l'idée de la crainte d'y tomber sans espoir de retour.

Le plus grand spectacle, celui qui remue davantage,

c'est lorsqu'on a la force de suivre des yeux sa marche tortueuse et bondissante d'abîme en abîme ; lorsqu'on le voit tantôt s'élançer par-dessus les roches qui l'obstruent, tantôt traverser comme un trait de longs conduits ténébreux, d'où il sort en bouillonnant, et pour recommencer la même lutte. Veut-on en connaître le mouvement et les convulsions ? Qu'on se place sur le pont de l'Artigue où il se montre tout entier et disparaît tout à coup. C'est de là que je le vois, que je l'entends, précipitant ses flots en cascade, et plus rapide que le Rhône auprès de Saint-Esprit, puis s'engouffrant en un clin d'œil. Je me retourne ; qu'est-il devenu ? Descendez un peu plus bas, vous le verrez reparaitre plus fort et plus impétueux.

Ce torrent ou gave n'est pas toujours en convulsion ; quelquefois on dirait qu'il se repose ; quelquefois son onde fatiguée coule sans rides entre deux parapets de marbre ou de granit. Quoique rapide encore, elle semble dormir et glisser comme un simple ruisseau : défiez-vous de cette bonace : ce ruisseau n'est qu'un gouffre. En effet, le volume de ses eaux resterait en évidence, s'il ne trouvait pas une excavation assez profonde pour les absorber. L'art descriptif ne saurait fidèlement représenter les accidents innombrables, les formes toujours nouvelles que ce torrent inépuisable donne sans cesse aux masses de rochers entassés sur ses bords et jusque dans son lit, qu'il donne aux bases des montagnes et qu'il en reçoit à son tour. Il paraît donc impossible aux peintres, aux poètes, quand il s'agit des grands effets de la nature, d'en tracer un tableau parfaitement ressemblant, à moins que ce tableau ne fût aussi grand que la nature ; encore y manquerait-il trois circonstances essentielles ; le mouvement, le bruit ou le silence : en un mot, la vie y manquerait. Ainsi l'art, quel qu'il soit, ne s'élèvera jamais à la hauteur de phénomènes naturels : on ne peut que les indiquer, non les rendre.

§ 4. GÈDRE, LA GROTTÉ.

Le village de Gèdre est composé d'environ soixante et dix familles, qui toutes y ont originairement conquis de petits héritages à la sueur de leurs fronts. Les métairies, propres et commodes, offrent tout aux besoins naturels, rien aux passions factices. Séparés de nos villes, garantis de notre contact par des torrents et des rochers que la mollesse n'ose guère franchir, les habitants de cette colonie seraient trop heureux si deux gaves ne rava-geaient pas périodiquement leurs terres.

Gèdre, par ses collines garnies de cabanes, par ses eaux et sa température, rappelle Caunteretz. *Gèdre-dessus*, *Gèdre-dessous*, forment un aspect embelli par le contraste de ce qui précède et suit ce double village. Quoique situé dans un fond, il domine une espèce de carrefour traversé par deux gaves formidables, et non moins destructeurs. L'un vient du lac *Héas*, l'autre de *Gavarnie*. Ce petit bassin, je l'appelle carrefour, parce que, outre les deux ouvertures des gorges correspondantes, il a comme un troisième défilé, ce qui donne de l'air et du soleil entre les monts environnants.

Nous courons d'abord à la grotte dite de *Palacet* : quiconque l'a vue seulement une fois, ne l'oubliera jamais et ne la reverra plus. Il semble que la nature, pour la faire regretter, l'ait ornée de tout ce qui pouvait en redoubler l'effet. Après avoir traversé la cour de l'hospice qui la masque, on y arrive à travers un petit parterre émaillé de fleurs. Une fraîcheur délicieuse se fait sentir à mesure que l'on avance. La première enceinte est formée par une espèce de terrasse circulaire couverte d'arbustes et de gazons; la seconde, par des roches rembrunies et roussâtres, qui commencent à combattre le trop grand éclat du jour. Des eaux vives sont l'âme de cet antre, tel que les Grecs n'auraient pas manqué d'y placer un de leurs dieux ou de leurs poètes.

On ne voit pas loin dans la plupart des grottes, faute de lumière; au lieu que celle-ci, qui est en forme de galerie, en reçoit assez par les crevasses de sa voûte et à travers les arbres qui la couronnent, pour que l'on n'en désire pas davantage. Cette lumière douteuse en fait le plus grand charme. On dirait que c'est le berceau du silence, et que le jour, par un accord magique, y dort avec la nuit.

Le fond de cette galerie est éclairé par un dôme en partie découvert. On y voit, comme à travers un tube, une roche de marbre en forme de pilier, autour de laquelle circulent de larges flots resplendissants, et qui font présumer deux autres galeries parallèles. Toutes ces eaux, descendues à travers le chaos de la montagne de Héas, s'élancent dans le canal, y forment plusieurs ressauts sur des bandes de marbre ou de granit, et se précipitent, à quelques pas du spectateur, sur des rochers blanchissants d'écume. Ce gave naissant reçoit bientôt les honneurs d'un pont. A peu de distance, comme le ruisseau de Médoux, il rencontre le gave Béarnais qui l'absorbe tout entier.

Le plus bel effet est au fond de la grotte dont il s'agit, quand le soleil y donne. On en voit les rayons s'amortir insensiblement dans ce long détroit; comme on voit aux bornes de l'horizon, et sur le déclin du jour, cet astre radieux éteindre son flambeau dans les ondes. Ce mélange de lumière et d'obscurité, dont on a puérilement tenté l'imitation dans quelques-unes de nos églises parisiennes, est ici d'une perfection inimitable.

Tout ce qui tient au culte et à la piété filiale ne saurait être indifférent. Au sortir de la grotte, on entre dans l'église construite et consacrée en 1727.

Les hommes, dans ce temple rustique, comme dans ceux des autres vallées, sont séparés des femmes. Une tribune circulaire reçoit les uns; les autres sont en bas, c'est-à-dire dans la nef. On y a continuellement sous les

yeux un long cercueil commun et portatif, dont l'aspect ne répugne à personne : c'est que l'idée de la mort, chez la plupart de ces montagnards, ne réveille guère que celle de l'absence; c'est que, parfaitement résignés, ils ne la regardent que comme une loi, non comme une peine. Il s'en faut bien que cette idée les affecte autant que nous, dont l'imagination trop exercée va toujours plus loin que la nature. On plaçait à Sparte la statue de la Mort à côté de celle du Sommeil, pour apprendre aux citoyens à la regarder du même œil. Tels que les Spartiates, ces hommes incultes meurent, en général, comme ils naissent, avec indifférence et sécurité.

De l'église on passe au cimetière : on y voit, non sans attendrissement, que de minces ardoises, comme à *Luz*, à *Betpouey* et dans quelques autres villages, y tiennent lieu de tombes révérees, et que l'herbe ne croît plus autour de celles où reposent les gens de bien qui, durant leur vie, ont constamment secouru leurs semblables, tant les sentiers en sont battus!

Non loin du cimetière, on aperçoit en passant l'un de ces objets pittoresques dont les peintres ne manquent jamais de rapporter le croquis; c'est un lierre vigoureux, étreignant de ses cent bras et tapissant le petit pont jeté sur le gave naissant du lac de Héas (1).

Si les terribles effets de ce lac peuvent être regardés comme le pronostic de ce qui arrivera, on doit craindre qu'il ne démolisse tôt ou tard la montagne qui le soutient, qui le verse à grands flots à la fonte des neiges, et lorsque des nuages chargés de grêle, le faisant déborder, menacent toute la contrée d'une ruine soudaine; mais on n'y songe pas plus ici que partout ailleurs, où

(1) On a grand soin d'avertir les étrangers que ce lac fournit en abondance des truites préférables à celles du lac de Genève. Elles remontent en automne vers la source d'où elles sont descendues; et c'est alors, dit-on, un spectacle assez curieux de voir les efforts qu'elles font pour remonter le courant de la grotte de Gédre.

l'on n'est pas moins exposé de diverses manières. Il en est de ces sortes de destructions comme de celles que la foudre occasionne en un clin d'œil. Dans l'un et l'autre cas, on ne tremble qu'après coup, et l'on continue de vivre auprès de l'ennemi. Cependant, l'ignorance des causes en rend les effets plus terribles, et la rareté de ces phénomènes en augmente l'effroi.

La grotte de *Gédre*, grotte charmante, rassemble tout ce que l'on pourrait trouver en divers endroits de frappant et d'intéressant. Tandis qu'un torrent considérable tombe, en mugissant, d'un enfoncement détourné, où mon œil ne peut le suivre, une ombre tendre et délicate dispute à la lumière du jour le plaisir de parer cette enceinte. Les rochers, qui sont assez écartés vers leurs bases, se rapprochent vers leurs sommets; là ils sont couronnés d'arbres et d'arbustes, qui se croisent, s'entremêlent, se penchent les uns vers les autres, s'embrassent par leurs extrémités flexibles et semblent bien aises de s'incliner ensemble vers le fleuve qui entretient leur fraîcheur. Comme le soleil décore ce feuillage! Ses rayons cherchent une issue: ils veulent aussi plonger sur l'onde écumeuse: ils y parviennent, ils donnent à un angle de cette nappe bouillonnante un éclat éblouissant. Que ne peut-on pénétrer autrement que par le désir et par l'imagination sous cette voûte si attrayante!

§ 5. DU MONT SINISTRE ET DE LA CASCADE DE SAOUSA.

C'est ici que vont commencer les miracles de Gavarnie.

Laissant à notre droite le gave dont on est contraint de se séparer pour quelque temps, on s'élève par un sentier très-escarpé à la hauteur d'au moins 200 mètres sur un plateau d'où on tombe bientôt dans une espèce de fondrière, éclairée cependant par un flambeau magnifique. C'est là qu'une gerbe d'eau, embrasée par les rayons du soleil, s'élançe du flanc d'une montagne entr'ou-

verte, verse des diamants de diverses couleurs, se précipite en gouttes d'or, et s'engouffre dans un abîme. D'un côté, cette gerbe, comme une torche étincelante, éclaire un grand éboulement de roches noircies et ferrugineuses; on se croit dans l'antre de Vulcain. De l'autre, elle contraste avec une montagne d'un aspect équivoque et sans physionomie, que Dussaulx nomma le *mont Sinistre*; comme dans la vallée de Venasque on voit la *Maladetta*, c'est-à-dire la *Maudite*; et l'*Ararath en Arménie*, ce qui signifie la *Montagne de Malheur*.

Figurez-vous un môle épais, écrasé, terne et sans végétation; moins odieuse si elle était plus dégradée, si la foudre ou la main du Temps lui avaient imprimé quelques-uns de leurs terribles caractères, lui avaient fait de ces larges blessures qui n'inspirent que du respect, même quand il s'agit des êtres insensibles. Mais non, excepté quelques ulcères superficiels, son ensemble vigoureusement atroce menace d'affliger éternellement la curiosité humaine. Le Tourmalet, du moins, suggère des idées philosophiques; ce *Mont Sinistre* ne nous suggère que des idées infernales, et telles que les poètes ont coutume d'en créer quand ils veulent essayer sur nous le pouvoir de leur art.

On marche à l'aventure, lorsque la montagne de *Saouza* montre fièrement la reine des cascades.

Une verte colline, parsemée de quelques rares habitations, lui ménage, pendant un espace d'environ 200 mètres, une pente adoucie; elle y déploie, entre des sapins suffisamment écartés pour ne la point offusquer, une nappe argentée, dont l'œil est rafraîchi, en même temps qu'il la voit étinceler de mille feux, et reproduire toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Sa chute, quoique rapide, ne paraît point hâtée. Un flot succède à l'autre, de manière que sa chaîne liquide n'est jamais interrompue. Elle a des ressauts, mais ondulants et sans convulsions: ce qui la distingue des torrents.

Cette cascade, connue sous le nom d'*Arroudet*, mérite encore quelques détails. Le premier épanchement forme la moitié de l'espace qu'elle parcourt ; le reste se partage en deux parties égales. Reçue d'abord dans un premier bassin qui déborde sans cesse, elle se sépare en trois, quelquefois en six branches, selon que les eaux de la montagne sont plus ou moins abondantes. Tous ces épanchements qui l'embellissent sans l'appauvrir, réunis dans un second bassin, en sortent las d'amour pour aller tomber en flocons d'écume luisante sur les rochers du Gave, qui leur ajoutent de nouvelles formes non moins agréables que les premières, quoique moins symétriques.

Ce qui est fort rare dans ces montagnes, en fait d'eaux circulantes et jaillissantes, c'est que cette longue cascade n'ait pas été un seul instant voilée par les vapeurs que le frottement a coutume de produire.

§ 6. DES DEUX CHAOS.

Quel spectacle ! Il ne s'agit plus de torrent, de ce Gave Béarnais, notre acteur principal. On l'entend, mais on ne le voit pas. Il gémit sous des masses énormes (1), et telles que la fable en imagina pour armer les Titans conjurés contre le ciel. A l'aspect de ce monde fracassé on tombe dans une sorte de stupeur.

Puis on se familiarise insensiblement avec ce chaos, autrement appelé la *Peyrada*, on envisage ce chaos de rochers. La plupart paraissent, car le trouble grossit tout, aussi gros que des forteresses. « C'est là que l'on trouve des masses de dix mille à cent mille pieds cubes, amoncelées et suspendues les unes sur les autres, comme les

(1) Toutes les fois que le torrent est arrêté dans sa course, ou qu'il coule en moindre abondance, les habitants de Saint-Sauveur et de Luz présument quelque catastrophe dans la partie supérieure de la ville de Gavarnie.

menus cailloux de nos torrents (1). » C'est en vain qu'on voudrait les démêler, les compter, en saisir les rapports. Quand on est parvenu au centre de ces formidables décombres, que les hommes et les chevaux semblent petits; des dromadaires, des éléphants, n'y feraient pas plus de sensation.

J'essayerais en vain de décrire les accidents produits par l'entassement confus de toutes ces roches qui dans leur chute, comme le héros de Milton, conservent encore quelque chose de leur antique majesté, et dont les attitudes sont si fières, si menaçantes. Qu'il suffise que de cette combinaison fortuite il est résulté de vastes portiques, des voûtes hardies, des prisons, des cachots ténébreux, des équilibres, et tant d'autres effets que l'art, faute de leviers suffisants, ne saurait contrefaire.

Quel dut être le fracas lorsque d'abord on entendit craquer le granit, et qu'un instant après les monts d'alentour furent eux-mêmes ébranlés par la commotion de ces vastes débris qui se heurtaient, se brisaient; de ces masses épouvantables, dont l'incalculable vitesse, accélérée par la gravité, produisait sans doute les plus terribles explosions? Qu'en pensèrent les témoins? Pense-t-on, lorsqu'on assiste à ces grandes convulsions où la nature qui se démembre menace tous les êtres environnants d'une ruine prochaine?

Cette destruction ne date pas de loin; la preuve, c'est que le flanc de la montagne d'où le granit s'est détaché saigne encore: donc la fracture est récente. Elle date peut-être de huit ou dix siècles, lesquels, comme on le sait, ne sont ici que des instants (2).

On aperçoit à peine la trace de l'ancienne route qui passait, il y a cinquante ans, sous des rochers croisés où

(1) RAMOND, page 68.

(2) Il est fait mention dans Grégoire de Tours, page 24, d'un tremblement de terre de l'an 580, et l'un des plus considérables qui eussent jamais bouleversé les Pyrénées.

l'on ne marchait qu'à la faveur de soupiraux et de points lumineux semés de distance en distance.

Ce premier chaos, où nous n'avons vu que des roches sèches, est précédé, surmonté et suivi de fontaines, de cascades, de torrents, qui sollicitent et rappelleront un jour la végétation au milieu de ces débris. Elle commence même à s'y montrer déjà sur les confins. Ce qui frappe, c'est de voir que chaque plante vénéneuse y soit, en général, voisine de celle qui lui sert d'antidote.

L'intérêt qu'on éprouve dans ce vallon ne vient pas seulement de la gradation des objets, mais encore de leur opposition soudaine, de leur mélange hétérogène. Vous y verrez partout la vie mêlée et confondue avec la mort ; car rien dans la nature, toujours active jusque dans son apparente inertie, rien ne meurt que pour renaître, et la reproduction est l'effet continu de la destruction. On voit sur les bords de ce chaos des pins naissants et d'autres arbustes implantés sur des roches isolées, où vous chercheriez en vain un atome de terre végétale ; de sorte que l'on dirait qu'ils n'y vivent que d'air.

Passons outre ; nous reviendrons à ce chaos quand nous aurons oublié l'autre.

Après un assez long trajet, on montre sur les bords du gave l'emplacement des bâtiments construits autrefois par des Anglais à qui l'on avait permis de s'établir dans cet endroit pour y exploiter des mines peu fécondes, et qui peut-être n'y existent pas. Les gens du pays sont néanmoins persuadés que leurs montagnes sont pleines d'or et d'argent. Le marquis de Rhodes le croyait aussi. Cet homme, dont on disait qu'il s'était enrichi dans les hôpitaux et ruiné dans les mines d'or, proposa, dit Montesquieu, à la cour de France, pendant la guerre de la succession d'Espagne, de fouiller les Pyrénées. Il cite à l'appui de son projet les Tyriens, les Carthaginois, les Romains. On lui permet de chercher ; il fouille partout et ne trouve rien.

CHAPITRE VIII.

Approches de Gavarnie. — Première vue de l'amphithéâtre, anciens lacs. — Deuxième vue de l'amphithéâtre, cascades. — Troisième vue, ponts de neige. — Quatrième vue, monts supérieurs. — Géologie.

§ 1^{er}. DES APPROCHES DE GAVARNIE.

Après les deux chaos les yeux sont réjouis par des prairies et des vallons un peu plus cultivés, par des cabanes éparses de distance en distance. La chaîne des monts qui séparent la France de l'Espagne attire bientôt les regards.

On aperçoit dans le lointain le triple sommet du pic d'*Allanz*, dont la sombre verdure s'assortit à merveille avec ses roches jaunissantes et rembrunies. Ce pic semble défier l'homme et les animaux les plus agiles de s'élever jusqu'aux pins implantés sur l'un de ses trois cônes. Cette montagne est sans contredit l'une des plus pittoresques que nous ayons encore vues.

Impatients d'arriver, nous marchons en silence, les yeux toujours fixés sur un cintre de montagnes dont les sommets percent les nuages, de montagnes couvertes de neiges amoncelées par les siècles, et de glaciers électriques où se forment la foudre et les orages. Il semble que la nature ait posé pour dernières limites ces sommets éclairés d'un jour pur, et qui en marquent la hauteur; que voisins de l'abîme du néant, nous allons toucher l'un des pôles de l'univers. « Quiconque, dit M. Ramond, ne connaît pas les monts du premier ordre, ne saurait se former une idée de cette couleur dorée et transparente qui teint les plus hautes sommités de la terre » (page 70). Un murmure harmonieux se fait en-

tendre : c'est l'orchestre de Gavarnie. Dès lors , nous apercevons les torrents échappés de leurs sources voisines, et qui se réunissent dans de grands canaux de marbre, pour faire leur entrée dans le vallon.

Ce gave, avec toutes ses eaux descendues de l'amphithéâtre et rassemblées dans un même canal, forme, tant au-dessus qu'au-dessous du pont de Gavarnie, plusieurs des plus belles cascades que nous ayons remarquées dans le reste de son cours. La première surtout frappe d'étonnement.

L'abondance, l'agitation et l'impétuosité de ce gave naissant méritent d'être considérées par ceux qui l'ont vu trois lieues plus bas, vers la fin de sa course, grossi par vingt torrents, couler si tranquillement au-dessous de Saint-Sauveur.

Avant de traverser le pont de Gavarnie, on cherche la cascade d'*Ossonne*, qu'on a sous les yeux. Tantôt elle forme dans sa course prolongée huit à dix ressauts très-distincts, tantôt on n'en compte pas plus de deux.

Son lit fangeux ne montre plus, par intervalle, qu'un reste d'eaux courantes sans forme, sans reflets. On ne doit pas, à cet égard, se hâter de contredire les récits de ceux qui, prenant la nature sur le fait, déclarent franchement ce qu'ils ont observé dans ces montagnes sujettes à tant de vicissitudes. Que de changements, en effet, et que de catastrophes dans quelques jours, dans quelques semaines ! En moins de quelques années, souvent des vallons sont comblés, des torrents ont disparu, d'autres se sont frayé de nouvelles routes.

Un étranger, frappé de ce l'on appelle l'amphithéâtre de Gavarnie, imagina d'y retourner accompagné d'habiles dessinateurs. Ils déclarèrent qu'il ne leur était pas possible d'exécuter ce grand sujet dans un même tableau, tant à cause des espaces cachés dans l'ombre, que des principaux objets totalement absorbés par des masses

rentrantes (1). Que faire? Ils le divisent, ce sujet, en plusieurs cadres subordonnés; de manière que l'on puisse, en les rapprochant l'un de l'autre, se former une idée de l'ensemble et des rapports. J'en userai de même.

§ 2. PREMIÈRE VUE DE L'AMPHITHÉÂTRE. — DE L'EMPLACEMENT DES ANCIENS LACS.

Après avoir traversé le pont de Gavarnie et le village d'où l'on ne voit rien, on passe entre deux môles d'où l'on voit tout. Mylord Bute s'écria, lorsqu'il vint ici pour la première fois : « La grande, la belle chose ! Si j'étais encore au fond de l'Inde, et que je soupçonnasse l'existence de ce que je vois en ce moment, je partirais sur-le-champ pour en jouir et l'admirer. » Quant aux voyageurs, dans cette circonstance, comme sur le Pic du Midi, leurs yeux, sans égard aux intermédiaires, se portent d'eux-mêmes jusqu'au fond de la gorge terminée par l'amphithéâtre qu'il s'agit de faire connaître.

Ce monument de la seule nature, et tel que tous les cirques des Romains réunis aux pyramides d'Égypte, n'en formeraient que les moindres accessoires, est surmonté par ce qu'on appelle la pointe ou le château de *Marboré*. « On ne peut se dissimuler que le *Marboré* paraît faire exception à la plupart des règles qui m'ont semblé pouvoir être établies sur la composition des montagnes, etc. Ce *Marboré*, étranger à tout, semble être un ouvrage à part : on croirait que les Pyrénées étaient achevées lorsqu'il fut fait. » Rien ne ressemble plus, tantôt à de véritables édifices, tantôt à des ruines anti-

(1) « Si l'aspect magnifique et la beauté sauvage de cette enceinte sont difficiles à représenter, la structure n'en est pas moins facile à saisir; et dans ce lieu qui semble fait pour le tourment du peintre, elle se découvre sans peine aux yeux de l'observateur et de l'historien. » *Mémoire lu à l'Académie des Sciences de Paris, en 1788, par Henri REBOUL, page 29.*

ques. L'illusion est telle, qu'on a souvent besoin de lunette pour s'assurer que ce ne sont que de simples rochers entassés sur ce *mont Blanc* des Pyrénées, où ils ressemblent quelquefois à de gros nuages. Jusque-là, on s'est figuré des remparts, des terrasses, des parterres, il est vrai couverts de neige, un superbe kiosque, en un mot, tout ce qui n'appartient qu'aux demeures les plus fastueuses. Quant à la tour environnée de ruines, ce sont là, se dit-on, les restes du vieux château. Mais quel est le maître de ce domaine aérien ?

Nous ne sommes encore que sur le bord de l'avant-cour qui précède l'amphithéâtre, auquel nous ne pouvons pas arriver en moins d'une heure. Il n'est donc pas possible de distinguer les objets avec précision. A mesure que nous avancerons, nous verrons les surfaces, qui semblent aplanies, s'enfoncer, les masses se détacher, ainsi que les terrasses ; en un mot, tout s'agrandir comme par enchantement, et prendre de la couleur, du relief.

On ne tarde point à reconnaître, dans les bas-fonds qui séparent l'amphithéâtre, les bassins ruinés de trois anciens lacs contigus. Le nombre de ces anciens lacs abandonnés et perdus n'est guère au-dessous de celui des lacs encore existants. Les naturels du pays ont appris eux-mêmes à distinguer ces monuments naturels ; ils en ont saisi la structure, laquelle ressemble à celle d'un bassin évasé et coupé dans ses parois d'une ou plusieurs entailles profondes, et les ont tous désignés par le mot *oule*, qui dérive du latin *olla*, et signifie chez eux marmite, etc.

Quoiqu'il n'y ait plus ici de lacs, les eaux qui remplissaient les espaces, arides maintenant, subsistent toujours, et forment des torrents.

On marche droit à l'amphithéâtre, qui semble reculer à mesure qu'on avance.

Laissant à gauche une montagne à qui les pins dont elle est couverte donnent un aspect ténébreux, on par-

vient à pied, et montant toujours, jusque sur les restes de la digue ou culée qui fermait le lac supérieur. C'est de là que, considérant à l'aise les dimensions de l'amphithéâtre, on sent enfin combien il faut se défier des illusions de l'optique. Pour bien juger en pareil cas, ce n'est pas le tout de regarder, il faut apprendre à voir.

Situé d'abord entre deux môles voisins de Gavarnie, il avait semblé, au premier coup d'œil, que nous touchions pour ainsi dire au fond de la gorge, tandis que nous n'y sommes parvenus qu'après une longue marche. Il nous avait encore semblé que l'amphithéâtre et son enceinte à tant d'étages ne consistait que dans un grand mur vertical, d'une surface égale. Rien ne pouvait persuader le contraire.

Mais, arrivé sur la digue, on convient que le diamètre de la convexité de ces grandes murailles et de toutes ces roches si pittoresques, peut bien mille à douze cents mètres.

Le trajet pour aller aux ponts de neige démontre que la mesure indiquée est plus faible que plus forte. Ainsi, l'intérieur de l'amphithéâtre ne saurait avoir moins de trois mille six cents mètres de circonférence.

On sent que ce premier aspect ne peut guère de loin offrir que des apparences. Voyons maintenant ce qu'on remarque de plus frappant dans cette espèce de golfe non moins orageux quelquefois que ceux de l'Océan.

§ 3. SECONDE VUE DE L'AMPHITHÉÂTRE. — DES CASCADES.

Nous sommes situés au véritable point d'où l'on peut considérer en tous sens cette enceinte magnifique. On ne voudrait pas y vivre, mais on se félicite d'y être parvenu, parce qu'on en rapporte de grandes idées, de longs souvenirs.

Avant de considérer les parties supérieures et le fond de cette espèce de monument où sont entassées toutes les formes colossales d'une architecture gigantesque, où

l'on est entouré de toutes parts de tertres, de mornes, de crevasses, de gouffres, nous remarquerons que la digue sur laquelle nous sommes élevés forme un long parterre inégal tout couvert de petits pins enracinés entre les fentes des rocs, surtout de tiges d'iris dont les fleurs, d'un bleu foncé, conviennent à l'imposante austérité de cette âpre et vaste solitude.

Tournant le dos à l'amphithéâtre pour regarder l'espace que nous avons traversé, nous apercevons à gauche une seconde forêt de pins dont la plupart, morts de vétusté ou renversés par les ouragans, pourrissent sur les pentes du vallon, comme dans un climat inhabité. Ne cherchez ici ni cabanes ni culture : le génie de ces montagnes n'y souffre que des observateurs et point de colons. D'ailleurs, les hommes et les animaux redoutent cet arsenal, d'où la foudre frappe périodiquement les monts; d'où les nuages qui se forment à la pointe du *Marboré*, venant à crever tout à coup, entraînent avec les rochers, des torrents de substances pierreuses qui étouffent au loin la végétation, et s'y refusent pendant des siècles.

Il est temps de pénétrer dans l'intérieur de ce sanctuaire de fabrique naturelle, où résident l'énergie et la majesté d'une nature indépendante qui, depuis l'origine des choses, n'obéit qu'à ses propres lois. Nous allons vers la droite de l'amphithéâtre en tournant vers la gauche.

Sur le retour du demi-cercle qui en forme la circonférence, trois torrents, échappés des hauteurs, précèdent la cascade que l'on vient admirer de si loin. Elle commence à couler en juin avec plus d'abondance à la première fonte des neiges. Qui voudra la voir dans toute sa beauté doit attendre le milieu d'août. Cette cascade, l'une des plus élevées que l'on connaisse, s'élance de quatre cent vingt mètres de hauteur (1).

(1) MM. REBOUL et VIDAL l'ont géométriquement mesurée en 1788.

A son départ, elle forme un petit arc que l'on ne peut distinguer que de près. Bientôt elle rencontre un rebord saillant qui en relève un peu la direction. Elle ne coule pas sur un plan incliné ; elle ressemble bien plus au saut du Niagara ou aux cataractes du Nil qu'à une cascade proprement dite.

Tous ceux qui l'ont vue conviendront qu'une partie de la principale cascade de l'amphithéâtre de Gavarnie, comme celle de Lauterbrunnen, s'exhale le plus souvent en brouillards. D'ailleurs, cette cascade, malgré le volume de ses eaux, n'offre guère, surtout lorsqu'on la voit de loin, que de la poussière ou des vapeurs autour d'un centre condensé. Ajoutez que le moindre zéphyr suffit pour enfler cette grande voile, qu'alors on comparerait volontiers à d'immenses réseaux d'une mousseline déliée flottant au gré du vent qui les agite. L'auteur des *Pyrénées françaises*, parlant de la cascade de l'amphithéâtre, se sert d'une hyperbole un peu trop hardie peut-être, mais qui ne déplaît pas : il dit que ses eaux, élançées dans le vague de l'air, ne ressemblent plus qu'à du vent tissu. Ainsi, l'on n'en peut sentir tout l'effet que de près et en se mettant en face, comme nous l'avons fait : c'est alors seulement que l'on distingue la largeur de sa nappe, dont autrement on ne saurait apercevoir que la frange étroite.

Descendus à travers les ponts de neige jusqu'au milieu de l'enceinte et vis-à-vis de la grande cascade, nous la voyons, non telle qu'on vient de la peindre, mais telle qu'il n'est pas possible de le pressentir. Le soleil l'embrase tout entière : elle ne forme plus, depuis le sommet d'où elle part jusqu'à l'abîme où elle s'engouffre, qu'une colonne de feux de diverses couleurs, qui se reproduisent en arcs-en-ciel mobiles sur les vapeurs épaisses dont elle était environnée. Obliquement aperçue, elle ne nous offre d'abord, et pour ainsi dire, que les pièces éteintes d'un grand feu d'artifice ; au lieu qu'en face nous en

avons l'entier effet, et dans le moment le plus chaud de son action. Sa splendeur alors l'emporte autant sur tout ce que l'industrie humaine est capable de produire en fait de phosphores brillants et lumineux, que l'astre du jour l'emporte sur nos illuminations artificielles.

Peut-être serait-il à désirer que la nature, au lieu d'avoir posé l'urne de cette cascade intarissable presque à l'entrée de l'amphithéâtre et sur le retour, l'eût placée au milieu. C'est de là qu'en arrivant elle nous aurait bien plus frappés; que nous l'aurions vue régner en souveraine sur les autres cascades qui lui auraient été bien mieux subordonnées, lui auraient donné plus d'apparence encore et plus d'éclat. Quoi qu'il en soit, elle n'est pas de nature à subir nos censures indiscrettes. Répétons bien plutôt avec mylord Bute : — La grande, la belle chose !

Bute avait raison quant à l'ensemble et même aux détails. Ne changeons rien. Ce n'est pas de face, mais de profil, qu'il faut d'abord l'envisager. Supposez qu'elle fût située comme on le voudrait d'abord, qu'y gagnerait-on ? D'en voir la nappe dans toute sa largeur ? En verrait-on les eaux turbulentes se détacher, s'élançant de la montagne ? Offriraient-elles l'image d'un fleuve qui, tout à coup perdant ses points d'appui, se précipite dans le vague de l'air, d'où il retombe en gerbes vaporeuses ? Non, le premier coup d'œil n'existerait pas, tandis que le second se ferait longtemps attendre. Mettez la cascade au milieu de l'amphithéâtre, les eaux sembleraient tomber sans impulsion, couler sans élan le long d'un mur vertical auquel elles paraîtraient adhérentes, ce qui en détruirait l'un des plus beaux effets. Laissons donc cette cascade où elle est. Heureusement la nature ne se réforme point au gré de nos caprices.

D'où viennent les eaux de la grande cascade de Gavarnie ? Du point où nous sommes, nous ne pouvons pas en voir l'origine. M. Moisset, ingénieur qui a travaillé à la

carte des Pyrénées, prétend que la source jaillit d'un glacier très-élevé qui, d'un côté, fournit les eaux de Gavarnie, de l'autre, celles du lac de Cauteretz.

Considérons les mâles décorations qui, de part et d'autre, forment les deux frontispices ou avant-corps du monument. Au-dessus de la cascade, et vers la droite de l'amphithéâtre s'offrent, sur une montagne très-élevée, plusieurs apparences qui frappent l'homme instruit autant et plus que l'ignorant. D'une espèce de casque bronzé, qui paraît en couvrir le sommet, sort un torrent précurseur de la grande cascade. Ce casque est surmonté de plusieurs aigrettes formées par des neiges d'une blancheur éblouissante. Voilà pour le côté droit. Quant au côté gauche, il est terminé par une roche immense et plus considérable que la montagne qui lui sert de support.

Que l'on se représente maintenant l'amphithéâtre surmonté, dans toute sa largeur, par cinq ou six terrasses non moins hautes que la première, d'où s'élance la cascade. Cette terrasse est décorée, sur le bord de l'entablement, par une longue file de petits cônes, dont plusieurs ressemblent à des ruches d'abeilles (1). Entre chaque terrasse il y a de longs talus; et la dernière, c'est-à-dire la plus haute, est surchargée de roches magiques. Tout ici, comme nous l'avons remarqué en remontant le gave, va toujours s'embellissant, se renforçant. Ces roches, de loin comme de près, ouvrent à l'imagination la plus vaste carrière. Que l'on se représente encore les parois de ce monument concave, garnies dans le contour et du haut en bas d'eaux dont les nombreux filets s'enlacent, se croisent de diverses manières; d'eaux tantôt

(1) Voyez dans l'ouvrage de M. PALASSOU la planche où sont représentés, non-seulement la grande cascade de Gavarnie, mais encore beaucoup d'autres détails; vous y trouverez, quelque incomplète qu'elle soit, l'apparence dont il s'agit.

tumultueuses, tantôt sourdement épanchées comme de grosses larmes ruisselantes, et l'on pourra se figurer ce qu'on sent, bien mieux qu'il n'est possible de l'exprimer.

Ce que les montagnards disent de l'hiver de Gavarnie, de ses glaçons pendants, de ses montagnes surchargées de montagnes de neiges, et de l'amphithéâtre qui en est presque comble; tout cela est fait pour étonner, même après les relations du Groënland. Croira-t-on que la grande cascade, et par conséquent toutes les autres, soient quelquefois saisies d'un froid assez vif pour rester en partie immobiles et suspendues dans les airs?

§ 4. TROISIÈME VUE DE L'AMPHITHÉÂTRE. — DES PONTS DE NEIGE.

Ce qu'on ne saurait bien se figurer, à moins de l'avoir vu soi-même, c'est le bassin, en forme d'entonnoir, au fond duquel se réunissent toutes les eaux, tant infiltrées qu'élancées des diverses parties de l'amphithéâtre. Elles s'engouffrent d'abord, sans laisser de traces extérieures, sous ce qu'on appelle les ponts de neige. On en compte quatre de diverses grandeurs. On peut s'en approcher sans risque, pourvu qu'on ne marche que sur le sol découvert. En s'inclinant, on entrevoit autour, et de distance en distance, à travers de larges soupiraux, des espaces ombragés où les eaux s'agitent de diverses manières. On entrevoit encore, à travers quelques fractures, des voûtes épaisses de plus de trente pieds, et doublées d'une croûte si dure, que l'acier, dit-on, peut l'entamer à peine.

Il est évident que ces voûtes ont été originairement formées par les eaux qui se sont successivement frayé différents passages à travers les neiges entassées. Il n'en a d'abord résulté que de simples canaux; mais après les fontes ou les grands orages, le fond du bassin venant à se remplir, et la masse de neige étant intérieurement travaillée en tous sens, les canaux se sont creusés,

élargis; la voûte s'est exhaussée, des espaces considérables sont restés couverts d'un immense pavillon de glaces et de neiges permanentes.

« C'est là, dit M. de Siran, qu'il faut aller voir les grands effets d'une congélation sans date, et tant d'autres merveilles si frappantes. Que dira-t-on, par exemple, d'une calotte de neige et de glace de douze à quinze cents pieds de diamètre? Espèce de dôme d'où pendent de longues mèches brillantes comme de superbes stalactites. Vous y verriez aussi des trépieds, de grands candélabres, et des modèles de ce que nos arts offrent de plus brillant. Le tout est éclairé par des regards ouverts de distance en distance.

« Si vous n'avez visité que les bords extérieurs de ces différents ponts, vous n'y avez guère pu distinguer que de la neige condensée et de l'eau courante. Moi qui en ai parcouru toutes les sinuosités, j'ai vu sous le pont caché dans l'ombre, indépendamment des miroirs, des cristaux, et de tant d'autres modifications, les dépouilles de vingt montagnes entraînées dans ce gouffre par les torrents qui en descendent, soit en se précipitant, soit en s'ouvrant des routes souterraines. A chaque pas c'étaient de rares végétaux, des minéraux brillants, les squelettes blanchis de l'aigle altier, de l'ours formidable, et surtout de ces timides isards, dont les bandes errantes sur les sommets les plus déserts sont quelquefois emportées de cascade en cascade par des lavanges furieuses.

« Ce qui m'a le plus ravi, ajoute M. de Siran, c'est la trépidation continuelle d'une multitude de petits torrents luttant les uns contre les autres, se pénétrant, se confondant et n'en faisant plus qu'un. Dès lors, ce torrent déjà plein de force et d'activité va toujours creusant de plus en plus, et s'ouvrant un passage étroit, mais profond, à travers les substances les plus dures. »

Si quelqu'un était tenté de vérifier ce récit, qu'il se garde bien, à l'exemple de cet intrépide voyageur, de cé-

der au désir d'aller constater lui-même les dimensions de toutes ces cavités, où l'on risque d'être écrasé par des fragments de voûte. S'il se promène sur ces ponts, qu'il ne s'approche pas trop près de ces *regards* dont les bords sont glissants. Les soupiraux, quoique situés dans les parties inférieures, n'exigent pas de moindres précautions. Si voisin de ce qui pique la curiosité, on veut sans doute la satisfaire; mais plus d'un curieux, nouvel Empédocle, n'y a trouvé que son tombeau. Je n'en citerai qu'un trait. Un Anglais, il y a quelques années, y fut entraîné par le torrent. Il se perdit dans le canal, d'où il sortit enfin avec la rapidité d'une truite. Il n'en mourut pas, mais on eut bien de la peine à le ressusciter.

Je dois avertir que M. Ramond nie qu'il y ait sous les ponts de l'amphithéâtre de Gavarnie de la glace proprement dite, et telle qu'il en a vu sous les glaciers. Cela se peut quant à la densité; mais qu'il y ait de la glace, on n'en saurait douter. Outre le témoignage de M. de Siran, les montagnards affirment qu'on en trouve de fort ancienne, et qui ne fond jamais. M. Noguès a écrit en propres termes que la voûte du grand pont est doublée de cristal.

Au reste, tout ici confirme nos observations préliminaires sur les modifications successives qu'ont éprouvées les Pyrénées. Quiconque, en effet, sait apprécier la quantité d'eaux descendues des montagnes voisines de l'amphithéâtre, en tirera ces deux conséquences nécessaires: l'une, qu'elles remplissaient jadis les trois lacs dont nous avons constaté l'emplacement; l'autre, que le travail des eaux primitives a tout fait ici comme dans les autres vallons, et que la pluie, la neige, les gaves ou torrents, sont les véritables architectes de tout ce que nous y avons admiré. Les premiers antiquaires, au sein de ces montagnes, ce sont les naturalistes.

§ 5. QUATRIÈME VUE DE L'AMPHITHÉÂTRE. — DES MONTS SUPÉRIEURS.

Des ponts de neige, remontons sur la digue ou culée qui fermait l'ancien lac, afin de saisir d'un coup d'œil l'ensemble de ce que nous n'avions considéré qu'en détail, et d'en recevoir une dernière impression

Ramond, cet intrépide naturaliste, sourd aux représentations de son guide, et n'obéissant qu'à ses vives impulsions, voulut (en 1787) voir les sources des torrents et les glaciers qui les recèlent. Prenant du côté gauche de l'amphithéâtre par une échelle de rochers, il s'élança. Rien ne l'arrêta, ni la rencontre des contrebandiers, qui ne font, il est vrai, de mal qu'à ceux qui les poursuivent, ni les pentes courtes de glaces et presque verticalement inclinées sur les abîmes. Il franchit pareillement les ravins creusés dans le roc nu, et où, sans quelques fentes transversales, on ne pourrait marcher que la hache à la main. Parvenu sur les glaciers, il y trouve bien d'autres obstacles, et qui feraient pâlir les montagnards les plus hardis : mais, conservant toute sa tête, il les surmonte, muni de crampons de sa propre fabrique. C'est lui-même qu'il faut entendre. Je ne donnerai que le sommaire de son récit vraiment intéressant.

« J'avais, dit-il, la tête faite et les yeux exercés : aussi n'ai-je guère éprouvé dans cette expédition périlleuse que des émotions agréables, comme toutes celles qui naissent d'un danger évité. Lorsque je dominaï l'amphithéâtre de Gavarnie, son enceinte ne me parut qu'un gouffre obscur ; je n'y remarquai distinctement que la grande cascade éclairée par le soleil. Tandis que je m'élevais de plus en plus, une lavange parcourut avec le bruit du tonnerre les gradins du Marboré.

« Ce qui attira le plus mon attention dans ce long trajet, ce fut un vaste ovale de couleur grise, et qui interrompait

la blancheur des neiges dont était couverte une pente prolongée. La couleur, la forme et la situation de cet ovale, les crevasses qui le traversaient, tout me désignait l'un de ces rognons de glace qui sont l'origine des glacières et en forment la tête.

« Bientôt je m'assurai que les neiges qui s'offraient à moi affectaient l'exposition du nord, soutenaient celle du levant, et ne résistaient qu'accidentellement aux rayons du couchant et du midi. Je reconnus que les amas qui chargeaient les gradins de Marboré contenaient de vrais glaciers, et que, bien qu'accessibles, ils ne pouvaient être observés de plus près que lorsque les neiges les auraient découverts. Je fus également convaincu que l'olivâtre grisâtre qui barrait la brèche de Roland était un véritable glacier, lequel commençait à se dégager de ses neiges, et que le torrent qui coulait au-dessous de moi sortait de ses cavités. Je ne pouvais douter ni de son étendue, ni de la dureté de ses glaces, lorsque mon guide me dit qu'une fois découvert en entier, il fallait à coups de hache y tailler des degrés.

« Je m'arrêtai quelque temps pour considérer la *Furchetta*, le pic d'*Allanz* et la *Frazona*, d'où tombe la grande cascade. Les couches de ces montagnes sont toutes redressées et presque verticales, quoique calcaires; ce qui leur donne un aspect âpre et hérissé. Cependant j'y voyais de spacieux gazons : un troupeau espagnol, comme tombé du ciel, y paissait au bord d'un affreux précipice. Marboré, au contraire, qui forme la crête des Pyrénées, et se prolonge, dans la direction de la chaîne, en un long rempart sur lequel tombent perpendiculairement les directions apparentes de ces monts, Marboré n'est couvert que de neiges; et sa masse régulière, coupée en grandes tranches, qui, vues dans ce sens, paraissent horizontales, semble un amas d'eaux tranquilles, et présente sur ces hauteurs des formes d'une rare simplicité. »

On va voir que M. Ramond, qui a si fidèlement décrit

les formes des montagnes, n'a pas dédaigné les apparences qui en résultent, et qu'il s'est livré comme un autre à de charmantes illusions. — « Après avoir, ajoutait-il, franchi les glaciers, je me trouve en face d'un portail gigantesque.

« Que l'on se figure une muraille de trois à six cents pieds de hauteur, élevée entre la France et l'Espagne, et qui les sépare physiquement; que l'on s'imagine enfin que Roland, monté sur son cheval de bataille, et voulant s'ouvrir un passage, y fit vers le milieu, d'un coup de sa fameuse épée, une brèche de trois cents pieds, et l'on aura l'idée de ce que les montagnards appellent la *Brèche de Roland*. Le mur a peu d'épaisseur; mais il en acquiert davantage du côté des tours de Marboré qui s'élèvent majestueusement au-dessus de la porte et de toutes ses avenues, comme une citadelle que Roland aurait placée là pour en défendre le passage.

« Outre la porte, deux fenêtres sont ouvertes dans le même mur, au milieu des deux cornes du croissant, à une égale distance de la porte; et vis-à-vis des deux pointes de ces deux cornes, deux monts pyramidaux, placés à des distances pareilles, servent d'avant-corps à l'édifice, comme pour protéger le cirque qu'il renferme: car ici tout est symétrique, et Roland a travaillé sur un plan qui fait autant d'honneur à son intelligence qu'à la force de son bras.

« C'est un affreux désert cependant que celui où je me trouvais: point de végétation: des neiges accumulées du côté de la France à une hauteur considérable. Plus rares du côté de l'Espagne et moins durables, ces neiges, cédant aux ardeurs du midi, découvrent de longs ravins et de vastes éboulements que la nature n'a pas encore fécondés. Des rochers de toutes parts, plus âpres et plus hérissés du côté de la France, plus dégradés du côté de l'Espagne, et suspendus sur les précipices d'une manière plus menaçante. Des monts plus entassés et plus hauts vers le

nord, où la forme et la blancheur des sommets inégaux rappellent l'idée des vagues courroucées; tandis que les croupes vertes et arrondies des sommets, qui vont toujours en s'abaissant vers le midi, ressemblent aux ondes d'une mer plus tranquille.

« Ici s'ouvre une immense perspective; et c'est par les fenêtres du cirque, c'est par-dessus le cirque même, que l'œil peut parcourir l'Arragon. Rien en effet ne s'élève entre l'enceinte de ce cirque merveilleux et les plaines qui fuient jusqu'aux bornes de l'horizon: aussi voit-on les monts s'abaisser insensiblement, les vallées tortueuses s'ouvrir de plus en plus, et se perdre dans les campagnes.

O d'un pouvoir terrible inexplicables jeux!
 O monts de Gavarnie! ô redoutable enceinte!
 Sur vos flancs escarpés, sur vos remparts neigeux,
 De ce monde changeant la vieillesse est empreinte:
 L'auteur seul à mes yeux s'obstine à se cacher.
 De ce vaste tombeau je ne puis m'arracher.
 Ces cyprès renversés, ces affreuses peuplades
 De noirs rochers au loin l'un sur l'autre étendus,
 Sur des gouffres sans fond ces hameaux suspendus,
 Ce luxe de ruisseaux, de torrents, de cascades,
 Par cent canaux divers à la fois descendus,
 Tout m'attire et me plaît, tout m'annonce l'empire
 De l'éternel vieillard qui fuit sans s'arrêter:
 Sur la nature enfin tout force à méditer.
 Qu'elle est belle en ces lieux! quelle horreur elle inspire!
 Il nous faudrait ici Buffon pour la décrire,
 Et Delille pour la chanter.

§ 6. GAVARNIE VU EN 1837.

Un écrivain distingué, M. Cuvillier Fleury, un des rédacteurs du *Journal des Débats*, a raconté dans cette feuille son voyage au cirque. Sa narration est aussi brillante qu'exacte; nous la reproduisons.

Le cirque de Gavarnie est un des points des Pyrénées qui ont le privilège d'attirer le plus grand nombre de voyageurs. Il y a à Pau une phrase toute faite, et que vingt

personnes par jour vous répètent le plus sérieusement du monde : « *Vous ne pouvez pas* quitter les Pyrénées sans avoir visité le Cirque de Gavarnie. » Alors, si pressé que vous soyez, la honte vous prend et vous partez.

On arrive à Gavarnie ou plutôt à Saint-Sauveur par mille chemins commodes, que la civilisation a ouverts dans la montagne. Si vous êtes à Bagnères de Bigorre, comme j'y étais, et que la saison ne vous permette pas de tenter le difficile passage du Tourmalet, vous redescendez jusqu'à Lourdes. De là vous traversez dans toute sa longueur la vallée d'Argelès, bien plus belle et bien moins célèbre que celle de Campan; vous grimpez sur les hauteurs de Saint-Savin, d'où votre vue découvre trois villes et vingt-trois villages, semés dans l'immensité de la plaine. Depuis Pierrefitte, vous suivez une corniche taillée sur le bord d'un précipice sans fond; et après avoir vu le pont d'Enfer jeté sur l'abîme, et tous les vieux châteaux de l'Ordre de Malte perchés sur des amas de roches et toutes ces délicieuses prairies, oasis de verdure suspendues aux flancs des montagnes avec leurs troupeaux et leurs bergers, vous arrivez à Saint-Sauveur par un chemin qui n'est plus terrible qu'en souvenir.

Saint-Sauveur ressemble à presque tous les établissements thermaux des Pyrénées : une longue rue étroite et sombre, des maisons de marbre, la montagne par-dessus, une cascade dans le fond; — pendant quatre mois, affluence de voyageurs, grand mouvement, table excellente, promenade le jour et jeu la nuit; tout le reste de l'année le silence du désert; les propriétaires des maisons s'en vont, les hôtels sont clos comme l'arche de Noé pendant le déluge; seulement les ours sont dehors, seuls habitants de la haute montagne pendant l'hiver. Saint-Sauveur est le dernier établissement thermal des Pyrénées du côté de l'Espagne. La renommée de ses eaux est toute moderne. Un jour, dans le dernier siècle, un évêque de Tarbes, exilé à Luz, construisit

une petite chapelle tout près de ces sources, et y inscrivit ce verset : *Vos haurietis aquam de fontibus Salvatoris*. Saint-Sauveur doit à cette devise son nom, sa réputation et sa fortune.

En 1823, madame la duchesse d'Angoulême visita Saint-Sauveur. Quelques années après, la duchesse de Berry y fit un voyage. La municipalité du temps érigea, en mémoire de ce double séjour, deux colonnes en marbre blanc d'un assez beau travail. Vint la révolution de juillet qui gronda, voyant ces colonnes, et qui peut-être les eût démolies, si M. le maire n'avait eu l'heureuse idée d'y attacher une lanterne. Cette lanterne fut très-agréable aux habitants de Saint-Sauveur, et mit tout le monde d'accord.

De Saint-Sauveur à Gavarnie, il y a quatre lieues de montagnes à gravir et trois régions très-diverses à traverser. La première appartient encore à la nature cultivée; elle se termine au village et à la grotte de Gèdre. La seconde est ce qu'on nomme le Chaos. Dans la troisième, on commence à apercevoir les neiges; la neige est sur toutes les cimes de la montagne, au bout de tous les points de vue. Cette région est le dernier et le plus escarpé des trois immenses degrés par lesquels on monte à Gavarnie.

Nous partons, à six heures du matin, bien empaquetés dans nos manteaux, joyeux et chantant; le froid est vif, la brume est épaisse, le soleil se cache derrière la montagne.

Jusqu'à Gèdre, la route est facile; elle court étourdiment le long du rocher; mais aux endroits dangereux, elle trouve une rampe qui l'arrête court et l'empêche de tomber de huit cents pieds de haut dans l'abîme, comme ce jeune cavalier dont nos guides nous racontaient l'histoire. La rampe, il faut l'avouer, ôte toute émotion, tout prestige à cette première partie du voyage. On n'a plus peur; c'est un grand ennui. Il n'est plus possible

de se rompre le cou au passage de l'Échelle ; c'est un vrai malheur. Une jeune dame de notre caravane disait très-sérieusement, en voyant qu'elle ne courait plus aucun risque sur la route de Gèdre : « Ah ! les malheureux ! ils nous ont gâté leurs Pyrénées ! »

Une société d'étrangers, partis le matin quelque temps après nous, et qui semblaient tenir à grand honneur de nous dépasser, comme dans une concurrence de grande route, était le seul danger que nous eussions à craindre ; mais celui-là était du genre le plus prosaïque et le plus ennuyeux. Ces voyageurs lançaient leurs chevaux à bride abattue, traversaient nos rangs comme des Numides ; et puis, s'arrêtant à quelque distance, nous attendaient pour nous dépasser encore ; et ce manège recommençait à chaque détour de la montagne. Il en résultait des mêlées d'hommes et de chevaux très-incommodes dans un si étroit sentier. Du reste, ces gens n'y mettaient aucune malice. Seulement, ils paraissaient plus préoccupés d'équitation que de montagnes. C'est le défaut d'un grand nombre de touristes dans les Pyrénées ; on dirait des jockeys qui voyagent pour leur instruction. Enfin pourtant, grâce à la vigueur et à la persévérance de nos chevaux, grâce à nos guides, qui nous montraient la bonne route, notre caravane parvint à se mettre à couvert de cet ouragan ; et cela, sans que nous ayons été obligés, comme on nous le conseillait, de jeter dans le Gave aucun de ces intrépides jouteurs. Nous les reverrons à Gavarnie.

Les guides et les chevaux des Pyrénées, deux espèces remarquables, deux races d'élite qu'il ne faut pas séparer de ses éloges, quand on rend compte d'un voyage dans ces montagnes ; les uns sobres, patients, infatigables, d'une intelligence et d'une adresse merveilleuses, ce sont les chevaux ; les autres enjoués, bavards, familiers jusqu'à l'impertinence, souvent courageux jusqu'à l'héroïsme, ce sont les guides. Il y a telle ascension pé-

rilleuse dans la région des neiges et des glaciers où les guides se sont dévoués comme des soldats montant à l'assaut, où ils ont péri comme des martyrs. Quel que soit le danger qui se présente, un guide ne recule jamais ; il vous avertit, vous conseille ; et si vous insistez pour passer outre, il vous suit d'un pas sûr et d'un cœur ferme, jusqu'au moment où le sol manque sous ses pieds et l'engloutit. Et vous auriez peine à croire à combien d'épreuves de ce genre ils sont exposés. Le nombre de gens qui voyagent dans les montagnes sans but, sans mission, sans désir de connaître, sans préoccupation scientifique, ne cherchant dans le danger qu'une sorte de volupté puérile et de jouissance nerveuse, est plus grand qu'on ne l'imagine. Les guides sont de moitié dans ces expériences et dans ces hasards. Jamais ils n'hésitent ; et le point d'honneur y fait plus que l'intérêt. Charles, le doyen des guides de Saint-Sauveur, est le type de cette race d'hommes énergiques à laquelle je ne puis comparer, faute de trouver mieux, que les chevaux qui partagent leur dévouement et leurs fatigues. « Ces chevaux, me disait Charles, ils valent encore bien mieux que nous ; ils sont durs comme le rocher. » Et Charles avait bien raison.

Mais nous voici à Gèdre, au premier tiers du voyage, à la limite de la zone cultivée et du désert. Encore un mot pourtant sur la route que nous avons parcourue. J'ai dit qu'elle serpentait au bord des précipices, fuyant par des pentes douces, sur un terrain battu, et nous entraînant dans les mille sinuosités qu'elle décrit. Un torrent la suit partout, grondant au fond de l'abîme, quelquefois couvert par les taillis épais qui tapissent les flancs du rocher à une profondeur effrayante, et roulant ses flots impétueux sous une voûte de verdure qui, protégée contre le vent de la montagne, semble immobile et pétrifiée comme elle. Quel est ce torrent ? C'est le moment de vous le dire.

Je ne sais plus quel est le touriste exalté qui a écrit que, depuis Saint-Sauveur jusqu'à Gavarnie, il se joue un grand drame, un drame muet, qui par les yeux va jusqu'au fond de l'âme, et dont les trois actes correspondraient aux trois derniers degrés d'ascension que j'ai décrits. Mais ce que ce voyageur n'a pas dit, et ce qui est tout aussi vrai, c'est que le drame de Gavarnie a son héros. Ce héros est un fleuve. Tantôt captif au fond de l'abîme, tantôt frayant sa route au milieu des roches brisées; ici, caché sous la montagne qui semble l'accabler de tout son poids, là, courant à pleins bords entre deux rives de marbre; après avoir jeté aux échos du désert bien des frémissements de rage impuissante, après s'être perdu une dernière fois dans les débris qu'il a amoncelés, le héros reparait, au moment où le drame finit, majestueusement assis sur la base inébranlable d'un rocher à pic de six mille pieds de haut, et couronné d'une auréole de neiges étincelantes.... C'est-à-dire, en langue vulgaire, que le Gave de Pau prend sa source sur les hauteurs et parmi les glaciers de Gavarnie (Gave Béarnais); qu'il est le roi, le maître, le dominateur superbe de toute cette partie de la montagne; et, pour parler comme les géologues, qu'il est l'agent primitif et principal de toutes les modifications, de tous les bouleversements qu'a subis et que peut subir encore la contrée que nous parcourons.

Au delà de Gèdre, c'est le Chaos. Plus d'arbres, plus de maisons sur les coteaux, plus de prairies verdoyantes; nous entrons tout à coup dans le désert le plus sauvage et le plus affreux. A cet instant, si vous aimiez les longues descriptions, j'aurais beau jeu avec vous. Imaginez en effet sur une étendue de plus d'une lieue un éboulement immense de blocs de granit, des masses de dix mille pieds cubes (Ramond dit cent mille) entassées les unes sur les autres dans un désordre inexprimable, et comme si la main de Dieu lui-même eût secoué violemment le sol où

elles reposent dans une confusion immémoriale. Imaginez ensuite ce que doit être le chemin qu'il faut suivre au milieu de ces ruines convulsives, parmi ces roches déchirées et tranchantes, dans ces cavernes suspendues, sous ces voûtes qui, suivant l'expression du chevalier Bertin (il y a un madrigal de Bertin sur Gavarnie), « de quelque côté qu'on les envisage, vous menacent..... » Mais quelle que soit l'horreur de ce spectacle, c'est le moment de s'arrêter, de s'isoler, si l'on veut en jouir. Ainsi ai-je fait. La caravane continuait sa route, pressée d'arriver. Moi j'ai sauté sur un roc, et je me suis procuré pendant quelques instants le plaisir de me voir seul au milieu de cette immense scène de destruction, seul parmi ces formidables décombres qui doivent avoir été le champ de bataille des Titans contre le ciel; plaisir mêlé de tristesse, d'humilité, de jactance et d'effroi, le tout ensemble; car on pense vite à cette hauteur, les sentiments se succèdent avec rapidité; et debout sur ces masses imposantes dont l'équilibre dure depuis des siècles et peut être rompu en une seconde, on est tour à tour effrayé de la faiblesse de l'homme et de son audace.

A la sortie du Chaos, la montagne se resserre, les défilés sont plus courts, les bassins plus étroits; c'est la troisième période d'ascension vers les hauteurs de Gavarnie. Le drame se complique d'incidents et de difficultés de toute espèce; vous touchez au dénouement. En effet, à peine a-t-on dépassé la belle chute d'eau de Saouza, que déjà les glaces du Marboré se présentent à vos yeux, se détachant en créneaux argentés sur la voûte azurée du ciel. Les guides pressent le pas, les chevaux s'animent, la caravane se rallie; on fait silence, et le cœur bat bien fort dans toutes les poitrines; car maintenant, à chaque détour de la montagne, la vue peut changer, à chaque pas qu'on fait en avant semble réservée la surprise qu'on espère... Mais enfin la montagne

s'ouvre : une vallée tout entière s'étend devant vos yeux ; en face, un amphithéâtre immense ; c'est le Cirque de Gavarnie.

Un mot d'abord sur la situation de Gavarnie au point de vue géographique. Gavarnie est un mot complexe ; il s'applique tour à tour au village par lequel on débouche dans la vallée, au Cirque qui la termine, à la cascade qui la couvre de sa poussière d'argent, et enfin au passage pratiqué au milieu des neiges de la montagne. Placé sur le haut de la crête longitudinale des Pyrénées qui forme la barrière entre la France et l'Espagne, le *port* ou *passage* de Gavarnie occupe à peu près le point central entre les deux extrémités de cet immense chaîne qui, d'un côté, descend à l'Océan par une dégradation lente et successive ; de l'autre, après s'être sensiblement abaissée depuis la vallée d'Aran jusque dans l'Ariège, tout à coup se relève dans le Roussillon, se dresse avec le Canigou à une hauteur considérable, et, pressée par le voisinage de la Méditerranée, semble sauter brusquement dans cette mer plutôt que d'y descendre. Situé à peu près à égale distance de Bayonne et de Perpignan par le sud, Gavarnie regarde l'Espagne du haut des tours du Marboré ; du côté du nord il domine toute la portion centrale des Pyrénées françaises, ayant à sa droite le Mont-Perdu, en face le pic de Bergons et Barèges ; à sa gauche, le Vignemale, le lac de Gaube, et le délicieux plateau où sont assis Saint-Sauveur et Cauteretz.

Descendons maintenant, et partons du village par lequel nous sommes entrés dans la vallée de Gavarnie.

Quand on a dépassé les trois ou quatre maisons qui composent ce misérable hameau, on arrive à l'embranchement de deux sentiers, dont l'un, à droite, conduit au *passage* pratiqué sur la crête de la montagne, tandis que l'autre suit la direction du monument qui s'élève à gauche. C'est là que le voyageur s'arrête toujours et

qu'il reçoit une première impression. Or, voilà le spectacle qui se présente à sa vue : en face, un cirque naturel, formé par un cercle semi-circulaire qui a plus de douze cents pieds de hauteur et plus de dix mille en circonférence ; sur le faite de ce mur, les gradins d'un amphithéâtre blanchi de neiges éternelles ; au-dessus, le Marboré, vaste couronnement de roches verticales dressées comme les tours d'une forteresse ; à droite, la fameuse brèche que Roland, monté sur son cheval de bataille comme Bonaparte au mont Saint-Bernard, ouvrit de sa large épée ; à gauche, le Gave Béarnais, qui se précipite dans l'enceinte d'une hauteur de douze cent soixante-six pieds ; sur toutes les faces, des torrents qui ruissellent ; au pied du Cirque, le pont de Neige sous lequel mugit le torrent ; au-dessous du pont, une immense carrière de rochers confusément amoncelés. Et toute cette grande scène, dont je ne dessine que le trait pour éviter le reproche d'amplification, étincelait pour nous sous les rayons du plus beau jour ; toutes les vives arêtes de la montagne, toutes ses saillies, toutes ses harmonieuses lignes se détachaient sur un ciel pur ; et l'incroyable transparence de la lumière prêtait une sorte de magie divine à tout ce tableau, répandait je ne sais quelle sérénité sublime sur l'immortel monument :

*Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo.*

« Si j'étais encore au fond de l'Inde, s'écria mylord Bute, lorsqu'il fut pour la première fois en face de cette vue imposante, et que je soupçonnasse l'existence de ce que je vois en ce moment, je voudrais partir sur-le-champ pour en jouir et l'admirer. » Voilà un mot que j'estime et qui n'est pas trop anglais. Je vous demande cependant la permission de vous expliquer pourquoi je n'aurais

pas dit ce mot-là, à la première vue du Cirque de Gavarnie.

Il en est de Gavarnie comme de toutes les choses vraiment grandes et dont la grandeur n'est révélée que par l'étude, la réflexion, et souvent même par la puissance du calcul. Je ne veux pas dire pour cela que l'homme ne doive admirer la nature que le compas à la main. A tout prendre, les géomètres pourraient bien ne pas être d'aussi bons juges en cette matière que les poètes. Néanmoins je me défie toujours un peu des enthousiasmes qui éclatent tout d'abord et à brûle-pourpoint en présence des grandes scènes de la nature. Il me semble que la nature est comme Dieu lui-même; il faut du temps et de la réflexion pour la bien comprendre.

Je me rappelle que lorsque j'arrivai à Rome, à quelques pas de la porte du Peuple, je vis mon compagnon de voyage qui se tâtait le pouls avec une sorte de joie étrange. — Et qu'avez-vous donc? lui dis-je. — J'ai la fièvre; mon pouls donne quatre-vingt-dix pulsations à la minute. Et vous? — Moi, lui répondis-je, il me semble que je suis à l'état normal. — En effet, l'entrée de Rome ne m'avait paru rien moins qu'imposante, et j'attendis l'enthousiasme plusieurs jours; mais il vint.

Même impression quand j'eus dépassé la porte d'entrée de Saint-Pierre. La première vue me laissa froid. Mais en pénétrant plus avant, je vis que j'avais affaire à un monument admirable; je fus frappé de tant de grandeur jointe à une si merveilleuse harmonie, à une si étonnante légèreté dans les proportions; ces pilastres si élancés et si gracieux étaient énormes, ces bénitiers étaient portés par des anges qui m'avaient paru des enfants et qui étaient des colosses; ces statues avaient cent coudées, ces voûtes étaient dans le ciel; toute cette grandeur, ainsi étudiée, ainsi mesurée, me subjuguait.

Tel est l'effet que produit l'aspect de Gavarnie. Vu à distance, vous n'en avez que l'idée la plus fausse et la

plus imparfaite. Sa grandeur vous échappe. Vous pouvez vous croire à quelques pas d'un cirque bâti de main d'homme et sur un plan donné par un architecte du département. Mais avancez : le Cirque vous semblait tout près de vous ; eh bien ! vous allez juger de sa grandeur par sa distance. Il ne vous fallait, disiez-vous, qu'un quart d'heure de marche du point de départ ; voici une heure que vous marchez, et vous n'avez pas encore pénétré dans l'enceinte ; vous montez, vous montez toujours, vous traversez les bassins de plusieurs grands lacs aujourd'hui taris ; vous cheminez au milieu des roches aiguës, sous un soleil ardent, et à chaque pas que vous faites le but que vous touchiez du doigt au départ semble s'éloigner davantage et fuir devant vous. Cette déception vous irrite. J'ai vu des voyageurs s'arrêter de fatigue et de dépit avant d'avoir franchi la limite qui les séparait encore de l'enceinte, et tourner le dos à la montagne perfide qui les avait appelés de si loin et semblait se retirer à leur approche. D'autres se couchaient sur le rocher, les yeux fixés sur l'inaccessible barrière, et la contemplaient douloureusement avec le sentiment de leur petitesse et de leur impuissance. Nos intolérables concurrents de la route de Gèdre, ces pourfendeurs de rochers qui avaient failli nous culbuter dans le gave et qui étaient tout feu sur leurs chevaux, n'avaient pas même essayé le voyage, forcément pedestre, du grand Cirque. Ils s'étaient arrêtés au village, et nous les y retrouvâmes attablés, et dans cet état d'hébètement où jettent une fatigue récente et un grand appétit démesurément satisfait. Cependant nous étions arrivés au terme de notre course. Nous touchions du pied le pont de Neige ; nous recevions sur nos fronts et sur nos habits les perles que jette follement au vent du désert la gigantesque et capricieuse cascade ; nous nous arrêtions dans une émotion pleine de ravissement et de respect sous ces vieux murs scellés par la main du Temps à la frontière de deux empires ; nous mesurions des

yeux ces tours du Marboré qui dressent leurs créneaux de marbre jusqu'à une hauteur de dix mille pieds ; en un mot, car il faut finir, nous étions ravis d'enthousiasme ; non de cet enthousiasme factice qui est la monnaie courante des voyages, mais d'un bon et solide enthousiasme, conquis à force de patience et capable de résister à la chaleur, aux rochers aigus, à la fatigue, et même à la faim.

Et savez-vous l'idée qui nous vint, quand nous nous trouvâmes ainsi réunis au milieu de cette formidable enceinte, tout près de ces places vides, au-dessous de ces gradins abandonnés depuis la création ? L'idée nous vint de les remplir. C'était affaire d'imagination, on se mit en frais. L'un convoquait un peuple, l'autre une armée, Charlemagne ou Napoléon ; celui-ci déchainait dans l'immense hémicycle la Danse des morts de Holbein, celui-là y plaçait les assises du jugement dernier. Pour moi, j'aurais voulu tout simplement y voir éclater un orage. Un orage si près du ciel, ce doit être un beau spectacle ! Ordinairement on ne voit la tempête que dans un coin, sur une étendue bornée de toutes parts ; on n'en jouit pas, on n'a qu'un fragment d'orage. Il semble au contraire que le Cirque de Gavarnie est assez vaste pour contenir une tempête tout entière, qu'on y verrait se déployer dans toute sa grandeur et dans toute sa puissance. Je crois vraiment que cette idée était la meilleure de toutes. Une tempête envoyée par Dieu, c'est là le seul acteur qui soit de taille à jouer sur ce grand théâtre.

Rêvant ainsi, nous retournions au village de Gavarnie.....

Au village, on nous montra le cimetière, et sous la terre fraîchement remuée, la tombe de deux jeunes gens morts de froid, le 26 août dernier, sur les hauteurs du Vignemale. On nous montra l'église du hameau, récemment détruite par un éboulement de la montagne ; et en un coin du sanctuaire en ruine, les têtes des douze Templiers décapités dans ce désert, le jour même où les

chants cessaient à Paris sur le bûcher de Jacques Molay ; et tout près, sur un débris détaché du *Morbore*, le nom de celle qui fut Dauphine de France, gravé de sa main ; et, dans un sentier solitaire, un pauvre prêtre catholique, triste et pleurant son église, en face de cet autre temple admirable qui nous avait paru si plein de Dieu... A ce moment une jeune femme cueillait quelques fleurs sauvages, nées furtivement entre les décombres, et cachait dans son sein ces souvenirs fragiles et périssables d'une grande émotion et d'un grand spectacle.

Et je compris que tous ces contrastes, cette puissance de création à côté de ces ruines, ces cadavres sous l'abri de ces rochers indestructibles, ces fleurs d'un jour cueillies sur le granit, étaient la grande leçon que donnent les hautes montagnes, quand on n'a le temps d'y étudier ni la géodésie, ni la géognosie, ni même la botanique.

CUVILLIER FLEURY.

§ 7. GÉOGNOSIE.

Les vallées correspondantes à la *vallée d'Aure* sur le versant méridional des Pyrénées sont la *vallée de Gistau* ou *Gistain*, et celle de *Bielsa* ou de *la Cinca*. Le terrain de transition s'étend aussi dans la partie supérieure de ces deux vallées ; mais il est peu répandu dans l'une et dans l'autre ; car, près de la naissance des deux vallées, il est en grande partie détruit, ne présentant pour ainsi dire que de grands lambeaux qui recouvrent le granit ; de là, plus au sud et vers la partie moyenne de ces vallées, il se cache sous les énormes dépôts de roches secondaires, qui à l'ouest de *Bielsa*, au fond de la petite *vallée de Pinède*, forment le *Mont-Perdu* et le faite même de la chaîne centrale.

A l'ouest de la partie supérieure de la *vallée d'Aure*, la bande méridionale du terrain de transition passe par les petites *vallées de Héas* et d'*Estaubé*, dans la grande *vallée de Barèges*.

Un schiste argileux, très-souvent carburé, et une grauwacke schisteuse, alternant avec des couches fort épaisses et calcaires, constitue toute la partie supérieure des hautes montagnes qui bordent la *vallée de Héas*, telles que les *tours d'Aiguillon*, la montagne de *Troumouse*, connue des Espagnols sous le nom de *Piedra-Mala* : ces roches forment également le port de la *Cannau*, le mont *Hérant* ou pic d'*Agudes*, etc. La partie inférieure de ces montagnes et le sol de la vallée sont de granit.

Le chaînon qui sépare la *vallée de Héas* de celle d'*Estaubé* est formé des mêmes roches intermédiaires qui, en traversant ce vallon s'appuient sur la pente orientale du *Coumélie* et du *Pimenée*, qui s'élèvent entre ce vallon et la partie supérieure de la *vallée de Barèges*. Le fond de la *vallée d'Estaubé* est formé de roches secondaires proprement dites (calcaire alpin). Ces roches reposent sur le terrain de transition, et la ligne de superposition des deux terrains passe par deux points situés, l'un entre le *port Vieux* et le *port de Pinède*, et l'autre entre la *brèche d'Allanz* et le pic d'*Astazon*.

Dans la *vallée de Barèges* dont les *vallons de Héas* et d'*Estaubé* ne sont que des ramifications, le terrain de transition de la bande méridionale n'offre pas une grande étendue. On l'observe dans le sens de son épaisseur, depuis le monticule dit la *Sara-du-Ven*, au-dessous de *Gèdre*, jusque presque à l'entrée du *Cirque ou Oule de Gavarnie*.

A *Gèdre*, le calcaire de transition se trouve dans le pas de la vallée; mais depuis ce village jusqu'à peu de distance au delà du lac de *Gavarnie*, les rochers intermédiaires ne se rencontrent qu'à une certaine élévation au-dessous du gave; l'excavation de la vallée a mis à découvert le granit qui fait partie du massif granitique du *Pimenée* et celui d'*Estoms*, au fond de la gorge sauvage de *Lutour*. Ce n'est qu'à peu de distance au sud de *Ga-*

varnie que ces roches redescendent dans le sol de la vallée, mais pour se soustraire bientôt aux recherches de l'observateur, en se plongeant sous l'immense dépôt de calcaire alpin du *Marboré*.

A l'ouest de la région supérieure de la vallée de *Barèges*, les roches intermédiaires constituent en grande partie les montagnes de la petite *vallée d'Ossouë* et toutes celles du vallon d'*Espessières* et de celui de *Pœyespé*, d'où elles s'élèvent jusqu'au faite de la chaîne centrale et s'étendent sur le versant méridional. Elles forment le faite de la chaîne centrale depuis le *port de Gavarnie* ou de *Boucharo* jusqu'au delà du *pic Blanc*, et recouvrent même en partie l'énorme massif granitique de *Vignemale*.

Les roches intermédiaires de ces contrées sont principalement un calcaire gris et compacte, tantôt blanc et grenu, à très-petits grains contenant peu de corps marins, tels que des *bélemnites*, des *madrépores* et des *entrouques*; un schiste argileux fréquemment carburé; la *grauwacke* commune à très-petits fragments, et la *grauwacke* schisteuse renfermant des *empreintes végétales*.

Je n'ose pas affirmer que la bande méridionale s'étende dans la *vallée de Cauteretz* et dans celle d'*Azun*, parce que je n'ai pas remonté ces deux vallées jusqu'à leur naissance, auprès du faite de la chaîne centrale. Les roches intermédiaires que j'ai reconnues dans la partie inférieure de ces deux vallées appartiennent à la bande septentrionale, comme nous l'avons dit plus haut. Cependant j'ai tout lieu de présumer que la bande méridionale constitue des montagnes au fond de la *vallée d'Azun*; car M. Palassou a observé du marbre gris au sud du granit du *lac de Suyen*, et j'ai trouvé au fond de la *vallée d'Ossau* des roches intermédiaires qui ne peuvent être que le prolongement occidental de celles de la *vallée d'Azun*, et qui, par conséquent, feraient partie de la

bande méridionale. En effet, le calcaire qui constitue en grande partie les montagnes du faite de la chaîne centrale, à peu de distance au sud de la majestueuse pyramide granitique dite *le Pic du midi d'Ossau*, est de transition, et présente la plus grande analogie avec le calcaire des rochers qui dominant au nord-ouest l'extrémité supérieure du vallon *des Espessières* près de *Gavarnie*. J'ai même observé dans la montagne de schiste carbonifère et de calcaire argileux qui s'élève au pied de ce superbe pic, entre la *plaine d'Aneou* et le vallon de *Pombie*, de la *grauwacke* à très-petits fragments, et de la *grauwacke schisteuse* contenant des *empreintes végétales*, absolument semblables à celles que l'on trouve en remontant le vallon du *Pœyespé* pour aller au *port de Gavarnie*.

La forme et l'aspect des montagnes du terrain de transition varient selon la nature de la roche qui les compose ou qui y domine, et selon leur position par rapport à la chaîne centrale.

Les montagnes formées principalement de schiste argileux et de *grauwacke schisteuse* présentent ordinairement une forme allongée, des sommités arrondies, des pentes douces, uniformes et recouvertes de terre végétale, qui, si les circonstances sont favorables, offrent une végétation vigoureuse. Les montagnes de *la vallée d'Oueil*, celles des environs du *port de Peyresourde* dans la vallée de *Larboust*, et de *Sainte-Marie*, dans la *vallée de Campan*, etc., présentent cette disposition d'une manière très-marquée.

Mais lorsque ces montagnes sont fort élevées, et qu'elles font partie des hautes régions rapprochées du faite des Pyrénées, leur aspect est bien différent. Leur sommité est alors une arête tranchante et hérissée de pics et de rochers nus; leurs pentes sont rapides, pelées, sillonnées par de profonds ravins, et coupées par des escarpements; le pied de ces montagnes et les talus qui

séparent les escarpements sont jonchés de débris. En général, les montagnes schisteuses de la haute région des Pyrénées présentent un aspect de décrépitude et de dégradation remarquables, dont la cause principale doit être attribuée aux pyrites qui se trouvent disséminées dans ces sortes de roches, substance qui, par la facilité avec laquelle elle se décompose, hâte singulièrement la destruction des roches dans lesquelles elle se trouve. On observe ce phénomène dans toutes les parties des Pyrénées dans lesquelles le schiste argileux constitue de hautes montagnes. Je citerai pour exemple les environs du port d'Ostou, du port de Bénasque, du port de Cambiel, entre la vallée de Barèges et celle d'Aure, etc.

Les montagnes calcaires de transition présentent ordinairement de grandes masses de formes très-variées. Leurs pentes sont rarement uniformes; elles sont communément interrompues par quelques escarpements, qui cependant ne sont pas aussi grands ni aussi réguliers que ceux des montagnes calcaires secondaires.

On ne remarque pas non plus dans les montagnes calcaires de transition cette stérilité extraordinaire qui caractérise les montagnes formées par le calcaire primitif. Partout où la déclivité du sol ne porte pas obstacle à la formation et à la conservation de l'*humus*, et où les influences météoriques ne sont pas contraires à la végétation, ces montagnes sont embellies par une végétation vigoureuse. La cause de ce phénomène est due à la qualité du terreau résultant de la décomposition de la roche.

Le calcaire de transition, contenant dans les Pyrénées beaucoup plus de parties argileuses et siliceuses, et de carbone libre, que le calcaire primitif, doit produire un *humus* très-propre à nourrir des végétaux.

(M. CHARPENTIER, *Essai sur la constitution géognostique des Pyrénées.*)

HAUTEURS.

	Mèt.		Mèt.
Cylindre du Marboré,	3382	Départ de la Cascade	
Pic de la Cascade,	328	de Gavarnie,	2274
Tour de Marboré,	3060	Cirque de Gavarnie,	1921
Brèche de Roland,	3010	Gavarnie, village,	1434
Le Taillon,	3216	Gèdre, village,	601
Plateau de Millaris,	2340	Pic de Bergons,	2275
Port de Gavarnie,	2301	Pic d'Eyré,	2340
Lac de Loubassou,	2204		

FRAIS DE COURSES.

Pour faire l'ascension de ces diverses sommités, on prend ordinairement un guide auquel on donne de 3 à 6 francs par jour. M. Lemonnier recommande deux excellents guides de Luz, ce sont *Martin* et *Charles*.

On peut s'y faire porter en litière; prix : 15 à 20 fr., une demi-bouteille de vin et un pain de deux livres pour chaque porteur.

Auberge : Il en existe une assez bonne à Gavarnie et proprement tenue par madame ***; elle reçoit les voyageurs avec politesse et cordialité. MM. ***, touristes, recommandent aussi la maison de M. Bel.

CHEMINS.

De Luz à Gèdre, 8 kil.

Avant Sia, le sentier s'abaisse.

Fontaine de *Dandiole*; pont; on reprend la rive droite.

Vallon de *Pragnères*.

Maison Palasset; derrière est la grotte de Gèdre.

On descend jusqu'au gave d'Héas.

Après Gèdre, on trouve la cascade de la *Saouza*, puis le Chaos et la Peyrada.

Demi-heure entre des blocs. — On aperçoit la cime du *Marboré*, la Brèche de Roland.

On traverse le gave, pont de *Baréqui*; on arrive à l'auberge de *Gavarnie*, dont l'église, presque entièrement reconstruite, fut, dans l'origine, bâtie par les Templiers, possesseurs de tout le pays, couvert, encore aujourd'hui, des ruines de leurs nombreux châteaux. Vis-à-vis de la porte d'entrée, se trouve une niche dans laquelle on aperçoit douze crânes tombant en poussière, lesquels ont appartenu, dit-on, à ces malheureux chevaliers.

On laisse à droite le chemin du port de *Boucharo*, qui s'élève à l'ouest des hauteurs du Marboré, et conduit dans la vallée de *Broto*, en Espagne. Une heure suffit pour atteindre ce passage, haut de 2,594 mètres, et d'un accès facile, même pendant l'hiver.

De Gavarnie au cirque, il faut traverser trois bassins échelonnés en gradins et dominés au levant par divers pics fort élevés, dont les flancs sont couverts de sapins. — Ces pics sont le *Pimenée*, l'*Allanz*, la *Fourchette* aux trois pointes, et l'*Astazona* ou *Astazou*, voisin du Marboré; le dernier de ces bassins qui, autrefois, furent autant de lacs, est le plus remarquable; c'est un ovale assez régulier, dont le sol, parfaitement uni, est couvert d'une belle prairie nommée *Prade de Saint-Jean*. Le gave silencieux y serpente en nombreux filets; ici végètent avec vigueur les touffes serrées de l'*aconit-napel*, aux belles fleurs bleues.

Cataracte de Gavarnie.

Côte à gravir.

On est dans le cirque.

Gavarnie est hors de la ligne des douanes; on doit donc, si l'on est à cheval, prendre un *acquit à caution* à Gèdre, sinon l'on saisirait l'animal.

Les chevaux de louage sont soumissionnés à la douane.

CHAPITRE IX.

EXCURSION DEPUIS GÈDRE.

—

NOTRE-DAME DE HÉAS.

La veille de l'Assomption entend retentir de grand matin la rue de Barèges et les échos d'alentour de chansons, de cantiques. On accourt de toutes parts à la chapelle de Héas. Il faut se poster sur le Tourmalet, pour jouir du mouvement que cause au loin cette solennité. C'est de là qu'on passe en revue les habitants de plusieurs vallées ; c'est de là qu'on voit circuler sur le flanc de la montagne, comme des serpents qui se plient, se replient sur eux-mêmes, des files d'hommes, de femmes, d'enfants, qui entonnent des cantiques, et sur le front desquels est empreinte une joie telle qu'on n'en a jamais remarqué de semblable. Cette joie, par intervalle, tient de l'inspiration et de l'enthousiasme.

On part de Gèdre. — Quel est ce village ou plutôt ce hameau qu'on aperçoit sous ses pieds ? — C'est *Gèdre-Dessus*, et plus bas *Gèdre-Dessous*. Une partie des maisons de Gèdre est dans le vallon, et l'autre partie sur la croupe de la montagne. — Et ce torrent qui se précipite dans un profond ravin, entre des rochers d'inégale hauteur, d'où vient-il ? où va-t-il ? — Il sort du lac Héas, traverse la grotte de Gèdre, et va grossir le torrent de Gavarnie. On gravit assez longtemps, frappé de plus en plus de tout ce qui s'offre aux regards.

Le gave naissant sort du lac, et s'élançe à travers le chaos de Héas, plus étendu, plus imposant, et même plus terrible que celui de Gavarnie, quoiqu'il ne soit pas en

général composé de fragments aussi considérables ; plus étendu, parce que l'éboulement qui l'a produit couvre toute la déclivité de la montagne, et comble pour ainsi dire la vallée. Plus imposant et plus terrible, parce qu'on en voit d'un coup d'œil l'immensité, et que, cependant, on n'en saurait saisir tous les rapports. Si le chaos de Gavarnie donne comme celui-ci l'idée d'un monde bouleversé, on circule du moins autour de ses grandes ruines, ce qui en diminue l'horreur. Mais ici on marche sur le granit même, on en foule aux pieds les effroyables débris, et la vue se perd sur une région isolée.

Au milieu de ces roches entassées au hasard s'élève un bloc énorme, il domine les environs, et semble menacer la montagne dont il est le produit et le contemporain. Ce bloc on le nomme *Caillou de l'Arailé*. Ce fut sur ce *caillou*, ou plutôt sur ce bloc énorme de granit, que la Vierge apparut, dit-on, subitement dans ce canton. — C'est en vertu de ce miracle que l'on voit tous les ans, au 15 août, des milliers d'hommes et de femmes monter sur cette roche, pour en détacher quelques fragments que chacun rapporte chez soi et distribue comme des reliques. Un grand nombre de fidèles en effet l'entaillent à grands coups de marteau. Un plus grand nombre, agenouillés et la face tournée vers l'est, chantent des litanies, des oraisons, et rendent ainsi leurs derniers hommages à la chapelle mystérieuse qu'ils vont bientôt perdre de vue. Leurs chants vont au cœur, c'est que le cri de l'âme contient tous les principes de la mélodie, tous les fondements de l'harmonie.

Ces prières, ces hymnes, entonnées par un peuple fervent, qui ne doute point que le ciel qu'il implore n'ait des yeux pour le voir, des oreilles pour l'entendre, touchent vivement. — On raconte que la chapelle de Héas fut bâtie par trois maçons dont l'atelier était visité chaque jour par trois chèvres qui, suivies de leurs chevreaux, venaient nourrir de leur lait ces trois ouvriers. Privés d'un

tel secours, les trois maçons furent alimentés par les habitants des montagnes voisines.

C'est en montant au-dessus de cette masse que la nature paraît tout à coup expirer aux yeux du voyageur. Plus de végétation, plus de mouvement, encore moins qu'au Tourmalet. Le silence et l'immobilité règnent d'un bout du vallon à l'autre. Les pics arides, les monts chargés de neiges ou couverts de glaciers bleuâtres, sont réfléchis par le lac dont l'onde inerte, dense et massive, atteste la profondeur. Ce qui frappe, ce qui saisit, c'est l'idée que rien ne saurait animer cette morne solitude, puisque les deux gaves élancés de la droite du chaos s'y font à peine remarquer. Cent mille hommes n'y feraient pas plus de sensation que, dans les forêts, n'en produisent les fourmilières au pied des chênes antiques.

Vers le fond de la vallée, non loin de ce lac qui a déjà causé tant de ravages, on aperçoit enfin cette chapelle de Héas, si fameuse et non moins révéree. Oh! qu'elle est bien située pour maintenir dans ces montagnes le culte de la Vierge, et le propager d'âge en âge!

Plein de l'esprit du lieu, et par ce penchant secret qu'ont tous les hommes à l'imitation, on se recueille, on ne s'approche qu'avec respect pour les montagnards de l'objet de leur culte, c'est-à-dire de la chapelle, où sont plusieurs images de la Vierge. L'édifice est moderne, et construit en forme de croix grecque; il est surmonté d'un petit dôme. La porte et ses deux pilastres sont de marbre. L'attique recèle une statue de la Vierge avec son enfant Jésus; le tout en marbre gris, excepté la tête et les mains, qui sont de marbre blanc. Cette statue surprend par sa grâce, par l'élégance de ses contours.

Il y a trois autels: au-dessus de l'un des plus apparents est le tableau de la Notre-Dame, en capulet rouge, comme une franche montagnarde.

Mille cierges allumés sur le maître-autel éclairent deux statues de Notre-Dame: l'une, de demi-nature et

très-parée, est au-dessus du tabernacle, hors de la portée des assistants; l'autre, de dix-huit pouces environ, livrée à la ferveur publique, repose sur le retable de l'autel.

CHAPITRE X.

EXCURSION DEPUIS BARÈGES.

LE MONT-PERDU.

De *Barèges*, cette intéressante excursion se fait au travers des vallées les plus pittoresques et les plus romantiques de cette partie des Hautes-Pyrénées : d'abord vous revoyez *Luz* laissant à droite *Saint-Sauveur*, ensuite viennent *Sia*, *Gèdre*; alors, quittant la route de *Gavarnie*, et prenant à gauche vous entrez dans la vallée d'*Héas*; de là suivant toujours la vallée, vous apercevez à gauche la tour aiguë de *Lieuzaube*, s'élançant comme un clocher des flancs de la montagne d'*Aquila*; dans le fond vous voyez la montagne de *Troumouse* avec ses étages de gazon et ses noires murailles drapées de blanc; de ce point, jusqu'au Mont-Perdu tout est solitude, tout est sublime!

Cette sommité, dans des proportions relatives, est aux Pyrénées ce que le Mont-Blanc est aux Alpes. Sa structure et sa substance étaient, avant Ramond, un sujet de contestation entre les géologues. Quelques observations qu'il avait eu occasion de faire sur les débris de cette masse, débris qu'il nomme la *Table des Matières des Montagnes*, son aspect à la distance où elle s'était offerte à lui, l'avaient disposé à la ranger, contre toutes les lois de l'analogie, parmi les montagnes coquillières

de troisième origine, formées, comme on sait, des débris des corps organiques. « Il s'était persuadé que les Pyrénées étaient achevées quand cette montagne fut formée, et il n'avait pas craint de déclarer que, nonobstant son élévation, il n'y voyait qu'un grand accident, qu'un amas de seconde et même de troisième formation, déposé sur le flanc méridional de la montagne primitive. » Ce n'était là encore qu'une conjecture hardie, et il fallait des preuves pour convaincre les savants, et pour se convaincre soi-même, qu'à une hauteur de 3,436 mètres (1,675 toises), la nature s'était plu à lancer ou à déposer une montagne d'une substance si différente de celle qui forme les sommités des hautes chaînes jusqu'alors observées.

Ce voyage, à la fois si difficile et si périlleux, avait donc pour objet de constater cette particularité remarquable, et l'auteur est parvenu à la mettre hors de toute contradiction. S'il n'a pu d'abord s'élever sur la cime du Mont-Perdu, comme Saussure a gravi sur le point le plus élevé de la chaîne des Alpes, du moins il s'en approche, tant pour en reconnaître la nature que pour en déterminer la composition; il va, il touche, et l'on peut dire que son lecteur touche et va avec lui. Il multiplie ses excursions autour de la montagne; il l'attaque de divers côtés, et partout il trouve la même organisation; il en détache la même substance, le calcaire secondaire, et jusqu'à des os fossiles. Tout extraordinaire que puisse être ce fait en géologie, l'auteur en prouve l'existence. Qu'on réussisse ou non à le faire rentrer dans les théories admises, il est positif, il est constant.

Cependant il ne renvoie pas aux savants cette grande question, sans l'avoir auparavant éclairée par une discussion pleine de faits et de rapprochements heureux. Tous ne servent qu'à le rattacher à cette conjecture, que d'abord il n'avait exprimée qu'avec une sorte de méfiance, savoir : *que les Pyrénées étaient achevées quand cette*

montagne fut formée, et qu'il n'y voyait qu'un amas de seconde et même de troisième origine, déposé sur le flanc primitif de la montagne. Mais l'auteur va plus loin ; il essaye à faire rentrer dans l'ordre commun cette grande exception contre les lois connues ou admises. Aux yeux de cet observateur, cette irrégularité n'est qu'apparente. Pour en fournir la preuve, il a recours à une série d'hypothèses ingénieuses, et qui n'ont pu être formées, quelque jugement qu'on porte d'ailleurs, qu'au moyen d'un grand fonds de connaissances positives. Un grand événement, arrivé dans des régions disparues aujourd'hui, et sur une terre effondrée par un de ces accidents que l'état actuel de notre globe rend, dit-il, si vraisemblables, lui est nécessaire, et il le suppose. Ainsi, tantôt par voie d'analogie, et tantôt s'appuyant sur des faits constants, il lie un système, et force presque l'assentiment. C'est aux géologues à prononcer sur cet enchaînement de probabilités. Mais cette discussion est terminée par une apologie de la méthode de système appliquée aux grands phénomènes de la nature, et applicable à toutes les hautes conceptions de l'esprit, qui doit être lue avec intérêt. Après quelques considérations sur la difficulté de l'ascension, Ramond continue ainsi :

« Nous approchions de cette rampe, et depuis longtemps je considérais le glacier avec quelque souci. Il avait beaucoup changé depuis mon premier voyage. Plus de neige : sa surface était nue, et n'offrait pas un point sur lequel le pied pût laisser son empreinte. Le milieu s'était excavé. Deux grandes crevasses le parcouraient de haut en bas, et vers les deux tiers de sa hauteur je remarquai une dépression transversale qui augmentait considérablement l'inclinaison de la partie supérieure. Nous ne pûmes même l'aborder de front : il s'était escarpé à l'extrémité, et n'offrait que des coupes nettes, percées, de l'ouverture de ces crevasses. Il fallut le prendre de côté, et à la moindre inclinaison, il était déjà

dangereux. Les crampons n'y mordaient pas, et nos bâtons ferrés, appuyés de toutes nos forces, y laissaient à peine la trace de leur pointe. Au reste, nous étions munis de bons instruments pour fendre la glace, et dès lors on fut obligé de les mettre en œuvre. Mais le travail était des plus rudes, et nous n'avions pas seulement la liberté de le diriger à notre gré.

« Le glacier se creusait en gouttière : au milieu, on le voyait tout criblé de crevasses et de trous ; il fallait s'en éloigner, sans cependant se rapprocher des bords qui se redressaient au voisinage des rochers ; nous étions donc réduits à gravir en ligne droite entre les deux écueils que nous avions à éviter. C'était une échelle de glace à monter ; point de zig-zags à tracer, rien qui dissimulât l'inclinaison ; et l'inclinaison augmentait sans cesse, comme le précipice s'approfondissait toujours.

« Nous marchâmes plus de deux heures dans cette position, et nous n'avions fait encore que le moins difficile. Nous approchions de la bosse que le glacier formait au-dessus de la dépression dont j'ai parlé. Cette bosse, on ne savait par où la prendre, et nous étions au terme de nos expédients. Rondo proposa de la tourner, en montant sur le bord que nous avions si soigneusement évité.

« Il faut savoir ce que c'était que ce bord : c'était une arête en tranchant de couteau, séparée du rocher par un large intervalle qui s'ouvrait en entonnoir dans les cavités du glacier. Cette proposition, qui, une heure plus tôt, nous aurait paru dérisoire, était, en ce moment, la seule qui nous offrit un moyen *de sortir honorablement de cette périlleuse aventure*.

« Une douzaine de degrés que nous taillâmes presque à pic nous portèrent sur ce bord qu'il fallut écréter avant d'y poser le pied, et sonder à grands coups pour s'assurer qu'il était capable de nous porter. En sondant et en écrétant toujours, nous réussîmes à faire treize

pas en vingt minutes, montant en équilibre sur une ligne glissante, le précipice derrière et des deux côtés. Une pareille position, et surtout une pareille lenteur, étaient bien propres à *refroidir le courage*. Cependant, après ces treize pas, il fallut s'arrêter et délibérer encore.

« Durant cette inaction, qui devenait d'autant plus pénible qu'elle se prolongeait davantage, je voyais voltiger de rochers en rochers le grimpereau de muraille que Saussure a vu de même aux approches du Mont-Blanc, je le rencontrais toujours sur le penchant des précipices, et il me rappelait tous ceux que j'ai vus. La mouche apiforme vint se poser auprès de moi, et nettoyer ses petites ailes, dont nous étions réduits à envier la puissance. Trois autres insectes vulgaires, la punaise équestre, la forficule commune, et le huitième bupreste de Geoffroy, rampaient sur la glace, où ils étaient moins déplacés que nous.

« Profonde obscurité des causes finales ! désolante disproportion des facultés et des moyens ! l'homme mesure les cieux, et il est attaché à la terre ; il pèse l'air où l'aigle se balance : l'aérostat y crève et précipite l'observateur ; un frêle insecte se joue ici, et moi j'y rampe !.... Je fus tiré de cette désagréable rêverie par un accident plus désagréable encore.

« Le guide novice que nous avions amené de Barèges déclara que la tête lui tournait, et qu'il était au moment de se précipiter. Il se trouvait sur le devant : il fallut le mettre entre nous, et l'on comprend ce que cette opération avait de dangereux et de difficile sur une ligne sans largeur, et qui était exactement la ligne géométrique. Le mouvement que cela occasionna fit tomber du sac de mon Laurens ma lunette et ma boussole ; elles roulèrent ensemble dans le creux qui nous séparait du rocher.

« Le brave Rondo voulut y descendre ; j'essayai en

vain de l'en dissuader. Nous étions munis de cordes, sur lesquelles il fondait son espérance. Il se glissa dans la fente, et pénétra dans les cavernes intérieures où il trouva la boussole. Nous lui jetâmes la corde; il s'en ceignit, et il fallut l'extraire avec effort d'un étranglement où son poids l'avait fait couler en descendant.

« Mon Laurens prétendit y descendre à son tour. Nous l'en tirâmes de même; et certes, ceux qui prêtaient secours n'étaient pas dans une position moins critique que ceux qui le recevaient. Il ne rapporta rien : j'avais perdu une excellente lunette, mais nous avons trouvé dans l'action une nouvelle confiance en nos forces, et nous fîmes encore une trentaine de pas sur la crête, prenant à peine le loisir de l'ébrécher.

« Cependant à chaque instant cette crête nous exposait à de nouveaux hasards. Deux fois nous fûmes arrêtés par des saillies du rocher qui se projetaient en avant et nous barraient le chemin. On ne pouvait ni monter ni descendre; il fallait se plier autour de ces saillies, au risque de perdre l'équilibre et de se précipiter. Bientôt il fut tout à fait impossible de passer outre, et nous n'eûmes plus d'autre refuge que ces mêmes rochers qui, la première fois, avaient paru inaccessibles. Ils sont, il est vrai, taillés en degrés par les coupes croisées des couches et des tranches; mais pour concevoir la disposition de ces degrés, qu'on se figure d'abord une rampe d'escalier, dont les marches seraient presque toujours plus hautes que larges, et qu'on aurait redressée, de façon que l'angle d'inclinaison eût augmenté d'un tiers; qu'on ajoute ensuite à cette idée celle de toutes les irrégularités et de toutes les dégradations que peut occasionner un pareil redressement dans une pareille structure; l'incertitude où nous étions de ce que nous trouverions plus haut; la prévention que devait exciter l'infructueuse tentative des guides de Coumélie, et l'on jugera de quel œil nous regardions la dernière ressource qui nous restait. Ce fut là

pourtant qu'il fallut se hisser de gradins en gradins. Le premier y était poussé par le second, et une fois accroché, il lui prêtait la main à son tour. Les risques étaient au moins égaux, si même le désavantage n'était pas du côté des derniers. Ceux qui gravissaient en avant ne pouvaient faire un faux pas qui ne compromit le reste de la troupe, ni ébranler un quartier de terre qui ne volât sur la tête des autres. Je fus moi-même blessé assez fortement par un de ces débris contre lequel je ne pus que me raidir, puisque ma position ne me permettait pas de l'éviter. Cette dernière escalade dura plus d'une heure, et ce que nous courûmes de dangers dans ce voyage apprendra à quiconque voudra aborder le Mont-Perdu par cette route qu'elle n'est praticable qu'au gros de l'été, et tandis que les glaciers sont encore couverts de neige. Un mois auparavant, nous n'avions pas employé deux heures à la monter, et ce n'avait été qu'un jeu pour ceux qui avaient la moindre expérience des montagnes. Aujourd'hui elle en exigea cinq, et dans ces cinq heures, pas *une minute* où nous n'eussions couru risque de la vie. — Nous approchions enfin du sommet de la crête ; il ne restait plus qu'un petit nombre de degrés à monter, et le redressement des couches en adoucissait déjà la pente. Je regardai mes compagnons, aucun n'avait donné des signes de crainte, mais aucun ne donnait des signes de joie. Une sorte de tristesse, produite par une longue anxiété, laissait à peine apercevoir ce que la vue du Mont-Perdu nous préparait de dédommagement. Après tant de plans inclinés, de rochers droits, de glaces si perfides, nous ne sentions d'autre besoin que celui d'un peu de terrain plat, où le pied pût se poser sans délibération ; mais ce terrain nous ne le touchions pas encore, que déjà la scène change et que tout est oublié. Du haut de ces rochers, nous considérons avec une muette surprise le majestueux spectacle qui nous attendait au passage de la brèche. Nous ne le connaissions pas ; nous ne l'avions

jamais vu ; nous n'avions nulle idée de l'éclat incomparable qu'il recevait d'un beau jour. La première fois, ce rideau n'avait été que soulevé : le crépe suspendu aux cimes répandait le deuil sur les objets mêmes qu'il ne couvrait pas. Aujourd'hui, rien de voilé ; rien que le soleil n'éclairât de sa lumière la plus vive ; le lac, complètement dégelé, réfléchissait un ciel tout d'azur : les glaciers étincelaient, et la cime du Mont-Perdu, toute resplendissante de célestes clartés, semblait ne plus appartenir à la terre. En vain j'essayerais de peindre la magique apparence de ce tableau : le dessin et la teinte sont également étrangers à tout ce qui frappe habituellement nos regards. En vain je tenterais de décrire ce que son apparition a d'imopiné, d'étonnant, de fantastique, au moment où le rideau *s'abaisse*, où la porte s'ouvre, où l'on touche enfin le seuil du gigantesque édifice. Les mots se traînent loin d'une sensation plus rapide que la pensée ; on n'en croit pas ses yeux ; on cherche autour de soi un appui, des comparaisons : tout s'y refuse à la fois ; un monde finit : un autre commence, un monde régi par les lois d'une autre existence. Quel repos dans cette vaste enceinte, où les siècles passent d'un pied plus léger qu'ici-bas les années ! Quel silence sur ces hauteurs, où un son, quel qu'il soit, est la redoutable annonce d'un grand et rare phénomène ! Quel calme dans l'air, et quelle sérénité dans le ciel ! Tout était d'accord, l'air, le ciel, la terre et les eaux, tout semblait se recueillir en présence du soleil, et recevoir son regard dans un immobile respect. — En comparant l'imposante symétrie du Cirque au désordre hideux qu'il offrait, lorsqu'une brume épaisse se traînait autour de ses degrés, nous reconnaissons à peine les lieux que nous avons parcourus. Ce n'était plus la lourde masse du cylindre qui fixait exclusivement les regards. La transparence de l'air rectifiait les apparences qu'avait brouillées l'interposition de la nue ; la cime principale était rentrée dans ses droits ; elle ramenait à

l'unité toutes les parties de cet immense chaos : jamais rien de pareil ne s'était offert à mes yeux. J'ai vu les Hautes-Alpes ; je les ai vues dans ma première jeunesse, à cet âge où l'on voit tout plus beau et plus grand que nature ; mais ce que je n'ai pas vu, c'est *la livrée* des sommets les plus élevés, *revêtue* par une montagne secondaire. Ces formes simples et graves, ces coupes nettes et hardies ; ces rochers si entiers et si sains, dont les larges assises s'alignent en murailles, se courbent en amphithéâtres, se façonnent en gradins, s'élancent en tours, où la main des géants semble avoir appliqué l'aplomb et le cordeau : voilà ce que personne n'a rencontré au séjour des glaces éternelles ; voilà ce qu'on chercherait en vain dans les montagnes primitives, dont les flancs déchirés s'allongent en pointes aiguës et dont la base se cache sous des monceaux de débris. Quiconque s'est rassasié de toutes leurs horreurs trouvera encore ici des aspects étranges et nouveaux ; du Mont-Blanc même il faut venir au Mont-Perdu. Quand on a vu la première des montagnes granitiques, il reste à voir la première des montagnes calcaires. »

Nous n'avons pu nous déterminer à abréger cette citation. Les lecteurs, entraînés comme nous par le charme et la rapidité du récit, nous en pardonneront sans doute la longueur.

En 1802, Ramond fit une nouvelle tentative pour gravir le Mont-Perdu ; elle fut plus heureuse.

Il nous a laissé les détails qu'on lit dans *le Journal des Mines*, n° 85, thermidor an 7.

« Les diverses tentatives que j'avais faites pour atteindre le sommet du Mont-Perdu m'avaient convaincu que sa face orientale était la seule qui offrit des chances de succès ; et j'étais persuadé qu'en partant du col de Fanlo, le pic lui-même serait peu difficile à gravir, si toutefois l'intervalle qui le sépare du col n'avait pas dérobé à ma vue quelque obstacle qu'il fût impossible de surmonter.

« C'est donc vers ce douteux intervalle que toutes mes pensées étaient dirigées, et j'avais plus d'une fois invité mes guides à l'aller reconnaître. Deux d'entre eux s'y décidèrent enfin l'été dernier, et je leur traçai leur route. Mais, arrivés au pied de la montagne, ils crurent devoir s'écarter de mes instructions, sous la conduite d'un berger espagnol qui connaissait le Mont-Perdu beaucoup moins qu'ils ne le connaissaient eux-mêmes. Le parti qu'ils prirent pensa leur coûter cher; ils firent un voyage excessivement périlleux, et passèrent une nuit entière au-dessous des glaces [du pic, sans abri, sans feu, et presque sans vivres, tant il y avait eu de mécompte dans leur estime! Le second jour, cependant, ils franchirent les derniers gradins de la montagne, et parvinrent au sommet, mais tellement désorientés, qu'ils avaient de la peine à s'y reconnaître. A leur retour, celui qui vint m'annoncer le succès me dépeignit les lieux d'une manière si confuse, que je craignis plus d'une fois qu'ils n'eussent totalement manqué le véritable but du voyage; il n'y avait qu'une chose bien évidente, c'est que la route qu'ils avaient suivie était celle qu'il ne fallait pas suivre.

« Quoi qu'il en fût, je me décidai sur-le-champ à partir, bien persuadé qu'en suivant exactement le chemin que je m'étais tracé de l'œil, j'évitais la plupart des dangers que mes guides avaient courus. Je ne me trompais pas : j'avais deviné la route véritable du Mont-Perdu, et je suis arrivé au sommet avec moins de peine que ne m'en avait coûté la reconnaissance de ses bases.

« Je partis de Barèges le 21 thermidor (9 août 1802), et ayant remonté les vallées de Gèdre et d'Estaubé, je fis ma première station au haut du *port de Pinède*, dont il était intéressant de connaître exactement l'élévation. L'observation du baromètre la porte à 2,516 mètres ou 4,291 toises; ce qui fait 98 mètres de plus que le col du grand Saint-Bernard. Cependant il s'en faut encore de beau-

coup que le port de Pinède soit le passage le plus élevé et le plus difficile de cette partie des Pyrénées.

« Cette détermination me procura l'occasion de fixer avec plus de précision la lisière inférieure des neiges permanentes. Elles s'arrêtent à environ 2,540 mètres ou 1,250 toises d'élévation absolue.

« J'avais un niveau à bulle d'air assez bon. Il me fournit aussi un résultat intéressant. Je reconnus que *Pimenée*, dont j'étais séparé par la vallée d'Estaubé, se trouvait précisément à la même hauteur que le port de Pinède, et qu'il en était de même du col de *Fanlo*, dont j'étais alors séparé par la vallée de *Béousse*. Cette conformité d'élévation entre trois points correspondants, et semblablement disposés, n'est point indifférente à l'histoire géologique du Mont-Perdu.

« Mais en vain nous étions à la hauteur du col de Fanlo ; il fallait descendre, et descendre beaucoup, pour y remonter. Nous nous dirigeâmes obliquement vers les énormes murailles qui soutiennent le lac du Mont-Perdu et sa terrasse, et nous arrivâmes au point d'où le torrent de décharge se précipite en une épouvantable cataracte jusqu'au fond de la vallée de Béousse.

« Là se trouve un petit plateau très-herbeux, mais très-incliné. Nous y rencontrâmes un troupeau et son berger, espèce de sauvage qui nous entendait à peine, même dans sa propre langue. Le Mont-Perdu était suspendu sur sa tête, et il ne le connaissait pas plus que s'il eût fait partie de la chaîne des Andes, mais il connaissait fort bien le col de Fanlo, qui est désigné ici sous le nom de *col de Niscla*, et il s'engagea à nous y conduire le lendemain. Nous passâmes donc la nuit avec lui, en plein air, environnés de la vapeur des cascades, et l'orage grondant de toutes parts autour de nous.

« Le premier travail de la matinée fut de traverser le torrent de décharge du lac. Sa profondeur, sa rapidité, et surtout le froid de l'eau, rendent cette opération assez diffi-

cile. L'eau ne faisait monter le thermomètre qu'à 2° au-dessus du terme de la congélation.

« De là jusqu'au sommet du col de Niscle, nous n'éprouvâmes d'autre difficulté que celle qui naissait de la forte inclinaison des pentes. Je vérifiai la hauteur du col, et je le trouvai précisément de niveau avec celui de Pinède. Il est également de niveau avec le bord de la terrasse où se trouve le lac du Mont-Perdu. Ce lac est un peu plus haut. J'estime son élévation absolue à 2,540 mètres, ou un peu plus de 4,500 toises. Nous avons donc ici quatre excavations de forme et de hauteur pareilles : le vallon du lac, le col de Niscle, et ceux de Pimenée et de Pinède. Je les regarde comme les restes de l'ancienne vallée, creusée par les courants après le renversement des couches du Mont-Perdu, et peut-être avant leur émergence ; vallée qui ensuite aura été transversalement coupée par les grands déchirements qui forment actuellement les vallées de Béousse, d'Estaubé et de Gavarnie.

« Jusqu'ici j'avais marché sur un terrain connu, et dont j'ai déjà décrit les singularités, sur ce terrain secondaire à couches irrégulières et accidentellement redressées, où l'on voit se succéder les marbres, les brèches, les calcaires compactes lardés de silex, et les calcaires grossiers plus ou moins mélangés d'argile et de sable, et tout parsemés de débris de zoophytes et de testacés. Maintenant, je me trouvais sur le prolongement même des bancs qui constituent les sommets du Mont-Perdu, et il était manifeste que ce terrain n'avait changé ni de disposition ni de nature. Nulle part même je n'avais été à portée de juger aussi sainement de sa structure. La montagne qui domine le col à l'orient, se trouvant coupée à pic de mon côté, me présentait une coupe transversale aussi nette que bien caractérisée des couches qui forment les cimes que j'allais gravir.

« Ce que je venais de voir dans la montagne de Niscle, j'allais le toucher au sommet du Mont-Perdu, mais par

portions, mais en détail, au milieu des neiges et des glaces, au sein du désordre et des ruines, où il est rarement possible de discerner la disposition et la structure de ces bancs si irrégulièrement entrelacés.

« C'est à l'occident du col de Niscle que se montrent les premiers étages du Mont-Perdu, et ils s'élèvent tout à coup avec une fierté qui annonce dignement les avenues de sa cime. Quatre ou cinq terrasses empilées les unes sur les autres forment autant de degrés, dont les marches sont comblées en partie ou de neige ou de débris, qui facilitent un peu l'accès de ces murailles autrement inaccessibles. Les premiers de ces débris sont d'assez gros blocs. Ils paraissent appartenir au prolongement de la couche parasite de grès qui couronne la montagne de Niscle.

« J'outrepassai ces blocs en peu de temps, et en continuant à m'élever obliquement du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire dans une direction qui coupait à peu près à angle droit la direction générale des bancs, j'atteignis bientôt les ruines qui appartiennent à la continuation des couches dont le corps même de la montagne de Niscle est formé.

« Nous employâmes près d'une heure à traverser ces débris, et cette partie du voyage nous excéda de fatigues, par l'effort qu'il fallait faire tant pour gravir des pentes fort inclinées, que pour lutter contre la tendance qui entraîne incessamment ce terrain mobile vers le précipice. Enfin, nous parvînmes à la terrasse supérieure, et nous nous trouvâmes sur une bande de rochers qui forme d'abord une étroite arête, mais qui, s'élargissant peu à peu, conduit commodément et de plain-pied à une espèce de vallon où commencent les glaciers dont le pic est entouré.

« Dans la partie découverte de cette longue arête, je remarquai de grands bancs d'une pierre calcaire compacte, noirâtre, remplie de gros rognons de silex de

même couleur. Ils sont inclinés légèrement de la verticale au sud, et dirigés comme l'arête et comme la chaîne. C'est une répétition des bancs de même nature que j'ai observés dans le port de Pinède, au Pimené et ailleurs. Ici comme là, ils paraissent au nombre de ceux dont la direction est la plus suivie, et je les reconnaissais dans la montagne de Niscle qui était encore sous mes yeux, et où leur tranche s'étend de la base au sommet de sa coupe occidentale.

« Mais bientôt ces diverses couches s'enfoncent sous les glaciers, et on les perd de vue. Nous abordâmes ces glaciers, qui sont là à leur origine, et par conséquent peu inclinés. La traversée, cependant, en fut assez désagréable. Tantôt leur surface était dure et glissante; tantôt nous enfoncions jusqu'aux genoux dans les neiges nouvelles qui étaient tombées sur les cimes vers la fin de messidor. Sous ces neiges, nous sentions des crevasses où nous courions à chaque instant risque de nous perdre. D'autres crevasses étaient ouvertes et contrariaient notre marche. Peu s'en fallut même que la dernière ne nous arrêtât à 200 mètres au-dessous de la cime. Celle-là s'étendait transversalement, depuis la naissance du glacier jusqu'aux escarpements de la vallée de Béousse. Il n'y avait que quatre jours que mes guides l'avaient passée fort commodément sur un pont de neige. Ce pont s'était effondré. Il fallait franchir l'intervalle en sautant de bas en haut; nous y réussîmes; c'était le dernier obstacle que nous eussions à vaincre. J'ai mesuré la profondeur de cette crevasse; elle avait 45 mètres ou 40 pieds; et comme le lieu où nous la passâmes répondait à la convexité de la montagne, il est clair que c'était aussi le lieu où le glacier avait le moins d'épaisseur.

« De là, je voyais la cime qui m'avait été constamment cachée par la disposition des pentes que j'avais parcourues. Elle se montrait sous la forme d'un cône obtus, tout resplendissant de neiges sans tache. Le soleil brillait

de l'éclat le plus pur, mais son disque était dépourvu de rayons, et le ciel semblait d'un bleu noir si fortement nuancé de vert, que mes guides même furent frappés de son étrange apparence. La première teinte a été observée sur toutes les hautes montagnes; mais il n'y a point d'exemple de la seconde, et je ne sais à quoi attribuer cette singulière illusion d'optique.

« A onze heures un quart j'atteignis le sommet, et j'eus le plaisir de voir enfin toutes les Pyrénées sous mes pieds.

« Le pic est couvert de neige depuis le grand glacier jusqu'à sa cime. Mais vers le haut, l'épaisseur des neiges est peu considérable, parce que la forme tranchante du faite de la montagne n'en souffre point l'accumulation. Au sommet, elles ne m'ont pas paru avoir plus de 5 mètres de profondeur. Leur consistance est rare et légère, et elles ne recèlent que peu ou point de glace, attendu que les dégels sont ici de trop courte durée pour les imprégner d'eau, et que la plus petite quantité qui se forme durant les plus beaux jours de l'été s'écoule promptement le long des deux versants. Mais sur la pente septentrionale, ces mêmes neiges prennent peu à peu de la solidité, et se transforment bientôt en un vaste glacier qui descend jusqu'au bord du lac, et dont la hauteur verticale est d'environ 800 mètres.

« Au sud, au contraire, le sol du pic était à découvert; ce qui résulte moins de l'action de la chaleur que de l'extrême raideur de l'escarpement, les neiges ne peuvent s'y soutenir; elles tombent continuellement du haut de la montagne sur un talus situé à 600 ou 700 mètres au-dessous, et elles forment un glacier assez considérable pour résister à la chaleur directe et réverbérée à laquelle cette situation l'expose.

« Du haut du Mont-Perdu, l'œil saisit à la fois tout ce système de montagnes semblables, et reconnaît la même constitution dans tout ce qui s'élève au-dessus des hau-

teurs ordinaires. C'est une longue suite de sommités à couches redressées, qui se rangent sur une seule et même ligne, dirigée parallèlement à la chaîne, et qui partage l'immense horizon du spectateur en deux parties, aussi différentes de niveau que distinctes par la forme des montagnes dont elles sont hérissées.

« Au nord, s'élèvent les montagnes primitives qui constituent l'axe de la chaîne. Leurs cimes aiguës et déchirées s'enchainent étroitement, et forment une bande de plus de 4 myriamètres d'épaisseur transversale, dont l'élévation intercepte totalement la vue des plaines de France. Telle est de ce côté l'insensible progression des abaissements, que cette large bande se compose de sept à huit rangs de hauteurs graduellement décroissantes, et que le pic du Midi de Bagnères, qui se trouve au dernier rang visible, n'est encore qu'à 500 mètres au-dessous du Mont-Perdu.

« Au midi, le spectacle est bien différent. Tout s'abaisse tout d'un coup et à la fois. C'est un précipice de 1,000 à 1,100 mètres, dont le fond est le sommet des plus hautes montagnes de cette partie de l'Espagne. Aucune n'atteint à 2,500 mètres d'élévation absolue; elles dégénèrent bientôt en collines basses et arrondies, au-delà desquelles s'ouvre l'immense perspective des plaines de l'Arragon.

« Au col de Niscle, c'est-à-dire à la hauteur de 2,516 mètres ou 1,291 toises, le sol est encore tout couvert de verdure. On y trouve en abondance le *potentilla lupinoides* de Willdenow, et le *ranunculus montanus* du même auteur. Ces deux plantes sont constamment alpines dans les Pyrénées, et la première leur est peut-être particulière, si elle est réellement différente du *P. valderia*.

« 150 ou 200 mètres plus haut, paraît le *ranunculus parassiafolius*. Cette rare espèce est là très-commune. J'observe que je ne l'ai encore rencontrée que trois fois

dans les Hautes-Pyrénées, et toujours à la même élévation précise.

« Au-dessus de cette station, tout est neiges permanentes, ou débris mobiles, jusque sur la terrasse supérieure; là les végétaux reparaissent: il y a même beaucoup de graminées et quelques saxifrages communes.

« Le grand glacier arrête encore une fois la végétation; mais au pied du pic, quelques rochers solides et découverts présentent du gazon de *saxifraga groenlandica* et *androsacea*, et quelques touffes de *artemisia rupestris* de Lamarck. Ces plantes sont petites, mais très-vigoureuses.

« Enfin, autour du pic même, j'ai recueilli un *cerastium*, que plusieurs auteurs regardent comme l'*alpinum* de Linné, et l'*aretia alpina* à fleurs roses, dessinée par Jacquin.

« Les végétaux accompagnent le Mont-Perdu presque jusqu'à sa cime. Je me contenterai d'indiquer les stations les plus remarquables.

« Les arbres s'arrêtent, même au midi, à la hauteur absolue d'environ 2,450 mètres ou 4,100 toises. Ce sont des pins de l'espèce de celui d'Écosse. Au-dessus, la végétation des arbrisseaux est très-vigoureuse. Celui qui subsiste à la plus grande hauteur est le genévrier, qui laisse le rhododendron bien en arrière. Dans les sous-arbrisseaux, j'ai remarqué le *cistus roseus* de Jacquin. »

OUVRAGES A CONSULTER.

Voyage au Mont-Perdu, par Ramond, in-8. Paris, Belin-Leprieur.

Voyage au sommet du Mont-Perdu, par Ramond, in-8. Paris; Bossange, Masson et Besson.

OBSERVATIONS.

Il faut plusieurs jours pour faire l'ascension du Mont-Perdu.

Le fils de Rondo, qui accompagna Ramond, est un guide sûr : on fera bien de prendre deux guides, car il y a quelques dangers dans ce voyage ; toutefois ces dangers sont moins grands qu'on ne les fait et que ne les présentent les habitants des montagnes.

Le Mont-Perdu n'est pas comme le Mont-Blanc, où l'on court risque d'être englouti à chaque pas par les neiges et les glaces.

Tout voyageur armé de patience et de courage peut être sûr d'en faire l'ascension. Cependant il ne faut pas se dissimuler que rien d'extraordinaire ne paye ici les fatigues d'un semblable voyage : car rarement ce pic, dégagé de nuages, permet à l'œil de contempler les systèmes des montagnes environnantes.

Voici la route que suivit M. Arbanère, qui gravit la cime de cette montagne, il y a quelque dizaine d'années.

Départ de Barèges.

Premier échelon du passage nommé la *Corniche*, par où l'on escalade la muraille occidentale du cirque : précipice.

Sommet de l'amphithéâtre, 150 toises au-dessus du cirque, nommé les *Sarradels*.

Deux larges brèches se présentent : la plus occidentale se nomme la brèche du *Taillon* ; l'orientale, la brèche de *Roland*.

Route à l'ouest vers l'arête qui sépare le glacier de Roland du glacier du Taillon.

On longe en écharpe le glacier, et on parvient au seuil de la brèche de Roland : passage difficile.

On franchit la brèche, on se dirige à l'est en suivant la savane aride qui longe les bases du Marboré. — Cabane au pied du Mont-Perdu où on *passé la nuit*.

Départ de bonne heure ; on arrive au monticule nommé la *Tour de Gollis*.

On gravit le long des bases de la tour, on tourne à l'ouest, on atteint une haute terrasse.

Cette tour est séparée d'une autre terrasse par un ravin transversal de rochers et de neiges.

Le passage est une fissure presque verticale; il est difficile, il faut se servir de haches pour faire des escaliers.

On continue à monter en ligne droite vers la cime.

Une troisième fissure se présente, à escarpements verticaux.

Passage semblable au premier, mais plus dangereux. On atteint le sommet du mont après beaucoup de fatigues, en rampant souvent sur la glace.

CHAPITRE XI.

BAGNÈRES DE BIGORRE.

De Vic à Tarbes, département du Gers. — Mœurs des montagnards.

§ 1^{er}. A TARBES.

On peut arriver à Bagnères par trois routes :

1^o de Bordeaux par

Aire, Tourniquet, Pau et Tarbes,
ou par

Aire, Maubourgue, Vic et Tarbes.

2^o et 3^o d'Agen ou de Toulouse par

Auch, Mirande, Rabastens et Tarbes.

D'AGEN le voyageur passe par *Mirande*, ensuite

On traverse *Miélan*, ville peu importante aujourd'hui.

Le département du Gers est curieux à étudier, moins

sous le rapport de l'importance des cités que sous celui des mœurs de ses montagnards.

M. Cazaux en a tracé un tableau fort pittoresque et fort exact : nul n'était mieux placé que ce secrétaire général de la préfecture pour les étudier.

« Il règne encore dans ce département une grande simplicité de mœurs qui se fait remarquer surtout dans les campagnes : les paysans sont patients, infatigables dans le travail, et cependant ils ne mangent de la viande et ne boivent du vin que deux jours de l'année, pour animer la gaieté du carnaval ou pour célébrer la fête du patron de chaque village, ou bien encore aux noces et aux enterrements, parce qu'on ne peut renvoyer à jeun les parents qui sont venus de loin pour l'une ou l'autre cérémonie. Le pain de méteil, la soupe, qui n'est qu'une décoction de choux, de raves, de légumes verts ou secs, sans graisse ni huile, et seulement aiguisée avec du sel ; les oignons crus sont leur nourriture habituelle : dans l'hiver, ils substituent à la soupe de l'*armotos*, c'est-à-dire une bouillie de maïs très-claire, que l'on nomme *millas* quand elle est plus épaisse. Leur boisson n'est que de la piquette qu'on obtient en laissant séjourner de l'eau sur le marc de la vendange.

« Les délassements du dimanche sont les contes, les visites, les achats. Ils portent sur leur gilet une longue veste non boutonnée, et quelquefois l'habit qu'ils avaient le jour de leurs noces ; leurs guêtres (*garramachos*) font plusieurs fois le tour de leurs jambes, et ils ont des sabots, ou des souliers ferrés, qui datent quelquefois du même jour que leur habit. Chaque pièce de leurs vêtements est fabriquée avec leur laine ou avec leur lin, qui a été filé par les mères de famille et les jeunes filles. Les femmes ont un long jupon, des brassières qui marquent la taille jusqu'aux hanches, et qui se lacent et se boutonnent, un tablier et une coiffure de toile : dans la belle saison, elles ont les jambes nues ; dans le mauvais

temps, elles portent des bas de laine et des sabots : les souliers sont un grand objet de luxe. Les mères prennent soin du ménage, nourrissent la volaille ; les jeunes filles font paître les troupeaux : lorsqu'elles grandissent, elles partagent avec les hommes les plus durs travaux des champs ; aucune ne voudrait rester fainéante, et devenir ainsi indigne de la recherche d'un laboureur : aussi celles qui se louent, lorsque la famille est trop nombreuse, préfèrent-elles la campagne à la ville. Tout chez eux tend à l'union des familles par le lien sacré du mariage, et les exemples de séductions sont très-rares. Une grande taille, de l'embonpoint, de larges épaules, de grands bras, de grands pieds, un teint fortement hâlé, font surtout rechercher les filles par les pères pour leurs aînés. Le jeune homme pince le bras de celle qu'il préfère ; si elle reçoit bien cette rustique déclaration, elle lui en fait l'aveu en s'asseyant sur ses genoux ; mais rien n'est terminé sans le consentement des parents. Un mauvais lit, une ou deux paires de draps d'étoupes, une armoire de montagnes qui vaut dix à douze francs, un habit complet pour les fêtes, une paire de souliers, une paire de sabots et environ cent francs, composent toute la dot.

« Si, malgré sa robuste constitution, la jeune mariée ne donne pas à son époux plus de garçons que de filles, elle éprouve bientôt sa mauvaise humeur et ses rebuts ; mais si l'époux voit s'accroître le nombre de ses garçons, c'est pour lui une source de richesses, et à sa mort il leur partage tous ses instruments de labour et d'agriculture.

Les paysans du Gers sont charitables et hospitaliers ; jamais le mendiant n'est renvoyé sans un morceau de pain : ils donnent tout avec profusion à l'hôte qu'ils reçoivent. Ils sont durs pour eux-mêmes et pour leur famille ; les malades même obtiennent peu de soins : mais ils les prodiguent au bœuf ou à la vache qui sont atteints de quelque maladie, et rien ne coûte, quelque faible que soit l'espoir qu'on a de le sauver ; on a recours sur-

tout à l'art des devins et à la puissance des sorciers.

RABASTENS (Hautes-Pyrénées) à 18 kilom. de Tarbes, avec 4,600 habitants, est une des plus anciennes villes du comté de Bigorre. Elle possédait autrefois des fortifications et un château-fort, qui en faisaient un lieu de sûreté dans les temps malheureux des guerres civiles et religieuses ; elle a soutenu plusieurs sièges, et a été prise et reprise plusieurs fois. Le plus mémorable de ces sièges est celui que les protestants y soutinrent contre le maréchal de Monluc dans le xvi^e siècle. Ayant été prise d'assaut par la valeur du parti catholique, après la résistance la plus opiniâtre, tous les habitants furent passés au fil de l'épée. (*Ann. statist.*) M. Piqué, dans son *Voyage dans les Pyrénées françaises*, ajoute : Monluc, blessé au pied des murailles de Rabastens (il eut le visage fracassé d'un coup d'arquebuse, ce qui l'obligea à porter un masque le reste de sa vie), s'en vengea en passant tous les habitants au fil de l'épée, sans distinction de sexe ni de religion. Fléau des calvinistes par un mélange de grandeur et de férocité, fidèle à ses amis, inexorable après la victoire, ce barbare n'ambitionna l'honneur de vaincre que pour se livrer au plaisir d'exterminer les vaincus. Il fit périr plus de calvinistes par la potence et par la roue que par l'épée. Toujours suivi de deux bourreaux, qu'il appelait ses laquais, le nom de *huguenot* le faisait entrer en délire. Pour transmettre son caractère féroce à ses enfants, il les faisait, dit-on, baigner dans des cuves de sang.

Et sur la route d'Aire à Tarbes, on passe par

MAUBOURGUET (Hautes-Pyrénées) à 20 kilomètres de Tarbes, avec 2,200 habitants. — Cette ville faisait autrefois partie du territoire que l'on nomme la *Rivière-Basse*, ou le Bas-Comté de Bigorre, qui fut démembré du Haut-Comté en l'an 1256, pour être donné à Gaston VII, dit de Moncade, vicomte de Béarn, et à Marthe de Bigorre, son épouse. L'église a été bâtie par les Templiers à leur

retour de la Terre-Sainte. On y voit les traces du mauvais goût qu'ils durent apporter de la Syrie ; c'est un alliage de gothique avec l'oriental : la porte d'entrée offre des arabesques que le temps a un peu altérées. Le clocher est octaèdre à sa base ; le sommet est une pyramide octogone. Maubourguet est situé au confluent de l'Échez et de l'Adour.

VIC-DE-BIGORRE, à 16 kilom. de Tarbes, avec 4,000 hab. Cette petite ville a toujours été un des lieux les plus considérables de la province, et les comtes l'ont toujours regardée comme telle, et en ont traité les habitants avec distinction. Pierre, vicomte de Marsan et comte de Bigorre, leur donna en 1151 la permission de bâtir un château pour se défendre contre les Béarnais, alors leurs ennemis. Le comte Bozon-Mathias et la comtesse Pétronille, sa femme, qui avait deux châteaux près de Vic, leur accordèrent en 1288 un singulier privilège : tout meurtrier qui aurait tué un habitant de cette ville devait être enterré vif sous le cadavre.

La ville de Vic fut donnée en otage en 1256 pour garantie du traité de paix qu'Alphonse, fils du roi d'Arragon, et Roger, comte de Foix, négocièrent entre Esquivat de Chabannais, comte de Bigorre, et Gaston, seigneur-vicomte de Béarn. La comtesse Constance se réserva la jouissance de la ville de Vic, lorsqu'elle consentit à résigner le comté de Bigorre à sa sœur Marguerite de Béarn, épouse de Bernard-Roger, comte de Foix. Celui-ci se réfugia dans le château de Vic l'an 1300, lorsque Philippe-le-Bel le déposséda du comté de Bigorre ; mais il en fut chassé par les officiers du roi.

Vic a essuyé tous les malheurs des guerres civiles, et particulièrement depuis l'an 1569 jusqu'en 1592. Les habitants devinrent belliqueux au milieu de ces troubles, et on a remarqué qu'ils ont conservé depuis un caractère martial. On compte un grand nombre d'officiers qui ont servi avec distinction dans les armées des rois de France,

et particulièrement sous Louis XIV. (M. J.-B. *Guide à Bagnères.*)

§ 2. DE TARBES A BAGNÈRES DE BIGORRE.

2 myr. 1 kilom.

	myr. kil.		myr. kil.
Laloubère,	2	Trébons,	3
Horgues,	2	Notre-Dame de Hourca-	
Momères,	1	dère,	2
Saint-Martin,	2	Pouzac,	2
Arcizac,	4	Bagnères,	3
Montgaillard,	4		

En quittant Tarbes la route se rétrécit ; elle est moins belle que de Rabastens à Tarbes, mais plus agréable, plus fleurie : avant d'entrer à Laloubère, à droite, beau parc de M. Palamini. — Non loin est le château de Diodos, où mourut Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}.

Laloubère.

Comme en Italie, la vigne court autour des arbres fruitiers, et s'élève en berceaux ; vue du château.

On arrive à *Horgues* ; au sortir, on aperçoit la tour de Barbazan.

La campagne a le même aspect. De nombreux ruisseaux fertilisent les champs.

Momères.

Le tableau conserve sa fraîcheur, son mouvement. Il y a quelques jolis points de vue.

St-Martin.

C'est un petit village fort gai et fort propre.

Arcizac.

L'Adour charrie ici de nombreux galets : on les conserve et on les emploie à élever des maisons. C'est à Arcizac qu'est né Mesclin, qui délivra sa patrie dans la Lanne-Mourane, et dont la statue, que le jour de sa fête couronnent de fleurs toutes les jeunes filles, décore le péristyle de l'église.

On traverse le canal de *Jespé*.

Montgaillard.

A mesure qu'on avance, ces cailloux roulés par l'Adour croissent en volume; on en pave les cours, les pentes de quelques monticules pour laisser couler l'eau. — A droite, chapelle de Notre-Dame-de-Hourcadère, où reposent les restes de M. le vicomte de Ségur, mort à Bagnères en 1805. On lit sur la pierre qui orne son tombeau :

Ici repose, dans la paix de Dieu,
M. Joseph-Alexandre de Ségur, maréchal-de-camp,
Second fils de M. de Ségur, maréchal de France;
Né en 1766, il est décédé l'an 1805.

Il soutint l'honneur de sa famille par les armes,
Il se distingua dans les lettres, et fut un des ornements
De la cour de France, par ses qualités aimables et brillantes.

Une maladie douloureuse termina ses jours,
Dans les Pyrénées, loin de sa famille;
Ses longues souffrances y furent adoucies
Par les soins de l'amitié.

Nulli flevilior quam mihi.

Trébons.

Ce n'est plus ici une campagne, mais un véritable parc. Vous avez dû remarquer ce voile de laine qui descend à la moitié du bras, couvre la tête sans cacher la figure des femmes, c'est le *capulet*.

A peine vous avez dépassé Pouzac, que vous vous croyez transporté au bois de Boulogne à Paris. Des calèches, des cavaliers, des amazones : vous approchez de Bagnères.

A Pouzac est un trou ou mare d'eau qui correspond avec le *Traou d'ou pet*, précipice sur lequel les montagnards ont une légende merveilleuse.

§ 3. BAGNÈRES.

« C'est une allée superbe que la route de Tarbes à

Bagnères (1). Partout, à vos côtés, se déroulent sur une plaine vaste et unie des champs fertiles et de gras pâturages.

« Au beau milieu de cette allée, votre œil voit se dessiner çà et là une foule de charmants villages; puis, au bout de tout cela, voilà que devant vous s'ouvre un spectacle plus intéressant encore; que l'aimable cité des Pyrénées se dresse également avec le cortège de ses maisons badigeonnées, avec ses éventails de verdure, avec ses fontaines transparentes où elle baigne ses pieds, où elle mire son front gracieux! La voilà qui vous sourit de loin et semble se balancer vers vous avec sa ceinture de feuillage, comme pour vous donner le baiser de l'hospitalité! Oh! c'est une jolie ville que Bagnères.

« Mais avant de mettre le pied dans son enceinte, arrêtez-vous, si vous aimez les monuments antiques, et regardez à droite: là-haut, sur la colline, est le camp de César. Ce pays fut-il visité par un lieutenant du général romain, ou par le héros lui-même, comme sembleraient l'indiquer les traditions populaires de la contrée? Cette question est pour moi trop ardue; je l'abandonne aux érudits.

« Maintenant entrez dans Bagnères; allez admirer ses beautés et ses charmes; enfoncez-vous dans le groupe régulier de ses rues toutes bordées de jolies maisons jaunes et blanches, arrosées d'eaux fraîches et limpides, entrecoupées de places charmantes; allez respirer le parfum des fleurs de Salut et l'air vif et pur qui joue à travers les peupliers et les tilleuls de cette belle promenade; ne passez pas d'un œil indifférent devant les bains de Thermes, car c'est un établissement superbe! Et si vous

(1) Nous devons cette description de Bagnères à M. Fourcade, d'Argelès, et nous l'extrayons de la *France littéraire*, à laquelle nous avons déjà fait semblable emprunt. C'est un recueil qui mérite tout le succès qu'il obtient.

voulez savoir, vous, dandy de la capitale, ce qu'une cité pyrénéenne offre aux amateurs de jouissances fashionables, entrez à Frascati; oui, à Frascati! Restaurant, café, danse, musique, salon de lecture, tout se trouve rassemblé dans cette maison magnifique. Frascati! c'est le Palais-Royal de Bagnères, avec cette différence pourtant que vous n'y rencontrerez ni des Laïs, ni des Phrynés. Frascati! c'est le rendez-vous de tous les agréments. Horace a peint les Grâces se tenant par la main tandis qu'elles folâtraient, décentes et joyeuses, au déclin du jour : les plaisirs pourraient revendiquer ici pour eux cette ingénieuse allégorie; ils se donnent la main à Frascati.— Et si surtout vous passez à Bagnères par un beau jour de fête, lorsque la foule a déserté la nef antique de Saint-Vincent, à l'heure où les rayons du soleil s'adoucisent, où les parfums du soir glissent dans une atmosphère suave et voluptueuse, à l'heure où un vent doux et frais invite à la promenade, allez aux Coustous. Voilà un point de vue magique! Il faut voir alors les belles parures parisiennes frôler en passant le bizarre costume des Pyrénées! Il faut voir nos élégants dandys des grandes villes coudoyer le rude et pittoresque habitant des montagnes!—Ajoutez à tout cela un cercle admirable de maisons et de parterres, une place ravissante, ornée d'arbres élevés qui déploient sur la tête des promeneurs leurs pavillons de verdure! Et en face de vous, au sud-est, la vallée de Campan, cette vallée que vous trouverez belle, même après avoir vu Bagnères. — Oh! c'est un coup d'œil magnifique, n'est-ce pas ? »

« Bagnères de Bigorre (1) est la plus charmante vignette que l'on puisse placer au frontispice d'un voyage dans les Pyrénées. Je ne sais rien, en France ni en Italie, qui donne une idée de ce délicieux séjour. La jolie petite ville de Suze, qui vous reçoit à la descente des

(1) M. Cuvillier Fleury.

Alpes, du côté du Piémont, dans son enceinte riante et hospitalière, ne peut lui être comparée que de très-loin. Vous allez en juger. Imaginez une ville où les maisons ont partout des chambranles de marbre à leurs portes, des assises de marbre à leurs fenêtres, des terrasses suspendues et des murailles qui sont blanches comme la robe de nocce d'une jeune fille; imaginez des rues, non pas tirées au cordeau, mais aérées, spacieuses et serpentant comme les allées d'un jardin autour d'un *cottage*; des rues, non pas pavées avec des cailloux pointus comme la plupart des villes du midi, mais qui semblent avoir été battues et nivelées par Mac-Adam lui-même; et partout, le long des maisons, des ruisseaux d'eau courante et limpide qui ne se taisent pas plus que les cascades du grand Condé; et une promenade qui vous donne, en plein midi et au milieu d'une cité populeuse, la fraîcheur du bocage le plus retiré et le plus secret; et plus de vingt sources d'eaux minérales qui jaillissent à gros bouillons du sein de cette terre échauffée par les plus doux rayons du soleil; et des établissements thermaux dignes des Romains, si ce n'est que, dévoté à ses dieux autant que nous sommes devenus matériels, Rome adorait des naïades où nous ne voyons que des fontaines, et construisait des temples où nous bâtissons des buvettes; figurez-vous ensuite, dans ces rues, sur ces places, dans ces promenades, une population pressée, mosaïque mouvante, bigarrure singulière de mœurs, de langage et de costume, où les modes de Paris luttent quelquefois sans succès avec la simple et rustique élégance du justaucorps montagnard, où l'habitué de l'Opéra coudoie le rude chasseur des plateaux de l'Arragon, à peu près comme si un des deux pôles rencontrait l'autre dans l'espace; enfin, représentez-vous cette scène dominée au nord par la flèche hardie et la gracieuse campanille d'une église gothique, tandis qu'à l'extrémité opposée s'allonge le Pic du Midi, couché comme un sultan parmi

les roches verticales qui se dressent tout autour de lui, trop éloigné cependant pour projeter ses grandes ombres sur la délicieuse vallée où Bagnères sourit et se joue sous l'azur de son beau ciel, n'empruntant à la montagne que sa fraîcheur et lui laissant sa majesté.

« Telle est Bagnères de Bigorre. Oh! c'est un enchantement de parcourir cette ville joyeuse, de chercher l'ombre sous ces beaux tilleuls qui lient la montagne à la plaine par un chemin de verdure et de fleurs, d'ouvrir ses poumons à cet air vif et pénétrant qui vous arrive tout chargé des parfums de la vallée, de trouver au détour de chaque rue une naïade qui vous attend au fond de sa couche de granit, où elle vous plonge mollement dans ses eaux tièdes et caressantes! C'est un rare bonheur d'habiter une ville si neuve, si brillante, si fraîche, si bien parée, construite avec un soin si minutieux, et qui semble aussi jeune qu'elle est charmante!

« Si les voyageurs accourent à Bagnères de tous les points de la France, c'est beaucoup moins pour s'y guérir que pour s'y distraire, et il arrive là bien plus de gens malades de leur opulence et de leur oisiveté que d'autre chose. Bagnères, je lui en demande pardon, n'est qu'une ville de plaisir. Plus tard, en continuant ma course dans les Pyrénées, je vous montrerai des infirmeries véritables, cachées dans la profondeur de la montagne, bien tristes, hélas! et bien solitaires, bien silencieuses, qui ne reçoivent que des malades convaincus, où l'on n'apporte que des souffrances sérieuses et une résignation imperturbable. Voilà des bains qui guérissent quand on n'y meurt pas d'ennui. Mais de quoi se guérirait-on à Bagnères? On y trouve tout d'abord la joie, le bruit, le mouvement, la musique, la danse, le spectacle, bonne table, bon gîte, société charmante, en un mot, tout ce qui faisait dire à Montaigne: « Qui n'y sait jouir des
« compagnies qui s'y trouvent et des promenades et des
« exercices à quoi nous convie la beauté des lieux où

« sont assises ses eaux, il perd la meilleure pièce et la plus assurée de leur effet. »

« Je sais bien qu'on cite des cures merveilleuses. Je sais que Vauquelin a analysé, avec un soin scrupuleux les principes contenus dans les eaux de Bagnères, et qu'il y a trouvé de l'oxide de fer, du carbonate de potasse et du carbonate de chaux dans une quantité très-respectable. J'ai lu tout comme un autre les vers que M. le duc de Chartres y laissa en 1774, en reconnaissance d'une guérison célèbre :

Adieu, cher bain du Pré ; adieu, je me retire :
 Charmé par tes bienfaits, je vais prendre ma lyre
 Pour chanter tes vertus, propres à tant de maux,
 Pour te donner le nom de la reine des eaux !
 Oui, mon aimable Pré, tu prolonges la vie !
 Oui, je dois aujourd'hui, sans nulle flatterie,
 Publier tes bontés, dire à tout l'univers
 Que ton eau peut guérir de mille maux divers.
 Il est donc très-certain que, du Pô jusqu'au Tage,
 Toute eau, même le vin, devrait te rendre hommage !

« J'ai lu ces vers sur le schiste noir où ils sont gravés, et je ne doute ni de leur sincérité ni de leur origine. Je crois aux propriétés curatives des bains de Bagnères ; je prétends seulement qu'on n'y vient pas pour être guéri. On y vient pour s'amuser, comme faisait Montaigne : et je cite Montaigne, afin de ne blesser personne.

« Les eaux minérales de Bagnères-Adour agissent, dit M. Alibert, en excitant dans l'économie animale des mouvements qui deviennent salutairement perturbateurs. » — Voilà la vérité sur Bagnères. On y vient pour être salutairement secoué ; et vous allez voir si la ville ment à sa renommée et si elle est d'humeur à se brouiller avec la médecine.

« En arrivant à Bagnères, il ne m'avait fallu qu'un talent d'observation très-médiocre pour apercevoir tout d'abord que la population de la ville, si confuse qu'elle pût paraître quand on l'étudiait au point de vue pitto-

resque, se partageait pourtant en deux masses bien distinctes : les étrangers et les indigènes, les gens qui boivent les eaux et ceux qui ne les boivent pas, ceux qui s'abandonnent volontiers aux *effets perturbateurs* et ceux qui s'en gardent, ceux qui s'agitent et ceux qui restent calmes, ceux qui dépensent et ceux qui reçoivent, ceux qui jouissent de la beauté du lieu et ceux qui l'exploitent. Et remarquez que je ne veux pas faire ici une sottise querelle aux habitants de Bagnères; tout au contraire, je prétends les louer. Leur conduite est conforme aux éternels décrets de la Providence. Si les gens qui habitent Bagnères toute l'année étaient de l'humeur que j'ai vue à ceux qui n'y séjournent qu'en passant, l'équilibre, qui est une des premières lois de l'ordre physique et une des garanties de la société, serait infailliblement rompu entre le mouvement et la résistance; et personne ne peut prévoir ce qui résulterait d'un pareil état de choses. Quant à moi, voyageur et Parisien, ma place était naturellement marquée parmi les plus turbulents. Je m'y résignai, j'avalai quelques verres d'eau sulfureuse, je pris un cheval à loyer, et je m'abandonnai à mon étoile.

« La ville, au moment où j'y avais mis le pied, m'avait paru atteinte d'une véritable monomanie. Je ne voyais que gens à cheval, hommes, femmes et enfants, gens qui parlaient comme des fous, ou qui revenaient épuisés et haletants, qui faisaient claquer des fouets ou sonner des éperons; gens bien vêtus, mais avec une singulière recherche de façons cavalières, la jambe relevée, la hanche droite, le nez au vent, le chapeau de paille en tête et le flanc serré par un ceinturon rouge qui retombait à longs plis sur le côté. J'arrivai pourtant, non sans avoir manqué d'être écrasé deux ou trois fois, à l'hôtel où j'allais loger, et là je reçus la liste que voici :

CHEVAUX DE LOUAGE.

« *S'adresser à* Pierre Idrac , rue Traversière ;
 Joseph Idrac , rue de Lorry ;
 Jean-Marie Idrac , rue Longue ;
 Antoine Idrac , au pont d'Arcas ;
 Charlet , hôtel de France ;
 Uzac jeune , hôtel du Bon-Pasteur , etc.

« Je ne vous donne que quelques noms ; la liste en contenait trente. Vous comprenez , trente loueurs de chevaux dans une ville de cinq mille âmes ! Faites une règle de proportion , et calculez ce qu'une pareille industrie , une industrie qui a la force de 600 chevaux , ainsi maîtresse d'une petite ville , peut y exercer d'influence et de domination. Aussi vous ai-je dit qu'à peine arrivé à Bagnères , je m'empressai de faire ma soumission à la dynastie des Idrac , et je louai un cheval avant d'avoir commandé mon dîner.

« Le lendemain , je fus assez heureux pour être admis dans une des meilleures et des plus aimables sociétés de Bagnères , dans une de ces colonies de baigneurs où un Parisien trouve tout d'abord protection et bienveillance. L'influence des montagnes régnait là sans contradiction , et le démon *perturbateur* des eaux de Bagnères n'y laissait reposer personne. On me proposa de me conduire dans la vallée de Campan. J'acceptai ; quelques heures après , vingt chevaux , sellés et bridés , arrivaient devant la porte de l'hôtel. Nous voilà partis. Une dame me reconsidéra d'un mot. « Ce monsieur , dit-elle , ne m'a pas l'air de quelqu'un qui galope. » A Bagnères , c'est tout dire. C'est un jugement dont un homme ne se relève pas , eût-il fait l'*Iliade* ou inventé la machine à vapeur ; eût-il , qui plus est , gagné un prix dans sa jeunesse à Chantilly ou à New-Market. »

Bagnères de Bigorre , dit M. Lemonnier , est une riante et coquette petite ville de 8,000 âmes de population fixe,

située à 567 mètres au-dessus du niveau de la mer, sur l'Adour qui la traverse et s'y divise en nombreux filets ; elle termine et ferme par son côté nord la vaste et riche plaine de Tarbes , et donne accès par son côté sud dans la célèbre vallée de Campan. — Cette métropole des eaux thermales françaises est éloignée de *Paris* de 77 myr. 4 kil. ; — de *Bordeaux*, de 25 myr. 3 kil. ; — de *Toulouse*, de 14 myr. 4 kil., — et de *Pau*, de 6 myr.

Nous ne pouvons mieux peindre Bagnères qu'en empruntant au docteur Ganderax la description de cette ville et de ses environs qu'il a placée dans ses *Recherches sur les eaux de Bagnères de Bigorre*.

Cette ville est bâtie à l'entrée de la belle vallée qu'arrose l'Adour. Je ne chercherai pas dans les annales de l'antiquité pour connaître l'époque de sa construction, qui remonte, sans doute, au temps où l'on a commencé d'apprécier l'usage de ses eaux minérales ; je n'attacherai pas plus d'importance à parler des mœurs de ses premiers habitants, que saint Paulin nous représente couverts de la dépouille des bêtes fauves ; mais je ne puis pas me dispenser de dire que Bagnères était déjà peuplée lorsque les Romains en firent la conquête ; qu'Auguste lui donna le nom de *Vicus Aquensis* ; qu'il étendit la célébrité de ses eaux minérales ; qu'enfin les habitants, en reconnaissance, élevèrent à Diane, divinité favorite de ce prince, un temple dont la pierre votive se voit encore sur le fronton d'une des fontaines de la ville. Ces souvenirs historiques, qui prouvent l'antiquité de Bagnères, doivent flatter ses habitants ; car l'ancienneté d'un peuple, d'une ville, d'une race illustre, commande toujours la vénération.

Là où les premiers habitants de Bagnères avaient bâti des cabanes, s'élèvent des maisons d'une architecture solide, souvent même élégante ; l'intérieur en est meublé avec goût. Des rues, la plupart régulières et d'une largeur convenable, aboutissent à des places spacieuses.

Plusieurs promenades fixent l'attention des étrangers. Celle de l'Hospice domine la ville du côté du couchant ; on s'y arrête volontiers pour jouir de la belle vue de la plaine de l'Adour, qu'on embrasse dans toute son étendue. Là, on aime à plonger ses regards tantôt sur la ville de Bagnères, tantôt sur les nombreux villages qui l'entourent. Les yeux se reportent avec plaisir sur cette route enchantée qu'on a parcourue depuis Tarbes ; on cherche à reconnaître les divers quartiers de cette ville qui borne l'horizon ; et tandis que le spectateur, assis à l'ombre d'un beau tilleul, respire avec délices un air frais, qui dans ce climat, tempère sans cesse la chaleur du jour, il voit dans l'éloignement l'ardente canicule vomir tous ses feux sur le Languedoc et sur la Provence.

Les allées qui parcourent le flanc de la montagne offrent des arbres d'une végétation extraordinaire. On voit à ses pieds le jardin anglais de Théas, dont la rapidité semble effrayer d'abord les promeneurs ; mais les pentes y sont tellement ménagées, les allées y sont tracées avec un art si parfait, qu'on ne songe plus qu'au plaisir de les parcourir.

En rentrant dans la ville, on trouve sur son passage la vaste et magnifique promenade de Vignaux. Quel n'est pas l'empire de ce qu'on appelle la mode ! autrefois le centre des réunions les plus brillantes, cette promenade est déserte aujourd'hui et n'est fréquentée que par ces êtres privilégiés qui aiment à s'éloigner de temps en temps du tourbillon du monde.

Le chemin des Bains de Salut doit être considéré aussi comme une des plus agréables promenades de Bagnères. Ces bains sont à un demi-kilomètre de la ville, et la route qui y conduit, tracée sur une pente douce, est ombragée des deux côtés. Les montagnes de droite et de gauche, riches de belles prairies, dominant un étroit et riant vallon : sa fraîcheur est constamment entretenue par un ruisseau qui le traverse dans toute sa longueur. On re-

gretterait d'être arrivé au terme d'une route si gracieuse, si une plantation de superbes tilleuls, qui se voit devant l'établissement des bains, ne captivait de nouveau toute l'attention. Cet édifice est un des plus remarquables de Bagnères, soit à cause du volume de la source qui s'y rend, soit par rapport aux dimensions des cuves en marbre qui en reçoivent les eaux (1).

La promenade des Coustous, entourée de belles habitations, longée par un canal qui roule une eau limpide, est au centre de la ville; aussi est-elle une des plus fréquentées. Elle était, il y a quelques années, un lieu favorable aux observations du moraliste : c'est là que se réunissaient les joueurs de tous pays pour se rendre aux salles de la Banque; c'est là qu'on voyait quelquefois des malheureux promener leur désespoir, après avoir perdu en quelques heures ou les épargnes de toute l'année, ou les dernières ressources de leur famille, et méditer dans leur égarement les plus honteux moyens d'échapper à l'indigence. Ce pénible spectacle, qui outrageait la morale publique, n'existe plus. Honneur au magistrat qui a repoussé loin de Bagnères les calculs de l'intérêt personnel, et ces nombreux employés à la Banque des jeux dont le retour annuel était l'occasion du malaise, souvent de la ruine d'un grand nombre d'individus de toutes les classes.

La suppression des jeux publics dans cette ville est un bienfait inappréciable. Des malheureux se rendaient à Bagnères pour chercher du soulagement à leurs maux : attirés aux salles de la Banque, ils y trouvaient ou l'âpreté d'une basse ambition, ou le désespoir qui achevait de ruiner leur santé. Des individus du peuple, dont le concours des étrangers favorisait l'industrie, attirés par un fol espoir, allaient perdre en quelques heures le prix

(1) On trouve à sa gauche, près de Salut, une route nouvellement tracée au pied du mont d'Eu; elle conduit à travers des rochers grisâtres à Medous.

du travail de plusieurs mois, et ils retombaient ainsi dans la misère, source des malheurs et quelquefois des crimes. C'est à M. Gauthier d'Hauteserve, sous-préfet, qu'on doit la réforme de cet abus.

Les nombreux étrangers qui se rendent à Bagnères durant la belle saison y trouvent les agréments les plus variés. Des logements, qui ne le cèdent en rien à ceux de nos grandes villes, leur sont offerts par les habitants, dont la douce urbanité attire et séduit. Un commerce actif et très-étendu ne laisse rien à désirer à l'aisance modeste et à l'opulence la plus recherchée.

Les avantages commerciaux des grandes villes se trouvent à Bagnères. Le prix des aliments y est très-modéré. Les objets d'utilité domestique ou de luxe y sont très-communs, à cause du grand nombre des négociants qui s'y rendent des différentes villes et même de la capitale de la France. Ses marchés de toutes les semaines et ceux qui se tiennent chaque jour pour les comestibles sont un spectacle curieux et nouveau pour les étrangers. On se plaît à observer la variété des costumes des différents cantons. La beauté de la population n'est pas moins remarquable : on y voit des hommes d'une stature élevée, robustes, vigoureux, dignes enfants des montagnes qu'ils habitent : des femmes d'une fraîcheur admirable, qui exposent en vente le lait qu'elles viennent de traire, le beurre pétri de leurs mains, les différents légumes qu'elles ont cultivés, ou les truites encore humides de l'eau des torrents. On ne sera pas surpris de voir confondus dans les réunions l'utile ménagère avec les riches et élégants étrangers des deux sexes qui viennent aux sources.

Une salle de spectacle réunit et le simple cultivateur, qu'on voit étonné et ravi d'un plaisir si nouveau, et l'habitant des grandes cités. En comparant ces représentations à la magnificence des pompes théâtrales, le citadin devient enjoué, surtout lorsqu'il voit l'enthousiasme du

naïf villageois, qui prodigue ses applaudissements à des jeux qui ne sont souvent que grotesques.

Je ne dois pas oublier *un cabinet de lecture*, ressource précieuse pour les loisirs des étrangers. Tout dans cet établissement annonce le goût, l'industrie et l'instruction. Dans une salle agréablement décorée, se trouvent des tableaux composés par leur possesseur et représentant les vues les plus belles de nos Pyrénées ; on y remarque plusieurs objets curieux de la minéralogie de ces montagnes : enfin, une bibliothèque choisie, et la collection complète des ouvrages périodiques sur la politique, la littérature et les arts, sont à la disposition des abonnés. L'extrême politesse des propriétaires y attire une nombreuse réunion. Là, si l'on cause, c'est avec décence ; si l'on discute, c'est sans aigreur (1).

On arrive à *Frascati*, établissement remarquable de Bagnères. Parcourons-le au moment d'une de ces fêtes très-fréquentes à l'époque de la saison : des illuminations dirigées avec goût annoncent au dehors que tous les plaisirs sont réunis dans ce lieu.

Plusieurs salons très-vastes et meublés avec toutes les recherches du luxe, éclairés par mille flambeaux, sont ouverts à la société qui s'y rend en foule. Ici, des tables de jeu invitent ceux qui cherchent leur délassement sur des tapis verts où sont étalés des cartons peints de rouge et de noir.

Plus loin, est une pièce consacrée aux jeux de Terpsichore. Un orchestre nombreux provoque le goût de la danse chez les plus indifférents.

La folâtre jeunesse se hâte d'entrer dans la lice ; l'âge mûr, voisin de ses souvenirs, en jouit encore ; tandis que la vieillesse admire, en gémissant, la gracieuse agilité des

(1) M. Jalon. On trouve encore dans son établissement un registre contenant le nom et la demeure des étrangers distingués qui fréquentent Bagnères.

jeunes acteurs. Du bal au concert la transition est naturelle, et le plaisir d'entendre quelque célèbre *virtuoso* entraîne la réunion dans le salon de musique : art divin, qui plaît à tous les âges, parce qu'il parle la langue de toutes les passions et de tous les goûts !

S'il est enfin de ces mortels pour qui la réflexion est un besoin et les conversations graves une jouissance, ils trouveront dans cet établissement, loin des éclats d'une gaieté trop bruyante pour eux, des réduits paisibles et un cabinet enrichi d'une bibliothèque choisie (1).

Les soirées des lundis et vendredis sont consacrées régulièrement à la danse ; les autres, à des concerts d'artistes, à de simples soirées musicales ou à d'aimables causeries. Frascati, pour tout dire en un mot, est un lieu de délices. On s'y rend le soir, au retour de la promenade, sans recherche et sans art, et l'on y passe les heures les plus agréables au milieu d'une société charmante. On s'y fait vite des amis, mais

Que de vœux passagers, de liaisons soudaines,
De Pylades du jour, qui dans quelques semaines
L'un de l'autre oubliant les serments superflus,
Doutent en se voyant s'ils se sont jamais vus !
D'autres prennent l'avance, et deux tendres amies
Arrivent s'adorant, et partent ennemies (2).

Le prix de la souscription pour l'entrée journalière de l'athénée de Frascati est, pour les messieurs, de 5 fr. pour une semaine, 8 fr. pour 15 jours, et 15 fr. pour chacun des mois de juin et de juillet ; de 6 fr. par semaine, 11 fr. pour 15 jours, et 20 fr. pour les mois d'août et de septembre. Les dames ne payent que la moitié de ce prix.

L'abonnement pour un jour est de 5 fr. Les souscripteurs ont seuls le droit d'entrer dans l'athénée.

(1) On doit ce bel établissement au goût et à la générosité de M. le chevalier de Lugo.

(2) Delille, les Trois règnes, chant III.

On ne verra pas avec moins d'intérêt l'utile industrie d'un grand nombre d'habitants. Ici, une terre, trop longtemps inconnue, est changée en des vases recherchés, soit pour l'utilité, soit pour l'ornement de nos maisons (1). Là, on voit la force des eaux vives donner à des blocs énormes de pierre calcaire les formes élégantes qui décorent nos salons, ou métamorphoser la toison de nos troupeaux en de beaux et utiles tissus qui vont vivifier le commerce (2).

Plus loin, ce sont de vieux haillons, inutiles rebuts, qui, prenant une figure nouvelle au sortir de la chaumière du pauvre, seront bientôt recherchés par les classes les plus instruites et les plus riches de la société (3).

Les objets divers que je viens de décrire ne sont que l'ouvrage de l'art; aussi combien se trouvent-ils au-dessous de ce que la simple nature va nous présenter!

(1) La faïencerie attire l'attention des étrangers. Elle n'existait pas depuis longtemps. On la doit aujourd'hui à l'industrielle persévérance de M. Destrade. Nous prévoyons que cet établissement deviendra de jour en jour plus recommandable, soit à cause de l'adresse des ouvriers qui y sont employés, soit parce qu'on espère trouver dans les Pyrénées des terres propres à de plus beaux ouvrages de luxe.

(2) Qui ne va voir la scie à marbre? Des ouvriers habiles, sous la direction de M. A. Géruzet, y donnent à cette pierre si utile et si agréable le plus beau poli et toutes les formes dont elle est susceptible.

Bagnères possède aussi une filature et une manufacture de draps, une fabrique de barèges, de châles et de couvre-pieds.

Bagnères doit ces établissements à M. Costallat. Cette ville se félicite de compter dans le nombre de ses habitants un homme dont l'industrielle activité sera regardée un jour comme la première cause d'une nouvelle prospérité, qu'une perspicacité exercée ne fait qu'entrevoir aujourd'hui.

(3) Il est peu d'étrangers qui n'entrent à la papeterie pour faire emplette d'un objet de première nécessité. Ceux qui n'ont jamais vu fabriquer le papier mécanique n'en sortent pas sans avoir admiré cette invention du génie de l'homme, qui offre ici des observations. Cette fabrique est habilement dirigée par M. Lasserre.

On pourrait apporter beaucoup d'autres preuves de cette industrie qui vivifie la ville de Bagnères. Ses manufactures de crépon sont connues très-avantageusement dans le commerce.

Allons dans la belle vallée de Campan : c'est là que les étrangers se plaisent à faire des incursions nombreuses ; aussi la route qui y conduit est-elle sans cesse parcourue ou par des chars élégants, ou par des cavalcades brillantes, ou par de modestes piétons, curieux de contempler les sites admirables qui s'offrent de toutes parts (1). Quelle route pittoresque et variée ! Située entre deux chaînes de montagnes couvertes jusqu'au sommet d'une belle végétation, elle est embellie par le cours des eaux de l'Adour, qui s'élèvent tumultueusement au-dessus des rochers nombreux qui s'opposent à leur passage. Le Pic du Midi de Bigorre, enveloppé de ses neiges, se présente comme un énorme géant : le spectateur étonné croit voir son sommet voisin de la voûte du ciel, tandis que les monts qui l'entourent semblent ramper à ses pieds (2).

Quel est ce hameau qui se présente d'abord ?

C'est le village de *Gèdre*. En se rendant dans ce séjour élevé, jetons en passant un regard sur ses pantières : on ne verra pas sans plaisir la chasse aux ramiers qu'on y fait, chasse qui appartient à nos contrées (3).

Attirés par des objets d'un plus grand intérêt, nous

(1) On sera tenté certainement, en sortant de Bagnères, de monter aux allées Maintenon.

(2) C'est une remarque qui ne saurait échapper au voyageur naturaliste ; ce pic, d'une élévation gigantesque sur les premiers échelons des Pyrénées, laissant, pour ainsi dire, toutes les élévations voisines à sa base. Si la puissance qui a créé le monde n'était infinie, on dirait qu'elle a voulu faire un essai sur ce point, avant de créer ces masses imposantes qu'on trouve au centre de la chaîne.

(3) Des arbres symétriquement alignés, entre lesquels on place des filets perpendiculaires ; des hommes huchés à l'extrémité de quelques perches plus élevées que les arbres, et attendant au passage des volées de ramiers ; une sorte de maillet qu'on lance dans l'air pour les forcer à s'abattre entre les arbres, où ils trouvent un piège inévitable : telle est cette chasse, qui attire beaucoup de curieux. Elle est très-anciennement pratiquée. Le poète du Bartas en parle comme d'une chose remarquable à Bagnères.

poursuivons notre route. Plus loin se voit le village d'Asté. Bâti au pied du mont Lhéris, il est dominé par les ruines d'une ancienne forteresse. Le voyageur sentimental ira les interroger; et se laissant entraîner à la méditation, il gémira de trouver des monuments de la furie des guerres dans un pays que la nature semble avoir disposé pour être l'asile de la paix (1). Gravissons la montagne; gardons-nous toutefois de faire ce voyage sans être accompagnés de l'infailible *cicerone* du mont Lhéris. Le bon Jacou est le guide par excellence; son aïeul conduisit le grand Tournefort dans cette partie des Pyrénées; son père fut toujours aux ordres des curieux; et celui-ci, jaloux de soutenir l'*illustration* de sa famille, n'a pas moins de zèle que ses ancêtres. Il nous citera la suite chronologique des hommes recommandables qui ont visité cette montagne, une des plus fertiles pour le botaniste; il nous fera remarquer cette masse énorme de marbre qui présente une excavation considérable, et nous dira que les rochers supérieurs ont résisté à la puissance qui creusa le flanc de la montagne, et qu'ainsi s'est formée cette voûte de soixante pieds au moins, qui s'élance d'un seul point avec la majesté de l'aigle qui prend son vol dans l'espace. Il nous guidera sûrement dans cette crevasse perpendiculaire où l'on oublie les fatigues et les dangers en y voyant un jardin des plus gracieux offrir des milliers de plantes plus rares les unes que les autres (2). Parvenu enfin au sommet, il nous donnera une leçon de géographie sur la plus belle carte que l'œil de l'homme puisse embrasser. Il nous dira le nom

(1) La forteresse de *Tanto*, bâtie par les Anglais, dit la tradition. Les bonnes gens en font aujourd'hui la demeure des sorciers.

(2) Une foule de plantes y croissent à l'envi: elles se mêlent sans confusion. La famille du lis aux brillants calices s'élève au-dessus du plus grand nombre, tandis que l'*Aconit Lycolome*, emblème de la perfidie, cache sous la cavité de son casque les poisons que les nectaires distillent. Ce lieu est le plus riche des Pyrénées en végétaux.

de ces milliers de villes et de hameaux disséminés à nos pieds depuis Bagnères jusqu'aux anciennes capitales de la Guyenne et du Languedoc. Si nous possédons un de ces instruments d'optique qui rapprochent les distances, il nous dirigera de façon à apercevoir ces diverses cités (1) ; si, tout à coup, par un de ces accidents que j'appellerai heureux pour ceux qui se plaisent aux grandes scènes de la nature, l'horizon s'obscurcit ; si les nuages, voyageant de vallée en vallée, s'accumulent sous nos pieds, si le tonnerre vient à gronder ; après nous avoir fait remarquer cette mer immense, dominée çà et là par des îles ou couvertes de forêts, ou n'offrant que des rochers ou des neiges éternelles, il nous laissera admirer en silence ces vagues nuancées de mille couleurs, traversées dans tous les sens par des traits de feu qui leur donneront l'aspect d'un océan de laves incandescentes ; et lorsque nous voudrons, quoiqu'à regret, revenir sur nos pas, notre guide nous conduira encore, non sans quelque frayeur, à travers les torrents, la foudre et les éclairs (2). Nous nous arrêterons sur le bord du puit d'Arris, gouffre immense dont on n'a pu mesurer la profondeur ; nous raisonnerons sur les causes qui ont formé cette excavation extraordinaire, et nous nous éloignerons, poursuivis par le croassement de plu-

(1) Aidé d'une bonne lunette, le voyageur verra Toulouse à sa droite et Bordeaux à sa gauche.

(2) On ne peut pas se flatter d'avoir une idée de la majesté des phénomènes naturels, si on n'a pas vu le spectacle qu'on décrit ici. Les nuages, occupant les vallées et enveloppant les montagnes jusqu'à leur partie moyenne, représentent la mer et ses flots avec une assez grande exactitude. Les pics qui les dominent figurent très bien des îles disséminées çà et là. On est saisi d'étonnement. Mais lorsque les nuages sont chargés de fluide électrique, que les éclairs les traversent dans tous les sens, que le tonnerre gronde sous les pieds du spectateur, tandis que le soleil brille sur sa tête, il serait difficile de décrire tout ce qui se passe dans son âme. Des sentiments de terreur et d'admiration la partagent tour à tour. Que doit-il éprouver, s'il est obligé, par des circonstances impérieuses, de traverser les nuages électriques ?

sieurs puées de corneilles, dont le puits d'Arris est la retraite assurée (1).

Un spectacle moins imposant mais plus gracieux nous attend au pied de cette montagne. Déjà nous voyons *Medous* : cette demeure, naguère habitée par une communauté religieuse, est aujourd'hui une propriété particulière (2). Comment décrire ce site enchanteur, aujourd'hui négligé ? Que n'appartient-il à un homme de goût et fortuné qui seconderait la nature, loin de la contrarier ! Ces jardins magnifiques, qui n'existèrent que dans l'imagination du Tasse, seraient bientôt réalisés. Quelle fertilité ! quels points de vue, tour à tour graves ou rians ! Allons admirer une source étonnante qui, après avoir versé ses eaux aussi vives que limpides dans un beau bassin, continue à alimenter au loin un long canal. On croit voir du cristal fondu s'écouler par deux larges ouvertures placées au pied d'une montagne. Des poissons aussi vifs que l'eau qui les apporte sortent de ces gouffres profonds dans lesquels nul mortel n'a jamais pénétré. L'œil peut suivre aisément, à la faveur de l'extrême limpidité de l'eau, le jeu sémillant et animé de ses habitants. A la moindre agitation des objets qui les entourent, on les voit remonter avec vivacité le courant de leur élément, pour se hâter de rentrer dans les antres inaccessibles qui les ont vus naître. On ne se lasse pas de voir cette masse de cristal liquide, soit au moment où elle s'échappe du rocher, soit lorsqu'elle s'étend majestueusement en un vaste miroir.

Nous ne pouvons quitter ces lieux pittoresques sans fixer notre attention sur une ouverture voisine de cette

(1) A quoi devons-nous attribuer cette excavation ? Est-ce à un éboulement souterrain, ou à la main de l'homme qui aurait extrait quelque utile minéral ?

(2) *Medous* fut bâtie jadis par Suzanne de Grammont d'Asté, marquise de Montpezal. On y voyait naguère le mausolée de son petit-neveu Henri vicomte d'Asté.

source, ouverture d'où l'on entend sans cesse sortir, avec un certain bruit, un courant d'air. En s'échappant, il tient dans une agitation continuelle les plantes qui se trouvent dans sa direction. Ce phénomène a souvent fait raisonner ou déraisonner un grand nombre de ceux qui ont voulu l'expliquer. Les premiers habitants de ces lieux ont dû croire, sans doute, qu'une divinité avait établi sa demeure secrète dans cette retraite enchantée. Peut-être venaient-ils aussi lui apporter leurs offrandes? Aujourd'hui que la physique, plus éclairée, a fait briller son flambeau sur un grand nombre d'effets naturels, qui paraissaient autrefois merveilleux, on rend raison de ce même phénomène d'une manière satisfaisante (1).

Ne nous éloignons pas de ce site sans jeter la vue sur un châtaignier, remarquable par son élévation et par une tige si parfaitement droite qu'elle est d'une régularité mathématique. Comment se fait-il que la cime de cet arbre étonnant se cache dans les nues, tandis que ceux qui l'entourent, vivant sur le même sol, végétant depuis le même nombre d'années, ne s'élèvent qu'à une hauteur moyenne? image bien naturelle de l'éducation. Les mêmes soins sont prodigués à un grand nombre d'élèves. Combien en est-il qui profitent de ces avantages? Ne faut-il pas des siècles pour voir s'élever de ces génies privilégiés qui dominent majestueusement les générations savantes?

Le village de *Baudéan*, que nous allons traverser, ne nous offrira rien de plus remarquable du côté des beautés naturelles; mais nous rappellerons avec intérêt que

(1) Il paraît que la source d'eau vive n'est autre chose qu'un embranchement de l'Adour, qui s'en détache par des voies souterraines, et qui va sortir dans le jardin de Medous par les deux ouvertures dont nous avons parlé. Celle où on observe un soufflement continu (qu'on me passe ce mot) doit communiquer avec le canal souterrain. L'agitation violente, le dégagement de l'air que ces eaux entraînent avec elles, voilà l'explication naturelle du phénomène.

ce bourg s'honore d'avoir vu naître un homme qui commandait l'estime générale par les services qu'il a rendus à l'humanité.

Nous touchons bientôt le territoire de Campan; mais gravissons ce mamelon à notre droite, dont le site paraît si pittoresque : c'est l'ancien prieuré de *Saint-Paul*. Cette habitation n'était qu'une mesure il y a peu de jours; aujourd'hui, c'est une solitude qui joint à l'élégance de l'architecture toutes les recherches du luxe, où les dehors ne cèdent en rien à la beauté des détails intérieurs. On dirait que le propriétaire a eu la prétention de lutter avec la nature et de la vaincre. Inutiles efforts! Voyez cette belle vallée, ce bassin animé par le village de l'*Esponne*. Quel nouvel aspect enchanteur! quelle riante culture! Les sommités sont couronnées de noirs sapins; les flancs de la montagne sont couverts de vastes forêts de hêtres; on voit au-dessous de fertiles prairies parsemées d'un grand nombre d'habitations rurales; et le torrent qui baigne cette vallée se prête encore à lui donner toute l'activité du commerce (1). D'un autre côté, le paysage de Campan étale les mêmes beautés sur de plus larges dimensions, et le Pic du Midi, dont la proximité rend l'élévation plus majestueuse, ne semble dominer de tels sites que pour ajouter à leurs charmes par l'opposition de ses arides rochers (2). Si le spectateur reporte sa vue sur cet ancien séjour religieux, placé au milieu de ce vaste et merveilleux tableau, quelle idée n'aura-t-il pas de la puissance de la nature devant les faibles productions de l'homme (3).

(1) Ce torrent est flottable, et sert à l'exploitation des bois de différentes communes.

(2) Le spectateur sera surtout frappé de l'effet de cette opposition, lorsqu'il approchera de Campan. Les montagnes qui se trouvent à sa gauche ne présentent que des rochers arides, tandis que celles qui bornent la vallée à sa droite étalent le luxe d'une belle végétation.

(3) Cette propriété appartient aujourd'hui à M. Foster, Anglais d'origine. Il ne saurait s'offenser de l'avantage que j'ai donné à nos sites

Hâtons-nous de traverser le bourg de *Campan*. Comment pourrions-nous nous défendre d'aller visiter sa fameuse grotte ! Des montagnards s'offrent à nous servir de guides. Munis d'une échelle et de flambeaux, ils nous montrent un sentier qui serpente à notre gauche sur le flanc de la montagne : il aboutit à une ouverture circulaire assez étroite. Gravissons : les flambeaux sont allumés, l'échelle est placée ; ayons le courage de nous glisser avec effort le long de cet énorme rocher qui, s'étant détaché de la voûte, est demeuré suspendu à un mètre et demi d'élévation. Cet obstacle ferme la plus grande partie du passage à quelques pas de l'entrée ; il a fait plus d'une fois reculer ceux qui ne veulent que des jouissances faciles. La longueur de cette excavation souterraine est de trois cents pas environ, sur trois ou quatre de large ; la hauteur de la voûte varie souvent, et sa plus grande élévation est de quatre mètres. Des stalactites énormes, descendant sur le sol, forment une colonnade pendant tout le trajet ; des reflets nombreux, occasionnés par des cristaux formés par des infiltrations humides, produisent un effet magique, et donnent une idée des richesses qui orneraient ce lieu, si l'indiscrète curiosité n'interrompait trop souvent le travail de la nature.

L'admirateur gémit de ce vandalisme ; il n'éprouve pas toutefois cette mélancolie profonde qui le saisit en parcourant les catacombes de la capitale, que ce lieu lui rappelle naturellement. Ici il ne voyage pas, du moins, au milieu des ossements des victimes de nos erreurs politiques (1).

Parvenus au terme de la course, la route s'élargit, la

alpins sur les ouvrages de l'art. On doit lui savoir gré de cette belle construction, qui sert à faire mieux sentir le prix de nos beautés naturelles.

(1) On sait que les carrières sous Paris renferment, entre autres, les ossements des individus qui ont péri dans les différentes crises de la révolution française.

voûte s'élève; on se trouve au milieu d'une place immense, dont le sol présente une surface arrondie et uniforme. Mille caractères gravés çà et là perpétuent le souvenir de ceux qui ont visité cette enceinte. L'on y trouve avec joie le nom d'un père tendrement chéri qui vit encore, l'autre détourne en soupirant ses yeux baignés de larmes, en lisant celui d'un ami qu'il regrette; on revient bientôt sur ses pas, et ces impressions du sentiment se dissipent. Souvent on y rencontre d'autres curieux, souvent on y voit des personnes d'un sexe peu accoutumé à braver les dangers, dont la surprise, quelquefois la frayeur et les cris produisent des scènes qui excitent tour à tour la crainte ou la gaieté (1).

Rendus à la lumière, la route de la Marbrière, celles de Campan et de Gripp, vont nous offrir des sites non moins intéressants que ceux que nous avons décrits; l'une mène au port de Paillole, où l'on peut voir la belle marbrière (2). A la gauche, avant de s'élever vers la Hourquette, qu'on doit franchir, on embrasse le spectacle imposant de la vallée d'Arreau; l'autre se dirige vers le Tourmalet, passage qui conduit au val de Barèges. On ne passe pas à Gripp sans s'arrêter devant une cascade formée par l'Adour tout entier. La hauteur de cette chute n'est pas très-considérable; cependant on la contemple avec un étonnement mêlé de ce plaisir qu'on éprouve toujours à voir les grands effets de la nature: on s'en éloigne avec peine. Heureux celui qui possède les principes d'un art qui reproduit les objets sensibles

(1) La grotte de Campan n'est pas la seule qu'on puisse voir aux environs de Bagnères. Il en existe trois sur la montagne du Bédât. Il y en a une qui est très-profonde; on peut y descendre avec un peu d'intrépidité. On y remarque un ruisseau et des sortes de chambres qui semblent plutôt l'ouvrage de l'art que de la nature.

(2) La route de la marbrière n'offre qu'une énorme carrière; on se rappellera qu'elle a fourni les marbres de la colonnade du palais de Trianon.

plus exactement que la parole ne décrit la pensée ! Il s'éloigne avec moins de regret, lorsqu'il emporte le tableau des lieux qui ont excité son admiration. Il reverra toujours son ouvrage avec intérêt ; et, loin de ces grands modèles, il ressentira encore ces vives impressions qu'il éprouva en leur présence (1).

HISTOIRE. Les Romains donnèrent à Bagnères le nom de *Vicus Aquensis* à cause de la grande quantité d'eaux minérales chaudes dont elle était enrichie. *Vicus* parmi les Romains, désignait un bourg principal, et pour le distinguer des autres petites villes, on y joignit le mot *Aquensis* (aqueux), à cause de ses sources. Le nom de Bagnères, dans l'idiome gascon, répond à l'ancienne dénomination. Les Romains apprirent aux habitants de Bagnères à faire usage de leur trésor ; et ces derniers, par un motif de reconnaissance peut-être, ou pour plaire à César, érigèrent à la divinité de leur vainqueur un temple sur le frontispice duquel ils firent graver en caractères romains, sur un bloc de marbre, l'inscription latine suivante :

NUMINI AVGVSTI SACRVM,
SECVNDVS SEMBEDONIS FILIVS,
NOMINE VICANORYM AQVENSIVM ET SVO POSVIT.

Ce temple, construit sur la place publique de Saint-Martin, où il subsista jusqu'à l'établissement de l'Évangile dans les Gaules, fut dans la suite converti en une église sous l'invocation de Saint-Martin de Tours. L'inscription *Numini Augusti* demeura dans les murailles de cette église jusqu'en 1641, qu'elle fut transportée sur la fon-

(1) Cette cascade ne donne qu'une idée très-imparfaite de celle de Gavarnie, qui tombe de trois cents mètres ; et cependant cette dernière fait moins d'impression. Il est vrai que le Pont de Neige, que le Cirque (espace de deux cent trente-trois mètres) circonscrit par des montagnes perpendiculaires, que les tours du Marboré couvertes de neiges éternelles, partagent l'attention du spectateur.

taine publique que l'on fit construire à la porte méridionale de la ville, où elle existe encore.

De leur côté, les Romains guéris par les eaux de Bagnères y laissèrent des monuments de leur reconnaissance : un de ces monuments, en l'honneur des nymphes, atteste la gratitude d'un malade rétabli, par une inscription en caractères romains gravés sur du marbre en ces termes :

NYMPHIS PRO SALUTE SUA SEVER. SERANVS.
V. S. L. M.

Cette inscription, indiquée par Oïenard dans ses notices de l'une et l'autre Gascogne, était autrefois incrustée dans la muraille de la ville, à côté de la porte de Salies, avant sa démolition. Elle a été depuis peu placée au-dessus de la porte d'entrée de la maison qui appartient actuellement à M. Jalou. D'Orbessan en explique la dernière ligne de la manière suivante :

V.	S.	L.	M.
<i>Vivens</i>	<i>sanus</i>	<i>luit</i>	<i>meritò,</i>
	ou bien		
V.	S.	L.	M.
<i>Vitâ</i>	<i>salvâ</i> ou <i>servatâ</i>	<i>luit</i>	<i>meritò.</i>

M. du Mège interprète ainsi ces lettres initiales :

V.	S.	L.	M.
<i>Votum</i>	<i>solvit</i>	<i>lubens</i>	<i>meritò.</i>

Nous ferons remarquer que l'interprétation de M. du Mège est beaucoup plus vraisemblable : *vitâ salvâ* n'a jamais été du style lapidaire.

Bagnères, chef-lieu du 2^e arrondissement des Hautes-Pyrénées, possède une sous-préfecture, un tribunal civil, un tribunal de commerce, et une justice de paix, un collège, une école primaire, une école secondaire, à la-

quelle est attaché un maître de dessin et d'architecture ; une salle de spectacle assez jolie ; deux cabinets de lecture, celui de M. Daube, rue St-Jean, et celui de M. Jalon ; un cercle, et deux musées, celui de M. Jalon, place d'Uzer, et celui de M. Philippe, rue Frascati, en face de l'hôtel de France ; là sont recueillis les principales productions des Pyrénées et les meilleurs ouvrages relatifs à l'histoire de ces contrées. Depuis sept à huit ans, il y a deux couvents de religieuses ; le premier est celui des dames de la *Croix*, construit, doté et pourvu par un habitant, nommé M. *Lestrade*, fabricant de faïence, sous la condition qu'elles élèveront gratuitement les petites filles peu fortunées ; le second, dit des Carmélites, etc.

La population ordinaire est de 15 à 18,000 âmes, y compris ses hameaux, pendant la saison des eaux. On y trouve deux marbrières, qui méritent l'attention du voyageur ; l'une appartient à M. *Graciette* fils aîné, l'autre à M. *Aimé Géruzet*, qui la tient de M. *Costallat*, son beau-père, mais qu'il a considérablement étendue et perfectionnée ; les marbres les plus beaux, et dont les carrières touchent à la ville, y sont sciés, travaillés et polis ; il s'en fait des envois considérables, tant dans les pays étrangers que dans tout le royaume.

Les marbres pyrénéens, oubliés depuis Louis XIV, sillonnent maintenant les mers et étalent leurs belles nuances non-seulement dans les plus magnifiques hôtels de l'Angleterre et de la Russie, mais brillent encore en pièces d'énormes dimensions dans les plus splendides mobiliers de l'Inde.

C'est dans les vastes ateliers de M. *Géruzet* que sont tournées ces tables rondes si sveltes, si gracieuses, ces immenses colonnes d'une seule pièce, ces coupes et ces vases si élégants qui ornent les cheminées des plus riches appartements ; on peut dire qu'ici le marbre est un véritable protégé.

Les crêpes dits de *Barèges* se fabriquent à Bagnères,

ainsi que les *mérinos*, les tapis, les couvertures, couvre-pieds, les berrets, les jupes, les corsets, les gilets, les gants, etc., etc. Tous les tricots en laine ont été inventés dans cette ville; il s'y en vendait, il y a quelques années, pour une somme de 500,000 à 400,000 fr.

INDICATIONS UTILES AUX ÉTRANGERS (1).

LOGEMENTS. Il est peu de maisons qui ne logent des étrangers. Elles sont en général propres et commodes. Quelques-unes sont meublées avec luxe, la plupart avec élégance et simplicité. Le prix s'établit en général par jour, à moins qu'on ne loue pour deux ou trois mois. Il est subordonné à l'importance du logement, au quartier où il se trouve, et à l'affluence du monde. Ainsi les logements se payent plus dans les mois d'août et de septembre. Les jours de l'arrivée et du départ ne comptent que pour un.

Indépendamment des *écriteaux* adoptés par quelques personnes pour indiquer qu'elles ont des appartements à louer, un signe encore plus apparent et consacré par l'usage est celui des *jalousies et des contrevents fermés*.

Voici un aperçu des prix de séjour à *Bagnères*. Le prix journalier des appartements peut être calculé de 1 fr. 50 c. à 2 fr. par chambre au moment même de la plus grande affluence d'étrangers : une personne seule peut vivre et se loger convenablement pour 5 fr. par jour.

Logement et nourriture à l'hôtel,	
(Par jour.)	5 à 6 fr.
Une calèche et deux chevaux	15 à 18 fr.
Un cheval	60 à 80 fr.
{ au mois	
{ au jour	5 à 4 fr.

(1) Extrait de l'ouvrage de M. Pembrun, *Bagnères de Bigorre et ses environs*.

HÔTELS. — TRAITTEURS. — RESTAURANTS.

Frascati (grand hôtel de), dans la rue qui porte son nom.

Hôtel de France, à côté du collège.

Hôtel du Grand-Soleil, sur la place Lafayette.

Hôtel de l'Europe, rue de la Comédie.

Hôtel du Bon-Pasteur, rue des Caoutérés.

Hôtel du Commerce, à côté du Grand-Soleil. Il tient restaurant à la carte.

Hôtel de la Couronne, rue aux Herbes.

Hôtel de la Paix, vis-à-vis la promenade des Coustous.

Traiteurs sur la place Lafayette.

MÉDECINS ET CHIRURGIENS.

Médecin-inspecteur : M. Bonnet-Mal'herbes.

Inspecteur adjoint : M. Lemonnier.

Médecins : MM. Bruzau, Haulou, Ganderax, Pembrun, Vidéré.

Pharmaciens : Camus, vis-à-vis de la fontaine des Coustous.

Doubrère, sur la promenade des Coustous.

Doux, sur la place aux Grains.

Ornithologiste et minéralogiste : M. Philippe.

VOITURES PUBLIQUES. — M. *Boyé*, entrepreneur de diligences qui font régulièrement chaque jour le service de *Barèges à Tarbes*. L'une part le matin de sept à huit heures ; une autre de dix à onze, et une troisième de quatre à cinq. Ces voitures, à l'exception de celle qui part le soir, reviennent dans la même journée, et leur retour est parfaitement combiné pour la commodité des voyageurs.

Outre ces différents services qui rendent si faciles les communications entre ces deux villes, M. *Boyé* en établit d'autres, mais seulement pendant la saison des eaux,

pour *Barèges, Saint-Sauveur, Cauteretz, Bagnères de Luchon et Pau*, en passant par la belle route de Bétharam et Lestelle. Il correspond avec les principales messageries de France et de l'étranger. Il fait aussi le roulage.

Il tient son bureau dans la maison de madame veuve Ferrou, à côté de l'hôtel du Grand-Soleil.

M. Ribettes, gendre Bérot, directeur de la poste aux chevaux, fait aussi partir chaque matin pour Tarbes une voiture qui rentre tous les soirs vers 7 heures.

Au moyen d'un service en poste qu'il vient d'établir entre *Bagnères et Pau*, les voyageurs peuvent d'une manière économique et prompte parcourir cette route.

M. Ribettes a pour tous les pays un service de roulage très-bien organisé. Son bureau, confondu avec celui de la *poste aux chevaux*, se trouve à côté de l'église, à l'extrémité de la ligne d'arbres qui la longe au midi.

Trois diligences correspondent tous les jours de *Bagnères à Toulouse*, pendant la saison.

La 1^{re} passe par *Saint-Gaudens*.

La 2^e passe par *Trie*.

De ce même bureau partent tous les jours, pour *Bordeaux*, les *berlines du commerce*, en passant par Auch, Condom et Marmande.

Le trajet de Bagnères à Bordeaux se fait en 52 heures.

La 3^e diligence pour Toulouse passe par *Auch*.

Le bureau se tient chez M. Boyé. Ces trois diligences qui parcourent la route de Toulouse font le trajet dans 18 ou 20 heures.

Voitures particulières, calèches et cabriolets pour voyages et promenades. S'adresser à MM. Boyé et Ribettes. Un cabriolet pour Bagnères, aller et retour, coûte 5 francs.

M. Boyé fait partir tous les jours, à 7 heures du matin, une voiture pour Gripp, afin de donner aux étrangers un moyen plus facile de visiter cette belle vallée.

Chevaux de louage et ânesses pour promenades, avec chaises et fauteuils. S'adresser au maître de l'hôtel où l'on descend.

CHAISES A PORTEURS. — Les *chaises à porteurs* offrent aux personnes qui ne peuvent supporter ni la voiture ni le cheval un moyen agréable et commode de faire quelques promenades. Outre les chaises qui servent aux établissements de bains et dans lesquelles on est trop renfermé par un beau jour, on peut s'en procurer d'autres plus légères, recouvertes seulement d'un petit ciel en étoffe pour se préserver du soleil.

S'adresser à tous les porte-faix, ou mieux au fermier de l'établissement où l'on se baigne, pour avoir des porteurs de confiance.

GUIDES POUR LES MONTAGNES.

Pierre Idrac, rue Longue.

Joseph Idrac, rue de Lorry.

Jean-Marie Idrac, rue Longue.

Charlet, hôtel de France.

Un messager part tous les jours de *Bagnères* à 6 heures du matin, et traverse le *Tourmalet* pour porter le courrier de *Barèges*. Il se charge d'autres paquets, et sert de guide aux voyageurs qui veulent suivre cette route.

LIBRAIRIE. — ARTICLES DE BUREAU. On trouve chez M. Dossun, imprimeur-libraire, une librairie très-bien assortie, un cabinet de lecture, papier à lettres et toute espèce d'articles de bureau.

ENTREPÔT DE CHOCOLATS. M. Francois Camus, négociant, en face de la Fontaine des Coustous, a les dépôts des chocolats si justement renommés de M. *Paillasson de Lourdes* et de M. *Seube aîné de Bagnères de Luchon*. On y trouve aussi les différentes qualités des chocolats de Bayonne.

On peut se procurer à la mairie le nom et l'adresse de tous les étrangers qui sont en ville.

OBSERVATIONS.

Lorsqu'on va aux eaux, on fera bien d'emporter avec soi la consultation du médecin qui vous a soigné. Le praticien de Bagnères sera fixé avec plus de certitude sur le siège et la nature de la maladie.

En général, le malade, une fois qu'il a pris une détermination fixe, ne doit pas, s'il s'arrête à Bordeaux, à Pau, à Toulouse, se laisser influencer par les médecins de ces endroits qui lui conseilleront les uns les Eaux-Chaudes ou les Eaux-Bonnes, les autres Bagnères de Luchon. Les médecins de Tarbes, eux, ne manquent pas de vanter les eaux de Barèges, de Saint-Sauveur, de Caunteretz. Peut-être dans tous ces conseils se cache-t-il un peu d'intérêt.

§ 4. BAINS.

La réputation des eaux de Bagnères est fort ancienne.

« Se baigner, dit Montaigne, est salubre chez tous les
 « peuples, et encore que n'y aie aperçu aucun effet
 « extraordinaire, miraculeux, ainsi que m'en informant
 « un peu plus curieusement que ne se fait, j'ai trouvé
 « mal fondés et faux tous les bruits de telles opérations
 « qui se sèment en ces lieux-là, et qui s'y croient,
 « comme le monde va se pipant aisément de ce qu'il dé-
 « sire. Qui n'y apporte d'allégresse pour pouvoir jouir
 « des compagnies qui s'y trouvent et des promenades et
 « des exercices à quoi nous convie la beauté des lieux
 « où sont communément assises ces eaux, il perd la
 « meilleure pièce et la plus assurée de leur effet. A cette
 « cause, j'ai choisi jusqu'à cette heure à m'arrêter et me
 « servir de celles où il y avait plus d'aménité de lieu,
 « commodité de logis, de vivres, de compagnies, comme
 « sont les bains de Bagnères. »

Écoutons le poète.

Là, paraît le guerrier blessé dans les combats,
 Par de longues douleurs racheté du trépas ;
 Il trempe un bras débile en une eau secourable,
 Non comme dans le Styx pour être invulnérable,
 Mais pour courir encore où le péril l'attend.
 Je vois auprès de lui Lise se lamentant :
 Rose décolorée et qui vient, languissante,
 Refleurir dans le sein de cette eau bienfaisante ;
 Un hypocondre Anglais de son spleen consumé,
 Un livide Espagnol par la bile enflammé,
 Le chanoine amaigri, scandale du chapitre,
 Les vaporeux titrés, les vaporeux sans titre.
 Ne croyez pas pourtant que la source des hains
 Ne prodigue ses flots qu'à d'infirmités humains ;
 Toujours le plus plaintif n'est pas le plus malade.
 Il est des maux d'emprunt, des langueurs de parade ;
 Un peuple féminin que Sénac, fatigué,
 Exprès pour s'en défaire, aux bains a relégué.
 D'autres vont d'habitude à cette eau salutaire
 Humecter tous les ans leur chef visionnaire ;
 Plus d'un oisif y vient pour guérir son ennui,
 Sans songer au secret d'en préserver autrui.
 Toutefois, au milieu de ces fous aquatiques,
 Sont esprits amusants, charmantes lunatiques,
 Qui, malades par air, faites pour le plaisir,
 Se départent souvent du projet de languir.
 Un nouveau Céladon a suivi sa bergère ;
 Céliante, alléguant un mal anniversaire,
 Et pour fuir par semestre un importun mari,
 Dans l'onde, autre Sirynx, a cherché cet abri.
 C'est souvent l'amitié, sensible avec courage,
 Qui sert le cacochyme et se met du voyage.

.....
 Là, par vanité même, on se croit tous égaux :
 Tout est comte ou baron ! le bourgeois de la veille
 Sent de ces noms flatteurs chatouiller son oreille.
 Mais les mêmes secours qu'ensemble on a cherchés,
 Sont les plus doux liens des esprits rapprochés :
 On s'unit aussitôt et sans préliminaires ;
 Le besoin rend égaux : les infirmes sont frères.
 L'aimable Liberté, vers ces antres pierreux,
 Sous des habits flottants se promène avec eux ;
 L'Espérance y paraît d'un air encor timide,
 Et c'est là qu'Esculape est sans barbe et sans ride.

LEMIÈRE.

ACTION DES EAUX.

Les eaux minérales de Bagnères-Adour agissent, dit M. Alibert, comme les eaux thermales salines, en excitant dans l'économie animale des mouvements qui deviennent salutairement perturbateurs, en imprimant une marche aiguë à des affections qui se perpétuent au détriment des individus qui en sont atteints. Je les conseille surtout aux hypocondriaques, aux personnes qui seraient travaillées par une mélancolie suicide. C'est là que doivent se guérir toutes ces maladies ventrales, toutes ces irrégularités dans les fonctions des entrailles, qui attaquent si souvent les gens de lettres, les jurisconsultes et tous les hommes livrés à des professions sédentaires. C'est là qu'il faut envoyer les femmes affaiblies par des couches répétées et par les soins laborieux du ménage, celles qui sont épuisées par des flux immodérés, même par des peines morales. Les guerriers peuvent pareillement s'y rendre pour réparer d'anciennes blessures. Je ne saurais assez le répéter à mes élèves : il y a dans ces eaux, comme dans beaucoup d'autres, des propriétés mystérieuses, des qualités occultes, qui, comme le savait Bordeu, échappent à nos moyens vulgaires d'investigation. C'est le cas de répéter ici ce que disait un ancien des eaux minérales : *Arcana Dei miraculis plena.*

§ 5. ÉTABLISSEMENTS THERMAUX.

LE GRAND ÉTABLISSEMENT.

« Cet édifice (dit M. Lemonnier, inspecteur adjoint des eaux), le seul vraiment beau que possèdent actuellement les Pyrénées, est dans toutes ses parties remar-

quable par son exquise propreté; il renferme 28 cabinets de bains, presque tous précédés d'un vestiaire et garnis de lambris et de baignoires en marbre. Le premier étage, consacré en entier à l'exploitation de la *Source de la Reine*, et généralement réservé aux malades de la bonne société, excite surtout la curiosité des voyageurs. Les six cabinets placés dans le soubassement du pavillon de droite sont seuls dépourvus de vestiaires et de revêtements en marbre; quatre cabinets de douches, une étuve fumigatoire, deux buvettes (1) alimentées par l'eau de la source de la Reine complètent cet établissement.

« L'étuve fumigatoire, mal construite et mal placée, est tout à fait abandonnée; de sorte que, dans une ville comme *Bagnères*, au milieu d'une population de baigneurs considérable, avec des sources d'une température plus que suffisante, avec la facilité la plus grande pour mettre à la portée des malades qui prendraient des bains de vapeur des filets d'une eau très-froide, qui coule au pied de l'établissement, on ne peut prendre ni douches, ni bains de vapeurs.

« Placé (2) au pied du coteau d'où surgissent plusieurs sources dispersées dans les allées Bourbon, et appuyé sur les débris de quelques piscines romaines ignorées jusque dans ces derniers temps, et découvertes en faisant les premières fouilles des fondations, ce magnifique établissement est destiné à réunir dans un seul lieu plusieurs sources minérales. Séparé des maisons qui bordent la promenade des Salies par un espace libre de soixante-dix pieds de large, l'air y circule facilement de toutes parts.

« Sa principale façade, située à l'est, offre une étendue de soixante-trois mètres (210 pieds) environ de longueur,

(1) Une seulement est en activité.

(2) M. GANDERAX. Recherches sur les propriétés physiques, chimiques et médicinales de Bagnères de Bigorre.

sur neuf mètres soixante-dix centimètres (30 pieds) d'élevation au-dessus du rez-de-chaussée, jusqu'à la corniche. Sans compter un étage souterrain construit sous l'une des ailes pour recueillir les eaux basses, il en est deux majestueux qui s'élèvent dans toute sa longueur et qui présentent un coup d'œil imposant.

« Toute cette partie de l'intérieur renferme des chauffoirs, une grande salle de réunion, un salon de lecture, un billard, enfin tous les accessoires nécessaires aux besoins ou à l'agrément d'un établissement aussi important. Un beau jardin embellit, sur le derrière, ce bel édifice.

« Un vestibule situé au centre, et dans lequel on arrive par un perron, sert d'entrée principale; il occupe une surface d'environ 10 mètres carrés. Là, des chaises à porteurs viennent déposer les malades, et les prendre à leur sortie du bain. Indépendamment de cette issue centrale, pour rendre la circulation plus facile, on en a ménagé deux autres à l'extrémité des Thermes. La première se trouve, d'un côté, au rez-de-chaussée, et la deuxième dans le soubassement. C'est au fond du vestibule que sont placées les deux buvettes. Entre les deux buvettes règne l'entrée d'un grand et bel escalier à double rampe, qui conduit, par une pente douce, au premier étage. C'est dans ce même lieu que viennent encore aboutir à droite et à gauche les deux corridors où sont rangés les bains, les douches, etc.

« En face de la dernière marche du grand escalier, au premier étage, existe une vaste salle de réunion, et des deux côtés les corridors des bains correspondant à ceux du rez-de-chaussée. Chacun de ces derniers est terminé par un beau portique, qui donne sur une terrasse, et servant d'entrée, celui de droite à la salle de billard, celui de gauche à un cabinet de lecture. De ces terrasses, on peut passer dans le jardin, et de là se rendre dans diverses promenades, qu'on a eu soin de ménager sur la riante colline de Bellevue.

« Les eaux, descendant du coteau, sont conduites par des canaux fermés dans des réfrigérants, proche de l'établissement, d'où elles sont distribuées dans les diverses baignoires, ou mélangées à volonté avec les eaux vierges, pour offrir aux malades les divers degrés de température convenable. Les sources de Fontaine-Nouvelle, de Saint-Roch, de Roc-Lannes, sont conduites dans les deux étages de l'établissement, suivant leur hauteur et leur disposition sur le coteau.

« Les cabinets des bains, parfaitement clairs, bien aérés, sont précédés d'un petit vestibule qui sert à isoler le malade de la circulation extérieure.

« Les baignoires sont toutes en marbre, et chaque cabinet qui les renferme a un lambris à hauteur d'appui, décoré de la même pierre. Le vestibule, dans toute son étendue, en est aussi enrichi. Ce dernier renferme un grand nombre d'ornements stucqués.

« Afin de donner aux étrangers une idée des riches et nombreuses carrières de marbre que possède le département des Hautes-Pyrénées, on a réuni dans ce monument thermal ceux d'Asté, de Baudéan, de Medous, de Campan, d'Aspin, de Lomné, de Sarancolin, de Mauléon-Barouse, etc.

« Il y a dix ans qu'en creusant pour l'élévation du grand établissement thermal, on découvrit deux piscines romaines qu'on fit démolir pour construire le monument actuel, qui coûta à la ville plus de 600,000 fr. On fut alors obligé de vendre à vil prix de beaux sapins, des arbres magnifiques.

« Les bains du Dauphin, de la Reine, qui avaient été construits par la reine Jeanne, n'existent plus; il n'en reste pas vestiges. »

MUSÉUM DES PYRÉNÉES.

Les deux grandes salles de chacun des pavillons qui sont aux deux extrémités du grand établissement ren-

ferment des objets curieux à voir. L'une est consacrée spécialement à la peinture. Le plus grand nombre des tableaux représentent différentes vues des Pyrénées, que l'habile pinceau de M. Gelibert a retracées avec talent, et surtout avec une rare fidélité. On y voit en outre plusieurs ouvrages de quelques peintres distingués de nos jours.

La seconde salle renferme tous les objets d'histoire naturelle. Elle réunit déjà une très-belle collection d'échantillons de roches et de minéraux divers, méthodiquement classés pour l'étude de cette science.

Dans le règne animal, on y trouve plus de 2,000 échantillons, soit de quadrupèdes, d'oiseaux ou d'insectes.

Six sources ont leur point d'émergence ou sont amenées par des canaux dans ce noble établissement. Voici leurs noms avec leur température :

	Centigr.
Source du <i>Dauphin</i> , au griffon.	48° 85
De <i>la Reine</i>	46° 50
De <i>Roc-Lannes</i> , au robinet.	45° »
De <i>Saint-Roch</i> , au canal de conduite.	41° »
Du <i>Foulon</i> , au griffon.	34° 70
Des <i>Yeux</i> , au robinet.	29° 65

(LEMONNIER, NOV. 1840.)

La source du *Dauphin* fournit aux douches et à cinq baignoires du rez-de-chaussée, celle de la *Reine* à seize baignoires, tant du premier étage que du rez-de-chaussée. Enfin, celles de *Roc-Lannes*, des *Yeux* et du *Foulon* occupent chacune deux baignoires du soubassement du pavillon de droite; celle de *Saint-Roch* est reçue dans la dernière baignoire du couloir de gauche du rez-de-chaussée.

Les eaux de ces sources sont salines et ressemblent, par conséquent, beaucoup à toutes les autres sources de l'intérieur de la ville; il n'en résulte pas cependant que l'on puisse indistinctement les administrer aux malades. Ainsi, celle du *Foulon*, par exemple, est la moins miné-

ralisée des six, elle se distingue surtout par son manque presque absolu de sulfate de chaux et de carbonate de fer, absence d'où résulte pour elle une douceur de contact, qui tranche avec les qualités styptiques et après des eaux de la *Reine*, du *Dauphin* et des *Yeux*. Sa faible minéralisation, jointe à sa température si agréable et ses vertus plutôt émollientes et diaphorétiques que *constrictives*, en rendent l'emploi favorable dans un grand nombre d'affections de la peau, de névroses, de névralgies et de rhumatismes musculaires.

La source des *Yeux*, quoique à une température peu élevée, mais en raison même de sa fraîcheur et de ses fortes proportions de sulfate de chaux et de carbonate de fer, jouit pour ainsi dire de propriétés tout opposées aux précédentes; elle est éminemment styptique et constrictive; aussi réussit-elle très-bien dans les cas où il faut refroidir et resserrer, dans certaines hémorrhagies passives, certains écoulements chroniques par laxité des tissus. Cette source jouit aussi de quelque crédit dans le traitement des affections des yeux.

La source de *Saint-Roch* se trouve à une température excellente pour être administrée comme *bains très-chauds*; car, en effet, on peut avoir cette eau à 40° centigrades au robinet de la baignoire.

L'eau de *Roc - Lannes* est à 45° au robinet des baignoires. On devrait l'utiliser en *bains chauds*, comme on le fait sans inconvénient au *Mont-d'Or*.

(M. LEMONNIER, 1844.)

THÉAS.

Ce bel établissement a été construit au sortir de Pouzac, village distant d'un mille (1 kil.) de Bagnères, non loin de la côte qui est au-devant de cette ville et des allées de Maintenon, qui ont été replantées, et où l'on arrive par un grand et large chemin pratiqué sur la roche, sous la mairie de M. le chevalier de Jaulas.

L'établissement de *Théas*, placé à côté de celui de *Cazaux*, possède trois sources, dont deux peu importantes, trois baignoires et deux douches; la première source fournit seule aux douches et au réservoir destiné à alimenter d'eau tiède les douches et les baignoires. Ce réservoir, comme tous les autres du pays, est simplement abrité par un toit; les substances minérales que possède cette eau sont les mêmes que celles contenues dans les sources de *Cazaux* et du *Dauphin*; la température est au regard distant d'environ quatre pieds du griffon de $51^{\circ} 25$ centig.; celle des petites sources est pour la chaude de $58^{\circ} 90$; celle de la froide de $25^{\circ} 80$.

(M. LEMONNIER.)

Cet établissement a trois corps de logis. Le premier, qui est au nord de la cour, est destiné aux personnes peu aisées; le second, situé sur les bains, aux personnes riches; et le troisième, qui s'étend du levant au couchant, n'est occupé que par les personnes opulentes. Il contient trois salles de plain-pied, à côté desquelles sont des boudoirs. On y compte sept appartements de maître avec les dépendances nécessaires (ils peuvent être loués séparément); les meubles sont simples mais propres. Une superbe galerie couverte règne au midi de ce troisième corps de logis. L'aspect du côté du nord et du levant est beau; du côté du sud, la vue s'étend sur un parterre dessiné avec goût, et qui forme un amphithéâtre. Sur le bord méridional et au centre est un grand réservoir, construit en forme de *kiosque*. Ce parterre est dominé par deux terrasses naturelles pittoresquement situées, sur l'une desquelles est le monument qui fut érigé à la naissance du dernier dauphin, et sur le penchant du mont Olivet est une vaste prairie toujours verdoyante, coupée par des allées sinueuses, dont les bords sont garnis d'arbrisseaux et des arbres les plus rares: on arrive à trois grands cabinets ombragés et fleuris. Ces allées offrent aux étrangers une promenade et des points de repos, dont les

charmes sont augmentés du côté du nord par un joli bosquet, qui les avoisine et les protège. De la première salle de verdure de ces allées, et de toutes les croisées de la façade nord de la grande maison de Théas, on aperçoit les bâtiments ravissants que le baron de *Cassan* et le marquis Douglas, Écossais, viennent de faire élever, le premier sur la colline qui est au levant du village de *Pouzac*, le second au couchant de cette même commune, sur le mont où *César* avait établi son camp.

BAINS DE SALUT.

Cet établissement, un des plus renommés de tous ceux de Bagnères, est situé à une distance d'environ 600 mètres de la ville, à l'extrémité d'une belle promenade, au pied de la montagne du Garros, formée de pierre calcaire et schisteuse. On y trouve des pyrites, mais moins pures que dans la montagne voisine. Ce bel et vaste établissement, susceptible d'amélioration, renferme une buvette et dix baignoires en marbre, dont quelques-unes d'une grande dimension et placées dans autant de cabinets, précédés d'un vestibule : il est alimenté par trois sources, dont deux varient en température et en volume.

SOURCE PRINCIPALE OU DE L'ANCIEN SALUT.

(Qui fournit à la buvette et à plusieurs bains.)

Elle fournissait, au mois d'avril 1821, 20 mètres 724 millimètres cubes par heure; et le 10 octobre de la même année, 5 mètres 456 millimètres par heure; sa température moyenne, pendant la saison, est de 32° 50 centig.

SOURCE DITE DE L'INTÉRIEUR OU DE LA MONTAGNE.

Elle donnait à la même époque (mois d'avril) 2 mètres 100 millimètres par heure, température moyenne, car

elle varie aussi, et dans les mois de juillet, août et septembre 52° 60.

SOURCE DE LA POMPE.

Cette source alimente les baignoires des nos 7, 8, 9 et 10. Sa température habituelle est de 31° 40.

Salut possède un avantage précieux, c'est de n'offrir aux personnes qui s'y baignent aucune possibilité de diminuer ou d'augmenter la température du bain. C'est à cette fixité forcée de température que l'on est redevable en grande partie de l'action presque toujours favorable opérée par ses eaux sur l'économie des malades qui y ont été sagement et convenablement envoyés.

(LEMONNIER, 1844.)

25 kilogrammes d'eau de la source principale, évaporée, ont donné un résidu, à l'état sec, de 45 grammes.

L'établissement de *Salut* est un chef-d'œuvre de la nature et de l'art : figurez-vous les plus belles eaux tombant avec profusion sur le plus beau marbre ; une superbe allée de peupliers où circulent sans cesse des flots de promeneurs ; figurez-vous mille agréables végétaux qui fournissent aux baigneurs leur ombre et leurs parfums. On croirait que, d'un coup de baguette, une fée a créé ces retraites enchantées où, un roman à la main, la beauté languissante, en sortant des bras de la naïade, va reposer ses membres endoloris et reflleurir avec la verdure (1).

BAINS DE LAPEYRIE.

Cet établissement, situé sur l'avenue de *Salut*, contient trois baignoires en marbre, placées dans autant de cabinets et alimentées par deux sources. Température. 27° 5.

(1) Les eaux de *Salut*, sulfureuses de leur nature, sont indiquées en bains contre diverses affections nerveuses ; prises en boisson, elles remédient à de nombreux désordres fonctionnels du tube digestif.

BAINS DU GRAND PRÉ.

Cet établissement, alimenté par une seule source, est situé à l'extrémité de la ville sur la promenade de Salut, il contient une buvette et quatre baignoires en marbre, placées dans autant de cabinets. Sa température, prise à la pompe, est de 50° 80 centig.; le *Grand-Pré* est un des bains les plus importants et les plus suivis de Bagnères.

BAINS DE SANTÉ.

Cet établissement, situé contre le beau jardin de M. le comte du Morel, est un des plus propres et des plus élégants de Bagnères, il renferme une buvette et six baignoires en marbre, dont quatre d'une belle dimension, placées dans autant de cabinets, et alimentées par deux sources, une chaude et l'autre froide; l'eau de celle-ci est échauffée pour le bain par un appareil qui est loin de mériter les mêmes éloges que la tenue des cabinets et des baignoires.

Température : 1^{re} source. 51° 50 au griffon.
2^e source. 27°

BAINS DE CARRÈRE-LANNES.

Cet établissement, situé à l'avenue de Salut, contient une buvette et quatre baignoires en marbre, placées dans autant de cabinets, et alimentées par trois sources, dont une froide.

Température : 1^{re} source. 51° 50 au griffon.
2^e source. 27° 50.

Les cabinets sont d'une grande propreté.

BAINS DE VERSAILLES.

Cet établissement, situé près du chemin de Salut, contient quatre baignoires en marbre, placées dans autant de

cabinets, et alimentées par deux sources, dont la température est pour

La 1^{re}, de 34°80 au robinet.

La 2^e, 27°50

L'eau de cette source est chauffée artificiellement; ces bains, en raison de leur douce température et de leur minéralisation aussi forte que celle de nos eaux excitantes, sont appelés à rendre d'éminents services dans une foule de circonstances.

Cet établissement, appelé autrefois *Hospice des capucins de Médous*, du nom de ses fondateurs, date de 1683. Il est situé à mi-côte du *Mont-Olivet*, au-dessus du *grand établissement*. Il renferme dix baignoires dont trois sont munies de robinets pour douches; elles sont alimentées par un filet d'eau thermale détourné de celle de la Reine. On est étonné, quand on visite ces thermes, et de la vue magnifique dont on y jouit, et de l'incroyable incurie du propriétaire qui les laisse dans un état de délabrement complet; c'est pourquoi ces eaux ne sont fréquentées que par la classe pauvre; la haute température de l'eau, qui est de 46°10 centig. permettrait de l'utiliser en bains de vapeur.

BAINS DE BELLEVUE.

Cet établissement a pris son nom de la position sur laquelle il est situé. (Autrefois il était connu sous le nom d'*Hospice des Capucins*.) On y jouit, en effet, d'une perspective admirable qui s'étend vers le nord et le levant à des distances fort éloignées. Dix baignoires en marbre et trois douches y sont placées dans des cabinets séparés. Bellevue n'a point de source particulière.

BAINS DE CAZAUX.

Cet établissement thermal est situé à gauche du *grand établissement*, reconstruit depuis peu d'années. Ces

bains méritent d'être, par leur propreté et leur bonne disposition, comptés au nombre des établissements bien tenus. Ils renferment six baignoires et deux douches, alimentées par deux sources, dont la plus abondante a une chaleur de $51^{\circ}50$, et l'autre de $45^{\circ}60$ centig. Il est à regretter que la haute température de ces eaux qui surpasse toutes les autres sources de Bagnères, n'ait pas engagé le propriétaire à construire des appareils pour administrer des bains et des douches de vapeur.

BAINS DE MORA.

Cet établissement, situé dans la rue de la Comédie, à côté de celui de *Lasserre*, est dans un état presque complet d'abandon. Par un concours de circonstances défavorables, on n'y tire aucun avantage ni de la haute température de l'eau, ni de son volume suffisant pour alimenter plus que les deux baignoires dont sont munis ces bains. Voici la chaleur de ces deux sources : la principale a $49^{\circ}75$ centig : elle a son griffon sur la petite place qui longe la rue de la Conciergerie ; la seconde, moins abondante, vient du fond de la cour de l'établissement ; elle est à 52° .

BAINS DE LASSERRE.

Cet établissement, situé dans la rue de la Comédie, entre ceux de Pinac et de Mora, renferme deux buvettes et quatre baignoires en marbre, placées dans autant de cabinets, et alimentées par trois sources. La température de la plus chaude, prise au griffon, situé à droite de la grille d'entrée, est de 48° centig. Les deux autres sources ont leurs griffons dans le sol d'une grange, qui se trouve au fond de la cour : leur température est la même, $58^{\circ}75$. *Lasserre* doit être rangé parmi les établissements les mieux tenus de Bagnères.

BAINS DE PINAC.

Cet établissement, situé comme le précédent dans la rue de la Comédie, renferme une buvette et six baignoires en marbre, placées dans autant de cabinets. Il est alimenté par six sources.

Température : n° 1 au robinet. 42° centig.

n° 3. 36°60

Source dite *ferrugineuse*. . . 35°60

— du jardin, au griffon. . 35°70

La buvette est fournie par la source sulfureuse dont la température varie de 18°50 à 20° et 22°50.

M. Lemonnier a employé le bain n° 3 avec succès dans les cas de rhumatismes compliqués, de névralgies, dans beaucoup d'affections de la peau, etc.

FRASCATI OU LA GUTIÈRE.

Ce magnifique établissement, situé dans la ville, renferme dix baignoires en marbre, des douches de toute espèce, placées dans autant de cabinets, ainsi qu'un appareil fumigatoire. Il est alimenté par deux sources. M. Lemonnier a trouvé que la température de la moins chaude, située sous les dalles de la vaste galerie de gauche, était au robinet de 40°50 centig.; l'autre est de 40°.

La Gutière a trois réservoirs bien couverts : deux conduits en plomb, terminés chacun par un robinet en cuivre, distribuent l'eau dans chaque baignoire ainsi qu'aux cabinets de douche, en sorte que l'on peut à volonté diminuer ou augmenter la chaleur du bain. Le premier conduit reçoit l'eau thermale à sa sortie de la pompe, et le second part du réservoir ou réfrigérant.

Il se forme dans le grand réservoir de cet établissement, à la surface de l'eau, une légère pellicule saline composée de carbonate et sulfate de chaux et d'un peu d'argile.

Dans les établissements où il y a des réservoirs, comme à Bellevue, Théas, Cazaux et Pinac, on a recours aux mêmes moyens, pour la distribution des eaux, qu'à la Gutière.

FONTAINE NOUVELLE.

Ce petit établissement est situé au-dessous de celui de *Cazaux* et au nord de celui de *Bellevue*; il est alimenté de deux sources, ou plutôt d'une source et d'un filet pris à la source du *Dauphin*.

Température : au robinet. 56°40 centig.
filet du Dauphin.. 44°

On s'en sert avec avantage dans la guérison des plaies par armes à feu, de tumeurs blanches, de fistules et d'ulcères atoniques.

FONTAINE FERRUGINEUSE.

Cette source est située à dix minutes des murs de la ville, sur le penchant oriental du Mont-Olivet. On y monte par une rampe dont la pente est assez bien ménagée et ombragée d'arbres, et qui commence à l'extrémité de la belle avenue de peupliers qui longe les murs de la ville du côté de Pouzac. Cette fontaine fut découverte en 1802 par MM. Lameyran et Doux, pharmaciens; depuis cette époque elle n'a cessé d'être très-fréquentée par les étrangers, et un grand nombre de cures justifient chaque année sa réputation; son eau est souveraine dans la *chlorose* et l'*anémie*, etc.

Sa température oscille entre 18° et 11°.

FONTAINE DE LABASSÈRE.

Cette fontaine est située au fond de la *vallée de l'Oussouët* (8 kil.) sur la rive droite du ruisseau de ce nom, et au pied des hauteurs qui forment le versant du *Mont-Aigu*. La source est fort abondante, l'eau en est limpide et sans odeur pénétrante, sa saveur est celle des eaux

franchement sulfureuses, elle est légère et passe fort bien. On l'emploie avec succès dans les *catarrhes et les laryngites chroniques*. M. Lemonnier l'a administrée avec avantage pour combattre la *diathèse scrofuleuse*, etc.

Cette eau n'a été jusqu'à ce moment utilisée qu'en boisson, à cause de la distance assez considérable qui la sépare de Bagnères et du mauvais état des chemins; mais maintenant qu'on peut aller facilement à cheval à cette source, il faut espérer qu'on ne tardera pas à utiliser cette eau en bains et en douches.

Il y a encore à Bagnères quelques autres établissements thermaux dont nous ne parlerons pas, parce qu'ils n'offrent rien de particulier, soit sous le rapport de leur composition chimique, soit sous celui de leurs vertus médicales; nous renvoyons le lecteur, pour plus amples renseignements, à l'excellent ouvrage de M. Lemonnier, sur *Bagnères de Bigorre*, à qui nous avons emprunté la plus grande partie des données sur les établissements thermaux.

FONTAINE DE SALIES.

Cette source est la plus abondante de Bagnères; elle n'est utilisée dans aucun établissement thermal; on s'en sert en gargarisme avec quelque avantage contre la paralysie de la langue.

ANALYSE.

Toutes les eaux de Bagnères renferment à peu près les mêmes principes. Quelques médecins pensent qu'elles sourdent toutes du même réservoir; d'autres, au contraire, estiment qu'elles sont fournies par diverses sources.

M. Vauquelin, dans l'eau de la fontaine dite d'Angoulême, a trouvé :

- 1° De l'oxyde de fer.
- 2° Du carbonate de potasse.

3^o Une matière végétale brune, unie et rendue en partie soluble dans l'eau par le carbonate de potasse.

4^o Une petite quantité de carbonate de chaux.

5^o Du muriate de potasse.

6^o Un peu de silice.

C'est le fer qui domine dans le résidu ; il devait être tenu en dissolution dans l'eau minérale par l'acide carbonique qui s'est dissipé pendant l'évaporation.

L'alcali doit être aussi uni à l'acide carbonique.

La substance végétale doit être dissoute à la faveur du carbonate de potasse.

TARIF DU PRIX DES EAUX, BAINS ET DOUCHES DES
ÉTABLISSEMENTS DE BAGNÈRES.

Fixé par l'autorité.

Bain à heure fixe, 4 fr.

Chauffage de linge, 10 c.

Douches, 50 c.

Porteurs, 40 c.

— pour *le Salut*, 4 fr.

— pour *la Fontaine nouvelle*, 60 c.

— pour *Bellevue*, 60 c.

Il n'y a pas de tarif fixé par l'autorité pour le linge que fournissent les *baigneurs* (ce qu'on appelle à Paris garçons de bains) ; ce qui donne souvent lieu à des contestations : le prix habituel est de 25 centimes.

L'étrenne au baigneur est facultative ; elle devrait être soumise à la taxe, avec défense de la laisser outrepasser ; autrement de graves abus s'introduiraient toujours dans le service.

Le médecin inspecteur tient un registre où doivent se faire inscrire les étrangers qui veulent avoir des heures fixes. L'ancienneté de l'inscription règle le choix des heures des bains et des douches.

On est tenu de laisser boire et baigner les personnes

peu aisées pour le prix qu'elles offrent. Les militaires et les pauvres qui justifient de leur indigence peuvent se baigner gratis depuis midi jusqu'à quatre heures, et depuis dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin.

CHAPITRE XII.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE BAGNÈRES.

§ 1^{er}. AUX ALLÉES DE MAINTENON.

Honneur à qui dota Bagnères de ces belles promenades de Maintenon, si fraîches, si ombreuses en été, et où aiment tant à errer les malades de Bagnères ! Élevées au-dessus de la ville, de la hauteur où elles sont plantées, l'œil plonge sur le beau bassin où Bagnères est assis, sur les coteaux voisins, sur les jolies maisons de campagne de quelques habitants, sur un ensemble de beautés simples et naturelles, qui jamais ne fatiguent. Il y a encore d'autres buts de promenades charmantes.

Nous indiquerons à l'étranger les promenades suivantes :

Aux hauteurs de *Chipolou*, qui aboutit près de *La-bassère*.

Au *Bédat*, au-dessus de la fontaine ferrugineuse.

A *Mentiol* et *Métaou*, deux jolies fermes.

A *Monlo*, promenade ravissante.

§ 2. A CAMPAN ET A SA GROTTTE.

4 kil. 3/4. — En voiture si l'on veut.

On sort par les belles allées de Maintenon.

A gauche on aperçoit *Gerde* et *Asté*, deux jolis villages.

A 1 kil. on trouve l'ancien couvent de *Médous*, remarquable par la limpidité et l'abondance de sa source admirable, situé à 5 kil. 1/2 sur la route de *Campan*, et une grotte tapissée d'une belle mousse.

On entre dans la vallée de Campan.

On traverse le village de *Baudéan*; on passe le torrent de l'Adour; après le village de l'*Esponne*, on s'enfonce dans les forêts.

Saint-Paul, ancien prieuré, qu'on trouve à quelque distance de Campan, fut ongtemps habité par l'abbé Torné. La plaisanterie d'un courtisan, un jour qu'il prêchait devant Louis XV, lui fit quitter la cour pour se retirer dans cet asile.

« Prêchant devant Louis XV, il allait commencer son sermon sans faire le signe de la croix : le roi s'en aperçut, et le témoigna par un sourire. M. de Noailles, alors duc d'Ayen, s'approche du monarque, et lui dit : Sire, votre prédicateur va nous donner sans doute un sermon à la *grecque*. Cette plaisanterie, relative à la mode qui régnait alors, fut trouvée d'autant plus heureuse, que l'abbé débuta par ces mots : Les Grecs et les Romains, etc. »

Saint-Paul s'est relevé de ses ruines. Il y a quelques années, un Anglais, M. Foster, a fait bâtir une solitude où le luxe le plus grand a été dépensé; il a voulu lutter avec la nature, qui étale de si grandes beautés dans ces lieux.

Comment peindre la vallée de Campan? Il est plus facile de la vanter que de la décrire. Je trouve dans Plutarque que le Perse Tissapherne possédait un jardin délicieux auquel il avait donné le nom d'Alcibiade. Ce jardin enchantait tout le monde par l'abondance de ses eaux, la fraîcheur de ses prairies, la beauté de ses retraites que l'art et la nature embellissaient à l'envi, et où éclatait une magnificence royale, etc. Cette courte description convient parfaitement à la vallée de Campan, excepté la fin; car je défie l'art et le luxe de tous les Tissaphernes et

potentats du monde d'y pouvoir rien ajouter sans en détruire le charme.

Cette vallée, qui n'attend qu'un poète pour devenir aussi fameuse que celle de Tempé, outre les plantes qui y abondent, ne manque point de substances minérales; mais elles échappent à la plupart des minéralogistes, trop ravis de ce qu'ils voient pour avoir la patience de les chercher, et même d'y songer. Pasumot en rapporta cependant ce qu'on appelle du *cuir fossile*. Du reste, le commencement de cette gorge nous a surtout montré les domaines de Pan : nous ne verrons plus guère désormais que ceux de Pomone et de Cérès.

En fait d'optique, on voit tout d'un coup d'œil : que ne peut-on de même tout peindre d'un seul trait ! mais le mécanisme des langues n'est pas si prompt que l'organe de la vue. Si du moins, dans nos récits, chaque mot réveillait une sensation ! C'est le secret de nos grands maîtres. Trois objets forment l'ensemble de ce que je vais décrire ; savoir, les deux chaînes de montagnes et le torrent qui les sépare.

La montagne féconde, située sur la rive gauche de l'A-dour, et qui s'étend d'un bout de la gorge à l'autre, comme l'Olympe, est couverte d'étage en étage de diverses maisons, de riantes métairies, dont chacune a son jardin, sa fontaine où l'on puise sans corde et sans efforts les eaux nécessaires pour arroser les légumes naissans, les fleurs nouvellement écloses. Au-dessus ce sont des bosquets ; la cime est couronnée de sapins (1). Heu-

(1) « Le mont Olympe, selon Tournefort, a plusieurs conformités avec la montagne dont il s'agit. Des collines vertes et fertiles sont les degrés par lesquels on s'élève à une certaine hauteur. Les hêtres, les charmes, les trembles et les noisetiers n'y sont pas rares. Cette montagne, l'une des plus hautes de l'Asie, outre ses bains chauds et ses eaux minérales, fournit à Pruse, capitale de la Bithynie, tant de sources, une entre autres de la grosseur d'un homme, que chaque maison a sa fontaine. »

reux qui pourrait s'arracher de la fange des villes pour venir ici couler des jours tranquilles ! que de vices de moins , que de bonheur de plus !

Traversons l'Adour : sur sa droite un mont stérile , et dont le sommet est tranchant , se prolonge , avec de médiocres inflexions , depuis le bas du vallon jusqu'au milieu , où il s'arrête brusquement à l'opposite de l'autre montagne. C'est ici que la nature a frappé le grand coup. Qu'elle se fût contentée de répéter de ce côté le même aspect que de l'autre , ce n'eût été que la copie de ce qu'on voit dans les bassins de Luz et d'Argelès , c'est-à-dire un cercle uniforme d'agrément et de fécondité ; au lieu qu'elle produit un effet bien plus attachant par le contraste. Figurez-vous une longue montagne grise , sérieuse , mais dont l'âpreté n'a rien de repoussant. Figurez-vous encore la même montagne , fière , pour ainsi dire , de son indépendance et de sa nudité , se produisant au milieu des riches cultures de la vallée , et vous commencerez à vous former une idée de cette décoration savante , de cette grande opposition.

Mais quels en sont les principaux effets ? C'est , comme tout ce qui porte un caractère de grandeur et de solidité , de frapper d'abord l'imagination ; de rejeter ensuite la vue fatiguée sur les monts opposés ; on y revient alors avec encore plus de volupté que la première fois. Du sein des roches anguleuses , retraites de l'aigle et des isards , on aime à reposer ses yeux sous des ombrages frais ; à pénétrer jusque dans l'intérieur d'une multitude d'habitations rustiques , qui n'offrent et ne font présumer que la paix , le bonheur. Cependant la physionomie austère de la montagne dont il s'agit ne dépare pas ce grand tableau.

Quant à l'Adour , j'ai déjà parlé de ses cascades bondissantes. Après plusieurs années révolues , je le vois encore depuis sa sortie du Tourmalet jusqu'à son entrée dans la plaine. Béni dans ton cours pacifique , je te revois ,

torrent superbe, promenant d'abord les eaux salubres entre des monts dégradés, et bientôt après l'élançant en cascades à travers les cabanes, les prairies, les troupeaux ! Périodiquement gonflé par la fonte des neiges et le tribut des fontaines, tu poursuis ta marche triomphante entre les deux rangs de montagnes parallèles dont tu réfléchis les gazons et les rochers. Respectant les moissons, versant en abondance l'herbe, les fleurs et les fruits, tu baignes sans dommage et la cabane du pauvre et les maisons des riches, qui vont toujours en s'augmentant, s'embellissant jusqu'à Bagnères.

Réunissez ces trois aspects sous un même point de vue, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de ce vallon, auquel je doute que l'art descriptif puisse jamais atteindre. Amateurs de la belle, de la vivante nature, laissez mon livre, et courez à Campan : c'est là que vous verrez ce qu'il m'est impossible de vous représenter dans un récit méthodique, dès lors toujours lent, toujours froid. C'est là, vous dis-je, que vous verriez d'abord la nature rajeunie en opposition avec son antique décrépitude, sa grâce avec sa force, et tant d'autres détails qu'il faut saisir soi-même pour en juger et les sentir. Avancez : l'industrie et les passions, qui ont aussi leurs charmes, les plus puissants peut-être, se réveillent aux rayons d'un soleil actif ; car on se meurt au haut du Tourmalet, et l'on renaît dans la vallée de Campan.

Avant de nous arracher de ces retraites, où l'on pourrait jouir d'un bonheur plus fait pour être senti que remarqué, on voit d'un côté la plaine dans le lointain, de l'autre les belles vallées d'Aure et de Lavedan : toutes deux aboutissent à l'Espagne. Près de la montagne grise, est la grotte de Campan. Arrêtons-nous un moment pour mettre chaque esquisse dans le cadre qui lui convient.

Mais, pour jouir de tous les agréments de cette belle contrée, dit M. de Fourcade, trouvez-vous-y par une

belle matinée d'été, quand le soleil d'août brille sans nuage à l'horizon, lorsque la vallée se dessine devant vous avec tous ses charmes ? Trouvez-vous-y alors ! Contemplez en ce moment cette longue chaîne de coteaux parsemés d'habitations, couverts de prairies, riches d'une végétation forte, ornés d'une fraîche verdure ! Contemplez alors tous ces bosquets de hêtres disséminés au sein de la vallée comme des groupes de palmiers parmi de vertes oasis ? Admirez les sinuosités de l'Adour qui promène ses flots naissants à travers la plaine ! Puis, au-dessus de cette nature si vivante et si gracieuse, voilà le Pic-du-Midi qui élève audacieusement son front sévère ! Ramond a beau parler de l'épée de Damoclès : sa présence au milieu de ces beautés pittoresques est un charme de plus. J'aime à voir ce mont superbe dessiner sur la vallée sa taille géante ! J'aime à le voir immobile, et debout sur sa base, apparaître triste et austère, au milieu de ces riants paysages, comme un père au front grave et soucieux au sein de sa famille ? — Oh ! quand je songe à cette vallée, je sens combien mes images sont froides et décolorées ! Tous les Raphaël du monde ne sauraient transporter dans leurs tableaux le charme de ces lieux ; il faut les voir !

La vallée qui se prolonge de Campan jusqu'à Sainte-Marie est partout riche des mêmes beautés. De Sainte-Marie, l'œil voit s'étendre au loin, quoique dans un espace assez resserré, des prés fertiles parés de maisons élégantes. A Gripp, vous savourez les truites, le beurre et le lait parfumé des montagnes, puis vous prenez à l'est le chemin qui mène à la vallée d'Aure, ou bien à l'ouest celui du Tourmalet. Ce sentier tracé sur la montagne est très-fréquenté pendant la belle saison. Les étrangers, à leur départ de Caunteretz, Saint-Sauveur et Barèges, traversent le Tourmalet pour se rendre à Bagnères.

En s'éloignant du centre de cette vallée, on trouve encore de quoi admirer ; mais on est moins ravi, parce

qu'on n'a plus le plaisir de la surprise ; parce qu'il ne reste guère qu'un genre mixte à considérer, et qui participe autant des plaines que des montagnes.

On trouve la grotte sur la rive droite de l'Adour, immédiatement au pied de la montagne grise que l'on aime à revoir malgré son air austère et sa fière attitude.

C'est une espèce de citerne qui peut avoir 300 pas de long sur à peu près 3 à 4 pieds de large ; ce n'est pas l'espace qui manque à cette grotte, la qualité des objets y est en général peu remarquable ; ils n'offrent rien de piquant ni d'attachant. On est obligé, pour arriver jusqu'au fond, de se courber ; là est un immense plateau sur lequel on a gravé des milliers de noms et d'inscriptions.

Les deux vallées de Campan et de Gavarnie ont des beautés qui leur sont particulières. L'une est plus douce, l'autre est plus forte. Campan rappelle Virgile, et Gavarnie Homère ou Milton. On aime la première, on voudrait y passer le reste de ses jours. On admire la seconde ; elle fait trembler et pleurer quelquefois, mais on y retourne comme à ces belles tragédies dont la terreur et la pitié sont les deux grands ressorts.

La vallée de Campan, quoique riche, gracieuse, étant plus égale et moins accidentée, n'appartient guère qu'au genre descriptif ; au lieu que l'autre, enrichie de prodiges et d'une multitude d'épisodes parfaitement liés à l'intérêt principal, appartient encore au genre dramatique. Bien entendu qu'il ne s'agit ici, comme partout ailleurs où je me suis permis de semblables rapprochements, que des effets pittoresques, de leurs nuances, de leurs oppositions, de leurs contrastes ; que des sensations, des idées progressives et des sentiments qu'ils font naître dans l'âme du spectateur.

Chapelle Saint-Roch. Elle s'élève entre Campan et Sainte-Marie : c'est un autel de bois, recouvert d'un toit de chaume, et qui est visité par tous les *Toys* et *Toyas* du pays, c'est le nom patois des habitants des Pyrénées.

§ 5, A GRIPP.

On arrive jusqu'à Gripp, en voiture (1), en parcourant l'espace de 12 kil. C'est à Sainte-Marie (2) que se fait l'embranchement de la vallée qui descend du mont Tourmalet. C'est surtout en parcourant l'espace de deux lieues, compris entre Campan et Gripp, que l'on voit se réaliser, avec les contrastes les plus frappants, les merveilles de la belle nature si bien décrites par M. Ramond. Gripp, situé dans un bassin, est le dernier hameau que l'on remarque sur la route de Barèges par le Tourmalet.

On va rarement à Gripp sans visiter les cascades formées par les eaux de l'Adour. La première est à demi-heure de distance. On l'aperçoit à partir de ce point; elle est formée par une chute d'eau de l'Adour tout entier. On se rend ensuite aux cabanes de l'Artigue, où l'on met pied à terre pour visiter la cascade de Garet : pour la voir dans toute sa beauté, et contempler aisément le site pittoresque où elle se trouve; l'on doit y arriver en cotoyant la rive droite du torrent qui est formé par cette cascade, et non la rive gauche, comme on le fait ordinairement. Après cette petite course à pied, l'on revient prendre ses chevaux aux cabanes de l'Artigue, pour se rendre à la troisième cascade, en suivant le chemin de Tourmalet. Cette dernière est plus considérable que celle de Garet; la chute d'eau se répète trois ou quatre fois, et produit le plus bel effet.

On voit à un quart d'heure de distance les cabanes de Tramesaigues, situées dans une sorte de petit bassin correspondant à une gorge du Pic-du-Midi. Ce pic présente

(1) M. Sarabeyrouze.

(2) On peut de Sainte-Marie aller visiter encore la vallée de la Séoube, presque aussi belle que celle de Gripp. On s'arrête à la ferme de la Paillole pour se rafraîchir. La Paillole est à la base du Tourmalet : près de là sont les carrières de marbre de Campan.

Autre excursion : La Sarrat de Mortis, hauteur qui domine la vallée de la Séoube.

majestueusement son flanc oriental aux regards de l'observateur étonné. On peut le gravir par la gorge dont il s'agit, mais avec moins de facilité que du côté de Barèges.

Il faut trois heures pour parcourir tous ces lieux. Il se présente toujours quelque guide à l'auberge de Gripp, où l'on revient pour se restaurer. On trouve dans cette auberge des œufs, du beurre frais et des truites que l'on voit prendre dans un bassin. Les voyageurs de bon appétit ont soin de se munir de bon vin et de quelques pièces de résistance. Il y a à Gripp une autre auberge qui porte le nom de *A la Truite fraîche* ; on y est fort bien.

§ 4. A LA PENNE DE LHYÉRIS (1).

On y aboutit par deux chemins différents (2). L'un est celui des Palomières dont on longe une partie de la crête en passant par le village de Gerde. On gagne de là le bois de *Humas*, après avoir admiré les belles touffes de digitale pourprée que l'on trouve abondamment sur un petit plateau. Il n'est guère possible, pour peu d'habitude qu'on ait des montagnes, de s'égarer au milieu des nombreux sentiers qui coupent le bois dans tous les sens. Les clairières, qui sont à des distances fort rapprochées, servent pour ainsi dire de boussole, et, laissant entrevoir le sommet de Lhyéris, remettent toujours le voyageur dans la direction qui doit l'y mener.

On prend le second chemin au village d'Asté dans une gorge qui s'enfonce au sud-est. Elle est longue, rapide, même presque escarpée dans certains endroits : mais les chevaux du pays, que leur pied ferme et sûr met à l'abri de tout accident, la gravissent facilement sans danger pour les voyageurs. On s'élève ainsi, pendant l'espace de trois quarts d'heure, jusqu'à la forêt du *Haboura*, dont la mousse chevelue, qui pend en longs flocons aux ra-

(1) Jacou est un guide qui connaît parfaitement cette montagne.

(2) M. Pembrun : *Bagnères de Bigorre et ses environs*.

meaux de ses arbres, atteste la vénérable antiquité. C'est sur ce chemin, à cent cinquante ou deux cents pas environ vers la droite, que se trouve le gouffre effrayant connu sous le nom de *Puits de Haboura*, et dont toutes les descriptions que les poètes ont faites des affreuses cavernes du Ténare ne pourraient donner qu'une imparfaite idée. Dans l'impatience où l'on est d'arriver au terme de sa course, on néglige le plus souvent d'aller le visiter. Il est vrai qu'on en ignore en général l'existence, ou qu'il est confondu avec une autre excavation nommée le *Puits d'Arris*, qu'on trouve au sommet de la montagne à quelques pas vers le nord.

Ce puits, objet si digne de curiosité, est situé à un quart d'heure de distance du bassin de Lhyéris, dans l'intérieur du bois sur la droite, à côté d'une grande clairière couverte de pelouses : mais que le voyageur qui cherchera à le découvrir sans guide ne le fasse qu'avec réserve, car on se trouve placé sur ses bords au moment où l'on croit encore le chercher : qu'on se garde surtout d'en approcher de trop près ; il y aurait du danger pour une tête qui se trouble à la vue des profondeurs, tant son aspect a quelque chose de repoussant et d'horrible ; et cependant ses bords sont semés de fleurs !..... image frappante de la plus belle existence de l'homme dont la vie s'écoule ainsi sur le penchant de l'abîme sans cesse ouvert sous ses pas.

Au sortir de la forêt, se présentent tout à coup les pâturages fertiles de la montagne de Lhyéris, formant comme un immense bassin qu'animent de nombreux troupeaux. Au milieu coule une source d'une eau limpide et pure dont la fraîcheur n'est altérée jamais par les feux du soleil. C'est là qu'avant de faire l'ascension de la *penne* (1) dont l'œil a déjà mesuré la hauteur, on se livre

(1) *Penne*, en langue celtique, signifie le sommet d'un lieu élevé, Celle de Lhyéris a, selon M. Ramond, 1,600 mètres d'élévation.

à un repas champêtre composé de provisions dont on a eu soin de se munir.

Rien de plus vigoureux que la végétation de cette montagne. Il y a deux chemins, l'un par les *Palomières*; l'autre, plus court, par le village d'Asté.

Bientôt on gravit la penne de Lhyéris : or, voici ce que c'est que cette penne ou sommet. Figurez-vous une masse énorme de marbre couronnant la montagne, et dans laquelle on voit une excavation latérale assez considérable du côté du midi pour contenir plus de deux cents hommes de front, sur deux, trois et quelquefois davantage de hauteur. Je donne à cette masse 27 ou 35 mètres d'épaisseur, et j'estime qu'elle peut avoir 600 mètres d'étendue de l'est à l'ouest. Ce bloc sans pareil domine tout ce qui l'environne.

Parvenu à l'excavation, on marche à l'ombre des rochers qui forment au-dessus une demi-voûte saillante de plus de 200 mètres. On cherche un passage pour arriver au sommet. — Voyez-vous cette crevasse perpendiculaire, pleine par intervalles de terre éboulée? C'est par là qu'il faut monter. On s'élance. Rien n'y dirige, n'y soutient l'escarpeur : on s'accroche au hasard des pieds, des mains, aux rochers, à de faibles arbrisseaux, au gazon même qu'on rencontre de temps en temps. Sorti de cette entaille, on est tout à coup au milieu des plantes que je cherchais. L'aconit lycotome, une foule de belles liliacées et tant d'autres, ravissent au point qu'on ne sait à laquelle donner la préférence.

Quelques pas de plus, on atteint le sommet. Dès lors on oublie la fatigue, les dangers et jusqu'aux plantes chéries. On oublie tout pour regarder autour de soi, pour contempler et admirer. Quel spectacle ! le Pic-du-Midi en fait le plus bel ornement.

On achève de traverser les bois de la montagne d'Arris, situés au bas d'une courte descente, et on arrive au puits d'Arris. Les corbeaux qui vont y coucher donnent

un concert tel qu'on n'en a jamais entendu de semblable. Leurs croassements forment une espèce de chant baroque, que les échos souterrains répètent confusément, et dont il résulte des dissonances que Rameau n'aurait peut-être pas dédaignées, lui qui étudiait jusqu'à l'aboïement des chiens, dont il remarquait le ton faux.

Des pierres jetées dans cet abîme pour en sonder la profondeur, tombant de roche en roche, font juger, par le temps et la diminution du bruit, qu'elles ont parcouru de longs espaces; mais on ne peut rien conjecturer sur la dimension perpendiculaire de ce gouffre, d'autant plus surprenant qu'il ne paraît pas qu'il y ait jamais eu de volcan dans les Pyrénées. On ne conçoit pas non plus que ce puisse être l'ouvrage des eaux, à moins de remonter à un ordre de choses qui n'existe plus aujourd'hui. Il est possible, et même vraisemblable, que cette montagne ait été dominée par des hauteurs d'où quelque torrent considérable aboutissait dans le puits d'Arris, comme on le voit au lac d'Escoubous, à celui de Honchet, et partout où les eaux se creusent des conduits souterrains.

§ 5. A L'ÉLYSÉE COTTIN.

On passe devant les anciens bains de la Reine, puis on prend un petit sentier; on entre dans un petit vallon embelli par une jolie fontaine; on continue de marcher, et on arrive à la montagne de *Bédât*. La cabane où allait reposer l'auteur de *Mathilde* n'existe plus; le hêtre, à l'ombre duquel elle aimait à se reposer, est tombé sous la hache du propriétaire, qui a transformé la cabane en bergerie. Là, loin du bruit, du tumulte, dans un silence absolu, l'âme aime à se livrer à de mélancoliques réflexions.

Il y a trois grottes dans la montagne de Bédât, mais peu curieuses à visiter.

§ 6. VALLÉE DE TRÉBONS.

On prend le chemin de Tarbes ; dans cette excursion, on peut aller visiter le camp dit *de César*, qui s'élève en face du village de Pouzac, à une demi-heure de chemin de Bagnères. Rien de moins certain que l'authenticité de ce camp de César.

On emploie ordinairement une journée à visiter la vallée ; elle a deux lieues d'étendue, et est décorée avec beaucoup de splendeur : un cirque, une gorge profonde ; un plateau, d'où l'on jouit d'une vue étendue ; une charmante cascade ; un village, celui de Germs, encadré pittoresquement ; voilà les premiers tableaux qu'on doit admirer.

On fait halte ensuite à Soulagnets, village non moins agréable. Là, on trouve au besoin de quoi manger. On descend à *la Bassère*, on retourne à Trébons, et on revient de bonne heure à Bagnères.

On peut faire cette promenade à cheval.

A Trébons, débouche la vallée de l'Ousouet, ainsi appelée du torrent qui la parcourt. Elle a plus de deux lieues d'étendue. Ici, comme dans toutes nos vallées, la grâce et la fraîcheur de la végétation s'unissent à la hardiesse et à la majesté des formes. On y trouve de précieuses carrières d'ardoises et la source sulfureuse de la Bassère. Les amateurs de la belle nature admirent le fond magique de cette vallée que terminent sept montagnes pyramidales symétriquement rangées en demi-cercle.

§ 7. AUX CABANES D'ORDINSÈDE.

Les cabanes ont été si souvent dessinées, peintes, lithographiées, que rarement on manque d'aller les visiter.

On suit le chemin qu'on a suivi pour aller au puits d'Arris.

Là se présentent de vastes forêts dont il serait difficile

de se tirer sans guide. Après une heure et demie de marche, on atteint un plateau, on est aux cabanes d'Ordinsède.

Là, l'œil jouit de l'un des plus beaux spectacles qu'il soit possible de contempler. Les plans sont distribués avec une harmonie parfaite, les contrastes accusés fortement, les groupes bien distribués. On ne sait à quoi s'arrêter; on est ravi, muet d'étonnement et d'admiration.

Peintres, poètes, artistes, allez en pèlerinage aux cabanes d'Ordinsède.

De ces cabanes, on peut aller visiter la vallée de Campan : une heure environ de chemin par une corniche dans le roc.

Une demi-journée suffit pour cette excursion. Si l'on veut herboriser sur la penne de Lhyéris, il faut une journée entière.

La course à la penne de Lhyéris et aux cabanes est la plus belle qu'on puisse faire dans les montagnes.

§ 8. A LA SERRE DE POUZAC ET A CELLE D'ORDIZAN.

Trois chemins y conduisent. Le premier est la grande route de Tarbes, que l'on quitte au milieu du village de Pouzac pour prendre à droite un chemin qui s'élève sur la colline.

Le deuxième est la grande route de Saint-Gaudens qu'on laisse aux dernières maisons de la ville après avoir passé sur le second pont, nommé *Pont-de-Pierre*. On suit alors à gauche un chemin qui traverse les champs de Monlo. Il s'élève au-dessus de trois jolies maisons de campagne qu'unit une longue allée de peupliers, et conduit, après une très-courte ascension, à l'habitation de M. de Cassan. Mais toute belle qu'elle est, ce n'est pas elle qui fixe les premiers regards; c'est ce bassin que l'on voit à ses pieds, ce sont ces molles inflexions de l'Adour

qui baigne ses champs et ses prairies; c'est Bagnères, dont l'aspect riant présente bien l'image des plaisirs qu'on y goûte; ce sont ses promenades qui serpentent par des contours gracieux sur le monticule au pied duquel elle est adossée; c'est l'heureuse vallée de Campan et les montagnes qui la couronnent; c'est cette borne qui s'enfonce au couchant; ce sont, en un mot, ces beaux paysages partout semés dans ces lieux.

Rien n'est comparable au panorama qui vous attend à la *Serre de Pouzac*. Ne comptez pas, du reste, sur de grands effets, sur de vastes plaines, sur du grandiose; mais si vous aimez de beaux tapis de verdure, des prés émaillés de fleurs, des eaux coulant paisiblement, de doux murmures, de riches coteaux, un tableau hollandais enfin, venez vous reposer sur la *Serre de Pouzac*.

Levez-vous, retournez sur vos pas à l'extrémité méridionale du plateau, prenez à droite; suivez un petit chemin tout tracé qui vous conduira sans fatigue sur un monticule un peu plus élevé que le belvédér où vous vous êtes d'abord assis: c'est la *Serre d'Ordizan*. Là, le spectacle grandit d'étendue, les plaines sont plus profondes, et l'œil est beaucoup plus occupé. Si l'atmosphère est pure, des centaines de villages vont vous apparaître: le premier père vous les nommera l'un après l'autre. Vous avez de quoi admirer pendant plusieurs heures.

§ 9. A MÉDOUS.

Nous avons donné l'itinéraire de l'ancien couvent de Médous dans la première promenade. Ce couvent n'existe plus; mais on y va encore admirer la merveille que les bons pères montraient aux voyageurs: la *grotte* est située dans le jardin, au pied d'une forte montagne. Rien de charmant comme le joli ruisseau que cette grotte épanche avec tant d'abondance, que, dès son origine, il promet une rivière. On le suit à la piste hors du couvent

d'où il s'échappe, on le côtoie sur le penchant de la montagne. Il roule hardiment ses petits flots limpides, fier de couler parallèlement à l'Adour.

Au-dessus de Médous, dit-on, l'Adour disparut il y a un demi-siècle, et ne reprit son cours qu'au bout de vingt-quatre heures. On crut que, par un défoncement soudain, comme il arrive quelquefois dans ces montagnes, il s'était engouffré d'abîmes en abîmes, et n'avait repris son cours que lorsque les cavités furent remplies par les eaux du torrent. Ce n'était qu'une simple conjecture, mais assez vraisemblable. M. l'abbé de Torné raconte que l'Adour disparut en effet, mais il ne s'engouffra point; au contraire, ayant rencontré quelque obstacle, il remonta par des conduits secrets jusqu'à la source de la grotte de Médous, laquelle, au lieu d'épancher un ruisseau, vomit un fleuve. Il pourrait bien se faire que cette source ne fût que l'une des branches de l'Adour.

On sort de la grotte; à mesure qu'on avance vers la plaine (1), les monts s'abaissent, s'effacent insensiblement. Quelques-uns résistent encore à la main du temps, mais ils n'offrent plus que l'aspect de forteresses démantelées. Une route nouvelle pour aller à Médous a été pratiquée à gauche de Salut, sur le pied du mont d'Eu; elle est beaucoup plus facile, et offre également d'admirables points de vue.

VALLON DE SALUT.

« Le petit vallon de *Salut*, le plus joli peut-être et le mieux disposé pour la promenade de tous ceux des Pyrénées (dit M. Lemonnier), est ouvert au sud de la ville

(1) Si vous voulez parcourir le midi de la plaine de Bigorre, vous y trouverez quantité de plantes cosmopolites, dont les vents transportent les germes, comme ceux de plusieurs maladies : les aristoloques, les orchis, des prairies entières couvertes de soucis, de renoncules, de matricaires, d'armoises. Au sein de cette profusion de la nature, le paysage rit de fraîcheur, de verdure et de joie.

de Bagnères; à l'ouest il est dominé par une série de petits pics, dont les crêtes dénudées forment une sorte de feston au-dessus des riches cultures, des bouquets de bois, des prairies, des métairies qui en occupent les flancs et la base; le versant oriental est peu élevé et appartient aux collines; on dirait presque des tertres qui sont occupés par les *Allées de Maintenon* et les beaux ombrages du plateau du *Pouey*, voisin de *Médous*.

« Le vallon, précédé par une des plus jolies allées où sont espacées, à partir de l'hôpital, quelques jolies habitations, ne commence, à vrai dire, qu'au pont de la *Moulette* (en patois : Moulin) jeté sur le ruisseau qui fertilise, après l'avoir creusé, le val délicieux dont nous essayons une courte description.

« Deux chemins conduisent à l'établissement thermal de *Salut*, situé tout au fond du vallon; l'un, le plus suivi, le plus large et le plus favorable à la vue, traverse le pont de la *Moulette* et suit à mi-côte le versant du coteau oriental; l'autre ouvert, en avant et à droite du pont, suit les bords du ruisseau et parcourt le fond du vallon.

« En suivant la première direction, on jouit d'un magnifique coup d'œil sur les prairies qui bordent le cours d'eau, ainsi que sur la pyramide obtuse du *Bédât* (mont presque partout dénudé ou couvert d'un maigre gazon) et toutes les hauteurs qui relient ce pic à celui du *Mont-Wé*, qui domine *Salut*. La route, plantée de sycomores et de peupliers, passe au pied d'une métairie entourée de cultures soignées appartenant au général d'Uzer.

« Le chemin qui suit le ruisseau longe d'abord le pied du *Bédât* et conduit bientôt à la *Fontaine de Rieunel*, dominée à droite par une métairie placée dans une situation des plus heureuses.—Plus loin s'ouvrent les sentiers qui parcourent le petit vallon de *Constance* et mènent à l'*Elysée Cottin*; après quoi le chemin s'élevant toujours, traverse un bosquet de hêtres, et descend à l'établissement de *Salut*.

« Le ruisseau de Salut est alimenté par de l'eau thermale, provenant, soit du trop plein des bains, soit d'une source beaucoup moins chaude, ayant son point d'émergence au pied même de la montagne.

« Un chemin ouvert à la gauche du réservoir qui reçoit les eaux pluviales et l'eau de la source précédente, conduit à des carrières de marbre gris, où l'on rencontre assez abondamment des pyrites martiales. On peut, en continuant à suivre cette route, rejoindre l'extrémité des allées de Maintenon et revenir par elles à Bagnères, ou bien poursuivre toujours au sud et rejoindre la route de Campan, en passant au-dessous et derrière Médous.

VALLON DE LA GAILLESTE.

« Le petit vallon de la *Gailleste*, creusé entre le *Mont-Olivet* au sud, et les coteaux qui terminent sur *Pouzac*, le *Camp de César*, est la voie ordinaire qu'on suit pour aller visiter la *fontaine sulfureuse de la Bassère*. La route qui y conduit est la même que celle de la *fontaine ferrugineuse*; seulement, au lieu de gravir, après avoir traversé le pont de la marbrerie Graciette, les premières rampes tracées sur le *Mont-Olivet*, on suit à droite le chemin qui contourne exactement la base de cette montagne.

« Bientôt la route domine le petit ruisseau de la *Gailleste*, dont on remonte la rive droite sur une longueur d'environ 1 kilom. Ici se présente, à gauche, un moulin et un chemin qui conduit au petit vallon de *Sarraméa*; à droite, un sentier assez large, tandis que la grande route, que l'on a jusque-là suivie, traverse le ruisseau et gravit bientôt les degrés les plus inférieurs de l'espèce de plateau sur lequel est situé le village de la *Bassère*, que l'on atteint sans aucune chance de s'égarer, après une heure et demie de marche, à compter depuis Bagnères.

« Une fois les premières maisons dépassées, on ren-

contre deux chemins, l'un conduisant à droite dans le village; l'autre, bordé d'une magnifique haie de buis, et un peu moins large, ouvert à gauche; c'est ce dernier qu'il faut prendre. Il mène au pied d'une montagne située au sud, et dont on n'a qu'à suivre le contour pendant plus d'une demi-heure. A droite, on aperçoit, derrière le village de Labassère, une colline calcaire surmontée d'un pan de maçonnerie et de deux arbres; et puis des bas-fonds occupés par des prairies; enfin, une maison isolée et un large chemin descendant à la riche mine d'ardoises que recèlent ces lieux.

« Suivant toujours la base de la montagne de gauche, on arrive sous les ombrages du hameau de *Soulagnets*, situé sur le versant occidental de la vallée de *l'Oussouet*, dont on aperçoit le fond couvert de prairies. Vers les dernières maisons, un poteau portant un écriteau avertit le voyageur de prendre sur la droite (car si l'on continuait, on arriverait au pied du plateau d'*Esquiou*), qui est la route de la fontaine de Labassère.

« Après quelques détours, occasionnés par la naissance de quelques gorges qui versent dans la vallée de *l'Oussouet*, on arrive à la fontaine thermale, située tout au fond de cette vallée, et dans un site des plus sauvages.

« C'est un charmant spectacle de passer de la fraîcheur sans égale des fonds de *Soulagnets* à cette nature sévère et triste.

« Le retour à Bagnères s'effectue, soit par la vallée de *Trébons*, en suivant le cours de *l'Oussouet*, soit par les plaines d'*Esquiou* (1). »

(1) Lemonnier, *Bagnères de Bigorre et ses environs*, 1 vol. in-18, 1841, à Bagnères, chez Dossun, imprimeur-libraire.

Pour avoir une idée complète de Bagnères et de ses environs, il est indispensable de se procurer le savant ouvrage de M. Lemonnier, sous-inspecteur des eaux minérales, auquel nous avons emprunté plusieurs passages remarquables, et qui se trouve à l'adresse indiquée ci-dessus.

§ 9. CHASSE AUX PALOMBES.

Cette chasse, qui commence en septembre, dans presque tous les vallons des Hautes et Basses-Pyrénées, dure jusqu'à la fin de novembre; elle s'exécute principalement avec des filets. Les chasseurs, cachés, lancent des raquettes, poussent des cris, rabattent cette sorte de gibier dans les filets qu'ils ont tendus. Les montagnards, dit-on, tirent un bon parti de cette chasse, la plus facile de toutes (1).

Les palomières sont à peine à une demi-heure de chemin de Bagnères. Rien de plus agréable à voir que la chasse qu'on fait aux colombes : c'est un plaisir qu'on se refuse rarement. Un air vif et pur, de jolis sites, une marche qui ouvre l'appétit, et pour le satisfaire, de beaux pigeons que l'on achète tout préparés, presque pour rien.

§ 10. LA VALLÉE DE L'ESPONNE.

Elle commence entre Saint-Paul et le village de Baudéan. On suit les bords de l'Adour, torrent qui n'a rien d'impétueux : bords animés, semés d'usines, d'habitations. Au village de l'Esponne, la nature change de caractère; et aux formes douces qu'elle a revêtues jusque-là, succèdent les formes âpres et sauvages : la végétation perd son beau vert, le sapin au feuillage noirâtre attriste le regard; on est dans la région du silence, à peine si le bruit du torrent arrive à l'oreille.

Nous voudrions pouvoir étendre cette description si incomplète des promenades que Bagnères offre à l'étranger. Nulle part, dans un semblable espace, la nature

(1) « On présage dans toute la chaîne des Pyrénées, à des époques certaines, les nombreux passages de cailles, de grues, d'oies sauvages, de choucas, de bisets et de pigeons ramiers. La chasse de ces derniers est fameuse le long des montagnes. » *Pyrénées françaises*, page 145.

n'offrit de spectacle plus varié, de plus douces harmonies, un soleil plus beau, une atmosphère plus embaumée. Il est impossible de ne pas aimer de semblables lieux. Allez à Bagnères, et vous verrez si l'art du peintre, du poète, n'est pas impuissant à décrire toutes les beautés de ces paysages.

§ 41. A L'ABBAYE DE L'ESCALODIEU, A CAPVERN, EN VOITURE OU A CHEVAL.

Il y a deux lieues (8 kilom.) de Bagnères à l'abbaye; on prend la route de Toulouse, on passe le pont de l'Adour.

Le vallon où était cet asile de la piété est charmant; les bords de l'Adour sont coupés heureusement et pleins de fraîcheur. L'abbaye est aujourd'hui convertie en ateliers bruyants. Il y a dans les restes du cloître quelques études d'art à recueillir.

Les ruines du vieux manoir de Mauvezin font un bel effet. On dirait de loin l'un de ces vieux châteaux d'Écosse si poétiquement décrits par Walter Scott.

Capvern (tête verte). A demi-lieue du village coulent les sources qui attirent chaque année un grand nombre d'étrangers. Les Romains connaissaient la vertu de ces thermes et en fréquentaient les eaux.

L'édifice est beau, bien distribué, les baignoires propres et commodes.

Il y a un médecin, un hôtel bien fourni. Les malades ont pour promenade un bois touffu, de jolies promenades sur la déclivité du coteau opposé.

Voici l'opinion du médecin-inspecteur :

« Ces eaux sont fondantes, apéritives, diurétiques. On
 « y traite avec succès les affections graveleuses, les
 « aberrations du sang hémorrhoidal chez les hommes,
 « la suppression des menstrues des femmes, les affec-
 « tions hystériques qui en proviennent, ou d'un état de
 « faiblesse; les maladies lymphatiques de diverses es-

« pèces, les asthmes humides, les pâles couleurs, les
 « pertes blanches, les engorgements des viscères du bas-
 « ventre. »

§ 12. A BARÈGES PAR LA MONTAGNE.

Il faut se munir d'un guide. — On traverse le Tourmalet, on visite le Pic-du-Midi, accessible, à cheval, jusqu'au lac d'Oncet; puis on suit le talus rapide qui domine ce lac, et on arrive enfin à Barèges.

Cette ascension ne présente que des difficultés, mais aucun danger réel. Les dames elles-mêmes peuvent l'entreprendre, en suivant docilement l'avis de celui qui les conduit. Nous ne parlerons pas ici des beautés qu'offrent le Tourmalet, le Pic-du-Midi. Nous renvoyons à ce que nous avons déjà dit (1).

Mais, comme parmi nos nombreux voyageurs, il peut s'en trouver qui n'aient ni le temps ni la volonté de parcourir cette série de pittoresques vallées que nous venons de décrire, nous allons mettre sous leurs yeux un petit panorama des sites, des vallées, des promenades et des lieux les plus intéressants que *présentent les alentours* de Bagnères dans un court rayon, afin qu'ils puissent, de suite et sans peine, choisir le lieu où ils désirent aller. Toute cette rapide et brillante description est empruntée au savant ouvrage de M. Lemonnier, inspecteur-adjoint des eaux minérales de *Bagnères-de-Bigorre*.

« Je vais ici donner la nomenclature et l'indication des principales promenades que présentent les alentours de Bagnères. Ce sont d'abord, dans le voisinage immédiat de la ville : les *Allées de la Fontaine ferrugineuse*, dessinées sur le penchant boisé du Mont-Olivet,

(1) A celui qui voudra connaître parfaitement la contrée, nous indiquerons : « *Bagnères de Bigorre et ses environs*, » par M. A. Pembrun, avocat, in-12, chez Dossun, à Bagnères, et M. Lemonnier, inspecteur-adjoint des eaux minérales de Bagnères.

qui domine Bagnères à l'ouest; l'ascension du *Bédât*, qui fait suite au midi au Mont-Olivet, l'*Avenue de Salut*; le chemin de la fontaine de *Rieunel*, qui conduit à Salut en longeant le pied des montagnes, et dans le petit vallon de *Constance* en tournant à droite; les *Allées Maintenon*, dessinées au sud de la ville entre l'avenue de Salut et la route de Campan. Un peu plus loin se trouvent : l'*Élysée-Cottin*, par delà le Bédât; l'ancienne *Capucinière de Médous*, remarquable par la limpidité et l'abondance de sa jolie source, à 3 milles, sur la route de Campan; les *Palomières*, sur le sommet des coteaux qui dominant Bagnères à l'est; le petit *Château de Cassan*, sur le prolongement du coteau précédent, en face du village de Pouzac; enfin le *Camp de César*, qui, sur un mamelon élevé, voit à ses pieds ce petit village. Dans un cercle plus étendu sont les promenades à *Gripp*, au pied du Tourmalet et du Pic-du-Midi; de la *Vallée de la Séoube*, pour voir la célèbre *Marbrière de Campan*, située au pied du Col d'Aspin, d'où la vue plane sur la vallée d'Aure et sur le pic d'Arbizon; aux *Cabanes d'Ordinsède*, assises comme des nids d'aigle sur le sommet des affreuses montagnes qui dominant à l'est sur le village de Sainte-Marie, et d'où l'on découvre à la fois trois vallées et les pics du Midi et d'Arbizon; l'*Hyéris*, dont la *penne* (sommet) en forme de casque domine les immenses forêts qui, au-dessus du village d'Asté, lui forment une sombre ceinture; l'*Abbaye de l'Escalodieu*, assise au centre d'une forêt, à 3 lieues sur la route de Toulouse; la *Fontaine de Labassère*, située au fond de la fraîche vallée de Trébons, au pied du Mont-Aigu; le *Mont-Aigu* lui-même, et la *Vallée de l'Esponne*, qui débouche entre Baudéan et Campan, et remonte dans l'enfoncement laissé au couchant entre le Pic-du-Midi et le Mont-Aigu; enfin le *Lac Bleu*, placé au fond de la vallée de l'Esponne, sur le revers septentrional des montagnes de Barèges, et le *Pic-du-Midi*, aisément accessi-

ble par Gripp et le vallon d'Arises. La plupart de ces promenades seront, au reste, décrites lorsque je traiterai de la vallée de Campan et de ses dépendances. Quant à indiquer minutieusement les sentiers qui conduisent par mille détours dans chacune de ces localités, bien que je les aie tous parcourus plus d'une fois, je sens l'impossibilité d'en donner une description tant soit peu claire pour ceux qui n'y auraient jamais été. Je les engage tout simplement à s'adresser à des guides; je recommande surtout, comme étant instruits et sûrs, les frères Jean-Marie, Pierre et Joseph Idrac, ainsi que Charlet, employé à l'hôtel de France. Si l'on veut se risquer sans guide, il faut absolument une *carte*, de la *patience* et du *temps*; avec cela, on vient à bout de tout, quand on ne pénètre pas dans les hautes régions.

ASCENSION DE NÉOUVIEILLE.

De Barèges, il faut prendre pour point de départ la vallée de *Bastan*; ensuite on traverse le vallon de *Lientz*, triste et désolé; à droite vous apercevez le *Pic de Miarritz*, où les pâtres racontent que de grandes auges de pierre, qu'on peut vous montrer, étaient jadis pleines d'or et d'argent que les Anglais y avaient cachés.

A votre gauche, le schiste d'*Aysé* s'unit au granit de Néouvieille.

Vous êtes alors dans la région du granit et de la neige; les lacs y abondent: vous trouvez les lacs de la *Glaire*, de *Combe-Longue*, de *Combe-Seure*, du *Mail*, de *Mourelle* et de *Stellat*.

Le granit, du côté de Néouvieille, repose sur de larges bancs inclinés. Le grand Pic est inaccessible; il faut compter deux heures environ pour gravir le col. C'est un des points les plus importants de la belle chaîne des Pyrénées.

Néouvieille appartient au terrain granitique; l'éléva-

tion du pic est, selon Reboul et Vidal, de 3,232 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'ascension de Néouvieille ne doit être exécutée qu'avec un guide excellent. L'amour seul de la science peut porter le voyageur à tenter cette entreprise, car autrement il ne trouve pas dans cette course difficile des dédommagements suffisants à ses fatigues et à ses périls.

M. Arbanère un moment s'égara sur ces hauteurs. Voici comment il raconte le danger qu'il courut :

« Antoine s'abandonne à un doux sommeil ; moi, j'observe et j'écris. Voilà l'homme simple qui se livre à tous ses premiers instincts, et celui à qui l'éducation a donné une vie nouvelle qui le rend dédaigneux de ces plaisirs faciles du corps, lui fait préférer les jouissances de l'imagination, et sacrifier ainsi sans cesse des biens présents pour des biens à venir. Heureusement pour tous les deux, je veillais. Les brouillards qui couvraient le fond des vallées, s'élevèrent vers trois heures et ceignirent bientôt, comme un vaste turban, le front chauve de Néouvieille. Ces vapeurs légères, qui semblent d'abord n'avoir aucune intention malfaisante, peuvent, dans ces lieux terribles, amener les périls les plus imminents, en dérobant la route à vingt pas, et en privant de tous les points de reconnaissance. Ma crainte se réalisa. Nous nous égarâmes, aux environs du lac du Mail, dans le dédale de monticules qui le bordent.

« Déjà le soleil atteignait l'horizon. Nous précipitons notre marche sur divers points, et un maléfice insurmontable nous ramène toujours sur des rives où les rochers, plongeant perpendiculairement dans le lac, n'offraient aucun passage. De fortes traces, que nous avions vues sur la neige nous avaient annoncé qu'un grand ours rôdait dans ces parages. Ce voisinage augmentait notre dégoût de passer la nuit sous une roche, sans armes, sans vivres, sans manteau, pénétrés du froid de cette haute région, et trempés de cette brume perfide.

Mon vieux guide, bourrelé de honte et de crainte, perdait en imprécations le reste de ses forces et du jour. Cependant il conserva une prudence qui me fut bien utile.

« Je voulus une fois traverser une partie du lac dont le fond paraissait rocheux et de deux ou trois pieds de profondeur. Ce trajet nous amenait sur une pelouse, et de là peut-être à une issue. Tel était le raisonnement que me suggérait l'impatience; mais, sans tenir compte du manque possible de fond, un danger plus réel était la froideur glaciale de l'eau. La nuit qui venait eût empêché le violent exercice nécessaire pour dissiper l'engourdissement. Le brave homme s'opposa d'instinct à ce projet, et je vis après quelles tristes conséquences auraient pu suivre sa tentative ou même son accomplissement. Je suivis le conseil de mon vieux compagnon, et prenant de nouvelles forces de la nécessité pressante, nous nous enfonçâmes pour la quatrième fois, des rives du lac, dans ce labyrinthe inextricable de rochers. Les dernières lueurs du jour allaient se perdre dans les voiles ternes du brouillard. J'allais à l'aventure, non pour trouver une route que je n'espérais plus, mais pour rencontrer quelque pasteur. Nos cris retentissaient en vain depuis longtemps.

« Enfin, au haut d'un monticule paraît un homme qui se détachait sur le ciel, encore un peu clair, comme une ombre secourable. Il descend à nos vives instances. Nous lui exposons notre perplexité. Les soins de son troupeau le retiennent; un écu lui donne du zèle. Antoine, comme à regret, se laisse guider avec l'air récalcitrant d'un maître qui reçoit une leçon. Nous marchons à pas précipités, impatients de fuir ces lieux perfides. La pensée des inquiétudes qu'auraient éprouvées mes amis à Barèges, eût ajouté pour moi une impatience poignante à tous les autres maux. Enfin nous atteignons le gave, après sa sortie du lac de la Glairé; et le reste de la marche, jusqu'à

Barèges, n'offrit plus que les difficultés d'une route dans des blocs de rochers pendant la nuit. »

MŒURS ET COUTUMES.

Avant la révolution de 1789, il n'entrait dans la vallée que quelques voitures chargées de vins; il en arrive plus de trois cents aujourd'hui. On n'y connaissait, il y a cent ans, excepté chez les ecclésiastiques, que trois chapeaux et deux paires de souliers : le moindre père aujourd'hui veut en avoir pour se parer dans l'occasion. Les mousselines, les draps fins, ont dégoûté des toiles et des étoffes du pays. Chez la plupart de nos montagnards vous trouverez une broche, une casserole et d'autres ustensiles.

L'administration de la vallée avait jadis de grands rapports avec celle des Suisses. Chaque communauté, délibérant chez elle sur ses intérêts particuliers, en avait de communs avec son vic, lequel vic était composé de quatre ou cinq villages, dont les députés se rassemblaient dans ce que les étrangers appellent ville, et un chef-lieu quand il s'agissait des affaires qui intéressaient toute la vallée. Les quatre vics se réunissaient à Luz.

Lorsque les affaires étaient importantes, chaque communauté nommait des hommes *licts* (*homines lecti*), c'est-à-dire choisis. Ceux-ci, pour mieux discuter, se joignaient aux consuls; et c'est alors seulement que ces rustiques amphictyons avaient voix délibérative; car ce privilège, dans les cas ordinaires, n'appartenait qu'aux consuls.

Le rôle des impositions se faisait, de temps immémorial, sur des morceaux de bois qu'ils appellent *totchoux*, bâtons. Chaque communauté avait son *totchou*, sur lequel le secrétaire faisait avec un couteau des chiffres romains, dont eux seuls connaissaient la valeur. L'intendant d'Auch, qui ne se doutait pas de ces usages, ordon-

na, en 1784, à un des employés du gouvernement, de lui apporter ses anciens registres.

Il arrive suivi de deux charretées de *totchoux*. Ses commis n'y purent rien comprendre.

La jeune fille dont la famille est en deuil, et qui va assister à l'office, prend son capulet blanc, met par dessus ses habits un grand manteau d'étamine brune bordé de noir, et ce manteau l'enveloppe de la tête aux pieds; ensuite elle replie sur le visage le bord du capulet, et sort tenant à la main un pain de cire jaune.

Quand une famille est en deuil, il faut, et c'est un devoir, que quelqu'un de la famille assiste à la paroisse ainsi vêtu, c'est-à-dire couvert d'un manteau, qu'il y porte un pain de cire, un cierge allumé, et reste jusqu'à la fin de l'office. Tout cela, comme on le voit, tient aux mœurs antiques.

Vous entrez dans un jardin : un paysan vous suit en gilet, en bonnet pointu et sans souliers. — Quoi ! de l'aconit-napel ! et vous laissez ce terrible poison sous la main de tout le monde ? — Pour être resté trop longtemps ici au grand soleil, nous répond le paysan, n'ai-je pas eu un étourdissement douloureux ? Mais que voulez-vous ? ce napel, c'est mon grand-père qui l'a mis où vous le voyez ; il aimait à contempler le port, le feuillage et la fleur de cette plante : voilà, puisque vous voulez le savoir, pourquoi nous la respectons.

Enfin, pour compléter ce tableau des mœurs, nous ajouterons :

« La patience, l'amour du travail (1), sont des vertus nécessaires à l'homme pour qu'il puisse trouver son existence sur un terrain dont la partie cultivable est extrêmement petite et le produit presque nul. Néanmoins,

(1) Nous empruntons cette peinture des mœurs pyrénéennes à un observateur habile, à M. A. A., auteur d'un *Itinéraire topographique et historique des Hautes-Pyrénées*, in-8, troisième édition, chez M. Maison, à Paris, et à Tarbes, chez M. Lagleize, libraire.

sobre, actif et dominé par cet attrait irrésistible qui nous attache au sol qui nous vit naître, l'habitant des vallées préfère aux pays les plus favorisés de la nature son rocher, son gave et sa cabane. Essentiellement pasteur, il élève beaucoup de troupeaux, dont il fait un commerce considérable avec l'Espagne. La plus grande culture est en prés, qu'il arrose avec une adresse admirable : une ardoise suffit pour arrêter et diriger sur tous les points d'une prairie un filet d'eau dérivé d'un torrent fougueux.

« Pendant l'hiver, il ne s'occupe que du soin du bétail ; mais la saison des beaux jours est aussi le temps des fatigues. Les travaux de la campagne y sont pénibles et dangereux : on voit souvent le faucheur, retenu par une corde attachée à sa ceinture, sur la pente presque verticale de ses prés. Mais ce qui paraît incroyable, c'est la constance avec laquelle il reporte annuellement, dans des paniers, sur les lieux supérieurs, la terre végétale que les neiges et les pluies de l'hiver en ont détachée.

« Tous les montagnards sont bergers ou laboureurs ; tous sont propriétaires, amis de l'ordre et du repos. « Il « n'y a point d'exercices ni d'occupations, dit Plutarque, « qui fassent naître un si ardent amour pour la paix que « les travaux de la campagne ; c'est là qu'on conserve le « courage nécessaire pour défendre sa propriété, et qu'on « perd cette audace et cette témérité qui portent à ravir « le bien d'autrui. »

« Des mœurs simples et douces firent longtemps le bonheur des montagnards. L'innocence leur tenait lieu de vertu ; chez eux la bienfaisance était un plaisir, et l'hospitalité un devoir ; mais les visites fréquentes des étrangers ont un peu altéré la pureté de leurs mœurs. L'intérêt a d'abord divisé les familles ; l'ardeur de la chicane s'est emparée des esprits, et l'avidité a produit la fourberie. Cependant il n'est pas rare de trouver encore, dans les gorges reculées, des hommes qui conservent cette humanité prévenante et désintéressée, ces mœurs

patriarcales qui caractérisaient leurs ancêtres. Comme les anciens Germains, ils ne mangent que parce qu'ils ont faim, mais il s'en faut qu'ils ne boivent que pour la soif. Ventes, mariages, toutes leurs affaires se traitent dans les cabarets, en buvant; et lorsqu'au milieu de la liberté de la table, l'âme s'est ouverte à la franchise, et qu'ils ont mis au jour leurs plus secrètes pensées, le lendemain on les discute de sang-froid. Ces deux jours, ajoute Tacite, sont judicieusement employés. On délibère lorsqu'on ne saurait feindre, on décide quand on ne peut se tromper.

« Les maisons sont d'une construction simple, mais bien entendue : elles sont presque toutes couvertes en ardoises, ce qui flatte l'œil et donne un air d'aisance au pays. Les granges adossées aux montagnes sont très-basses, et présentent souvent sous l'apparence d'une porte ce qui n'est qu'une fenêtre. Je me rappelle ici qu'un personnage de distinction qui était venu faire usage des eaux à Barèges, ayant été surpris par l'orage, s'élança avec son cheval dans une de ces granges pour s'y mettre à l'abri; mais il se trouva jeté sur un grenier formé par des poutres éloignées les unes des autres, et finit par tomber au bas de la grange avec sa monture.

« Les moulins sont très-communs sur les torrents : on en voit quelquefois une demi-douzaine à la suite les uns des autres; ils n'ont qu'une meule, et ne sont destinés qu'à l'usage du propriétaire ou des propriétaires; car plusieurs montagnards se réunissent quelquefois pour le construire. On en voit un, près du village d'*Ouzous*, bâti sur un ruisseau dont la naïade capricieuse donne et refuse son eau plusieurs fois le même jour.

« Les hommes s'habillent d'étoffes du pays appelées *cadis* : ils portent le berret des Basques, ou un bonnet de laine, et un lourd manteau qui leur couvre la tête et descend jusqu'aux talons. Ce vêtement, qu'ils appellent *cape*, ne ressemble pas mal à la robe des capucins. Au

reste, la manière de se vêtir change selon les différents cantons. On distingue, aux marchés (1) de Lourdes et d'Argelès, par leur costume, les hommes et les femmes de chaque vallée.

« Celles-ci ne manquent point d'élégance dans leur modeste ajustement : il se compose d'une espèce de veste à laquelle est attaché un jupon court. La tête est couverte d'un mantelet couleur d'écarlate, appelé capulet, qui relève la beauté de leur teint, et donne une tournure piquante à la physionomie.

« Leur nourriture habituelle est du pain de seigle, mêlé d'orge et de froment, des légumes et de la pâte de maïs avec du lait. Sans un cochon et quelques chèvres, que chaque famille sale tous les ans, ils seraient d'excellents pythagoriciens.

« Les bergers n'ont d'autre science que la routine qui leur a été transmise depuis les siècles de barbarie, d'autre adresse que celle de préserver le troupeau de l'attaque des loups et des ours. Ils sont en cela puissamment secondés par leurs chiens, remarquables par leur énorme stature, la blancheur de leur robe et le volume de leur voix. Il est de ces animaux qui ne cessent, pendant toute la nuit, de faire retentir les échos de leur aboiement. La bête féroce s'approche-t-elle du troupeau, si c'est un loup, un seul chien ose le défier : il en faut deux ou trois pour résister aux attaques des ours.

« Les bergers français ont un air moins sauvage que ceux de l'Aragon ; ils ne sont pas, comme ceux-ci, couverts de peaux de mouton, ni chaussés avec un morceau de peau de bœuf garnie de son poil, fixé à la jambe avec des cordes. Mais qu'ils ressemblent peu aux bergers de Théocrite et de Virgile ! couverts d'une étoffe grossière

(1) Les marchés d'Argelès sont les mardis de chaque semaine : ceux de Lourdes sont, tous les quinze jours, le jeudi. Lourdes a de belles foires aux chevaux les 2 mai, 18 octobre et 1^{er} décembre.

de laine grise ou brune, la cape sur le cou, ils portent, en forme de panetière, le *sarrau* qui renferme un morceau de pain, de petits remèdes, un couteau et un briquet. Un chapeau élégant ne les garantit pas de l'ardeur du soleil; c'est un ample bonnet de laine qui, pendant la chaleur, est simplement posé sur leur tête, ou qui, enfoncé jusqu'au cou, garantit les oreilles et une partie de la figure de la rigueur des frimas. Enfin, au lieu de houlette, les bergers des Pyrénées sont armés d'un gros bâton, et le plus souvent d'une hache : cet instrument leur sert à se défendre au besoin contre l'ours et le loup, à couper dans la forêt voisine le bois nécessaire à leur chauffage, et à se procurer de la *tède* (*txda*). On nomme ainsi la partie inférieure d'un pin, dans laquelle on arrête les suc huileux, au moyen d'une entaille pratiquée jusqu'au cœur de l'arbre. Distribué en petits morceaux, il tient lieu de chandelles, et forme l'éclairage le plus ordinaire des montagnards.

« Il ne faut pas confondre le dialecte des Pyrénées avec le patois qu'on parle dans d'autres provinces méridionales.

« Montaigne, qui appréciait fort peu le langage qu'il entendait parler autour de lui, faisait grand cas de l'idiome de nos montagnes. « Mon langage françois, dit-il
 « dans ses Essais, est altéré, et en la prononciation et ail-
 « leurs, par la barbarie de mon creu : ie ne veis iamais
 « homme des contrées de deçà qui ne sentist bien évi-
 « demment son ramage, et qui ne bleceast les aureilles
 « qui sont pures françoises. Si ce n'est pas pour estre fort
 « entendu en mon perigordin, car ie n'en ay non plus
 « l'usage que de l'allemand, et ne m'en chault guères;
 « c'est un langage (comme sont autour de moy, d'une
 « bande et d'aultre : le poittevin, xaintongeois, angou-
 « lemoisin, limosin, auvergnat) brodé, traisnant, esfoiré :
 « il y a bien au-dessus de nous, vers les montagnes, un
 « gascon que ie treuve singulièrement beau, sec, bref,

« signifiant, et à la vérité, un langage masle et militaire
 « plus qu'aulture que i'entende, aultant nerveux, puissant
 « et pertinent, comme le françois est gracieux, délicat,
 « abondant. »

« Le langage des montagnards, si agréable dans les ouvrages de Despouirins et de quelques poètes béarnais, étincelle, même dans leur bouche, de figures hardies qui lui impriment une teinte orientale. Un Barégeois veut-il exprimer les embarras, les charges du mariage, il dit dans son style métaphorique et concis : *Maridat lou Gabé, què staré*. Expression dont on rend faiblement le sens par ces mots : Le Gave, s'il était marié, perdrait sa fougue, serait rendu.

« Spirituels, doués d'une imagination vive, les montagnards donnent un corps aux idées les plus abstraites; ils personnifient la faim, sous les noms de *Douminico* ou de *Peyrot*. Il y a deux ans que, dans un village de la vallée d'Argelès, au premier champ moissonné, on sonna l'agonie de cet importun personnage qui s'était établi dans plus d'une maison.

« Cette imagination vive et amie du merveilleux les nourrit d'illusions et des traditions les plus fabuleuses : ils abrègent les longues veillées de l'hiver par des contes de sorciers et de loups-garoux, qui ne rencontrent jamais d'incrédules. Du reste, il est remarquable qu'on trouve des contes entièrement semblables dans l'*Ane d'or* d'Apulée et le Festin de Trimalcion de Pétrone.

« On raconte dans les Pyrénées que trois chèvres, suivies de leurs chevreaux, venaient chaque jour nourrir de leur lait les trois maçons qui bâtirent la chapelle de Héas. Roland, qui allait combattre les Maures, fit, d'un coup de son épée, la brèche du Marboré qui a conservé son nom; et l'empreinte des pieds de son cheval, restée sur la roche, atteste encore le fait. Le pic de Campana renferme une cloche que le diable, possesseur de tous les métaux, fait quelquefois sonner pendant la nuit de Noël.

Les fées habitaient l'intérieur du pic de Bergoms, et transformaient en fil le plus fin le lin que l'on déposait à l'entrée de leur grotte. Les habitants de Lescun, dans la vallée d'Aspe, qui voient les foudres et les orages se former sur la montagne d'Anie, la regardent comme le séjour de leur *Yona-Gorri*, mot à mot l'être habillé couleur de feu. Ils voient d'un œil inquiet tout étranger qui va sur cette montagne, parce que *Yona-Gorri* s'irrite des visites indiscrètes, et se venge en lançant des orages sur les plaines. »

CHAPITRE XIII.

BOTANIQUE.

La place qu'occupent les Pyrénées, dit M. du Mège, les différents aspects qu'elles présentent, leur élévation, tout se réunit pour tourner vers elles les regards de ceux qui s'occupent de la science des Linné et des Jussieu. Leurs sommets glacés offrent une partie des végétaux que l'on croyait ne pouvoir habiter que dans la Laponie et dans la Sibérie. Leurs revers méridionaux, leurs vallées orientales, se recouvrent chaque année des plantes qui naissent spontanément dans les climats les plus chauds de l'Europe, dans le Portugal, dans l'Espagne et sur les côtes d'Afrique : d'autres qui leur sont propres y naissent en abondance. En parcourant l'isthme qui sépare l'Océan de la Méditerranée, le botaniste peut faire une riche moisson. Les bords sablonneux de la première de ces mers lui fournissent toutes les plantes marines, les algues, les varechs, que les flots jettent non loin des pins élancés qui croissent près des dunes du *Sinus aquitainique*; et il retrouve aussi, sur les rivages du golfe de Lyon, les mêmes productions au pied des rochers sur

lesquels l'olivier et l'oranger courbent leurs rameaux.

Plusieurs auteurs se sont occupés des plantes qui habitent les contrées où nous avons étendu nos recherches. MM. Laterrade (1) et Thore (2) ont décrit celles que l'on retrouve dans les départements de la Gironde et des Landes. On doit à M. de Saint-Amans (3) la flore de celui de Lot-et-Garonne; le docteur Bergeret (4) a donné celle des Basses-Pyrénées; M. Cazaux (5) a publié le prodrome d'une chloris du Gers; MM. Baron (6) et Gattereau (7) ont fait celle du Tarn-et-Garonne. Le département du Tarn, qui aurait pu fournir des renseignements utiles aux botanistes, n'a sérieusement occupé que le docteur Ménard, membre de l'Académie des sciences de Toulouse: ce médecin a écrit quelques mémoires sur les plantes des forêts de la Grésigne, de Giroussens, et d'une partie de la Montagne-Noire. M. Massol, auteur d'une statistique du même département, homme entièrement étranger à la science, a cru pouvoir se dispenser de donner des détails sur la botanique du pays qu'il décrivait, en entassant des phrases ridicules et du plus mauvais goût. Toulouse a une flore particulière publiée par M. le docteur Tournon (8). M. l'abbé Pourret a, dans sa *Chloris narbonensis*, dont quelques extraits ont paru dans les mémoires de l'Académie de Toulouse (9), révélé l'exis-

(1) *Flore Bordelaise*, deuxième édit. Bordeaux, André Brassier.

(2) *Essai d'une Chloris du département des Landes*. Dax, Sere, in-8°, an X.

Promenade sur les côtes du golfe de Gascogne. Bordeaux, 1810, in-8.

(3) *Flore Agénoise*, un vol. in-8.

(4) *Flore des Basses-Pyrénées*, 2 vol. in-8. Pau, an XI (1803).

(5) *Annuaire du département du Gers, pour l'an XI*.

(6) *Flore des départements méridionaux de la France, et principalement de celui de Tarn-et-Garonne*. Montauban, Crosilhes, 1825.

(7) *Description des plantes qui croissent aux environs de Montauban*. Montauban, Crosilhes.

(8) *Flore de Toulouse, ou description des plantes qui croissent aux environs de cette ville*. Toulouse, Bellegarrigue, 1811.

(9) Tome III.

tence de quelques plantes qui avaient échappé aux investigations des botanistes, ou que l'on ne croyait point retrouver dans le midi de la France : ce savant a surtout exploré le département des Pyrénées-Orientales, et cette partie de celui de l'Aude qui compose l'arrondissement de Narbonne. M. le docteur Pech s'est occupé particulièrement des plantes qui croissent dans les Corbières. Possesseur des recherches de ces botanistes, et des notes qui lui ont été fournies par quelques hommes instruits, M. le baron Trouvé a présenté (1) des tableaux des plantes communes et des plantes rares qui croissent dans le département de l'Aude. Tout le monde connaît les beaux travaux de M. Gouan : les plantes qui embellissent les environs de Montpellier ont été décrites par lui avec un talent peu commun, et il faut consulter ses ouvrages lorsque l'on veut connaître les phénomènes de la végétation dans le département de l'Hérault. Nous avons, pour la même contrée, des détails intéressants, mais peut-être trop abrégés, dans l'ouvrage de M. Creusé de Lesser (2). M. J.-C. Vincent (3) a offert un tableau de tous les végétaux indigènes de la campagne de Nîmes, les a rangés suivant le système de Linné, et les a désignés par des dénominations françaises, auxquelles il a joint les noms vulgaires dans le dialecte du pays. On doit regretter que l'auteur de ce beau travail n'ait pas étendu ses recherches dans tout le département du Gard. Mais les ouvrages les plus considérables sur la botanique du midi de la France, et spécialement des Pyrénées, sont dus à M. le baron Picot de Lapeyrouse ; et c'est principalement d'après les écrits de ce savant, qui nous honora de son amitié, que la flore des départements pyrénéens a été formée (4). La

(1) *Description générale et statistique du département de l'Aude*, 105 et suiv.

(2) *Statistique du département de l'Hérault*, 84 et suiv.

(3) *Topographie de la ville de Nîmes et de sa banlieue*, 322-417.

(4) *Flore des Pyrénées*. Paris, Dupont, *in-folio*, planches enluminées.

cryptogamie est moins détaillée que les autres classes, cet auteur n'ayant point publié l'ouvrage qu'il avait composé à ce sujet, et les autres botanistes que nous avons cités n'ayant pas en général, à l'exception de M. de Saint-Amans, complété cette intéressante partie.

CHAPITRE XIV.

TABLEAUX RÉTROSPECTIFS.

§ 1^{er}. DES NEIGES. — DE L'AIR. — PRONOSTICS.

Limite des neiges, ou hauteur à laquelle les neiges cessent de fondre pendant l'été. A une certaine hauteur au-dessus de la surface de la terre, la chaleur diminue à tel point, que les froids de l'hiver y règnent sans cesse. Cette hauteur diffère selon la latitude des divers pays. La marche de ces différences peut être représentée par une courbe qui se dirige du N. au S. C'est sous l'équateur que cette ligne est à sa plus grande distance de la terre sur la surface de laquelle elle vient tomber vers l'un et l'autre pôle, par le 80^e degré de latitude. Les hautes montagnes déterminent précisément les divers points par où passe cette ligne; car à une plus grande hauteur les neiges ne fondent pas, même pendant l'été. Sous l'équateur, la limite des neiges est à 5,255 mètres au-dessus de la mer; les variations qu'elle y présente ne s'élèvent

Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, et Itinéraire des botanistes dans ces montagnes, in-8. Toulouse, Bellegarrigue, 1818.

Supplément à l'Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, in-8. Toulouse, Bellegarrigue, 1818.

Monographie des Saxifrages, an XI (1803). Cet ouvrage fait partie de la Flore des Pyrénées.

pas à 52-62 mètres, de sorte qu'elle y forme une ligne très-bien déterminée. Sous le 20^e degré de latitude sept. au *Mexique*, la ligne des neiges commence à la hauteur de 4,718 mètres. Sur le *pic de Teyde* ou de *Ténériffe*, situé au commencement de la zone tempérée par les 28° 17' de latitude sept., cette limite est à 5,761 mètres. Sur le mont *Etna*, du 37^e au 38^e degré de latitude, elle est d'environ 5,000 mètres. Dans les Pyrénées, un peu au-dessous de 2,416 mètres. Dans les Alpes *Cottiennes*, *Penines*, *Helvétiques* et *Rhétiennes*, on l'observe dans les grandes chaînes à la hauteur de 2,560 mètres. Quant aux montagnes isolées, la limite est d'environ 2,800 mètres.

Observations physiques. Sur les plus hautes Alpes, l'effet direct des rayons solaires est exactement le même qu'à la plaine. Un thermomètre exposé par M. de Saussure au soleil, hors de l'influence de l'air extérieur, s'éleva à 69 ou 70 degrés sur une montagne de 2,800 mètres de hauteur, tandis qu'un autre thermomètre, exposé au soleil, à l'air libre et à 4 pieds de terre, se tenait entre le 4^e et le 5^e degré. A 1,555 mètres plus bas, le thermomètre, préservé de l'influence de l'air et exposé à celle du soleil, s'éleva à 69 degrés, tandis que celui qui était exposé à l'air libre en indiquait 19. La raison du peu d'effet des rayons solaires à ces hauteurs gît dans la température de l'air qui y est très-froid. Or ce froid de l'air provient : 1^o de sa rareté et de sa transparence extrême; les rayons solaires le traversent comme un verre convexe sans l'échauffer; 2^o de la distance considérable qui sépare l'air des hautes montagnes de la grande plaine horizontale sur laquelle la chaleur naturelle de la terre agit immédiatement, et où les rayons sont réfléchis avec le plus de force; 3^o des plans obliques et isolés que la plupart des montagnes présentent de toutes parts aux rayons solaires, lesquels, par conséquent, y tombent presque toujours beaucoup plus obliquement que sur les plaines.

A ces causes qui sont à peu près les mêmes que M. de Saussure assigne au phénomène dont il est question (V. *Voyages dans les Alpes*, p. 955-956), je ne sais si on ne pourrait pas ajouter la grande facilité avec laquelle l'évaporation a lieu dans un air très-rare. On sait combien elle enlève de calorique et produit de froid. Or, comme elle est fort considérable sur les hautes montagnes où l'air a si peu de densité, il me paraît probable qu'elle doit contribuer à y refroidir incessamment l'air.

Dans les montagnes, comme à la plaine, le moment le plus froid de la journée est communément celui du lever du soleil, c'est-à-dire vers les quatre heures du matin en été, et c'est aussi à deux heures après midi qu'on y éprouve le plus de chaleur. La différence entre ces termes extrêmes est beaucoup moins considérable sur les montagnes que dans les plaines; elle a été trouvée sur le *col du Géant* égale à 4,257 degrés, tandis qu'à *Genève* elle était de 11,055 degrés. Le *col du Géant* est à 3,526 mètres, et *Genève* à 572 mètres au-dessus de la mer. La différence entre la température de l'été et de l'hiver est beaucoup moins considérable dans les montagnes qu'à la plaine; celle que l'on a observée sur le col du Géant, entre l'heure la plus chaude et la plus froide de la journée, ne fait guère que le tiers de la même différence, observée à *Genève*. Par conséquent, il est vraisemblable qu'à une hauteur double, c'est-à-dire environ à 6,200 mètres au-dessus du lac de *Genève*, cette différence ne serait que d'un neuvième; et qu'ainsi à 12 ou 14,000 mètres la température de l'air est à peu de chose près la même, le jour et la nuit, l'hiver et l'été.

Selon les observations de M. de Humboldt, la chaleur diminue sous l'équateur d'un degré sur 190 à 196 mètres de hauteur; et, selon M. Gay-Lussac, cette diminution est d'un degré du thermomètre centésimal sur 170 à 180 mètres, sous les 48° de latitude.

L'électricité s'élève invariablement dans les montagnes

comme à la plaine depuis 4 h. du matin, qu'elle est — 0, jusqu'à 2 h. après midi, moment où elle atteint son *maximum*. La plus forte électricité ne fit écarter les boules de l'électromètre de M. *de Saussure*, que de 4 mètre. Par un ciel serein, l'électricité diminue à mesure que l'air se trouve plus rare, en s'éloignant de la surface de la terre. Mais l'électricité des orages se manifeste plus fréquemment, et avec une intensité égale, sinon supérieure, à celle qu'on observe dans les plaines. Quand le temps est serein, l'électricité est positive; elle est souvent négative pendant les orages.

Sur le *col du Géant*, les moments de la plus grande humidité tombaient entre 4 et 5 heures du matin, et 8 et 9 heures du soir; celui de la plus grande sécheresse, lorsque le temps était serein, avait lieu, comme à la plaine, vers les 4 heures après midi.

L'influence de la chaleur dans l'air des montagnes sur l'évaporation est à peu près triple de celle qu'elle exerce à la plaine. Tous ces faits sont extraits des *Voyages de M. de Saussure* dans les Alpes; ils offrent les principaux résultats des observations et des expériences de physique et de météorologie, aussi variées qu'ingénieuses, faites par cet illustre naturaliste pendant les quinze jours consécutifs qu'il a passés sur le *col du Géant*. Il n'est pas probable que personne ait jamais séjourné aussi longtemps à une telle hauteur. Rien de plus intéressant et de plus instructif que les détails qu'il nous a transmis sur cet étonnant séjour. L'amour seul de la science, qui dans les hommes de cet ordre devient une passion ardente, peut faire braver les privations, les inconvénients et les dangers inséparables d'une semblable entreprise, et donner le courage et la persévérance nécessaires pour la faire réussir (V. *Voyages dans les Alpes*, 2025-2112).

La légèreté et la grande rareté de l'air dans les Alpes, ainsi que l'énergie avec laquelle il accélère l'évaporation, sont cause de l'épuisement, de la lassitude, de l'assou-

pisement, des malaises, de la fièvre violente et des évanouissements auxquels beaucoup de personnes sont sujettes quand elles s'élèvent sur les plus hautes montagnes. A la hauteur de 5,000 mètres sous l'équateur, un violent exercice cause des évanouissements, et les hommes qui s'élèvent au-dessus de 5,800 mètres commencent à saigner par les yeux, les lèvres et les gencives. Quelques-uns de ces accidents obligent même certains individus à rebrousser promptement chemin dès qu'ils ont atteint la hauteur de 5,000 mètres. Les mulets, à 5,470 mètres au-dessus de la mer, se trouvent tellement essoufflés qu'ils font entendre une sorte de cri plaintif. La respiration d'un mulet se trouvait prodigieusement gênée à la hauteur de 5,950 mètres sous l'équateur.

Les guides les plus vigoureux de la vallée de *Chamouni*, pendant la dernière heure de l'ascension du *Mont-Blanc*, étaient si épuisés qu'ils se trouvaient hors d'état de faire plus de quelques pas sans s'arrêter pour se remettre. Ces qualités de l'air sont aussi cause de la bouffissure et de la rougeur qu'on observe sur le visage et les mains des personnes qui parcourent les Hautes-Alpes par un temps serein. A la suite de cette espèce d'enflure, assez douloureuse, l'épiderme a l'habitude de se détacher et de tomber.

Ce fut sur la Hourquette de *Cinq-Ours*, ou *Cinq-Cours*, que Plantade, l'un des premiers astronomes du Languedoc, mourut subitement à l'âge de 70 ans, à côté de son quart de cercle.

Plantade, avant de rendre le dernier soupir, avait promené autour de lui ses derniers regards, et s'était écrié : — Grand Dieu ! que cela est beau !

Quæsitæ cælo lucem, ingemuitque repertâ.

VIRGILE, *Æneid.*, lib. IV, v. 692.

Voilà ce qui s'appelle vivre jusque dans les bras de la mort.

On est exposé dans les montagnes à d'étranges illusions d'optique sur la distance des objets que l'on croit toujours beaucoup plus rapprochés qu'ils ne le sont en effet. Ce rapprochement apparent provient de la rareté de l'air, laquelle diminue considérablement la réfrangibilité des rayons. Le rapprochement de la chaîne des montagnes est quelquefois tellement sensible dans des endroits qui en sont à 10 ou 15 lieues de distance, qu'il n'y a personne qui n'en soit frappé. Ce phénomène a communément lieu le matin, et quelques heures après le lever du soleil. C'est un indice assuré que le vent est au sud-ouest, et que le temps va se mettre à la pluie.

Pronostics relatifs aux changements de temps. Lorsque, le soir, on voit les nuages se traîner le long des montagnes; lorsque, le matin, ils voilent les sommités de ces dernières; ou bien, enfin, quand ces sommités sont entourées de vapeurs transparentes qui semblent aplanir leurs surfaces, et diminuer leurs distances respectives, on peut s'attendre à avoir de la pluie. En été, quand il pleut pendant plusieurs jours, ou pendant des semaines entières, le beau temps ne revient qu'après qu'il a neigé sur les montagnes moyennes. Mais dès que le matin on aperçoit les flancs des montagnes couverts de neige depuis leur sommité jusqu'à la limite des forêts, on peut se remettre en marche : c'est la marque assurée que le temps va re-devenir serein et constant.

Vents, orages, averses. Sur l'un et l'autre revers des Pyrénées, pendant les mois d'été, on observe dans les vallées transversales des vents qui commencent à souffler au coucher du soleil, lorsqu'il n'a pas fait d'orage. Ces vents, qui quelquefois sont d'une violence extrême, *descendent* le long des vallées; ils durent pendant plusieurs heures, et recommencent un peu avant le lever du soleil.

Illumination des montagnes occasionnée par les rayons du soleil. Le plus magnifique phénomène qu'of-

frent les montagnes que couvrent des neiges éternelles consiste dans le pourpre éclatant dont le soleil couchant les embrase. Lorsque le ciel est serein, et qu'on a lieu de croire que le coucher du soleil sera beau, le voyageur fera bien de quitter la ville et la maison pour chercher quelque point de vue d'où il puisse découvrir les montagnes dans toute leur majesté. Il est assez rare que l'atmosphère réunisse toutes les circonstances nécessaires pour donner lieu à ce magnifique spectacle : il faut donc profiter soigneusement des soirées où l'on trouve l'occasion d'en jouir pleinement.

ÉCHELLE DE LA VÉGÉTATION DANS LES PYRÉNÉES.

Observations sur la succession graduée des végétaux selon la hauteur respective de leur sol.

Nulle part, dit M. Lemonnier, dans son savant ouvrage sur Bagnères-de-Bigorre, la végétation n'a plus de fraîcheur et de force que dans les Pyrénées, surtout dans leur région inférieure et dans les bassins situés vers le pied de la chaîne; les prairies surtout sont remarquables par la vigueur de ton et la densité de leur verdure. C'est avec admiration que l'œil contemple sur des pentes rapides, et à des élévations considérables, des pièces de gazon, pour ainsi dire sans limites. Comme toutes les hautes montagnes, les Pyrénées offrent dans leur végétation une sorte de tableau abrégé de la végétation de tout le globe, observée de l'équateur aux pôles.

La limite supérieure des arbres est, en général, dans les Pyrénées, à 2,460 mètres d'élévation absolue; celle des plantes parfaites à 3,400 mètres; celle des mousses et des lichens à 5,500 mètres. Ainsi les chênes qui couvrent les vallées ne s'élèvent qu'à une hauteur peu considérable sur les montagnes. Les bois de châtaigniers s'élèvent plus haut.

Viennent ensuite les hêtres et les charmes, qui attei-

gnent, quoique rarement, la hauteur de 1,540 mètres au-dessus de la mer. L'érable, le sorbier sauvage (*Sorbus aucuparia*), l'aune des Alpes (*Betula glutinosa viridis*), l'alisier (*Crataegus aria*), et le sapin rouge (*Pinus abies*), s'élèvent encore plus haut; on trouve le dernier jusqu'à la hauteur de 2,000 mètres. A ceux-ci succèdent le mélèze (*Pinus larix*, L.), le pin alvier ou cembro (*Pinus Cembra*, L.), le pin Mugho (*Pinus Mugho*, Clus.), arbrisseau rabougri qui offre de grands rapports avec le pin commun ou sauvage (*Pinus sylvestris*, L.), et enfin les petits saules, lesquels rampent, et n'ont que quelques pouces de longueur. Au-dessus de 2,460 mètres de hauteur il ne croît plus d'arbres, et sur les revers septentrionaux ils ne s'élèvent guère au delà de 1,700 mètres. Sur certaines montagnes isolées et couvertes de pâturages, les forêts ont disparu dès qu'on est parvenu à 1,555 mètres de hauteur. Les arbres font place aux petits saules, aux rosages (*Rhododendrum ferrugineum* et *hirsutum*, L.), et à divers autres sous-arbrisseaux, le plus souvent entourés d'un gazon court et épais, jusqu'à la hauteur d'environ 2,665 mètres. A une plus haute élévation, on ne trouve, outre les mousses, que quelques plantes alpines qui disparaissent à leur tour. A 3,550 mètres et plus haut, il n'y a plus que des lichens de diverses couleurs dont les croûtes minces tapissent les surfaces des derniers rochers propres à la végétation; car à ces grandes hauteurs les montagnes deviennent de plus en plus chauves, et finissent par se cacher bientôt sous les neiges. C'est ainsi que chaque famille a sa hauteur déterminée, au-dessus et au-dessous de laquelle elle ne croît point.





DEUXIÈME PARTIE.

BASSES-PYRÉNÉES.



CHAPITRE I.

ROUTE DE PARIS A BAYONNE.

Bayonne et son chocolat. — La Grotte de Biaritz. — Les Landes.
— La chapelle d'Arcachon.

DE PARIS A BAYONNE, PAR BORDEAUX.

78 myr. 7 kilom.

	myr.	kil.		myr.	kil.
De Paris à Bordeaux,	56	1	Caloy,	1	2
Au Bouscaut,	1	1	Mont-de-Marsan,	1	0
Castres,	1	2	Campagne,	1	3
Cérons,	1	1	Tartas,	1	4
Langon,	1	2	Pontons,	1	1
Bazas,	1	5	Saint-Paul-lès-Dax,	1	2
Captieux,	1	6	Saint-Geours,	1	5
Les Traverses,	1	5	Les Cantons,	1	3
Roquefort,	1	5	Bayonne,	1	9

De BORDEAUX à ROQUEFORT, voyez route 1 de PARIS à PAU, pages 79 et 80.

À Roquefort, la route se bifurque; vous prenez l'em-

branchement de droite, celui de gauche conduit à *Pau*; ensuite vous côtoyez dans un beau pays la rive gauche de la Douze, vous traversez

Caloy, petit village dans une riante situation au milieu de beaux vignobles, et cinquante minutes après vous entrez dans

MONT-DE-MARSAN (*Hôtels*: grand hôtel des Ambassadeurs, avec de beaux appartements, excellente table, volière d'ortolans, remise pour 12 voitures, écuries à 50 chevaux, bains; de France, du Lion-d'Or, rue du Port; bonne maison bien tenue, appartements meublés, table d'hôte de 1 fr. 50 c. à 2 fr.; le maître de l'établissement tient des voitures à volonté pour toute destination) (Landes), chef-lieu des Landes, avec préfecture, tribunaux, collège, théâtre, bains, eaux minérales qui ont de la réputation. Mont-de-Marsan est situé au confluent de la Douze et du Midon. La première de ces rivières y devient navigable jusqu'à Bayonne, aussi est-ce là que commence le canal des Landes. Il remonte cette rivière par la rive droite, jusque auprès du Caranban, où il la quitte en suivant le cours, et prenant les eaux de plusieurs ruisseaux, il arrive à Saint-Cricq, point de partage. De là il rejoint le ruisseau de Rimbès, qu'il suit jusqu'à son embouchure, à Gelis, près de Mézin, d'où il longe cette rivière jusqu'à son embouchure dans la Baize, au pont de Bordes: dès ce point, la Baize est navigable jusqu'à la Garonne. Ce canal, très-avantageux au pays, a 84 kilom. longueur. *Curios.*: la préfecture, le palais de la cour d'assises, les prisons, la salle de spectacle, le port, les casernes, les fontaines, les promenades, et surtout la pépinière, promenade fraîche et variée. Mont-de-Marsan est une ville bien bâtie, avec de jolies rues très-propres et très-droites; mais ce qui frappe le plus le voyageur, c'est la beauté des femmes; bien qu'elles soient petites, elles sont bien faites et gracieuses. *Commerce*: entrepôt de Bayonne pour les vins et eaux-de-vie, fabriques de

draps, couvertures. *Voit. pub.* : tous les jours de *Bordeaux à Bayonne*. Pop. 4,500 h.

Nous conseillons au voyageur, avant de quitter Mont-de-Marsan, d'aller visiter

Saint-Sever (*Hôtel* : la Passad), jolie petite ville sur l'*Adour*, propre et bien bâtie, à 16 kil. sur la route d'*Orthez* : elle possède une sous-préfecture, un tribunal civil, et un collège communal ; la vue dont on jouit de la terrasse est admirable ; surtout visitez les restes de ses fortifications, l'église paroissiale, monument fort ancien, le tombeau du brave général Lamarque, et sur le coteau de *Morlane*, les débris d'un palais romain appelé *Castrum Cæsaris*. Pop. 5,900 hab.

Arengeosse, à 51 kil. de Mont-de-Marsan, est une petite localité remarquable par la riche végétation de son sol et par le domaine de Tartillon, qui offre un château d'une belle ordonnance : il a été bâti sous Louis XIII.

A 15 kil. plus loin, au milieu d'une contrée sablonneuse, çà et là couverte de sapins, se trouve

Campagne.

A 14 kil. au delà, vient

TARTAS (*hôtels* : la Couronne, Saint-Étienne, le Lion-d'Or) (Landes), sur la *Douze* ; ville bien bâtie, l'entrepôt des départements voisins. *Curiosités* : le musée et le pont récemment construit sur la nouvelle route. *Commerce* : seigle, verrerie, froment, vins, eaux-de-vie, planches. Pop. 2,800 hab.

Au sortir de Tartas, le voyageur continue toujours à travers des sables et des bois de sapins ; bientôt il commence à distinguer les Pyrénées, et, après une route de 11 kil., il arrive à

PONTOUS, place insignifiante ; de là à

SAINT-PAUL-LES-DAX, 12 kilom. (Landes) ; village de 1,800 hab., à 1 kil. $\frac{3}{4}$ environ de Dax, qui se trouve sur la gauche. Visitez son église paroissiale, construite au xv^e siècle, édifice très-remarquable : on voit à l'exté-

rieur les statues en marbre des douze apôtres ; le chœur est d'une beauté remarquable.

DAX (*hôtels* : de France, Saint-Étienne, la Couronne) (Landes), sur l'*Adour*, ruiné en 910 par les Sarrasins, et pris sur les Anglais en 1461, par Charles VII, possède une sous-préfecture, des tribunaux, un collège, un cabinet minéralogique. Les Romains y avaient des bains d'eau chaude ; de là l'étymologie de Dax (*ab aquis*). *Curios.* : la fontaine au milieu de la ville et dont on ne peut supporter la chaleur à dix pas de la source ; sa température est de 80° centigrades. Le cabinet de minéralogie, la cathédrale, l'hospice civil, les jeunes filles pour leur beauté et leur coiffure. *Commerce* : grains, vins, bois de construction, goudron. Pop. 4,800 hab.

Excursions : Les *Bagnots*, établissement thermal, à 100 mètres de la ville ; on y trouve des appartements commodes et élégants.

A *Buglose*, village à 8 kil. de *Dax*, patrie de saint Vincent de Paule ; une chapelle occupe le site de la chaumière dans laquelle cet ami de l'humanité reçut le jour. C'est un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

Saint-Georges, joli village avec une agréable promenade et une bonne auberge.

On traverse le village *Saint-Vincent*, entouré de sables, comme

Cantons, village.

Ondres, où l'on aperçoit de nombreux chênes-lièges, qu'on appelle ici *Suriers*.

C'est vers cet endroit que finissent les Landes, qui ont environ 20 myriam. de long sur 4 de large.

Non loin d'Ondres, le voyageur commence à apercevoir Bayonne, dont l'aspect est frappant et pittoresque ; vous entrez dans cette ville forte par le faubourg du Saint-Esprit, où se trouve la citadelle, un des ouvrages militaires les plus forts dans son genre ; ensuite vous traversez un pont de bateaux, étroit, jeté sur l'*Adour* ; ensuite vous

prenez la *Nive*, sur un pont de pierre, et puis sur un pont de fer, et vous êtes dans

BAYONNE (Basses-Pyrénées) (*Hôtels* : Saint-Étienne, tenu par M. Détrouyat, bon hôtel pour les familles, où l'on trouve les meilleurs renseignements pour les excursions et les voyages en Espagne et en Portugal; beaux et confortables appartements et bonne table; du Grand d'Espagne, du Commerce, de l'Europe, d'Espagne. *Cafés* : Farnié, Italien, Américain, Wagram, du Théâtre, etc., de la *Nive* et de l'*Adour*, partagée en deux parties, dites petit et grand Bayonne, par ces deux rivières. Elle possède une sous-préfecture, des tribunaux, un évêché, un séminaire, un arsenal dont les salles contiennent de quoi armer 100,000 hommes.

Curiosités. — La citadelle, sur la rive droite de l'*Adour*, ouvrage de Vauban, la nouvelle place d'armes, ornée de maisons magnifiques, la place de Grammont, l'édifice dans lequel se trouvent réunis l'hôtel de ville, la douane et la salle de spectacle, l'église cathédrale, le flux et le reflux des rivières, les allées marines, les travaux de la barre au Boucant, le château de Marsac, ancien séjour de Napoléon, devenu aujourd'hui un parc d'artillerie. La ville possède vingt-deux bornes-fontaines de très-bonne eau, qui vient du dehors de la ville au moyen d'une pompe à feu établie par MM. Abadie, père et fils, ingénieurs de Toulouse.

Commerce. — Entrepôt et commission avec l'Espagne, le nord et les colonies; vins, eaux-de-vie, banque, pêche de la morue, laines d'Espagne, bois de sapin, résine, soieries, jambons et chocolats estimés.

Voitures publiques tous les jours pour *Bordeaux*, *Toulouse*, *l'Espagne*, *Saint-Sébastien*, *Biarritz*, *Saint-Jean-de-Luz*, *Cambo* et *Saint-Jean-Pied-de-Port*.

Environs. — *Biarritz*, à 8 kilomètres de Bayonne. On y va prendre des bains de mer, et l'on s'y rend par des voitures qui partent à tout moment, au prix de 50 cen-

times par place. La côte y est très-enfoncée, la marée y monte très-haut, et les vagues, poussées par les vents du nord et de l'ouest, et brisées par les écueils, y produisent un fracas épouvantable; leur poids et leur agitation continuelle ont déchiré et creusé de toute façon le sol contre lequel elles exercent leur fureur; les débris entassés et renversés les uns sur les autres ont formé des masses d'un aspect imposant et varié: les uns ressemblent à des tours antiques ou à des ruines d'édifices, d'autres à des monts isolés; des ponts naturels, d'une structure hardie, réunissent souvent ces amas épars; on croirait voir le champ de bataille des Titans et leurs tombeaux, si l'écume, poussée avec force dans les cavités de ces rocs, ne venait animer la scène en retombant comme de la neige sur les flots qui la font naître. Un mugissement sourd, causé par les chocs dont le bruit se répète au-dessous de l'eau, rend cette scène encore plus imposante. Les rochers contre lesquels la mer agit avec tant de violence méritent de fixer l'attention sous un autre rapport. Composés de sable jaunâtre très-fin, fortement agglutiné, ils renferment une grande quantité de pierres numismales, très-blanches et très-petites. On a de la peine à concevoir comment le sable peut lier ces petites pierres d'une manière assez forte pour que leur masse résiste si longtemps aux vagues, aux vents et aux variations de la température.

La *Chambre d'amour*, ancienne grotte près de Biarritz, a été comblée par les sables que l'eau et le vent y ont portés, et il ne s'en voit plus qu'une petite ouverture d'un demi-mètre de hauteur. Entre *Biarritz* et la *Chambre d'amour* se trouve un très-beau *phare* à éclipse, que l'on voit en prenant une permission à Bayonne.

Cambo, à 2 myriamètres 5 kilom. de Bayonne. Établissement thermal, eaux sulfureuse et ferrugineuse. Joli village, où les malades se rendent dans les mois de mars et d'octobre, pour y boire les eaux et prendre des

bains. Le voyage de Bayonne à Cambo est délicieux : on traverse les villages d'*Ustaritz*, *Aruns*, *Larresore*, où est établi un très-bon collège.

(*Hôtel des Voyageurs*). Toutes les maisons se louent en garni pour la saison.

Excursions au pas de *Roland*, au *Mont-d'Arrain*, aux mines de *Kaolni*, à *Espelette*, à *Hasparren* et à *Isturitz*, dont la grotte est des plus curieuses.

Voitures. — Tous les jours, matin et soir. Belle route.

Ayant visité tout ce que Bayonne renferme de curieux, nous allons, avant de quitter cette industrieuse cité, jeter un coup d'œil, non-seulement sur ses alentours, mais bien sur cette partie du pays si peu connue, et pourtant si intéressante, dont nous avons traversé une très-petite portion. Ce sont les *Landes*.

§ 2. BAYONNE.

Ses environs. — Les Bayonnaises. — Le chocolat.

A peu de distance de Bayonne, la culture s'améliore, le chemin commence peu à peu à monter, les maisons de campagne et les jardins à se multiplier. Tout d'un coup on aperçoit, du sommet d'une colline, la ville de Bayonne au bas des montagnes, dont les masses d'azur semblent à peine éloignées d'une lieue de chemin. Cette foule de villages et de plantations, l'aspect de la ville et de la rivière, en partie couverte de vaisseaux; enfin, la majesté de cet ensemble est d'une beauté frappante.

On aperçoit les paysannes. Elles portent cette coiffure piquante qui, de Paris, est allé en Allemagne, et qui sied si bien. C'est un mouchoir de fin linon, dont les deux bouts sont rattachés par derrière et pendants, et dont les deux autres bouts se nouent et forment une rosette sur le front. Les Biscayennes, qui sont très-bien faites, savent tellement varier les formes de ce mouchoir, et leurs légers chapeaux de paille, ornés de rubans, s'y

adaptent si bien, qu'on serait presque tenté de préférer cette coiffure à toute autre.

Bientôt le chemin va en descendant, et on ne tarde pas à entrer dans le faubourg du Saint-Esprit, qui n'est séparé de Bayonne que par le fleuve Adour. Tout, à présent, a un air espagnol, les maisons sont garnies de balcons, sur lesquels on étend des toiles; les boutiques sont sans clôture, et l'on y voit les ouvriers travailler en chantant. Partout on rencontre des femmes montées sur des ânes, ou des paniers sur leurs têtes, des mulets chargés, ou des traîneaux attelés de bœufs. Les accents de la langue basque, auxquels on n'est pas encore fait, et le bourdonnement des tambourins, au son desquels dansent les jeunes filles, ajoutent encore quelque chose au piquant et à la nouveauté du spectacle.

Une branche considérable du commerce de Bayonne est le chocolat, dont on fait un grand débit, non-seulement en France, mais encore dans tout le Nord.

La bonté du chocolat dépend d'abord de la qualité du cacao même. Il y en a de trois espèces principales : Caracas, Guayaquil, cacao des îles Saint-Domingue, Martinique, Curaçao, etc. Le Caracas est extrêmement cher. Pour faire du chocolat, on mélange le Caracas avec du Guayaquil. Deux parties de Caracas et une partie de Guayaquil donnent la première qualité; deux parties de Guayaquil et une partie de cacao des îles, la seconde; et le simple cacao des îles, la troisième.

La bonté du chocolat dépend, en second lieu, du soin qu'on se donne pour le faire griller, de la juste dose du cacao, du sucre et des différents aromates qui entrent dans sa composition, et de l'attention à le bien élaborer, afin de faire un mélange plus ou moins parfait des ingrédients.

Les caractères d'un chocolat bon et non falsifié sont les suivants : une couleur de chair foncée, un grain ferme, fin et luisant, de petites raies blanches, une odeur

aromatique, une facilité à se fondre dans la bouche, avec une sensation de fraîcheur, de ne produire aucune espèce de colle en se refroidissant, et d'offrir en dessus une crème huileuse.

Les caractères généraux du chocolat mauvais et falsifié sont : une couleur noire de poix, un goût fade de sirop, un grain farineux, inégal et grossier ; une odeur de brûlé lorsqu'on le cuit ; enfin, une humidité glutineuse, une dissolution aqueuse, et un sédiment gras et mélangé.

On falsifie le chocolat de plusieurs manières, d'abord par un mélange inégal de diverses espèces de cacao ; par exemple, lorsqu'on vend un quart de Caracàs, un quart de Guayaquil et une moitié de cacao des îles pour première qualité, qui devrait être de deux tiers Caracàs et un tiers Guayaquil ; mais les plus honnêtes fabricants de chocolat se voient forcés à cette falsification, dès que le prix du bon cacao hausse considérablement, et que le public ne veut pas sortir des prix ordinaires.

§ 5. GROTTES DE BIARITZ.

Ces grottes se trouvent auprès du village de *Biaritz*, à 8 kilom. environ de Bayonne, un peu à droite de la route de *Saint-Jean-de-Luz* (*Hôtel* de Monhau ; chambres petites, mais propres et confortables). On se rend de loin à ce village pour prendre des bains de mer.

Parmi toutes les grottes de ces lieux, la *Chambre d'amour* est la plus vaste et la plus connue. Sa forme représente un demi-cercle, grossièrement tracé, de trente-six à quarante pas, douze à treize mètres de diamètre ; sa plus grande hauteur, à l'entrée, est de cinq à six mètres : cette hauteur diminue graduellement jusqu'au fond de la grotte, où la voûte touche le sol ; il y filtre continuellement de l'eau, et la surface de la voûte est tapissée d'une espèce de pâte humide. La grotte s'encombre peu à peu de sable, et la basse mer en permet

aujourd'hui l'entrée pendant les trois quarts de l'année. Au-dessus de la Chambre d'amour croissent une foule de plantes curieuses, telles que le rosier à feuilles de pimprenelle, l'œillet gaulois, l'astragale bayonnais, le mufler à feuilles de thym et le lin maritime. D'après la tradition populaire, cette grotte tire son nom de l'événement que voici :

Deux jeunes amants s'y étaient retirés, pour éviter le courroux de leurs parents; mais la mer les surprit et les engloutit.

Le voyageur ne doit pas quitter cette riante contrée sans visiter les *bains de Cambo*, situés comme *Biaritz* dans une vallée pittoresque, offrant de beaux points de vue. Les eaux de Cambo ont de l'efficacité dans les fièvres intermittentes, les pâles couleurs; elles sont apéritives et fortifiantes. La saison des bains commence en mai et finit en octobre. *Prix du séjour* : 3 à 6 fr. par jour.

§ 4. LES LANDES.

Les habitants. — La chapelle d'Arcachon.

Il y a quarante ans environ que M. de Saint-Amans exécuta un voyage agricole botanique dans les landes de Lot-et-Garonne et dans celles de la Gironde. Cette relation fut imprimée en 1806. Les hommes que le bruit des armes ne saurait distraire de leur goût pour les lettres et les connaissances utiles furent les seuls alors qui remarquèrent cet intéressant ouvrage. Cet écrit porte l'empreinte d'un esprit éclairé, en même temps qu'il décèle une érudition profonde et l'habitude de l'observation.

Si nous suivons notre voyageur dans sa course, nous le voyons partir d'Agen, sa résidence et sa patrie, coloyer la Garonne jusqu'au port de Pasco; là, il franchit le fleuve, et portant à l'ouest, après avoir traversé la fertile plaine de Darmazan, au bout de trois quarts d'heure de marche, il se trouve au milieu des sables et des su-

riers (1). La solitude et la stérilité l'environnent; le voilà au milieu des landes. Il les traverse; et dans l'espace de quelques jours, après avoir décrit une diagonale du sud-est au nord-ouest, il arrive des bords enchanteurs de la Garonne aux côtes malsaines du bassin d'Arcaillon. Il entend le bruit des vagues qui se brisent sur le cap Ferret. Nouveau Sparmann, il a parcouru le désert en herborisant et en étudiant les mœurs d'un peuple non moins remarquable que le Hottentot, et peut-être aussi peu avancé dans la civilisation. Comme le naturaliste suédois, M. de Saint-Amans n'a point eu à se garantir, dans son excursion, de l'attaque des tigres, des lions et des hippopotames; mais, comme lui, il a vu un pays désert, inculte, dépourvu de chemins, coupé de lagunes et de mares d'eau. Observant les astres pour se guider, il n'a rencontré dans cette petite Tartarie que quelques maigres troupeaux conduits par des pâtres à demi sauvages, et qui, montés sur leurs longues échasses, prenaient la fuite à son aspect. De temps en temps, quelques cabanes éparses, quelques villages lui rappelaient avec étonnement qu'il voyageait en Europe, en France, et dans le voisinage d'une des plus grandes villes de ce beau royaume.

Mais écoutons l'auteur, qui nous fait le portrait des Landais ou *Bouges*, selon l'expression locale.

« Quoique les Landais ou Bouges paraissent d'abord industriels à certains égards, obligeants envers les étrangers, sobres dans leurs repas, il est fâcheux que, mieux connus, ils ne méritent sous ces rapports aucun éloge; il est malheureux qu'ils ne soient industriels que par routine, hospitaliers que par intérêt, et sobres que par avarice. On ne peut sans doute leur refuser de la finesse et même de l'esprit; mais chez eux la finesse dégénère en fourberie et l'esprit en perversité. Très-bornés dans

(1) Nom que les Landais donnent au chêne-liège.

leurs facultés intellectuelles pour tout ce qui ne flatte point leurs penchans, ils sont d'ailleurs crédules et superstitieux à l'excès, croient aux sorciers, et se laissent conduire aveuglément par les charlatans de toutes couleurs dont leur pays abonde. On les dit aussi très-opiniâtres. Une seule qualité peut-être les recommande, c'est leur attachement pour la stérile et triste contrée qui les a vus naître. Ce sentiment dure autant que leur vie; et s'ils sont arrachés de leurs foyers par quelque force majeure, ils meurent bientôt de douleur et de regret. Leur physique annonce la faiblesse; ils sont presque tous petits, maigres, ont le teint livide et plombé; cependant ils supportent, ils bravent même impunément l'inclémence d'un climat pestilentiel, celle de l'été, par des transitions subites. Ils ont l'habitude de bivouaquer dans les longs voyages qu'ils font pour le transport de leurs denrées. »

M. de Saint-Amans reproche à certains géographes d'avoir placé mal à propos une chaîne de montagnes au centre des landes, c'est-à-dire, dans un lieu où il n'y a ni montagnes ni collines. La conformation du terrain doit être la cause de cette erreur matérielle. Il est clair que l'on a pris pour des montagnes la croupe élevée qui, dans la direction du nord au sud, se prolonge au milieu des landes et sur toute leur longueur. Notre voyageur a reconnu que, depuis la vallée de la Garonne, le terrain s'élève graduellement jusqu'au plateau central, où il prend une inclinaison opposée vers le golfe de Gascogne. C'est dans ce lieu que s'opère le partage des eaux : à l'est, elles coulent vers la Garonne; à l'ouest, elles s'épanchent vers la mer.

Il est très-remarquable, ajoute l'observateur, qu'en suivant ce dos d'âne, puis celui des coteaux auxquels il se lie, ensuite la crête des montagnes dont ces coteaux ne sont que les ramifications intérieures, on puisse parvenir de l'embouchure de la Garonne jusqu'à sa source

dans les Hautes-Pyrénées, sans traverser une seule rivière, ni même le plus petit ruisseau.

Nous avons vérifié cette remarque, qui nous a paru très-exacte : nous l'abandonnons aux savants amateurs de géologie. C'est à eux qu'il appartient de décider si M. de Saint-Amans a raison, lorsqu'il avance que la base des Pyrénées se termine à la Pointe de Grave ; toutefois, les observations de notre auteur sur la forme et l'élévation du terrain depuis le Verdon jusqu'aux Pyrénées deviendraient fort importantes, si l'on exécutait un jour le projet de l'ancien intendant M. Dupré de Saint-Maur, projet qui avait pour but de joindre l'Adour et la Garonne par un canal navigable. La fertile province d'Armagnac verrait par là son commerce s'accroître, et par là aussi la civilisation et l'industrie pénétreraient peut-être dans les Landes.

Cette contrée, dont la surface est environ de 2,000 kilomètres carrés, présente l'image de ce qu'était le globe au temps du chaos. La séparation des eaux et de la terre n'y est point encore opérée ; néanmoins, M. de Saint-Amans croit à la possibilité d'établir quelque genre de culture sur ce sol mobile et malsain. Il repousse les projets cent fois renouvelés d'y transporter des colonies de cultivateurs : il veut qu'on se borne à rendre la terre habitable, et pour cela il conseille de multiplier les grands fossés appelés *crastes* par les naturels du pays. Ces fossés, creusés d'après un système général d'assainissement, et entretenus avec soin, serviraient à l'écoulement des eaux pluviales et stagnantes. La paroisse d'Hesteins doit l'espèce de prospérité dont elle jouit à la multiplication des *crastes*.

Arrivé au bassin d'Arcachon, notre voyageur parcourt tous les bourgs et villages qui se trouvent sur ses bords. Il nous fait connaître leur situation topographique, leur population, leur industrie ; enfin, après avoir fait dans ces lieux, comme dans tous ceux qu'il a précédemment

traversés, sa récolte botanique, il arrive à la Teste de Buch. Là le récit du voyageur est interrompu pour faire place au terrible épisode du naufrage de la corvette *l'Ile-de-Rhé*. L'auteur raconte ainsi cette catastrophe, dont il faillit être témoin.

« Les corsaires anglais avaient depuis peu insulté la côte : plusieurs barques de pêcheurs avaient été enlevées, et leurs équipages dépouillés de leurs provisions et des produits de leur pêche. Pour réprimer de telles pirateries, la corvette *l'Ile-de-Rhé*, de dix-huit canons, alors à Bordeaux, reçut l'ordre de venir en station à la Teste.

« Ce vaisseau n'était monté que par des jeunes gens, tous bien nés, tous issus des plus honnêtes familles de La Rochelle et de l'île de Rhé, qui s'étaient volontairement offerts pour faire cette campagne : leur arrivée était attendue avec une impatience égale à l'empressement qu'ils avaient témoigné. A peine la corvette fut-elle signalée, que les pilotes, les marins expérimentés de ces parages dangereux se hâtèrent de mettre en mer pour la guider dans les *passes* qui conduisent au mouillage. On ne sait pourquoi leurs offres furent dédaignées par le capitaine ; on ne sait comment il négligea l'observation des signaux élevés sur les dunes ; on ne peut concevoir que la batterie de la Roquette ne lui ait pas indiqué la vraie route du bassin dont elle défend l'entrée. Est-ce l'effet de l'ignorance réunie à la présomption, sa compagne ordinaire ? On doit le présumer.

« Quoi qu'il en soit, il y a deux passes pour entrer dans la baie d'Arcachon : celle du sud, commandée par la batterie de la Roquette, et celle du nord, située sous le cap Ferret. La première est loin d'être bonne ; la seconde est presque impraticable, surtout pour les gros vaisseaux. C'est dans celle-ci, cependant, que s'engagea l'imprudent capitaine, avec la marée montante, un vent d'ouest très-violent, et la mer déjà très-orageuse. Tant de témérité, ou

plutôt d'impéritie, devait être bientôt suivie d'un inutile repentir.

« A peine le vaisseau eut-il parcouru quelques centaines de brasses, qu'il toucha et ne put passer outre. L'embarras dut alors être extrême : nul officier, nul pilote, nul matelot, nous l'avons su depuis, ne connaissait l'atterrage ; ils ignoraient tous que là où ils étaient arrêtés, la passe se divisait en deux branches : ils auraient au moins sondé ; ils auraient essayé de mouiller pour attendre le flux de la marée, si les alarmes exagérées n'avaient sans doute déjà remplacé la présomption, et si toute présence d'esprit n'eût point été perdue.

« Au lieu de prendre un parti prudent, les malheureux prirent alors une résolution désespérée : ils voulurent revirer de bord ; mais à peine la corvette eut-elle présenté le flanc aux vagues qui s'élevaient les unes au-dessus des autres comme de petites montagnes, que son plat-bord fut dans l'eau, et qu'étant restée quelque temps dans cette position, elle sombra sous voiles. D'abord, le vaisseau parut enseveli dans les flots, qui formaient autour de lui d'épouvantables tourbillons ; il reparut ensuite, mais totalement renversé ; sa quille dominait la mer écumante, et présentait un nouvel écueil sur lequel les vagues, toujours croissantes, exerçaient leur furie. Ici commence le plus attendrissant des spectacles.

« Plusieurs jeunes gens de l'équipage, par d'inconcevables efforts, s'étaient élevés sur le flanc de la corvette qui n'était pas submergé : les bras tendus vers le ciel, les regards tournés vers la terre, ils imploraient tour à tour et la protection divine et les secours de l'humanité. Cependant la tempête augmentait, le tonnerre grondait, le ciel se couvrait d'épais nuages, et les barques des pêcheurs, ne pouvant tenir la mer, venaient chercher un refuge dans le port. L'apparition inattendue de ces barques, qui semblaient porter à toutes voiles sur la cor-

vette, dut ranimer l'espérance des naufragés ; ils crurent, en effet, toucher au moment de leur délivrance.

« Au milieu du tumulte des flots, on les vit se soutenir mutuellement de leurs bras entrelacés, et dans un moment d'affreux silence, on entendit distinctement ces mots : *Courage, mes amis ! dans trois quarts d'heure nous serons sauvés.* Vain espoir ! il était justifié sans doute par le zèle et l'habileté des marins de la Teste ; mais il ne pouvait se réaliser.

« S'oubliant eux-mêmes, ces généreux marins affrontèrent tous les dangers, méprisèrent tous les écueils, et s'élançèrent à l'envi vers le vaisseau pour y faire parvenir leurs câbles ; mais les vagues qui se brisaient les reportaient au loin, et rendaient inutiles des tentatives qui pouvaient leur être funestes. Ils revinrent plusieurs fois avec le même abandon, et furent toujours repoussés avec la même furie.

« Enfin, puisque les forces de l'humanité la plus active ont un terme, celles des braves pêcheurs devaient s'épuiser. Déjà depuis longtemps leurs barques n'obéissaient plus au gouvernail et menaçaient de couler bas, lorsqu'ils cédèrent à l'irrésistible nécessité, et suivirent le mouvement de la mer qui les portait à la côte : alors tout espoir de salut s'évanouit.

« Dans cette situation, un dernier trait dut augmenter encore l'attendrissement des spectateurs et le porter à son comble : ce trait n'a jamais signalé peut-être aucune autre catastrophe de ce genre, et mérite d'être conservé.

« A peine les barques, emportant avec elles le dernier rayon d'espérance, voguèrent vers la baie, que les jeunes gens, cédant aux rigueurs d'un sort désormais inévitable, se rapprochèrent deux à deux, s'embrassèrent, et se précipitèrent dans les flots. La foule muette abandonna le rivage, et la mer acheva de détruire pendant l'affreuse nuit qui suivit la plus fatale journée.

« Nul être vivant sur ce vaisseau n'échappa du naufrage : un seul officier, marié depuis peu de temps à Bordeaux, ayant obtenu la permission d'aller par terre rejoindre la corvette, survécut à tous ses camarades. Il arriva justement le lendemain de leur naufrage pour recueillir leurs cadavres. Jamais douleur ne me parut plus énergique et plus vraie que celle de cet officier qu'on osait à peine féliciter de son bonheur.

« La situation solitaire de la chapelle dédiée à Notre-Dame au milieu de la forêt, sur une côte connue par tant de naufrages, a quelque chose de romantique, et rappelle les idées religieuses qui donnèrent lieu à son antique fondation. Il est encore peu éloigné de nous ce temps où l'équipage d'un vaisseau battu par la tempête faisait le vœu, s'il échappait au danger, de porter en procession à Notre-Dame ses ferventes actions de grâces. Les matelots, les passagers, le capitaine, rangés sur deux lignes, souvent en chemise, toujours la tête et les pieds nus, s'avançaient lentement et religieusement vers la chapelle, en chantant des litanies. Le peuple, autour d'eux rassemblé, gardait un profond silence ; chacun était touché, chacun était attendri de ce spectacle qui provoquait des larmes involontaires. Ensuite le cortège entra dans le temple, y assistait à l'office divin avec recueillement, y suspendait la représentation du navire que la Vierge, *Stella maris*, avait manifestement sauvé du naufrage, et quelque sainte offrande terminait la cérémonie.

« Aujourd'hui, sans doute, les temps ont un peu changé : les vœux ont passé de mode ; et si quelque conscience alarmée, dans un moment de danger, vote en secret un acte de reconnaissance conditionnelle à Marie, le plus souvent il est bientôt oublié. *Pericolo passato, gabbato il santo*, a dit un des peuples les plus dévots de l'Europe.

« Quoi qu'il en soit, la chapelle de Notre-Dame d'Archachon est assez spacieuse, et loin d'être détruite comme

tant d'autres, elle est bien entretenue. Les *ex-voto* qui décorent ses modestes lambris n'ont pas même été déplacés pendant la révolution : elle attend dans ce paisible état de nouvelles offrandes.»

Afin de suivre M. de Saint-Amans dans sa pittoresque description des *Landes*, nous avons été obligés de retourner sur nos pas ; nous allons maintenant ramener le voyageur vers cette riche et attrayante province du Béarn : qui n'a pas une pensée bienveillante pour ce pays ! Ceux-là mêmes qui n'ont pas connu les bords du Gave ont un souvenir bienveillant pour la patrie de Henri IV.

Le voyageur qui traverse rapidement le Béarn aperçoit un peuple qui diffère de costume, de langage et de physionomie avec le reste de la France.

Le Béarnais n'est ni Français ni Espagnol ; il ne ressemble pas au Gascon ni à l'habitant du Bigorre, ses voisins.

Il ne voudrait être confondu ni avec les uns ni avec les autres ; il dédaigne franchement tout ce qui est au delà des limites de son pays.

Après avoir étudié l'homme, examinons cette ancienne Narbonnaise des Romains.

Si vous avez de ces peines, de ces ennuis que l'on prend dans le monde, vous allez les oublier en explorant les hautes régions qui couvrent les points méridionaux de ce département ; cependant, à l'endroit où les *Pyrénées* projettent dans les terres la longue crête de leurs imposantes montagnes, le pays offre un aspect sauvage, mais la nature y est grande et majestueuse.

Les monts s'élèvent tantôt à pic, tantôt par une pente douce et verdoyante, chargée de toutes les richesses du sol de la vallée ; ici, ce sont de hautes herbes, des buissons couverts de fleurs, des bouquets d'arbres dont les cimes s'inclinent et se groupent gracieusement ; puis, tout à coup, à une certaine hauteur, la verdure disparaît écrasée, ensevelie sous des masses de granit et de gi-

gantesques pointes de rocs qui s'élancent vers les nues et qui s'arrondissent dans leur base, menaçantes, semblables aux tourelles crénelées d'une ville de guerre.

On peut cependant atteindre, avec des efforts et du temps, le sommet de ces hauteurs, à travers les larges fêlures dont les torrents d'hiver et la fonte des neiges ont sillonné leurs flancs.

Alors se déroulent un nouveau pays, une nouvelle terre ; de nouveaux sites, une nouvelle nature, plus belle encore, plus imposante et plus admirable.

Des amas de rochers stériles, entassés en désordre, les uns perdant leurs lignes anguleuses dans des gorges sans fond, où l'œil n'ose les suivre ;

Les autres, quoique énormes, quoique effrayants, se soutenant comme en équilibre sur des pointes grêles et étroites, laissant craindre à chaque instant que leur chute n'abîme la montagne, mais soudés par le temps, mais présentant leurs fronts inébranlables aux orages, et résistant à la foudre.

D'un autre côté, un passage frais et majestueux, un vallon fleuri, un sol vierge, à la végétation vigoureuse, limité à peu de distance par de nouvelles éminences d'où s'échappent des eaux vives, bouillonnantes, capricieuses, qui, suivant impétueusement les détours de la pente, hurlent en écumant contre les pierres, rejaillissent, et, de chute en chute, tombent avec un long mugissement souterrain dans d'horribles précipices.

COMMUNICATIONS DE BAYONNE A TOULOUSE.

Service de malle. — 29 myr. 2 kilom.

	myr.	kil.		myr.	kil.
Biaudos.	1	7	PAU (voy. pag. 81).	2	0
Peyrehorade.	2	0	Bordes-d'Expoeuy.	1	6
Puyoo.	1	6	TARBES (voy. 105).	2	3
Orthès.	1	2	Rabastens.	1	9
Artix.	2	0	Miélan.	1	6

	myr.	kil.		myr.	kil.
Mirande.	4	3	Gimont.	0	8
Vicnau.	0	9	Ile-en-Jourdain.	1	8
AUCH (voy. page 61).	1	5	Leguevin.	1	5
Aubiet.	1	7	TOULOUSE (voy. pag. 92).	1	8

BIAUDOS est un relais formé d'une maison : on aperçoit un beau château : approche de l'Adour ; le confluent du Gave et de l'Adour forme un beau spectacle ; belle maison de campagne élevée par un négociant hollandais.

Rien de plus joli que les habitations de *Peyrehorade* et de *Puyoo* : on se croit en Suisse ; on a la vue des Pyrénées.

ORTHEZ (*Orthesium*) (Basses-Pyrénées), petite ville sur le Gave de Pau, avec sous-préfecture, tribunal de première instance, collège, consistoire réformé. *Curios.* : ruines du château de Moncade, où les souverains firent longtemps leur résidence ; aux environs, mines de soufre, de charbon, de pétrole. *Commerce* : jambons, plumes d'oie. *Hôtels* : Bergeros, Senez. *Voitures publiques* : tous les jours de Toulouse à Bayonne, et d'Orthez à Pau et Mont-de-Marsan ; tous les vendredis pour Dax ; tous les jeudis pour Oloron. Pop. 7,500 hab.

Saliès, à 12 kil. S.-O. d'Orthez, a, dans son territoire, des sources d'eau salée, qui donnent de beau sel blanc auquel on attribue la grande réputation des jambons du pays. Pop. totale, 8,500 hab.

Lescar paraît au delà d'Orthez sur un humble coteau. Des savants croient que c'est l'ancien *Benarum* au nom duquel a succédé celui de Lescar (Lascorra), à cause d'un ruisseau qui passe dans cette antique cité, et qu'on appelle *Lascourre*. Pop. 1,900 h.

Bilhère, non loin de la commune de Lons, renferme la maison de Lassensaà, où Henri IV fut nourri.

GIMONT (Gers), jolie petite ville située entre deux rivières ; il existe aux environs une mine de turquoises ; mais, comme on n'en connaît pas le gîte, on n'a pu l'ex-

ploiter. *Curios.* : l'église, remarquable par la hardiesse de sa voûte; le pont, par son élégance. Pop. 5,500 h.

DE BAYONNE A SAINT-JEAN-DE-LUZ ET A IRUN (ESPAGNE).

5 myr. 4 kilom.

	myr.	kil.		myr.	kil.
Bidart.	1	1	Urrugne,	0	5
Saint-Jean-de-Luz.	0	9	Irun (Espagne) (1).	0	9

Toute cette partie de la route jusqu'à *Irun* (Espagne) est très-bien ondulée et très-pittoresque.

On laisse à gauche le château de Marrac, qu'on a dû visiter si l'on a séjourné à Bayonne; on arrive bientôt sur une hauteur d'où l'on aperçoit l'Océan : spectacle magnifique!

Plus loin on rencontre le bourg d'Anglet, et près de là *la Chambre d'amour*.

Biarritz, qu'on atteint bientôt, est fréquenté, dans la saison des bains, par les Bayonnais. Des omnibus font le service entre cette petite localité, qui consiste en un groupe de maisons occupées presque toutes par des auberges, des cafés et des traiteurs. Le géologue visitera avec intérêt les fossiles de la craie qui se trouvent dans ses rochers.

Bientôt vous atteignez

BIDART, petite localité située dans le pays basque; ici, le voyageur trouve un langage et des coutumes différents de ceux des autres parties du même département.

La route continue d'être montueuse jusqu'à

SAINT-JEAN-DE-LUZ (Basses-Pyrénées) (*Hôtels*: la Poste, Saint-Etienne, bons), sur la *Nivelle*, qui le divise en deux parties : Saint-Jean-de-Luz et Sibourre. C'est une ville très-commerçante. Louis XIV y épousa, en 1660, Marie-Thé-

(1) Voir le guide du voyageur en Espagne et en Portugal, de Qué-
tin, publié par L. Maisson, à Paris.

rèse, infante d'Espagne, et le cardinal* Mazarin séjourna, pendant la négociation de l'Espagne, dans l'île des Faissans. Pop. 5,500 hab.

A 5 kil., au milieu d'une haute et aride bruyère, se trouve

URUGNE, dernière poste française, petite ville n'ayant d'importance que par la quantité de voyageurs qui la traversent pour aller en Espagne; la forme des montagnes qui dominent Urugne est des plus pittoresques, principalement celle de la *montagne d'Arrhune*.

Au delà d'Urugne, se trouve l'antique château d'*Urtubi*, où Louis XI vint, en 1462, à la rencontre du roi d'Aragon, Jean II.

La douane française est placée à *Behobia*, village situé sur la rive droite de la *Bidassoa*.

CHAPITRE II.

EAUX-BONNES ET EAUX-CHAUDES.

De Paris, deux grandes communications peuvent conduire le voyageur à ces deux établissements thermaux: la première, la plus courte, la plus directe et aussi la plus fréquentée, est par *Pau*, 80 myriamètres (*voyez route*); la seconde par *Tarbes*, 85 myr. (*voyez route*). Nous allons donc prendre notre voyageur à *Pau*. Des diligences, qui partent tous les jours de cette ville, depuis le commencement de juin jusqu'à la mi-septembre, le conduiront en 6 heures en allant, et en 4 heures en revenant; le parcours est de 44 kilom.

Ou bien le voyageur peut louer une voiture pour faire ce voyage; ce qui lui coûtera environ 25 fr. S'il voyage dans sa voiture, il trouvera sur cette route une poste mon-

tée dont le relais est à *Louvie*.— Toute la route est bonne, quoique dans un pays montagneux.

En quittant cet antique berceau de Henri IV, le voyageur traverse le *Gave de Pau* sur un beau pont de pierre de sept arches; de belles avenues d'acacias, de peupliers et de platanes le conduisent dans le riant vallon arrosé par les eaux sinueuses et limpides du *Neiss*, dont on suit la rive gauche : à droite on aperçoit le village de *Jurançon*, avec ses belles plantations de chênes et son vignoble, passant pour le meilleur des Pyrénées. Après une marche d'environ 8 kil., vous rencontrez le village de

Gan, renommé aussi pour ses vins et pour avoir donné naissance à Pierre Marca, l'historien du Béarn, qui fut aussi archevêque de Paris. Il naquit en 1594, dans le château que vous apercevez sur votre gauche et dont l'architecture présente quelque intérêt;—au delà, les collines se rapprochent et laissent apercevoir des bancs continus de roches d'un calcaire blanc, qui traversent le lit de la rivière. Dans toute cette partie du vallon, les vignes sont conduites sur des treilles, ou bien on les laisse grimper sur les arbres, d'où leurs jeunes pousses tombent et se balancent gracieusement sur les haies; le buis se plaît aussi dans ce riant canton, et atteindrait une grande hauteur, si on ne l'écourtait pas. — Un peu plus loin, à la jonction des routes d'*Oleron* et de *Nay*, se trouve

Rébénac, dominé vers la droite par le château de *Bitaubé*, traducteur d'Homère; non loin de là s'élève, sur la gauche, la masse de marbre gris, que les habitants nomment le *Pic de Rébénac*, d'où la vue s'étend sur toutes les communes d'alentour. C'est de la base de ce roc, à des profondeurs que l'on ne peut sonder, que jaillit en bouillonnant la source principale et énorme du *Neiss*.

De ce point, une montée longue et ennuyeuse conduit le voyageur au village de

Séviac, situé sur le sommet de la chaîne qui sépare le *Neiss* et les autres courants qui se jettent dans le

Gave de Pau, et les affluents du *Gave d'Oleron*, qui sortent de la *Vallée d'Ossau*, où nous allons entrer.

Du coteau de *Sévignac* (22 kil. de Pau), on domine le magnifique bassin d'*Arudy*; il est difficile de se faire une idée de la richesse et de l'élégance de cette entrée de la vallée d'Ossau, dit M. Lemonnier : « A vos pieds est *Arudy*, surmonté au midi par la blanche chapelle de Saint-Michel, posée sur une des buttes calcaires en ruine qui s'élèvent de toutes parts; plus loin se montre *Izeste*, patrie de Bordeu, village dominé par les hautes montagnes de marbre gris, où s'ouvre la belle et célèbre grotte d'*Espalugne*, ornée de nombreuses stalactites; enfin, de l'autre côté du Gave, dont vous apercevez les eaux d'azur décrire un grand arc de cercle, s'élèvent les riantes maisons de *Louvie*; vers le sud, la vallée remonte en une profonde avenue vers de hautes cimes couronnées de neiges et de noires forêts; ensuite la route redescend pour gagner les pittoresques bords du *Gave d'Ossau*, qu'on traverse sur un pont en pierre de taille, et qu'on appelle le *Pont neuf*, situé à l'extrémité du village de

Louvie (27 kil. de Pau). C'est au bout de ce pont, à l'hôtel des Pyrénées, que se termine la route d'*Oleron* aux *Eaux-Bonnes* ou *Eaux-Chaudes*.

A partir de ce pont, la vallée se rétrécit, les montagnes prennent un aspect plus sévère, et tout vous fait présager une nature plus sublime et plus grandiose; à 1 kil. 5/4 environ, vous apercevez, sur la rive opposée du Gave, le hameau de

Castet, caché pour ainsi dire sous la verdure et derrière une masse de rochers, sur l'un desquels se trouvent les ruines de *Castel-Jaloux*, château bâti par Gaston Phœbus; dans le même bassin que *Castet*, mais sur la rive opposée, vous arrivez à

Bielle, l'ancienne capitale de toute la vallée. L'église de ce village passe pour être la plus belle de toutes celles de ce district: on y remarque quatre colonnes de marbre,

que Henri IV admirait tant, qu'il finit par les demander aux habitants, qui lui firent cette réponse ingénieuse : « Nos cœurs et nos biens sont à vous, disposez-en à votre volonté ; quant aux colonnes, elles appartiennent à Dieu, entendez-vous-en avec lui. » Si l'histoire est vraie, les colonnes n'auraient pu frapper l'imagination de Henri que, lorsqu'enfant, il parcourait ses montagnes natales, tant elles sont médiocres.

Au delà de Bielle, plus nous avançons, plus notre route se trouve resserrée entre les montagnes, qui semblent vouloir se joindre ensemble pour barrer le passage au voyageur ; les versants de droite sont couverts de hêtres et de sapins ; ceux de gauche sont tout à fait nus et d'un triste aspect : enfin, la route est tellement rétrécie, lorsqu'on entre dans Laruns, que deux voitures seulement pourraient y marcher de front.

Le bourg de *Laruns* est situé à l'extrémité septentrionale du bassin de ce nom, et semble être le dernier endroit habitable de cette vallée ; de hauts pics l'entourent de tous côtés, du milieu desquels le *Pic de Gers* élève majestueusement sa tête dénudée : l'église de Laruns est très-ancienne, et son bénitier de marbre blanc est assez curieux.

En sortant de ce triste lieu, la route royale reprend sa largeur ; alors le voyageur suppose qu'il est arrivé à l'extrémité de la vallée, tant il est difficile d'apercevoir l'issue par où vous devez sortir de cette espèce de cul-de-sac que la montagne *Hourat* semble fermer de tous côtés ; mais enfin un passage se présente ; vous franchissez, sur un pont de bois, le furieux et dangereux torrent de l'*Arrioussé*, le plus souvent à sec, mais véritable avalanche de blocs et de débris de tous genres, qu'entraînent à leur suite les orages et la fonte des neiges. Bientôt on atteint le pied de la montagne ; là, deux routes s'offrent au voyageur : celle qui diverge à droite, et qui est assez large, mais escarpée, conduit aux *Eaux-Chaudes*, et celle de gauche vous mène aux *Eaux-Bonnes*. — La distance de ce

point à ces deux établissements thermaux est de 4 kil.

Si le pays que le voyageur vient de traverser lui a révélé des beautés que la nature ne présente que dans les contrées alpines, il a dû aussi être frappé des mœurs et des costumes que les habitants de la vallée d'Ossau conservent depuis des temps très-reculés : les femmes se distinguent par le *capulet* écarlate, qui leur sert tout à la fois de bonnet et de châle; et telle est leur activité que, soit qu'elles se reposent, soit qu'elles marchent, même avec un fardeau sur leur tête, vous ne les voyez jamais sans leur quenouille et leur fuseau à la main; quant à leur conformation, elles sont en général moins bien favorisées que les hommes, ce qu'on pourrait attribuer aux travaux pénibles auxquels elles sont assujetties; car rien n'est plus commun que de les voir conduire la charue et porter sur leur tête les engrais destinés à fertiliser leurs champs. — Il ne s'ensuit pas de là que les hommes restent oisifs; mais ils sont absents : ils sont allés sur les hauts pâturages des montagnes faire paître leurs troupeaux et leur bétail, ou bien ils suivent la dure profession de charbonniers ou de bûcherons.

Le costume des hommes est tout à la fois original et pittoresque : ils portent le *berret*, espèce de casquette, ordinairement de drap brun, avec de courtes jaquettes et des culottes qui ne dépassent pas le genou; tous ces vêtements sont de la couleur naturelle à la laine que leur donnent leurs moutons. — Pour se garantir soit de la pluie, soit du froid, ils font usage d'un *capa*, espèce de sac non cousu à une des extrémités, qu'ils mettent sur leur tête et qui descend le long du dos; enfin nous dirons au voyageur, s'il est curieux de connaître les habitants du val d'Ossau, et qu'il soit dans le pays, d'assister aux fêtes et aux danses champêtres qui ont lieu tous les ans, le 15 d'août; là, il pourra juger et de l'homme d'aujourd'hui et du costume et de la danse d'autrefois; car rien n'a changé.

La route que le voyageur suit pour aller aux *Eaux-Chaudes* est une montée rude qui conduit à un passage taillé dans le roc, sur une longueur d'environ 66 mètres, mais assez large pour admettre des voitures; ce défilé est connu dans le pays sous le nom de *Thourat*, ce qui, en béarnais, veut dire *trou*. — Une fois cette imposante barrière franchie, votre œil s'étend sur le *Gave de Gabas* ou des *Eaux-Chaudes*, sur les deux défilés qui conduisent aux deux thermes; c'est vraiment un spectacle d'un haut intérêt de contempler ces deux passages, situés à quelques mètres l'un de l'autre; l'un offrant un abîme profond, ouvert par la nature, et l'autre n'effleurant que la crête de la montagne, mais ouvrage de la main de l'homme.

Vers la fin du passage, dans la partie gauche du rocher, se trouve une chapelle dédiée à la Vierge; elle fut destinée à rappeler le souvenir du voyage que fit aux *Eaux-Chaudes*, en 1591, Catherine de Navarre, sœur de Henri IV. On y trouve deux inscriptions latines.

Voici la première :

SISTE, VIATOR.

Mirare quæ non vides, et vide quæ mireris : Saxa sumus, et Saxa loquimur; esse dedit natura, loqui Catharina : Catharinam hæc ipsa quæ legis intuentem vidimus, Catharinam loquentem audivimus, Catharinam insedentem sustinuimus, felicia Saxa, viator, quæ illam sine oculis vidimus, felicem te qui eam oculis non videris; nos viventia quæ antea eramus mortua, tu, viator, qui vivebas, factus fuisses Saxum.

Catharinæ Francorum Navarreorum Principi, hæc iter facienti, Musæ virginis virgini posuere, anno Dom. M. D. XCI.

Voici la deuxième :

Ave, quisquis iter hæc habes.

Quod vides perierat, sed interitus vitam peperit : ne

indigneris vetustati quæ Catharinæ principi monumentum destruxit, nam temporis emendavit injuriam, cum hoc marmor restituendum curavit Joannes Gassionus, sacri consistorii consil....ordin.... in supremi Navarrae senatu præses et in Navarriâ, Bearnâ, Boies, Tarbelles, Viterigz, Regis dominio, justitiæ, politiæ, et ærarii summo jure præfectus.

M. DC. XLVI.

Voici la traduction que M. Bordeu (1) a donnée de ces deux inscriptions : « Arrête-toi, passant, admire ce que
« tu ne vois pas, et regarde des choses que tu dois ad-
« mirer; nous ne sommes que des rochers, et cependant
« nous parlons; la nature nous a donné l'être, et la prin-
« cesse Catherine nous a fait parler; nous l'avons vue
« lisant ce que tu lis, nous avons ouï ce qu'elle disait,
« nous l'avons soutenue. Ne sommes-nous pas heureux,
« passant, de l'avoir vue, quoique nous n'ayons point
« d'yeux? Heureux toi-même de ne l'avoir pas vue.
« Nous étions morts, et nous avons été animés : toi,
« voyageur, tu serais devenu pierre.

« Les Muses ont érigé ce monument à Catherine, prin-
« cesse des Français Navarrais, qui passait ici, l'an 1591. »

« Dieu te garde, passant! Ce que tu vois avait péri!
« mais la mort l'a fait renaître. Ne te plains pas de la
« vétusté qui a détruit le monument de la princesse Ca-
« therine; car l'injure du temps a été réparée quand ce
« marbre a été rétabli par les soins de messire Jean de
« Gassion, conseiller d'état, président au parlement de
« Navarre, et intendant-général des domaines du roi, de
« la justice, police et finances dans la Navarre, le Béarn,
« la Chalosse, le Bigorre et le Vic-Bil, l'an 1646. »

Aux approches des *Eaux-Chaudes* la nature prend un

(1) Bordeu est né à Izeste, dans la vallée d'Ossau. La grotte connue sous ce nom est fort curieuse. On doit la visiter.

aspect des plus sévères et des plus pittoresques; la hauteur et l'escarpement des montagnes, ici couvertes, du sommet à la base, de buissons de buis; là s'élançant en gigantesques escarpements de calcaire tout à fait nus, mais déchirés par le cours des torrents qui descendent parfois en longues chutes, comme une zone blanche qui se déroule de leur cime et tombe en ondulant jusqu'à leur pied. La route que nous suivions au milieu de cette nature sublime et sauvage nous conduit dans une demi-heure au village des *Eaux-Chaudes*, tristement assis au pied d'escarpements menaçants et au milieu d'une gorge où ont peine à pénétrer, pendant quelques heures seulement, les rayons d'un soleil presque vertical. La première impression est pénible, mais votre œil s'accoutume bientôt à cette scène silencieuse et grandiose.

EAUX-CHAUDES. Hôtels : des Pyrénées, le meilleur, mais ayant plutôt l'air d'une caserne que d'un hôtel; on y entre par l'étage supérieur, le reste du bâtiment se trouve à plus de dix pieds au-dessous du niveau de la rue et traversé par un long corridor obscur et une autre espèce de galerie où se trouvent de petites loges destinées aux marchands ambulants; c'est aussi dans cette partie de l'édifice que se trouvent les *bains*. Il y a un traiteur attaché à cette maison, ainsi qu'à l'auberge de Baudot. Dîner à cinq heures, table d'hôte, 3 fr., déjeuner ou thé, 1 fr. 50 c., lits, 2 fr. Il y a encore six ou sept auberges et maisons meublées, ce qui forme tout le village.

SOURCES.

Malgré leur titre d'*Eaux-Chaudes*, on trouve dans les Pyrénées des sources dont la température est beaucoup plus élevée, car celle appelée le *Clot* ne va pas à 56° centig.

Toutes les sources sont sulfureuses et au nombre de six.

Voici leurs noms et l'indication de leurs propriétés d'après l'excellent ouvrage de M. Lemonnier.

TEMPÉRATURE.				
NOMS DES SOURCES.	FONTAN.		LONGCHAMP.	LEMONNIER. 10 octobre 1840.
	22 septembre 1835.	22 septembre 1837.		
Le Clot*.....	36 15	36 00	35 25	35 75
Le Rey.....	33 65	34 00	33 60	34 10
L'Esquirette.....	32 00	32 60	34 00	33 00
Baudot.....	27 25	27 10	27 25	26 75
L'Aressecq.....	25 10	25 10	25 10	25 60
Mainvielle.....	00 00	00 00	11 10	11 60

Propriétés physiques.— Ces eaux sont limpides et incolores; elles répandent l'odeur d'œufs couvis; leur saveur, beaucoup moins prononcée que celle des *Eaux-Bonnes*, ne m'a point paru, quoi qu'on en ait dit, plus désagréable que celle des autres sources sulfureuses: je donnerais même, quant au goût, la préférence aux eaux des sources de *Baudot* et de *L'Aressecq* sur toutes les autres eaux de même nature des Pyrénées.

Terrain où les sources ont leur point d'émergence.— Elles sourdent toutes au pied de la montagne qui domine le village à l'est et sépare les deux vallons des *Eaux-Bonnes* et des *Eaux-Chaudes*; elles ont leur point d'émergence entre le granit et le calcaire primitif. Elles sont exploitées, le *Clot* dans un pavillon séparé nouvellement construit, *L'Esquirette* et le *Rey* dans le grand établissement, *Baudot*, *L'Aressecq* et *Mainvielle* à une petite distance de l'établissement.

Pavillon du Clot, établissement. — Le pavillon du *Clot* renferme six baignoires, une douche et une buvette assez suivies. Il est beaucoup mieux tenu que l'établissement dont les cabinets sont étroits, obscurs et d'une propreté fort douteuse. La douche manque de chute, mais elle est encore préférable à celles du *Rey*, dont les robinets ne sont guère élevés qu'à dix-huit pouces ou deux pieds au-dessus des baignoires. La source de l'*Esquirette*, exploitée dans le pavillon nord de l'établissement, fournit à sept cabinets de bains et à la buvette la plus suivie. Celle du *Rey* alimente sept autres cabinets placés dans le pavillon sud.

Les sources de *Baudot*, de l'*Aressecq* et de *Mainvielle* ne fournissent d'eau qu'à des buvettes.

Tous ces bains ont en général une triste apparence tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; mais on construit dans ce moment, sur la plate-forme d'un roc qui se trouve au-dessous de l'hôtel de Longa, un bel *Établissement des Bains* qui réunira une promenade, des salles pour cinq bains, sans les douches, un logement pour un médecin et quelques chambres pour les visiteurs, et probablement un cabinet de lecture, un billard et un café, chose qui n'existe pas dans le village. On compte que cet établissement sera terminé en 1846.

On trouve auprès des *Eaux-Chaudes*, au-dessus de la source de l'*Aressecq*, l'inscription suivante, gravée sur un rocher :

A DAME CATFFN,
DE FRANCE, SŒUR DU ROI TRÈS
CHRÉTIEN HENRI IV, EN JUIN
1591.

Caucasus et Rhodope tristi delebitur ævo,
Insculpta at nostro pectore fixa manent.

EXCURSIONS.

Gorge de Gabas; — Grotte d'Espalungue; — Traversée des Eaux-Chaudes aux Eaux-Bonnes, par la montagne; — Pont d'Enfer; — Hameau de Goust; — Gave et solitude de Susoueu; — Vue du Pic-du-Midi et du Rocher de Pombie; — Bassin et Hospice de Gabas; — Gorge de Broussette; — Casc; — Gorge de Bious; — Port d'Anéou; — Col des Moines. — Le voyageur peut, pour faire ces intéressantes excursions, louer des chevaux au prix de 3 à 4 fr. par jour; guides, 4 fr.

VAL DES EAUX-BONNES.

Laissant à droite la rampe qui conduit aux *Eaux-Chaudes*, le voyageur traverse bientôt le *Gave de Gabas*, sur un pont de pierre, et tournant vers l'est, il cotoie en montant la triste forêt d'Assouste, qui couvre tous les versants du midi. Au niveau du château d'*Espalungue*, situé à gauche au milieu des prairies, la route joint le *Valentin*, dont les eaux mugissantes et profondément encaissées ont creusé la petite vallée des *Eaux-Bonnes*. Sur la droite se voient suspendus les villages d'*Assouste* et d'*Aas*. Les bords du chemin sont taillés dans les flancs de la montagne de droite, cachant encore quelque temps la vue du village des *Eaux-Bonnes*; — on y touche déjà que l'on s'en croirait à une grande distance; mais bientôt il apparaît avec ses blanches maisons, sa belle allée de peupliers et son site retiré et sombre, dominé par la cime hardie du *Pic de Ger* (1).

Eaux-Bonnes, consistant dans une rue où l'on compte plus de vingt hôtels et maisons meublées, tous tenus sur une grande échelle. Voici les principaux : — Hôtel de France, tenu par Cazères; — la Poste; — les Quatre-

(1) M. Lemonnier.

Nations; — de l'Europe. — Les prix en général sont élevés et varient selon la saison et le nombre des visiteurs, mais, terme moyen, on peut déjeuner et dîner, même dans les hôtels, pour 4 fr. par jour, à la table d'hôte, et 5 fr. en se faisant servir dans son appartement; — la saison commence en juin et finit en octobre.

Voici la description que fait le spirituel M. Lemonnier de cette coquette localité :

« On comptait à peine, il y a quelques années, une douzaine de maisons aux *Eaux-Bonnes*; aujourd'hui il en existe plus de vingt, et chaque jour la mine fait sauter des quartiers de roche pour en asseoir de nouvelles. Plusieurs rivalisent d'élégance avec les plus jolis hôtels de la Chaussée-d'Antin. Nulle part dans les Pyrénées, pas même dans le voisinage de l'établissement thermal à Luchon, on ne voit dans les constructions autant d'art et de symétrie; mais, il faut le dire, cette magnificence tranche si durement avec la nature sauvage de ces lieux, qu'il en résulte quelque chose de triste et de fatigant. Telle est l'impression que ce petit morceau de grande ville a produite sur moi et sur beaucoup d'autres visiteurs. N'aurait-on pu avoir ici ses aises, comme à *Saint-Sauveur*, comme à *Bagnères de Bigorre*, sans défigurer entièrement un site assez joli? Est-ce donc pour avoir des maisons alignées et parées que l'on vient aux Pyrénées? Il me semble que tout ce luxe, au milieu d'une nature paisible et solitaire, s'oppose à la douce quiétude que les malades viennent chercher aux eaux. *Cauteretz* donne actuellement aussi dans ce mauvais goût, et d'ici à quelques années, les *Eaux-Chaudes* en feront autant. Heureusement pour *Bagnères* que la ville est bâtie, sans quoi, probablement, la même épidémie s'y répandrait et transformerait nos simples, mais propres, commodes et pittoresques maisons, en tristes palais au petit pied; il ne manque au travestissement parisien des *Eaux-Bonnes* que de petites buttes, de petits kiosques, de petits jets

d'eau, de petites forêts dans de petits jardins soi-disant anglais. »

SOURCES.

On trouve quatre sources à *Bonnes*; mais, en réalité, il y en a à peine trois; car les deux premières sont évidemment des filets ayant positivement la même origine, et presque le même point d'émergence. Ce sont :

La Vieille ou la Buvette	35° 25
La Neuve.	31
Ortech	23
La Froide	15

Temp. — Lemonnier, — 21 octobre 1840.

Les trois premières sortent de la Butte du Trésor et d'une couche de marbre gris immédiatement située au-dessus du granit.

La *Vieille* et la *Neuve* sont exploitées dans l'établissement : la première fournit à la buvette et à cinq baignoires; la seconde à six baignoires et à une douche seulement, mais on est obligé de la chauffer; celle d'*Ortech* vient d'être nouvellement remise à jour, elle coule derrière la Butte du Trésor dans le voisinage de la cascade.

La *Froide* coule au pied de la forêt et de la montagne de Gourzi; elle est uniquement utilisée en boisson.

L'établissement nouvellement construit est petit, mais de bon goût et commode : au reste, le peu d'abondance des eaux ne nécessitait pas plus de développement.

Propriétés, analyse. Les Eaux-Bonnes sont limpides et pétillent dans le verre, leur saveur est douceâtre et un peu amère, leur odeur est médiocrement forte et analogue à celle des autres eaux sulfureuses. Les canaux et les pierres sur lesquels elles passent sont enduits d'une couche assez abondante de glairine et de sulfuraire.

Il résulte des analyses auxquelles elles ont été soumises par M. Lemonnier, que ces eaux contiennent une

assez grande abondance de principes sulfureux, et en outre des quantités considérables de chlorure, des traces notables de chaux, que l'on peut croire combinée avec l'acide sulfurique. Le *faible* verdissement du sirop de violettes indique manifestement qu'il n'y a pas, comme l'a prétendu M. Longchamp, de soude à l'état caustique: il tient simplement à la présence des carbonates alcalins.

La quantité de sulfure de sodium trouvée par M. Longchamp dans l'eau des sources de la Buvette et de la Neuve, est de 0,0251 de gramme pour un litre d'eau. M. Fontan a obtenu un nombre peu différent.

La réputation des Eaux-Bonnes est presque aussi répandue que celle de Barèges; mais elle est beaucoup plus ancienne, car elle est antérieure à la bataille de Pavie; elles reçurent en effet à cette époque le nom d'*Eau d'arquebusades*, en raison des salutaires effets qu'elles produisirent dans le traitement des soldats d'Henri blessés à cette fameuse bataille; elles étaient donc regardées à cette époque surtout comme *vulnéraires*, comme capables de déterger de vieilles plaies, d'aider à la suppuration, de faciliter la sortie des esquilles dans les cas de carie, de raffermir les tissus, etc. Bordeu les recommande contre les rhumes récents et invétérés, contre l'asthme humide, contre toutes les maladies de l'estomac, les pâles couleurs, les fièvres intermittentes, les rhumatismes et toute sorte d'obstructions; enfin, il en prescrit l'usage pour équilibrer les différents éléments, les diverses forces de l'organisme.

Nous ne pouvons mieux compléter le petit panorama que nous venons de donner de la *Vallée d'Ossau* et du *Val des Eaux-Chaudes* et des *Eaux-Bonnes* qu'en citant la vive et pittoresque description de M. Nisard.

§ 2. EAUX-BONNES ET EAUX-CHAUDES.

Le chemin qui conduit de Pau aux Eaux-Bonnes, établissement thermal des Pyrénées, est délicieux. Je vou-

drais bien avoir assez d'imagination et assez d'esprit pour vous le faire faire avec moi.

En face de la ville une route blanche comme une allée de parc entre dans ces premières collines, qui forment comme l'un des bords de l'immense bassin qu'on appelle la vallée de Pau. Arrivée au pied du coteau, elle tourne brusquement à gauche, et entre dans un de ces vallons frais et boisés qui viennent se verser dans la grande vallée. Des bois descendent jusqu'au bord du chemin qui rampe le long du coteau et se plie à toutes ses sinuosités; une petite rivière cachée sous des saules coule dans le fond du vallon parallèlement au chemin, si bien que le voyageur marche toujours entre deux fraîcheurs, celle de l'ombre et celle des eaux. Il y a aussi des bois sur la montagne opposée; mais ces bois ne descendent pas jusqu'au bas; ils s'arrêtent à mi-côte; des vignes ou des prairies répandues sur le penchant et dans le vallon, d'un bout touchent les eaux de la petite rivière, de l'autre bout vont rejoindre la lisière de ces bois. Rien de plus souple que les mouvements de ces deux petites chaînes; elles sont sinueuses comme la rivière: tantôt vous les voyez rentrer et comme se creuser, tantôt saillir en coudes, tantôt tracer une ligne droite qu'elles rompent brusquement par un détour; elles s'écartent, elles se rapprochent; ici elles s'ouvrent tout à coup comme une décoration d'attente qui en cachait une autre, et laissent voir le Pic-du-Midi, qui garde ses neiges toute l'année; puis elles se referment, et réduisent ainsi votre horizon et votre ciel pendant quelques lieues.

Plus loin, le chemin change; vous quittez le vallon pour entrer dans une gorge. Une autre chaîne de montagnes forme cette gorge; une autre rivière coule au fond; la jolie route blanche s'y engage en se rétrécissant, en s'effilant, et marche encore de compagnie avec la rivière; car c'est le même tableau que tout à l'heure, mais en miniature, et avec des diversités ravissantes. Ainsi, entre les deux

montagnes opposées, il n'y a plus de place pour des prairies; il y en a tout juste pour le lit de la rivière; la route n'a pu s'y faufiler qu'en faisant une entaille au pied de l'un des monts. Ainsi encore la rivière, au lieu d'être cachée, est découverte, et ses belles eaux, d'un bleu vert, se saturent des rayons du soleil, qui plonge en plein au fond de la gorge. Le lit de cette rivière est une suite sans fin de petites chutes, de petites cascates, ni plus hautes, ni plus bruyantes que ces digues que fait un enfant avec quelques poignées de sable. On dirait qu'elle descend un escalier dont les degrés ont été calculés de manière à courir pendant deux ou trois lieues sur une pente de quelque vingt pieds à peine de hauteur. Les jeux de lumière et les murmures de cette eau me charmaient les yeux et les oreilles : on ne peut pas plus cesser de la regarder que cesser de l'entendre. Toute la gorge est d'ailleurs pleine de solitude et de calme. L'horizon, de tous côtés, n'a pas plus de cent pas; la plus faible vue suffit pour l'atteindre; tout est à la portée de la main. L'escarpement des montagnes, leur aridité, qui est cachée par la verdure, les défendent contre le travail de l'homme. Ça et là seulement il y pousse quelques fougères, qu'on coupe tous les trois ans pour faire de la litière aux bêtes; encore faut-il avoir le pied sûr d'un montagnard pour aller faire cette stérile récolte sur des pentes raides et glissantes. De toutes parts on est inondé d'ombrages et de murmures. L'œil fixé sur la rivière aux innombrables cascades, on remonte doucement son cours au milieu de mille rêveries; on ne sent plus le poids du corps; on est emporté, comme dans les songes, vers le pays inconnu d'où viennent des eaux si fraîches et si lumineuses; on oublie d'où l'on est venu, et pourquoi l'on est venu; la pensée fait silence; on n'est que sens et instinct: on voudrait que la route disparût et vous laissât seul au milieu de cette solitude, perdu dans cette gorge profonde, entouré par un horizon ni trop grand ni trop petit pour l'homme, parmi tous ces

bruits d'eaux, de feuillages, d'oiseaux, si longtemps étouffés par les neiges d'hiver, qui, dans les Pyrénées, font quelquefois taire même les torrents.

Tout à coup, comme un effet de théâtre, vous vous trouvez ramené aux idées positives par la vue d'un moulin, hélas ! et aux idées tristes par la vue de mendiants qui attendent le voyageur au sortir de la gorge, et sont en station autour du moulin où l'on moud le pain. Ce n'est pas la route qui vous quitte, c'est la petite rivière en escalier qui fait un crochet, et passe de droite à gauche, sans que vous sachiez comment ; ce sont aussi les deux petites chaînes qui s'évasent pour vous faire jouir du panorama du moulin, puis s'affaissent peu à peu, et se confondent avec la plaine. De ce moulin jusqu'aux grandes montagnes, il y a quelques lieues de pays cultivé, d'aspect agréable, mais peu remarquable. Bientôt le sol monte, s'entasse, et vous arrivez sur un immense plateau, d'où l'on voit dans le lointain, mais avec une netteté qui trompe sur la distance, surgir les vraies Pyrénées avec leurs sommets de neige, et déboucher la vallée d'Ossau, avec son gave scintillant, ses riches cultures, sa chaude lumière, et au bout le Pic-du-Midi, dont elle paraît être l'avenue, digne avenue de l'une des plus hautes montagnes de l'Europe.

On fait une pose à l'entrée de la vallée, dans un petit village gai, riche, répandu sur les bords du gave, dont l'auberge vous donne des truites fraîches pour déjeuner et pour dîner, selon l'heure, et un guide pour vous conduire à une grotte horriblement dégradée par les Anglais, et dont ils ont emporté par morceaux, dans leurs poches, les plus précieuses stalactites.

La vallée d'Ossau, dont l'entrée est si majestueuse du côté de la France, n'a qu'une étroite issue du côté de l'Espagne. Formée par deux chaînes parallèles qui se prolongent pendant trois longues lieues, elle est coupée tout à coup par une autre chaîne transversale, qui semble lui fermer le passage. Mais les hommes ne se sont pas arrê-

tés devant cet obstacle : ils ont tenté de franchir cette chaîne sur deux points. D'abord, en face même de la vallée, ils ont gravi la montagne presque à pic, et, arrivés au sommet, ils ont vu une gorge profonde, et au fond de cette gorge, le torrent qui, dans la vallée d'Ossau, deviendra le gave d'Ossau. Cette gorge et ce torrent conduisent aux Eaux-Chaudes, autre établissement thermal, et de là au Pic-du-Midi, que vous avez vu si souvent se dresser devant vous, au bout de toutes les vallées, au sortir de toutes les gorges, que vous avez cru si près de vous, et que vous ne pouvez jamais atteindre. L'Espagne est au delà.

Sur l'autre point à gauche, les hommes ont tracé sur le revers de la montagne un chemin qui va en louvoyant, en biaisant, jusqu'au petit village des Eaux-Bonnes. Il n'y a rien au delà que des montagnes entassées les unes sur les autres, qui se pressent pêle-mêle sur ce point, et ne livrent passage qu'au hardi piéton, et peut-être à son petit cheval de montagne. Les Eaux-Bonnes semblent être à la fin de la terre. La route vient mourir à la porte de l'auberge.

Cette route et celle des Eaux-Chaudes n'ont d'abord été que des sentiers. On arrivait aux eaux bienfaisantes en litière ou en chaise, sur le dos de vigoureux porteurs. Dans le dernier siècle, un administrateur de cette partie de la France se servit de l'énergique moyen des corvées pour faire sauter les rochers, couper les terres, et remplacer les sentiers par deux routes. Grâce à lui, la grande route de la vallée d'Ossau, qui s'arrêtait devant le formidable obstacle d'une montagne infranchissable, se continue par deux embranchements, dont l'un mène aux Eaux-Chaudes, et l'autre aux Eaux-Bonnes. La route et ses embranchements n'ont rien à envier aux routes anglaises. Le département en a soin, et fait bien, dans son intérêt comme dans celui de tous. Le préfet des Basses-Pyrénées, homme distingué, qui a compris très-vite ce que le pays voulait de lui, et qui administre d'autant mieux qu'il a moins à gouverner, a des projets d'amélio-

ration ingénieux et utiles, qui seront secondés. Il veut mettre son nom aux pierres milliaires d'une nouvelle route directe des Eaux-Bonnes aux Eaux-Chaudes.

Les chemins, dans les montagnes, suivent le cours des eaux. C'est un torrent qui a fait trouver les Eaux-Bonnes; c'est un torrent qui a fait trouver les Eaux-Chaudes.

Quand on n'entend pas, on est effrayé de ces solitudes sans issue.

Le chemin qui conduit aux Eaux-Bonnes passe à travers des prés et d'autres cultures. Il monte doucement, avec précaution, éludant les difficultés que lui présente la montagne; il tourne ce qu'il ne peut pas franchir; il serpente, il fait des zigzags, et revient sur lui-même; quelquefois même il descend pour pouvoir remonter à un meilleur moment. Ce chemin, c'est la pensée de l'ingénieur qui a consulté tous les mouvements du sol. Ces mouvements sont infinis. De loin, ce revers de montagne présentait l'aspect d'une surface unie, formée de grandes lignes régulières; de près, le sol change de face en un instant. Au lieu de grandes lignes, vous avez des brisures à l'infini. Rien de plus souple ni de plus capricieux que le dos de ce géant. La terre végétale recouvre des hauteurs que l'on croirait des rochers arides; ailleurs, le rocher prend la place de la terre végétale, et vous voyez des surfaces planes sans un brin d'herbe, et des escarpements revêtus de prairies. L'homme dans son travail fait avec la terre des angles de toute grandeur; tantôt l'angle si aigu, qu'il semble que la tête de l'homme soit aussi près de la terre que ses jambes; tantôt si obtus., qu'on dirait qu'il va tomber à la renverse. Le centre de gravité se déplace tous les dix pas. Ici, l'homme est perpendiculaire au sol; ailleurs, le sol fait un cercle dont l'homme est la corde. Pour couper les prés, le montagnard se sert tour à tour de deux instruments: la serpe et la faux. Là où le sol est courbe, il emploie la serpe; là où le sol est droit, il emploie la faux. Les vieux se

chargent des parties planes ou des pentes très-douces; les jeunes, des parties escarpées, des pics de terre, où l'on ne peut atteindre qu'en gravissant. Souvent l'herbe a la pointe en bas, et les arbres se projettent horizontalement sur la terre, au lieu de s'élançer vers le ciel.

Sur le revers de la montagne opposée, au delà du torrent, l'aspect n'est plus le même : le sol est plus égal, et la pente du mont moins coupée d'accidents. Des prairies montent et s'étendent librement sur cette montagne qui paraît se baisser pour appeler les travaux des hommes. D'intervalle en intervalle, s'élèvent des granges pour recevoir les récoltes. Quelques-unes sont à une hauteur où les nuages se traînent pesamment les trois quarts de l'année. Les montagnards ont pris sur le désert tout ce qu'ils pouvaient prendre : plus haut, il n'y a que l'aigle qui puisse respirer. Quelques-uns pourtant ont essayé de passer cette espèce de ligne au delà de laquelle l'herbe même ne pousse plus, et ont tracé à grands frais de temps et de sueurs les limites de leurs champs nouvellement conquis; mais ces champs ne produisent rien. Les brouillards noircissent les pierres péniblement apportées pour les enclore, mais ne fécondent pas un sol ingrat.

En bas coule le torrent, sous une voûte de hêtres et de buis. On ne le voit pas, mais on l'entend, et son bruit incessant vous accompagne jusqu'au village appelé les Eaux-Bonnes.

Le chemin qui conduit aux Eaux-Chaudes n'offre aucune trace de culture. Tout appartient au désert : tout est encore là comme il y a mille ans ; et je n' imagine pas qu'il vienne jamais une civilisation qui porte la charrue ou le marteau là où le montagnard n'a jamais mis le pied. C'est là seulement qu'on voit la montagne dans toute son aridité, dans toute son inutilité. Ailleurs, elle est cachée à moitié sous le travail de l'homme; elle se laisse aborder, elle est sillonnée de petits chemins; ici elle est nue, inaccessible, toutes les gé-

nérations passent tour à tour au pied de sa masse éternelle, les unes en se signant le front et en priant Dieu qu'il ne s'en détache pas un débris qui les écrase ; les autres, en y jetant un regard de curieux et d'incrédules : mais aucune avec la pensée de mesurer ses forces et ses arts avec ces mondes inconnus.

L'entrée de la gorge est une des plus grandes beautés des Pyrénées. Vous vous rappelez ce chemin qui part de la vallée d'Ossau, et qui monte presque à pic la montagne transversale. Arrivé au sommet, non sans fatigue, vous marchez entre deux murs de rochers tout marqués des traces de la mine qu'on y fit jouer pour creuser la route. On vous avertit de croiser votre habit sur votre poitrine ; car le vent qui s'engouffre dans ce défilé est froid et pénétrant. Pendant que vous prenez cette précaution, et que vous réfléchissez profondément sur l'inconvénient des coups d'air, le défilé tourne, les deux murailles de rochers tombent, et, dans le même moment, tandis que vos yeux voient les deux rangées de montagnes dont les pieds se touchent, et dont un aigle atteindrait les têtes d'un seul coup d'aile, vos oreilles sont frappées par une espèce de détonation étrange : c'est le gave, qui tout à l'heure coulait si large et si calme au milieu de la vallée d'Ossau, et que vous entendez maintenant, à une profondeur de quatre cents pieds, lutter contre ses rives, où un mince ruisseau serait à l'étroit. C'est là que le voyageur de l'école de Delille s'arrête et s'écrie : « Voilà une belle horreur ! » Comme si ce qui est horrible pouvait être beau ; et c'est là que le montagnard, qui a l'expérience des choses de la montagne, et qui sait combien l'homme est faible contre ses avalanches, contre ses pluies, contre son tonnerre, s'arrête, lui aussi, mais pour prier devant la petite sainte Vierge de pierre qui se voit à la sortie du défilé, dans une niche grillée avec une couronne fanée et des grains de verre pour lesquels aucun voleur ne se ferait simoniaque. C'est

devant cette petite sainte Vierge que les Espagnols de la Biscaye, qui vont à Pau, ôtent leur chapeau pointu et orné de banderoles, et les paysans de la vallée d'Ossau leur casquette de drap bleu, à fond large, et sans visière. Quant à la civilisation, elle ne se découvre pas, de peur de rhumes, et elle donne à la petite sainte Vierge, qui lui demande un sou pour le pauvre, une pensée de *moyen âge* sur les croyants qu'elle a eus et qu'elle n'a plus.

L'établissement des Eaux-Chaudes est triste : vous diriez un hôpital, surtout à l'heure où les malades sortent du bain, les uns perchés et se traînant sur des béquilles, les autres à demi courbés par les douleurs, vieillards avant l'âge, que les eaux redressent et rajeunissent à ce qu'on dit. Il y a peu de ces malades qui prennent la poste pour venir se guérir aux eaux. C'est un établissement pour les gens du pays : je n'y ai vu que des montagnards, des beurriers comme ceux de Pau, pauvres gens dont les variations atmosphériques des montagnes, le froid, le travail ont paralysé les jambes. Ils se promènent tout autour de l'établissement et tricotent des bas, ce qui est un ouvrage d'homme dans le pays. C'est la retraite des malades et des vieillards et de tous ceux qui sont pris par les jambes, car l'oisiveté n'est permise à personne là où la terre est si avare ; et celui qui cesse de travailler cesse de manger. Ils ont une foi religieuse en la vertu des eaux chaudes. Quelques-uns en boivent jusqu'à trente verres par jour ; n'ayant pas le temps d'être malades, ils jouent le tout pour le tout, et se gorgent de ce remède qui les rajeunit en leur ôtant des jours ou qui les tue. À certaines heures de la journée, ils vont à une source qui coule au bas de la montagne, et dont boit qui veut ; ils s'assoient sur des bancs, et là, le cou entouré d'écheveaux de laine, tout en tricotant, en causant, ils vont à chaque instant boire de l'eau minérale dans un verre de buis que les riches prêtent aux pauvres. Il en est qui ne passent leur

verre au voisin qu'après l'avoir vidé trois ou quatre fois. Beaucoup n'ont jamais fait excès que de cette boisson.

Le village des Eaux-Bonnes n'est pas beaucoup plus gai que celui des Eaux-Chaudes. Au lieu de perclus marchant sur des béquilles, vous avez des gens qui toussent ; pour l'effet moral, c'est à peu près la même chose.

Cependant il y a cette différence, que beaucoup de ceux qui ont perdu l'usage de leurs jambes le recouvrent aux Eaux-Chaudes, tandis que ceux qui toussent sérieusement viennent hâter leur fin aux Eaux-Bonnes ; et puis les perclus, les rhumatisés ont presque tous atteint ou vont atteindre la vieillesse, autre maladie qu'aucune eau ne guérit ; au lieu que ce sont des jeunes filles, des hommes à la fleur de l'âge, de nouveaux mariés, dont la toux vous déchire les oreilles et le cœur ; les uns mourants, les autres désespérés, que la médecine envoie aux eaux quand elle ne sait plus qu'en faire. C'est une pitié que le séjour des Eaux-Bonnes. D'abord, on est là dans un entonnoir, au bout du monde ; c'est la fin de la route : il faut reculer pour en sortir. Quand les nuages sont bas, ce qui arrive de trois jours l'un, il semble qu'on soit enfermé dans une cage dont le toit est de plomb. Et puis on rencontre sur son chemin, tantôt une jeune femme voilée, qui se traîne à la buvette sur le bras de sa domestique, et dont la taille est déjà horriblement déformée par le mal ; ou bien un grand jeune homme, surpris dans sa croissance par une toux sèche et douloureuse, qui va boire aussi de cette eau, si vantée au siècle dernier pour la guérison des blessures.

C'est chaque matin une longue file de malades enveloppés dans leurs manteaux, se rendant à l'établissement avec un verre qui contient deux cuillerées de lait, mélange ordonné pour adoucir l'effet des eaux. Chacun jette un regard de curiosité sur son voisin.

Chambres. Dans les temps de grande affluence, les chambres se payent fort cher, et l'on ne peut guère ob-

tenir les plus modestes à moins de 5 francs par jour, les autres se louant 5, 10 ou 15 francs, suivant leur grandeur, leur exposition et leur ameublement.

Hôtels. Les hôtels garnis des Eaux-Bonnes, généralement bien tenus, diffèrent cependant entre eux. Les uns, en effet, offrent en même temps aux voyageurs le logement et la table d'hôte, les autres se bornent à louer des chambres et des appartements. Parmi les premiers on doit placer d'abord l'hôtel de France, tenu par M. Taverne, qui trouve dans le choix des étrangers se pressant dans son bel établissement la récompense des peines qu'il s'est données pour le rendre digne de la préférence dont il est l'objet. L'hôtel du Petit-Paris, celui de l'Europe, moins considérables que le premier, et un peu plus modestes dans leur service, ne laissent cependant rien à désirer à leurs nombreux convives. Enfin, et comme il faut que tout le monde vive, l'auberge de Loumiet est là, qui ne dédaigne personne et s'ouvre même pour les plus petites fortunes. Tous ces restaurateurs non-seulement servent chez eux, mais portent encore à manger dans les autres hôtels garnis, et cela pour des prix plus modérés qu'on ne le rencontre dans la plupart des villes.

Le *cabinet littéraire* de M. Taverne, quoique laissant beaucoup à désirer, offre cependant aux personnes qui veulent lire chez elles trois ou quatre journaux quotidiens, et une petite collection de brochures, de mémoires et d'ouvrages nouveaux.

Promenades (1). La première promenade est le jardin anglais situé au centre du village. Du milieu de ses frais gazons s'élèvent, à côté des hêtres séculaires, de jeunes tilleuls et d'élégants sorbiers. Partout des bancs

(1) C'est à un ouvrage de M. Edouard Vatel, qui a décrit avec beaucoup de talent dans son *Guide du Voyageur aux Eaux-Bonnes* les sites et les paysages qu'il a parcourus en artiste, que nous avons emprunté ce passage.

commodes, placés sous des berceaux de chèvre-feuille ou ombragés par d'immenses dômes de verdure, invitent les promeneurs au repos.

Du jardin anglais on monte lentement, et par des sentiers sinueux, sur les dernières ondulations de la *montagne de Courcy*, couverte d'une riche végétation forestière, au milieu de laquelle se dressent avec majesté d'admirables hêtres dont le tronc est d'une grosseur prodigieuse.

Entre les gros hêtres s'élèvent les nombreux massifs de ce buis si commun à la base de la montagne, et, dans les clairières, une foule de jolies bruyères étalent au soleil leurs corolles si riches de couleurs et de formes.

Le sentier chemine souvent à l'ombre des grands arbres, et plus souvent encore il se déroule au milieu des modestes buissons; tantôt il traverse une pelouse émaillée de mille jolies fleurs, et tantôt il trouve à peine sa place entre d'arides rochers. Partout la vue se repose sur des sites gracieux ou superbes, soit que le regard s'abaissant contemple le jardin anglais et le village situés bien au-dessous de lui, soit que s'élevant il admire la belle forêt de sapins qui, montant en échelons, finissent par perdre leurs têtes dans les nuages. Au nord, la vallée d'Ossau et le village de Laruns apparaissent encadrés de montagnes; au midi, la cime décharnée du pic de Ger et les neiges éternelles attirent les yeux par leur éclat. Des sièges, placés avec goût dans tous les lieux remarquables par les points de vue qu'ils dominent, invitent au repos et préviennent la fatigue.

De l'autre côté du village, et comme pour faire le pendant de la promenade Grammont, on trouve sur la rive gauche du Valentin, et à quelques centaines de pas de l'établissement, les délicieuses allées que fit ouvrir, il y a deux ans, M. Eynard de Genève. Son séjour aux Eaux-Bonnes nous a procuré ainsi le moyen de jouir sans fatigue d'une foule de beautés qu'on n'eût pas soupçonnées sans lui. Douée d'un aspect qui lui est propre, la promenade

Eynard ne ressemble en rien à celle dont vous venez de lire une imparfaite esquisse. Située sur la pente rapide d'une colline très-boisée qui l'isole des Eaux-Bonnes, elle a, vis-à-vis d'elle, de l'autre côté du gave, les ondulations de la montagne Verte, qui, dépourvue d'arbres, mais couverte de prairies, de petits champs cultivés, et de nombreux chalets dans une partie de son étendue, présente le tableau des paisibles conquêtes de la culture sur un sol dont l'inclinaison semblait être un obstacle invincible. Au-dessus de toutes ces parcelles de prairie, s'élevant par étages et dont de nombreux ruisseaux d'eaux vives entretiennent l'éternelle verdure, apparaît la *Pène* (1) de Lassive, masse énorme de rochers arides, qui semble menacer de sa chute les frêles habitations répandues çà et là sur les gazons de sa large base. Mais ce qui fait surtout le charme de ces allées si ombreuses et si fraîches, même aux heures les plus chaudes de la journée, c'est la présence et le voisinage du Valentin qui attire sans cesse le regard sur ses eaux impétueuses, en même temps qu'il charme l'oreille par la grave harmonie de ses nombreuses cataractes. On ne peut se faire d'idée de la variété d'aspects que présente ce petit gave, vu des différents points de la promenade Eynard.

Cascades. Il existe aux environs des Eaux-Bonnes trois cascades remarquables et qui méritent d'attirer votre attention. Elles pourront servir de but à vos promenades, et vous leur trouverez de l'intérêt, même après avoir vu les plus célèbres chutes d'eau des Pyrénées.

La cascade des Eaux-Bonnes, ainsi nommée à cause de sa proximité de l'établissement thermal, est la première que vous devez naturellement visiter. Elle se

(1) *Pène* est le nom donné très-fréquemment, dans les Pyrénées, à des masses de rochers arides et élevés. M. Palasson le fait dériver du mot celtique *pen*, qui signifierait élévation. M. Léon Dufour lui trouve une origine plus récente, et bien évidente, dans le mot espagnol *pena*, rocher.

trouve sur la gauche du chemin qui conduit au pont d'Aas, et le bruit de sa chute en décecle seul la présence. Il faut, en effet, s'avancer un peu hors du sentier et se placer sur un petit rocher qui fait saillie au-dessus de la pelouse, pour voir cette cascade sous son premier aspect. De ce point vous la dominez entièrement; cependant le lieu où vous êtes est le moins favorable à la vue de la cascade, et pour la connaître vraiment il faut descendre un petit sentier que vous avez près de vous, et qui conduit d'abord à une seconde station près de la charmante grotte castellane. Arrivé là, vous vous trouvez à peu près à moitié de la hauteur de la chute et tout à fait au bord de la cascade. Elle passe sous vos yeux avec une telle rapidité, que si vous la regardez fixement et longtemps, vous finissez par éprouver une sorte de fascination qui n'est pas sans danger.

Lorsqu'on se rend aux autres cascades, on suit, en sortant de Bonnes, le chemin de la prairie Discoo. Ce sentier, taillé sur le penchant de la montagne, est interrompu par quelques ravins qui le dégradent chaque printemps, en enlevant les terres qu'emportent les torrents de neige fondue. Au commencement de la saison des eaux, le sentier est de nouveau réparé, et quoique bien étroit dans ces lieux, il est cependant praticable. Mais ce ne peut être sans effroi qu'en passant le second de ces ravins les promeneurs aperçoivent horizontalement, bien haut sur leur tête, un énorme bloc de pierre qui descendit autrefois de montagnes plus élevées, ainsi que l'indiquent ses formes arrondies, et ne tenant dans les terres friables et mobiles que par l'extrémité la moins grosse de l'ovoïde dont il a la forme.

La seconde cascade, d'un genre tout différent, moins imposante, mais plus agreste que la première, prend naissance sous le pont de Discoo, à une demi-heure des Eaux-Bonnes, en remontant le Valentin. Il faut, pour la bien voir, passer le pont, suivre un tout petit sentier qui

se glisse à gauche de la route sur les escarpements du ravin, et aller s'asseoir en face et un peu au-dessous de l'arcade. Elle projette son ombre sur l'origine de la cascade, et produit de beaux effets de lumière par le contraste de sa teinte sombre avec la brillante transparence des eaux qui apparaissent au delà, descendant par étages inégaux.

La cascade du Gros-Hêtre est la troisième. Plus éloignée encore, mais sur la même route, elle est tellement cachée et si difficile à trouver, qu'il faut nécessairement y être conduit par quelqu'un qui la connaisse. Elle ne ressemble en rien aux deux autres : c'est une majestueuse colonne d'eau de soixante-treize pieds d'élévation, tombant perpendiculairement et se brisant sur les rochers aigus du plus sombre et du plus étroit des précipices. Quand on s'y rend à cheval, il faut suivre le chemin de Cauteretz qu'on ne quitte qu'à peu de distance de la cascade ; mais si l'on y va à pied, on peut abrégér le trajet et le rendre plus agréable en le faisant, après la fenaison, sur la douce pelouse des prairies qui cotoient le Valentin.

Si votre santé vous permet les excursions un peu longues, et que vous soyez curieux de connaître toutes les chutes d'eau des environs, vous ne pouvez vous dispenser d'aller voir celle de Larressec. Il faut une heure et demie pour s'y rendre, et l'on n'est guère qu'au tiers du chemin à la cascade du Gros-Hêtre ; mais ne vous plaignez pas de cet éloignement, car il multipliera vos jouissances en vous faisant parcourir les sites les plus variés et les plus majestueux. L'échancrure du col de Tortes, qui domine les Eaux-Bonnes de plus de trois mille pieds, est presque toujours en face de vous : près d'elle les bizarres dentelures de la haute montagne de la Latte attirent vos regards émerveillés ; et soit que vous les portiez plus haut encore sur la cime décharnée du pic de Ger, soit que vous les abaissiez au fond de la gorge où fuit le torrent, partout vous rencontrerez de nouveaux sujets d'admiration.

Remarquez, à quelques portées de fusil du petit pont de Sandis, et dans l'endroit où l'étroite vallée s'élargit sensiblement, l'entrée d'une gorge sauvage. Vous ne la visiterez pas aujourd'hui; mais elle sera pour vous un charmant but de promenade un autre jour, et elle vous conduira dans un des sites les plus sauvages et les plus romanesques de ces agrestes contrées.

Non loin de là, arrêtez-vous un instant, un peu avant d'arriver au frêle pont du Roi, et allez sur la droite de la route plonger vos regards dans un gouffre où se précipite le gave, dont les eaux se sont lentement frayé un passage en minant le cœur même du rocher. Ce coup d'œil est fort curieux; mais, pour en bien jouir, il faut s'aventurer sur la pente très-inclinée de ce rocher, et il y a un point de ce trajet glissant qui n'est pas sans quelque danger.

Eaux-Chaudes. L'établissement thermal des Eaux-Chaudes, situé au midi et à une lieue de Laruns, est souvent visité par les habitants des Eaux-Bonnes. Cette distance, loin d'être un obstacle aux fréquentes communications entre les deux établissements, est un attrait de plus par l'agréable promenade qu'elle nécessite, et qui n'excède point le degré de forces de la plupart des malades, ceux que le cheval fatigue pouvant y aller en voiture (1). La route que l'on suit, belle partout, est riante pendant la première moitié du chemin et jusqu'à la hauteur de Laruns, où, changeant de direction et courant du nord au sud, elle prend un tout autre aspect. C'est avant d'arriver près de ce village, et en passant sur le pont de marbre jeté sur le gave de Gabas, que vous pourrez admirer une des choses les plus curieuses des Pyrénées, le passage étranglé que le torrent s'est fait au

(1) On trouve, à toute heure, des chevaux et des voitures à louer aux Eaux-Bonnes. Les chevaux se payent ordinairement 5 francs pour la journée, et 2 francs seulement pour une promenade de peu de durée.

sein de la roche vive qu'il a creusée de plus de cent pieds de profondeur, et sa mystérieuse sortie de la plus ténébreuse des gorges, pour entrer dans la riante vallée d'Ossau.

Le pont d'Enfer, que vous trouvez à moitié route à peu près, mérite que vous descendiez de voiture pour contempler à quelle hauteur il se trouve jeté sur le torrent, dont les eaux rapides ont poli, à l'aide des siècles, les énormes et indestructibles rochers qui soutiennent son arche si frêle et si périssable.

On ne va guère aux Eaux-Chaudes sans faire, au moins une fois, une excursion au petit hameau de Gout, qui en est très-voisin. C'est une sorte de colonie en miniature, établie sur un plateau que l'on ne soupçonnerait jamais au sommet des rochers qui bordent la route d'Espagne. L'accès n'a de difficile que la raideur du sentier; mais les petits chevaux des montagnes le gravissent, et l'on est tout étonné de trouver au milieu de ces rocs arides, à près de mille mètres au-dessus de la vallée de Gabas, de petits chalets entourés de fraîches prairies, de jolies cultures : et tout cela, dans un air si pur, dans un calme si grand, que l'on éprouve un allègement de ses peines, rien qu'à vivre quelques heures parmi cette heureuse peuplade de bergers.

Si la petite colonie de Gout attire les pas des voyageurs sur la rive gauche du gave de Gabas, une merveille d'un autre genre les retient plus souvent encore sur la rive droite de ce torrent. On trouve à trois quarts de lieue des Eaux-Chaudes, à moitié chemin de la hauteur, et sur la pente escarpée de la montagne, une grotte célèbre dans le pays. Le raide et raboteux sentier qu'il faut suivre pour y arriver est accessible aux chevaux et offre fréquemment de très-beaux points de vue, soit que le regard s'élève sur la cime rembrunie des monts qui s'étendent au midi, soit qu'il s'abaisse sur la route d'Espagne, dont les sinuosités suivent celles du gave, qu'elle accompagne sans cesse.

La haute, profonde et vaste caverne que vous allez visiter offre cela de particulier, qu'indépendamment de son étendue encore mystérieuse, elle est parcourue dans toute sa longueur par un torrent souterrain, que l'on entend mugir dans les ténèbres de ses enfoncements, et dont les eaux glaciales ne voient le jour qu'en sortant de l'immense arcade qui sert d'ouverture à la grotte.

§ 3. MOEURS DE LA VALLÉE D'OSSAU.

Tous les voyageurs qui ont parcouru cette vallée s'accordent à vanter les mœurs de ses montagnards, peuplade à la physionomie vive, ouverte, au cœur excellent et pur.

Rien de plus rare que d'y trouver une jeune fille qui se laisse séduire... Depuis bien longtemps on n'y a pas vu d'enfant naturel.

A l'église, les hommes sont séparés des femmes. Les hommes occupent le sanctuaire, les femmes les deux nefs, toutes cachées dans d'énormes capes blanches qui laissent à peine voir à l'étranger leur œil noir et leur visage ovale : on dirait d'Espagnoles qui craignent de se montrer sous les yeux de maris jaloux.

Si le vin n'occasionnait ici quelques rares disputes, aussitôt apaisées qu'élevées, on se croirait dans un véritable Eden.

Dans nulle vallée on ne trouve autant d'ours que dans celle d'Ossau. Aussi les montagnards qui l'habitent font-ils des dépouilles de l'ours un bon commerce. Ils sont chasseurs nés.— C'est sur le Benou surtout que cet animal habite en hiver. On trouve des chasseurs qui en ont tué jusqu'à 20. Chaque tête vaut 100 fr. que paye la vallée ; chaque peau la même somme à peu près quand elle est belle.

Ossau vient, dit-on, de *ursi saltus*, saut d'ours.

§ 4. D'ARGELEZ AUX EAUX-BONNES.

Excursion charmante, fertile en beaux points de vue et en sites admirables.

Nous avons ailleurs parlé de cette belle vallée d'Ossan, qu'on ne peut quitter sans regret. Arrens en est le dernier village : 2 lieues le séparent d'Argelès.

Le gave roule à vos pieds.

Vous voyez *Sireix* et *Bun*, qui ne sont séparés de l'une des plus belles forêts des Pyrénées que par le torrent.

A l'extrémité de la vallée apercevez-vous le clocher blanc d'une petite chapelle ? Cette chapelle, c'est celle de Pouey-le-Hun qui, comme Bétharam, comme la plupart des chapelles renommées de ces contrées, est consacrée à Marie. A chaque pas sur les montagnes, vous rencontrez un oratoire élevé en l'honneur de la Vierge. Presque toujours ces chapelles sont élevées dans un endroit d'où l'œil embrasse un bel horizon. Ici, par exemple, devant ces petites portes de bois de Pouey-le-Hun, la vallée s'ouvre comme un rideau et offre au regard enchanté mille scènes délicieuses.

Mais ce panorama est bien au-dessous de celui qui attend le voyageur sur le sommet nommé *Mont-Joye*, qui s'élève à une lieue d'Arrens. Là, tout ce qui peut séduire l'imagination, la frapper, l'émouvoir, se présente au spectateur.

Derrière la chapelle, deux sentiers conduisent, l'un au lac de Sayen, l'autre aux *Eaux-Bonnes* et à la vallée de *Laruns*.

§ 5. AU PIC-DU-MIDI.

On parcourt, en quittant les *Eaux-Chaudes*, une vallée où s'élèvent de belles forêts, et qui n'offre que des teintes sauvages.

Après 5 heures $1\frac{1}{2}$ de marche, on atteint *Gabas*, chétif hameau.

On est au pied du Pic. Ordinairement on va coucher à l'auberge de Broussite : c'est le rendez-vous des voyageurs qui entrent en France par le port de Salient.

Le lendemain, on se met dès l'aurore en route pour gravir le Pic-du-Midi.

Ce pic a cela de particulier, et qui le distingue des autres montagnes, qu'il est formé d'un granit uni et glissant, en sorte qu'il faut s'aider des mains pour avancer. Il est indispensable de quitter sa chaussure et de mettre la spartille, ou d'envelopper son soulier dans un bas de laine.

Deux heures de peines et de fatigues vous conduisent au sommet du Pic-du-Midi. Là, l'œil n'aperçoit de toutes parts que des ruines entassées les unes sur les autres, des débris déchirés, mutilés de mille sortes ; c'est un spectacle de tristesse et de désolation, mais qui a bien sa grandeur. Une couronne de montagnes à la tête nue, chauve, pelée, vous enferme. Lorsque votre regard abandonne ces images lointaines et qu'il glisse dans le bas du vallon, alors la tête se perd et éprouve des vertiges.

On peut revenir par le vallon de Machebat, beau vallon aux gras pâturages, qu'abrite de sa cuirasse impénétrable le Pic-du-Midi.

« Les voyageurs qui veulent connaître la vallée de *Gabas*, dit M. Vaissé de Villiers, doivent, après en avoir franchi le torrent sur le pont d'Enfer, à quelques minutes des Eaux-Chaudes, en remonter la rive gauche, soit jusqu'au hameau de ce nom, situé à une lieue et demie au-dessus, pour y voir, avec les dernières habitations de cette vallée, la forêt de la mâtüre, dont nous avons remarqué les dépôts à Laruns ; soit jusqu'aux bases du Pic-du-Midi de Pau, qu'on a toujours en face et souvent en perspective dans cette route, pour y contempler de près cette superbe pyramide à deux têtes, principale

sommité des Basses-Pyrénées (qui avoisinent ici de bien près les Hautes, tant de limite que d'élévation); soit jusqu'au sommet de l'un des deux ports placés à droite et à gauche de ce pic, pour pouvoir, en posant un pied en Béarn, l'autre en Arragon, se vanter qu'on a mis le pied en Espagne; soit enfin jusqu'à l'un des deux bourgs ou villages espagnols de Canfrant et de Salient (ce dernier qualifié de ville), qui ont donné leurs noms aux deux ports. De Salient on peut visiter les bains espagnols de Penticouse, et rentrer en France par le port et la vallée de Caunteretz.

« Peu inférieur à celui de Bagnères, le *Pic-du-Midi* de Pau excède de 2734 mètres perpendiculaires suivant les expériences de M. Flamichon, le niveau du pont de Pau, élevé lui-même de 134 mètres au-dessus de la mer, ce qui fait un total de 2908 mètres. La mesure rapportée dans l'ouvrage de M. Melling, qui l'a puisée je ne sais où, détermine cette hauteur à 2986 mètres, et M. Junker, cité par M. du Mège, à 2869 mètres.

« Un seigneur de la maison de Foix, le duc de Candale, tenta, dans je ne sais quelle année du xvi^e siècle, l'ascension de ce pic. M. de Thou, qui tenait de sa bouche le récit de ce voyage, nous l'a conservé dans ses Mémoires (p. 46 du xi^e volume, édit. de 1742). On voit dans cette relation qu'après s'être élevé au-dessus de la retraite des chèvres sauvages et des aires d'aigles, il ne trouva plus de marches taillées dans le roc ni de chemin, et que s'en frayant un au moyen des échelles, des grapins et des crochets, il ne parvint qu'à une station voisine du sommet et ne trouva que 2145 mètres pour la hauteur de la montagne. »

M. Palassou a aussi entrepris, mais n'a pas osé risquer jusqu'au bout cette ascension. Enfin, de nos jours elle a été exécutée heureusement par M. le chevalier Armand d'Angosse, et quelque temps après par M. Dagerot, qui en adressa la relation suivante à M. Palassou :

« Je partis le 14 août des Eaux-Chaudes à six heures du matin, accompagné d'un de mes fermiers et du nommé Pierre Courdé, fameux par le grand nombre d'ours qu'il a tués. Nous arrivâmes à Gabas à sept heures et demie; nous y laissâmes nos chevaux et en repartîmes à huit. Comme il était déjà tard, et que le temps paraissait fort orageux, nous nous décidâmes à monter droit à Mayebat, au lieu d'aller passer par la montagne de Bius, ainsi que nous en avions d'abord eu le projet. Nous prîmes en conséquence un sentier assez rapide qu'on trouve dès qu'on a passé un ruisseau qui, près de Gabas, traverse la grande route qui sert à l'exploitation de la matière. Chemin faisant, nous rencontrâmes quatre bergers qui voulurent monter avec nous au Pic-du-Midi.

« Nous arrivâmes à dix heures et demie à la source de ce ruisseau qui se jette dans le gave, et que nous avons toujours cotoyé. Sa source n'est qu'à deux ou trois portées de fusil du pic. Comme nous ne devions plus trouver d'eau, nous nous arrêtâmes là pour nous reposer et nous rafraîchir. Nous nous remîmes ensuite en marche, et arrivâmes à midi à cette masse énorme de rochers qui forme le Pic-du-Midi de Pau... Après avoir fait quelques pas sur les premières roches, on commence à se livrer à l'espérance de pouvoir y monter.

« Tous ceux de mes compagnons qui ne se trouvèrent pas nu-pieds quittèrent leurs bas et leurs souliers pour grimper avec plus de facilité. N'ayant pu me procurer des souliers de corde dont les Espagnols et les contrebandiers font usage pour traverser les montagnes, je mis, à la place des souliers, des chaussons faits d'une étoffe de laine grossière qu'on fabrique dans le pays; et, quoiqu'ils m'exposassent souvent à glisser, je ne les quittai qu'à mon retour au pied du pic.

« Nous montâmes ensuite sur un rocher un peu incliné et large d'environ 2 mètres, qu'on trouve à droite au pied du pic, par l'endroit où nous l'avons abordé. Après

avoir fait six ou huit pas sur ce rocher, il se présente entre d'autres rochers un passage un peu escarpé, mais où l'on gravit facilement, parce qu'il y a des fentes et des saillies, auxquelles il est aisé d'accrocher les mains et de placer les pieds. Cette première difficulté vaincue encourage, et bientôt l'aisance avec laquelle on franchit les autres passages fait qu'on est étonné de ne pas trouver de plus grands obstacles. Il est cependant des endroits un peu plus difficiles les uns que les autres, mais c'est peu de chose pour des gens qui ont l'habitude de gravir des rochers; il faut seulement, quand on monte et qu'on descend, avoir la précaution d'aller à la file les uns des autres, et serrés autant qu'il est possible, pour éviter que les pierres mouvantes, ou celles qui sont faciles à se détacher, et qu'on peut faire tomber par mégarde, ne puissent vous blesser dans leur chute. Il est en outre prudent, en commençant à monter, de faire du bruit pour obliger les isards qui pourraient se trouver sur votre chemin à gagner un autre quartier, car un seul bloc détaché entraîne quelquefois un très-grand nombre, accompagnés d'autres cailloux mobiles dont il serait difficile d'éviter le choc.

« C'est donc en grim pant sur des quartiers de roches, tantôt à pic, tantôt faiblement inclinés, mais toujours avec une certaine facilité, quelquefois même en marchant sur un gazon formé d'une espèce de petits joncs, qu'on parvient presque aux trois quarts du pic. Il prend ici la forme d'un toit écrasé. Sa surface est hérissée de débris de rochers sur lesquels on marche avec la plus grande facilité.

« Les endroits les plus difficiles par lesquels j'ai dû passer n'étaient rien pour mes compagnons de voyage, et quoique moins exercé qu'eux, je n'ai nulle part éprouvé d'embarras; j'ai reconnu, au contraire, avec plaisir, par moi-même, que tout ce que l'on disait des difficultés de l'entreprise n'était qu'une fable.

« Le Pic-du-Midi me parut inaccessible du côté de l'Espagne; il est surmonté de ce côté, vers l'est, par un rocher isolé, de médiocre étendue; il a la forme d'un pain de sucre et plus d'élévation que le reste de la masse; c'est le seul endroit qui soit véritablement dangereux, parce qu'il est très-escarpé, et que l'immense précipice qui s'ouvre au-dessous est capable de causer de la frayeur. Il faut, pour en atteindre la cime, descendre quelques pas, et puis gravir ce rocher (1).

« Le temps que j'ai employé pour monter au Pic-du-Midi de Pau, depuis le pied du mont jusqu'à mon retour au même endroit, fut de quatre heures et demie. Je quittai là mes chaussons et repris mes souliers.

« Je me rendis par le même chemin, en moins d'une heure et demie, à Gabas, où je montai à cheval pour revenir aux Eaux-Chaudes, et j'arrivai avant la nuit. »

CHAPITRE III.

LES BASQUES (2).

Le peuple basque mérite d'être plus connu qu'il ne l'a été jusqu'à présent; il importe surtout de détruire les fausses idées qu'on nous a transmises sur des hommes qui, reculés de plusieurs siècles pour les vices, ont conservé les vertus vantées chez les anciens patriarches; elles sont le palliatif de l'âpreté naturelle à l'homme non civilisé.

Ce peuple si voisin de nous, ce peuple qui habite une partie du territoire français, n'a jamais eu le désir de se

(1) M. Daugerot ne nous fait point connaître la nature de ce rocher que d'autres ont baptisé granit porphyrique à base de feldspath.

(2) M. de la Chabaussière junior.

mêler parmi ses voisins, il n'a point provoqué leur jalousie : satisfait du séjour montueux où, en définitive, il a fixé son domicile, et qu'il s'est appliqué à rendre utile à ses premiers besoins, il a mis toute son étude à s'y maintenir, sans songer à se répandre, ni à envahir le domaine d'autrui.

Le Basque est naturellement hospitalier; il accueille celui qui le visite, et son premier soin n'est pas de lui faire une invitation oiseuse et calculée; il détache tout de suite une table ordinairement fixée par des gonds à la muraille de sa chambre principale, et relevée contre cette muraille, il la couvre de linge blanc, et il y dépose les mets qu'il a chez lui. Refuser ce qu'il donne de si bon cœur, ce serait lui faire un affront; lui offrir une rétribution, ce serait l'insulter.

Le Basque est fier sans doute, mais il est généreux; plus porté à l'amitié qu'à la haine, il ne faut qu'être bon et franc avec lui pour captiver sa bienveillance, et cette fierté apparente cède bientôt à son penchant pour aimer. Il aime avec ardeur, il hait de même; mais c'est à regret qu'il se livre au sentiment de la haine; elle devient terrible quand il s'y abandonne.

Les Basques ont conservé un costume uniforme, qui est approprié à leur manière d'être : les hommes mariés se distinguent par le dessus du surtout qui est de couleur noire, doublé de rouge. Ce surtout est plus allongé que celui des garçons, qui est très-court, et de couleur rouge dessus et dessous. Tout le reste du costume des hommes mariés est semblable à celui des garçons; le gilet de dessous est rouge comme le surtout; ils portent une large et longue ceinture, tournée plusieurs fois autour des reins et du ventre; elle est de couleur diaprée, mais le rouge y domine; la chemise, toujours bien blanche, n'est point boutonnée; un mouchoir de couleur, attaché avec un seul nœud autour du cou, ne le serre point, et le nœud flotte sur la poitrine; la culotte est noire, ou blanche, ou bleue;

elle est ouverte aux jarretières et n'est point boutonnée en cet endroit.

Le Basque ne porte point de bas ; il se sert de guêtres tricotées dont la patte recouvre légèrement le coude-pied par-dessus les *espartilles* ; elles sont fixées au-dessous du genou par des jarretières ordinairement rouges.

Les espartilles sont leur chaussure favorite ; elles sont faites en grosse toile, cousues sur des semelles de chanvre tressé, et sont retenues au pied par des rubans étroits, en laine rouge ou bleue, formant un X sur le cou-de-pied.

Une barrette bleue termine l'ajustement du Basque. Il y a des lieux où on a adopté la couleur brune avec une houppette pendante en soie noire, comme dans la Soule et ailleurs ; mais c'est par dérogation à l'ancien costume.

Le costume des femmes ne ressemble plus à celui qu'elles portaient originairement, et là, comme ailleurs, le désir de plaire leur a fait admettre des changements. L'ancien costume était trop lourd et peu favorable au développement des formes et des traits : c'était une serviette pour coiffe, une serviette pour voile, un surtout bleu, etc. Elles n'ont point aujourd'hui de costume fixe, et se coiffent élégamment de mousseline ; mais la manière d'arranger cette coiffure est très-soignée : elles laissent le front à découvert ; et les Basquaises mettent beaucoup d'art à tresser leurs cheveux et à les relever sur le derrière de la tête, à la manière des Chinois ; un voile aujourd'hui tout noir leur couvre la tête et les épaules quand elles sortent ou qu'elles se parent.

La plus grande propreté se fait, en général, remarquer dans la mise des deux sexes ; ils aiment le linge et en ont beaucoup.

Le Basque ne court pas, comme le ferait croire le proverbe connu (1), mais il marche vite et longtemps ; et,

(1) Le tambour dit de Basque n'est pas un instrument du pays : à

sans sortir du pays où sa langue est en usage, il en parcourt tous les rayons avec une sorte de fureur. La moindre annonce de fête ou de rassemblement le fait s'empresser de s'y rendre, quel qu'en soit l'éloignement ; et satisfait de s'y trouver avec ses amis et compatriotes, il assiste à une partie de paume, qui est son jeu favori, et, sans se permettre de débauche, retourne tranquillement chez lui avec la même sérénité qu'il avait lorsqu'il en est sorti. Il signale sa joie par des cris longuement et fortement lancés, comme pour conserver l'habitude des avertissements réciproques, et annoncer qu'il revient à son poste ; il revient souvent avec sa femme ou ses filles, celles-ci avec leurs amoureux, et si elles n'en avaient pas, elles en feraient dans ces réunions.

Malgré l'apparence de coquetterie que j'ai citée, rien n'est si sage que les Basquaises aussitôt qu'elles ont contracté mariage, *escontsa*. Elles paraissent moins réservées étant filles ; mais on pourrait dire d'elles ce que le célèbre Delille a dit des mœurs des Otaïtiens :

Et l'amour sans pudeur n'est pas sans innocence.

Elles font choix de bonne heure d'une *étouffe de mari* ; et rarement trompées, elles regardent comme très-naturel de se livrer à celui qui a déterminé ce choix : c'est un mariage anticipé qui ne leur paraît pas tirer à conséquence.

Pour donner une preuve de la sagesse des Basquaises, et de l'idée qu'en conçoivent leurs parents, je citerai le fait suivant :

Un jeune Basque, annuité près d'un bois, entre dans une maison et y requiert l'hospitalité. La famille était nombreuse : on y comptait quatre générations existantes. Les lits étaient occupés : la grand'mère assigne tout na-

peine l'y connaît-on : il est originaire de l'Espagne et du royaume de Valence.

turellement à l'étranger le lit de deux de ses petites filles, fort jolies et très-nubiles, et la nuit se passa sans qu'il lui vint dans l'esprit de chercher à abuser de la confiance qu'on avait en lui. Or, ce peuple est à deux pas de nous : on le connaît à peine. Dieu veuille que nous ne l'ayons pas trop instruit de nos usages, depuis que les circonstances l'ont rendu Français, et depuis que la guerre nous a familiarisés avec lui !

Une raison pourrait justifier peut-être le précoce abandon des Basquaises : elles sont pour la plupart jolies ; mais leur beauté est plus fugitive que partout ailleurs. Les hommes, naturellement beaux et forts, se conservent mieux que les femmes.

La nourriture des Basques se borne à de la farine de maïs, *artoa*, délayée dans de l'eau avec un peu de sel, *gatsa* ; ils en forment des galettes épaisses de 8 lignes, qu'ils font cuire devant le feu : on les nomme *taloo* ; ils les mangent toutes chaudes, avec un peu de cochon salé ou de fromage frais, *gachna* ; ils font aussi usage de lait, *eschnia*, et de miel, *estia*, qui veut aussi dire *doux* ; ils ne cultivent pas de vignes, et boivent très-rarement du vin, *arnoa* ; de l'eau, *oura*, est leur boisson ordinaire.

Le poivre, *bipera*, le sucre, *suoria*, ne leur étaient pas connus ; ils connaissent le pain, *oguia*, mais ils n'en font guère usage que pour la soupe quand ils en mangent, ce qui est très-rare ; son nom *sopa* prouve assez que l'adoption est récente.

Ils n'ont aucun désir de manger du gibier. J'ai vu tuer dans des jardins des lièvres et des perdrix qu'on laissait pourrir sur place. Ils mangent du poisson quelquefois, mais ils désignent toutes les espèces par le mot générique *arena* ; les anguilles, *anguillac*, ne leur étaient pas connues. Ils ont un nom *sowiac* pour désigner les serpents.

Les Basques sont illettrés : on ne connaît qu'un seul livre un peu ancien, nommé *al choular* ; il est composé d'exhortations chrétiennes, appuyées de preuves tirées

des livres saints, des livres profanes et de l'histoire ancienne; ce mélange et sa simplicité le rendent remarquable : j'en ai traduit une portion que je ferai connaître un jour.

Dans des temps plus modernes, on a essayé de composer une grammaire et un dictionnaire basques; mais ils n'ont pas complètement rempli le but de l'auteur.

Quelques Basques, et entre autres un prêtre, nommé Goudard, ont composé, il y a une quarantaine d'années, des poésies et surtout des chansons : elles sont peu répandues; comment le seraient-elles chez un peuple qui ne s'occupe guère de lecture ni de sentiments alambiqués?

Les Basques, comme les troubadours, aiment à chanter; ils improvisent des complaintes sur les petits événements scandaleux qui se passent dans leur arrondissement, et ils y font preuve d'esprit; mais si elles signalent un vice ou un abus, c'est avec gaieté et sans fiel : elles produisent un bon effet, puisque chacun, craignant de devenir le sujet de ces chansons bientôt répandues et chantées partout, en est d'autant plus scrupuleux à ne pas donner lieu d'être ainsi mis en évidence. *Erubuit, salva res est*, disait Térence.

Les exercices gymnastiques sont usités parmi les Basques, et entretiennent leur agilité : ils lancent des leviers avec adresse et force; ils s'exercent à sauter avec de longues perches, et franchissent 7 à 10 mètres : j'en ai vu d'assez adroits pour transporter leur perche pendant leur premier élan; ce qui, en lui faisant former un second point d'appui, leur donnait lieu à étendre leur saut jusqu'à 15 mètres. Mais leur jeu le plus favori est la paume à la main : ils sont habitués à la prendre avec le bout des doigts; ce qui, par une plus grande longueur de levier, plus de dureté dans les doigts que dans le creux de la main, fait aller cette paume à des distances étonnantes; ils s'aident aussi quelquefois d'un gant renforcé et piqué

de fils bien cirés. Leur paume (1) est très-petite et très-dure; aussi n'est-il pas rare de voir les joueurs de paume ou pelote, et tout Basque l'est dès sa plus tendre jeunesse, avoir la première phalange d'un ou deux doigts de la main droite contrefaite, par l'effet d'un coup manqué, en cherchant à attraper la paume par le bout des doigts.

Les Basques ne portent point d'autres noms que ceux de leur maison, et cette maison est nommée par sa localité: par exemple, *etché* (maison neuve), *etché garey* (près la maison), *ittourialdé* (à côté de la fontaine), *errécaldé* (à côté du ruisseau), *béhérécoborda* (la borde d'en bas), etc., ou par quelque production, *amboulo* (asphodèle), etc.

Ils ont cependant des sobriquets pris de la conformation de quelques-uns de leurs membres: leur langue naïve s'exprime avec une grande franchise: on n'attache aucune importance à ne pas nommer les choses par leurs noms.

Bourou belça (tête noire), *begui chouri* (yeux blancs), et, par parenthèse, ils regardent ceux-ci comme un indice de fausseté; ce qui sans doute est un préjugé.

Les Basques se croient tous nobles; ils sont amis de l'indépendance, et c'est en vain que quelques seigneurs naturalisés chez eux ont cherché à les rendre tributaires. Il y a néanmoins parmi les Basques une différence de caste qui a des réglemens de famille particuliers: ces familles sont nommées *infançonnés*. Tout fait présumer que leurs prérogatives, peu répandues, ont été créées dans des temps modernes par des gens affiliés avec leurs voisins, et qui se seront arrogé ces droits soufferts par les autres, en raison de quelques grands services rendus; mais comme ceux qui les ont ne s'en prévalent pas, et n'en font que l'objet de quelques distinctions de famille à famille

(1) On nomme la paume, *pilota*, ce qui ferait croire que ce jeu est adoptif, et a remplacé, chez les Basques, quelque autre exercice, dont ils n'ont pu se procurer les instruments.

lors des mariages, on les laisse jouir de ce petit grain de fumée. On remarque aussi que les infançons sont ordinairement plus riches que les autres; ils n'en sont pas plus fiers pour cela.

Cependant ces infançons, qui peuvent avoir pris leur nom des Espagnols, transmettent leur héritage de père en fils, tandis que les Basques ordinaires reconnaissent pour principal héritier l'aîné de la famille, soit qu'il soit garçon ou fille; et les infançons, quand il y a des mâles, les font héritiers, au détriment de la primogéniture des femmes.

Quand un Basque se marie, il n'entre pas dans une maison dont il épouse l'héritière, ou s'il n'est pas héritier lui-même de celle où il introduit son épouse; chacun de ceux qui le connaissent s'empresse de lui faire un cadeau, de manière qu'il se trouve de suite meublé, et muni de tout ce qui est nécessaire à un établissement; la pierre, le bois, la main-d'œuvre, lui sont fournis pour construire sa maison; il reçoit des bestiaux, du linge, des ustensiles de ménage: il n'a que des terres à défricher.

Les curés sont du pays, et prêchent en langue basque, et pour propager de plus en plus cet usage, ou du moins le conserver, un bon citoyen, ami des Basques, et Basque lui-même, avait créé au lieu dit la *ressore* (en labour) un séminaire où on ne recevait que des Basques: c'était la pépinière des prêtres basques, ou, après leur avoir appris ce qui concernait leur état, ils allaient l'exercer comme vicaires ou curés.

Parmi les Basques, il existe une horde bien distincte, qui parle leur langue, et qui cependant est étrangère: on les nomme *Agothac* (Goths). Ils vivent dans des hameaux séparés, où ils se rassemblent; mais, quoique soufferts, ils sont regardés avec une sorte de mépris, et un Basque regarde comme une tache toute alliance avec eux. Cependant l'amour rapproche quelquefois les distances, et, dans les cas où un mariage a lieu, le sexe des enfants qui en proviennent détermine le rang qu'ils doivent prendre dans

l'opinion : si la mère est gothe, les filles sont réputées l'être aussi, et ce sont les garçons qui sont désignés comme Goths, si le père en était un.

Ces Goths assistent aux offices divins avec les Basques ; ils vont et viennent ; ils commercerent même avec eux sans qu'on les insulte, et ne paraissent pas humiliés qu'on les désigne par leur nom d'*Agotha* ; mais ils ne pouvaient pas prendre de l'eau bénite dans le même bénitier que les Basques : il y a encore des lieux où ils en ont un qui est placé hors de l'église. M. Dralet dit que cet usage est établi ailleurs pour les crétins ; mais il n'y a point de crétins parmi les Basques, ni même de goitreux, et s'il s'en trouve quelques-uns par hasard, ils viennent d'ailleurs, et particulièrement des environs de Barèges.

On s'est beaucoup exercé l'esprit pour chercher à découvrir l'origine de ces Goths. La tradition du pays porte qu'ils ont tué un de leurs rois (1). On pourrait croire que, lors de l'expulsion définitive des Goths, obligés de quitter l'Espagne, les infirmes, les blessés et les trainards ont sollicité les Basques de les admettre et de les protéger ; ceux-ci, toujours généreux, leur auront tendu une main secourable ; mais ils leur auront assigné une distance et des conditions dictées par le sentiment de la supériorité d'un peuple libre sur un peuple habitué à l'esclavage.

(1) Le dernier roi des Visigoths, ou Goths du Midi, fut tué en 721 de l'ère chrétienne, par les Maures, qui détruisirent cet empire, dont la durée avait été de trois cents ans ; l'occasion de cette défaite fut le viol de la fille du comte Julien ; celui-ci, pour se venger, appela en Espagne les Maures ou Sarrasins. (Dralet, folio 449.)





TROISIÈME PARTIE.

VALLÉE DE LA GARONNE.

CHAPITRE I.

Nous avons conduit notre voyageur à tous les établissements thermaux que renferment les Hautes et les Basses-Pyrénées; nous lui avons fait connaître la température et les propriétés médicales des différentes sources qui alimentent les établissements; nous avons exploré avec lui tout ce que ces belles et riantes vallées offrent d'intéressant sous les rapports historique, archéologique et géologique; nous l'avons conduit sur ces hauts et majestueux sommets aux fronts dénudés ou couverts de neige; mais il nous reste encore à visiter deux chaînons de ce vaste rempart: c'est donc vers les vallons solitaires de la Haute-Garonne que nous allons diriger nos pas. Le premier lieu qui doit attirer notre attention est *Bagnères-de-Luchon*.

De Paris, trois grandes voies peuvent conduire le voyageur à ces bains.

La première et la plus courte est par Auch et *Castelnaud-Magnac*, 80 myr. 4 kil.;

La seconde par TARBES, 84 myr. 2 kil.;

Et la troisième par TOULOUSE et *Saint-Gaudens*, 82 myr. 4 kil.

Comme notre intention est de parcourir le cours supérieur de la Garonne, nous prenons notre touriste à TOULOUSE.

DE PARIS A TOULOUSE.

68 myr. 8 kil. — (Voyez page 87.)

DE TOULOUSE A BAGNÈRES-DE-LUCHON.

43 myr. 6 kil.

	myr. kil.		myr. kil.
Gounon, ferme.		Lestelles, vill.	
Recebedou, f.		Morlon, châ.	
Descruches, f.		Beauchalot, vill.	
Roques, vil.		Millon, f.	
Bonnefousse, f.		Pavan, f.	
Muret, bourg.	2 0	SAINT-GAUDENS, ville.	2 8
La Hilaire-Ségla, ch.		Valentine, bourg.	
Barcau, f.		Martres, vill.	
La Citadelle, h.		Pontils, ham.	
Noé, bourg.	1 3	Lourde, vill.	
Les Aignets, ham.		Artiguelet, f.	
Canavère, f.		BERTREN, ville.	
Bordevieille, f.		Bagiri, vill.	
Milhat, f.		Salechan, vill.	
Saint-Ellix, vill.		Estenos, vill.	2 7
Caillau, f.		Monclos, châ.	
Fauresse, f.		Gierp, vill.	
Roudeilhe.		Burgalais.	
Castelnau, aub.		Salles, vill.	
Baluet, ham.		Antignac, vill.	
Martres, bourg.	2 7	Moustajon, vill.	
Le Bout-du-Pont, h.		BAGNÈRES-DE-LUCHON.	2 4
Saint-Martory, bourg.			

On trouve beaucoup de voitures qui partent journellement de Toulouse. Il y a concurrence, et par conséquent bas prix. A Toulouse, logez sur la place.

De Toulouse la route traverse la grande plaine du Languedoc, en suivant la rive gauche de la Garonne; mais cette noble rivière ne vient pas toujours montrer ses

belles eaux à l'œil du voyageur attristé par la monotonie des scènes qui l'entourent, bien que le pays soit d'une riche fertilité. Les Pyrénées sont trop éloignées pour que leurs formes imposantes viennent embellir le paysage.

Avant d'arriver à *Muret*, vous passez devant trois ou quatre fermes et le petit village de *Roques*, sans y faire attention.

MURET est situé sur la rive gauche de la Garonne qu'on y-traverse sur un pont suspendu d'une belle dimension : c'est une petite ville assez agréable, qui fabrique des capotes de draps, et occupe un assez grand nombre d'ouvriers. Elle a plusieurs foires et 4,000 hab. *Hôtels* : de France, du Griffon-d'Or.

C'est sous les murs de cette ville que les armées du comte de Toulouse et de Pierre II, roi d'Aragon, qui comptaient 100,000 hommes, furent défaites par Simon de Montfort, dans une sortie, avec 14,000 hommes, conduits par saint Dominique, qui portait un crucifix devant lui. Les assiégeants furent taillés en pièces et Pierre laissé mort sur le champ de bataille.

La route présente toujours le même aspect : beau pays et riches cultures ; quelques jolies petites fermes se trouvent sur votre passage. Vous traversez aussi *Saint-Ellix*, village dans une riante situation, et bientôt vous êtes à *Noé*.

Noé est une ville moins intéressante que *Rieux*, qui se trouve à 12 kilom. sur la gauche et où l'on remarque un clocher dont la structure est fort curieuse. Sur la porte de l'orangerie on a incrusté dans le mur huit têtes antiques trouvées à la fin du 17^e siècle dans un champ voisin.

Martres. Dans un champ près de ce bourg, on a trouvé des restes intéressants d'antiquités romaines, consistant dans une immense quantité de statues, de bustes, de bas-reliefs et d'inscriptions. Cet endroit est l'emplacement de l'ancienne cité *Calagorris Convena-*

rum. Tous ces objets font maintenant partie du musée de Toulouse.

Pour gagner *Saint-Martory*, vous traversez un beau pont sur la Garonne.

Plus vous avancez et plus les Pyrénées se dessinent distinctement. La route continue toujours dans un beau pays de plaines jusqu'à

SAINT-GAUDENS (Haute-Garonne). (*Hôtels* : de France, bien tenu, et plusieurs autres). C'est une ville ancienne et triste, chef-lieu d'arrondissement. Voyez son église. Elle fait un grand commerce avec l'Espagne. Elle est l'entrepôt des verreries d'Aspet, des fabriques de Miramont, des faïenceries de Marignac, de Laspeyres, de Saint-Martory, des bonneteries de Montrejeau.

Ici la route se bifurque : la branche de droite conduit à *Bagnères-de-Bigorre* ; celle que vous suivez, qui est celle de gauche, vous mène à *Luchon*. Pop. 6,000 hab.

Peu de temps après avoir quitté Saint-Gaudens, vous traversez la Garonne en suivant une pente douce, d'où les Pyrénées vous laissent voir leurs cimes imposantes ; vous arrivez à

Valentine, bourg dans une charmante situation. De là vous traversez successivement plusieurs petites localités jusqu'à

La Broquore, située sur la rive droite de la Garonne. Ici vous êtes réellement dans les Pyrénées.

Après avoir traversé le pont de La Broquore, nous suivons la rive gauche de la Garonne, au milieu d'une contrée fort intéressante : ici des champs bien cultivés, entourés de festons de vignes, suspendus d'arbres en arbres, forment le premier plan ; les montagnes forment dans l'éloignement le second plan de ce beau panorama. C'est au milieu de ces beaux sites que vous arrivez à

Estenos, riant et beau village ; ensuite la même belle route vous conduit à

Cierp, où nous quittons la Garonne pour remonter la

rive droite de *la Pique* : *Cierp* est un village pittoresque, tant par ses chaumières antiques que par sa position au pied et sous l'escarpement d'un rocher qui surplombe. La route, toujours belle et riche, vous conduit à

Luchon. Nulle part en France on ne rencontre d'aussi jolies figures de jeunes filles que dans la vallée de Luchon : elles sont brunes, ont les yeux grands, vifs, les traits réguliers. Malheureusement elles ne conservent pas longtemps leur beauté : à vingt-cinq ans, elles sont déjà fanées.

A mesure qu'on approche de Bagnères, les yeux sont de plus en plus affligés du spectacle d'hommes et de femmes affectés de goîtres. Cette horrible maladie, trop souvent héréditaire, éteint quelquefois l'intelligence, et change l'être qui en est affligé en *cagot*. On nomme ici de ce nom ceux qu'en Suisse on appelle *crétins*.

« Il y a, dans les Pyrénées (1), un certain nombre de familles qui appartiennent à cette race réputée infâme et maudite. Au sein des montagnes, qui semblent être le dernier asile de la liberté, ceux qui les composent sont réduits à une espèce d'esclavage qui n'est pas réglé par la loi, mais qu'on regarde comme une suite de l'altération héréditaire des humeurs, qui produit leur dégradation physique et morale. La profession de charpentier leur est particulière; et comme tels, ils doivent aller les premiers arrêter les progrès d'un incendie. Le goitre, fruit de la misère et des maladies, paraît être le cachet de leur réprobation, et leur avoir été donné pour désigner leur race. » — M. Ramond a observé ces véritables crétins dans les vallées de Comminges, de Bigorre, du Béarn, des deux Navarres; c'est surtout la vallée de Luchon qui en renferme un grand nombre. Leur condition s'est, dans les derniers temps, un peu améliorée; la clôture des portes par lesquelles ils entraient dans l'é-

(1) M. Ramond.

glise a dû être le signal que Dieu paraissait ne plus les réprouver, et que l'homme devait imiter sa clémence; aussi leurs habitations sont plus rapprochées des villages, et leurs semblables ne paraissent plus guère reconnaître en eux de différence que celles qu'inspirent les maladies et la misère; et ces différences même n'existent pas toujours, car il y a beaucoup de cagots qui ne sont point affectés de crétinisme.

Le savant M. Bénédict de Saussure pense, dans son *Voyage aux Alpes*, que la cause de cette infirmité est la chaleur jointe à la stagnation de l'air; il dit que lorsque l'air est renfermé dans de profondes vallées et fortement échauffé par le soleil, il y contracte un genre de corruption dont la nature ne nous est pas connue, et qui produit sur les fibres tendres des enfants un relâchement d'où résultent les gonflements et l'atonie générale. Il pense aussi que les exhalaisons des marais qui occupent le fond de quelques vallées sujettes au crétinisme peuvent contribuer à cette maladie; mais c'est plutôt par la chaleur dont ces vapeurs rendent l'air susceptible, et par le relâchement qu'elles occasionnent, que par les miasmes qu'elles renferment.

§ 2. BAGNÈRES DE LUCHON.

LUCHON. (*Hôtels*: de France, le meilleur, mais pas très-bon; de Londres, l'hôte est plein d'attention; du Commerce, d'Espagne, du Lion-d'Or). Chez le guide Pierre, on trouve de très-bons chevaux. Mais le confort et la cuisine, dans toutes les auberges, sont en général mauvais; le voyageur qui veut y résider quelque temps fera mieux de prendre un appartement garni, et il y en a dans la ville assez pour loger de 1,500 à 2,000 personnes. Ville d'agrément, de joie, de plaisir, est bâtie au milieu d'une des plus belles vallées des Pyrénées; elle forme un triangle dont chaque axe est prolongé par une

allée : l'une de platanes, l'autre de sycomores, la troisième de tilleuls.

Cette belle allée de tilleuls est bordée de maisons propres et riantes. Chaque année le nombre de ces maisons s'accroît, et bientôt elles viendront sans doute s'unir et se terminer à l'établissement des bains. C'est là le beau quartier de la Chaussée-d'Antin de la ville : c'est là que logent les gens riches, les lords, les étrangers de distinction. Des ruisseaux d'eau vive, qui coulent dans les rues, y entretiennent la propreté.

La ville de Luchon peut recevoir 1,000 étrangers. En 1829, le mouvement des malades a été de 1,200; en 1835, il a dépassé 1,600; en 1845, 4,000.

Nulle ville au monde ne peut se vanter de posséder d'aussi belles promenades : le Cours, planté par d'Étigny, dont le nom est prononcé avec reconnaissance et orgueil par les habitants, est surtout magnifique.

Dans aucun des thermes des Pyrénées, l'étranger qui aime le luxe, les plaisirs, ne trouvera pour les satisfaire autant de ressources qu'à Bagnères-de-Luchon. Luchon est encore le séjour de ceux qui aiment les effets d'une nature pittoresque, les beaux spectacles de montagnes, les sites sauvages et toutes les merveilles répandues dans les Alpes suisses.

Bien que placé au centre des Pyrénées, l'hiver n'y est pas rigoureux; le printemps y est presque toujours beau.

Le service protestant se fait à la mairie.

RESTAURATEURS. Ils sont nombreux; ils servent à la carte ou portent en ville.

PENSIONS. Ceux qui, au lieu de loger à l'hôtel, préfèrent se mettre en pension, trouveront à Bagnères une foule de maisons, où on reçoit au mois, où l'on est nourri, blanchi, où l'on trouve complaisance, soins et propreté.

Diligences : tous les jours, 5 pour *Toulouse*, 1 pour *Auch*, 1 ou 2 pour *Bagnères-de-Bigorre*.

On trouve dans Luchon environ 200 chevaux de louage, à des prix ordinaires, et les guides sont également nombreux; nous citerons Laffont, dit le Prince; c'est un homme actif, plein d'expérience et sur qui l'on peut compter; il a de très-bons chevaux et connaît fort bien toute la contrée.

CABINETS LITTÉRAIRES. Il y en a trois assez bien fournis, où l'on trouve les meilleures nouveautés, les ouvrages les plus courus.

Fabricants de chocolat: Nadau aîné, Seube aîné, à la mécanique.

Inspecteur des eaux: M. Barrié; inspecteur-adjoint, M. Bergasse-Sazirouse.

Médecins: MM. Barrau, Cargue, Soulerat.

Pharmaciens vendant le thé et les plantes médicinales des Pyrénées: MM. Boileau, Dore, Sapène.

Pop. 2,500 hab.

§ 3. LES BAINS.

Nous nous permettrons encore de faire un emprunt au savant ouvrage de M. Lemonnier, sur les *eaux thermales des Pyrénées*:

« Aucun établissement en France, et sans doute en Europe, ne présente un système d'aménagement de source plus complet, plus simple et plus avantageux que celui de Luchon. C'est avec admiration que l'on suit dans leurs détails les magnifiques travaux effectués sous la direction de M. François, ingénieur des mines des départements de l'Aude et des Pyrénées-Orientales. Pour en sentir toute la valeur, on n'a qu'à comparer ce qui avait été fait avant lui, l'état précaire dans lequel l'existence même des sources se trouvait placée, et les richesses nouvelles en volume d'eau et en température que ce jeune savant a procurées depuis à la localité.

Les sources actuellement exploitées sont :

SOURCES DE LUCHON

Rangées d'après leur température.

Nouvelles...	}	Bayen.....	67° cent.
		Grotte supérieure.....	60 60
		Reine nouvelle.....	52 50
		Chauffoir.....	46 70
		Richard nouvelle.....	58 50
		Ferras.....	56 70
		La Blanche.....	20 20
Anciennes. .	}	La Froide.....	19
		Grotte inférieure.....	55
		Richard.....	47

Source ferrugineuse sulfatée, froide.

« Ces températures n'ont point été prises par moi ; leur indication, au moins pour la majeure partie, est tirée des *Recherches sur les Eaux des Pyrénées*, de M. Fontan. Les travaux d'aménagement ayant continué depuis 1858, il est certain que quelques différences doivent exister entre les températures que j'indique, et les températures que quelques sources présentent au moment actuel. Dans tous les cas, l'erreur doit être peu considérable, et relative seulement à une ou deux sources.

« Voici les quantités de sulfure de sodium que MM. Longchamp et Fontan ont trouvées dans les eaux des sources suivantes :

(EAU : 1 litre.)

NOMS DES SOURCES.	LONGCHAMP.	FONTAN.
	gr.	gr.
Grotte inférieure.....	0,0868	0,0206
Richard.....	0,0720	0,0205
Grotte supérieure.....	0,0717	0,0244
Reine.....	0,0631	»
Blanche.....	0,0023	»
Reine nouvelle.....	»	0,0175

« Le rapport qui existe, dans les sources de Luchon, entre l'abondance du principe sulfureux et le degré de température, indique clairement que le filet de Bayen, plus chaud que celui de la Grotte supérieure, doit être aussi plus riche en sulfure de sodium.

« La seule analyse digne d'attention que l'on ait des eaux de Luchon appartient à Bayen, et date de 1766.

(EAU : 1 litre.)

	gr.
Chlorure de sodium.....	0,0784
Sulfate de soude cristallisé.....	0,1126
Carbonate de soude sec.....	0,0522
Silice dissoute.....	0,0762
Soufre dissous.....	} quantité indéterminée.
Matière grasse organique.....	
	0,2994

« Espérons que les recherches d'un chimiste aussi distingué que M. Fontan mettront enfin un terme à l'obscurité qui règne relativement aux substances contenues dans les eaux de chacune des sources de Luchon.

« On n'est pas non plus très-avancé sur le mode d'action exercé par les eaux de Bagnères-de-Luchon dans les diverses affections; leur rôle thérapeutique est loin d'être parfaitement assigné. Aussi nous étendrons-nous peu sur ce sujet.

« Si l'on s'en rapportait à Campardon, ces eaux suffiraient, à elles seules, à la cure de toutes les affections qui réclament l'emploi des eaux minérales. Ici serait englobé, résumé, tout ce que peuvent offrir d'avantageux à la guérison des maladies, sous le double rapport des eaux et du climat, les Eaux-Chaudes, les Eaux-Bonnes, Caunteretz, Saint-Sauveur, Barèges, Bagnères-de-Bigorre, etc., etc. En effet, toutes les affections trouvent, suivant lui, aux bains de Luchon, une heureuse solu-

tion, depuis la phthisie, le catarrhe chronique, les plaies d'armes à feu, les fistules, les caries, les écrouelles, les dartres, les rhumatismes, jusqu'à la chlorose, les fleurs blanches, les obstructions des viscères abdominaux, l'hypocondrie, l'hystérie, et que sais-je? car toute la nomenclature pathologique s'y déroule de pied-en-cap.

« Au milieu de ces ridicules prétentions, la part de la vérité est difficile à déterminer; je ferai remarquer cependant que les eaux sulfureuses de Luchon sont plus riches que toute autre, en minéralisation et en thermalité. En effet, tout contribue ici à porter à leur plus haut degré l'activité des eaux; tout s'y réunit, élévation de température et richesse sans égale en principe sulfureux, pour déterminer des crises puissantes par les sueurs; des dérivations énergiques sur le système cutané, pour ranimer la vitalité languissante de la peau, enrayée par le vice strumeux; rappeler au dehors des affections syphilitiques, psoriques ou dartreuses, répercutes ou originellement inoculées, et surexcitant des organes intérieurs; pour combattre des rhumatismes, des névralgies, des raideurs des muscles, suite de refroidissements longtemps prolongés; enfin, pour débarrasser certaines organisations de la présence du mercure, dont un traitement imprudent les a saturées. »

L'eau de toutes les sources est incolore et limpide, excepté celle dite *La Blanche*, qui est louche.

On remarque un fait très-intéressant aux sources: c'est la sublimation du soufre en assez grande abondance sous la forme connue des chimistes sous le nom de *fleur de soufre*. Ce n'est que sur les parois de la Grotte-Supérieure et de la Reine que se présente ce soufre.

L'eau de Luchon contient du sulfure de sodium, du carbonate de soude, un peu d'acide sulfurique combiné, soit avec la soude, soit avec la chaux, enfin des traces d'acide muriatique et de silice.

Le mélange de l'eau des sources Froide et Blanche avec celle de la Grotte-Supérieure, de la Reine, des Yeux et de Richard, produit un bain qui, dans certains temps, louchit au bout d'une heure ou deux, et qui dans d'autres reste parfaitement limpide : on ramène la transparence dans le bain par l'addition de l'eau de la Grotte-Supérieure. Ces phénomènes curieux étonnent souvent les baigneurs ; je tâcherai d'en donner l'explication, mais ce n'est pas ici le lieu.

Les eaux de Luchon sont employées dans le traitement des paralysies, des rhumatismes et des maladies cutanées. On sait que ces maladies se présentent sous une infinité de formes, et qu'il faut les avoir souvent vues pour les bien caractériser. M. l'inspecteur Barrié, l'un des élèves les plus distingués du savant docteur Alibert, apprit sous ce maître habile à les reconnaître et à les traiter.

Le nom de M. Barrié est depuis longtemps recommandable dans nos provinces du midi. Son grand-père, qui comme lui était inspecteur des eaux de Luchon, a, par son zèle, contribué, dans le principe, à attirer les malades près des sources nouvellement défangées par d'Étigny.

On emploie les eaux de Luchon en bains, en douches et en boisson.

La saison commence le 15 mai et finit le 15 octobre.

Le principal bâtiment thermal de Luchon serait convenable pour tout autre lieu, mais il ne répond, sous aucun rapport, ni à l'importance des eaux, ni à la richesse de la commune, ni à la localité, qui est la plus heureuse que l'on puisse trouver.

Les trois bâtiments actuels renferment quarante cabinets de bains, tous garnis de douches, et une étuve de vapeur. On dit que les sources permettent de donner quatre cent dix bains par jour ; mais je pense que si elles étaient mieux recueillies et que l'eau ne fût pas prod-

guée comme elle l'est par le robinet de douches qui existe dans chaque cabinet, on pourrait en donner un plus grand nombre.

Les sources appartiennent à la commune; elles sont affermées 22,000 fr. par an, outre des charges s'élevant à une somme assez considérable, qui sont au compte du fermier.

(M. LONGCHAMP.)

Le grand bain a vingt-huit cabinets, qui contiennent trente-trois baignoires en marbre.

Le bain Richard consiste en huit cabinets, contenant dix baignoires également en marbre.

On peut prendre la douche dans tous les cabinets. Il y en a un expressément réservé pour les douches de la Grotte-Supérieure; un autre cabinet est destiné aux bains de vapeurs.

Les bains Ferras consistent en six cabinets dont les baignoires sont en bois.

Toutes ces sources jaillissent d'un rocher au pied de la montagne, très-près les unes des autres, et dans un espace fort resserré, formant un quart de cercle.

Les *logements* situés dans la grande allée (qui sont les plus recherchés) et ceux de la ville peuvent contenir de quatorze à quinze cents étrangers, très-commodément et très-agréablement logés.

Les environs fournissent toutes les provisions nécessaires; on y mange des fraises depuis la fin de juin jusqu'au 15 septembre; elles sont très-communes ainsi que les framboises. On y trouve aussi, dès le commencement d'août, de très-bons raisins noirs que l'on apporte d'Espagne.

« Le large bassin de Luchon, dit M. Arbanère, dans un ouvrage qu'il a récemment publié sur les Pyrénées, offre une foule de sites charmants qui peuvent satisfaire le projet qu'on a conçu de l'étude des montagnes. Ils sont le motif et le terme de promenades délicieuses. La cascade voisine du village de Juzé, celle du village de Mon-

tauban, étonnent, ravissent naturellement les habitants des plaines, dont les yeux n'étaient accoutumés qu'aux chutes de faibles ruisseaux. La promenade au monticule de Castel-Vieilh offre un plateau couvert des ruines d'une tour que l'imagination peut se représenter comme l'ancien séjour d'un farouche châtelain, la prison d'une belle intéressante par ses pleurs et son amour pour un brave chevalier à qui elle fut ravie par félonie : ces ruines attestent la vengeance du paladin qui, de retour des champs de la Palestine, punit le ravisseur, reprend son amie éplorée, et livre aux flammes et à la destruction les noires tourelles de Castel-Vieilh. Une troupe aventureuse de baigneuses, parvenue après de longs efforts à ce tertre, se repose sur les ruines, en écoutant ce récit d'un aimable conteur ; leurs regards, ranimés par le repos, contemplent les frais paysages du vallon de la Burbe, du cours supérieur de la Pique, et, entraînés par les flots de ces deux gaves réunis au pied du monticule, s'étendent dans la belle vallée de Luchon, peuplée de beaux villages placés pittoresquement sur la croupe des montagnes qui encadrent majestueusement ce vaste bassin où Bagnères s'élève comme une métropole avec ses thermes élégants, ses verdoyantes allées et ses maisons charmantes couvertes de l'ardoise bleuâtre. D'autres promeneurs, plus hardis, gravissent au delà du labyrinthe, tracé près de l'établissement thermal, sur les dernières rampes de la montagne de Super-Bagnères, et, à leur retour, fixent fortement l'attention d'une tendre mère, d'une sœur chérie, ou plus encore d'une amante, par la peinture de la *sombre Forêt*. Le but d'une longue course des hôtes de Bagnères sera le village de Cazeril, situé à mi-hauteur de la montagne de ce nom. Les jeunes et jolies baigneuses n'y parviendront encore qu'avec le secours de ces petits chevaux dociles qui, partout aux eaux thermales, rendent facile l'observation de l'ordonnance du médecin pour l'exercice.

« Le dernier terme de l'exploration des montagnes pour les sociétés de Bagnères est la vallée du Lis. Elle est au sud, située longitudinalement à la crête, entre les ports d'Oo et de Vénasque. Tout est pour le plaisir dans cette charmante partie. On part en caravane, hommes et femmes à cheval, et tous précipitent souvent à l'envi leur course. La route passe à l'ouest, près de Castel-Vieilh, remontant la gorge qui mène au port de Vénasque. On tourne à droite après une heure de marche, et suivant un chemin toujours ombragé, que le gave voisin rafraîchit encore de ses eaux cristallines et de ses vapeurs légères, on entre dans une gorge resserrée qui s'évase insensiblement et se déploie en une longue vallée, belle des travaux des hommes et des dons magnifiques de la nature. C'est la vallée du Lis. Les fleurs qui y abondent, et surtout un lis sauvage dont l'ognon est jaune serin, et le calice mêlé de violet et de brun, lui ont valu ce joli nom. La pente méridionale présente des prairies, des champs, des habitations, et près de la cime une bruyère inculte qui couronne presque toutes les montagnes qui avoisinent la vallée de Luchon. La face qui regarde le nord est riche de beaux sapins. Ainsi cette vallée est à la fois pastorale et sauvage. Ce double aspect offre le charme des contrastes. Cette vallée ne fournit à l'homme que du bois et du foin, mais abondamment. Aussi les granges sont-elles très-nombreuses. Ces groupes d'habitations, disposés sur la croupe du mont, en face du midi, donnent les idées agréables de l'aisance et de la douceur des mœurs patriarcales. Ces paisibles pasteurs ne sont point obligés de tourmenter sans cesse la terre, comme les nombreuses peuplades entassées sur un sol étroit.

« Le fond de la vallée offre plusieurs belles cascades, successivement engendrées les unes des autres; et derrière, au-dessus des bois qui atteignent à une assez grande hauteur, s'élève majestueusement la cime des Crabioules, à 5,480 mètres, nue et neigeuse, appartenant à la masse

des montagnes d'Oo. Son nom, la montagne des Crabes ou Isards, indique sa hauteur. Cet animal farouche fuit sur les cimes les plus inaccessibles pour échapper à l'homme. Après avoir laissé les chevaux dans un bois charmant de hêtres, voisin des cascades, on monte à travers des taillis faciles, pleins d'arbustes et de fleurs. Chacun suit la route que lui indique le caprice. »

CHAPITRE II.

PROMENADES AUX ENVIRONS DE BAGNÈRES.

§ 1. CASCADE DE MONTAUBAN.

Montauban est un village situé à 975 mètres environ de Bagnères.—La cascade est cachée dans une profonde crevasse, et il faut être au pied de la chute pour juger l'effet. La cascade tombe de 20 mètres. Ce qui ajoute à l'effet de cette chute d'eau, c'est le cadre où elle est placée : ce cadre est riche et pittoresque. Le voyageur voit suspendu sur sa tête des rochers couronnés d'arbres; devant lui s'ouvre un antre où mugit ce torrent.

§ 2. CASCADE DU JUSSET.

On y arrive beaucoup plus facilement qu'à celle de Montauban, et après vingt minutes de chemin au plus : l'aspect est aussi gracieux que celui de la première est austère.

« On ne peut faire quelque séjour dans Bagnères, dit M. Dralet, sans visiter la chaîne de montagnes dont elle est dominée au midi; il faut, pour cela, remonter le cours de la Pique à travers les forêts, dans lesquelles on

s'enfonce après avoir dépassé les ruines de la manufacture de safre et d'azur, et un peu plus haut celles du fort de Castel-Viel.

« Un sentier, qui suit les sinuosités d'une vallée étroite et déserte, conduit à un hospice français où les muletiers qui passent en Espagne trouvent un abri et quelques aliments. De cet asile sauvage on croit découvrir les bornes de l'univers; c'est la crête des montagnes qui séparent les deux empires; on y parvient par un sentier en zigzags, pratiqué à travers des éboulements, et on la franchit par une fente de rocher, connue sous le nom de *Port de Vénasque*. L'espace qui se trouve entre l'hospice et ce passage offre un amphithéâtre de ruines; sa triste monotonie est interrompue par quatre lacs, dont les compartiments bizarres annoncent les grandes secousses auxquelles ils doivent leur existence.

« Quittons cette terre désolée et revenons sur nos pas. A moitié chemin du port de Vénasque à Bagnères, on voit sur la rive droite un courant d'eau qui vient se jeter dans la Pique: c'est le torrent du Lis, qui, dans son cours tortueux et presque rétrograde, semble regretter la vallée à laquelle il a donné son nom. Remontons vers sa source, traversons avec lui ces épaisses forêts, nous serons bientôt dédommagés des difficultés de ce trajet montueux.

« Rien n'est plus riant, rien n'est plus pittoresque que cette *Vallée du Lis*, dans laquelle nous entrons; la nature, pour l'embellir, semble déroger à ses lois ordinaires. Dans toute la chaîne des Pyrénées la végétation s'affaiblit à la hauteur où nous nous trouvons, tandis que de riches prairies tapissent ici les bords du torrent et répandent leur éclatante verdure jusque sur les flancs des montagnes.

« Deux cent quarante granges, d'une construction élégante, abritent d'innombrables troupeaux, et renferment leur provision de foin pour l'hiver. Il a suffi d'éloigner ces troupeaux des pâturages, pendant quelques semai-

nes, pour donner à l'herbe naissante le temps de croître et de mûrir, et aux propriétaires celui de la recueillir.

« Cependant le fond de cette vallée avoisine les rochers calcaires qui soutiennent la crête des Pyrénées. Une cascade fort élevée étend la nappe de ses eaux sur leur flanc; elle se précipite avec tant d'impétuosité dans un gouffre connu sous le nom de *Trou d'Enfer*, qu'une épaisse vapeur empêche d'en approcher de plusieurs mètres.

« Sur la rive droite du torrent est un bloc de granit de plus de deux mètres cubes de grosseur; il est descendu d'un promontoire qui domine la cascade, au mois de thermidor de l'an xi. J'ai été témoin et presque victime de cette chute effrayante.

« Après avoir visité, avec M. Tatareau, inspecteur de l'arrondissement forestier de Saint-Gaudens, les forêts qui ombragent l'entrée de la vallée et celles qui en bornent les pâturages, nous prenions quelque repos sur une pelouse voisine du torrent. L'air était calme, et nous nous livrions aux douces rêveries qu'inspire la contemplation des grands ouvrages de la nature; dans un instant un tourbillon de poussière enveloppe les cimes aiguës qui bornent notre horizon, une vapeur fétide se répand dans l'atmosphère, un bruit plus alarmant que celui du tonnerre se fait entendre, des coups redoublés que multiplient les échos semblent ébranler tout ce qui nous entoure. Nous croyons d'abord que la terre tremble sur son axe, et puis nous nous attendons à être témoins de l'éruption d'un volcan, lorsque cette masse de granit, bondissant de rochers en rochers, vint frapper un roc anguleux près duquel j'étais debout. Repoussée par le choc affreux, elle se relève dans les airs, vole au-dessus de ma tête, franchit le torrent, et pulvérise la surface des rochers sur lesquels elle est assise.»

Nous avons emprunté à M. Dralet cette intéressante relation comme le morceau que nous avons trouvé le plus

propre à faire connaître les deux premières vallées que visitent ordinairement les curieux stationnés à Bagnères-de-Luchon, et en même temps l'une des plus redoutables catastrophes auxquelles on est exposé dans les montagnes (1).

Deux autres vallées, celle de l'*Arboust* et de l'*Asto*, terminées par le beau lac de Séculéjo, ne le cèdent point en intérêt à celles de la Pique et du Lis. C'est encore à M. Dralet que nous allons recourir, bien que nous soyons ici, comme en tant d'autres vallées des Pyrénées, dans l'embarras des richesses, ayant à choisir entre lui et le comte Orloff, le comte de Vaudreuil, madame la comtesse de l'Épine, MM. Laboulinière, Ramond, etc.

Toutefois j'ai regretté, du comte Orloff, cette fraîcheur étrangère que porte naturellement avec lui le voyageur scythe, visitant, en nouvel Anacharsis, des contrées toutes différentes de celles qui l'ont vu naître, et venant observer, en quelque manière dans son principal foyer, la civilisation moderne. J'ai regretté, de madame la comtesse de l'Épine, cette finesse de goût, ce jugement exquis, cette chaleur de sentiment, apanage exclusif de son sexe, qu'elle décèle à chaque page, bien qu'elle ait essayé de nous le cacher par son titre anonyme. C'est avec tous ces regrets que je préfère le voyage de M. Dralet, comme plus court, non moins bien écrit, et probablement plus exact. Nous ne laisserons pas de l'abréger encore, afin de nous renfermer, autant que possible, dans les limites que nous nous sommes tracées.

« De Bagnères-de-Luchon on remonte la rivière de Go pour entrer dans la vallée de l'*Arboust*, remarquable par la beauté de ses pâturages, que couvrent de nombreux troupeaux, et par la position pittoresque de ses villages. Le village d'Oo se trouve à l'extrémité orientale de cette riante vallée, et semble être aussi le terme du monde ha-

(1) M. Vaisse de Villiers.

bité. Les montagnes qui le dominant annoncent l'entrée d'une des vallées les plus sauvages des Pyrénées; c'est le val de l'Asto. Le torrent qui mugit dans le fond de cette gorge étroite s'échappe du lac *Culégo* ou *Séculéjo*, auquel Ramond donne une surface de 390,000 mètres carrés. Ce lac, de figure ovale, a son plus grand diamètre du midi au nord; il est retenu à ce dernier aspect par une digue naturelle, dont une crevasse donne naissance au torrent; il reçoit les eaux du lac d'Espiago, qui le domine de 4,560 mètres. Une cataracte se précipite de la surface de l'un dans les profondeurs de l'autre avec un fracas épouvantable. Le cristal de ses eaux est d'autant plus brillant qu'il contraste avec les rochers rembrunis rassemblés en ligne circulaire autour du lac inférieur. » (*Description des Pyrénées*, par M. Dralet.)

Ce lac, élevé de 4,266 mètres au-dessus du niveau de la mer, abonde en excellentes truites. Il est nécessaire de faire une halte sur ses bords pour réparer ses forces, si l'on veut continuer l'ascension vers la crête qui sépare la France de l'Espagne. Mais bien des curieux préféreront sans doute s'en rapporter, comme nous, et comme l'a fait M. Dralet lui-même, à l'intrépide observateur des Pyrénées, Ramond, pour ce voyage aussi pénible que dangereux.

« Un sentier qui parcourt les pentes orientales du lac, dit Ramond, est celui qu'on prend communément; il passe sur des rochers dont la cassure offre des degrés assez commodes, et c'est ce qui lui a valu le nom de *scala*, qui est, dans la partie centrale des Pyrénées, celui de tous les sentiers où l'on trouve des échelons de rocher à gravir.

« Ce sentier qui n'a rien de dangereux, conduit au-dessus de la grande cascade, à un ravin qui débouche dans un nouveau bassin, plus élevé, plus sauvage, creusé au pied de l'Espingo, qui s'élève au sud, et le long duquel il faudra gravir jusqu'à la région des neiges. Ici l'on trouve

deux lacs : le premier est la source immédiate de la grande cascade de Séculéjo, et sa longueur est d'environ 490 mètres; le second est moindre, et est placé au pied même de l'Espingo..... Le plus grand des deux lacs se nomme l'*Espingo*, quoique ce soit le plus éloigné du pic de ce nom. Le petit lac, qui en baigne immédiatement le pied, se nomme lac de Souensat. Le premier est poissonneux comme le lac de Séculéjo; le second, plus à l'abri du soleil, et un peu plus élevé, est exposé à un froid plus sévère, et le poisson n'y peut vivre.

« Le lac d'Espingo reçoit, par un ravin, un petit torrent qui descend des montagnes de Clarbide, et indique la communication entre les deux ports.... Nous nous approchâmes de ce ravin, et nous confiant à notre connaissance des rochers, nous nous dirigeâmes sans détour vers le sommet de l'Espingo. Ce sommet est partagé en trois pics fort élevés, et ces pics sont rangés dans la direction de l'est à l'ouest. C'est entre celui du milieu et celui du couchant que nous devons passer. Rarement on s'y rend d'une manière aussi directe.... Quoi qu'il en soit, cette montée nous occupa trois heures, sans un moment de repos... Il était midi lorsque nous atteignîmes une crête qui est immédiatement au-dessous des pics.

« Arrivés à cette hauteur par des pentes trop escarpées pour souffrir que les neiges s'y arrêtent, à peine avais-je songé que j'étais dans la région où elles sont permanentes. Ce fut donc avec un mouvement de surprise que je me vis au-dessus d'un lac totalement glacé, tout environné de neiges et de glaces qui paraissaient appartenir à un seul glacier, lequel paraît être lui-même le prolongement d'une très-grande bande de glaces, que l'on voit en même temps sur la pente opposée à celle où nous nous trouvions : celle-ci s'étend au loin vers les montagnes de Clarbide, dont on voit les vallons couverts de neiges éternelles, à un aspect où le soleil du midi devrait s'opposer plus efficacement à leur accumulation, et

ces neiges tapissent presque toutes les hauteurs qui se présentent à la vue. C'était le plus beau désert de ce genre que j'eusse trouvé dans les Pyrénées; la brèche de Roland même ne m'avait rien présenté de pareil pour la grandeur des objets et la fierté des formes....»

Laissons M. Ramond continuer ses savantes explorations jusqu'en Espagne, où il va pénétrer, et continuons les nôtres nous-même avec M. Dralet dans les vallées qui avoisinent celle de Luchon.

« Une route sûre, dit-il, conduit d'Oo vers l'est, au port de Peyresourde (1), qui sépare la vallée de l'Arboust de celle de Louron. Ce trajet monotone prépare au voyageur la surprise la plus agréable; un spectacle magique l'attend au point le plus élevé du port.... Les montagnes couvertes de neige que traversent les ports de Clarbide et de la Pez vomissent deux torrents qui, dans leur course tumultueuse, entraînent au pied du pic de Génos une immense quantité de débris granitiques, calcaires et argileux; ils se joignent, en mugissant, dans le désert qu'ils ont formé : de leur union naît la rivière de Neste.

« A gauche, continue le même auteur, le voyageur embrasse d'un coup d'œil la *vallée de Louron*, digne d'être chantée par Gesner. Il se hâte d'y descendre, et la parcourt lentement, quoiqu'elle soit traversée par une des plus belles routes de France. Mais peut-il se lasser d'admirer cette plaine immense, à travers laquelle la Neste trace les longs circuits de son cours, ces vastes prairies qu'elle fertilise ou dévaste au gré de ses caprices, ces grandes cultures qui enrichissent le flanc des montagnes de l'enceinte, et ces nombreux villages où l'ardoise brille sur des toitures supportées par des murs de marbre et de granit?

(1) Ce port est élevé de 1,557 mètres au-dessus du niveau de la mer.

« VALLÉE D'AURE. — Cependant la vallée se rétrécit ; la Neste de Luron, resserrée entre des rochers escarpés, n'arrose plus que des prairies d'une médiocre étendue, entrecoupées par des bosquets et de rares habitations ; elle se réunit ensuite à la Neste d'Aure, à Arreau, d'où ces torrents, après avoir perdu chacun leur nom distinctif, vont, sous la dénomination commune de Neste, enrichir une superbe vallée et confondre ensuite à Montrejeau leurs eaux avec celles de la Garonne.

« De la ville d'Arreau, un chemin tracé vers l'ouest conduit à un sommet fort élevé que l'on nomme la *Hourquette* ou *Fourchette d'Aure*, et au port du même nom qui communique à la vallée de Campan. De cette élévation l'on embrasse d'un coup d'œil la vallée d'Aure, ses beaux villages, ses prairies verdoyantes, ses riches moissons, les antiques forêts de sapins qui couronnent les hauteurs latérales de ce brillant paysage, et, dans le lointain méridional, la crête qui sépare les domaines de la Neste de la vallée espagnole de Gistain. »

La fin de cette excursion de M. Dralet nous en indique une autre non moins intéressante à faire, tant de Bagnères-de-Luchon que de Bagnères-de-Bigorre, celle de la vallée d'Aure, intermédiaire et à peu près parallèle entre les vallées de Luchon et de Campan. Arrosée par la Neste, elle a aussi ses charmes, ses forêts, ses prairies, ses carrières de marbre, ses villages et ses bourgs, même ses villes, qui sont celle de Labarthe, la première de toutes, celle de Sarrancolin, fameuse par ses marbres, celle d'Arreau, par ses draperies et ses scieries hydrauliques, chef-lieu du canton et de la vallée, avec un bureau de poste et une population d'environ 1,500 habitants ; enfin, celle d'Ancizan, la plus reculée de toutes, est environnée de mines de cuivre, d'ocre jaune, etc.

Si cette vallée, l'une des plus considérables des Pyrénées par son étendue, des plus importantes par ses produits, des plus industrieuses par ses usines et manufac-

tures, enfin des plus populeuses par ses nombreuses habitations, qu'Expilly porte à plus de quatre mille, est moins connue que celles de Campan et de Barèges; c'est qu'elle n'a point, comme elles, de célèbres eaux thermales, quoiqu'elle ne soit pas sans quelques eaux minérales froides, telles que la source sulfureuse de Cadéac, et autres; mais elles ont peu de renommée.

La vallée d'Aure conduit à un grand nombre de ports, soit par la Neste d'Aure, soit par la Neste de Louron, soit par la gorge intermédiaire de Riou-Majou. Cette dernière est, avec le port de Plan qui la termine, la direction ordinaire pour passer en Espagne. Ce port est à 2,245 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Tout près, et à l'ouest de celui-là, en est un autre qu'on nomme Ourdissette, et qui est moins élevé d'environ 117 mètres. C'est par ce dernier que doit passer une route nouvellement projetée, qui ouvrira, si elle s'achève (elle ne l'est encore que jusqu'à Saint-Lary), la communication la plus directe de Paris à Madrid.

Revenant à Bagnères-de-Luchon, dont nous avons simplement indiqué les excursions à la fois les plus importantes et les plus lointaines, nous ne quitterons pas cette station thermale sans en faire connaître les environs immédiats. Les baigneurs qui n'aiment pas à perdre trop longtemps leur gîte de vue peuvent se borner à visiter les cascades de Montauban et de Juset.

« Ce sont, dit M. de Vaudreuil, deux villages, dont l'un est à 800 et l'autre à 1,000 mètres de Bagnères. La première de ces cascades est cachée dans une profonde crevasse; il faut être au pied de la chute pour la voir en entier; sa hauteur n'est guère que de 16 à 20 mètres; le rocher sur lequel l'eau roule est presque toujours à pic, mais pas assez cependant pour que le torrent s'en détache tout à fait. L'abord de cette cascade est assez difficile; l'autre où elle mugit est assez menaçant par les rochers suspendus sur la tête du spectateur, pour lui

donner du prix, si ce pays ne renfermait pas d'autres merveilles bien plus remarquables, qu'on achète par bien plus de fatigues.

« Ce n'est pas la cascade de Juset qui a ce dernier mérite : son abord est facile, elle roule sur un plan beaucoup plus éloigné de la perpendiculaire que celle de Montauban; elle serpente en descendant, elle est peu enfoncée dans son ravin; ce ravin est meublé d'arbres assez heureusement groupés; en tout, son aspect est aussi gracieux que celui de l'autre est austère.

« Ma dernière course, poursuit M. de Vaudreuil, a été plus longue; j'ai voulu jeter un coup d'œil sur la vallée d'Aran, en Espagne... Nous primes un guide, et, remontant le ruisseau de la Pique jusqu'aux ruines de l'ancienne manufacture d'azur, nous suivîmes le flanc gauche de la vallée de la Burbe, et, après avoir traversé les prés de cette vallée, nous arrivâmes, non sans grimper une montagne assez raide, mais couverte de bois, au passage qu'on appelle le Portillon. Au delà de ce passage, on est en Espagne. Ce revers de montagne est fort agréable; on a, sur sa droite, un beau vallon, et au delà une montagne très-haute, couverte de beaux arbres. En continuant à descendre, on découvre de plus en plus la vallée d'Aran. Nous arrivâmes ainsi à la petite chapelle de Saint-Antoine; c'est là ordinairement que l'on s'arrête, lorsqu'on ne veut pas aller jusqu'à la petite ville espagnole de Busost (1), qui est à une demi-lieue plus loin dans le fond de la vallée. On est, près de la chapelle de Saint-Antoine, comme sur un balcon, d'où l'on a une très-belle vue. En jetant les yeux à droite, on voit arriver la Garonne roulant très-rapidement dans une vallée fort étroite; à gauche, on la voit fuir dans une vallée un peu plus large: tout cela est la vallée d'Aran. La montagne

(1) Nous avons vu plus haut que Bososte, et non Busost, est un village et non une ville.

que l'on a en face au delà du fleuve, qui n'est encore qu'un torrent, est trop cultivée et trop dépouillée de bois pour l'agrément du coup d'œil. La rive gauche, sur laquelle on se trouve, est beaucoup plus jolie, surtout dans la partie dont on a parcouru le sommet pour arriver là; tout le terrain est coupé de petites prairies parsemées d'arbres, de rochers et de cabanes qui font le plus heureux effet du monde.

« Après une contemplation d'un quart d'heure, et quelques minutes d'abri dans une grange pour laisser passer un orage, nous remontâmes vers le Portillon. Nous revîmes avec un nouveau plaisir la belle montagne dont je vous ai parlé, et que nous avions alors à gauche. Notre guide nous fit prendre sur le revers de France, au retour, un autre sentier que celui que nous avions suivi en venant; nous passâmes par un pré qu'on appelle la Combe.

Je n'omettrai point ce nom, premièrement parce que ce pré est dans une position très-pittoresque, à cause des grands arbres qui l'entourent et de la belle montagne qui le domine; secondement par reconnaissance pour une petite fontaine qui sourd près de là et qui m'a fait boire la meilleure eau que j'aie bu de ma vie. » (*Voyage de Paris à Bagnères-de-Luchon.*)

§ 3. DE TARBES A BAGNÈRES-DE-LUCHON.

8 myr. 9 kil.

TARBES A LANNEMEZAN.

3 myr. 4 kil.

	myr.	kil.		myr.	kil.
Montrejeau.	1	6	BAGNÈRES.	2	1
Estenos.	1	8			

(1) C'est à M. Vaisse de Villiers que nous empruntons la description des deux routes de Tarbes à Bagnères-de-Bigorre, et de Bagnères-de-Luchon à Bagnères-de-Bigorre.

« On parcourt la première lieue dans la plaine de Tarbes, les trois suivantes dans les collines ou montagnes du troisième ordre qui précèdent la chaîne des Pyrénées, dont elles sont comme les corps avancés. Ce n'est qu'après plusieurs montées et descentes assez considérables qu'on s'abaisse dans la jolie plaine de Tournay, vraie miniature de celle de Tarbes. Elle en a presque la fécondité, avec plus de variété. Moins riche en froment, qui n'y rend pas plus de cinq à six pour un, elle l'est beaucoup en excellents fruits, qui trouvent leur débouché à Bagnères-de-Bigorre.

« *Tournay*, petite ville de 1,000 à 1,200 habitants, ne mérite guère que le titre de bourg, et n'obtient dans certaines géographies que celui de village. Jadis fortifiée, et plus considérable que nous ne la voyons, cette ville soutenait alors beaucoup mieux qu'aujourd'hui son droit de cité, qui lui fut confirmé par le siège dont elle reçut le triste honneur, lorsque, s'étant décidée par une reine de Navarre contre un comte de Toulouse, elle fut prise et saccagée par ce dernier.

« On traverse la rivière d'Arros en entrant à Tournay, et dans le milieu de la ville une grande place carrée qui en occupe à elle seule plus de la moitié. On remarque ici, comme dans la plaine de Tarbes et de Pau, les constructions en cailloux, les couvertures en ardoises, et les cadres des portes, ainsi que des croisées, en marbre. Cette ville a un bureau de poste et des marchés hebdomadaires.

« Les collines qui entourent la petite plaine de Tournay sont richement et diversement cultivées comme elle. Ce sont des bois, des prés, des châtaigneraies, des vignes et des champs, tant de froment que de seigle.

« Le nom de Tournay, qui se prononce dans le nord *Tourné* ou *Tournè*, se prononce dans le midi *Tournai*, et c'est ainsi que le voyageur doit le prononcer lui-même s'il veut se faire entendre des habitants.

« Encore deux lieues dans les coteaux, la première au

fond d'un vallon, la seconde sur les pentes mêmes que l'on ne cesse de monter, jusqu'aux plaines et landes du Lannemezan, où prennent naissance nombre de rivières, notamment la Baïse et le Gers. On franchit la première près de sa source, peu avant Lannemezan; on laisse à gauche la source de la seconde, peu après la même ville.

« Ce plateau de landes, qui s'étend à environ 16 kilom. dans tous les sens, se trouve rarement interrompu par quelques maigres champs, où l'industrie du cultivateur est venue à bout de vaincre la résistance de la nature. Le chemin qu'on a laissé à droite, une lieue avant la ville, conduit à Bagnères-de-Bigorre par Capvern. (V. ci-après *Communication de Bagnères-de-Bigorre à Bagnères-de-Luchon.*)

« *Lannemezan*, simple bourg du même rang géographique et de la même population que Tournay, porte également le titre de ville. Il coupe la continuité et occupe à peu près le centre du triste tapis de fougères qui l'entoure comme ces *oasis* que rencontrent les voyageurs au milieu des sables de l'Afrique. Il n'a ni une belle place, ni un bureau de poste comme Tournay, mais il est tout aussi bien bâti et tout aussi bien monté en auberges, en foires et marchés.

« — Parcouru depuis Tarbes. . . . 5 myr. 4 kil.

§ 4. DE LANNEMEZAN A MONTREJEAU.

1 myr. 6 kil.

« Les landes qu'on trouve après Lannemezan perdent bientôt de leur nudité : de jolis bois de chênes les bordent à droite et à gauche. On traverse, au bout d'une demi-lieue, la route d'Auch à Arrau, faisant partie de celle qu'on a projetée de Paris à Madrid par la vallée d'Aure, et, une demi-lieue plus loin, le village de Pinas, dernier lieu du département des Pyrénées, qu'on quitte une lieue avant Montrejeau, pour entrer dans celui de la Haute-Garonne.

« Jusque-là nous avons toujours longé à droite, en nous en rapprochant sans cesse d'une manière sensible, la chaîne des Pyrénées, qui déploie ici ses croupes les plus hautes et les plus centrales. Le Pic du Midi, dont nous nous éloignons, est entièrement couvert de neige. Les sommités du Mont-Perdu, de Vignemale, de Néouvieille nous sont dérobées par les chaînes secondaires plus voisines, qui n'ont pas encore revêtu leur manteau d'hiver. La chaîne centrale, qui est entièrement couverte, ne laisse entrevoir sa draperie blanche que par intervalles, dans un prodigieux lointain, au travers de quelques-unes de ces vastes et profondes échancrures qui ne sont autre chose que les vallées auxquelles elle donne naissance. Ce que nous distinguons le mieux de cette immense muraille élevée par la nature entre la France et l'Espagne, est le groupe neigeux des Montagnes Maudites, qui fournissent, d'un côté, les sources de la Garonne en France, et grossissent, de l'autre, les eaux de l'Èbre en Espagne.

« La ville de *Montrejeau*, située à l'extrémité orientale du plateau que nous parcourons, fait face à cette magnifique perspective, enrichie par le tableau plus riant et plus rapproché des méandres de la Garonne, qu'elle voit sortir des Pyrénées et se réunir presque à ses pieds avec la Neste. Celle-ci, après avoir arrosé la longue et belle vallée d'Aure, lui porte le tribut des monts intermédiaires entre le Mont-Perdu et la Maladetta. Le bassin où s'opère ce confluent est aussi fertile que gracieux, et rend communément de huit à dix pour un. L'œil le suit à perte de vue jusqu'au delà de Saint-Gaudens, ville qu'on voit à trois lieues de distance.

« Montrejeau est une ville d'environ 5,000 habitants, non compris sa banlieue. On la traverse par une belle rue, où on longe une jolie place, et immédiatement après le magnifique château de M. de Caumont. Nous avons vu que cette charmante ville n'a rien à désirer du côté de la position. Nulle part le magnifique amphithéâtre des Py-

rénées ne se présente d'une manière à la fois plus agréable et plus imposante. On a lieu de s'étonner qu'elle n'ait point de poste aux chevaux, quoique placée sur l'embranchement des quatre routes de Tarbes, de Toulouse, de Bagnères-de-Bigorre et de Bagnères-de-Luchon. Elle a une poste aux lettres, des marchés considérables de bestiaux, que les Espagnols viennent y acheter, et un air des plus purs, effet naturel de sa situation élevée. Son territoire offre tous les genres de culture et de produits.

« Les jolis capulets de Bagnères et de Tarbes ont disparu insensiblement depuis que nous nous éloignons de cette dernière ville. On m'a dit qu'on en voyait quelques-uns à l'entrée de la vallée; mais ils n'ont point frappé mes regards.

§ 5. DE MONTREJEAU A BERTREN.

1 myr. 2 kilom.

« Celui qui aime à jouir des beaux points de vue doit s'arrêter un moment au bout de la rue par laquelle on quitte cette ville, et de la rampe assez rapide qui va nous conduire au pont de la Garonne, pour contempler, de là, le joli bassin où elle confond ses eaux avec celles de la Neste.

§ 6. DE BERTREN A BAGNÈRES-DE-LUCHON.

2 myr. 4 kilom.

« La vallée prend un caractère plus montagneux à mesure qu'on s'enfonce dans les Pyrénées, sans cesser d'être aussi agréable que riche, aussi riche que populeuse. On laisse à gauche celle de la Garonne, vers le tiers de la distance, pour prendre à droite celle de la Pique, qui vient de Bagnères-de-Luchon. Le bassin où se réunissent ces deux rivières est large, verdoyant et fertile. Le fleuve l'arrose sans le ravager. Avant ce confluent on rencontre di-

vers villages, et peu après on arrive à celui de *Cierp*, situé sur la rive gauche de la Pique, et le plus considérable de la route par sa population de près de 1,000 habitants. Il est intéressant par ses carrières de marbre gris et rouge, et par ses grottes, qui ne sont autre chose que les excavations faites en divers temps pour leur exploitation.

« VALLÉE D'ARAN.— On laisse à *Cierp*, immédiatement après le pont sur lequel la route franchit la Pique, l'embranchement de communication qui mène à *Saint-Béat*, dernière ville de France dans la vallée de la Garonne. Cette communication est en même temps celle des deux vallées. On compte 1,000 à 1,200 habitants à *Saint-Béat*, triste séjour par sa situation dans l'étroit défilé qui sépare le val d'Aran ou de Garonne des belles plaines que vient arroser ce fleuve, au sortir de son berceau.

« *Saint-Béat* est un chef-lieu de canton. Il y a un bureau de poste et quelque commerce en chevaux et mulets.

« Les deux ports de la *Picade* et de *Vielle* embrassent, dans l'intervalle de 12 à 16 kilomètres (à vol d'oiseau) qui les sépare, tout le groupe de la *Maladetta*. Ils donnent naissance sur le versant septentrional aux deux vallées d'*Artigue-Telline* et de *Vielle*, et les deux torrents qui les arrosent, ou plutôt les déchirent, forment les deux principales sources de la Garonne. Le nom de *Vielle* est celui du chef-lieu de la vallée d'*Aran*, bourg situé au milieu de cette vallée, au débouché de la gorge qui conduit au port du même nom, à pareille distance de la frontière française et de la source la plus éloignée, qui descend du pic des Arts, c'est-à-dire à 20,000 mètres de l'un et de l'autre de ces points extrêmes, ce qui fait 40,000 en tout, ou 40 kilom., dans la plus grande longueur de la vallée d'*Aran*.

« Le bourg de *Vielle*, élevé de 800 mètres au-dessus de la mer, et peuplé d'environ 500 habitants, reçoit quelque importance et quelque mouvement de sa position, qui en fait l'entrepôt de la vallée avec la Pénin-

sule. Il n'est qu'à trois lieues du port auquel il a donné son nom. Entre la frontière qui nous a introduits dans le val d'Aran et son chef-lieu, on trouve d'abord, à une lieue de l'un et quatre de l'autre, le village de Bososte; ensuite, vers le milieu de l'intervalle, les ruines du château de Castel-Léon, détruit par les Français dans les guerres de la Succession, et non rétabli depuis. 12,000 habitants forment toute la population du val d'Aran.

« Une lieue au delà de Cierp, sur un terre-plein assez éminent, qui forme une des variétés de l'autre rive, s'élève le château de Guran. Ses tours carrées, dont l'une, revêtue d'une sorte de marqueterie, ressemble à une tour de faïence, donnent une physionomie gothique à sa construction moderne. Ses allées taillées carrément et symétriquement font aussi un effet extraordinaire au milieu de cette verdure agreste.

« On repasse la Pique entre les villages de Sales et d'Antignac, et l'on entre dans le bassin de Luchon, trois quarts de lieue avant d'arriver à Bagnères, sans voir encore cette ville, adossée à la montagne occidentale dont on longe le pied. On aperçoit cependant, à un kilomètre au delà, le fond du bassin, terminé par les monts d'où s'échappe la Pique, à travers une gorge qui conduit, en quatre ou cinq heures d'ascension, au port de Vénasque, élevé de 2,410 mètres au-dessus de la mer (Charpentier). Ce port, peu éloigné de celui de la Picade, que nous avons vu ouvert immédiatement au pied de la Maladetta, n'en est séparé que par le pic de la Braiche, dépendant du même groupe. Les deux ports conduisent également dans la vallée espagnole de l'*Essera*, ayant pour chef-lieu Vénasque, première ville d'Espagne, dont M. Ramond fait la peinture suivante :

« J'ai lu dans de vieux traités de géographie que Vénasque est une grande et belle ville, bien fortifiée, riche et commerçante : c'est, du moins actuellement, le contraire de la vérité. Son aspect est triste comme son site

est sauvage. Toute la vallée est couverte de décombres des monts voisins; les maisons mal bâties ont l'air d'appartenir à ces ruines. »

§ 7. DE BAGNÈRES-DE-LUCHON A BAGNÈRES-DE-BIGORRE.

Par Arreau ou par Lannemezan, 8 myr. 1 kil.

« Cette communication existe, à travers les montagnes, par la vallée de l'Arboust, le port de Peyresoude, passage très-commode, et par la vallée de Louron jusqu'à Arreau, où cesse la grande route, ensuite par la Hourquette d'Arreau, la Marbrière et la vallée de Campan.

« Mais, à cause des détours nécessités par ces mêmes montagnes, elle n'est pas plus courte que la route de poste, malgré la longue courbe que décrit cette dernière. S'il faut en croire madame la comtesse de l'Épine, la distance par les montagnes serait de 96 kilomètres. Je crois son évaluation exagérée. Quoi qu'il en soit, c'est un voyage de deux journées à cheval, dont la halte naturelle comme le point central est Arreau. On n'en peut parcourir en voiture que la première moitié, la seule ouverte en grande route, ainsi que nous venons de le dire. L'autre moitié n'est qu'une traverse, praticable seulement à cheval, depuis Arreau jusqu'à Sainte-Marie, où elle rejoint la vallée de Campan.

« La distance des deux Bagnères n'est que de douze lieues; à vol d'oiseau, tandis qu'elle est de vingt au moins par la route des montagnes, comme par la route de poste que nous allons suivre pour regagner Bagnères-de-Luchon.

§ 8. DE BAGNÈRES-DE-BIGORRE A LESCALADIEU.

1 myr. 4 kilom.

DE LESCALADIEU A LANNEMEZAN.

1 myr. 4 kilom.

« La route de poste, n'étant établie que depuis très-

peu de temps, m'est aussi inconnue d'expérience que celle des montagnes; mais je vois, d'après les cartes et ma connaissance personnelle des localités, que, tandis que l'autre traverse les deux chaînes transversales qui séparent les deux Bagnères, celle-ci les tourne à gauche et les cotoie sans cesse, après avoir franchi l'Adour sur le pont de Bagnères-de-Bigorre, au sortir de cette ville.

« Cette direction demi-circulaire, au bord de la charmante plaine de Tarbes, au pied des montagnes qui la terminent vers l'ouest et au travers des collines qui forment de ce côté leur premier gradin, ne saurait être sans agrément. C'est même une des promenades qu'on indique aux étrangers réunis à Bagnères, que celle de Lescaladiou, village peu important par lui-même, mais intéressant par son site, dans un charmant vallon, sur les bords de l'Arros, et par les ruines de son ancienne abbaye, fondée en 1242, sous les auspices de la comtesse de Bigorre, Beatrix. « Le voyageur, dit M. Joudoux, se croit transporté près de ces anciennes abbayes de l'Écosse, aujourd'hui désertes et ruinées. C'est le même aspect, la même solitude et le même silence. Le bâtiment de Lescaladiou était vaste. Le cloître et l'église étaient bâtis avec autant de goût que de solidité. Ses voûtes ne retentissent plus des chants religieux des moines qui l'habitaient. Elles résonnent maintenant sous les coups de la hache du charpentier et du marteau du forgeron (1). Ces jardins, ces belles prairies, ces bois, ces bâtiments sont peuplés maintenant d'ouvriers et d'agriculteurs laborieux.....

« C'est au propriétaire de cette abbaye, M. Dubernet, que l'on doit la perfection des travaux entrepris sur la route qui traverse la forêt de Kersan. L'agréable situation du monastère et le bon accueil qu'on est sûr de

(1) Ce n'est donc point la solitude et le silence des abbayes ruinées de l'Écosse.

trouver à Lescaladieu y attirent beaucoup d'étrangers. » (*Guide des Voyageurs à Barèges et Bagnères*, par M. Joudoux.)

« Après Lescaladieu on rencontre les deux villages de *Mauvesin* et de *Capvern*, l'un de moins, l'autre de plus de cent feux, le premier vers le commencement, le second vers le milieu de la distance. Le château de Mauvesin, situé sur un monticule très-élevé, fut occupé dans les temps féodaux, d'abord par les comtes de Bigorre, ensuite par les comtes de Foix. Il passait alors pour imprenable. « Le duc d'Anjou l'assiégea en 1574, et força la garnison, qui avait pour capitaine Raymonet de l'Espée, gentilhomme gascon, commandant le château pour les Anglais, à lui remettre cette place, après être parvenu à la priver de l'eau que lui fournissait un puits extérieur. » (*Guide des Voyageurs à Bagnères*, etc.)

« Capvern est connu par ses eaux minérales, situées à un quart de lieue du village, dans un site agreste et pittoresque. Elles sont très-abondantes, martiales et gazeuses, inodores et insipides. Leur température est de vingt-cinq degrés au thermomètre de Réaumur, suivant le docteur Alibert. On les regarde comme stomachiques, toniques, fondantes, diurétiques, bonnes contre les affections hémorrhoidales et les aberrations menstruelles. Il y avait neuf baignoires lors de mon passage; il y en a quinze aujourd'hui, d'après ce docteur. « Un assez bel édifice vient d'y remplacer le mauvais bâtiment où la source était recueillie, et des particuliers y ont construit quelques nouvelles maisons. Un traiteur qui s'y est établi offre les ressources d'une bonne auberge aux étrangers que ces eaux attirent maintenant, chaque année, au nombre de cinq à six cents..... » (*Précis sur les Eaux minérales*.)

Médecin inspecteur des eaux, M. Tailhade.

Population, 500 habitants.

« La route que nous décrivons va joindre, à une demi-

lieue au delà de Capvern, celle de Tarbes à Bagnères-de-Luchon, et une lieue plus loin on arrive à Lannemezan.

« De Lannemezan à Bertren..... 28 kilom.

« De Bertren à Bagnères-de-Luchon.... 24

« Parcours de Bagnères-de-Bigorre à Bagnères-de-Luchon, 80 kilom »

§ 9. LA VALLÉE DU LIS.

On laisse Castel-Viel à gauche ; on suit un chemin tracé sur le flanc de la montagne. La Pique et le Lis, deux petites rivières, forment dans ce trajet de forts jolis accidents en venant se briser contre les rochers.—On marche à l'ombre d'arbres touffus, on traverse des forêts d'énormes sureaux. La montagne est granitique et schisteuse, et elle a cependant des fontaines qui forment des stalactites et autres dépôts calcaires.

On sort des bois pour entrer dans les prairies : alors, dit M. le comte de P. de V., l'auteur des *Promenades à Bagnères-de-Luchon*, alors la vallée s'élargit : elle présente une zone boisée entre deux régions de prairies. Il y a des cabanes dans le fond de la vallée et sur le sommet de la montagne.

A l'extrémité de la vallée se trouvent les cascades, qui sont le principal objet de la visite des voyageurs. — La plus remarquable occupe le milieu.

Il y a cinq à six cascades dans la vallée qu'on peut voir tout à la fois de certaines places.

On peut faire ce voyage à cheval. C'est une charmante excursion. La vallée du Lis rappelle, sous certains rapports, la vallée d'Argelès. On foule, en la parcourant, des tapis de fleurs et d'émeraudes, comme dit un voyageur enthousiaste.

§ 10. LA VALLÉE DE L'ASTO (1). — LA CASCADE DE SÉCULÉJO.

Des monts immenses et tristes dominant ce village, et l'on dirait, à leur aspect aride, à leur couleur sombre, qu'ils sont la limite qui sépare la vie du néant, et le monde ordonné de l'antique chaos. Aucune issue, aucune ouverture ne se présente, et l'on est tenté de retourner sur ses pas, lorsque enfin, après avoir traversé le village, on aperçoit au midi une gorge qui, s'unissant à la vallée que je viens de quitter, conduit dans le val de l'Asto. Mais avant de quitter Oo, je m'arrête pour contempler le torrent qui, couvert d'écume, vient tomber en bouillonnant dans la plaine, baigne les murs du village, et, par la violence de son cours, augmente encore la sévérité du site : c'est là qu'il ajoute au nom que porte sa source lointaine celui de Oo, sous lequel j'avais d'abord fait connaissance avec lui.

Le val de l'Asto, d'un genre éminemment pastoral, offre les sites les plus agréables, mais qui s'assombrissent peu à peu, comme ceux du val du Lis. Des arbres touffus ombragent le sentier que l'on suit en cotoyant le gave : cependant le paysage devient par degrés moins riant, et plus on s'élève en gravissant les flancs des montagnes, plus il devient austère. L'aridité succède à la fécondité : bientôt des ravins profonds, d'énormes éboulements semblent vouloir s'opposer à votre marche. Partout l'image de la désolation et d'une continuelle destruction : ce n'est qu'après une route qui paraît d'autant plus longue qu'elle est triste et solitaire, que j'atteins le fond de la vallée, dont la forme est en demi-cercle, telle que celle de presque toutes les autres dans les Pyrénées, sans que pour cela on puisse accuser la nature de monotonie.

(1) M. le comte Orloff.

La fin de la gorge s'offre taillée à pic, muraille immense, sur laquelle pourtant, comme l'art dans un parterre, la nature a fait croître des arbres, et qu'elle a couverte de mousse et de verdure. C'est du haut de ces rocs que le gave s'élançe, roule, écume, et tombe avec fracas, étourdi lui-même de sa chute, dans l'abîme au sein duquel il se précipite.

Devant nous se présente un vaste amphithéâtre dominé lui-même par des sommets immenses, d'où se précipite avec violence une cascade formée par toutes les eaux du lac d'Espingoz, qui viennent se décharger perpendiculairement dans le lac de Séculéjo que je n'aperçois pas encore, mais auquel je tâche de parvenir en remontant une espèce de tertre que la nature semble avoir élevé exprès pour affermir la digue qui retient cette vaste masse d'eau.

Je franchis enfin cette faible montée, et je me trouve sur les rives d'un des plus beaux lacs que l'on puisse voir à une si grande élévation.

La forme de ce lac superbe est celle d'un ovale régulier; il est entouré de montagnes escarpées, excepté du côté par où j'ai pénétré : là les eaux sont retenues par une digue naturelle, sur laquelle je me trouve; mais à son extrémité elle se sont creusé elles-mêmes une issue pour s'échapper de l'élégante prison dans laquelle elles sont renfermées. Dans tout le reste du circuit, les pentes des montagnes les contiennent, et plus les monts s'éloignent de la digue, plus ils grandissent en élévation et deviennent raides. Ils sont parfaitement à pic, dans l'endroit où la cascade d'Espingoz tombe perpendiculairement d'une hauteur de plus de 266 mètres dans le magnifique bassin de Séculéjo, qui, d'après le savant M. Ramond, embrasse un carré de 590,000 mètres; et le volume de ces eaux est si considérable, qu'elles suffisent pour alimenter un lac d'une telle dimension.

Il n'est pas étonnant dès lors que le lac de Séculéjo at-

tire, par un charme attaché à la singularité et à la beauté du spectacle en lui-même, ainsi que du site qui l'environne, les voyageurs, les curieux, les savants que les Pyrénées appellent dans leurs agrestes et paisibles retraites.

Lorsque enfin on s'arrache à ce beau spectacle, et qu'on se remet en marche pour aller visiter les sommités élevées qui sont au-dessus du lac, on prend ordinairement la direction du sentier qui parcourt les pentes orientales de l'enceinte du lac, et traverse des rochers dont les brisures forment des espèces de degrés qu'on nomme ici *scala*, et qui, dans le fait, sont une espèce d'échelle.

Ce sentier paraît très-dangereux de loin, car rien ne garantit du côté du lac; il ne l'est point cependant, quoique pénible à gravir. Il conduit au-dessus de la grande cascade, vers un ravin qui débouche dans un autre plateau beaucoup plus sauvage encore, et qui est au pied de l'Espingoz.

A des monts boisés d'une riche végétation succèdent des pics noirs et décharnés; des masses immenses d'un granit brut et dur s'élèvent au-dessus de la plaine, les uns couverts de mousse, d'autres absolument nus, et me rappellent ceux qui couvrent nos champs en Finlande. Enfin trois pics séparés du mont d'Espingoz dominant ce sombre site, et, se perdant dans les airs, ressemblent au sceptre du dieu des morts; car ce dieu ne pourrait choisir un séjour plus digne de lui par sa solitude et sa mélancolie.

On trouve au milieu de cette scène de désolation deux lacs. Le premier, dont la longueur est d'environ 500 mètres, porte le nom d'Espingoz, comme le mont, et on le dit fort abondant en excellentes truites. C'est de ce lac que sort la cascade qui précipite ses eaux dans le lac de Séculéjo. L'autre, qui est d'une moindre dimension, est placé au pied des rochers du mont Es-

pingoz, et s'appelle Savuncat; mais moins richement doté que son voisin, sa naïade est tellement glacée, qu'aucune espèce vivante n'habite ses froides ondes et ne peut y exister.





QUATRIÈME PARTIE.



PYRÉNÉES ORIENTALES.



CHAPITRE I.

Ayant, par une série de courses non interrompues, conduit notre voyageur sur tous les points intéressants de la partie occidentale et centrale de cet immense rempart qui partage la France de l'Espagne; — si la portion que nous venons d'explorer a le plus d'importance par la hauteur de ses cimes et les vastes amas de glace qu'elle renferme; — celle que nous allons parcourir n'est pas moins riche en beaux paysages, ni moins variée dans ses imposantes ondulations. — Le nombre des mines et des eaux minérales que renferme son sein, la diversité des races d'hommes qui habitent ses vallées, tout sera pour le voyageur un objet du plus haut intérêt.

ASPECT DU DÉPARTEMENT.

Le département des Pyrénées-Orientales présente un vaste amphithéâtre; la chaîne des Pyrénées, qui commence au sud-est, et les montagnes de Salce qui le bordent au nord, s'élèvent graduellement jusqu'au centre; là se trouve le *Canigou*, dont le sommet, de 466 mètres de hauteur perpendiculaire, est couvert de neiges et de

glaciers. Sa surface se divise en trois grands bassins arrosés par la Tet, le Tech, l'Agly, l'Aude et la Sègre. Ce département jouit des précieux avantages d'un vaste système d'irrigation bien entendu. Le sol, généralement graveleux et pierreux, se prête à tous les genres de culture; on y recueille des grains, des fruits exquis, comme oranges, citrons et grenades; du chanvre, du lin, et des vins incomparables; l'olivier y est cultivé avec succès, ainsi que le châtaignier, également précieux pour la tonnellerie, la charpente et les forges; cet arbre, ainsi que le liège, se plaît sur les montagnes; les mines de fer y sont d'une qualité supérieure; on y trouve des houillères abondantes, de l'amiante, une foule de simples estimés en médecine, et un grand nombre de sources minérales. L'hiver y est une espèce de printemps. Dans les environs de Perpignan sont des melons en pleine terre; les grenadiers y forment une grande partie des haies. Les mulets y remplacent souvent les chevaux. On élève des vers à soie. Le gibier y est exquis.

Les peuples de ce département, dit M. Jalabert, ont un caractère qui leur est propre, et qui se modifie suivant qu'on avance dans la plaine ou que l'on remonte vers ses monts. La constitution physique varie suivant la manière dont ils se nourrissent : ils sont en général robustes, vigoureux, vifs, spirituels et indépendants par caractère; dans les vallées qui entourent le Canigou, on voit des crétins ou idiots à gros goîtres, incapables d'idées, n'ayant qu'une sorte d'attrait assez violent pour leurs besoins. L'habillement n'a rien de remarquable. Le peuple a toujours admis les pompes et les cérémonies de la religion; mais ce goût a diminué par l'influence de l'esprit du siècle; les courses de taureaux et les danses sont les amusements favoris. Les Gitanos, peuplade distincte du reste des habitants, sans domicile fixe, ont pour industrie la tonte des animaux, et l'échange ou la vente, dans les foires, des bestiaux, qu'ils savent, dit-on, se procurer

à bon marché. La langue catalane, composée de latin et de mots pris chez les différents peuples qui ont envahi l'Espagne et la Gaule narbonnaise, est la seule usitée.

Parmi les nombreux *cols* ou passages qui servent de communication entre cette partie de la France et l'Espagne, on remarque ceux de *Perthus* et de *Panissas* : l'un à droite, l'autre à gauche de Bellegarde. C'est sur le premier, route royale, que Pompée fit ériger le fameux trophée où l'on plaça sa statue : on lisait sur l'inscription de ce monument que, depuis les Alpes jusqu'à l'extrémité de l'Espagne ultérieure, ce général avait réduit sous son obéissance et celle de la république huit cent soixante-seize villes. Vingt-trois ans après, César fit dresser à côté de ce trophée un autel de pierre de grande dimension. Au même lieu on plaça, en 1764, par ordre des rois de France et d'Espagne, deux pierres de marbre destinées à fixer la limite entre les deux royaumes.

Peyrestortes, village célèbre par une victoire remportée, le 17 septembre 1795, par les Français sur les Espagnols, au village de *Corbed*. A 18 kilomètres ouest-quart-sud, on voit une grotte souterraine, remplie de stalactites, de stalagmites, de congélations et de cristallisations de diverses figures et grosseurs.

Les tourbillons de vents, dans la partie supérieure des monts pyrénéens, sont un phénomène curieux ; ils sont fréquents en hiver. On aperçoit, dans l'éloignement, des nuages ou brouillards épais, qui se détachent de la partie des monts et se forment en colonnes blanches, qui sont emportées à perte de vue. On voit avec étonnement ces masses de neiges s'élever dans les airs. Là une lutte terrible s'établit entre les vents opposés qui se disputent ces tourbillons neigeux, les roulent, les allongent en spirales, en leur imprimant toutes sortes de figures bizarres. Malheur au voyageur qui rencontre une colonne d'air sem-

blable ! il court risque d'être enlevé et jeté dans quelque précipice.

SITUATION ET LIMITES.

Le Roussillon, qui forme aujourd'hui le département des Pyrénées-Orientales, est situé entre les $0^{\circ} 50'$ longitude est et $0^{\circ} 56'$ longitude ouest et les $42^{\circ} 41' 55''$ de latitude septentrionale. La mer Méditerranée, dite le golfe de Lyon, le borne à l'est, la Catalogne au sud, la Cerdagne espagnole à l'ouest, et le Languedoc au nord.

La plus grande longueur du Roussillon est de 10 myr. 4 kil. du levant au couchant ; il faut trente heures pour les faire : on compte toujours une heure et demie pour chaque lieue.

Le Roussillon tire son origine de Ruscino, qui en était autrefois la capitale ; cette ville donna le nom à cette province. Les Romains y établirent une colonie ; mais elle fut en partie ruinée, vers le milieu du huitième siècle, par les incursions des Normands. Le premier trait d'histoire que nous ayons de certain du Roussillon est que plusieurs peuples des Gaules s'assemblèrent dans Ruscino, lorsqu'Annibal passa les Pyrénées. Ce général carthaginois fit des présents aux chefs des Gaulois, qui le laissèrent passer librement, convaincus qu'il n'avait d'autre dessein que de porter la guerre contre les Romains en Italie. Les Carthaginois furent vaincus par les Romains, qui devinrent les maîtres du Roussillon, aussi bien que de la plus grande partie de la Gaule et de l'Espagne.

L'air est plus chaud que tempéré ; les chaleurs y sont quelquefois excessives, le Roussillon étant entouré de montagnes qui réverbèrent les rayons du soleil. Les habitants, pour se rafraîchir et prendre l'air, vont le soir dans des jardins ; l'amour y préside quelquefois : l'on y

sert une salade d'une composition catalane ; l'un apporte des laitues, de la chicorée, du céleri ; l'autre des anchois ; un troisième, s'il est admis, ce qui est rare, donne son contingent en œufs, gros et petits oignons, et en raves coupées par morceaux ; on mêle le tout, et le souper est tout fait.

Le Roussillon se divisait autrefois en *Salanque*, en *Riberal* et en *Aspres*. La Salanque est formée des habitants qui bordent la mer ; on l'appelle ainsi parce que la terre y est salée en différents endroits ; le blé y vient en abondance ; elle est extrêmement fertile ; on y rencontre des champs considérables. Les terres qui bordent les rivières forment la division appelée *Riberal*, elles donnent plusieurs récoltes. Les *Aspres* sont les terres qui ne s'arrosent pas ; ce sont aussi les moins fertiles.

Le laboureur se sert de bœufs et de mulets ; le sillon est bien fait, mais il n'est pas assez profond ; il ne fume pas ses terres ; il se contente de laisser la paille assez longue, lorsqu'il veut les labourer, pour la brûler. La paresse ne lui permet pas de les préparer.

Le territoire du Roussillon produit des vins qui sont capiteux. Ceux qui voyagent sur mer deviennent infiniment meilleurs, de même que ceux qui sont gardés dans des caveaux pratiqués dans des montagnes. Les vignes sont en assez grande quantité. Les autres productions sont l'olive, l'orge, le millet, le lin, le chanvre, les grosses et les petites fèves ; le riz y était autrefois cultivé ; il y a des melons d'hiver et d'été. Les fruits y sont beaux. On y trouve des haies de grenadiers.

Les terres incultes qu'on appelle *garrigues* y sont couvertes de thym, de romarin, de serpolet, de lavande et de genièvre. Il y a dans la plaine un nombre infini de mûriers.

Les chaleurs excessives ont rendu les Roussillonnais industrieux à se pourvoir de l'eau nécessaire à la culture

des terres; les rivières sont coupées pour former un grand nombre de ruisseaux qui arrosent, quand on le veut, les terres qui ont perdu leur humidité.

Les eaux de la plaine du Roussillon sont en général lourdes et pesantes. Les sources n'y sont point bonnes, ce qui occasionne des maladies; cependant l'habitant aime à en boire pendant la journée: souvent il emplit et vide dix et douze fois sa cruche. Une femme qui revient de la fontaine offre toujours de l'eau à sa voisine, si elle la trouve sur son passage, et rarement elle est refusée.

La Tet, le Tech, l'Agly, l'Aude et la Sègre sont les rivières qui arrosent le pays.

Caractères et mœurs. Les habitants de ces contrées ont un caractère qui les distingue des autres peuples de la France, et qui se modifie selon les localités qu'ils occupent. Jouissant d'un beau ciel, placés sur une terre féconde, les peuples qui vivent dans les Pyrénées-Orientales sont vifs et robustes, aiment l'indépendance, et cependant excellents soldats dès qu'ils sont pliés à la discipline militaire. Les plaisirs bruyants sont ceux qui leur offrent le plus de charmes. En général, les jeux favoris sont des danses particulières au pays; elles sont remarquables et offrent un objet d'étonnement à l'étranger: elles sont vives, gaies et gracieuses.

Le langage du pays vulgaire est le catalan: c'est un composé de latin corrompu et de mots pris chez les différents peuples qui envahirent l'Espagne et la Gaule narbonnaise.

Nous aurions pu, sans gagner Toulouse, conduire notre touriste de Bagnères-de-Luchon à Mont-Louis, à travers un labyrinthe sans fin et sans routes bien déterminées, d'une série de montagnes, de cols et de vallées, d'où s'échappent tous les cours d'eau qui vont enrichir la Garonne aux ondes magiques; mais c'eût été, à beaucoup de fatigues

et même de dangers, n'ajouter aucun intérêt nouveau. C'est donc de Toulouse que nous allons partir pour cette nouvelle excursion, ou bien, s'il le préfère, nous suivrons la route de poste. En évitant Toulouse, la distance que nous aurons à parcourir pour gagner Ax, dans le comté de Foix, sera de 17 myr. 9 kil.

BAGNÈRES-DE-LUCHON.

	myr.	kil.		myr.	kil.
Estenos (voy. p. 480).	2	1	La Bastide de Serou.	2	6
Saint-Gaudens.	2	7	Foix.	4	8
Mane.	2	6	Tarascon.	4	3
Saint-Girons.	2	1	Ax.	2	7

DE TOULOUSE A AX.

12 myr. 2 kil.

	myr.	kil.		myr.	kil.
TOULOUSE à Vivier.	2	6	Foix.	4	9
Saverdun.	2	2	Tarascon.	4	3
Pamiers.	1	5	Ax.	2	7

Une bonne route de poste conduit le voyageur de Toulouse à Foix et à Ax, ainsi que des diligences qui font un service journalier.

En quittant Toulouse, la route que nous prenons suit la rive gauche de la Garonne jusqu'à

Portet, joli village sur la rive gauche de la Garonne et au confluent l'Ariège. 6 kil. de Toulouse. Ce fut proche de ce village que le duc Wellington voulut passer la rivière avec son armée en 1814, mais ne put effectuer ce projet. Ici la route se bifurque, la branche de droite conduit à *Bagnères-de-Luchon*, par *Muret* et *Saint-Gaudens*; et celle de gauche que nous suivons traverse la noble rivière sur un pont de brique, et ensuite longe la rive gauche de l'Ariège jusqu'à

26 kil. *Vivier*, village et relais de poste sur l'Ariège.

Le voyageur vient de quitter les vastes plaines qu'ar-

rose la Garonne; il parcourt maintenant celles de l'Ariège, qui rivalisent en étendue, mais non en fertilité, et qu'il ne quittera qu'aux montagnes. Les cailloux arrondis qui forment la base du sol de cette plaine sont les témoins impérissables d'antiques révolutions. Devant vous se déroule un sombre rideau : c'est le premier gradin de la chaîne pyrénéenne. Du centre se détache une belle cime seule, couverte de neige : c'est le *Pic Saint-Barthélemy*, sentinelle avancée de cette haute formation.

Nous traversons ensuite l'extrémité du village d'*Auterive*, et, à 6 kil. environ, nous passons près de *Beccarest*, dans le voisinage duquel se trouve le château du maréchal Clauzel.

La route s'est éloignée de l'Ariège jusqu'à SAVERDUN, 22 kil., petite ville assez jolie, située sur l'Ariège. C'est la patrie du pape Bénédict XII : c'était le fils d'un boulanger ou d'un meunier.

A 8 kil. environ à l'est de notre route, se trouve le château de *Mazères*, où naquit, en 1489, Gaston de Foix, duc de Nemours, le héros de la bataille de Ravennes, où il périt criblé de blessures, à l'âge de 25 ans. C'est de lui que le vertueux Louis XII disait : « Gaston est mon ouvrage ; c'est moi qui l'ai élevé, qui l'ai formé aux vertus que nous admirons en lui. »

Après avoir traversé l'Ariège sur le pont de Saverdun, la route suit alors la rive droite de cette rivière jusqu'à PAMIERS, 15 kil., gaie et jolie ville, au milieu d'une vallée que couvre une végétation luxuriante qu'entretiennent les eaux de l'Ariège. Elle possède une sous-préfecture, un tribunal, une société d'agriculture, un collège, un évêché, et 6,000 habitants. Le voyageur verra avec intérêt la *cathédrale*, surmontée d'un beau clocher en briques de forme octogone et gothique qu'a conservé Mansard, lors de la reconstruction de la nef dans le style du dix-septième siècle : le *Palais-de-Justice*, l'*Évêché*, les *sept Églises* et l'*Hospice civil* sont les seuls monu-

ments dignes de quelque curiosité. Parmi ses promenades, il faut citer celle de *Castellat*, d'où la vue s'étend sur les Pyrénées et sur les fertiles coteaux d'alentour. *Fabriques* de serge, clous, liqueurs, limes, etc.

A 16 kil. environ à l'ouest se trouve l'obscur village de *Carla-le-Comte*, où naquit en 1647 Bayle, auteur du Dictionnaire de son nom. La route continue de suivre la rive droite de l'Ariège; la vallée se contracte de plus en plus et devient de plus en plus pittoresque, jusqu'à ce que nous atteignons

Varilhes, petite ville sur la rive droite de l'Ariège, avec 1,600 habitants. Ses environs renferment une grotte assez curieuse, et non loin, le petit village de

Vals (Ariège), remarquable par son église taillée dans le roc et surmontée d'une tour élégante.

Non loin de Varilhes, nous traversons le petit village de *Saint-Jean-des-Vergers*, et une heure de marche nous conduit aux portes de

FOIX (Ariège) (*Hôtels*: du Rocher-de-Foix, de la Porte). Cette ville est l'ancienne capitale du comté de Foix, et maintenant chef-lieu du département de l'Ariège. « Je doute, dit M. Chausenque, qu'il y ait dans tout le royaume de plus humble chef-lieu de préfecture : vieilles maisons mal bâties, rues étroites et tortueuses, point de place, site inégal et enfoncé entre de tristes hauteurs; rien n'y manque pour en faire un lieu d'exil. »

Cette ville, dont la population s'élève à peine à 5,000 habitants, possède un tribunal civil, une société d'agriculture et des arts, un collège, une bibliothèque publique avec 8,000 volumes.

MONUMENTS. Le *Château*, servant maintenant de prison, situé sur la cime d'un roc isolé, est bien défiguré par les constructions modernes qu'on y a accolées. De ses trois tours, toutes d'âges différents, et antérieures au quinzième siècle, la plus haute, ou le donjon, qui est aussi la plus ancienne, a 65 mètres de hauteur; elle fut

bâtie, en 1562, par Gaston Phébus, comte de Foix. De son sommet, la vue est admirable.

Le *Palais-de-Justice*, situé au pied du rocher, est un édifice élégant du quinzième siècle.

La *Préfecture* faisait partie de l'ancienne abbaye de Saint-Volusien.

L'*Église de Saint-Volusien*, rebâtie par Roger II, comte de Foix, est un lourd édifice gothique. Les casernes et le pont sur l'Ariège méritent aussi la visite du voyageur.

Commerce considérable en fer, provenant des mines de *La Rancié* : acier, faux, limes.

Diligences tous les jours pour Toulouse, Perpignan, Bayonne et Carcassonne.

Au sortir de Foix, la vallée se trouve dépouillée d'arbres, mais riche en blé et en vignes jusqu'au petit village de

Montgaillard, que nous quittons en traversant un petit cours d'eau qui se jette dans l'Ariège; ensuite, nous traversons *Mereus*, *Pompal*, après avoir sauté un petit ruisseau, et nous arrivons une heure après à

Tarascon (Ariège), petite ville que l'Ariège coupe en deux, est située dans un bassin irrégulier, formé par la réunion de plusieurs vallées, celle de *Vicdessos* dans laquelle sont situées les mines de *La Rancié*; et celle de *Saurat*, à l'entrée de laquelle se trouve la belle *grotte de Bédeillac*. Si le voyageur veut suspendre son excursion vers les Pyrénées-Orientales, en prenant la route de droite, il arrivera à la pittoresque et riante *vallée de Vicdessos*, où se trouvent, comme nous venons de le dire, les intéressantes *forges et usines à fer de Rancié*, situées à 150 mètres du village de *Sem*, auquel on ne parvient que par un sentier en zigzag, très-escarpé, et qu'après une bonne heure de marche. Toute cette partie de la vallée offre un très-grand intérêt au minéralogiste et au géologue.

Mais reprenons notre itinéraire vers cette belle province du Roussillon.

A un peu plus d'un kil. $\frac{3}{4}$ de *Tarascon*, se trouve le village

D'USSAT (Ariège). *Hôtels* : des Voyageurs, bien tenu ; et l'établissement sur la rive gauche de l'Ariège : les bains d'eau minérale sont situés au pied d'une montagne, dans un site champêtre et agréable, sur les bords de l'Ariège : cet établissement thermal offre des bains dont l'eau se renouvelle à chaque instant, des logements commodes, et tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie ; il est fréquenté par les habitants des départements méridionaux et même des malades de Paris : la saison commence en juin et finit en octobre : — il y a un médecin-inspecteur.

Sources : il semble n'y avoir qu'une source, à Ussat ; les baignoires établies sur les griffons mêmes consistent en des espèces de cuves creusées dans la terre, dont les côtés sont formés de plaques d'ardoise. — Ces baignoires sont placées à la suite les unes des autres, au pied méridional de la montagne, qui est distante de 20 à 25 mètres de la rive droite de l'Ariège. — 24 baignoires sont seulement en usage : — une source particulière d'eau thermale sert à la buvette.

Propriétés physiques : Les eaux d'*Ussat* sont limpides, ont peu de saveur et point d'odeur : elles sont douces, onctueuses au toucher, et laissent dégager de temps en temps des bulles qui viennent éclater à leur surface. La température variable dans chaque baignoire est de 28 à 50° cent. — Le produit de la source est de 500 mètres cubes par 24 heures.

Propriétés médicales : Les bains d'*Ussat* sont très-doux, tempérés, et fortifient sans irriter : ces eaux sont particulièrement recommandées aux personnes fatiguées par les chagrins, les veilles, les contentions d'esprit, à celles qui ressentent des douleurs vagues sans maladie

bien caractérisée. Elles sont d'une grande efficacité contre les affections hypocondriaques, les spasmes, les coliques, les douleurs rhumatismales névralgiques, les fleurs blanches, etc.

Six cents malades se rendent annuellement à Ussat et laissent dans le pays 60 à 80,000 francs. Il y a de plus 150 indigents qui prennent les bains gratuitement. Cet établissement appartient à l'hôpital de *Pamiers*, don qui lui fut fait par un citoyen honorable, à la condition d'y loger, nourrir, et baigner gratuitement tous les ans un certain nombre de pauvres ; ce nombre est fixé à 16, qui sont logés dans une salle particulière (1).

Au sortir d'Ussat, notre route remonte toujours la gauche de l'Ariège ; non loin de là la vallée de l'Ariège fait une courbure vers l'est, en tournant la base septentrionale du *mont Saint-Barthélemy*, un des pics les plus élevés de cette portion de la chaîne pyrénéenne, dont le front est couvert de neiges et de glaces éternelles : — un sentier conduit à ce géant de la vallée : son ascension demande sept bonnes heures de marche, souvent sous l'influence d'un soleil brûlant ; arrivé au sommet, le plus riche panorama se déroule sous vos yeux : vers le nord, les plaines de l'Ariège et de la Garonne étalent leur sol uni jusqu'à Toulouse ; vers l'est, le Roussillon, et cette masse de monts et de vallées qui couvrent cette province ; et pour dernier plan, les eaux azurées de la Méditerranée : vers le sud, les nombreux vallons d'où s'échappent les divers cours d'eau tributaires de l'Ariège ; et plus loin le pic neigeux du *Mont Calm* et la vallée d'*Andorre*, etc. Le sommet du *Pic de Tabe*, comme on l'appelle aussi, est de 2580 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Notre route nous conduit bientôt au *Pont de Gudane*

(1) *Manuel des eaux minérales*, par Ph. Patissier et A. F. Boutron-Charlard. 1837.

sur lequel nous traversons le courant de l'Aston, qui descend de cette haute chaîne aux sommets neigeux, qui sépare la France de la vallée d'Andorre : à mesure que nous avançons, de nombreux et anciens châteaux en ruine, situés sur des pics élevés, s'offrent à nos regards : mais du milieu de cette scène romantique, celui de *Lordat* est le plus imposant et le plus pittoresque ; il est situé non loin du bourg de *Cabannes* ; au milieu de ces débris de la féodalité, se trouvent les signes de l'industrie moderne : de nombreuses forges viennent ajouter un nouvel intérêt à cette belle scène de la nature.

Enfin la ville d'Ax se montre serrée entre trois torrents : l'*Ode*, l'*Ariège d'Orlu* et celui de *Puymorin*, et entourée de buttes granitiques, où le roc qui porte toutes les montagnes voisines est à nu. Dans ce site presque sauvage, le soufre se sent partout, émané des sources thermales qui empreignent le sol ; mais l'air y est pur, le peuple doux, la vie bonne, les eaux abondantes et salutaires, et un reste de commerce avec les Andorrans y entretient quelque activité.

Ax, 16 kil. d'Ussat (*Hôtels* : d'Espagne ; de France ; l'un et l'autre très-sales).

Cette petite ville, de 2,000 habit., est située sur l'Ariège et à 710 mètres au-dessus du niveau de la mer : elle abonde en eaux thermales qui ont été connues dans les temps les plus reculés : on voit encore à Ax un bassin qui conserve le nom de *Bains des Ladres* ou *Bain des Lépreux*. Cette ville peut recevoir 1,000 étrangers environ, et ne présente qu'une réunion de ruelles sales et étroites. Les seuls édifices qu'on puisse citer sont les hôtels et les hôpitaux dont un a été récemment construit pour les militaires invalides.

Sources. On en compte jusqu'à 55 ; elles fournissent aux bains et aux douches de trois établissements : le nouvel édifice construit par M. *Sicre* est très-élégant, c'est le rendez-vous des malades riches ; il possède 12 bai-

gnoires en ardoise noire, deux douches et un bain de vapeur : le *Teix* est celui des trois établissements qui donne le plus de bains : l'établissement du *Couloubret* est actuellement négligé.

Propriétés physiques. Les eaux d'Ax sont constamment claires, les orages et les pluies ne les troublent pas ; elles ne gèlent jamais ; elles ont l'odeur et la saveur d'œufs couvés.

Température des sources les plus usitées, d'après M. Fontan :

	Centigr.
Les Canons.	75° 50
Sicre-Fontan	59° 50
Bains du Teix de l'Étuve	70° 15
Teix (Pyramide)	62° 05
Bain fort du Couloubret.	45° 50
Bain fort du Teix (Étuve).	70° » »

Propriétés médicales. On les recommande pour la guérison des catarrhes, des rhumatismes chroniques, des affections cutanées, des maladies scrofuleuses, des engorgements de la matrice, les paralysies, les écrouelles, etc.

Dépense. Une chambre coûte 75 fr. par mois : bonne nourriture, 4 fr. par jour ; un bain, 75 c., une douche 75 c.

D'Ax le voyageur n'a pas d'autre voie pour gagner Perpignan que de suivre la route de poste jusqu'à Puycerda (Espagne), et de là, par la *vallée du Tech*, cette ancienne capitale du Roussillon.

En remontant la vallée d'Ax, la route se resserre avant d'arriver à

Morens, pauvre village ; au delà, les montagnes se rapprochent et ne forment plus qu'un long et sombre défilé, au sortir duquel la vallée s'élargit, mais n'en devient pas plus intéressante pour cela. — Après environ 5 heures 1/2 de marche, depuis Ax, le voyageur arrive, par un sentier rude et escarpé, à

Hospitalet, pauvre hameau, mais où il trouve une auberge.

A une heure $1/2$ de ce lieu vous traversez la montagne au *Port de Puymorins*, où se trouve un poste de douane; et bientôt, franchissant la crête de cette grande chaîne, vous descendez la pente sud et pénétrez dans la *vallée du Carol*, lieu sauvage et couvert de rochers; puis vous passez par les hameaux de *Porté* et de *Porta*; non loin de ces deux tristes localités se trouve le vieux château ruiné, appelé *Tour du Carol*, bâti, d'après les traditions populaires, par les Maures: — La position de ces ruines est des plus pittoresques, situées sur le sommet d'un immense bloc de granit, s'élevant isolément du milieu de cette vallée étroite et raboteuse; toute cette scène a quelque chose de sauvage et d'imposant.

Un peu au delà de *Porta*, le voyageur trouve le petit village de *Courbassil*, et puis celui qu'on appelle *Tour du Carol* situé à $1/3$ de kil. environ de la frontière d'Espagne, et à 5 kil. $1/2$ la route vous conduit à PUYCERDA (1).

De cette ville nous allons, avec le voyageur, nous rendre directement à Perpignan, en suivant la route royale traversant *Mont-Louis*, *Olette*, *Prades*, *Ille* et *Perpignan*. C'est un voyage de 15 ou 16 heures à cheval ou en voiture.

Après avoir visité ce que renferme de curieux cette capitale des Pyrénées-Orientales, le touriste pourra se diriger vers les points les plus intéressants de ce département, faisant de cette antique et forte cité le centre de ses excursions.

PERPIGNAN (*Hôtels*: des Ambassadeurs; — du Commerce; — de l'Europe; — du Petit Paris).

Perpignan, chef-lieu du département des Pyrénées-Orientales, et une des premières places fortes du royaume

(1) Voyez *Guide du Voyageur en Espagne*. Maison, éditeur, quai des Augustins, 25.

défendant le passage de cette partie des Pyrénées, de l'Espagne; elle est située en partie dans la plaine unie du Roussillon et en partie sur une pente peu élevée, sur la rive droite de la *Tet*, à 15 kil. environ de son embouchure dans la Méditerranée. Cette ville a quelque chose d'oriental, elle est en général mal bâtie, mais ses rues tortueuses et les fortes saillies des premiers étages procurent aux piétons des passages à couvert, précieux dans un climat où l'ombre est un besoin.

Perpignan est une ville ancienne qui date du x^e siècle. Construite sur les ruines du *Flavium Eprusium*, Louis XIII s'en empara en 1662; elle possède une université fondée en 1549, un évêché, un séminaire, un collège, un musée, un jardin botanique, une bibliothèque de 15,000 vol., un théâtre, des tribunaux, une société des sciences, belles-lettres, etc., fondée en 1855.

ÉDIFICES ET LIEUX REMARQUABLES.

Bien que Perpignan ne puisse se vanter de posséder des monuments d'un haut intérêt, comme architecture, nous citerons cependant les endroits suivants, comme étant dignes de fixer l'attention du voyageur; le premier sans nul doute est sa belle et vaste CITADELLE, séparée de la ville par un large glacis, et entourée d'une double ligne d'ouvrages. Les remparts intérieurs furent élevés par Charles V; ceux de l'extérieur, par Vauban: au centre de cette forteresse s'élève le donjon, haute tour carrée bâtie par les rois de Majorque; de belles casernes, une jolie place d'armes et les ruines d'une église dont la façade est remarquable et qu'on dit ressembler à celle du *Mont-Sinaï*: des remparts de cette forte enceinte la vue s'étend sur la ville et sur toute la plaine du Roussillon, dont on mesure l'étendue à l'est; votre œil n'est arrêté, jusqu'aux rives de la Méditerranée, que par la haute tour de *Castel-Roussillon*, bâtie sur une colline que

baigne la *Tet*, et qui indique, à ce qu'on prétend, le site du *Ruscino des Romains*: au sud se dessinent les Pyrénées, quoique dans le lointain, et la seule figure qui se détache d'une manière frappante de ce groupe imposant de montagnes, est le *Canigou*, le point le plus élevé de cette noble chaîne.

ÉGLISE CATHÉDRALE DE SAINT-JEAN. C'est un vaste édifice n'ayant qu'une nef entre deux rangées de chapelles où les dorures et les lourds ornements sont prodigués dans le goût espagnol; on trouve dans cette vaste basilique le mausolée de M. de Mont-Mor, premier évêque français. Des inscriptions gothiques gravées sur deux piliers en regard constatent qu'en 1524, époque de sa fondation, la première pierre fut posée par Sanchez, roi d'Aragon, et la seconde par Édouard, prince d'Angleterre: ce monument ne fut achevé que vers le règne de Louis XI. Cette église peut avoir 80 mètres de longueur, 20 de largeur et 50 de hauteur. Les fonts de baptême, d'une seule pièce de marbre, sont très-anciens; on les attribue aux rois visigoths: contigus à cette église se trouvent les restes d'une église plus vieille encore, maintenant en ruines, appelée

Saint-Jean-le-Vieux, monument qui date du commencement du XI^e siècle: sa voûte est très-élevée, et tout l'édifice est couronné par un clocher carré.

Église et couvent des Dominicains, une partie de ces édifices, du style roman, servant maintenant d'arsenal, appartient au bâtiment qu'habita, lors de son entrée en Roussillon, saint Dominique l'inquisiteur.

LA LOGE, de l'espagnol, Lonja, bourse ou bazar, offre un mélange curieux des styles moresques et gothiques, bien qu'ayant beaucoup souffert des divers changements qu'on y a faits.

Les autres lieux dignes de l'attention du voyageur sont: l'*Hôtel-de-Ville*, l'*Université*, le *Musée*, le *jardin botanique*, les *casernes*, les *anciennes égli-*

ses des Cordeliers et des Grands-Carmes; les places de la *Loge d'armes* et de la *Liberté*; les promenades des *Platanes* et de la *Pépinière*, toutes deux fort jolies; la première très-fréquentée en été, et la deuxième en hiver; les hôpitaux *Saint-Jean* et de la *Miséricorde*.

Bien que nous ayons dit que les rues de Perpignan soient tortueuses et étroites, si le voyageur visite celles de *Saint-Martin* et de *Notre-Dame*, il trouvera que par leur largeur, leur alignement et leur beauté, elles sont une exception à la règle générale.

Les alentours de Perpignan n'offrent qu'une série de beaux jardins, des champs couverts de vignes, qui produisent un vin estimé, d'orangers, d'oliviers, de grenadiers et une plaine fertile en grains.

Commerce: vins de Malvoisie, de Grenache, d'Espera, etc.; *fabriques*: étoffes de laine, huiles, eaux-de-vie et briqueteries; pop. 18,000 hab.

Diligences: deux fois par jour pour Narbonne; tous les jours pour Toulouse, par Limoux, et tous les deux jours pour Barcelone. Le voyageur qui se dirige vers l'Espagne doit faire viser son passeport par le consul espagnol, pour lequel visa on paie 5 francs.

Après avoir indiqué au voyageur les objets vraiment curieux que renferme Perpignan, nous allons maintenant le diriger sur les divers points du département capables d'exciter tout à la fois et son attention et son intérêt.

La première excursion, et peut-être la plus utile pour la santé du voyageur, est celle aux sources thermales d'*Escaldas*, village de la Cerdagne française, à 88 kil. environ de Perpignan.

DE PERPIGNAN AUX BAINS THERMAUX D'ESCALDAS.

Par Prades et Mont-Louis.

Le voyageur quitte Perpignan par la porte du vieux fort pittoresque nommé le *Castillet*, ou par la porte *Saint-Martin*; la route qu'il suit remonte la belle vallée de la *Tet*, dont les belles ondes coulent à sa gauche; toute cette partie de la plaine du Roussillon est riante et riche en vignobles. A 8 kilom. de Perpignan, on traverse le village de *le Soler*, avec une population de 4,030 hab. Suivant toujours la même vallée, on arrive, 4 kilom. plus loin, à *Saint-Felin-d'Avail*, joli village de 4,500 hab.

La route se rapproche de la rivière la *Tet*, et à 5 kilom. plus loin on arrive à

MILLAS, petite ville ancienne située non loin de la rive droite de la *Tet*; avec un hôpital et une pop. de 2,400 hab. Rien de curieux.

A 10 kilom. nord, on trouve, sur la route de Toulouse à Perpignan,

Estagel, grand et beau village situé sur la rive droite de la *Gly*, qui s'enorgueillit, et avec raison, d'avoir vu naître notre savant F. ARAGO. Pop. 2,500 hab.

En quittant Millas, notre route s'éloigne de la rivière; nous continuons toujours à remonter la noble vallée de la *Tet*, qui prend de plus en plus un caractère pittoresque, et après une heure de marche nous arrivons à

ILLE, petite ville, la plus importante de ce district, tant par son étendue, la position sociale de ses habitants, que par ses beaux vergers qui produisent des fruits excellents, et notamment les plus belles pêches de France; les jardins potagers qui l'entourent offrent l'aspect le plus riant; cette pittoresque localité possède un hôpital richement doté; une pop. de 2,200 hab. et des alentours charmants.

Au sortir de Ille, notre route décrit un coude, en s'é-

loignant de la Tet, et gravissant, par une pente douce, une chaîne de montagnes, nous arrivons bientôt à

VINÇA, chef-lieu du riche canton de son nom, situé proche de la rive droite de la Tet. C'est un gros bourg avec une pop. de 2,000 hab.; sans intérêt historique. De là, il faut compter 9 kilom. pour gagner

PRADES, jolie petite ville dans une situation délicieuse sur la rive droite de la Tet, dont la vallée abonde en blé, vins, fruits.

De Vinça, le voyageur peut faire une excursion intéressante au village de *Joch*, 3 kilom. sud, pour admirer son pittoresque et vieux château.

A 4 kilom. sud de Vinça, se trouve l'établissement thermal de ce nom, d'un abord très-facile et offrant quelques logements aux baigneurs, mais ses thermes sont peu fréquentés, sans doute à cause du voisinage de ceux de Molitg et de Vernet.

Sources : on en compte deux, très-près l'une de l'autre.

Propriétés physiques : l'eau est limpide, onctueuse, et exhale une odeur sulfureuse très-sensible; sa saveur est à la fois piquante, saline et douceâtre; le volume d'eau peut être évaluée à environ 19 mètres cubes par jour; sa température, prise au sortir du rocher, est de 25° 50' cent.

Propriétés médicales : Carrère recommande les eaux de Vinça dans les maladies cutanées, les catarrhes pulmonaires, la gravelle; M. Englada les compare aux eaux de Bonnes; M. Massot aîné, de Perpignan, les conseille aux personnes dont la poitrine est délicate et aux enfants menacés d'engorgements mésentériques.

C'est particulièrement en boisson que ces eaux sont employées (1).

On trouve dans cette ville une grande propreté, quel-

(1) Ph. Patissier, 1857.

ques édifices remarquables, des usines en assez grand nombre; un commerce actif et des marchés bien garnis, et dans ses alentours une foule de jolis villages renfermant d'anciens châteaux; sa pop. est de 5,400 hab. — Le voyageur y trouve un hôtel passable.

C'est au sud de cette ville que se trouvent les délicieux vallons de *Saint-Michel*, *Feuilla*, les bains de *Vernet* et le gigantesque *Canigou*, situé à l'extrémité de la vallée de *Lantilla*.

La route que nous suivons en sortant de Prades s'éloigne peu des bords méridionaux de la Tet, et 40 minutes de marche nous mènent à

VILLEFRANCHE, place forte, fondée en 1075, par Guillaume Raimond, comte de *Cerdagne*, au confluent de deux vallées que ferment ses fortifications. Entre ses fortifications et ses belles casernes, on montre encore au voyageur la casemate qui servit de prison à deux grandes dames de la cour de Louis XIV (1), pour complicité dans les empoisonnements de la marquise de Brinvilliers, et l'immense grotte de *Cova-Bastora*, tapissée de stalactites, de concrétions merveilleuses, et dont une cavité conduit, dit-on, au village de *Feuilla*. Cette ville n'a que deux rues qui suivent la vallée, et ses hautes maisons construites de marbre, que le temps a rendu noir, ont une apparence de vétusté; en somme, Villefranche est un lieu assez triste; mais où la nourriture est bonne et pas chère, et on y mange d'excellentes truites que l'on pêche dans la Tet, et le gibier y est commun et bien meilleur que dans la plaine; après les fortifications le voyageur visitera *l'église*, monument qui se compose de deux vaisseaux joints ensemble, et d'inégale hauteur, et ayant chacun son portail de style roman. Pop. 1,000 hab.

Excursions : à 5 kilom. dans la vallée de *Conat*; le

(1) *Guide du Roussillon*, par M. Henry, 1842.

voyageur verra avec plaisir l'église de son riant village, d'un style roman, et dont les chapiteaux sont remarquables par l'élégance de leurs proportions et par les jolies palmettes qui les décorent.

Toute la partie sud des environs de Villefranche offre des sites très-romantiques, sans parler des sources thermales de *Vernet Molitg* que nous allons bientôt visiter.

Notre route, qui depuis Perpignan avait constamment suivi la rive droite de la Tet, passe, au sortir de Villefranche sur la rive gauche, et suit les bords pittoresques de cette rivière jusqu'à

OLETTE, petite ville, chef-lieu du canton de son nom, n'offrant qu'une longue route resserrée entre la *Teta* ou *Tet* et la montagne; son apparence est aussi espagnole que les farouches miquelets qui l'habitent. Sa pop. est de 1,200 hab.

Au sortir de cette petite localité, le voyageur passe, au-dessous d'un petit château flanqué de tours, un torrent formé des eaux de deux gorges boisées descendant des montagnes du nord, qui touche au chaînon du *Carcamet*. Dans les montagnes de *Cabrils*, auprès des villages d'*Aigatébia* et de *Caudisé*, le voyageur trouvera des sources minérales qu'on peut mettre au nombre des plus chaudes des Pyrénées, puisqu'elles atteignent une température de 70° cent.

Cette partie de la route est la seule vraiment pittoresque jusqu'à Mont-Louis; notre route suit toujours la rive gauche de la Tet; à mesure que nous avançons, les monts se rembrunissent, et la vallée devient plus âpre jusqu'au dangereux défilé de *Graous*. Depuis le hameau de *Thuez*, à 4 kilom. environ d'Olette, où se trouve l'établissement thermal de ce nom; c'est un lieu d'un aspect triste, sauvage et d'un accès difficile, mais remarquable par le grand nombre de sources que renferme son territoire; une seule est utilisée, elle est située à 1 kil. de Thuez, sur la rive droite de la rivière; ses eaux sor-

tent par deux filets de médiocre volume; l'un d'eux se décharge dans un petit bassin qui sert pour se baigner.

Propriétés physiques : eau limpide, odeur et saveur sulfureuse; température 45° cent.

Propriétés médicales : les habitants de la vallée, dit M. Anglada, font usage des bains de Thuez aux saisons propices, et chaque année voit reproduire les bons effets de ses eaux, soit pour combattre les affections dartreuses et les rhumatismes chroniques, soit pour provoquer la cicatrisation des vieilles plaies ou des ulcères atoniques.

C'est en plein air que l'on prend les bains; le malade se réfugie, en sortant du bain, dans une excavation creusée dans la montagne (1).

Lorsqu'on a quitté Thuez et ses 500 habitants, la route monte continuellement, et bientôt on atteint une portion de la crête d'où la vue est très-belle. Enfin, au milieu d'une contrée alpestre et presque sauvage, le voyageur atteint le faubourg de Mont-Louis, où il trouve une auberge passable.

MONT-LOUIS, place forte composée d'une citadelle et d'un ouvrage à couronne qui renferme la ville, consistant en 8 rues très-courtes, qui se coupent à angles droits; les casernes de la citadelle peuvent loger une garnison de 800 hommes; elle fut bâtie sous Louis XIV, par Vauban : pour défendre le *col de la Perche*, un des passages les plus faciles et les plus fréquentés vers l'Espagne. Elle est située sur un plateau très-vaste et très-inégal, à 1,562 mètres au-dessus du niveau de la mer, ce qui rend son climat parfois rigoureux. Le pays qui entoure cette place est pauvre, faute de bonnes voies de communication; mais une belle route de poste atteindra bientôt Mont-Louis et répandra la vie et le bien-être dans toute cette contrée. Pop. 1,100 hab.

(1) *Traité des eaux minérales des Pyrénées-Orientales*, par J. Anglada.

De Mont-Louis, la route que suit le voyageur n'est praticable que pour des mules, tant le sol est montagneux et le chemin étroit et escarpé. A 5 kil. $\frac{3}{4}$ environ de Mont-Louis le voyageur franchit le *col de la Perche*, 4,559 mètres au-dessus du niveau de la mer; passé ce défilé, votre œil s'étend sur toute la riante vallée de la Cerdagne française, qu'arrosent une multitude de jolis cours d'eau, au milieu desquels coule majestueusement *la Sègre*, qui va porter ses ondes dans l'Ebre, en Espagne. De là, la route redescend et vous conduit, toujours à travers des sites charmants et la plus riche végétation, à

Saillagousse ou *Sallagosa*, village d'environ 700 habitants, chef-lieu du canton de son nom. Ses alentours offrent de beaux pâturages, mais la vigne y prospère peu. De là à

Livia, petite ville espagnole, qui s'étonne de se trouver, elle et son petit territoire, qui peut avoir 10 kil. carrés, enclavée dans le sol français. La distance est de 5 kil. à 5 kil. Plus loin, vous arrivez à

Angoustrine, petite localité, située dans la vallée de son nom, avec une population de 500 habitants. Les sites qui l'entourent sont pittoresques, et sa petite église, de l'époque romane, n'est pas sans intérêt. De là à l'établissement thermal d'Escaldas il faut compter quelques centaines de mètres.

THERMES DES ESCALDAS (1).

Panorama de la route que nous avons suivie.

Au sortir de Perpignan on traverse les vallons d'Ille, de Vinça, de Prades; à Villefranche on atteint la vallée de la Tet, puis on traverse les villages de Serdigna, Olette, Thuez, Fontpredouze, puis le col de la Perche et celui de Riga; du haut du col de Rida, riche en plantes, l'œil plane

(1) *Traité des eaux minérales des établissements thermaux des Pyrénées-Orientales*, par J. Anglada. 2 vol. in-8.

sur la Cerdagne. Rien de beau comme le spectacle qui se présente aux regards : les villages semblent se toucher ; partout des arbres fruitiers, des prairies arrosées par mille ruisseaux, et au fond du tableau une couronne de montagnes primitives. Une simple rivière, la Sègre, sépare la Cerdagne française de la Cerdagne espagnole.

On trouve de nombreuses sources thermales dans la Cerdagne française ; la plus célèbre est celle d'*Escaldas*.

Le village de ce nom est éloigné d'une lieue de Livia et de Bourg-Madame. Ce village est pittoresque. La petite rivière de Villeneuve y entretient partout la fraîcheur ; ajoutons qu'on y vit à bon marché, que le gibier est excellent, la volaille abondante, les logements vastes et commodes, les promenades charmantes. Les eaux thermales d'*Escaldas* jouissent depuis longtemps d'une assez grande réputation ; les thermes sont propres et commodes. Le nombre des établissements des *Escaldas* est de deux : le plus ancien et le plus considérable est celui connu sous le nom de *Bains de Colomer*, l'autre sous le nom de *Bains de Merlat*. Tous deux offrent aux étrangers des logements commodes entourés de jardins et de riannes promenades. Ces thermes ne sont pas seulement fréquentés par les habitants du département et des contrées voisines ; les cantons les plus peuplés de la Catalogne, et même Barcelone, leur envoient un grand nombre de malades.

Sources. On en compte trois. La première, qui est la *Grande source*, alimente les thermes Colomer, garnis de huit baignoires dans six cabinets ; deux sont appropriées à l'administration des douches.

La deuxième, la *source Merlat*. Ses eaux alimentent quatre baignoires.

La troisième source, au nord du village, dans un endroit connu sous le nom de *Tartère de Margail*, n'est point utilisée.

Propriétés physiques. L'eau est limpide, incolore, onc-

lueuse au toucher ; son odeur est légèrement sulfureuse, sa saveur est celle d'un œuf récemment cuit. La grande source fournit en vingt-quatre heures 795,544 mètres cubes d'eau ; la seconde est beaucoup moins abondante. La température de la grande source à son bouillon est de 42° 5 cent., celle de la source de Merlat est de 55° 75.

Propriétés médicales. Ces eaux sont fort utiles dans le traitement des affections dartreuses, des rhumatismes chroniques, des paralysies, des engorgements scrofuleux et des phthisies muqueuses.

On administre ces eaux en boisson et en bains (1).

A quelques kilom., au sud d'Escaldas, se trouve, sur la route de Perpignan à Puycerda, la petite commune de *Bourg-Madame*, avec ses 400 habitants, nom qui lui vient du passage de la duchesse d'Angoulême : il se compose de deux hameaux, *Hix* et *les Guinguettes*. A Hix, le voyageur trouvera une des plus jolies petites églises romanes de ces cantons, et tout le pays d'alentour lui offrira des sites charmants et des vues admirables.

Les eaux minérales de Dores, de Quez, de Llo, sulfureuses comme celles d'Escaldas, ont à peu près les mêmes principes et les mêmes vertus.

LE VERNET.

La vallée de Tet est la vallée des Pyrénées-Orientales qui possède les sources les plus nombreuses et les plus énergiques ; on en compte plus de vingt, réparties dans huit communes. Les plus fréquentées de ces sources sont celles de Vernet, de Molitg et de Vinça, dont nous venons de parler.

ÉTABLISSEMENT THERMAL DE VERNET.

Vernet, où se trouvent les sources thermales, est situé

(1) M. Ph. Patissier. 1857.

au pied du Canigou, à 4 kil. de Villefranche, à 8 kil. de Prades, à 52 kil. de Perpignan. Une route bien entretenue se dirige de Perpignan à Villefranche (Voyez route de Perpignan à Escaldas), et de Villefranche jusqu'à la porte de l'établissement.

Sources. On en compte quatre qui fournissent leurs eaux à l'établissement des bains; elles s'échappent toutes du mont Canigou, et fournissent ainsi aux baignoires un liquide propre à tempérer la chaleur des bains au degré convenable. Il y a une source destinée à la boisson.

Propriétés physiques. Ces eaux sont très-limpides, onctueuses et sans couleur; leur odeur et leur saveur sont comparables à celles d'un jaune d'œuf récemment cuit. Les quatre sources donnent par jour 68,245 mètres cubes, qui alimentent 500 bains par jour. La température de l'eau au réservoir est de 47° 50 cent., et aux robinets seulement de 59° 06 cent.

Propriétés médicales. Les eaux de Vernet diffèrent peu de celles des bains d'Arles. M. Barrère les ordonne contre les dartres, la gale, la teigne, les paralysies, les ankyloses incomplètes et les ulcères fistuleux. On les prend en boisson et en bains.

Le chemin est varié, riche en beaux points de vue. Des eaux limpides, circulant à travers mille canaux, vont distribuer de toutes parts la fraîcheur et la fertilité. La terre est partout parée de vergers, de moissons, de verdure. Le village de Vernet est bâti sur une hauteur: il est peuplé de 900 habitants environ. Un vieil orme orne la place publique. Les jours de fête, on exécute autour de cet arbre les danses roussillonnaises, qui semblent si piquantes à l'étranger. Il n'y a pas longtemps qu'on était obligé, en allant prendre les eaux, de se faire accompagner d'un domestique, qui était chargé à la fois du service et de la cuisine; aussi les eaux étaient-elles peu fréquentées. Aujourd'hui des maisons nombreuses, et en général assez commodes pour les malades, ont été con-

struites sur la place publique et le long de l'avenue des bains. L'établissement thermal pourrait être plus noble et plus élégant : on y compte quatorze cabinets à baignoires et deux cabinets à douches; il offre des logements commodes. Il y a de nombreuses pensions où l'on est traité à des prix modérés. La table y est bien servie; on y mange du chevreau, du veau, de bonnes volailles, des légumes et des herbages d'un goût exquis, de l'isard, des poissons délicats que fournissent les rivières du voisinage.

Les environs de Vernet abondent en belles plantes pyrénéennes. Le géologue et le minéralogiste y auront largement à observer et à colliger; ceux qui aiment les montagnes y trouveront tour à tour des tableaux gracieux et terribles. Nous indiquerons deux excursions : *Saint-Martin-du-Canigou* et le *Canigou* lui-même.

A 2 kil. sud de Vernet, le voyageur trouve *Casteil*, petit village avec 450 habitants, dans une situation pittoresque.

2 kilom. plus loin, dans une contrée tout à fait alpine, vous arrivez aux ruines de l'abbaye de *Saint-Martin-du-Canigou*.

Au onzième siècle, Guifred et Guisla, sa femme, élevèrent, non loin de la petite commune de Castel, le monastère de Saint-Martin-du-Canigou; il n'en reste plus que des ruines, qu'on va visiter, moins encore par l'intérêt qu'elles inspirent, qu'à cause des points de vue qui se présentent de cette station. Les femmes mêmes peuvent y atteindre sans peine.

Le Canigou a passé un moment pour la montagne la plus haute des Pyrénées; des calculs exacts lui donnent 2,785 mètres au-dessus du niveau de la mer. On peut facilement en faire l'ascension; mais il faut que le temps soit serein et calme; on emploie deux jours à ce voyage. Le premier jour on va coucher à la *Jasse-de-Cadit*, dans une petite scierie nommée la *Mouline*, ou dans quelque

cabane de pasteur ; le lendemain on arrive au *Clots-de-Cadit*, espèce de conque voisine du pic. Là on observe un de ces immenses débris de rocher comme on en trouve à Héas et à Gavarnie : de là l'ascension du pic n'offre plus de difficulté sérieuse.

ASCENSION AU CANIGOU (1).

La chaîne des Pyrénées court presque en ligne droite de la Méditerranée à l'Océan. On l'a souvent comparée à une barrière : l'expression est exacte autant que pittoresque. C'est une véritable barrière élevée entre deux mers pour séparer deux peuples. Du sein de la chaîne centrale partent une multitude de rameaux qui s'avancent transversalement dans la vallée à une distance de quinze à vingt lieues ; ces rameaux représentent assez bien les ouvrages avancés de ce système de fortifications naturelles, ou, si l'on aime mieux, ils sont les arcs-boutants sur lesquels s'appuie la grande muraille des Pyrénées.

La première de ces arêtes transversales qu'on rencontre à l'orient du côté de la France est le Canigou. Ce pic, isolé de toutes parts, excepté par son versant occidental, s'élève majestueusement à une hauteur de 2,884 mètres au-dessus de la Méditerranée, dont il est séparé par une plaine d'environ 60 kilom. (2).

L'effet de cette montagne est magnifique. Écrasant tout

(1) Cet article est extrait du *Journal de Maine-et-Loire*, mars 1852; il porte la signature C. L.

(2) Le Canigou est la montagne la plus haute de la branche orientale des Pyrénées ; mais le point culminant de toute la chaîne est le pic de la Maladetta, élevé de 3,574 mètres, hauteur bien faible encore, si on la compare à celle des pics principaux des autres chaînes de montagnes. On sait que le Mont-Blanc, aux Alpes, a 4,920 mètres, le Chimborazzo, dans les Andes du Pérou, 6,660 mètres, et le Dhawalagiri, dans l'Himalaya, 8,600 mètres. Des astronomes ont mesuré dans la lune des montagnes de 8,000 mètres d'élévation.

ce qui l'entoure par sa masse gigantesque, elle domine en reine sur un immense horizon. A ses pieds et sur ses flancs se pressent de nombreux villages, deux ou trois villes, plusieurs rivières, de riches vignobles, de verts pâturages, et des champs fertiles et bien cultivés. D'innombrables taches de neige brillent sur son sommet et lui forment une espèce de couronne. Jetez par là-dessus le ciel d'Espagne, si bleu et si pur; puis éclairez ce tableau par le beau soleil méridional, qui imprime à tous les objets des teintes chaudes et vigoureuses, et dites-moi si ce n'est pas là une scène admirable ! J'ai parcouru, depuis ce temps, le Jura et les Alpes, et je n'ai rien vu d'aussi beau.

En arrivant à Perpignan, mon premier soin fut de prendre des informations sur le Canigou : car j'avais résolu de le visiter en détail et de monter au sommet. Dans ma naïve ignorance, je m'imaginai que c'était tout au plus l'affaire de quelques heures. On m'apprit que l'ascension du Canigou était fort difficile; que cinq ou six voyageurs à peine la tentaient chaque année, et qu'il fallait faire provision de force et de courage. Je répondis que je ne manquais ni de courage ni de force, et qu'à vingt-cinq ans, avec de bonnes jambes, une forte paire de souliers et de l'argent dans sa poche, on se tirait toujours d'affaire. Mon hôte hocha la tête; et moi je le quittai d'un air superbe, en vrai héros de mélodrame, le jarret tendu et le nez au vent. Pourtant ce ne fut pas sans un certain frisson que j'entendis deux femmes s'écrier en me montrant dans la rue : « Voyez-vous ce monsieur-là ? il va au Canigou ! » Une célébrité ainsi prématurée était l'annonce évidente de quelques périls. Je fis emplette d'une gourde pleine d'eau-de-vie, d'un bâton ferré et d'une paire d'espadilles (1); et le 16 juin

(1) Espèce de chaussons en corde tressée, qui s'attachent au pied au moyen de cordons entrelacés autour de la jambe : c'est un reste du

1851, à cinq heures du matin, je me jetai dans la diligence qui va de Perpignan à Prades, sous-préfecture distante de 48 kilom., et située au pied même du Canigou.

Il était trois heures, le temps était à l'orage. Le Canigou se dressait à notre gauche, et nous semblait si près, qu'on eût dit que nous allions le toucher avec la main. Nous comptions distinctement ses pics, ses ravins et ses neiges; il nous semblait qu'une heure était plus que suffisante pour traverser tout cela; et nous traitions déjà d'exagération et de poltronnerie les sages conseils qu'on nous avait donnés. La cime de la montagne était voilée d'un noir rideau de vapeurs. Peu à peu les nuages se détachèrent des sommités: ils descendirent en tourbillonnant le long des flancs du Canigou, et, se dispersant autour de nous dans la vallée, ils nous apportèrent une pluie fine et pénétrante.

Cependant nous cheminions gaiement, chantant à plein gosier et portant notre bagage au bout de notre bâton, à peu près comme ces garçons perruquiers qui partent de l'échoppe paternelle pour aller chercher fortune. A trois quarts de lieue de Prades, nous trouvâmes Ria, hameau très-pittoresque, groupé sur le dos d'une petite montagne qui a la forme d'un triangle (1). C'est ici, en quelque sorte, l'entrée des Pyrénées; on ne rencontre plus au delà que des montagnes enlassées les unes sur les autres, au milieu desquelles serpentent des gorges étroites

cothurne romain. L'usage de l'espadille est général parmi les Catalans. Avec cette chaussure, les montagnards courent sur les rochers sans crainte de glisser: elle est légère, très-flexible, et ne fatigue pas.

(1) Ria est célèbre par la famille d'Aria (*Arianum*), qui en est issue, et qui lui a donné son nom. De la famille d'Aria descendent les comtes de Barcelone, dont la postérité a donné des rois et des reines à l'Aragon, à la Navarre, à la Castille, à l'île de Majorque, au Portugal, au royaume de Naples, à la Sicile et à la France. Ainsi, la plupart des souverains qui gouvernent aujourd'hui l'Europe méridionale sont originaires du petit hameau de Ria.

et profondes. Villefranche, ville de guerre en miniature (1), à une demi-lieue de Ria, est moins remarquable par ses petits remparts, ses petites portes et ses petits bastions, que par deux merveilles que l'on montre à tous les curieux.

La pluie tombait avec abondance. Nous vinmes chercher un abri sous une des portes de la ville. Un montagnard, monté sur un âne, y arriva presque en même temps que nous. Sa figure était mâle et sévère, comme celle de presque tous les habitants des montagnes; mais une teinte de bonhomie et de cordialité adoucissait l'austérité de ses traits. Il entama le premier la conversation: il nous dit qu'il se nommait *Oliba Garçon*, et qu'il demeurait à Castel; il nous offrit l'hospitalité dans sa cabane, et promit de nous conduire le lendemain au Canigou. Nous acceptâmes ses offres avec empressement. Un verre de ratafia, puisé dans sa gourde, ranima notre courage; le plus fatigué de nous enfourche le coursier du montagnard, et nous voilà trottant sur le chemin de Castel.

Nous continuâmes à monter en suivant un étroit ravin. Nous étions sur le point d'atteindre Corneilla, joli hameau à une demi-lieue de Villefranche, quand nous fûmes témoins d'un magnifique spectacle. La pluie venait de cesser; deux coups de tonnerre brisèrent le rideau de nuages qui couvrait nos têtes, et un rayon de soleil brilla. Soudain nous vîmes les nuages s'agiter et se mettre en marche; ils descendaient dans les vallées inférieures; dans un instant ils furent à nos pieds; le petit point bleu qui avait apparu dans le ciel alla toujours en s'élargissant, et un quart d'heure après il ne restait plus d'autres traces de l'orage que cinq ou six petits nuages d'une blancheur éblouissante, assis molle-

(1) Fondée en 1075 par Guillaume Raymond, comte de Cerdagne, fortifiée par Vauban.

ment sur la crête des pics comme des voyageurs égarés qui se reposent un moment avant de reconnaître leur route.

Après avoir traversé le *Vernet*, gros bourg renommé par ses eaux thermales, nous arrivâmes à Castel à cinq heures du soir. Du plus loin qu'Oliba Garçon aperçut sa cabane, il hêla sa femme pour lui annoncer notre arrivée. Aussitôt toute la maison fut en rumeur : la femme et les enfans se lavèrent les mains et le visage, et se parèrent de leurs habits de fête. Le ménage eut aussi sa toilette ; en un clin d'œil tout fut rangé, frotté, balayé. On nous servit un dîner frugal, composé de pain bis, de lait de chèvre, de tranches de lard, de pommes à demi sauvages, de miel parfumé, et d'un vin rouge doux comme du sucre. Le repas était modeste ; mais notre hôte nous l'offrait de bonne grâce ; la nappe était blanche, et nous avions fait trois lieues dans les montagnes.

A trois heures du matin la voix du montagnard nous éveilla. Le ciel était serein. Nous chaussâmes l'espadille, et nous commençâmes à monter. Le montagnard ouvrait la marche, muni d'une outre d'excellent vin. Son fils, qui n'était pas encore monté au Canigou, et qui comme nous faisait ses premières armes, formait l'arrière-garde, chargé d'un bissac dans lequel étaient nos provisions, avec des chemises et des chaussures de rechange.

J'ai déjà dit que le Canigou était isolé de toutes parts, excepté par son revers occidental qui le rattache à la chaîne des Pyrénées. C'était ce revers occidental que nous gravissions en ce moment. Notre horizon était très-borné ; mais à mesure que nous nous élevions, il allait en s'agrandissant, et nous voyions sans cesse à nos pieds de nouveaux ravins et de nouvelles vallées au fond desquelles apparaissaient comme des points blancs Castel, le Vernet, Corneilla, et tous les hameaux que nous avions traversés la veille. Le sentier que nous suivions était

large et facile; l'air était pur, vif et parfumé d'odeurs balsamiques. Nous marchions en silence, pénétrés de cette douce joie que nous apporte toujours le matin d'une belle journée, quand on a vingt ans, pas de soucis, une bonne santé et du plaisir en perspective. Dans l'ardeur de notre impatience il nous arrivait parfois de dépasser notre guide; mais il nous rappelait d'une voix sévère, et nous engageait à réserver notre courage et nos jambes pour le moment où nous en aurions besoin.

Au bout d'une heure nous atteignîmes Saint-Martin-du-Canigou, couvent situé sur un petit plateau au bord d'un précipice de 160 mètres de profondeur. Ce couvent, ruiné pendant la révolution, offrait un abri bien utile aux voyageurs. Son architecture romaine annonce qu'il fut fondé aux premiers siècles de l'ère chrétienne (1). Ceux qui le détruisirent y avaient peut-être reçu plus d'une fois l'hospitalité. Dans une chapelle souterraine, les ossements des moines gisent épars et sans sépulture. A une demi-lieue du couvent le chemin tracé cesse tout à coup. C'est alors que commencent les fatigues et les périls de l'ascension. Il faut franchir des ravins abruptes et profonds en s'accrochant aux pierres, aux arbres, à tout ce qu'on rencontre. C'est en cet endroit que M. Melling, auteur du beau *Voyage pittoresque dans les Pyrénées*, effrayé des difficultés de l'ascension, abandonna son entreprise et rebroussa chemin.

Notre guide nous recommanda de marcher serrés les uns contre les autres pour éviter d'être blessés par la chute des rocs qui fuyaient sous nos pieds. Nous nous dirigeâmes en ligne droite à travers des rochers éboulés vers un crêteau placé au-dessus de nos têtes. Il y avait

(1) Au commencement du onzième siècle, les Maures ravageaient la Cerdagne. Le comte Guifred envoya contre eux son neveu, qui livra bataille et fut vaincu. Guifred irrité tua son neveu. Le pape Sergius IV lui imposa pour pénitence de bâtir un monastère dans le lieu même où le crime avait été commis.

quatre heures, que nous marchions. Déjà des haltes fréquentes étaient devenues nécessaires : la lassitude et le découragement allaient s'emparer de nous, quand nous atteignîmes enfin le sommet tant désiré. Mais quel fut notre désappointement, lorsque nous aperçûmes la seconde crête du Canigou, qui se dressait presque à pic devant nous, deux fois plus haute que celle que nous venions de franchir, hérissée de rocs, entièrement nue et tachetée çà et là de larges traînées de neige. C'était là l'ennemi qu'il fallait vaincre : nous étions à peine au tiers de notre expédition.

L'annonce du déjeuner nous rendit notre bonne humeur ; nous nous étendîmes voluptueusement sur les rocs, au soleil, près d'une petite source qui filtrait à travers un rocher avec un léger murmure. Notre guide étala les provisions, et nous fîmes honneur à ce repas agreste avec toute la verve d'un appétit aiguïté par l'air vif des montagnes et une promenade de quatre heures. Un pâtre accourut au bruit que nous faisons, et quitta les deux cents vaches dont la garde lui est confiée, pour jouir de l'aspect d'êtres humains qu'il voit rarement dans ces régions élevées. Nous lui offrîmes une part dans notre festin ; en échange, il nous conta les merveilles du Canigou, et le superbe panorama qui allait se dérouler à nos regards du haut de sa cime : au sud, toute la Catalogne et ses places fortes, Roses, Figuières, Gironne, Barcelone ; au nord, le Roussillon ; à l'est, le golfe de Lyon et sa riche ceinture de villes françaises, Perpignan, Narbonne, Béziers, Montpellier : tel était le magnifique tableau dont nous devions jouir. Nous écoutions avidement les paroles du pâtre. Oliba Garçon confirma cette pompeuse annonce en l'embellissant encore. Aussi, lorsqu'il donna le signal du départ, nous nous levâmes pleins d'ardeur et prêts à le suivre jusqu'au bout du monde.

Nous cotoyâmes une large vallée pour aller gagner l'embouchure d'un ravin qui semblait descendre du

sommet même de la montagne. Les arbres commençaient déjà à devenir rares : à peine quelques pins sauvages se montraient çà et là isolés et rabougris. Bientôt nous atteignîmes la limite des neiges. La forme effilée du pic du Canigou ne permet pas aux neiges de s'y arrêter : elles descendent toutes dans les ravins où elles s'entassent et se conservent. Comme leur surface est recouverte d'une croûte épaisse et dure, on les traverse sans difficultés.

Cependant la route que nous suivions dans notre ravin plein de neiges devenait de plus en plus impraticable. Une masse de rochers éboulés nous barrait le passage ; nous essayâmes de gravir une des côtes du ravin, et d'escalader une espèce de parapet aigu et tranchant qui borde et défend sa crête. Nous réussîmes à franchir ce retranchement, et nous nous trouvâmes subitement sur le revers septentrional du Canigou. La nouvelle scène au milieu de laquelle nous étions transportés était aussi originale que terrible. Le Canigou, du côté du nord, présente un escarpement gigantesque et presque vertical. Une ligne immense de rochers écroulés court sans interruption depuis sa cime jusqu'à sa base : aucun plateau secondaire, aucune vallée intérieure, ne reposent l'œil et ne coupent la rectitude effrayante de ce précipice. C'est au milieu de cet escarpement que nous étions placés.

La cime du Canigou se dressait presque à pic sur nos têtes.

Sous nos pieds s'étendait un horizon immense, où nos regards ne plongeaient qu'avec effroi. Nous étions suspendus entre le ciel et la terre. Oliba Garçon nous recommanda de marcher droit devant nous, et de ne pas regarder en arrière. Le sol était couvert d'une couche épaisse de grosses pierres dont les aspérités favorisaient notre ascension et formaient des espèces de degrés. Mais cet escalier bizarre n'était pas sans danger : il arrivait parfois qu'une de ces marches naturelles cédait sous notre

pieu ; alors nous la voyions rouler d'abord lentement , puis s'animer par degrés , bondir de rochers en rochers en jetant des milliers d'étincelles , et enfin s'abîmer à perte de vue avec un bruit sourd pareil à celui du tonnerre : Toute trace de végétation avait disparu autour de nous : plus d'arbres , plus de fleurs , plus de verdure : rien que des pierres et quelques mousses maigres et rares. Nous montâmes ainsi pendant quatre heures , et le pic fatal sur lequel nos regards se tenaient constamment fixés apparaissait toujours aussi élevé , aussi inaccessible. Notre respiration commençait à devenir difficile ; nos artères battaient avec violence ; nous étions en proie à une soif inextinguible , nous ne pouvions faire vingt pas sans nous arrêter. Que de fois nous nous jetâmes sur les rocs , découragés et abattus ! Un instant , l'idée de redescendre nous passa par l'esprit ; mais qui de nous eût osé la proposer ? qui de nous ne l'eût repoussée , tout en la partageant en secret ? Enfin , nous approchions du terme de nos fatigues ; nous n'étions plus qu'à un quart d'heure du pic , nous pouvions déjà distinguer la petite cabane qui couronne son sommet , quand notre guide s'écria en montrant une tache blanche dans le ciel à l'occident : « Hâtons-nous , hâtons-nous , voici les nuages ! » Nous voulûmes doubler le pas , mais il était trop tard : les nuages nous gagnaient de vitesse. Nous vîmes leurs colonnes déboucher des montagnes voisines , s'éparpiller dans l'air autour de nous , et nous envelopper d'un rideau de brume épais et grisâtre. Le froid me saisit , je sentis mes jambes chanceler et mon cœur défaillir ; tous les objets tournaient autour de moi : j'allais tomber. Oliba Garçou , qui se trouvait près de moi en ce moment , me saisit d'une main vigoureuse , et m'adossant contre les rocs pour empêcher ma chute , il me fit avaler quelques gouttes d'eau-de-vie. Je n'ai plus qu'une mémoire confuse de ce qui s'est passé depuis cet instant jusqu'à notre arrivée sur la cime : je me souviens très-bien seulement de la

sensation délicieuse que me fit éprouver l'eau-de-vie que j'avalai, quoique j'aie toujours eu cette boisson en horreur. Notre guide m'a dit depuis, dans son langage énergique, que je me cramponnais à la bouteille qu'on voulait m'arracher comme un enfant au sein de sa nourrice. Je crois me rappeler qu'Oliba Garcou me traîna par la main jusqu'au pic, et qu'en arrivant je me couchai sur les pierres dans un état de complet anéantissement. Il était midi et demi. Il y avait presque dix heures que nous marchions.

Je revins à moi au bout de sept ou huit minutes. Mes premières pensées furent pour Dieu et ma famille : l'un placé au-dessus de moi et dont il me semblait que je m'étais rapproché, les autres restés si bas, si loin, et que la distance même rendait plus présents à mon esprit. Mes compagnons dormaient épuisés par la fatigue. Le montagnard et son fils mangeaient avec appétit et gaieté.

Le plateau sur lequel nous étions n'a guère que 8 mètres de longueur sur 5 de largeur. Il est couvert, ainsi que ses bords, d'une couche épaisse de rocs brisés. Au nord s'étend l'escarpement par lequel nous étions arrivés; à l'est, au sud et à l'ouest, sont des précipices taillés à pic, et du sein desquels se dressent une multitude d'aiguilles effilées et menaçantes. Un de ces précipices surtout était plus effrayant que les autres. C'était une espèce de puits profond et étroit au fond duquel les nuages se livraient bataille. Nous les voyions, chassés par le vent d'ouest, s'engouffrer en tournoyant dans l'abîme, se heurter, se briser, se confondre, puis remonter à l'ouverture et s'échapper en tourbillons serrés et nombreux. Parfois quelques-uns se détachaient de la bande et arrivaient sur nous; nous sentions alors je ne sais quoi de froid et d'humide qui glissait autour de notre corps; puis nous les apercevions qui s'enfuyaient de l'autre côté du pic, semblables à des ombres ossianiques. Quand un rayon de soleil venait illuminer cette mer de nuages, la

scène devenait admirable : du choc des nuées jaillissaient des effets de lumière d'une singulière beauté, et nous passions en revue toutes les nuances délicates et infinies qui séparent le blanc du noir, depuis le satin éblouissant jusqu'à la poussière de charbon.

Nous attendions toujours qu'un vent favorable vînt balayer la brume, et nous rendit le beau panorama annoncé par le pâtre, dont nous avions si bien acheté la jouissance. Ce fut en vain : le ciel se couvrait de plus en plus ; une tempête pouvait s'élever, et alors notre perte eût été à peu près certaine. Notre guide déclara qu'il fallait songer à la retraite. En parcourant une dernière fois le plateau que nous allions quitter, nous découvrîmes une petite fleur bleue qui montrait sa tête entre deux pierres ; c'était une *gentiane dentée* ; ses couleurs brillaient d'un éclat extraordinaire : elle était seule sur ce plateau, venue on ne sait comment, épanouie sur des cailloux, battue des vents et prête à disparaître sous les premiers coups de l'orage. Nous respectâmes la petite fleur, incertains si nous serions nous-mêmes respectés par l'orage.

Il était une heure et demie lorsque nous quittâmes le plateau du Canigou. Nous voulions descendre par le revers méridional de la montagne, c'est-à-dire du côté opposé à celui par lequel nous étions venus. Le seul chemin praticable était précisément ce puits effrayant que j'ai décrit plus haut, au fond duquel les nuages tourbillonnaient d'une si étrange manière. Le premier de nous qui se hasarda au bord du précipice recula épouvanté. Oliba Garçou nous montra l'exemple, et s'enfonça hardiment dans cette descente infernale. Nous le suivîmes tous : il nous recommanda de nous tourner la face contre les rocs et d'avancer à reculons, pour n'être pas saisis de vertiges. Nous descendîmes ainsi pendant un quart d'heure, suspendus sur un rocher entièrement vertical, mais dont les nombreuses aspérités présentent aux mains et aux pieds des points d'appui sûrs et faciles.

Un ennemi plus redoutable, c'étaient les nuages qui nous disputaient le passage et se jouaient en cent façons dans le gouffre autour de nous. Notre corps était pénétré d'un froid humide; une douleur cuisante brûlait notre visage; nos doigts rouges et raidis ne se cramponnaient plus aux rocs qu'avec difficulté. Heureusement nous touchions au terme de notre descente verticale. A la sortie du précipice que nous venions de traverser, s'étend un escarpement à peu près semblable à celui par lequel nous étions montés, moins élevé, mais aussi raide. Il n'était plus possible de continuer de marcher à reculons, car le sol étant tapissé d'une couche de pierres mobiles, il était nécessaire de savoir où l'on posait le pied; d'un autre côté, il n'était guère plus facile de marcher de face, car nos regards tendus constamment sur l'abîme auraient probablement occasionné notre chute. Dans cette occurrence, je pris le parti de me laisser glisser sur le derrière: et, au grand étonnement du montagnard, malgré les rires de mes compagnons, qui finirent par suivre mon exemple, je cheminai bon train dans cette posture, et me trouvai fort bien de ma nouvelle manière de voyager. Enfin, nous arrivâmes aux neiges, indice certain que nous approchions de quelque vallée; nous les traversâmes avec plaisir, car leur tapis moelleux et velouté reposait doucement nos pieds meurtris par les rochers.

Nous avons fait un quart de lieue à peine sur ce chemin uni et facile, quand nous aperçûmes un homme armé d'un fusil, qui se cachait derrière un rocher. C'était le premier être humain que nous retrouvions. Nous l'abordâmes avec empressement, mais notre présence ne parut pas lui faire le même plaisir: c'était un douanier; il était à l'affût d'une bande d'isards que notre approche avait fait fuir. Ce brave homme nous avoua ingénument qu'en nous voyant ainsi descendre lentement et avec précaution, il nous avait pris pour des contrebandiers, et qu'il se disposait à nous arrêter.

Cependant quelques traces de végétation commençaient à reparaitre autour de nous : çà et là brillèrent des fleurs appartenant à la famille des plantes alpestres, gracieuse avant-garde du règne végétal, qui ne demandent pour naître et pour fleurir qu'un pouce de terre, un abri sous un rocher et un rayon de soleil.

Nous arrivâmes bientôt à Cadi, cabane de charbonnier, située au milieu d'un désert triste et sauvage. Le procureur du roi de Perpignan et le substitut de Montpellier étaient là depuis deux jours, couchant sur la dure, et vivant du produit de leur chasse, en attendant qu'un temps favorable leur permit de monter au Canigou. Nous aperçûmes quelques pins sauvages : plus loin nous revîmes quelques arbrisseaux, puis des tapis de verdure, des lièges, des mélèzes, des noyers, etc. Nous retrouvions pièce à pièce toute la nature animée.

Notre lassitude était extrême ; à chaque instant nous nous couchions sur la pelouse, épuisés et haletants ; et ce n'était qu'avec beaucoup de peine que notre guide parvenait à nous faire lever, en disant que le jour baissait, et qu'il fallait éviter d'être surpris par la nuit dans une route si périlleuse ; enfin nous atteignîmes un chemin frayé. Le soleil brilla, le ciel redevint pur, et, bien qu'il nous restât encore cinq lieues à faire, nous oubliâmes un moment nos fatigues pour admirer la belle nature qui nous entourait. Le pays que nous traversions se compose d'une suite de petites vallées échelonnées par étages les unes au-dessus des autres. L'aspect de ces vallées ne peut être rendu que par le pinceau. Qu'on se figure une espèce d'entonnoir oblong et immense, dont les parois inférieures sont tapissées de *Rhododendrons* aux fleurs rouge-cramoisi, et de genévriers aux fleurs couleur d'or ; au fond, un torrent écume et bruit ; un sentier large de deux pieds serpente le long des flancs de la montagne, descend sur le bord du torrent, le traverse sur un pont dont un tronc d'arbre et deux pierres ont

fait tous les frais, puis se relève et monte jusqu'au sommet opposé. A mi-côte, des chevaux paissent en liberté, et des vaches à moitié cachées sous les arbustes se trahissent par le son fêlé de leur clochette ; tout auprès, sur quelque roc isolé, se tient leur pâtre, à la veste brune, aux cheveux longs, au corps maigre et élancé ; à le voir ainsi appuyé sur un bâton, immobile et silencieux, on le prendrait pour le dieu de la vallée. Cependant quelque montagnard gravit lestement le revers opposé, en sifflant un refrain du pays ; un chamois, effarouché par le bruit, bondit sur les hauteurs et disparaît plus rapide que l'éclair ; ajoutez à cela un air tiède et embaumé, et un ciel bleu foncé éclairé par le soleil couchant, qu'on ne voit pas ; voilà un vallon des Pyrénées-Orientales.

Il était neuf heures quand nous découvrîmes le petit hameau de Castel. Il y avait dix-huit heures que nous en étions partis.

BAINS DE MOLITG.

Des eaux de Vernet, le voyageur qui voudrait se rendre à l'établissement thermal de Molitg, serait obligé de regagner Villefranche, ou bien d'aller à Prades directement en passant par *Taurinya* et *Codalet*, 9 kilom. environ. — S'il part de Perpignan, il suivra la route de poste jusqu'à *Prades*, 42 kilom., et de là aux Thermes : en passant par le village de *Catllar*, on compte 8 kilom. : — La route est belle et traverse un pays varié et pittoresque.

Le petit village de *Molitg* est situé à mi-côte sur un petit plateau couvert de prairies et de jardins, avec une population de 600 habit.

Au bas de la montagne sourdent les eaux thermales.

Les bains Mamet sont la propriété de M. le marquis de Llupia ; malheureusement ils sont un peu éloignés du logement des baigneurs, d'un quart de lieue environ. Encore si on connaissait ici, comme à Barèges, à Bagnè-

res, l'usage des chaises à porteurs : il faut que le malade s'y rende à pied. On revient des bains à cheval, et plus ordinairement à âne.

Mais cet inconvénient va bientôt disparaître ; dans peu une route ménagée à pente douce permettra aux voitures d'arriver jusqu'aux bains mêmes.

Le chemin du village aux bains est du reste fort agréable et très-varié.

Promenade. — Le château de Paracols, qui s'élève en face du bain, est le but d'une intéressante promenade.

L'ancien château de Molitg a été converti en logements destinés aux malades. On vit en société, on mange à la même table. Un traiteur y tient une table d'hôte bien servie ; le gibier abonde. Perpignan envoie aux baigneurs les richesses de ses marchés, la Méditerranée ses poissons.

Les communications entre Prades et Perpignan sont actives. — L'étranger qui voyage avec sa voiture peut être conduit jusqu'à Prades. — C'est par Prades qu'arrivent chaque jour à Molitg les journaux et les lettres.

Trois à quatre cents malades viennent chaque année chercher ou la santé ou des distractions dans ces bains, qu'on a nommés *Bains de délices*.

Il y a un médecin inspecteur qui réside dans le village.

Sources. Quatre sources appartiennent aux thermes de Llupia : trois seulement sont utilisées : la plus importante par sa chaleur et le volume de ses eaux surgit d'un rocher dans l'intérieur de l'établissement ; les deux autres se trouvent à l'extérieur. Les bains *Mamet* sont alimentés par onze sources répandues sur une petite surface.

Propriétés physiques. Les eaux sont limpides, incolores, très-onctueuses ; leur odeur et leur saveur se confondent avec celles du blanc d'œuf cuit récemment ; elles sont légères et diffèrent très-peu de l'eau distillée. La première source de l'établissement Llupia fournit par

heure 4,684 litres; la seconde 371; et la troisième 142 litres : — Température de l'eau, 57°50 cent.

Propriétés médicales : Les eaux de *Molitg* provoquent les urines, exercent une action stimulante sur les membranes muqueuses, accélèrent le pouls, causent la constipation, augmentent la transpiration; en bain elles font éprouver un bien-être très-marqué, adoucissent et calment les irritations; elles sont encore utiles dans les catarrhes pulmonaires, vésicaux, utérins; dans l'atonie de l'appareil digestif, les pâles couleurs, les irrégularités dans la menstruation, les douleurs nerveuses, et dans la gravelle.

On administre les eaux de *Molitg* en boisson, mais c'est principalement en bains, à cause de leur douce température, qui se trouve en harmonie avec celle du corps humain : ces eaux rendent la peau douce et la font glisser sous la main, comme si elle était ointe d'une substance huileuse. C'est ce genre d'impression qui a fait donner à ces bains l'épithète de *Bains de délices* (1).

CHAPITRE II.

VALLÉE DU TECH.

BAINS PRÈS ARLES.

Le voyageur quitte Perpignan par la route royale qui conduit à *Figuères* en Espagne; il parcourt d'abord un beau pays de plaines riche et bien cultivé : à 7 kilom. il traverse le village de

Pollestres, petite localité de 500 habitants, que vous

(1) Ph. Patissier.

quittez en traversant la jolie petite rivière de *Cautarane* ; la route suit toujours vers le sud jusqu'à

Boulou, 22 kilom. de Perpignan où elle se bifurque ; la branche de droite que nous prenons conduit à *Campredon* en Espagne, en traversant la curieuse *vallée du Tech* où le géologue trouvera un vaste champ à explorer.

Boulou est une ancienne et petite ville, située sur la rive gauche du Tech, dans une belle plaine fertile : à 16 kil. sud vous trouvez le *Fort de Bellegarde*, frontière d'Espagne : nous quittons Boulou et ses 1300 habitants. Notre route continue de suivre la vallée, le long de la rive gauche du Tech, dont elle ne s'éloigne que d'un kilom. jusqu'à

CÉRET où nous entrons après avoir traversé la rivière sur un pont d'une seule arche, mais d'une construction et d'une hardiesse remarquables ; l'ouverture de cette arche est d'environ 44 mètres, sa largeur 5 mètres, et la distance de la clef de la voûte au niveau des eaux ordinaires est de 29 mètres.

Les culées de ce pont sont fondées sur deux roches au-dessus desquelles s'élance cette arcade qui, du bord de la rivière, paraît en l'air comme un ruban de pierre. Le pont de Céret exerce la sagacité des antiquaires ; quant au peuple, il tranche la difficulté en attribuant sa construction au diable, qui le bâtit en une seule nuit (1).

M. le baron Taylor pense que le pont *de Céret* est le plus grand et le plus curieux de l'ancienne France.

CÉRET, sous-préfecture, n'offre rien de remarquable sous le rapport monumental ; son église est une construction moderne assez jolie : les murailles dont elle est entourée sont hautes et flanquées de tours le long desquelles règne une assez belle promenade : les rues, comme dans la plupart des villes anciennes, sont étroites

(1) *Guide en Roussillon*, par J. Henry, Perpignan, 1842.

et tortueuses; son faubourg est riant et possède une fontaine de marbre assez jolie, située au milieu d'une place assez vaste, jetant un volume d'eau considérable.

Céret possède un tribunal et un collège communal.

INDUSTRIE : Bouchons de liège, tanneries, ouvrages en cuivre, vins, bestiaux et grains. Pop. 3,400 hab.

Après avoir visité cette petite ancienne sous-préfecture, le voyageur revient au curieux pont de Céret, suit la route royale qui longe la rive droite du Tech, en s'enfonçant dans une vallée pittoresque qu'arrose cette jolie rivière : après environ une heure de marche, le voyageur aperçoit sur la rive opposée du petit fleuve l'antique et pittoresque village de

Palada où l'antiquaire pourra trouver quelques médailles celtibériennes, et l'architecte et l'artiste, un pont jeté sur les deux rives du Tech, qui, en cet endroit, se trouve resserré entre deux montagnes, présente un aspect tout à fait romantique. Pop. 700 habit.

La route que suit le voyageur affecte les mêmes sinuosités que la rivière; bientôt il aperçoit sur le haut d'une colline le *fort des Bains*, construit sous le règne de Louis XIV pour défendre cette partie des Pyrénées, du côté de l'Espagne : c'est au pied de ce château qu'existe l'établissement thermal dont la vaste salle indique, par la forme de sa voûte, un ouvrage romain : le village qui s'est élevé près de ces bains, dont la population n'excède pas 500 habitants, prend le nom de *Arles-les-Bains*, *Bains-sur-Tech*, *Bains d'Arles*; et par une ordonnance royale, promulguée depuis peu, d'*Amélie-les-Bains*.

Cette petite localité est située à 2 kilom. est d'Arles, sur la rive gauche du Tech, et à 52 kilom. environ de Perpignan, avec laquelle on communique journellement par des diligences en poste.

« *Amélie-les-Bains*, dit M. Patissier, dans son savant ouvrage sur les eaux minérales, offre un bâtiment thermal, qui se fait remarquer par ses formes colossales, par

les dimensions de ses piscines et par l'antiquité de son origine. Mais cette vaste piscine n'existe plus; vingt cabinets de bains ont été construits dans l'enceinte de cette vaste salle. On a seulement conservé deux piscines, l'une pour les soldats, l'autre pour les indigents.

Le climat du village est très-doux. La saison des bains commence vers le 15 mai et dure jusqu'au 15 oct. Trois ou quatre cents personnes affluent à ces thermes, sans compter les militaires et les indigents, et trouvent facilement à se loger d'une manière confortable. Près de l'établissement thermal s'élève un vaste bâtiment, où peuvent loger les personnes qui désirent être le plus à la portée des bains. La nourriture est bonne, abondante et à bon marché; le Tech et le Mondony fournissent leurs truites, Collioure son poisson de mer, le Lampourdan son gibier.

Sources. M. Anglada en décrit quatorze qui surgissent dans un vallon, au pied d'une montagne; trois seulement sont employées au traitement des malades; les autres sources thermales, quoique très-abondantes et riches en principes sulfureux, ne servent qu'aux domestiques.

1° La *Grande source*, ou *Gros Escaldadou*. C'est la plus importante et la plus abondante des sources; c'est elle qui alimente l'établissement, dont elle n'est éloignée que d'environ cent pas;

2° La source du réservoir de réfrigération surgit non loin de la précédente;

3° La *Fontaine Manjolet*. Elle sert à la buvette des bains.

Propriétés physiques. Elles sont identiques dans toutes les sources; l'eau est limpide, incolore, chaude, légèrement sulfureuse, semblable à celle des œufs durcis, avec arrière-goût douceâtre; elle fait sur la peau une impression d'onctuosité savonneuse très-prononcée. Elle est riche en glairine.

La Grande source fournit par jour 1,029,888 litres d'eau, quantité considérable. A sa sortie du rocher, la

température est de 61°25 cent. La source Manjolet est d'un faible volume, et fournit par jour environ 6,422 litres; sa température est de 45°25 cent.

Propriétés médicales. Ces bains jouissent d'une grande efficacité contre les rhumatismes chroniques, les maladies de la peau de nature dartreuse, les accidents, les suites de blessures, engorgements des articulations, ulcères fistuleux ou atoniques. En boisson, la source de Manjolet est conseillée dans les affections chroniques de la poitrine, les engorgements des viscères, les tumeurs scrofuleuses, et dans toutes les maladies accompagnées de relâchement et d'inertie des organes.

A 2 kilom. environ des bains, en suivant le cours du Tech, vous arrivez à

ARLES-SUR-TECH, petite ville située sur la rive gauche du fleuve, au pied d'un des versants du mont Canigou et au centre d'une riante vallée assez boisée, et que rafraîchissent de nombreux petits cours d'eau. Sa population est estimée à 2,400 habitants. L'église de cette petite ville est belle et fameuse dans le pays par le tombeau de saint Abdon et de saint Sennen, qui se trouve dans la cour, proche de la porte d'entrée. Le voyageur visitera aussi les restes d'une abbaye de Bénédictins, et si le temps le lui permet, les alentours, qui sont tout à la fois agrestes et pittoresques.

On trouve à Arles, tous les jours, des voitures pour Perpignan.

D'Arles, pour gagner Prats-de-Mollo, le voyageur continue de suivre la route royale, qui longe alors la rive gauche du Tech. Pendant environ 14 kilom., nous voyageons dans une vallée resserrée, à droite ayant les versants du Canigou, et à gauche les ramifications de la crête principale et quelques jolies vallées. Toute cette partie de la route offre beaucoup d'intérêt au géologue et à l'artiste. C'est au milieu de ces solitudes que nous arrivons à

PRATS-DE-MOLLO, petite place forte, moins recommandable par son apparence guerrière qu'intéressante par sa position et par l'industrie de ses habitants. Elle est située sur la rive gauche du Tech, environnée de hautes et sauvages montagnes, et bâtie en amphithéâtre, sur une pente assez rapide, dont l'église paroissiale occupe le sommet.

Industrie. Nombreuses manufactures de drap, fabriques de bonnets catalans en laine noire ou écarlate descendant jusqu'au milieu du dos, qui y occupent un grand nombre d'ouvriers. Pop. 4,000 habitants.

Le voyageur qui veut aller faire une visite à *Campredon*, en Espagne, continue à suivre la route royale en traversant le Tech et le *col d'Aix*, au lieu que pour gagner les thermes de *la Preste*, petit village, dans une situation pittoresque au milieu des montagnes, sur la rive gauche du Tech, à 8 kilom. de Prats-de-Mollo, la route que suit alors le voyageur est bonne et facile, mais n'est praticable que pour les chevaux ou les mules. L'établissement thermal est à 2 kilom. environ du village.

BAINS DE LA PRESTE.

Les bains de la Preste, situés vers la partie supérieure de la Combe, que parcourt le Tech, et non loin des sources de cette rivière, se présentent au milieu d'un beau paysage. Les environs de ces thermes sont remarquables par la diversité des sites.

Lorsque le voyageur est arrivé en vue des bains, leur position en face de l'avenue, sur un plateau très-élevé au-dessus du sol de la rivière, leur fait produire un très-bel effet de perspective.

L'établissement thermal, élégamment organisé, et à l'instar des plus beaux établissements des Pyrénées, est surmonté d'une belle et antique voûte.

Dans le sens du plus grand axe sont disposés quatre

cabinets de chaque côté, chacun avec sa baignoire de beau marbre blanc de Carrare. Les cabinets des douches sont en marbre blanc de la Preste. Au milieu règne un large corridor où se promènent les buveurs. En face de la porte d'entrée est la fontaine d'Apollon; une élégante architecture décore cette buvette. On remarque dans cette architecture deux belles et grandes colonnes de stalactites.

La maison a été fort agrandie; les malades sont logés avec commodité et élégance et peuvent y jouir d'une table d'hôte bien servie.

C'est surtout au propriétaire actuel de ces thermes que le public est redevable des importantes améliorations qu'ils ont reçues.

Il ne s'est pas uniquement appliqué à approprier l'intérieur de l'établissement et des bâtisses aux divers genres de service qu'on peut en attendre; l'embellissement des alentours l'a encore sérieusement occupé: de vastes terrasses, ombragées par de belles plantations, ont été construites le long de l'amphithéâtre sur lequel résident ces thermes, et servent au jeu ou à la promenade des baigneurs. Elles constituent autant de belvédères, d'où l'œil peut embrasser les accidents du paysage.

Les alentours de ces thermes offrent d'utiles ressources aux promeneurs: c'est la conséquence de la position de l'établissement au confluent des deux courants d'eau et à l'embranchement des deux vallées.

De hautes montagnes s'élèvent sur ce point des deux côtés de la vallée du Tech. L'établissement occupe un plateau très-vaste, et de beaucoup plus élevé que le fond de la vallée. Ainsi placé entre le *Tech* situé au sud, et le torrent de *Llabane*, qui longe sa face septentrionale, il s'avance comme un promontoire au milieu de la courbe du Tech, dont il domine le cours de très-haut. En remontant les rives du Tech ou les bords de la *Llabane*, on voit des métairies, des terres bien cultivées, de riants paysa-

ges, des cascades, la forêt de la *Bague-de-Cisern*, et des points de vue qui donnent tant de charmes aux excursions dans les montagnes.

La Preste réunit tous les ans une bonne société. Cinq ou six cents malades visitent pendant quatre mois de l'année ces thermes. La saison s'ouvre vers le 15 mai, et se termine à la fin de septembre.

Les eaux de la Preste sont employées avec succès contre les maladies des voies urinaires. Ce sont les sources les plus spécifiques contre les calculs, la gravelle, les pollutions diurnes et nocturnes, contre la phthisie pulmonaire, les obstructions.

Elles sont employées avec grande efficacité contre la goutte, les maladies rhumatismales et contre les écrouelles.

L'iode et le sous-carbonate de soude qu'elles contiennent les rendent très-dissolvantes.

Sources. Il y en a quatre; mais une seule fournit ses eaux à l'établissement thermal. Cette source est appelée *Grande source* ou *Source d'Apollon*, et sort d'une montagne voisine. Les autres sources, désignées sous les noms de *Bain-des-Lépreux*, *Fontaine-de-la-Fargase*, ne sont pas utilisées.

Propriétés physiques. Les sources de la Preste, dit M. Patissier, ont l'odeur et la saveur des eaux sulfureuses, elles offrent une traînée de glaires blanches semblables à de la pâte de papier. La Grande source a une température de 44° cent., celle de l'atmosphère étant 20°; quant à son volume, elle donne par jour 508,448 litres.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Les eaux sulfureuses des Pyrénées-Orientales sont employées avec succès dans les maladies suivantes :

Rhumatismes, catarrhes de la vessie, gravelle, scrofules, phthisie muqueuse, leucorrhées, diarrhées atoni-

ques, hémoptysie, hématurie, atonie des organes, débilité de la constitution, spasmes, etc.; fausses ankyloses, douleurs des articulations, rétraction des membres, paralysies, etc.

C'est aux lieux mêmes où naissent les sources que les eaux sulfureuses jouissent de toute leur efficacité.

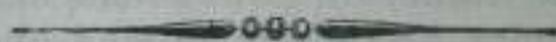
CURIOSITÉS ET EXCURSIONS.

Aux environs de la Preste se trouve la belle grotte de *Britchot*. De vastes compartiments renferment de très-belles colonnes de stalactites et de stalagmites.

Trois minerais de cuivre contenant de l'argent sont près de l'établissement.

Le malade ingambe ne borne pas ses promenades à visiter ces belles curiosités; il va plus loin: il gravit au sommet de Cote-Bonna, dont le pic, élevé de 2,550 mètres, fait jouir le voyageur d'un coup d'œil magnifique, par le vaste horizon qu'il aperçoit. Et ce qu'il y a de remarquable sur cette montagne, qui ne le cède en hauteur au Canigou que de 200 mètres, c'est que le voyageur peut parvenir jusqu'au sommet à cheval.

On trouve aux environs de la Preste le marbre blanc de Carrare, la serpentine, et une foule de plantes pyrénéennes que vainement le botaniste chercherait dans d'autres localités.



CHAPITRE III.

Nous avons accompagné le voyageur non-seulement aux établissements thermaux que renferment les Pyrénées-Orientales, mais sur tous les points qui pouvaient offrir quelque intérêt. Cependant nous ne pouvons pas quitter ce pittoresque département sans faire une courte visite à son littoral sur la Méditerranée.

DE PERPIGNAN A PORT-VENDRE.

	myr.	kil.		myr.	kil.
Elne.	1	2	Port-Vendre.	0	3
Collioure.	1	4			

La route que suit le voyageur en sortant de Perpignan traverse la belle plaine au sud de cette antique cité; à 4 kil. environ il passe la rivière de *Réart* sur un ancien pont; 4 kilom. plus loin on arrive à *Corneilla-Vercal*, petit village avec 250 habitants, et une heure après vous entrez à *Elne*, l'ancienne *Illiberis* de Pline, comme : *Ingentis quondam urbis tenue vestigium* : et citée par Tite-Live comme le premier endroit où Annibal campa, après avoir traversé les Pyrénées, pour se rendre à Rome. Cette antique cité fut rebâtie par Constantin qui lui donna le nom de sa mère Héléne. Elle possède une noble et ancienne église, appelée *Sainte-Eulalie*, jadis la cathédrale et le siège épiscopal du Roussillon; elle fut construite sous l'évêque Bérenger à son retour de la Terre Sainte en 1027; elle est du style roman, simple et noble dans l'intérieur, mais dont le cloître est richement orné de sculptures et de bas-reliefs; ce monument est digne de la curiosité du voyageur : la ville par elle-même offre peu d'intérêt, si ce n'est ses souvenirs historiques; car elle n'est guère maintenant qu'un village de 2,500 h.

A environ 5 kilom. sud d'Elne le voyageur atteint un district assez boisé, ensuite il traverse le Tech sur un pont de pierre, continue sa marche dans un pays riche et couvert, et arrive à *Argeler*, gros bourg, chef-lieu du canton de son nom, avec une population de 2,200 habitants : — situé dans une jolie plaine à 2 kilom. de la mer. De là la route s'approche de plus en plus du littoral, jusqu'à

COLLIOURE (*Cauroliberis*) (*Hôtels* : du Parc, de la Renommée). Cette ville est entourée de fortifications, elle possède une bonne rade défendue par trois forts

et par le château Saint-Elme, qui commande aussi Port-Vendre.

Curiosités : Le clocher dont le pied forme une tour; dans les environs les ruines de l'ancienne abbaye de *Vablonne*, fondée en 1164, et à 2 kil. sud-ouest visiter *l'Ermitage de la Consolation* situé dans un site magnifique et pittoresque, où l'on trouve des eaux excellentes, et qui est fréquenté pendant toute la belle saison par la meilleure société du pays. *Commerce* assez étendu d'anchois et autres salaisons : mais surtout en vins qui ne le cèdent qu'à ceux de *Banyuls*, petite ville située sur le bord de la mer au pied d'une montagne à 6 kil. sud de Port-Vendre, renommée par ses vins, mais encore plus par le courage de ses habitants, qui, en 1795, défendirent seuls leur frontière contre une division d'Espagnols, forte de 4,000 hommes; la population de Collioure se monte à 5,500 habit.

La route suit le rivage de la mer pendant environ 3 kil., ayant à votre droite des pentes douces couvertes de vignes et bien cultivées en divers produits agricoles; enfin vous entrez à

PORT-VENDRE (*Portus Veneris*) (*Hôtel* : du Commerce). Cette ville est remarquable par la beauté de ses bâtimens qui ne datent guère que d'un demi-siècle, par la sûreté de son port, dont l'entrée est défendue par quatre fortins; par son obélisque et autres établissemens; et enfin par son commerce qui devient de jour en jour plus considérable. Le Gouvernement voulant coloniser Alger, a senti la nécessité d'utiliser la belle position de ce port : pour cet effet les chambres ont voté en 1842 une somme de 1,600,000 fr. pour ouvrir un nouveau bassin; des travaux ont déjà été commencés et continueront chaque année. *Curiosités* : l'obélisque en marbre de 100 pieds de hauteur, érigé au milieu de la belle place que décorent plusieurs fontaines. Ce monument fut élevé à la mémoire de Louis XVI, qui fit creuser et améliorer le

bassin. Le socle représente les quatre principales époques du règne de cet infortuné monarque : la servitude abolie, l'indépendance de l'Amérique reconnue, le commerce protégé, et la marine relevée. *Commerce* : grains, vins, eaux-de-vie. Trois ou quatre *steamers* relâchent toutes les semaines à Port-Vendre en allant de Marseille à Barcelone, Gibraltar et Cadix. Pop. 1,500 hab.

Ici se termine notre intéressante pérégrination dans ces hautes et imposantes formations ; chaque pas que nous avons fait dans ce labyrinthe de monts entassés les uns au-dessus des autres nous a révélé l'histoire des révolutions physiques qui ont bouleversé notre chétive planète dans les temps anciens ; et cependant au milieu de ce désordre , de ce chaos de la nature , il règne une certaine harmonie qui indique qu'une main puissante a présidé à ce grand travail.



TABLEAU

DES

HAUTEURS MESURÉES DANS LES PYRÉNÉES.

Ce tableau a été entièrement refondu et augmenté d'un grand nombre de mesures qui ont été prises depuis quelques années. Nous citerons en première ligne tous les résultats obtenus par M. le colonel Corabeuf, qui exécuta dans les années 1825 et suivantes un grand nivellement géodésique, renfermant les *altitudes*, ou hauteurs au-dessus de la mer, des principales sommités des Pyrénées.

Dans le réseau trigonométrique qui embrasse cette chaîne de montagnes, on a formé des triangles de deux ordres, et nous avons fait précéder par le signe Δ , placé devant le nom de l'observateur, les élévations obtenues à l'aide des triangles de premier ordre, c'est-à-dire ceux dont les angles ont été mesurés avec de grands instruments et par deux séries au moins de vingt répétitions chacune. Nous n'avons désigné par aucun signe les triangles de second ordre, pour les angles desquels on se contente ordinairement d'une seule série de dix répétitions.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLÉVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
Vigie du fort Saint-Ange, près l'étang de Leucate (massif en briques).....	mètres. 5,3	Δ Corabeuf.
Saint-Laurent de la Salanque (sommet du clocher).....	30,1	Δ Corabeuf.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer. mètres.	D'APRÈS MM.
Tour de Madeloc, dans les Arbères (sommet).....	668,5	Corabeuf.
Montagne de la Massane, dans les Arbères.....	795,2	Rocheblave.
Id. Tour de la Massane (sommet).....	811,3	Corabeuf.
Fort de Bellegarde (sommet de la tour).....	444,4	Id.
Perpignan.....	19,5	Rocheblave.
Id. sommet du Tourillon, nord-ouest de l'église St-Jacques.....	72,5	Corabeuf.
Céret (sol du pont).....	97,5	Rocheblave.
Arles, dans la vallée du Tech.	276,8	Id.
Montférer, village dans la même vallée.....	781,6	Id.
Croix de la Ceste.....	1005,7	Id.
Montforcéral.....	500,0	A. Dumége.
	507,5	Δ Corabeuf.
Tour de Tautavel, au-dessus de la vallée de la Verdou-ble.....	508,0	A. Dumége.
Id. Sommet de la tour.....	511,5	Corabeuf.
Montagne d'Alaric.....	590,5	A. Dumége.
Espira.....	446,3	Id.
	455,2	Δ Corabeuf.
Mont de Tauche, près Tuchan.....	871,2	Méchain.
	879,2	Δ Corabeuf.
Pic de Bugarach, dans les Corbières.....	1222,0	Méchain.
	1230,6	Δ Corabeuf.
Bugarach.....	873,2	Chausseque.
Trézevent.....	2313,5	Rocheblave.
Mont de Mosset, à l'ouest du col de la Marguerite.....	2409,0	Reboul et Vidal.
Prades (sommet du clocher principal de l'église), dans la vallée de la Têta.....	350,4	Corabeuf.
Pic de la Soque.....	1561,2	Rocheblave.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Mont Canigou (pic méridional), montagne entre la vallée du Tech et celle de la Têta.....	2832,0	Plantade.
	2810,5	Rocheblave.
	2789,1	Méchain.
	2787,1	Reboul et Vidal.
	2785,2	Δ Corabeuf.
Pastor de Canigou.....	1814,6	Rocheblave.
Fort de Montlouis, au fond de la vallée de la Têta (couple de l'horloge de la citadelle).....	1633,0	Corabeuf.
Montagne de Costa-Bonna, au fond de la vallée du Tech.....	2422,7	A. Dumége.
Mont de Madrès.....	2470,8	Δ Corabeuf.
Montagne de Sansa.....	2370,8	Id.
Pic du col Migia.....	2624,4	Id.
Pic du Bouc.....	2773,0	Id.
Roc de Prats, près la frontière espagnole, aux sources de la Caransa.....	2844,5	Id.
Pic du col de Jéganne, au fond du val de la Caransa.	2881,0	Id.
Coums-dels-Gours, au fond du val de la Caransa.....	2870,0	Id.
Mont Pugmal, au fond de la vallée de la Sègre, dans la Cerdagne.....	2908,8	Id.
Pic du col de Lioussès.....	2831,6	Δ Id.
Mont Cambradase, au-dessus de la vallée de la Têta.	2750,3	Id.
Pic du col de Jau (en Espagne).....	2535,4	Id.
Puicerda (ville espagnole) (sommets du clocher de l'église de Sainte-Marie).	1246,6	Id.
Montagne de Maringe (en Espagne).....	2913,2	Id.
Pic oriental du col Rouge..	2805,8	Δ Id.
Pic occidental du col Rouge.	2833,0	Id.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer. mètres.	D'APRÈS MM.
Pic Lanoux, au fond de la vallée de l'Ariège.....	2857,3	Reboul et Vidal.
Pic Carlitte.....	2921,3	Corabeuf.
Puy Pèdrous, à l'est du port de Puymorens.....	2904,1	Reboul et Vidal.
Montagne Dinclas.....	2838,0	Corabeuf.
Pic de Jouglan.....	2775,0	Id.
Pic de Fontargente, au fond du vallon d'Asson.....	2765,8	Id.
Puy Peyric, au fond de la gorge d'Orlu.....	2820,3	Reboul et Vidal.
Pic de Trabessou.....	2788,0	Corabeuf.
Le Roc-Blanc, au fond de la vallée de l'Aude.....	2781,3	Reboul et Vidal.
Montagne de Mijanès.....	2810,4	Corabeuf.
Pic de Lestangtot de Saint-Barthélemy.....	2565,0	Id.
Pic de Saint-Barthélemy, de Tabé ou Appi, dans la vallée de l'Ariège.....	2537,6	Reboul et Vidal.
Pic de la Serrère au fond du vallon d'Asson.....	2543,0	Corabeuf.
Pic du port de Siguier, sur le faite de la Haute-Chaine.	2364,3	Id.
Le Montcalm, dans la vallée du Vicdessos.....	2369,3	Id.
La pique d'État, même vallée.....	2319,4	Plantade.
Pic dit Cap d'Endron, au fond du vallon de Sem...	2323,3	Reboul et Vidal.
La pique des Très-Seignous, entre les vallées de Suc et de Gourbit.....	2348,8	Δ Corabeuf.
Port de Rat, au fond de la vallée de Vicdessos.....	2952,8	Reboul et Vidal.
Planel de Labinas, dans la même vallée.....	2910,7	Corabeuf.
Vicdessos (maison de M. Vergniès de Bouicheren).....	2931,4	Reboul et Vidal.
	2901,0	Corabeuf.
	3251,0	Reboul et Vidal.
	3079,5	Δ Corabeuf.
	3251,0	Id.
	3140,6	
	2052,3	D'Aubuisson.
	2472,0	Corabeuf.
	2333,0	Le chevalier de L.
	2165,0	Corabeuf.
	2278,4	Charpentier.
	1849,6	Id.
	705,6	D'Aubuisson.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Entrée de la mine de Rancié, dite Crauque (la plus haute).....	1364,3	D'Aubuisson.
Entrée de la mine de Rancié, dite l'Auriette.....	1249,3	Id.
Cime de la montagne de Rancié.....	1598,2	Id.
Port de Lherz, au fond du vallon de Suc.....	1516,3	Charpentier.
Étang de Lherz.....	1253,2	Id.
Suc, village.....	949,2	Id.
Sem, village dans la vallée de Vicdessos.....	960,9	D'Aubuisson.
Cabres, hameau, même vallée (au bord de la rivière).	670,5	Id.
Les Passes, hameau, même vallée (au bord de la rivière).....	590,6	Id.
Pic du port de la Couillade.	2200,0	Corabeuf.
Col de la Couillade, entre le vallon de Suc et celui de Gourbit.....	1980,2	Charpentier.
Étang bleu à la naissance du vallon de Gourbit.....	1805,1	Id.
Prat d'Embans, vallon de Gourbit.....	1479,3	Id.
Plateau de Cautiès dans le vallon de Gourbit.....	947,2	Id.
Rabat (chez M. Bergasse)...	614,0	Id.
	461,9	Id.
Tarascon, ville de l'Ariège..	461,9	D'Aubuisson.
	446,3	Marquet-Victor.
	391,8	Charpentier.
Foix, chef-lieu de l'Ariège (maison de M. Lipkens)..	374,2	Marquet-Victor.
	368,4	D'Aubuisson.
Rocher de Foix, petit pic isolé, sur lequel on voit encore les ruines de l'ancien château des comtes.	426,0	Le chevalier de L.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Saint-Paul de Jarrat (vallée de l'Ariège).....	436,6	Charpentier.
Mazères, ville dans la vallée du Lers.....	222,0	Maguès.
Cintegabelle, ville dans la vallée de l'Ariège au delà du confluent du Lers.....	208,0	Id.
Bolbonne, ville au confluent de l'Ariège et du Lers (parapet du pont).....	198,0	Id.
Saverdun, ville, dans la même vallée.....	230,0	Id.
Pamiers, ville, vallée de l'Ariège.....	287,0	Id.
Vieille Toulouse.....	275,0	Id.
Sommet du coteau de Pech-David, près Toulouse....	252,0	Id.
Plateau de la Régine, ou de Saint-Simon.....	152,0	Id.
Plateau de Saint-Martin du Touch, route d'Auch, près Toulouse.....	150,0	Id.
Plateau de Colomiers, sur la même route.....	180,0	Id.
Toulouse (Garonne).....	132,0	Ann. du bur. des long.
Place Rouaix, point le plus élevé de l'intérieur de la ville de Toulouse.....	146,0	Maguès.
Place royale en face du Capitole à Toulouse.....	142,0	Id.
Sommet de la chaussée du milieu du pont sur la Garonne à Toulouse.....	147,0	Id.
Sommet du clocher de Saint-Sernin à Toulouse.....	209,4	Corabeuf.
Sommet du coteau de Guille-méry, près Toulouse....	204,0	Maguès.
Muret, ville sur la route des Deux - Bagnères (dans la		

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
vallée de la Garonne.....	mètres, 170,0	Maguès.
Carbonne, petite ville peu éloignée de cette route (dans la même vallée)....	240,0	Id.
Martres, petite ville sur cette route (dans la même val- lée).....	261,0	Id.
Saint-Martory, ville...id...	228,0	Id.
Saint-Gaudens, ville...id...	397,0	Id.
Tuc de la Courate.....	1422,4	Δ Corabeuf.
Montagne d'Aros.....	2575,0	Id.
Montrejeau, petite ville dans la vallée de la Garonne..	464,0	Maguès.
Maz-d'Azil, vallon de Larize.	263,1	Dardenne.
	2806,6	Id.
Le mont Vallier, au fond de la vallée du Sallat.....	2816,4	Pagès.
	2835,8	Reboul et Vidal.
	2840,0	Corabeuf.
Montagne de Collat.....	2844,0	Id.
Montagne de Cuns.....	2865,0	Id.
Pic de Rious, ou de Mon- tarto, vallée d'Arran, en Espagne.....	2941,1	Reboul et Vidal.
Massat, petite ville dans la vallée de Soulan.....	590,6	Dardenne.
Saint-Girons, dans la vallée du Sallat.....	411,2	Marquet-Victor.
Angoumer, village dans la vallée de Castillon.....	452,2	Id.
Pic du port d'Orle, dans la vallée de Castillon.....	2803,0	Corabeuf.
Sainte-Croix - de-Volvestre, dans la vallée du Volp....	245,6	Marquet-Victor.
Pic de Montouliou, au fond de la vallée de Castillon..	2900,2	Reboul et Vidal.
	2880,7	Corabeuf.
Portillon d'Albi.....	2714,7	Id.
Le Crabère, au fond du val- lon de Melles.....	2639,0	Reboul et Vidal.
	2629,7	Δ Corabeuf.
Tuc de Serrhat.....	2754,5	Id.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	d'après MM.
	mitres.	
Montagne de l'Isard.....	2212,0	Corabeuf.
Montagne de Balagué.....	1244,0	Id.
Gardan de Montagu (à 8 kilom. nord-ouest de Saint-Martory, pied du Signal)..	628,3	Δ Id.
Montagne de Mourens, dans le Conserans.....	1612,0	Id.
Montagne de Cagères (ou Cagires), au-dessus de la vallée du Ger, dans le Comminges.....	1913,0	Id.
Port de Viella (sur le faite de la haute chaîne).....	2506,5	Charpentier.
Étang du Toro de Viella....	2515,3	Id.
Viella, ville dans la vallée d'Arran.....	881,0	Id.
Saint-Béat, dans la vallée de la Garonne	538,0	Id.
Pic de Gar, près de Saint-Béat	1826,2	Reboul et Vidal.
	1786,3	Corabeuf.
	1758,0	Charpentier.
Bagnères de Luchon.....	612,1	Id.
	610,1	Cordier.
Montespé, pic entre les vallées d'Aure et de Barousse.	1848,6	Δ Corabeuf.
Boccanère, mont entre les vallées de Luchon et de la Garonne.....	2193,5	Id.
Bordère, dans la vallée de Louron (repère).....	2175,3	Id.
Portillon de Burbe, entre la vallée de Luchon et celle d'Arran.....	1255,2	Charpentier.
Hôpital de Bagnères, au pied du port de Bénasque.....	1356,5	Id.
	1352,6	Cordier.
Port de la Picade, au fond de la vallée de Luchon...	2422,7	Charpentier.
Port de Bénasque ou Vénasque	2412,9	Id.
	2399,3	Cordier.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
2 ^e Étang du port de Bénasque	2216,1	Charpentier.
Port de la Glère, à l'ouest du port de Bénasque.....	2323,3	Id.
Prat de Jouo, dans le vallon du port de la Glère.....	955,0	Id.
Mont Crabioules, au fond de la vallée du Lys.....	3215,9	Reboul et Vidal.
Tuque de Maupas, même vallon.....	3147,7	Id.
	3110,1	Δ Corabeuf.
Pic de Sacrous, environ....	2728,6	A. Dumége.
Superbagnères, montagne au-dessus de Bagnères...	1746,3	Charpentier.
Pic Quartau, au fond de la vallée de Louron.....	3143,0	Corabeuf.
Perdighero.....	3220,0	Id.
Pic Fourcanade, ou mail de Pouys, en Espagne.....	3058,0	Reboul et Vidal.
	2882,0	
Pic de Néthou, pic oriental de la Maladetta, en Espa- gne.....	3370,0	De Tchihatcheff.
	3404,0	Corabeuf.
	3482,9	Reboul et Vidal.
La Maladetta, 2 ^e pic.....	3354,0	Corabeuf.
La Maladetta, 3 ^e pic ou pic occidental.....	3312,0	Id.
La Maladetta, seule arête crue accessible (avant 1842) à l'ouest du pic de Nethou.....	3256,8	Cordier.
	3171,1	Charpentier.
Pied du glacier de la Mala- detta (le 10 septemb. 1811).	2672,1	Id.
(le 21 septemb. 1816).	2648,7	A. Dumége.
Lac d'Albe, sur la pente sep- tentrionale de la Maladetta	2019,2	De Tchihatcheff.
	2212,2	Charpentier.
Bord du gouffre de Tourmou	2083,5	Id.
Cabane du plan des Étangs, au pied de la Maladetta..	1798,9	Cordier.
	1797,0	Charpentier.
Hôpital de Bénasque.....	1705,4	Id.
Pic au sud-est de Bénasque (en Espagne).....	2750,0	Corabeuf.
Tuque de Cieyo, vallon		

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
d'Astos de Bénasque.....	2740,3	Reboul et Vidal.
Pic près de Savarillo (en Es- pagne).....	2910,0	Corabeuf.
Pic Posets, en face du port d'Oo.....	3438,1	Reboul et Vidal.
Pic d'Irré, ou punta de Lar- dana, entre la vallée de l'Essera et celle de Gistain.	3367,0	Corabeuf.
Pic d'Irré, ou punta de Lar- dana, entre la vallée de l'Essera et celle de Gistain.	2604,9	Reboul et Vidal.
Port d'Oo, au fond de la val- lée de l'Arboust.....	3001,5	Charpentier.
Lac glacé du port d'Oo.....	2652,6	Id.
Lac d'Espingo, dans la vallée de l'Arboust.....	1816,5	Id.
Départ de la cascade de Sé- culéjo.....	1711,3	Id.
Lac de Séculéjo.....	1399,4	Id.
Plaine d'Astos d'Oo.....	1099,3	Id.
Pic Pétard, au fond de la vallée de Louron.....	3177,5	Corabeuf.
Pic Quairat, entre la vallée du Lys et celle de l'Ar- boust.....	3089,2	Reboul et Vidal.
Pic du Midi de Génos, au- dessus de la vallée de Louron.....	3059,0	Corabeuf.
Pic du Midi de Génos, au- dessus de la vallée de Louron.....	2912,0	Id.
Portel, village au fond de la vallée de l'Arboust.....	1656,7	Hureau-Bachevilliers
Pic de Montaroye, au nord du pic Quairat.....	2802,7	Charpentier.
Pic de Montaroye, au nord du pic Quairat.....	2796,9	A. Dumége.
Pic des Hermitans, entre la vallée de l'Arboust et celle de Louron.....	3028,8	Reboul et Vidal.
Port de Peyresourde, entre les mêmes vallées.....	1535,8	Charpentier.
La Serre-de-Saint-Paul, en- tre les vallées d'Oueil et de Luchon.....	1876,0	Reboul et Vidal.
Port de Lapez, au fond de la vallée de Louron.....	2465,5	Charpentier.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Pic de Batoa ou Biédous, entre le port de Lapez et celui de Plan.....	3246,0 3034,6	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Port de Plan, au fond du vallon de Rioumajou.....	2243,3	Ramond.
Serre d'Azet, entre la vallée de Louron et celle d'Aure.	1567,0	Charpentier.
Village de Saint-Larry, dans la vallée d'Aure.....	779,6	Id.
Pic de Thou, au-dessus du val de Lapez, vallée de Louron.....	3023,0	Corabeuf.
Pic d'Arré, supérieur dans la vallée d'Aure.....	2931,8 2938,8	Reboul et Vidal. Corabeuf.
Pic d'Arré inférieur.....	2894,3	Reboul et Vidal.
Pic de Baroude, au fond de la vallée d'Aure.....	2985,9	Id.
Plan d'Arragnouet, dernier village de la vallée d'Aure.	1333,1	Charpentier.
Hôpital de Plan, dans la val- lée de Gistain.....	1496,9	Id.
Saint-Jean, chef-lieu de la vallée de Gistain.....	1116,8	Id.
Réunion de la Cincette avec la Cinca, dans la même vallée.....	764,0	Id.
Bielsa (maison de Bernadotte) dans la vallée de Cinca...	1001,8	Id.
Notre-Dame-de-Pinède, au fond de la vallée de Cinca.	1300,0	Id.
Port Vieil, entre la vallée de la Cinca et celle d'Estaubé.	2561,0	Id.
Port de Pinède.....	2516,2 2413,0	Ramond. Charpentier.
Lac du Mont Perdu, estimé à	2533,7	Ramond.
Col de Niscle ou de Fanlo, en face du port de Pinède...	2516,2	Id.
Mont Perdu.....	3405,0 3350,7	Reboul et Vidal. Corabeuf.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Cylindre du Marboré.....	3370,8	Reboul et Vidal.
	3322,0	Corabeuf.
Pic de la Cascade.....	3276,3	Reboul et Vidal.
	3188,6	Ramond.
Tour du Marboré.....	3038,6	Reboul et Vidal.
	3006,2	Corabeuf.
	2811,6	De Raffetot.
Brèche de Roland.....	3005,4	Reboul et Vidal.
	2845,6	Charpentier.
Le Taillon, entre la Brèche de Roland et le port de Ga- varni.....	3214,0	Reboul et Vidal.
	3146,0	Corabeuf.
Plateau de Millaris, sur le versant méridional du Marboré.....	2338,8	Ramond.
	2327,2	Charpentier.
Pic à l'est de Penticosa, en Espagne.....	2850,0	Corabeuf.
Entrée de la vallée d'Odessa.	1083,7	Ramond.
Cirque d'Estaubé.....	1814,6	Charpentier.
Borne de Tuc-Rouge, dans la vallée d'Estaubé.....	2377,8	Ramond.
Brèche de Tuc-Rouge.....	2904,1	Id.
Col de Piméné, ou brèche d'Allans, entre la vallée de Zavadan et celle d'Estau- bé.....	3516,2	Id.
Grange de Gargantan, dans la vallée d'Estaubé.....	1758,0	Charpentier.
Montagne de Coumélie, en- tre les vallées du Lavedan et d'Estaubé.....	1526,1	A. Dumége.
Chapelle de Notre-Dame-de- Héas.....	1465,7	Ramond.
	1442,3	Charpentier.
Sol de la chapelle.....	1491,6	De Raffetot.
Pied du port de la Canau et cirque de Trumouse.....	2066,0	Charpentier.
	3200,3	Reboul et Vidal.
Montagne de Trumouse.....	3086,3	Δ Corabeuf.
Lac de Trumouse.....	2056,6	De Raffetot.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer. mètres.	D'APRÈS MM.
Pic d'Aiguillon, entre la vallée de Héas et celle d'Aure.	2968,4	Reboul et Vidal.
Hospice de Boucharo, dans la vallée de Botto.....	1444,2	Ramond.
	2327,1	A. Dumége.
Port de Gavarni ou de Boucharo.....	2333,0	Moisset.
	2331,0	Ramond.
	2299,9	Charpentier.
Les pierres de Saint-Martin.	2284,3	Laroche.
Lac de Loubasson, dans le vallon des Epessières.....	2204,4	Charpentier.
Départ de la cascade de Gavarni.....	2331,0	Moisset.
	2272,5	Laroche.
Cirque de Gavarni, au pied de la cascade.....	1871,1	Id.
	1919,0	Moisset.
Cirque de Gavarni, sur un petit plateau situé à sa partie inférieure.....	1589,6	De Raffetot.
	1444,2	Ramond.
Village de Gavarni.....	1434,5	Laroche.
	1432,5	Charpentier.
Gavarni, rez-de-chaussée de l'auberge.....	1329,6	De Raffetot.
Gèdre (le pont).....	981,6	Id.
	1072,0	Pasumot.
Village de Gèdre.....	1064,2	Moisset.
	990,1	Charpentier.
Sol de l'église.....	1054,4	Laroche.
Pont de Sia.....	853,7	Id.
Pic de Campbiel, entre la vallée d'Aure et celle du Lavédan.....	3235,4	Reboul et Vidal.
	3174,0	Corabeuf.
Port de Campbiel.....	2598,1	Charpentier.
Pic long, entre la vallée d'Aure et celle du Lavédan	3227,6	Reboul et Vidal.
	3192,7	Corabeuf.
Grand pic de Néouvielle, entre la vallée du Bastan et celle de Couplan.....	314,6	Reboul et Vidal.
	3091,0	Corabeuf.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer. mètres,	D'APRÈS MM.
Pic de Néouvieille, entre les vallées de Pragnères et de Couplan	3093,1	Reboul et Vidal.
Pic Méchant, entre les vallées d'Aure et de Barèges.	2943,5	Corabeuf.
Pic de Bergons, au-dessus de la ville de Luz.	2112,8	Ramond.
	2159,5	Reboul et Vidal.
Lac de la Glaire, au-dessus de la vallée de Barèges. . .	2080,0	De M ^r .
	1954,6	De Raffetot.
Pic d'Eyré, au-dessus de la vallée de Bastan.	2469,4	Monge et Darcet.
	2442,0	De M ^r .
Pic d'Arbizon, au fond de la vallée de Campan.	2845,6	Reboul et Vidal.
	2831,8	Corabeuf.
Pragnères (sol de l'église) . . .	983,6	De Raffetot.
Saint-Sauveur (les Bains), près de Luz.	769,9	Laroche.
	722,6	De Raffetot.
La terrasse des bains.	738,9	Reboul et Vidal.
	713,4	Charpentier.
Luz, la ville.	760,1	Ramond.
	708,6	De Raffetot et de M ^r .
Luz, id. le rez-de-chaussée de l'auberge.	700,6	Id.
Luz, id. sol de l'église.	972,6	De Raffetot.
Betpouey. . . . id.	788,6	Id.
Biella. id.	752,6	Id.
Chèze id.	712,6	Id.
Esquièze id.	961,6	Id.
Grust id.	746,6	Id.
Esterre. id.	667,6	Id.
Saligos. id.	632,6	Id.
Sassis id.	818,6	Id.
Sazos. id.	700,6	Id.
Sères. id.	954,6	Id.
Viey. id.	1105,6	Id.
Sers. id.	766,6	Id.
Villenave id.	838,6	Id.
Viscos. id.	816,6	Id.
Visos. id.		

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Barèges, dans la vallée du Bastan.....	1298,4	Ramond.
	1268,8	Reboul et Vidal.
	1282,5	Charpentier.
Barèges (id.), porte des bains.	1231,4	De Raffetot et de M ^r .
Barèges (id.), image de la Sainte-Vierge.....	1243,2	Id.
Lac de Portanet.....	2354,6	De Raffetot.
Col du Tourmalet.....	2194,6	Ramond.
	2177,0	Ann. du Bur. des Long
Lac d'Escoubouz ou d'Escoubon, au-dessus de Barèges.....	1902,6	De Raffetot.
	2855,3	Flamichon.
	2941,1	Junker.
Pic du midi de Bigorre.....	2909,9	Reboul et Vidal.
	2865,1	Méchain.
	2857,3	Charpentier.
	2876,7	Δ Corabeuf.
Niveau du petit lac.....	2627,3	De M ^r .
Hourque de Cinq-Ours.....	2365,2	Id.
Lac d'Oncet.....	2253,4	Id.
Pont de Montaqueou.....	1611,1	Id.
Tansarrieu.....	1385,5	Id.
Pic de Montaigu.....	2375,9	Ramond.
	2323,3	Reboul et Vidal.
	2339,7	Corabeuf.
Penna de l'Hérys.....	1598,2	Ramond.
Pierrefitte, village dans le Lavedan.....	506,8	La Roche.
	468,0	De M ^r .
Cauterets, dans la vallée du même nom (à 467 m. 4 sur Pierrefitte d'après M. Pailhasson) environ.....	992,0	Ramond.
	960,0	M. Léon Marchand.
	940,0	De M ^r .
Source de César.....	204,0	Ramond.
	136,0	M. Pailhasson.
	121,5	de M ^r .
		Au-dessus du seuil de l'hôtel La Pierre, sur la pl. à Cauteretz.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer. mètres.	D'AVRIS MM.
Petit rocher au-dessus de la grange de la reine Hortense..	278,0 de M*.	Au-dessus de Caunterets. (Seuil id.)
La Raillère, source à la distance de 1499 m., au coin de la place).....	101,5 M. Paillasson.. 124,0 de M*.	Au-dessus de Caunterets. (Seuil id.)
Mahourat, source, (à la distance de 2138 m. de la place de Caunteretz).....	161,3 M. Paillasson.. 169,0 de M*.	Au-dessus id.
Le Bois, (source à la distance de 2382 m.	211,7 M. Paillasson.. 211,5 de M*.	Au-dessus id.
Le pont Joseph au-dessus du pont d'Espagne	573,0 de M*.	Au-dessus id.
Lac de Gaube, 695 m., de M*, au-dessus de Caunterets, id. (Sa profondeur est d'environ 84 m., 5.	1787,0	Ramond.
Mont Vignemale.....	3367,9 3354,3 3298,0	Junker. Reboul et Vidal. Corabeuf.
Pic de Viscos, entre les vallées de Caunterets et de Luz.	2142,0	Id.
Monné, au-dessus de Caunterets.....	2724,4	Id.
Pic entre le Monné et le Porcabora.....	2814,0	Id.
Pic du midi d'Arrens, au-dessus de la vallée d'Azun.	2268,0	Id.
Pic d'Ardiden.....	2988,4	Id.
Argelez (la Croix d'), la ville.	469,7 411,2	Reboul et Vidal. De M*.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Lourdes (chapelle Notre-Dame).....	411,3	Reboul et Vidal.
	352,2	De M*.
Tarbes, chef-lieu (la Croix de).....	319,6	Reboul et Vidal.
	292,4	(Assigné aux mêmes)
	259,7	De M*.
Tarbes, id. clocher des Carmes, sommet.....	356,3	
Sol de l'église.....	311,5	
Château de Sarniguet.....	265,1	Reboul et Vidal.
	204,7	De M*.
Lannemezan (ville des Hautes-Pyrénées).....	585,0	Maguès.
Pic de Badescure, au fond de la petite vallée de Bun ...	3147,7	Reboul et Vidal.
Pic d'Arriugrand, au fond de la vallée d'Azun	3003,5	Id.
Pic de Balelous, au fond de la vallée d'Azun	3145,9	Δ Corabeuf.
Cuje-la-Palas.....	2976,0	Corabeuf.
Mont de Gères, au-dessus des Eaux-Bonnes.....	2612,0	Id.
Les Eaux-Bonnes, village..	748,0	Docteur Vastel.
Pic du Rey, dans la vallée d'Ossau, près Loubie.....	1352,6	Flamichon.
Pic d'Ar.....	2595,0	Corabeuf.
Pic situé près le pic d'Ar...	2514,0	Id.
Pic dit Som-de-Soube	3132,1	Junker.
Pic de Gabisos, au fond de la vallée d'Asson.....	2576,6	Flamichon.
	2639,0	Corabeuf.
Pic Lestibète	1850,9	Δ Corabeuf.
Sainte-Colome (signal).....	2050,8	Corabeuf.
	2984,0	Reboul et Vidal.
Pic du midi d'Ossau ou de Pau	2869,0	Junker.
	2888,5	Flamichon.
	2885,0	Corabeuf.
Pic d'Aule, au nord-ouest du pic du midi d'Ossau.....	2933,3	Reboul et Vidal.
Col de Somport, entre la vallée d'Aspe et Confranc...	1851,6	Le Franc.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Lac d'Astaing, mêmes vallées	1832,1	Le franc.
Pic entre Confrant et Salient.	2883,0	Corabeuf.
Montagne d'Aralar.....	1494,0	Id.
Pic à l'ouest du lac d'Astaing ou d'Estaimé.....	2669,0	Id.
Montagne d'Astaing (peut-être la même que le pic précédent)	2574,7	Le chevalier de L.
Mont Scarpu	2607,0	Corabeuf.
	2584,4	Reboul et Vidal.
Pic d'Anie, entre la vallée d'Aspe et celle de Soule..	2494,8	Junker.
	2504,3	Δ Corabeuf.
Pic d'Aybès	1901,6	Corabeuf.
Montagnon (signal)	1974,0	Id.
Montagne de Layens.....	1625,0	Id.
Pic d'Escurets.....	1440,6	Δ Corabeuf.
Jurançon (repère)	338,0	Id.
Pau, escalier de la tour du château (sommet).....	234,7	Corabeuf.
Pau, id. niveau du pont sur le Gave, estimé à.....	292,4	Ramond.
	144,2	Flamichon.
Serre-Morlas (sommet du clocher).....	356,4	Corabeuf.
Oléron (sommet du clocher de l'église Sainte-Marie)..	263,3	Id.
Pic Cambeillon, au-dessus de la vallée de Barétons ..	660,0	Δ Corabeuf.
La Madelaine (pignon est de la chapelle), sommet.....	800,5	Corabeuf.
Pic d'Orhi, au fond de la vallée de Soule.....	2009,5	Junker.
	2016,6	Δ Corabeuf.
Montagne d'Orsan-Sourietta, au midi d'Irim.....	1561,2	Junker.
Montagne d'Hausa, entre les vallées de Baigorry et du Bastan.....	1300,0	Id.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer. mètres.	D'APRÈS MM.
Mont Membeleta, entre les ports de Belay et Sainte- Engrâce	1981,5	Corabeuf.
Araxa-Mendi, en Espagne..	1383,5	Id.
Lissératéca, au-dessus du port de Roncevaux.....	1408,6	Δ Corabeuf.
Belchu, mont au fond de la vallée de la Bidouze.....	1129,8	Corabeuf.
Saint-Antoine (pignon est de la chapelle), sommet	711,5	Id.
Méhalac, mont au-dessus de la vallée de la Bidouze...	648,4	Δ Corabeuf.
Loubieng, village dans la vallée de Laa.....	224,3	Id.
Castéide (sommet du clo- cher)	276,3	Corabeuf.
Arzacq (sommet du clocher, 252 m. 5 et sol de l'église).	236,2	Δ Corabeuf.
Arthès (sommet du clocher).	229,3	Corabeuf.
Saint-Boès (sommet du clo- cher).....	180,4	Id.
Montestrucq (sommet du clocher).....	205,4	Id.
Tilh (sommet du clocher, 160 m. 5 et sol de l'église).	131,5	Δ Corabeuf.
Montfort (sommet du clo- cher, 134,0 et sol de l'é- glise).....	105,9	Δ Id.
Gamarde (sommet du clo- cher).....	97,8	Corabeuf.
Goos (sommet du clocher)..	78,3	Id.
Hinx (sommet du clocher)..	72,0	Id.
Tour de Borda (sol).....	42,0	Δ Corabeuf.
Espermont.....	178,7	Δ Id.
Sauveterre (sommet du clo- cher).....	113,2	Corabeuf.
Garris (sommet du clocher).	155,7	Id.
Hauran	93,9	Δ Corabeuf.

DÉNOMINATION DES LIEUX DONT L'ÉLEVATION A ÉTÉ MESURÉE.	INDICATION DES HAUTEURS	
	au-dessus de la mer.	D'APRÈS MM.
	mètres.	
Baigoura (mont dans la partie inférieure de la vallée de Baigorry).....	897,1	Δ Corabeuf.
L'Ursovia-Mendia, à l'entrée de la vallée de Baigorry..	1415,0	Dumège.
Aradoy (mont au-dessus de la vallée de la Nive).....	660,9	Corabeuf.
Mendaour (en Espagne)....	1132,0	Id.
Bayonne (sommets du clocher de la cathédrale).....	64,2	Id.
Biarrits (sommets du clocher 87.6 et sol de l'église)....	69,0	Δ Corabeuf.
Saint-Jean-de-Luz (sommets du clocher).....	37,1	Corabeuf.
Saint-Ermon (sommets du clocher), sur la frontière d'Espagne.....	79,4	Id.
Fontarabie, ville d'Espagne (sommets du clocher).....	63,8	Id.
Saint-Sébastien, id. (sommets du phare).....	207,6	Id.
Montagne de Haya ou des Quatre-Couronnes, dans le Guipuscoa, en Espagne.)	974,5	Muthuon.
Montagne d'Esquibel, entre la Bidassoa et le port du Passage.....	834,8	Corabeuf.
La Rhune, montagne au-dessus du port de Berra..	541,8	Junker.
Fort de Socoa, près Saint-Jean-de-Luz (branche de la Croix).....	900,1	Δ Corabeuf.
	8,4	Δ Id.

FIN.

TABLE DES ROUTES.

	Pages.		Pages.
Allons aux Pyrénées...	1	De Pau aux Eaux-Chau-	
Aperçu des Pyrénées...	21	des.....	103
Les Alpes et les Pyrénées.	38	— à Cauterets.....	103
De Paris à Tarbes.....	41	De Toulouse à Bagnères-	
— Bateaux à vapeur....	47	de-Bigorre.....	103
— Chemin de fer.....	47	— par Tarbes.....	103
De Paris à Pau.....	63	— à Bagnères de Luchon	104
De Paris à Toulouse....	87	De Perpignan à Olette...	104
— 2 ^e route.....	95	De Tarbes à Lourdes....	
— 3 ^e route.....	95	De Lourdes à Argelès...	114
De Paris à Perpignan...	95	D'Argelès à Luz.....	126
Itinéraire des Pyrénées..	101	De Luz à Barèges.....	132
De Tarbes à Bagnères-de-		De Pierrefitte à Caute-	
Luchon.....	101	rets.....	177
— à Bagnères-de-Bigorre	101	Promenades pédestres..	197
— à Barèges.....	101	De Pau à Lourdes.....	226
— à Cauterets.....	101	De Luz à Saint-Sauveur.	231
— aux Eaux-Bonnes....	101	Promenades pédestres	
— aux Eaux-Chaudes...	102	depuis Saint-Sauveur.	240
— à Saint-Sauveur....	102	Du Mont-Sinistre à la cas-	
De Pau à Bagnères-de-Bi-		cade de Saousa.....	253
gorre.....	102	Excursion depuis Gèdre.	292
— par Lourdes.....	102	Excursion depuis Barè-	
— à Bagnères-de-Luchon	102	ges.....	295
— à Barèges.....	102	De Vic à Tarbes.....	313
— par Lestelle.....	103	De Tarbes à Bagnères-de-	
— aux Eaux-Bonnes....	103	Bigorre.....	318

	Pages.		Pages.
Promenades aux envi- rons de Bagnères.....	367	tren.....	506
De Bagnères à Barèges par les montagnes....	388	— de Bertren à Bagnères- de-Luchon.....	506
De Paris à Bayonne.....	411	De Bagnères-de-Luchon à Bagnères-de-Bigorre.	509
De Bayonne à Toulouse.	429	De Bagnères-de-Bigorre à Lescaladieu.....	509
— à Saint-Jean-de-Luz et Irun (Espagne).....	431	Lescaladieu à Lanneme- zan.....	509
De Toulouse à Bagnères- de-Luchon.....	478	Bagnères-de-Luchon à Ax	523
Promenades aux envi- rons de Bagnères.....	492	Toulouse à Ax.....	523
De Tarbes à Bagnères- de-Luchon.....	502	Perpignan aux bains thermaux d'Escaldas.	535
De Lannemezan à Mou- trejeau.....	504	Excursion à la vallée de Conat.....	537
— de Montrejeau à Ber-		Perpignan à Port-Vendre	569

FIN DE LA TABLE DES ROUTES.

TABLE DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A

	Pages.		Pages.
Ablon.....	52	Arioucé (l') torrent.....	435
Adé.....	109	Arles-les-Bains ou Amé-	
AGEN.....	59	lie-les-Bains.....	563
Aire.....	80	— Sources.....	563
Aixe.....	57	— Propriétés physiques.	563
Alpes et les Pyrénées (les).	38	— — médicales.....	564
Alzonne.....	97	Températures.....	564
Amboise.....	66	Arpajon.....	43
Anduran.....	116	Artenay.....	44
Angerville.....	44	Assat.....	226
ANGOULÈME.....	73	Astaffort.....	60
Angoustrine.....	540	Athis-Mons.....	52
Anthony.....	42	AUCH.....	61
Arcachon (chapelle d')..	427	Aucun.....	124
Arcisos.....	116	Ayzac.....	115
Arcizac.....	318	Ax.....	529
Arcueil.....	42	— Bains (d').....	529
Arengosse.....	413	— Sources.....	529
Argeler.....	569	— Propriétés physiques	530
Argelès.....	117	— Propriétés médicales.	530
— Vallée (d').....	117	— Température.....	530
— Courses dans.....	122	Dépense.....	530
Argenton.....	56		

B

	Pages.		Pages.
Bagnères-de-Bigorre ...	319	Barres de Nintré (les)...	71
— Histoire de	342	Barèges (village de).....	133
— Dépense.....	345	— Vallon de	139
— Guides.....	348	— Mœurs	140
— Bains	349	Basques (les).....	468
— Action des eaux.....	351	Baudéan.....	338
— Température.....	355	Bayonne.....	415
— Prix.....	366	— Ses environs. — Les	
Bagnères-de-Luchon....	483	Bayonnaises. — Le	
— Bains de.....	484	chocolat.....	417
— Température.....	485	Bazas.....	80
— Propriétés.....	187	Béarnais (le).....	428
— Mode d'administra-		Beaugency.....	64
tion	488	Beccarest.....	524
Bains d'Ax	529	Benac	108
Bains de Bagnères-de-		Bergerac.....	59
Bigorre.....	349	Bétharam.....	227
Bains de Barèges.....	136	Betpouey.....	132
— Température	137	Biaritz.....	431
— Frais de séjour.....	142	Biaudos	430
Bains de Cauteretz.....	182	Bidart.....	431
Bains de Capvern	511	Bielle.....	434
Bains de Cambo	420	Bilhère.....	430
Bains des Eaux-Bonnes. 444		Bizanos	87
Bains des Eaux-Chaudes. 439		BLOIS	65
Bains d'Escaldas.....	540	BORDEAUX.....	75
Bains de Molitg.....	558	— Navigation à vapeur. 79	
Bains de la Preste	565	— Chemin de fer.....	79
Bains de Saint-Sauveur. 236		Boulou.....	561
Bains de Thuez.....	538	Bourg-Madame.....	542
Bains du Vernet.....	542	Bourg-la-Reine.....	42
Bains de Vinça.....	536	Brèche de Roland	213
Bains d'Ussat	527	Brives la Gaillarde.....	89
Balandrau.....	117	Buglose	414
Barbezieux	74	Butte du Limaçon.....	178

C

Cabanes d'Ordinsède... 379	Campan.....	
CAHORS..... 90	— Marbrière de.....	152
Caloy	Canigou (le)	544

	Pages.		Pages.
— Ascension au.....	545	Cauteretz.....	
Capdenar.....	91	— Bains de.....	182
Captieux.....	80	— Analyse des.....	187
Capvern.....	387	— Prix.....	181
Carbon blanc (le).....	75	Cauteretz.....	
CARCASSONNE.....	97	— Géognosie de.....	188
Carla-le-Comte.....	525	— Géologie de.....	190
Cascade de Boussé.....	222	— Études d'artiste dans les environs de.....	192
— Du Pas de l'ours.....	222	Céret.....	561
Cascade d'Espingoz.....	514	Cerons.....	79
Cascade du Cerizet.....	220	Chaos (des deux).....	255
Cascade du Cerizet.....	201	Chalus.....	57
Cascade de Mahourat.....	199	CHATEAUROUX.....	55
Cascade de Séculéjo.....	497	CHATELLERAULT.....	70
Cascade.....		Chaumont-sur-Loire... ..	54
— Du Saut du pont.....	223	Chaunay.....	72
Cascade du Trou d'enfer.....	494	Chevilly.....	44
Cascade du Juset.....	492	Choisy-le-Roi.....	52
Cascade Montauban.....	492	Churet.....	73
Cascade d'Ossonne.....	259	Cierp.....	481
Cascade de Savosa.....	254	Clery-Notre-Dame.....	54
Castillonnès.....	59	Coarraze.....	226
Castanet.....	96	Col de la Perche.....	540
Castelnaudary.....	96	Collioure.....	569
Castet.....	434	<i>Conseils aux voyageurs.</i>	40
Castres.....	79	Couhé-Verac.....	72
Caussade.....	91	Croutelle.....	72
Causteretz.....	180	Cubzac.....	75
— Gorge de.....	179		
— Dépense à.....	181		

D

Dax.....	414	Donzenac.....	89
----------	-----	---------------	----

E

Eaux-Bonnes.		— Propriétés physiques.	440
— Chaudes.....	432	— Excursions des.....	442
— Description de ces deux vallées.....	445	Eaux-Bonnes (village)..	442
Eaux-Chaudes (village).	439	— Sources des.....	444
— Sources des.....	439	— Propriétés.....	444
— Température des.....	440	— Vertus médicales....	445
		— Cascades.....	457

	Pages.		Pages.
Elne.....	569	Escalette (l').....	150
Epinay-sur-Orge.....	53	Escaladieu (abbaye d')..	387
Escaldas.....	540	Estagel.....	535
— Bains de.....	541	Etampes.....	43
— Sources.....	541	Estenos.....	480
— Propriétés physiques.	541	Etréchy.....	43
— — médicales.	542	Elysée-Cottin.....	378
— Administration.....	542	Eysse.....	59

F

Ferté-d'Aubin (château de la).....	53	Foix.....	525
Fierbois.....	70	Fort-des-Bains.....	562

G

Gabas (hameau).....	464	— Sa grotte, dit de Pala- cet.....	250
— Vallée de.....	464	Gimont.....	430
Gan.....	433	Glandier (forges du)....	89
Gavernie.....	258	Goût.....	461
— 1 ^{re} Vue de l'amphi- théâtre.....	260	Gripp.....	152
— 2 ^e Vue.....	262	Gripp.....	374
— 3 ^e Vue.....	267	Grisoles.....	92
— Pont de neiges.....	267	Grotte de Biaritz.....	419
— 4 ^e Vue.....	270	Grotte de Britchot.....	568
Gavernie en 1837.....	273	Grotte du Loup.....	213
Gelos (coteau de).....	86	Guran (château de).....	508
Gèdre.....	250		

H

Haie Descartes (la).....	70	Hourat (montagne).....	435
--------------------------	----	------------------------	-----

I

Ille.....	535
-----------	-----

J

Juillan.....	108	Jurançon (coteau de)...	86
June-Calas.....	113	Juvisy.....	52

L

	Pages.		Pages.
La Ferté-Saint-Aubin...	54	Lescaladieu.....	510
La Frillière.....	67	Lestelle.....	226
La Penne-de-Lhyris....	375	Lézignan.....	98
La Raillère.....	198	Lienz (montagne de)....	144
Lac Carrère.....	146	LIMOGES.....	56
Lac d'Escoubous.....	145	Livia.....	540
Lac d'Espingo.....	497	Logements dans les Py-	
Lac de Gaube.....	205	nées.....	107
Lac de Lhéou.....	176	Loiret (sources du)....	54
Lac Noir.....	146	Longjumeau.....	42
Lac Séculéjo.....	496	Longpont.....	42
Lac des Truites.....	146	Lordat (château de)....	529
Landes (les).....	421	Lourdes.....	109
— Habitants des.....	421	— Situation de.....	109
Langon.....	79	— Histoire de.....	109
Lannemezan.....	504	— Géologie de.....	110
Laruns.....	435	— Cavernes et grottes de	111
Lavedan (l'ancien)....	111	Louvie.....	434
Lectoure.....	60	Luz (village de).....	129
Lescar.....	430	— Vallée de.....	126
Les Ormes.....	70	— Géologie.....	129
Les Palissons.....	57	— Mœurs, costumes....	130

M

Magnac.....	88	Mirpeix.....	226
Mansle.....	73	Molitg.....	558
Marboré (le).....	260	— Bains.....	558
Marmoutiers (abbaye de)	67	— Sources.....	559
Martres.....	479	— Propriétés physiques.	559
Massey.....	55	— — médicales.	560
Maubourguet.....	316	Administration.....	560
Mauvesin.....	511	Mondesir.....	44
Mazères (château de)...	524	MONTAUBAN.....	91
Médous.....	381	Montbazou.....	69
Ménars.....	64	Montbron.....	74
Mer.....	64	Montgiscard.....	96
Merville.....	44	Mont-Joie.....	125
Miélan.....	62	Montlhéry.....	43
Milas.....	535	Mont-Calm ou pic de Ta-	
Mirande.....	61	ble.....	528

	Pages.		Pages.
Montlieu.....	74	MONT-DE-MARSAN.....	412
Montlouis.....	539	Mont-Saint-Barthélemy.	528
Montrejeau.....	505	Mont Sinistre.....	253
Montrouge.....	42	Morlaas.....	87
Mont-Perdu.....	295	Muret.....	479

N

Narbonne.....	98	Noé.....	479
Nay (vallée de),.....	87	Notre-Dame de Héas...	292
Nègres (les).....	73	Notre-Dame de Hour-	
Néouvielle (ascension		cadère.....	319
du).....	390	Notre-Dame du Puy....	227

O

Odos.....	108	— Navigation à vapeur.	47
Ondres.....	414	— Chemin de fer.....	48
Olette.....	538	Orthez.....	430
ORLÉANS.....	45	Ost.....	115

P

Palada.....	562	— Panorama du plateau.	159
Palombes (chasse aux).	386	— Ascension.....	160
Pamiers.....	524	Pic d'Asblancs.....	170
Passage de l'Échelle. . .	240	Pierre-Buffière.....	88
— Considérations sur les		Plessis-les-Tours.....	69
montagnes de ce can-		POITIERS.....	71
ton.....	247	Pollestres.....	560
PAU.....	81	Pompadour (château de).	89
Payrac.....	90	Ponty (château de) . . .	54
PÉRIGUEUX.....	57	Pont du Diable.....	215
PERPIGNAN.....	99	Pont d'Espagne.....	203
PERPIGNAN.....	531	Pont-Neuf (le).....	115
Peyrada.....	255	Pont de Villelongue. . .	128
Peyrehorade.....	430	Port d'Ourdissette. . .	500
Peyrestortes.....	519	Port de Peyresourde. . .	498
Pic de Gers.....	435	Port de Plan.....	500
Pic du Midi.....	463	Port de Puymorins. . .	531
Pic d'Ayré.....	143	Port-Vendre.....	570
Pic de Lissé.....	144	Port de Vénasque.....	423
Pic du Midi en Bigorre.	154	Portel.....	523

	Pages.		Pages.
Pouey-le-Hun	125	— Cols.	519
Pouey-le-Hun (chapelle de)	463	Pyrénées orientales. . .	
Prades	536	— Observations sur ses eaux sulfureuses. . .	567
Prats-de-Mollo.	565	Pyrénées.	
Preste (la)	565	— Aspect général	21
— Bains de	565	— Hautes	22
— Sources.	567	— Lavanges.	28
— Propriétés physiques. .	567	— Gaves ou Torrents. . .	29
— — médicales.	567	— Corniches et Ponts. . .	30
Puits d'Aubès (gouffre) .	124	— Oule ou Cirque.	35
Puyoo.	430	— Effets de lune.	33
Pyrénées (Basses).	411	— — de soleil.	35
Pyrénées orientales . . .		— Conseils aux voya- geurs.	40
— Aspect des	517		
— Habitants.	518		

R

Rabastens	62	Roulet (le)	74
Rabastens	316	Roussillon (le)	520
Rébénac.	433	— Habitants du.	522
Rieux	479	— Langue du.	522
Roquefort	80	Ruelle.	74
Roche-Carbon.	69	Ruffec.	73

S

Saint-Antoine (chapelle de)	501	— Bains de.	236
Saint-Ay	64	— Analyse.	238
Saint-Béat.	507	— Dépense.	240
Saint-Denis (village). . . .	53	Saint-Sever.	413
Saint-Gaudens	480	Saint-Yriex	57
Saint-Jean-de-Luz	431	Salbris	54
Sainte-Marie.	153	Salces.	99
Saint-Martin du Canigou. .	544	Saliès.	430
Sainte-Maure	70	Sallagosa.	540
Saint-Michel-sur-Orge. . . .	53	Saverdun.	524
Saint-Paul-lès-Dax.	413	Sévignac	433
Saint-Pé.	227	Sijean.	98
Saint-Savin	117	Sorigny.	69
Saint-Sauveur.	234	Souillac	90
— Température de.	234	Sully (château de). . . .	53

T

	Pages.		Pages.
TARBES	62	Thuez	538
TARBES	105	— Bains de	538
Costume des habitants de	106	Propriétés physiques	539
Tarascon	526	— médicales	539
Tartas	413	Tour du Carol	531
TOULOUSE	92	Tourmalet (le)	146
TOURS	67	Tournay	503
Thiviers	57	Toury	44

U

Urugne	432	Propriétés physiques	527
Ussat (village d')	527	Propriétés médicales	527
— Bains du	527	Uzerche	88

V

Val Castelloubou	112-114	Vallée d'Ossau	
Val de Jéret	211	— Mœurs et costum.	436-462
Val Surgère	112	Vallée du Tech	560
Vallée d'Aran (Espagne)	501	Vallée de la Tet	535
Vallée d'Aran	507	Vallée de Trébons	379
Vallée de l'Asto	496	Vallon du Salut	382
Vallée de l'Asto	513	— de la Gailleste	384
Vallée de l'Arboust	495	Vals	525
Vallée d'Aure	499	Varilhes	525
Vallée du Carol	521	Vernet (le)	542
Vallée de la Cerdagne	540	— Bains	542
Vallée de Conat	537	— Sources	543
Vallée de Campan		Propriétés physiques	543
— Sa grotte	367	— médicales	543
Vallée de l'Esponne	386	Vic-de-Bigorre	317
Vallée de l'Extrême de		Vidalos	115
Salles	112	Vieille (bourg)	507
Vallée de la Garonne	477	Vieuzac	116
Vallée du Lys	493	Vierzon	54
Vallée du Lys	512	Vignemale (le) (monta-	
Vallée de Louron	498	gne)	206
Vallée de Luchon	481	Villefranche	96

	Pages.		Pages.
Villefranche	537	— Bains de	536
Villeneuve-le-Roi	52	— Sources	536
Villeneuve-sur-Lot	59	Propriétés physiques	536
Villeneuve-de-Marsan.	80	— médicales.	536
Vivier.	523	Vivone.	72
Vinça.	536		

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

TO-S

1193

shah

8103

12

